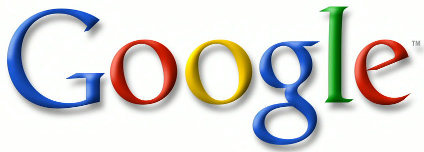
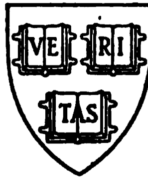





VE
RI
TAS

LES

PHILIPPINES

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, MŒURS

AGRICULTURE, INDUSTRIE

ET

COMMERCE

DES COLONIES ESPAGNOLES DANS L'OCÉANIE.

PAR J. MALLAT

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

TOME PREMIER.

PARIS

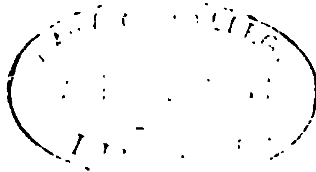
ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

23, RUE HAUTEFEUILLE.

—

1846



PRÉFACE.

—

Je viens de terminer un long voyage d'observations ayant pour but l'accomplissement d'une mission que je me suis depuis longtemps proposée, et c'est en partie le résultat de ces observations que je soumets aujourd'hui à la publicité.

Un séjour de deux ans en Espagne avait offert déjà un vaste champ à mes études quand, désireux de les poursuivre, j'entrepris un premier voyage aux îles Philippines. Tout fut pour moi nouveau dans ce pays dont l'histoire ne m'avait appris que le nom ; occupé tout entier à de sérieuses recherches, je sentais sans cesse le besoin de les augmenter, et je me rendis à cet effet en Chine en 1838. A mon retour, je ne fis que toucher aux Philippines pour me rendre à Batavia, cette belle capitale du gouvernement hollandais, dans l'Inde, où tout pour moi devait être également nouveau. Après être pour la troisième fois retourné à Manille et avoir complété mes notes sur l'archipel des

Philippines, je pris la mer et revis enfin la France, en décembre 1842; une longue absence et les tribulations d'un exil volontaire m'en avaient jusque-là tenu éloigné.

J'ai publié dernièrement quelques essais et je mettais même la dernière main à un ouvrage général sur les trois empires que je viens de visiter, quand je me vois obligé de renoncer à ce projet; le gouvernement me charge d'une mission, fruit de mes voyages et de mes études, et je dois tout négliger pour me rendre dans les mers que j'ai à peine quittées. Dans l'impossibilité où je me trouve de donner l'ensemble de mon travail, je me décide à n'en offrir aujourd'hui qu'une partie au public, et je confie à des mains étrangères le soin difficile de l'éditer en mon absence. Mon but étant uniquement d'être utile, je m'estimerais heureux que le lecteur appréciât ma position et les motifs qui me dirigent et que son indulgence pardonnât, en faveur du fond, à quelques négligences inévitables dans la forme.

LES PHILIPPINES.

CHAPITRE PREMIER.

DÉCOUVERTE DES PHILIPPINES.

Découverte de l'isthme de Panama par Vasco Nuñez de Balboa. — Celle de la mer Pacifique. — Magellan soupçonne l'existence d'un passage au sud de l'Amérique.— Il en propose la recherche au roi de Portugal, qui le repousse. — Le roi d'Espagne l'accueille, signe des conventions avec lui et lui accorde cinq navires.— Il part de Séville.—Navigation pénible. —Découverte du détroit de Magellan.— Perte de deux bâtiments.—Traversée de la mer Pacifique. — Arrivée à Mindanao. — Mort de Magellan. — Il est remplacé par Barbosa. — Perfidie du roi de Cébu. — Barbosa est remplacé par Espinosa.—Celui-ci par del Cano.—Arrivée à Bornéo.— Arrivée à Tidor. — Un seul bâtiment repart pour l'Espagne. — Cruauté du gouverneur du cap Vert. — Retour en Espagne. — Récompenses accordées à del Cano.

Marchant sur les traces de Christophe Colomb, Vasco Nuñez de Balboa, né à Xerez de Badajoz, après s'être livré à de longs travaux et avoir couru de grands dangers, aborda à l'isthme de Panama, qu'on appelait alors *le Darien*.

Avide de gloire et de conquêtes, ardent pour les découvertes, il pénétra dans ces terres montueuses et sauvages, combattant, dans sa marche pénible, des peuplades guer-

rières, et les refoulant devant lui pour se frayer un passage; populations brutales dont la mémoire resterait chargée des vices les plus honteux, si cette accusation ne devenait suspecte dans la bouche d'ennemis qui se montrèrent eux-mêmes pleins de férocité.

Arrivé, après mille dangers, jusqu'à la cime de la cordilière de Panama, sa vue s'étendit sur cette mer, objet de ses recherches. On était au 25 septembre 1513 : quatre jours encore de fatigues et de périls toujours renaissants furent employés à descendre jusqu'au rivage. Là, Balboa s'empressa de mettre le pied dans la mer; puis, y entrant jusqu'à la ceinture, il prit son épée d'une main, son bouclier de l'autre, et dit aux Castillans et aux Indiens qui bordaient la grève : « Soyez tous témoins que je prends possession de « cette mer, pour la couronne de Castille, au nom de son « roi Charles V, et cette épée lui en conservera le do- « maine. » Il donna à cette partie de la mer le nom de *San Miguel,* d'après le jour où il en avait pris possession.

Nous ne rappellerons pas que Balboa, après avoir été, dans le premier moment, comblé de faveurs par le roi, se vit plus tard en butte à d'odieuses calomnies répandues par la perfide jalousie de son beau-père, Pedro Arias, et par suite desquelles il perdit la tête.

Une fois la mer Pacifique découverte, la pensée que l'Amérique se terminait à son extrémité méridionale, par une pointe de terre semblable au cap de Bonne-Espérance, semblait devoir se présenter naturellement à l'esprit des navigateurs. Ce fut Hernando de Magalhaens, Portugais de naissance, plus connu en France sous le nom de Magellan, qui en eut la première idée; et aussitôt il proposa au roi

dom Manuel le hardi projet de chercher, par ces mers, un nouveau passage pour se rendre aux Moluques *.

Le roi de Portugal traita ces plans de rêveries et n'accorda aucune confiance aux offres de Magellan. Celui-ci, piqué de l'indifférence qu'on lui témoignait, résolut de chercher ailleurs un gouvernement plus capable de l'apprécier. Il se rendit, accompagné de son compatriote, Ruy Falero ou Talero, qui jouissait de la réputation d'un grand cosmographe, à la cour de Charles-Quint, alors à Valladolid. Là, tenant en main un globe terrestre fort bien fait pour l'époque, il y traça, en présence du roi, la route qu'il se proposait de suivre, et promit au monarque d'arriver aux Moluques, pays d'où les Portugais tiraient les épices, par une voie opposée à celle qu'ils avaient coutume de prendre, ajoutant qu'en vertu du bref d'Alexandre VI, expédié à Rome le 4 mai 1493, la couronne de Castille acquerrait par là un droit à la propriété de ces îles, égal à celui des Portugais.

Les deux solliciteurs s'adressèrent en même temps à l'évêque de Burgos, don Rodriguez de Fonseca, ministre chargé des affaires de l'Inde, qui goûta fort un projet dont il sentit toute l'importance; il le communiqua au grand chancelier, qui le soumit une seconde fois au roi, ainsi qu'au premier ministre, M. de Gèbres.

Magellan fut rappelé en présence de l'empereur; il recommença sa démonstration sur le globe où il avait produit les lignes tracées par son ami Serrano, celui-là même qui avait découvert les Moluques; il répondit du succès de son

* Ce nom, que l'historien Juan de la Concepcion fait dériver du mot hébreu *malach*, vient de *moloc* ou *moluco*, qui, dans la langue du pays, signifie ce qu'il y a de plus exquis et de plus délicieux.

entreprise du moment où l'empereur daignerait lui accorder sa protection.

Charles-Quint le comprit, et, ne doutant pas qu'il n'eût affaire à un homme d'honneur, de mérite et de courage, il accepta ses propositions, nonobstant les intrigues de l'ambassadeur de Portugal, Alonso de Acosta, qui ne négligea rien pour faire échouer le projet de Magellan.

Un acte fut dressé en conséquence, par lequel Magellan s'engageait à découvrir, dans les limites des contrées reconnues par le pape comme appartenant à la couronne d'Espagne, des îles riches en épiceries et où personne, pendant l'espace de dix années, ne pourrait aborder par la même voie, sans la permission du roi, qui devait avoir seul le droit d'y faire le commerce. Sur le bénéfice net de ce commerce, les deux aventuriers devaient recevoir la vingtième partie, et le roi leur accorda, en outre, le gouvernement des îles qu'ils découvriraient, avec le titre d'*adelantado*, transmissible à leurs héritiers, mais sous l'autorité suprême de la couronne de Castille; il fut reconnu, de plus, qu'ils pourraient embarquer, sur les navires de Sa Majesté, des marchandises pour une valeur de 1,000 ducats; s'ils découvraient plus de six îles, ils devaient recevoir la quinzième partie des avantages que l'on retirerait de deux d'entre elles; et le cinquième net de ce que chargeraient les navires de la première expédition devait leur appartenir; c'était une véritable compagnie formée entre un roi et ses sujets, la première qui ait jamais existé et que d'autres nations imitèrent plus tard. Ce n'est que par des associations de ce genre, entre les gouvernements et les citoyens, que peuvent réussir ces grandes entreprises qui touchent à la fois aux intérêts religieux, politiques et

commerciaux des nations. Ainsi toutes les forces d'un État tendent vers le même but; elles se soutiennent mutuellement, et le succès devient le résultat de leurs communs efforts.

Cinq navires du port de 60 à 130 tonneaux et montés par deux cent trente-quatre hommes d'équipage furent armés pour cette expédition ; le roi en nomma les différents officiers et notamment ceux qui devaient tenir les comptes; il ordonna, en outre, que, si Magellan venait à mourir pendant le voyage, le commandement passerait à Ruy Talero.

Ces conventions faites, Magellan se rendit à Séville pour prendre les arrangements nécessaires avec la *casa de contratacion;* là, il trouva que l'argent manquait pour l'armement et l'équipement des navires, et les choses auraient traîné en longueur sans le patriotisme des marchands de Séville, qui avancèrent au gouvernement la somme nécessaire.

Cependant quelques avis qui parvinrent au roi lui firent craindre de la mésintelligence entre les deux commandants, ce qui aurait pu nuire gravement au succès de l'entreprise ; en conséquence, prenant pour prétexte l'état de santé de Ruy Talero, qui était réellement très-précaire, Charles le fit remercier avec de grands compliments, et Magellan demeura seul à la tête de l'expédition; puis, quand tous les préparatifs furent terminés et les nominations faites, l'étendard royal fut envoyé à Séville et remis à Magellan dans l'église de Sainte-Marie de la Victoire. En même temps, conformément à la coutume de Castille, il jura solennellement d'accomplir son voyage avec toute fidélité, comme un loyal sujet de Sa Majesté; puis il reçut, à son tour, le serment des capitaines et officiers de l'escadre, qui promirent de le suivre et de lui obéir en toutes choses. Cette cérémonie

offrit le plus beau spectacle, rehaussée encore par la pensée que le grand monarque qui gouvernait alors l'Espagne savait accueillir et encourager le génie partout où il le rencontrait, tandis que les marchands de Séville s'étaient généreusement associés au noble exemple que le prince leur avait donné.

Enfin, le 19 août 1519, Magellan, après avoir fait faire à Dieu des prières publiques pour lui et pour les siens, sortit de Séville avec son escadre; il montait le navire *la Trinidad.* Sa première relâche fut aux îles Canaries, où il prit à bord des vivres et de l'eau; après quoi il se lança sur le vaste sein des mers.

Arrêté d'abord dans la région des calmes, surpris ensuite par des vents contraires et des tempêtes, ce ne fut que le 13 décembre qu'il mouilla dans la baie de Rio-Janeiro, où il se procura du maïs, des fruits et des volailles, en échange d'objets d'une mince valeur.

Il continua son voyage en longeant les côtes de l'Amérique méridionale, souvent exposé aux plus grands dangers. Quoique la pêche lui procurât du poisson en abondance, et la chasse, des pingouins et des phoques, cependant, à tout prendre, les vivres étaient rares; les équipages murmuraient et quelques-uns des navires menaçaient d'abandonner l'expédition. Le chef contint les hommes de son bâtiment par un discours dans lequel il leur rappela que leurs souffrances n'étaient que passagères, et qu'ils ne tarderaient pas à arriver dans un pays abondant et riche, où ils rouleraient sur l'or et d'où ils rapporteraient des trésors qui les mettraient à même de passer le reste de leurs jours dans l'opulence au sein de leur famille. Quant à lui, il était résolu de réussir

dans son entreprise ou de mourir, et il ne pouvait se persuader qu'il y eût un Espagnol assez lâche pour manquer à ses serments et à son devoir.

A peine Magellan eut-il fini de parler, qu'on vint le prévenir que le capitaine Mendoza était sur le point de se soulever; il fit aussitôt mettre à la mer un canot monté par cinq hommes qu'il chargea de porter une lettre à Mendoza et de le tuer pendant qu'il la lirait; la chaloupe suivait avec trente hommes déterminés, pour prêter, en cas de besoin, main-forte au canot. Les ordres du commandant furent ponctuellement exécutés; le traître Mendoza fut mis à mort, son corps, coupé en quatre quartiers, fut suspendu aux vergues de son navire, et tout rentra dans l'obéissance. Cette justice expéditive et sévère sauva l'expédition.

A mesure que l'on avançait dans les régions antarctiques, la navigation devenait plus périlleuse et le froid plus intense. Déjà l'un des bâtiments s'était perdu; les autres étaient privés d'une partie de leur voilure; le gouvernail de celui de Magellan était rompu, et ce fut au milieu des neiges que l'on dut travailler à le réparer.

Une fois les premiers murmures apaisés, l'expédition parut animée d'un nouveau courage; quoiqu'elle eût été mise à la ration dès son début et que les bâtiments fussent en partie désemparés, en hommes intrépides, fidèles à leur serment et pleins de confiance en Dieu, que l'on n'oublie jamais dans le péril et qu'ils invoquaient sans cesse, ces hommes ne reculaient devant aucun danger, ne se refusaient à aucun sacrifice, tandis que leur chef, inébranlable dans ses dessiens, poursuivait sa route aventureuse sans se préoccuper des moyens de retour.

Près d'un an s'était écoulé depuis leur départ lorsque, au mois d'août 1520, leurs instruments imparfaits leur donnèrent 49° 18′ de latitude australe, le cap étant au sud. Magellan ordonna aux autres navires d'aller reconnaître toutes les directions; ils revinrent au bout de cinq jours, annonçant qu'ils avaient trouvé le passage que cherchait leur commandant. Ils avaient navigué, dirent-ils, pendant trois jours, au milieu de courants très-forts et dans un bras de mer qui leur avait paru être un détroit, car ils n'en avaient pas trouvé la fin. Magellan, ne doutant pas qu'il n'eût, en effet, découvert une issue, se décida à entrer dans le canal pour y mouiller.

Le 28 octobre ils étaient à l'ouest du cap Saint-Severin, et, comme un des navires envoyés en reconnaissance avait longtemps navigué à peu près dans la même direction sans trouver d'issue, Magellan, persuadé que c'était là le passage qui devait le conduire à la mer du Sud, donna dans la passe.

Il n'y avait plus en ce moment que pour trois mois de vivres à bord. Magellan, ayant assemblé ses officiers en conseil, commença par leur faire part avec franchise de la situation des choses, puis il ajouta que, une fois sortis du détroit, ils trouveraient infailliblement une mer ouverte qui les conduirait en droiture et en peu de temps aux Moluques; que, du reste, il était décidé à supporter toutes les privations plutôt que de renoncer à son voyage, dût-il manger les cuirs qui recouvraient les vergues et les câbles de son bâtiment : il avait engagé sa promesse à l'empereur et il espérait que Dieu l'aiderait à l'accomplir. Un seul des officiers accueillit mal les paroles du chef; tous les autres se rangèrent de son

avis et reconnurent qu'il serait honteux de retourner en Espagne sans avoir réussi dans leur entreprise. Magellan, profitant de cette adhésion unanime, fit publier, dans l'escadre, que quiconque parlerait de retourner sur ses pas serait puni de mort.

Le 1er novembre, après quinze mois de la plus pénible navigation, l'escadre sortit du détroit auquel Magellan donna son nom et pénétra dans la vaste mer Pacifique; elle était malheureusement réduite à trois navires, car *le Santiago* avait fait naufrage, et, quant au *San Antonio* qui avait été envoyé en découverte, n'ayant pas rejoint ses conserves, on jugea qu'il était retourné en Espagne.

L'intrépide Magellan sillonnait déjà depuis trente jours l'Océan dont la découverte lui avait coûté tant de peines et de travaux, l'avait exposé à tant de privations et de dangers; il s'était dirigé d'abord vers le nord, puis vers le nord-ouest, sans rencontrer aucune terre. Les vivres étaient devenus si rares, que les rations ne se donnaient plus que par once; l'eau était trouble, et les équipages, pour faire cuire leur riz, étaient obligés de se servir d'eau de mer *. Vingt hommes avaient succombé, et la consternation s'était emparée des esprits, quand, pour la première fois, ils aperçurent deux petites îles; mais, hélas! elles étaient inhabitées et n'offraient aucune ressource : on les appela *Desventuradas islas*, îles infortunées.

* Il serait à souhaiter, ainsi que nous l'avons déjà remarqué autre part, que, dans la marine française, en Indo-Chine, aux Marquises et ailleurs, on substituât au biscuit ou à la farine, si souvent avariés, le riz cuit à l'eau; mais pour cela il faudrait qu'on sût le préparer et que l'on y ajoutât des mets convenables.

Épuisés de fatigue, n'ayant plus ni vivres ni eau, mais ne se décourageant pas et pleins de confiance dans la miséricorde divine, ils avaient déjà parcouru la mer du Sud pendant 2,000 lieues sans avoir rien découvert, lorsque le samedi de Lazare, veille de la Passion, « Dieu, dit l'histo-« rien Juan de la Concepcion, se souvenant de ces maisons « flottantes et de ces malheureux éperdus, voulut bien con-« descendre à secourir leurs misères. » Ce jour-là, ils reconnurent deux jolies îles, habitées par des sauvages, où ils se rafraîchirent et se procurèrent des vivres de toute espèce. Ces îles, auxquelles Magellan donna le nom de *San Lazaro*, sont connues aujourd'hui sous celui de *Mariannes;* elles forment un groupe dont Magellan découvrit la plus grande partie : un Indien qu'il avait emmené avec lui et qui comprenait la langue des habitants leur servit d'interprète.

L'expédition se dirigea ensuite vers le sud-ouest, où elle ne tarda pas à découvrir une pointe de terre qu'elle appela cap *San Agustin*, qui formait l'extrémité sud-est de l'île de *Mindanao;* de là elle remonta vers le nord, en côtoyant la province aurifère nommée aujourd'hui *Caraga*. Elle entra dans le détroit de *Surigao* (*Siargao*) et vint mouiller près de la petite île de *Limasagua*, où elle trouva des naturels d'un caractère pacifique, qui l'approvisionnèrent de tout ce dont elle avait besoin. Magellan, pour reconnaître les services que les habitants lui rendaient, accorda à leur chef le titre de prince; puis, ayant reçu d'eux des renseignements sur le golfe et la rivière de *Butuan*, situés sur la côte septentrionale de l'île de Mindanao et au sud de celle de Limasagua, où il se trouvait alors, il y envoya une embarcation armée, avec son interprète, pour demander des vivres et offrir des

échanges : le roi ou sultan lui fit parvenir quelques chèvres, quelques porcs et une provision de riz.

Le dimanche de Pâques fleuries, Magellan se rendit en personne au village de Butuan, dans la province de Caraga; il y éleva un autel orné de feuillage et de fleurs, et fit descendre à terre les équipages de ses trois bâtiments, pour assister à la première messe qui eût jamais été célébrée dans ces lointains parages, et qu'il s'était empressé de faire dire pour rendre grâces au dieu des mers de la protection qu'il avait accordée à l'expédition. Les naturels assistèrent paisiblement à la cérémonie, et Magellan les traita avec la plus grande bonté; il planta, au sommet d'un monticule, l'emblème sacré du christianisme et prit possession, par un acte solennel, de l'île de Mindanao, pour la couronne de Castille, au nom de l'empereur et roi Charles-Quint.

Il apprit ensuite que, non loin de là, il y avait une île fertile, gouvernée par un des parents du prince de Limasagua, et il demanda des pilotes pour l'y conduire; le prince lui-même l'y accompagna, suivi de quelques Indiens. Ils naviguèrent entre les îles de *Bohol* et de *Leyte*, et arrivèrent à l'île de *Cébu*, devant la ville de ce nom. Plus de deux mille hommes armés de lances et de rondaches se présentèrent devant eux sur le rivage.

Le roi des Indiens leur offrit des vivres, en échange d'autres objets, et leur proposa une alliance solennelle à laquelle Magellan accéda. Les deux princes se saignèrent à la poitrine et burent mutuellement leur sang, pour sceller le traité à la manière du pays. Des salves d'artillerie furent tirées en l'honneur de l'alliance, mais le bruit épouvanta tellement les naturels, qu'il n'en resta pas un seul sur la plage, et il

est probable que cette circonstance aurait eu des suites fâcheuses si la paix n'eût été faite.

Des vivres en abondance, consistant en volailles, porcs, chèvres, riz, noix de coco et fruits de différentes espèces. furent échangés contre des miroirs, des grelots et de la verroterie. On construisit à terre une maison où l'on dit la messe pour les soldats et les matelots; le roi, la reine et les princes y assistèrent émerveillés et demandèrent ce que signifiait cette cérémonie. Quand on leur en eût expliqué le sens, ils exprimèrent le désir d'être chrétiens, afin de ressembler aux étrangers qui leur inspiraient une si vive admiration. On s'empressa de les préparer, après quoi on leur administra le baptême avec une grande pompe; l'élite de la population ne tarda pas à suivre leur exemple, et la fête se termina par des divertissements, des jeux et des repas.

Le respect que les Indiens montraient pour le roi d'Espagne, et en général toute leur conduite, plut si fort à Magellan, qu'il voulut leur donner, à son tour, une preuve de son affection. Ils avaient pour ennemi irréconciliable le roi de la petite île de *Mactan*, située en face de Cébu; Magellan alla le combattre avec cinquante de ses hommes : après avoir remporté plusieurs avantages, il périt, dans cette malheureuse expédition, victime d'un zèle mal entendu. Il tomba percé de flèches, le 26 août 1521.

Duarte Barbosa, cousin de Magellan, fut choisi à sa place pour commander l'expédition; le roi de Cébu l'ayant invité à dîner, Juan Serrano, l'un de ses capitaines, fit en vain les plus grands efforts pour l'empêcher qu'il ne l'acceptât, en lui remontrant qu'il y aurait de l'imprudence à quitter le navire. Barbosa s'y rendit pourtant avec vingt-six personnes,

mais le perfide monarque les fit tous assassiner pendant le festin. Serrano fut le seul qui échappa à ce massacre ; il se présenta nu sur la plage et cria de loin à ses compagnons qu'ils lui envoyassent de quoi payer sa rançon ; mais ceux-ci, craignant qu'il ne fût lui-même l'instrument innocent d'une nouvelle perfidie, l'abandonnèrent et mirent à la voile pour l'île de Bornéo, d'où ils comptaient poursuivre leur voyage à la recherche des Moluques ; car, en dépit de leurs malheurs, ils demeuraient toujours fidèles aux instructions qui leur avaient été données.

Par suite de la nouvelle perte qu'ils venaient d'éprouver, ils comprirent qu'ils n'étaient plus assez de monde pour manœuvrer avec sûreté leurs trois bâtiments ; ils se décidèrent donc à brûler *la Concepcion*, qui était le plus vieux et d'ailleurs en très-mauvais état. Ils élurent pour chef Juan Caraballo, et, après plusieurs nouvelles aventures, ils abordèrent dans l'île de Bornéo, où ils mouillèrent dans un port désert, pour se radouber et embarquer des provisions fraîches. Ayant reconnu que Caraballo n'avait pas les talents nécessaires pour le commandement, ils nommèrent à sa place Gonzalo Gomez de Espinosa. En même temps Juan Sebastien del Cano fut nommé capitaine de *la Victoria*. S'étant emparés d'une jonque malaise chargée de noix de coco, ils crurent pouvoir se fier à son pilote ; mais celui-ci les trompa et donna aux navires une fausse direction, quoique, pour l'intimider, ils l'eussent chargé de chaînes et placé à la poupe. Cependant, malgré ce nouveau contre-temps, l'expédition arriva le 8 novembre à Tidor, l'une des Moluques, but de leur long et pénible voyage.

Plus on a couru de dangers dans une entreprise, plus on

se sent heureux et soulagé quand on est parvenu à les surmonter. Si les marins, même les plus intrépides, ne peuvent s'empêcher de pâlir quand la tempête menace de les engloutir dans les flots, dès que le calme renaît ils ont bientôt oublié leurs frayeurs. Nos aventuriers étaient donc enfin arrivés aux Moluques; ils saluèrent par des décharges d'artillerie ce lieu si désiré; mais leurs cœurs s'attristèrent en pensant que leur noble chef Magellan n'était plus là pour partager leur bonheur.

Mouillés à Tidor, île située près de Ternate, ils reçurent les visites de son souverain Almanzor, de Corrala, seigneur de Ternate et neveu d'Almanzor, et de Luzuf, roi de Gilolo; ils leur offrirent des présents, et les princes proposèrent de former une alliance avec le roi d'Espagne. Tous trois envoyèrent des présents à leur tour, accompagnés de lettres dans lesquelles ils promettaient non-seulement de rester toujours amis du roi d'Espagne, mais encore de fournir aux Espagnols des épices, toutes les fois que ceux-ci leur apporteraient en échange du drap, des soieries et de la toile. Ils se reconnurent vassaux de la couronne d'Espagne, et l'un d'eux sollicita des secours contre les Portugais, qui avaient tué son père. Le moment était des plus favorables pour s'attacher ces peuples, déjà si bien disposés par les présents qu'on leur avait offerts.

On ne saurait, ce semble, assez admirer les grandes expéditions de ces premiers navigateurs. Quand on compare le peu de moyens avec lesquels ils les entreprirent aux vastes ressources dont on dispose aujourd'hui, on ne peut qu'être frappé du courage et de la fermeté que déployèrent leurs chefs et de la haute intelligence avec laquelle ils surent

allier, selon l'occasion, la douceur avec la sévérité.

Il était temps enfin de songer au retour; une partie du chargement était déjà opérée en clous de girofle achetés à raison de 2 ducats les 4 quintaux, lorsqu'on s'aperçut que *la Trinidad*, que l'on honorait toujours du titre de capitane, avait une voie d'eau. Il fut décidé alors que *la Victoria*, commandée par del Cano, partirait avec soixante hommes d'équipage et retournerait seule en Espagne par la voie connue des Portugais : ils la chargèrent donc de tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Ce navire portait aussi des lettres confidentielles du roi des Moluques au roi d'Espagne.

La Victoria mit à la voile au commencement de 1522, deux ans et demi après son départ d'Espagne. Se rappelant tout ce que l'on avait souffert, en venant, de l'insuffisance des provisions, le capitaine en embarqua tant qu'il put, et prit en outre, à Timor, du bois de sandal, du gingembre, de l'or et de la cannelle. Del Cano se dirigea, par plusieurs passages dangereux, sur le détroit de la Sonde, et de là dans l'océan Indien, mer qui lui était encore inconnue; il doubla le cap de Bonne-Espérance par 42° de latitude sud. Déjà, malgré leurs précautions, les provisions commençaient à leur manquer et ils étaient battus des tempêtes dans ces parages ouverts à tous les vents. Néanmoins le capitaine était décidé à n'aborder nulle part avant d'arriver en Espagne. Une force majeure les obligea toutefois à relâcher au cap Vert, où ils demandèrent des nègres pour aider au travail des pompes et remplacer les matelots, qui, n'ayant pu résister à tant de privations et de fatigues, demeuraient couchés sur le pont presque sans mouvement. Mais le cap Vert était une colonie portugaise. Le gouverneur, homme exigeant et ja-

loux, au lieu de secourir nos intrépides navigateurs, jeta en prison les gens qu'on avait envoyés à terre, dans l'espoir de les forcer à déclarer d'où ils avaient tiré leur cargaison. Del Cano, en apprenant cette circonstance, se hâta d'appareiller, et, faisant force de voiles, il arriva ainsi à San Lucar de Barameda, le 6 septembre 1522, trois ans et un mois après son départ, et ne ramenant avec lui, sur les deux cent trente-quatre hommes d'équipage qui s'étaient embarqués à Séville, que dix-huit matelots, maigres, défaits, qui ressemblaient à des squelettes vivants.

On apprit plus tard que le navire *la Trinidad*, qui avait réparé ses avaries, étant parti pour se rendre à Panama, avait été pris par les Portugais, parce qu'il avait touché aux Moluques.

Ce fut ainsi que se termina ce voyage, célèbre par de nombreuses découvertes, et qui paraît doublement digne de l'admiration de la postérité, quand on réfléchit qu'il fut accompli à une époque où la navigation sur les mers inconnues offrait à résoudre les problèmes les plus ardus. L'expédition avait parcouru, d'après son estime, environ 14,000 lieues, avec les instruments les plus imparfaits et presque à tâtons, dans des parages dont on soupçonnait à peine l'existence.

Del Cano, ce grand capitaine, fut le premier qui fit le tour du globe, dans un temps où l'on doutait encore de la sphéricité de la terre. Peu connu avant son départ, à peine avait-on parlé de lui pendant le voyage. Il s'était embarqué comme maître, son retour le vit capitaine. L'empereur l'anoblit, le surnomma *le grand cosmographe, l'insigne hydrographe*, et lui donna pour arme un globe terrestre, avec la devise : *Hic primus geometres, hic primus circumdedit me.*

CHAPITRE II.

SUITE DE LA DÉCOUVERTE DES PHILIPPINES.

Seconde expédition, celle de Loaïsa. — Mort du commandant. — Arrivée aux îles Mariannes. — On en change le nom en celui d'îles des Larrons (*Ladrones*). — Ils y trouvent un Espagnol de la flotte de Magellan. — Arrivée à Mindanao. — Mort de Salazar, successeur de Loaïsa. — Il est remplacé par Iniguez. — L'escadre arrive à Tidor. — Mort d'Iniguez. — De la Torre le remplace. — On construit un fort à Tidor. — Expédition de Saavedra. — Elle prend possession des Ladrones. — Elle délivre les Espagnols restés à Tidor. — Traité entre l'Espagne et le Portugal au sujet des Moluques. — Expédition de Villalobos. — Il découvre plusieurs îles dans la mer du Sud. — L'expédition mouille à Sarragan. — Perfidie des sauvages. — Disette. — On sème du maïs. — Villalobos donne aux îles Philippines le nom qu'elles portent aujourd'hui. — Il est forcé, par les vents contraires, d'aborder à Gilolo. — Il y construit un fort. — Il meurt de chagrin d'avoir manqué à sa parole en touchant aux Moluques, et il est assisté, à ses derniers moments, par saint François Xavier. — Les restes de son expédition reviennent en Europe par différentes voies. — Expédition de Legaspi et d'Urdañeta. — Elle arrive aux Philippines. — Étonnement des Indiens. — Plusieurs d'entre eux se font baptiser. — Legaspi arrive à Luçon. — Trahison du rajah Soliman. — Colonisation. — Fondation de la ville de *Santo Nombre de Dios*, à Cébu. — *Tributo real*. — Mainile. — Nouvelle trahison du rajah Soliman. — Fondation de Manille. — Clémence du gouverneur. — Incendie de Manille. — Legaspi ouvre le commerce avec les Chinois. — Arrivée de nouveaux missionnaires. — Mort de Legaspi. — Réflexions sur les travaux des religieux.

L'empereur, émerveillé des récits qui lui furent faits et ayant appris qu'on avait laissé à Tidor cinq Espagnols en qualité de facteurs, ordonna de préparer une seconde expédition pour ces îles. Elle fit voile de la Corogne en juin 1524,

sous les ordres du commandant Juan Garcia Jose de Loaïsa. Composée de sept navires, on choisit, pour les commander, les capitaines les plus distingués, au nombre desquels se trouvaient Sebastien del Cano et Andrea de Urdañeta, qui plus tard entra dans l'ordre des Augustins et dirigea l'expédition que le célèbre Legaspi conduisit aux îles Philippines. Le 25 mai 1525, le navire entra dans la mer du Sud par le détroit de Magellan. Le commandant Loaïsa étant mort, il fut remplacé par Sebastien del Cano, conformément aux dispositions prises d'avance par le roi; celui-ci, malheureusement, ne survécut pas longtemps à son prédécesseur.

Après avoir touché à divers points de la mer Pacifique, l'expédition arriva aux îles Mariannes, auxquelles elle donna aussi le nom d'îles des Larrons (*Ladrones*), bien mérité par la conduite que tinrent avec eux les naturels du pays. Ils étaient à peine en vue des deux premières îles de ce groupe, qu'une embarcation conduite par un seul homme s'approcha d'eux, et, à leur grand étonnement, celui qui la montait leur adressa la parole en bon espagnol.

« Soyez les bienvenus, leur dit-il, monsieur le capitaine « et toute la compagnie : venez ici, venez; sachez que j'ai « fait partie de la flotte de Magellan; je suis un de ceux « qui se sont sauvés du vaisseau capitane, *la Trinidad,* « commandé par Espinosa, parce qu'il y mourait beaucoup « de monde. Nous étions cinq : tous mes compagnons « furent tués par les Indiens; je suis passé de l'île qui est « plus au couchant dans celle que j'habite aujourd'hui et où « je me maintiens comme je le puis. Je suis originaire de la « Galice, je me nomme Gonzalo de Vigo; je connais fort « bien le langage des insulaires. »

Craignant le châtiment que sa désertion méritait, il ne voulut pas, malgré le bon accueil qui lui avait été fait, monter à bord avant d'avoir reçu, au nom du roi, une promesse de pardon : dès qu'il l'eut obtenue, il fit approcher un grand nombre d'embarcations chargées de noix de coco, de bananes, de patates douces, de riz, de poisson, de sel et de fruits de toute espèce, que l'on paya par des clous et de vieilles ferrailles. Ces provisions fraîches furent d'nn grand soulagement pour des équipages que les privations, la fatigue et la mauvaise nourriture avaient déjà décimés.

Des Ladrones, l'expédition se dirigea sur Mindanao qu'elle reconnut le 2 octobre; Salazar, qui, comme nous l'avons dit plus haut, était mort, avait été remplacé dans le commandement par Martin Iniguez, déjà général de l'escadre. De Mindanao, où l'on prit des provisions et de l'eau, on voulait se rendre à Cébu, mais les vents contraires obligèrent l'expédition à relâcher aux Moluques; et, le 31 décembre 1536, elle mouilla à Tidor, où elle fut rejointe par quelques-uns des navires qu'un ouragan en avait séparés à l'entrée de la mer du Sud; ils étaient dans l'état le plus déplorable.

Les Espagnols trouvèrent le petit roi de Tidor en guerre avec les Portugais, qui voulaient se venger de ce qu'il avait accueilli favorablement l'escadre de Magellan; on fut donc obligé de prendre sa défense, et plusieurs combats furent livrés. Dans le cours de ces hostilités, le général Iniguez mourut par suite des peines morales et des fatigues qu'il avait éprouvées. Les équipages, réduits à cent vingt hommes, ne se sentant pas assez forts pour entreprendre de retourner en Europe,

descendirent à terre et s'y construisirent un fort; ils avaient élu Hernando de la Torre pour les commander.

Sur ces entrefaites, le roi d'Espagne, ignorant encore les désastres de cette expédition et bien résolu à suivre le projet qu'il avait formé, songeait à en organiser une troisième; il jugeait avec raison qu'il lui épargnerait beaucoup de temps, de dépenses et de dangers en la faisant partir d'un port de l'Amérique. En conséquence, Fernand Cortez, gouverneur du Mexique, expédia, par ordre du roi, du port de Silguallanéo, trois navires armés de trente canons, montés par cent dix hommes et chargés d'abondantes provisions et d'excellents objets d'échange. Cette expédition appareilla le 31 octobre 1528 sous le commandement d'Alonzo de Saavedra; elle toucha d'abord aux îles des Larrons, dont elle prit possession au nom du roi d'Espagne; de là elle se rendit à Mindanao, où elle embarqua des provisions; puis elle visita divers points des îles environnantes, et finit par aller à Tidor, où elle trouva les cent vingt Espagnols, débris infortunés de l'expédition de Laoïsa, enfermés dans le petit fort qu'ils avaient élevé; ils reçurent Saavedra comme un ange tutélaire. Deux fois ils s'étaient embarqués pour essayer de retourner à la Nouvelle-Espagne, et, deux fois obligés de revenir par l'impossibilité de manœuvrer leurs bâtiments, ils s'étaient vus contraints de se mettre presque à la discrétion des Portugais.

Les Moluques étaient un objet de discussions toujours renaissantes entre les cours d'Espagne et de Portugal, ce qui faillit amener une rupture entre les deux nations; on finit cependant par s'entendre, et un traité fut conclu, en 1539,

par lequel le roi d'Espagne, moyennant une somme d'argent que lui prêta le roi de Portugal, renonça à toutes prétentions au commerce des Moluques.

Cette affaire arrangée, l'empereur, toujours occupé d'idées de conquêtes et d'agrandissement, décida qu'une quatrième expédition serait envoyée, non plus aux Moluques, mais aux îles que l'on appelait alors *del Poniente* (du couchant), dont la position et même, à quelques égards, l'existence étaient encore problématiques. Antonio de Mendoza, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, reçut l'ordre de reconnaître le passage qui conduit à ces îles. L'expédition, composée de trois gros navires et de deux plus petits, mit à la voile, du port de Juan Gallego, le 1er novembre 1542, jour de la Toussaint, sous le commandement de Ruy Lopez de Villalobos, homme de lettres, licencié en droit, et appartenant à une famille distinguée de Malaga.

Plus heureux que Magellan et ses premiers imitateurs, les nouveaux explorateurs ne rencontrèrent, dans leur voyage, qu'îles délicieuses, relâches sûres, aiguades abondantes. Sous la latitude de 18° 30′ nord, ils découvrirent deux îles inhabitées auxquelles ils donnèrent les noms d'*Anublada* et de *Rocapartida*, et un peu plus loin un archipel d'îles basses couvertes d'arbres verdoyants; ils eurent de la peine à trouver un port pour jeter l'ancre. Ces îles étaient habitées par un petit nombre de sauvages qui paraissaient fort misérables et qui se sauvèrent dans leurs forêts à l'approche des Européens; les femmes seules restèrent; on les traita avec douceur et on leur fit quelques présents; on donna à ce port le nom de *San Esteban* ou *del Coral*, parce que l'on y remarque une grande quantité de corail. Plus tard on décou-

vrit encore dix autres îles qu'on appela *islas de los Reyes* et qui furent surnommées *les Jardins* à cause de leur belle verdure.

Arrivés sous le parallèle de 9 à 10°, une tempête effroyable dispersa l'escadre et fit périr un petit bâtiment dont nos navigateurs ne tardèrent pas à regretter vivement la perte; car, peu de temps après, ils se trouvèrent en vue d'une petite île d'un aspect enchanteur, mais dont ils ne purent approcher, leurs navires tirant trop d'eau; il en sortit plusieurs embarcations (*paraos*) remplies d'Indiens qui faisaient le signe de la croix et criaient en espagnol : *Buenos dias*, *matalotes;* mais, comme nous venons de le dire, l'expédition fut obligée de s'éloigner sans s'arrêter. Ils reconnurent ensuite une autre île entourée de récifs, où ils passèrent un mois à se reposer et à se rafraîchir dans une baie située par 7° de latitude nord et à laquelle ils donnèrent le nom de *Malaga;* ils eurent un moment la pensée de coloniser cette île, mais ils y renoncèrent parce qu'ils trouvèrent que le climat n'en était pas sain. Le général en prit néanmoins possession au nom du roi, et il appela *Cesarea Caroli* l'endroit où la cérémonie s'en était faite.

Les vents contraires et les courants obligèrent bientôt l'escadre à se diriger vers le sud, et elle vint mouiller à Sarragan ou Saraugas, petite île au sud de Mindanao. Les Espagnols y firent la paix de sang avec les naturels, qui néanmoins, peu de jours après, leur refusèrent des vivres; ils furent obligés, pour en obtenir, d'avoir recours aux armes, ce qui leur coûta quelques hommes. Les sauvages furent débusqués d'une colline où ils s'étaient fortifiés, et on leur prit du musc, de l'ambre, de l'huile et un peu de poudre d'or provenant

du commerce qu'ils faisaient avec l'île de Mindanao. Du reste, cet or était en fort petite quantité, parce que les indigènes avaient coutume d'enfouir ce qu'ils en possédaient sous terre, renfermé dans des morceaux de bambous. Les sauvages, après ce combat, furent saisis d'une telle épouvante, qu'ils abandonnèrent l'île et se réfugièrent à Cesarea.

Cependant les vivres que l'on avait embarqués à la Nouvelle-Espagne diminuaient rapidement, et ceux que l'on avait trouvés en route ne suffisaient pas pour les remplacer. En conséquence, le général ordonna de semer du maïs, ce que les équipages n'exécutèrent qu'avec répugnance. La récolte fut abondante, mais ne suffit pourtant pas aux besoins de l'expédition; en attendant, le commandant fit tout ce qu'il put pour engager les naturels à revenir dans leur île, mais sans pouvoir l'obtenir.

La famine ne tarda pas à se faire sentir dans l'expédition, qui fut réduite à se nourrir de chats, de chiens, de rats et même de lézards, de couleuvres et d'autres reptiles dégoûtants, mêlés à des fruits sauvages et à des racines.

Dans ces circonstances critiques, Villalobos se rendit à Mindanao, île sur laquelle les Portugais avaient conservé des prétentions, et demanda des secours au roi, qui, à l'instigation des Portugais dont il était cependant mécontent, les lui refusa; sur quoi les Espagnols entrèrent dans la rivière de Butuan, où ils s'emparèrent de force de ce qu'ils n'avaient pu obtenir de bonne grâce.

Le général fut cependant obligé d'envoyer un bâtiment faire des provisions dans une île voisine appelée *Abuyo*, dont les habitants paraissaient très-pacifiques et qui fut la première à laquelle Villalobos donna le nom de *Philippines*, en

l'honneur du prince des Asturies, depuis Philippe II. Les provisions, qui étaient abondantes, furent chargées sur deux embarcations; et déjà la face des affaires semblait devoir changer lorsque, assaillie par une tempête affreuse, l'escadre fut obligée d'entrer dans un port où, attaqués par une grande multitude d'Indiens qui montèrent à bord des navires, ils furent pillés et onze hommes furent tués.

Après ce malheureux événement, les équipages, déjà parvenus au dernier degré de faiblesse et d'amaigrissement, furent réduits à la ration de 4 onces de riz par jour; encore, tout en économisant à ce point leurs provisions, ne leur en restait-il que pour fort peu de temps.

Ayant remis à la voile pour chercher des contrées plus hospitalières, les vents contraires forcèrent nos aventuriers à aborder à l'île de Gilolo, au village de Solanga, dont le roi était en guerre avec les Portugais; ceux-ci les empêchèrent de débarquer et leur enjoignirent de retourner aux îles du couchant (les Philippines) ainsi que les ordres de leur roi le portaient.

Cependant le roi de Gilolo, qui n'avait pas oublié les relations amicales qu'il avait eues autrefois avec les Espagnols et qui ne pouvait s'accoutumer à l'arrogance des Portugais, envoya un député au général de Villalobos pour lui proposer une alliance contre ceux-ci; il lui offrit des vivres et un emplacement pour bâtir un fort. Les habitants de Casama, enchantés de son affabilité, lui firent des offres toutes semblables, à condition qu'il les débarrasserait des Portugais.

Les Espagnols commencèrent donc la construction d'un fort à Gilolo; Pedro Ramon, le seul qui restât de la flotte de Loaïsa et qui connaissait parfaitement la langue du pays, leur servait d'interprète dans leurs rapports avec les Indiens.

Tout à coup cependant, les Portugais se présentèrent avec des forces supérieures et prescrivirent aux Espagnols de retourner, aux termes des conventions, soit en Espagne, soit aux Philippines.

Le général Ruy Lopez Villalobos, en proie à une profonde mélancolie, causée tant par le mauvais succès de son expédition que par ses remords d'avoir violé le serment qu'il avait fait à son souverain de ne pas toucher aux Moluques, mourut à Amboine, et fut assisté, à ses derniers moments, par saint François Xavier qui s'y trouvait à cette époque. Sa mort amena la perte de l'expédition, dont les débris s'embarquèrent sur des bâtiments portugais, et arrivèrent en Espagne en 1549. Les religieux de l'ordre de Saint-Augustin, qui en faisaient partie, se rendirent à la colonie portugaise de Goa; là ils s'embarquèrent pour l'Europe, où ils n'arrivèrent que sept ans après leur départ du port de la Natividad.

Philippe II venait de succéder à son père; avec le trône il avait hérité de ses projets; il ordonna, en conséquence, au vice-roi du Mexique de s'occuper activement de la conquête et de la colonisation des îles Philippines. Une cinquième expédition fut donc préparée et confiée au commandement de Miguel Lopez de Legaspi, dont la valeur et la prudence étaient connues. Le roi voulut que le savant Andrea de Urdañeta, qui avait déjà navigué comme capitaine, sur la fin de la malheureuse expédition de Loaïsa, y fût employé comme cosmographe. Depuis son retour au Mexique, il y avait revêtu l'habit de Saint-Augustin. Cinq religieux du même ordre l'accompagnèrent, chargés de faire la conquête spirituelle de la nouvelle colonie, dont l'organisation politique était remise en d'autres mains. On savait tout le pouvoir de la reli-

gion catholique, dont les cérémonies sont si touchantes et si pompeuses, sur l'esprit et le cœur des peuples encore sauvages; aussi ne doutait-on pas de l'immense secours que des religieux dévoués et profondément pénétrés de la sainteté de leur mission prêteraient à la volonté puissante d'un homme tel que Legaspi. Cette attente ne fut pas trompée; c'est aux missionnaires que sont dus les grands résultats de la conquête des Philippines. On ne peut disconvenir que l'inébranlable constance des religieux ne surmonte des obstacles contre lesquels la finesse et l'irrésolution des autres hommes viennent trop souvent se briser.

Depuis longtemps déjà le père Urdañeta avait fait part au monarque de ses idées de colonisation, et Legaspi, homme vertueux, plein d'expérience, généreux, désintéressé et dévoué de cœur à son roi, était dans la confidence des religieux. Il vendit donc ses propriétés, et ce fut avec l'argent qu'il en retira qu'il entreprit l'expédition placée sous son commandement, mais dont la direction générale était confiée à Urdañeta. Cinq navires de différentes grandeurs, bien fournis de provisions de bouche et de munitions de guerre, et montés par quatre cents hommes tant marins que soldats, appareillèrent du port de la Natividad *, le 21 novembre 1564.

* Le port de *la Natividad*, situé sur la mer du Sud et sur les côtes de la Nouvelle-Espagne, était la résidence du tribunal de la province de Guadalajara. Les navires en partaient, avec la brise, en février ou au plus tard en mars; vers le 10e ou 11e parallèle de latitude, ils trouvaient les vents alizés qui leur permettaient de naviguer vent arrière. Ils touchaient aux îles des Barbus par 13° lat. nord pour faire des provisions et se trouvaient, au bout de soixante-dix jours, en vue des îles des Ladrones. Ils passaient entre les deux îles de Guam et de Carpentaria, et se dirigeaient ensuite au sud pour reconnaître le cap de l'Espiritu Santo, trajet qui se faisait en dix ou onze

Legaspi avait été nommé gouverneur et *adelantado* de toutes les terres dont il s'emparerait; il était investi des pouvoirs les plus amples.

Arrivé en pleine mer, il ouvrit les lettres closes du vice-roi, dont le contenu étonna tout le monde et Urdañeta plus que les autres; car il était convaincu que, d'après les propositions qu'il avait faites au roi, l'expédition était destinée pour la Nouvelle-Guinée.

Nous avons déjà remarqué plus haut et nous ne pouvons que répéter ici l'observation que nous avons faite. En considérant les vastes moyens en hommes et en argent que l'on emploie aujourd'hui pour des expéditions peu importantes au fond, on a peine à se persuader qu'un projet presque gigantesque ait été confié à quatre cents hommes et accompli par les seules ressources pécuniaires et scientifiques d'un chef dont l'expérience se bornait à la conquête du Mexique et qui n'était guidé que par les conseils d'Urdañeta. On ne leur donna des vivres que pour la traversée en leur abandonnant le soin de se nourrir plus tard avec les ressources du pays, comme ils le firent en effet.

L'escadre découvrit, le 9 janvier 1565, l'île appelée *de los Barbados*, parce que les habitants avaient un peu de barbe. La route avait été ouest quart sud-ouest, jusqu'au parallèle de 9°; après quoi on se dirigea vers l'ouest, à la recherche

jours. S'ils arrivaient trop tard, le vent d'aval ou de sud-ouest les contrariait singulièrement. Ils passaient ensuite près de l'île de Capul, puis aux îles Masbate, Burias, Marinduque, et prenaient la côte de Cuhlaya, le détroit de Mindoro, et enfin l'embouchure de la baie de Manille et Cavite. C'est la route que l'on tient encore aujourd'hui, et il y a des capitaines qui ne passent pas sans inquiétude dans ces détroits, malgré leur expérience et la bonté de leurs instruments.

des îles *de los Reyes;* on arriva bientôt aux Mariannes, où l'on fit de l'eau et où l'on acheta des vivres pour des ferrailles. Dans les échanges que l'on fit avec les naturels, on leur témoigna une grande méfiance, car on savait qu'ils étaient encore plus disposés au vol que les autres sauvages, ce qui avait fait donner, à juste titre, à leur archipel le nom d'îles *des Larrons*.

Ayant remis à la voile le 3 février, l'escadre découvrit, le 13, les îles Philippines; on donna, à une petite île située près du passage de Surigao, le nom de *Buena Señora,* qu'elle a conservé; on navigua pendant longtemps au milieu d'îles, de rochers et d'écueils que la vigilance infatigable du commandant sut toujours éviter. Plusieurs pirogues vinrent tourner autour des navires; le général ordonna qu'on les accueillît avec bonté, mais avec défiance, et que, si les hommes qu'elles portaient désiraient monter à bord, on les traitât avec prévenance et affabilité.

L'expédition relâcha à Tandaya et à Abuyo. Les Indiens furent d'abord effrayés de l'aspect de ces gros bâtiments qu'ils appelaient des *praos*, comme les leurs; bientôt cependant ils se décidèrent à monter à bord; ils n'avaient d'autre vêtement qu'une écorce d'arbre dont ils couvraient leur nudité; on leur fit présent de grains de verre qu'ils admirèrent beaucoup. Par l'ordre de Legaspi, on leur permit d'emporter tout ce qu'ils voulaient; on les invita aussi à manger, ce qui parut les flatter plus que toute autre chose.

Enfin, après avoir évité mille écueils et couru des dangers sans nombre, l'expédition mouilla, le 27 avril 1565, dans la rade de Cébu, où Magellan s'était arrêté et d'où, après sa fin

tragique, *la Victoire* était partie pour retourner en Espagne sous le commandement de Sebastien del Cano.

Les Indiens placés en observation sur le rivage de la mer, réunis à ceux qui avaient visité les navires, firent à leurs chefs les rapports les plus étranges sur ce qu'ils avaient vu ; il y avait, disaient-ils, des hommes qui lançaient la foudre, qui avaient une queue mince et droite au derrière, qui mangeaient des pierres et buvaient du feu, de sorte que la fumée leur sortait par le nez, qui était d'une longueur démesurée. C'était ainsi qu'ils expliquaient l'épée des officiers, le sabre porté par derrière, le biscuit de mer, que l'on est obligé de casser à coups de marteau, l'habitude de fumer du tabac et la longueur du nez des Européens comparé au nez aplati des Indiens.

Les relations les plus amicales continuèrent à subsister avec les naturels, quoique l'on eût de la peine à se faire entendre d'eux et à les comprendre; ils apportèrent des provisions en échange des présents qu'on leur faisait; ils assistèrent aux fêtes qui furent célébrées à terre, à l'occasion de la découverte du *Santo Niño* (saint enfant), petite statuette que les gens de l'expédition de Magellan avaient laissée dans l'île. Les Espagnols construisirent sur-le-champ une chapelle où elle fut déposée en grande pompe et où les Indiens de Cébu l'adorent encore aujourd'hui.

On reconnut cependant bientôt à quel point l'amitié des Indiens était intéressée; dès qu'on cessa de leur faire des cadeaux, ils refusèrent des vivres, et les Espagnols furent réduits à se nourrir de racines et de fruits sauvages, les plantations qu'ils avaient faites ne leur donnant que des récoltes insuffisantes pour leurs besoins.

Le général, voyant combien peu il pouvait compter sur ces peuples, qui déjà plusieurs fois lui avaient manqué de parole, se décida à envoyer le père Urdañeta au roi d'Espagne, pour lui faire connaître la position dans laquelle il se trouvait, et, dans l'intervalle, à s'occuper lui-même de faire de nouvelles découvertes et de se créer d'autres relations; il savait que les Portugais, non contents de lui avoir défendu l'approche des Moluques, intriguaient même pour empêcher que les Espagnols ne fussent reçus à Cébu, et que c'était là la véritable cause des difficultés qu'ils éprouvaient. Cependant les missionnaires, de leur côté, travaillaient à resserrer les liens d'amitié qui les unissaient déjà aux naturels du pays; ils multipliaient les fêtes de l'Église. La fille de Tupas, roi de Cébu, ayant demandé le baptême, la cérémonie s'en fit avec une grande pompe; une foule d'Indiens assistèrent à cette solennité, ainsi qu'à celle de la plantation de la croix; ils imitaient tout ce qu'ils voyaient faire aux Espagnols.

Legaspi, toujours livré à de nouvelles recherches, se dirigea vers le nord, où il découvrit l'île de *Panay*: elle abondait en vivres de toute espèce; il conçut le projet d'y fonder un établissement durable. Puis, ayant remis à la voile, il poussa plus loin encore vers le nord, à la recherche d'une grande île très-peuplée, dont l'existence lui avait été signalée par les Indiens; il laissa à Panay, comme il l'avait fait à Cébu, quelques-uns des religieux de l'ordre de Saint-Augustin, qui, selon l'observation d'Urdañeta, étaient chargés de la conquête spirituelle des îles que l'on découvrait. Des Indiens sur l'esprit desquels ils avaient acquis promptement une grande influence les accompagnaient; déjà les peuplades qu'ils visitaient les prenaient pour juges souverains de

leurs différends. Laissés seuls par Legaspi, ces hommes si pleins de dévouement, n'ayant d'arme que la parole et de soutien que la foi, parvinrent à conquérir toutes les îles *Bisayas* par des efforts inouïs de zèle et de patience et en s'exposant à chaque instant aux plus grands dangers.

Pendant ce temps, le général Legaspi continuait ses explorations au milieu d'une multitude d'îles, de rochers et d'écueils, surmontant les dangers d'une navigation si difficile, jusqu'à ce qu'enfin il découvrit l'immense baie de l'île des *Losongs*.

Juan de Salcedo, maestre de Campo et neveu du général, fut spécialement chargé de reconnaître cette île; il était accompagné de cent vingt Espagnols et des Indiens qu'il avait pu réunir à cette petite troupe; il parcourut avec ravissement le beau fleuve du *Pasig* et jugea qu'il serait fort convenable de former un établissement près de son embouchure; il entra en relations avec le *rajah Matanda* (vieux rajah) et avec le *rajah Soliman*, son neveu, qui gouvernaient les populations voisines et qui le reçurent très-amicalement; mais la mauvaise foi des Indiens ne tarda pas à éclater.

En effet, un jour, comme le rajah Soliman descendait la rivière sur une grande jonque, il s'approcha des embarcations espagnoles et les attaqua à l'improviste; il fut reçu vigoureusement, repoussé avec perte et forcé de prendre la fuite. Le maestre de Campo se porta aussitôt, avec quatre-vingts hommes, vers un petit fort indien, situé sur le bord de la rivière, à l'endroit même où est aujourd'hui le fort Santiago. Un artilleur dirigeait la défense; on reconnut bientôt qu'il était Européen, car il faisait des signes de croix pour indiquer qu'il était catholique et pour demander qu'on

l'épargnât; mais ces démonstrations ne lui servirent de rien. L'assaut fut poussé avec tant de vigueur, que les Indiens se sauvèrent en toute hâte, après avoir mis le feu aux remparts qui étaient en bois ; on trouva dans le fort douze canons et quelques pierriers qui leur avaient sans doute été fournis par les Portugais, mais dont ils ne savaient pas se servir. Le rajah Matanda ne participa point à cet acte de perfidie, et l'on prétendit même que pendant tout le combat un drapeau blanc continua de flotter sur sa maison.

Sur ces entrefaites, le vent commença à changer, et l'approche de celui d'aval, qui ne permettait pas de poursuivre les recherches, obligea l'expédition à se retirer dans la petite baie de *Caüit* *; plus tard elle revint à l'île de Panay, où elle fit d'amples provisions.

Le 23 juin 1569, une expédition composée de trois navires et qui était partie de Cadix apporta des dépêches du roi pour le gouverneur général; elles lui enjoignaient de prendre possession des Philippines, au nom de la couronne de Castille, de les coloniser et de récompenser les personnes qui se seraient distinguées. Legaspi se rendit immédiatement à Cébu, où il fit proclamer, par des crieurs publics, qu'il allait fonder une ville, et que les personnes qui voudraient venir l'habiter eussent à se faire inscrire chez le notaire. Cinquante personnes furent enregistrées, des terres leur furent distribuées, et la ville fut appelée *Ciudad del santo Nombre de Dios* (ville du saint nom de Dieu); une municipalité fut créée, et le gouvernement de la nouvelle ville

* *Caüit*, dans la langue du pays, signifie *crochet*, *petite anse*, et cet endroit fut nommé ainsi parce qu'en effet cette petite baie forme un crochet. C'est maintenant *Cavite*, petit port dans la baie de Manille.

fut confié à Guido de Labazares. Le gouverneur général retourna, après cela, à l'île de Panay et s'y prépara sérieusement à la conquête de la grande île des *Losongs* (Luçon). Cette île fut ainsi nommée parce que l'on remarqua que chaque habitant avait, devant sa case, un gros mortier cylindrique en bois, dans lequel, comme cela se fait encore, il pilait, pour le nettoyer, le riz qui forme le principal aliment de ce peuple. Or ces mortiers s'appellent, dans la langue du pays, des *losongs*.

L'expédition dirigée contre Losong quitta l'île de Panay le 15 avril 1570; un seul religieux resta avec six hommes dans l'île de Masbate, pour garder cette conquête; les autres suivirent l'expédition. Le général Legaspi passa ses hommes en revue dans l'île de *Lestaga;* leur nombre total s'élevait à deux cent quatre-vingts. Il toucha d'abord à l'île de Mindoro, aux habitants de laquelle il imposa un tribut qui fut nommé *tribut royal;* il consistait en une redevance annuelle, par famille, de la valeur de 8 réaux de plata. On rencontra près de cette île un *shampan*, gros bâtiment chinois, qui était en danger de périr dans le détroit et que les Indiens avaient déjà en partie pillé; on le secourut et on le tira du mauvais pas où il se trouvait. Les Chinois se montrèrent si reconnaissants de cet acte d'humanité, qu'ils établirent, dès ce moment, des relations de commerce avec le gouvernement espagnol des Philippines.

Legaspi, étant entré dans la grande baie des Losongs, se porta d'abord sur le village et le port de Caüit, situés à 7 ou 8 milles de l'embouchure du Pasig, pour y attendre le reste de l'expédition; les habitants de ce village se présentèrent à lui et se reconnurent sujets du roi d'Espagne.

Les forces dont Legaspi pouvait disposer étaient, comme on vient de le voir, bien peu considérables pour la grande et périlleuse conquête qu'il allait entreprendre. Son projet était de débarquer à Mainila, village dont le nom paraît dériver des deux mots tagales *mayron nila* (il y a du nila) *, et d'attaquer ensuite les Tagalogs **, ou Tagales, peuple nombreux et déjà aguerri par les premiers combats qu'il avait livrés aux Espagnols et dans lesquels il avait été secouru par les Portugais. Son chef, Rajah Soliman, avait eu d'ailleurs le temps de se préparer; et, comme il craignait le châtiment dû à sa trahison, il était devenu l'ennemi déclaré de l'Espagne.

Il paraît cependant qu'en apprenant l'arrivée du général, sa fureur s'était changée en pusillanimité ; personne ne vint s'opposer à la marche de Legaspi, qui, se doutant de ce qui se passait dans leurs cœurs, jugea que le meilleur moyen de parvenir à ses fins était d'essayer encore une fois la voix de la douceur. Il fit donc proclamer, par ses interprètes, qu'il était venu pour conclure une alliance avec les Tagales, que ces peuples pouvaient regarder les Espagnols comme des amis dévoués et qu'il recevrait avec plaisir tous ceux qui viendraient le visiter. En conséquence, le rajah Matanda ou Locandola***, roi de Tondo****, vinrent sur-le-champ se présenter

* Le *nila* est un petit arbuste qu'on trouvait abondamment sur le rivage où Legaspi fonda la ville de *Manila* que nous appelons *Manille*.

** Le nom de *Tagalogs* vient de *Taga Ylog*, qui, dans la langue du pays, signifie *habitants des rivières*.

*** Les descendants de Locandola, roi de Tondo, existent encore dans la province de Boulacan ; ils sont confondus avec les autres Indiens, dont ils ne se distinguent en rien, si ce n'est qu'ils sont dispensés de payer le *tributo*.

**** Le village de Tondo porte encore ce nom.

à Legaspi, qui les reçut comme il convenait à leur rang. Il leur dit qu'il venait, par l'ordre de son roi, pour les convertir à la religion d'un seul Dieu; qu'à cet effet le roi leur envoyait des prêtres de cette religion, dont il les engageait à écouter la parole avec confiance, pour leur obéir ensuite en tout ce qu'ils prescriraient. Il ajouta que, si les Tagales consentaient à reconnaître la suzeraineté du roi d'Espagne, ils pourraient être assurés, en toute circonstance, des secours et de la protection de ce puissant monarque; puis, feignant de s'apercevoir, pour la première fois, de l'absence du rajah Soliman, il en marqua son étonnement, disant que ce prince avait mal fait de ne pas venir avec son oncle le Matanda et promettant qu'il serait reçu comme si rien ne s'était passé. Soliman, ayant été averti des bonnes dispositions de Legaspi, se hâta d'arriver; il fut présenté au général par le vieux rajah, et tous se reconnurent vassaux du roi d'Espagne.

C'était là un grand pas de fait vers la conquête de ce beau pays. La paix paraissait enfin assurée, et Legaspi se disposa, sans retard, à poser les fondements d'une ville à laquelle il conserva le nom de Manila; il ordonna aux Indiens de reconstruire le fort placé à l'embouchure de la rivière. On éleva dans la ville une grande maison pour servir de palais au gouverneur, puis une autre, avec une église, pour les religieux, et cent cinquante plus petites pour les Espagnols. Le gouverneur déclara que cette ville serait le siége du gouvernement spirituel et temporel des Philippines.

Ce fut le 15 mai, jour de Santa Potenciana, de l'an 1571, que l'on prit solennellement possession de Manille; on célébra une messe en l'honneur de la sainte du jour, qui de-

vint la patronne de la ville, et cette fête se chôme encore aujourd'hui. La tradition rapporte que, ce même jour, *Notre-Dame de Guia* apparut miraculeusement dans un *padan*. Un tableau qui représente cette apparition se conserve dans la sacristie de la cathédrale; cet événement devint l'occasion de grandes fêtes qui furent données aux indigènes.

Cependant la réconciliation du rajah Soliman n'avait été rien moins que sincère, et il ne négligeait aucun moyen d'attirer le roi de Tondo dans son parti; il y réussit, surtout lorsque des Indiens de Macabebe et d'Agonoy, deux villages situés près de Manille, vinrent de Bancouray, avec quarante caracoas *, adresser de vifs reproches à Locandola de ce qu'il s'était allié avec les Espagnols. Le général, ayant appris les dispositions hostiles de ces Indiens, leur envoya une députation pour savoir s'ils resteraient fidèles ou non; à quoi leur chef répondit : « Que le soleil se partage en deux et « que je sois abhorré de mes femmes, si jamais je suis l'ami « des Castilas **. » Après avoir parlé ainsi, ne voulant pas sortir par la porte de la maison, pour retourner à son caracoa, il s'élança par la fenêtre en criant : « Je vous attends à Bancouray! »

Legaspi envoya sur-le-champ contre eux le maestre de Campo, son second, et Martin de Goyti avec quatre-vingts Espagnols. Un seul combat décida de la guerre. Les Indiens furent complétement défaits; leur chef, le plus vaillant de tous, fut tué d'un coup d'arquebuse, et le fils de Locandola fut fait prisonnier. Le général, après leur avoir déclaré qu'ils

* Ces sortes d'embarcations sont encore en usage dans les Bisayas.

** C'est ainsi que les Indiens appellent encore aujourd'hui les Espagnols et tous les blancs en général.

méritaient la mort pour leur trahison, n'en publia pas moins une amnistie générale. D'un côté la perte de leur chef et de l'autre la conduite généreuse des Espagnols, après la victoire, remplirent les Indiens à la fois de crainte et d'admiration. Le roi de Tondo comprit que ce qu'il avait de mieux à faire était de se soumettre; la population des environs l'imita, et chacun s'empressa à l'envi d'accourir pour reconnaître la souveraineté du roi d'Espagne.

Ce fut ainsi que, par un juste mélange de fermeté et de clémence, le gouverneur parvint à étendre sa domination jusque sur les provinces de la Pampanga et de Pangasinan, fort éloignées de la capitale et dont les habitants ne parlaient pas la même langue que les Tangales. Il est digne de remarque que la conduite pleine de modération de Legaspi ne lui gagna pas seulement le cœur des Indiens, mais qu'elle eut encore l'influence la plus avantageuse sur les troupes de l'expédition, qui ne se livrèrent à aucun des désordres, à aucune des émeutes qui se manifestèrent si souvent pendant la conquête du Pérou et du Chili. Du reste, le commandant de l'expédition avait reçu, en partant, l'ordre exprès de n'avoir recours à la sévérité et à la force des armes que dans le cas de nécessité absolue.

La ville de Manille, dont les premières maisons n'avaient été construites qu'en bois, devint la proie d'un incendie; on la rebâtit d'après les plans et sous la direction du célèbre architecte qui avait conduit les travaux de l'Escurial. Ce fut à cette occasion que le gouverneur forma la municipalité et fit prêter par tous ses membres le serment de fidélité au roi; il détermina ensuite l'emplacement et les limites de la place publique, ceux du palais du gouvernement, du couvent de

Saint-Augustin et de plusieurs autres édifices; il accorda aussi à chaque citoyen un terrain convenable pour y élever sa maison.

Legaspi était non-seulement un navigateur infatigable et un prudent général, il déploya encore une grande habileté comme administrateur et de hautes vues politiques; il sentit de quelle importance le commerce de la Chine pourrait devenir un jour tant pour la métropole que pour ses colonies, et il ne négligea rien pour se concilier les habitants de cet empire. Il ordonna aux Indiens de Mindoro, qui s'étaient emparés d'une partie de la cargaison du shampan chinois, de restituer intégralement les valeurs qu'ils s'étaient appropriées. Les Chinois se montrèrent fort reconnaissants de ce bienfait.

Legaspi offrit, en outre, aux sangleys * la franchise du port de Manille et le droit d'échanger leurs marchandises contre du numéraire. Depuis ce temps, le commerce de la Chine, indépendamment des objets qu'il fournit pour la consommation de Manille, procura pour la Nouvelle-Espagne de riches cargaisons, qui ne tardèrent pas à donner des bénéfices immenses. Le gouverneur, pour affermir et étendre de plus en plus ces relations de commerce, fit faire des ou-

* Ce mot, qui dérive de deux mots chinois, *hyang* et *lay* (marchands voyageurs), sert, depuis ce temps, aux Philippines, à désigner les Chinois qui n'ont pas cessé d'entretenir un commerce actif avec ces îles et d'y avoir des établissements. Ils sont, à la vérité, indispensables, ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient été très-nuisibles au gouvernement espagnol, tant par leurs fréquentes révoltes que par le secours qu'ils prêtèrent aux Anglais lors de la prise de Manille; et il est à craindre que ceux-ci ne retrouvent auprès d'eux la même coopération si quelque jour ils tentent un nouveau coup de main sur cette admirable colonie, dont ils nourrissent, dit-on, le désir de s'emparer.

vertures à Chancher, vice-roi d'Ockin, et lui envoya des présents.

Pendant ce temps Juan de Salcedo s'occupait de la conquête du nord de l'île de Luçon, tandis que les missionnaires, livrés à leurs propres ressources et se servant d'armes bien différentes, s'emparaient des Bisayas, dont ils s'attachaient les habitants avec une facilité qui tenait du miracle. Legaspi instruisit son gouvernement des résultats extraordinaires obtenus avec une poignée de soldats et un petit nombre de missionnaires dévoués. A ces nouvelles, l'admiration fut à son comble en Espagne : le roi comprit que, pour achever une entreprise si grande et si belle, ce n'était pas une nombreuse armée qu'il fallait envoyer dans ces régions lointaines, mais bien plutôt un nouveau corps de missionnaires; aussi ne tarda-t-on pas à voir arriver successivement à Manille d'autres ouvriers évangéliques, tant de l'ordre des Augustins, comme les premiers, que de ceux de Saint-François et de Saint-Dominique. Ils venaient, disent les chroniques, pour aider leurs devanciers dans la culture de cette jeune vigne du Seigneur et lui faire rapporter tout le fruit que l'on désirait en recueillir *.

Tels furent les commencements et les progrès de la con-

* C'est a cette époque que l'on fait remonter les premiers essais de communication de l'Inde avec l'Europe par l'Égypte. Le docteur Antonio de Morga, ministre de l'audience des Philippines, qui décrivait ce pays peu d'années après sa conquête par Legaspi, s'exprime ainsi au sujet des communications rapides que cette île entretient avec l'Espagne.

« On a coutume d'expédier des lettres et des dépêches pour l'Espagne, « par des Indiens qui, après avoir traversé l'Arabie et la mer Rouge, arri- « vent à Alexandrie et vont de là, par mer, à Venise et puis en Espagne. »

Le passage par le cap de Bonne-Espérance était alors encore interdit par les Portugais.

quête des Philippines; tels furent les moyens bien simples qu'on employa pour placer et maintenir ce beau pays sous la domination espagnole : on n'eut besoin, pour cela, ni de ces grands déploiements de force ni de ces mesures rigoureuses, trop souvent mis en usage par les conquérants, et que réprouvent à la fois la prudence et l'humanité.

Ce que la religion a fait, elle seule peut le maintenir, et il n'est que trop certain que les Philippines seraient perdues pour l'Espagne et pour la religion catholique, si jamais on leur enlevait les religieux qui les gardent si miraculeusement, sans le secours d'un seul soldat européen. Puisse un moment si funeste ne jamais arriver !

Telle était la situation des affaires, lorsque, le 20 août 1572, mourut Miguel Lopez de Legaspi, au caractère prudent et à la sage conduite de qui l'Espagne fut redevable d'une si belle colonie. En dépouillant les Indiens de l'indépendance politique, il sut leur en procurer une plus douce ; il dirigea ses premiers efforts vers le maintien de la tranquillité publique; il s'occupa de la propagation du christianisme; il protégea le commerce, il veilla aux intérêts du trésor. A mesure qu'il ajoutait une province à la couronne de Castille, il imposait aux habitants le *tributo real*; cet impôt, qui était une vraie capitation, fut d'abord fixé à 8 réaux de plata ou une piastre forte par famille, et s'acquittait en poudre d'or, en coton, en étoffes curieuses, produits de la petite industrie des habitants, en riz ou en tout ce qu'ils pouvaient se procurer, chaque objet ayant été d'avance tarifé à une valeur déterminée. Ce tribut, qui, au premier aspect, paraît n'avoir été qu'une mesure financière, avait, en outre, un but politique ; c'était d'occuper d'une manière utile une popu-

lation très-nombreuse que l'oisiveté aurait infailliblement rendue dangereuse, et de l'obliger, par les moyens mêmes qu'elle employait pour parvenir à payer l'impôt, à se créer une industrie commerciale et manufacturière qui devait assurer son bien-être matériel.

On verra, plus bas, que ce *tributo* fut augmenté, par la suite, de 2 réaux, dont 1 et demi réal fut affecté à l'entretien du camp de quatre cents soldats, que le général Gomez Perez das Marinas forma en 1590, et au payement des frais de la guerre ; l'autre demi-réal fut consacré au culte. Les Indiens furent, en outre, assujettis, mais avec modération, à certaines corvées appelées *polos*, en outre desquelles ils étaient tenus, moyennant la nourriture et une légère rétribution, à suivre les Espagnols dans la paix et dans la guerre, et à fournir des ouvriers pour la construction des navires et des maisons.

Il semble que l'histoire de cette conquête, que nous venons de tracer, pourrait offrir un exemple qui serait bon à imiter dans les nouvelles colonies de la France, et surtout dans les îles Marquises ; les résultats ne pourraient qu'en être avantageux, tant pour le développement de la colonisation que pour l'extension du commerce de la métropole. Les Indiens sont partout les mêmes ; dans les climats qu'ils habitent, ils n'ont qu'à se baisser pour satisfaire à tous leurs besoins, et, tant que leur activité n'est pas stimulée par une contrainte extérieure, ils demeurent incapables de tout progrès.

CHAPITRE III.

ÉTAT DU PAYS AVANT LA DÉCOUVERTE.

Description de la population. — Negritos. — Indiens. — Tagales. — Bisayas. — Leur origine. — Armes. — Commerce. — Jarres curieuses. — Costumes. — Propreté. — Mesure du temps. — Gouvernement. — État social. — Justice. — Mariages. — État des femmes. — Contrats. — Mœurs licencieuses. — Circoncision. — Religion. — Superstition. — Humanité du gouvernement espagnol. — Prompte conversion. — Aliments. — Agriculture. — Cultures diverses. — Embarcations. — Autres armes. — Maisons.

Nous allons maintenant faire connaître l'état dans lequel les Espagnols trouvèrent les Philippines, à l'époque où ils en firent la découverte et la conquête. Cette connaissance est indispensable pour pouvoir juger de ce que nous aurons à dire ensuite de leur situation actuelle. Bien des choses n'ont éprouvé que peu ou point de changement; aussi trouvera-t-on, dans le chapitre qui traitera de l'état présent de ces peuples, plusieurs détails que l'on aura déjà lus dans celui-ci, ces répétitions étaient inévitables.

Les îles Philippines, placées sous la zone torride, jouissent du climat le plus délicieux, du terroir le plus fertile du monde. L'ardeur du soleil, tempérée par les brises parfumées du matin et du soir, et par l'abondante rosée des

nuits, absorbe les vapeurs qui retombent en larges ondées de pluie pendant une partie de l'année; l'autre partie offre un long printemps qui se trouve, en mai, dans son plus grand éclat. Les arbres, comme dans le reste de la zône torride, y conservent, toute l'année, leur verdure.

Les peuples des Philippines s'éloignaient, à la vérité, de ceux de l'Europe par leurs traits et par la couleur de leur peau; mais il faut se garder d'ajouter foi aux récits des historiens du temps qui les peignent comme des espèces de satyres, des hommes à queue, n'ayant rien de commun avec les habitants de notre hémisphère. Qui pourrait croire qu'il y a encore aujourd'hui des personnes à Manille qui soutiennent très-gravement que l'on trouve, dans l'île de Mindanao, des races entières d'individus à queue?

Les premiers navigateurs qui abordèrent aux Philippines y remarquèrent d'abord deux races d'hommes bien distinctes : la première était celle des *negritos* (petits noirs), race nomade, qu'on appelait dans le pays *aetas* (*itas*); l'autre était les Indiens d'origine malaisienne, mais que l'on appela néanmoins Indiens à cause des nombreux rapports qu'ils offrent avec ceux des Indes orientales et occidentales. Plus tard on distingua, parmi ces derniers, des *métis* provenant de mélanges avec les Chinois, les Japonais, et les insulaires de la mer du Sud, amenés par les vents.

Les negritos étaient plus petits, plus grêles et moins noirs que les nègres de la côte d'Afrique; moins chargés de graisse, ils avaient la physionomie plus fine : leurs cheveux étaient crépus comme ceux des nègres. On les trouva d'abord dans une île voisine de l'île de Cébu, à laquelle on donna pour cette raison le nom d'île des Nègres. Ils erraient nus dans

les montagnes, n'ayant pour tout vêtement qu'un morceau d'écorce d'arbre dont ils se couvraient les parties naturelles. Leurs armes étaient un grand arc et un carquois de bambou rempli de flèches. Ils vivaient de racines et du produit de leur chasse, c'est-à-dire de la chair des buffles, des cerfs, des sangliers, et des oiseaux qu'ils dépeçaient et grillaient à l'endroit même où ils les avaient tués, et auxquels ils joignaient quelques racines ou quelques fruits; après quoi ils s'endormaient sur un arbre ou bien à son pied, au milieu des cendres du feu qu'ils avaient allumé pour préparer leur repas. Ces negritos sont demeurés jusqu'à présent dans l'état sauvage où ils étaient alors et dont rien n'a pu les retirer.

La race que nous venons de décrire composait, à notre avis, les habitants primitifs de cet archipel où on la retrouve partout; si elle diffère, ainsi que nous l'avons remarqué, des nègres d'Afrique, cela tient sans doute à ce que, de même que la peau des blancs brunit et que leurs traits s'élargissent et se déforment lorsqu'ils s'exposent pendant longtemps aux injures de l'air et à l'ardeur du soleil, de même aussi la physionomie des nègres se régularise lorsque, au lieu d'errer dans les sables brûlants de l'Afrique, ils peuvent vivre abrités à l'ombre des forêts touffues où le soleil ne pénètre jamais. Dans l'état de domesticité où le negrito se trouve à Manille, il paraît se modifier, pour la couleur et le caractère, à la troisième génération, et se rapprocher alors de l'Indien. D'après ce raisonnement, nous serions presque tenté de regarder les Indiens des Philippines comme n'étant eux-mêmes que des negritos mêlés à du sang malais et chez lesquels on retrouve aussi parfois quelques traces du caractère malabare.

Ces Indiens, beaucoup moins noirs que les negritos et aussi moins sauvages, se construisaient des huttes; comme, du reste, ils s'en rapprochaient par leur nez aplati et en général par l'habitude du corps, nous avons pensé qu'il ne serait pas impossible qu'ils en descendissent directement, sans qu'il fût nécessaire, pour cela, d'admettre le mélange des Malais. Les différences s'expliqueraient par une civilisation plus avancée qui datait déjà de plusieurs siècles, et par leur manière de vivre qui les exposait beaucoup moins à l'influence du soleil, de la pluie, du vent et des brusques variations de l'atmosphère.

Ces Indiens sans mélange étaient d'une taille ordinaire, mais plutôt petits que grands; leur teint était de couleur cuivrée; ils avaient les yeux grands et noirs, les cheveux lisses, peu ou point de barbe; ils étaient bien faits, intelligents, imitateurs, vaillants, sobres et déterminés. Du reste, ceux dont nous parlons sont les Tagales, qui habitaient l'île des Losongs et qui diffèrent de ceux des Bisayas et des races que nous avons appelées métisses.

On a beaucoup raisonné sur l'origine des races d'hommes de couleur que l'on trouve dans ces îles. Il y a des auteurs qui ont supposé qu'ils y étaient venus de l'Amérique méridionale, où l'on en rencontre qui leur ressemblent parfaitement et d'où ils avaient été amenés, dans leurs pirogues, par les vents alizés qui les avaient poussés d'île en île. On voit, en effet, encore aujourd'hui, assez fréquemment, des habitants de la Polynésie portés, par les vents, sur les côtes est et sud-est de l'île de Luçon. De même les typhons et les tempêtes y amènent parfois des Japonais; dernièrement encore un naufrage en a jeté huit sur les côtes de Mindanao. D'autres

observateurs, en comparant les mœurs, les coutumes, la langue et la nourriture, pensent que toutes ces races secondaires descendent des Malais; et nous ne sommes pas éloigné de partager cette opinion, c'est-à-dire pour ce qui regarde les habitants des Bisayas.

Il est, en tout cas, hors de doute que les aborigènes de cet archipel avaient eu, longtemps avant l'arrivée des Européens, de fréquents rapports avec les nations de l'Asie, et notamment les provinces du Nord avec les Chinois et les Japonais, avec lesquels ils offraient physiquement de grands points de ressemblance; on y trouva, en effet, lors de la découverte du pays, beaucoup d'objets sortis des fabriques de la Chine et du Japon, tels que des étoffes et des ustensiles de différentes espèces. Ces provinces eurent aussi des relations avec les Arabes, ce qui se voit tant par les points de l'écriture tagale que par la coutume de la circoncision que l'on retrouva même chez les sauvages negritos. Quant aux provinces méridionales, l'analogie de leurs habitants avec les Malais et les Bornéens était frappante; c'était principalement par la religion qu'ils en différaient. Toutefois les Bornéens prêchaient déjà leurs croyances aux Philippines et y faisaient des prosélytes, lorsque les Espagnols arrivèrent et mirent un terme à leurs projets. Il est cependant probable que les premiers Européens qui visitèrent cet archipel furent les Portugais, bien entendu après la relâche de Magellan à Cébu et sa rencontre avec leur escadre. C'est probablement à cette époque que, pour mettre obstacle à l'établissement des Espagnols dans ces îles, ils envoyèrent des secours et des conseils à Locandola. Nous avons fait remarquer plus haut que, dans le petit fort de Manille, on trouva des pierriers desservis

par un artilleur européen dans lequel on crut reconnaître un Portugais.

Les armes ordinaires de ces peuples étaient le sabre et la lance, mais il ne paraît pourtant pas qu'ils ignorassent tout à fait l'usage des armes à feu; on supposa que les pierriers du fort avaient été fondus par un indigène, et, ce qui est certain, c'est que ce fut un industriel, nommé *Pandapira,* de la province voisine de la Pampanga, qui fondit l'artillerie dont on se servit pour la défense de la ville de Manille.

Le commerce des Philippines avec le Japon, la Chine, le royaume de Siam, Bornéo et les Malais avait déjà pris une certaine extension avant que les Espagnols arrivassent dans le pays. Les habitants échangeaient avec les Chinois les produits de leur pays contre des marchandises de Canton, de Chincheo et d'Ucheo. Des Japonais venaient de Nangasaki, avec les vents du nord qui soufflaient à la fin d'octobre, apportant des soieries, du coton et des ustensiles de ménage; ils retournaient, ainsi que les Chinois, à l'époque des vents d'aval, avec du bois de campêche, du miel, de la poudre d'or, des bambous, de la cire, du bois de palmier et d'autres marchandises. Les Philippines voyaient arriver aussi des marchands des Moluques, de la péninsule malaise, de Siam et de Camboge; cependant ce commerce était alors de fort peu d'importance, mais le gouverneur Legaspi lui donna plus tard une très-forte impulsion par les rapports avantageux qu'il établit avec les Chinois et par les priviléges exclusifs que le gouvernement accorda pour l'importation de tous ces objets de la Nouvelle-Espagne. Le monopole de ce commerce fut accordé aux habitants de la nouvelle colonie : suspendu un moment pendant la guerre de l'indépendance dès

colonies espagnoles de l'Amérique, il est peu à peu redevenu florissant. Manille est incontestablement appelée à devenir un jour le centre du commerce des deux océans Pacifique et Indien, et à rivaliser non-seulement avec Sincapour, mais encore avec Batavia, aujourd'hui la place la plus commerçante du monde asiatique.

Parmi les objets que l'on importait, il y en avait qui procuraient aux femmes du pays des occupations qui, dès lors, développèrent leur goût pour les travaux industriels; car, indépendamment des soins du ménage, qui étaient tous à leur charge, elles se livraient encore à des ouvrages de main auxquelles elles étaient fort habiles, imitant, avec une grande fidélité, quelques-uns des modèles qu'elles se procuraient de la Chine.

Il y a un fait surtout qui sert à prouver les relations de commerce que les Tagales entretenaient depuis longtemps avec le continent de l'Asie; c'est qu'à l'arrivée des Espagnols chez eux, ceux-ci y trouvèrent de vieilles jarres en terre brune chargées de caractères inconnus qu'il fut impossible d'expliquer. Les naturels eux-mêmes ne savaient pas d'où ils les tenaient, et, quoiqu'elles n'eussent rien de remarquable, les Japonais y attachaient une grande valeur et les achetaient à des prix exorbitants, pour y renfermer leur *cha* ou thé, qui s'y conservait à merveille; ils les regardaient comme un des plus beaux ornements de leurs maisons. Quelques-uns de ces vases étaient dorés à l'extérieur, et c'étaient les plus chers; on les conservait dans des sacs de brocart, et on les payait jusqu'à 2,000 taels de 11 réaux de plata (environ 16,000 fr.), quoiqu'ils fussent fêlés. A l'époque de la con-

quête, il n'en restait plus que quelques échantillons qu'on n'a pas conservés.

Le costume de ces peuples que nous allons maintenant décrire fera mieux ressortir encore les rapports qu'ils pouvaient avoir avec d'autres nations. Nous avons déjà remarqué que, dans les Philippines, il y avait, indépendamment des nègres, deux races qui différaient essentiellement entre elles, les Tagales et les Bisayas; la même différence se retrouvait dans leur manière de se battre.

Les Tagalogs ou Tagales portaient une espèce de pourpoint d'une étoffe grossière de coton nommée *canga*, à doubles manches, court, descendant seulement jusqu'à la ceinture, sans col et fermé par devant. Ce pourpoint était rouge pour les chefs, blanc ou noir pour le peuple; les reins étaient entourés d'une espèce de pagne de couleur qui pendait entre les jambes jusqu'à la moitié de la cuisse et qu'ils appelaient *bahagué* (prononcé comme *bajaqué*, à l'espagnole); ils avaient les jambes nues et s'entouraient la tête, à la hauteur des tempes, d'un mouchoir appelé *potong*. Indépendamment des armes dont nous avons parlé plus haut, ils se servaient aussi d'arcs et de flèches, de couteaux, de longs poignards et de sarbacanes par lesquelles ils lançaient des flèches empoisonnées. La pointe de leurs lances était en fer ou bien en bambou à moitié brûlé et durci au feu. Leurs armes défensives étaient des boucliers de bois sculpté et incrusté d'écaille de tortue et de nacre, et des cuirasses de bambou et de cordes du pays que l'on faisait durcir.

Ce costume n'était pas le même dans toute l'île de Luçon. Ainsi, dans la partie dite *de los Zambales*, les hommes se ra-

saient le devant de la tête comme les Japonais, et laissaient le reste de leurs cheveux retomber en liberté par derrière, comme chez les Chinois; mais ils ne les tressaient pas comme ceux-ci, se bornant à les relever au sommet de la tête.

Les femmes tagales mettaient une robe à manches de la même étoffe et de la même couleur que les hommes, qu'elles appelaient *baro*, mot dont on se sert encore aujourd'hui en parlant d'une chemise; ce vêtement était plus court que celui des hommes : elles portaient encore un pagne de coton attaché à la ceinture et descendant jusqu'aux pieds; enfin une ceinture de couleur faisait ressortir la grâce et la souplesse de leur taille.

Les femmes des chefs avaient des robes de soie cramoisie, tantôt unie, tantôt brochée d'or, garnies de franges et d'autres ornements; elles portaient, autour du cou, des chaînes d'un travail parfait, appelées *calombijes*; il y en avait de grosses et de petites; quelques-unes, qui étaient ornées de cornalines, d'agates et d'autres pierres bleues ou blanches, passaient pour avoir une valeur considérable. Leurs pendants d'oreilles étaient d'or et remarquables par la finesse du travail, et des bagues massives, dans lesquelles étaient enchâssées des pierres précieuses, ornaient leurs doigts; leurs cheveux, qui étaient très-épais et d'un noir d'ébène, étaient relevés avec grâce sur le derrière de la tête; leurs jambes étaient entourées, du haut en bas, de cordons auxquels étaient enfilées des pierres du même genre et entremêlés d'autres cordons noirs, formant comme une espèce de cothurne.

Hommes et femmes étaient d'une propreté extraordinaire; ils se baignaient tous les jours, ils se lavaient la tête, après le

bain, avec la décoction d'une écorce d'arbre appelée *gogo*, qui faisait mousser l'eau comme du savon. Les femmes se servaient de divers cosmétiques; elles parfumaient leur longue et belle chevelure des huiles fraîches d'ajonjoli, de sésame ou de noix de coco, rendues odoriférantes par du musc ou par la fleur blanche appelée *sampaguita;* elles soignaient beaucoup leurs dents, les faisaient même lisser à plat et leur donnaient ensuite une couleur noire qui, une fois appliquée, durait autant qu'elles. Cette opération avait encore l'avantage de conserver les dents jusqu'à la plus extrême vieillesse; mais il faut avouer que l'effet qu'elle produisait n'avait rien d'attrayant pour un Européen. Elles mâchaient continuellement du bétel, ce qui donnait à leurs lèvres une couleur rouge très-vive.

Le costume des Bisayas différait, comme nous l'avons dit, de celui des Tagales. Hommes et femmes portaient les cheveux longs par derrière : les hommes les soutenaient quelquefois, comme les Malais, par un mouchoir souvent brodé d'or, replié en forme de turban, mais plus communément par la même écorce d'arbre dont ils faisaient leur *bahagué;* ils se peignaient le corps de différentes couleurs, mais laissaient leur visage dans l'état naturel; leurs oreilles étaient ornées de grands anneaux d'or et d'ivoire; leur vêtement se composait d'un gilet sans collet, et par-dessus une redingote d'une étoffe de coton ou de soie de couleur qui leur descendait jusqu'à mi-jambe; ils ne portaient ni chemise ni pantalon, mais un *bahagué* faisant plusieurs tours et que l'on n'apercevait que quand ils quittaient le reste de leurs habits; quelques-uns d'entre eux ne portaient que le *bahagué* seulement. En un mot, leur costume était semblable à celui des Malais, dont ils avaient

aussi le caractère et les occupations; comme eux, ils étaient pêcheurs et pirates.

Les femmes bisayas, qui ne se peignaient point le corps comme les hommes, avaient de la grâce dans le maintien et la démarche. Leur costume était, en général, des plus simples; un pagne leur ceignait la taille et ne descendait que jusqu'à la moitié des genoux. Quelques-unes d'entre elles mettaient plus de recherche dans leur mise; celles-ci relevaient leurs cheveux noirs et longs en nattes autour de leur tête; leur pagne descendait jusqu'aux pieds, et par-dessus elles portaient une robe de coton ou de soie de différentes couleurs. Les deux sexes allaient poitrine découverte et pieds nus; des anneaux, des chaînes, des boucles d'or ornées de pierres de couleur complétaient leur toilette.

Les femmes étaient beaucoup plus laborieuses que les hommes; elles étaient chargées de tous les soins du ménage, auxquels elles s'entendaient parfaitement. Leurs maris n'étaient rien moins que jaloux, et s'inquiétaient surtout fort peu de la conduite que leurs femmes avaient tenue avant le mariage. Quant à celles-ci, elles ne se piquaient pas d'une fidélité scrupuleuse.

Leur politesse réciproque était extrême : une personne ne passait jamais devant une autre sans se servir d'un compliment qui répondait aux mots : « Avec votre permission; » elle faisait en même temps une profonde révérence, en levant le pied droit, pliant le genou gauche et élevant les mains jusque devant le visage.

Ces peuples ne savaient calculer jusqu'à quel point le jour ou la nuit était avancé que par le chant du coq, la hauteur du soleil et la ponte de la poule; ils comptaient

les mois par les lunes, les années et les saisons par les récoltes, par l'apparition des feuilles et par la maturité des fruits.

L'archipel des Philippines offrait, dès avant l'arrivée des Espagnols, une division fort tranchée, tant sous le rapport physique que sous celui de la manière dont les habitants se gouvernaient, ainsi que par leur physionomie, leurs habitudes, leur costume et leur langage. Ces divisions étaient celle des septentrionaux ou *Losongs*, habitants de l'île de Luçon, et celle des méridionaux ou *Bisayas* (hommes peints), parce qu'en effet ils avaient l'habitude de se peindre tout le corps; il était rare que ces derniers eussent des relations avec les Losongs.

Les différences que nous venons de signaler ne nous permettent pas d'offrir au lecteur un tableau uniforme des mœurs de ces Indiens; nous croyons devoir le prévenir d'avance que celui que nous allons lui présenter se rapporte plutôt aux Losongs qu'aux Bisayas.

Il n'y avait point chez eux de rois proprement dits; mais, dans chaque village, il existait des personnages plus puissants, plus influents que les autres, et qui se distinguaient soit par leur naissance, soit par leurs qualités personnelles. Ces chefs étaient, en général, assez amis entre eux; mais parfois aussi ils se faisaient la guerre; ils portaient le titre de rajah, et ce titre était héréditaire; ils étaient tenus de veiller au bien-être de leurs subordonnés et de les secourir dans leurs besoins; ceux-ci, à leur tour, devaient respecter leur rajah, le suivre à la guerre, le servir sur mer, dans les travaux des champs, à la pêche, dans la construction de sa maison; il y avait, en outre, un certain nombre de chefs

suprêmes ou principaux auxquels tous leurs sujets devaient obéir sous peine d'être réduits en esclavage et quelquefois de mourir. On voit encore aujourd'hui un exemple du pouvoir de ces chefs dans celui qu'exercent les sultans de Solou; ils percevaient encore sur les récoltes un tribut appelé *baniz*. Tous les descendants de ces chefs étaient regardés comme nobles et exempts des corvées et autres services auxquels étaient assujettis les roturiers que l'on appelait *timaguas*. Les femmes étaient nobles comme les hommes.

A l'arrivée des Espagnols, un chef nommé Gat-Pulnitang régnait dans les campagnes de Bulaquin, jusqu'au Masalocot, et depuis la rivière de Labasin jusqu'à Pangsayaan, qui s'appelle aujourd'hui Batangas : il était toujours en guerre avec ses voisins et s'était rendu célèbre par sa valeur. Le chef Gat-Sungayan gouvernait le pays depuis Masopa jusqu'à Galanum; il était grand chasseur de cerfs et de sangliers. Une autre partie du pays obéissait à Gat-Salacab, tandis que Sampaloc avait pour maître le vieux Gat-Paguil; ces quatre chefs étaient d'une race métisse dite *daïhagang*, provenant de l'union de femmes negritas avec des hommes de Bornéo.

Il arrivait parfois que, pour s'affranchir de cette dépendance, quelques habitants, se sentant plus forts que les autres, réunissaient sous leurs ordres un certain nombre de familles qu'ils appelaient *barangay*, ayant immédiatement au-dessous d'eux des *datons* et autres petits chefs; il y avait donc, parmi les habitants des Philippines, quatre classes de personnes bien distinctes : les chefs suprêmes appelés rajahs ou sultans et auxquels les Espagnols donnèrent le nom de *reyesuelos* ou petits rois; les chefs inférieurs et les nobles,

puis les roturiers ou *timaguas* et enfin les esclaves dont nous allons parler.

Ces esclaves formaient à leur tour diverses classes; il y avait d'abord les *sanguijuileres*, qui étaient chargés exclusivement du service intérieur des maisons; d'autres vivaient chez eux et s'occupaient de travaux extérieurs, tels que les semailles, les récoltes, la navigation; ils aidaient à la construction des maisons et des navires; en un mot, ils étaient chargés de toute espèce de corvées et sans tirer aucun salaire de leur travail; on les appelait *hamamahayes*. Du reste, s'il y en avait parmi eux qui étaient complétement esclaves, il s'en trouvait aussi qui ne l'étaient qu'à moitié, au tiers, au quart, ce qui formait entre ceux-ci de nombreuses distinctions, selon que leur père et leur mère étaient du même degré d'esclavage ou d'un degré différent; ils étaient alors assujettis à des fractions de corvées, qui se comptaient par lune ou demi-lune; pendant le reste du temps, ils étaient libres et pouvaient servir qui bon leur semblait.

On n'a jamais su positivement quelle avait été l'origine de cet esclavage, ni comment une partie de la population avait su acquérir une autorité si absolue sur une autre partie; il y a quelques personnes qui pensent que les esclaves étaient les véritables habitants primitifs de l'archipel et que les maîtres étaient des Malais qui avaient conquis le pays à une époque fort reculée. Ce point n'a jamais été éclairci, quoique le mélange des races que les Espagnols y trouvèrent semble donner quelque poids à cette opinion; du reste, l'esclavage fut aboli à l'arrivée des Espagnols.

Les esclaves étaient des objets de commerce, et le prix en était fixé par des experts : les sanguijuileres se vendaient

ordinairement 10 taels d'or ou environ 80 piastres (420 fr.); les autres la moitié, quand ils étaient de premier choix.

La justice, comme chez tous les peuples à demi civilisés, était rendue par les vieillards, qui ne suivaient d'autres règles dans leurs jugements que l'usage et ce que leur raison leur dictait; ces vieillards jouissaient de la plus grande influence, ils entendaient les témoins, et leurs arrêts étaient sans appel. Ainsi que nous venons de le dire, il n'y avait point de lois écrites, et la coutume variait d'une localité à l'autre. Pour reconnaître la culpabilité d'un accusé, on employait diverses épreuves superstitieuses : tantôt on faisait plonger dans une rivière tous ceux qui étaient soupçonnés du crime, et le premier dont la tête paraissait au-dessus de l'eau était condamné, parce que l'on supposait que sa conscience coupable lui avait ôté la respiration; beaucoup de gens se noyaient pour ne pas sortir de l'eau les premiers; tantôt on leur mettait à chacun une chandelle allumée à la main, et la première qui s'éteignait était aussi celle du coupable; tantôt on les rangeait autour d'une chandelle et celui vers qui la flamme se dirigeait était condamné. L'épreuve suivante était moins déraisonnable, car elle se fondait du moins sur une certaine connaissance du cœur humain; on jetait une pierre dans une marmite d'eau bouillante, et le coupable était celui qui refusait d'y plonger la main pour l'en retirer.

Les diverses classes ne se mariaient point entre elles, et la noblesse surtout tenait à ne point se mésallier ; on ne pouvait avoir qu'une seule femme légitime, mais autant de concubines que l'on voulait; la première avait seule droit au titre d'*ynaraba*, mère légitime, maîtresse de maison. Ses enfants étaient les seuls héritiers de leur père; si elle n'en avait pas,

il pouvait laisser son bien à qui il voulait. Toutes ces femmes vivaient en commun.

Le mariage consistait en un simple arrangement entre les deux familles, le prétendu ayant d'abord été employé dans la maison du père de sa prétendue ; lui seul donnait la dot, et il n'avait droit à celle de sa femme qu'après la mort des parents de celle-ci. Les jeunes gens à marier s'appelaient *bagontaos* et les jeunes filles *dalagas*. Le prétendu avait deux dots différentes à donner : la première, le *bigay suso,* se comptait aux parents, c'était le prix du lait de la mère de la mariée; la seconde était le *bigay caya;* elle demeurait la propriété du ménage; mais il n'arrivait que trop souvent qu'on la dissipait d'avance en frais de noce, de réjouissances et de parures. Les services rendus par le prétendu dans la maison de sa future pouvaient être considérés comme une troisième dot, et celle-ci était souvent entièrement perdue pour lui; car, pour peu qu'il ne convînt pas aux parents de la dalaga, ils en choisissaient un autre qui se mettait à les servir à son tour. Cet usage n'était pas sans danger pour la vertu de la jeune personne, mais c'était là un point auquel les pères ne tenaient guère; ils spéculaient souvent sur l'expulsion d'un bagontao pour en prendre un autre qui leur faisait des présents et travaillait pour eux. Le mariage une fois conclu, la femme devenait pour ainsi dire esclave; c'était sur elle que pesait tout le fardeau du ménage; elle travaillait beaucoup plus que son mari et s'estimait encore heureuse quand elle n'en était pas maltraitée.

La cérémonie nuptiale consistait dans le sacrifice d'un porc, qui se faisait en plein air et à l'abri d'un feuillage épais; c'était une vieille femme qui le tuait, en faisant

toutes sortes de grimaces et en tirant de ce qu'elle voyait des présages favorables au bonheur futur des mariés; elle finissait par les bénir; après quoi d'autres vieilles femmes leur donnaient à manger pendant toute la journée, en se livrant à une foule de démonstrations indécentes. Cependant, trois jours avant le mariage, sous le prétexte de s'occuper des préparatifs nécessaires, les parents et amis des mariés avaient commencé une véritable orgie qui se prolongeait trois jours après la cérémonie; durant ces festins, la licence était portée à son comble; c'étaient des libations perpétuelles de liqueurs fermentées, entremêlées des danses les plus obscènes; après quoi l'on se couchait pêle-mêle. Chaque personne invitée à la noce devait offrir un présent à la mariée.

Arrivée chez elle, les devoirs que la jeune épouse avait à remplir étaient si pénibles, les travaux de la maison si fatigants, qu'elle était souvent obligée de se séparer de son mari. Les anciens du village intervenaient alors dans la querelle, et, s'ils reconnaissaient que les torts étaient du côté du mari, ils autorisaient la femme à garder la dot, qui, dans ce cas, prenait le nom de *vigadicaja;* quelquefois les deux époux se la partageaient à l'amiable.

Peu susceptibles sur l'article de la fidélité, l'adultère n'était puni que par une amende, dont le montant était fixé par un jugement sans appel; le mari, suffisamment vengé par cette condamnation, reprenait sa femme et vivait de nouveau avec elle comme auparavant.

Les contrats et les testaments se faisaient verbalement, mais devant témoins, et donnaient fréquemment lieu à de graves discussions; les prêts se faisaient à un intérêt usuraire, et, quand on ne pouvait payer sa dette, on s'acquittait en

devenant, soi-même ou son fils, esclave de son créancier.

Ces peuples ne connaissaient point le numéraire; on donnait des denrées pour des vêtements, des troupeaux ou de la volaille pour des terres cultivées, des esclaves pour des maisons. Quelquefois on offrait, en payement des objets dont on avait besoin, de la poudre ou de la grenaille d'or, ou bien des instruments de musique en métal, comme des tam-tams ou des gongues, auxquels ils attachaient un fort grand prix; ils en jouaient dans leurs fêtes et à la guerre en guise de tambours.

Le vol était puni tantôt par l'esclavage, tantôt par la mort, et les insultes à la noblesse étaient sévèrement réprimées.

Ils se servaient, pour peser les objets, de romaines divisées en parties décimales, de même que chez les Chinois, et, comme ils ne connaissaient pas les chiffres, ils marquaient les divisions par le moyen de petites pierres.

La licence des mœurs était extrême; le viol, accompagné des circonstances les plus hideuses, demeurait toujours impuni, surtout quand il se commettait par un noble sur une *timagua*. La dissolution était poussée à un tel degré, qu'il n'était pas rare qu'un jeune mari eût eu, peu de temps avant son mariage, des relations intimes avec sa belle-mère ou sa belle-sœur, et, si sa femme n'était pas encore nubile, il les continuait même après la cérémonie. On raconte des détails épouvantables sur les excès auxquels le libertinage les entraînait et sur les coutumes qui s'étaient introduites chez eux sous ce rapport. Nous croirions souiller notre plume si nous cherchions à en donner même une légère idée; ces abominables coutumes ont cédé au pouvoir de la religion.

La circoncision était adoptée chez ces peuples, et avec cette particularité que c'étaient les enfants qui se faisaient réciproquement cette opération.

Les maris tenaient fort peu à trouver chez leurs femmes cette fleur si précieuse aux yeux des peuples de l'Europe; ils se regardaient même comme fort heureux quand un prétendant plus ancien qu'eux leur avait épargné une peine ou une dépense; nous disons une dépense, car il y avait des hommes qui faisaient profession de déflorer les dalagas et que l'on payait pour cela; à moins, toutefois, qu'une vieille femme n'eût fait à la jeune fille, pendant son enfance, une opération qui consistait à rompre la membrane de l'hymen.

Ces peuples n'avaient point de religion déterminée, et ils étaient livrés aux superstitions les plus puériles; de vieilles sorcières ou devineresses exploitaient leur crédulité et jouissaient du plus grand crédit sur leur esprit. Leur culte se bornait à vénérer des idoles monstrueuses dont ils avaient peur et auxquelles ils présentaient des offrandes de fleurs et de fruits. Ils adoraient, en outre, la nature entière, et particulièrement les objets dont l'aspect les frappait de respect ou de reconnaissance. En un mot, leur religion avait de grands rapports avec le fétichisme des nègres des côtes occidentales de l'Afrique.

Cependant le père Juan de la Concepcion assure qu'au milieu de leur idolâtrie et de leurs absurdes croyances, ils admettaient un dieu supérieur aux autres et qui vivait seul dans le ciel; les Bisayas l'appelaient *Labon*, ce qui veut dire antique, et les Tagalas *Botata-Meycabal*, ce qui signifie le dieu créateur de tout; mais cela n'empêchait pas qu'ils ne rendissent des honneurs au soleil, à la lune, à un astre d'une

forme extraordinaire, à un écueil, à un rocher, c'est-à-dire à tout ce qu'ils jugeaient capable de leur nuire; effet de l'excès de leur pusillanimité. Ils avaient un respect tout particulier pour certain oiseau jaune appelé *cariman* et qui habitait la montagne; ils lui rendaient à peu près les mêmes honneurs que les Égyptiens à leur ibis. Enfin ils célébraient aussi des fêtes au retour de certains phénomènes astronomiques. A tout prendre, dit ce père, leur religion était un mélange de fétichisme et de sabéisme ou adoration des corps célestes, comme celles des habitants du Pérou et des anciens peuples d'Arabie.

Il faut, du reste, remarquer, au sujet de ce que nous venons de dire, que ces peuples n'avaient point de culte public, point de prêtres, et que chacun célébrait ses dévotions, que l'on appelait *anitos*, dans l'intérieur de sa maison et de la manière qu'il jugeait convenable. Seulement, dans certaines occasions particulières, ils célébraient une fête appelée *pandot*, qui se prolongeait pendant quatre jours et pour laquelle ils se réunissaient dans la maison d'un de leurs personnages les plus distingués. La maison était agrandie par une espèce de berceau de feuillage, orné de fleurs, d'herbes odoriférantes et de petites lanternes. La fête terminée, ce berceau, que l'on ne détruisait pas, recevait la dénomination de *simba* ou de *simbahan*, qui signifie lieu d'adoration ou de sacrifice, et ce nom est celui que, dans la langue du pays, on donne aujourd'hui aux églises chrétiennes. Il y avait cependant quelques vieilles femmes appelées *catalonas*, qui faisaient les sorcières, adressaient, au nom du peuple, des prières aux idoles et prétendaient apprendre d'elles les remèdes qu'il fallait appliquer aux maladies de ceux qui venaient les con-

sulter. On assure qu'il arrivait autrefois à ces femmes d'offrir aux idoles des sacrifices humains.

Les morts étaient enterrés, sans aucune pompe, sous leurs maisons; au bout de quelque temps on déterrait leurs os, que l'on conservait, surtout les crânes, auxquels on rendait certains honneurs; cet usage s'est conservé jusqu'aujourd'hui. Après l'inhumation, on consacrait quelques minutes à pleurer le mort; après quoi il y avait un repas dans lequel on ne manquait jamais de s'enivrer et qui se renouvelait pendant plusieurs jours; c'est ce qui s'appelait célébrer le *tibao*. Ces réunions étaient surtout indispensables le troisième jour qui suivait le décès; car on croyait que, ce jour-là, le défunt venait visiter les survivants. Ils mettaient, à cette occasion, un vase avec de l'eau devant la porte de la maison, pour que le mort se lavât les pieds et se débarrassât de la terre du sépulcre. Ils gardaient une chandelle allumée pendant toute la journée; ils étendaient, à la porte, une natte couverte de cendres, pour que la trace des pieds y demeurât marquée; enfin, à la table, qui était servie avec la plus grande magnificence, la place d'honneur restait vide pour le défunt. Ces peuples croyaient à une autre vie où les bons et les vaillants étaient récompensés et les méchants punis.

Ils étaient fermement persuadés de la vérité d'un grand nombre d'histoires d'apparitions, et croyaient à l'existence de certains êtres fabuleux. C'était sous de gros arbres que les *catalonas* ou *babaylanas* offraient des sacrifices aux démons, aux âmes de leurs aïeux ou *nonos* qui habitaient, selon eux, tantôt ces arbres, tantôt des rochers isolés. Ils ne passaient jamais dans les environs de ces arbres ou de ces rochers, sans s'incliner respectueusement et demander pardon

au nono d'avoir troublé son repos. Si quelqu'un d'entre eux était malade, ses amis allaient présenter au nono les aliments qui devaient servir plus tard au patient et qui acquéraient par là des vertus médicinales.

D'autres fois le malade était transporté dans une case construite exprès dans le lieu désigné par la catalona; on y amenait une victime destinée à être sacrifiée en public. La vieille ordonnait à la plus jolie dalaga de l'assemblée de tenir l'animal d'une certaine façon, afin que son sang pût se répandre sur le malade. Cela fait, la catalona commençait à faire mille contorsions; l'écume sortait de sa bouche, et, après avoir consulté les entrailles de la victime, elle prédisait l'issue qu'aurait la maladie.

Les moindres circonstances devenaient des présages presque toujours fâcheux. Le chant du *tic-tic*, l'apparition d'une couleuvre dans une maison, le cri d'un rat ou d'un petit lézard rendaient sur-le-champ mélancolique et sombre. Il ne fallait pas parler de pêche dans la maison d'un pêcheur, ni de chasse dans celle d'un chasseur. Les personnes qui étaient sur mer ne devaient pas nommer la terre, et celles qui voyageaient par terre devaient éviter de parler d'eau. Ils avaient la plus grande confiance dans les inductions qu'ils tiraient de tous ces faits, et, comme il arrive toujours, ils ne se laissaient point détromper par les cas fréquents où le présage ne se réalisait point.

Ils craignaient, par-dessus tout, le *tigbalang* : c'était une espèce d'apparition ou de fantôme qui prenait tour à tour la forme d'un vieillard, d'un cheval, d'un singe ou d'un monstre horrible qui les persécutait et dont ils devenaient les esclaves; ils appelaient aussi ce monstre *divita;* sa demeure

était au fond des plus sombres forêts et c'était là qu'il leur apparaissait. Dans la retraite ténébreuse où il se cachait, il se livrait aux trames criminelles qu'il ourdissait pour nuire aux humains. Un jour qu'une maladie épidémique sévissait dans une des plus belles provinces des Bisayas, le divita planait invisible dans les airs, mais sa voix se faisait distinctement entendre; elle appelait par leur nom les habitants que l'épidémie devait atteindre; ils ne tardaient pas, après cela, à tomber malades, et leur mort était infaillible.

Le *pontianac* était un mauvais génie qui empêchait les femmes en travail d'enfant d'accoucher; c'est pour le conjurer qu'aujourd'hui encore, quand une femme commence à ressentir des douleurs, son mari nettoie le devant de la porte de sa maison et y allume un grand feu, après quoi il se place au rez-de-chaussée, tout nu, un sabre à la main dont il fend l'air, frappant d'estoc et de taille pour empêcher le démon d'approcher avant que sa femme soit délivrée.

Ils avaient une grande foi dans la vertu de certaines herbes pour inspirer de l'amour aux personnes qui les touchaient : ils racontaient une foule d'histoires de jeunes filles qui se consumaient d'amour pour des jeunes gens insensibles, mais qui, lorsqu'elles parvenaient à toucher de ces herbes l'objet de leur flamme, faisaient naître dans son cœur un tendre retour et recouvraient la raison après l'avoir épousé.

La simplicité et la crédulité de ces peuples sont à peine croyables; toute leur vie n'était, en quelque sorte, qu'une longue enfance : aussi, lorsqu'il s'élevait parmi eux quelques personnes d'une intelligence un peu plus développée, elles savaient exploiter habilement à leur profit les faiblesses de

leurs compatriotes; elles leur persuadaient qu'elles avaient à leurs ordres un esprit subtil comme du feu, qu'elles envoyaient partout où elles voulaient et qui détruisait tout ce qui leur avait déplu. Plus d'une fois, dit-on, elles employèrent un poison actif pour faire périr leurs ennemis et pour convaincre les autres de leur pouvoir irrésistible.

Il n'a pas été possible à la religion de déraciner complétement toutes ces croyances superstitieuses; aussi y en a-t-il beaucoup qui se sont conservées jusqu'à nos jours. Les Indiens de Manille soutiennent encore que les sauvages de la *Paragua* ou *Palawan* mâchent une racine dont la seule odeur tue immédiatement celui sur qui on la souffle; d'autres racines, dit-on, enflamment la bouche des personnes qui l'y introduisent et en font sortir un feu dévorant. Nous avons apprécié ces absurdités à leur juste valeur dans notre ouvrage sur l'archipel de Solou, à l'article *Tawi-tawi*.

On a quelquefois reproché aux religieux envoyés dans les îles Philippines d'avoir simulé des apparitions et fait croire qu'ils possédaient, eux aussi, un pouvoir magique, afin de parvenir plus facilement par là au but qu'ils se proposaient, c'est-à-dire à la conversion et à l'humanisation, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de ces peuples barbares. A ce sujet, nous ferons d'abord remarquer que cette accusation n'est pas prouvée, et, en tout cas, laissant aux théologiens le soin de décider jusqu'à quel point de pareils moyens sont conformes à l'esprit de la religion catholique, nous autres ne devons, ce semble, les juger que par leurs résultats, qui ont été des plus heureux : quant à la conduite prudente des missionnaires, sur laquelle nous aurons plus d'une fois à revenir, la conquête et la conversion des Philippines se sont accomplies

presque sans effusion de sang et uniquement par la douceur et la persuasion.

Il y a d'ailleurs, à cet égard, une observation importante à faire, c'est que le roi d'Espagne se faisait rendre compte régulièrement de la manière dont les Indiens étaient traités; il recommandait expressément au vice-roi du Pérou, par les mains de qui passaient les dépêches pour les Philippines et qui était chargé des expéditions pour ces îles, de veiller à ce que l'on n'employât que la religion seule pour soumettre ces peuples, et à ce que, sans rien changer, dans les commencements, à leurs habitudes et à leur manière de vivre, on arrivât au but par degrés et sans secousses; il fallait se les attacher par tous les moyens et les sacrifices possibles; *conserver* et *imiter*, autant qu'il se pouvait faire, leur gouvernement *naturel* et traditionnel, et ne les en faire sortir que par des degrés insensibles.

En donnant à ses agents de semblables instructions, le gouvernement espagnol avait sans doute devant les yeux le douloureux souvenir des cruautés qui avaient accompagné la conquête de l'Amérique; il sentait que sur des esprits simples et des cœurs naïfs la force brutale a bien moins de pouvoir que la douceur et le prestige de la religion, surtout de la religion catholique, dont les cérémonies sont si pleines de pompe et de majesté. Comment des sauvages auraient-ils pu résister à l'aspect de ces riches vêtements, de ces longues et magnifiques processions, de ces fleurs semées sur les pas des prêtres, de ces nuages de fumée sortant des encensoirs, de cette musique et de ces chants si graves et si simples, tandis qu'à l'issue des offices, des repas fraternels rassemblaient à la fois prêtres et néophytes! Tout cela se voit encore aujourd'hui à

Manille et forme un des grands moyens dont le gouvernement se sert pour conserver l'affection des peuples de cet archipel : il est certain qu'il n'y a pas de voie plus sûre pour dompter l'esprit des sauvages. Le gouvernement français ferait bien, ce nous semble, d'essayer de ce moyen aux îles Marquises. Nous ne doutons pas qu'il ne parvînt facilement à dominer, par l'attrait de la religion et sans l'emploi de la force matérielle, sa nouvelle colonie qu'il entretiendrait ainsi à très-peu de frais. D'ailleurs une semblable conduite aurait encore pour lui l'avantage d'arracher à l'esprit intolérant et spéculateur des missionnaires anglicans les populations des îles voisines, qui deviendraient, dès lors, pour la France des amis dévoués et des sujets fidèles.

Le riz était le principal aliment des indigènes; les femmes étaient chargées du soin de le nettoyer, en le pilant dans les mortiers appelés *losongs*, dont nous avons parlé plus haut. Ce riz, crevé dans l'eau, sur le feu, remplaçait pour eux le pain; ils se nourrissaient, en outre, de poisson dont la mer et toutes les rivières abondent, de quelques herbes et racines cuites à l'eau et qu'ils assaisonnaient avec du sel et du jus de tamarin, de patates douces, de goyaves, d'oranges et de noix de coco; ils aimaient beaucoup le miel et le jus de la canne à sucre. La chasse leur fournissait du cerf, du sanglier et du buffle, qu'ils appelaient *carabao;* ils se réunissaient plusieurs pour poursuivre ces animaux qu'ils tuaient à coups de flèches ou de lances, et dont ils se partageaient ensuite la chair qu'ils laissaient sécher au soleil pour en faire de la *tapa*.

C'était avec la séve du cocotier et celle de plusieurs autres palmiers qu'ils faisaient leur vin ou *tuba;* ils distillaient cette

séve dans une espèce de grossier alambic de leur façon, au moyen duquel ils obtenaient une liqueur alcoolique très-forte et d'une grande transparence; ils en buvaient après leurs repas et s'en servaient, en outre, comme d'un remède très-efficace dans certaines affections locales. Cette *tuba*, agréable au goût quand elle était fraîche, s'aigrissait promptement; c'est de cette liqueur qu'ils buvaient jusqu'à l'excès dans leurs fêtes, leurs réunions de famille, leurs noces et leurs enterrements.

L'agriculture était dans un état d'enfance absolue : les procédés consistaient à détruire, par le feu, les mauvaises herbes des terrains que l'on voulait ensemencer; puis, quand venait la saison des pluies, à faire des trous en terre à l'aide d'un morceau de palmier taillé en pointe et à y jeter quelques grains de riz, qui rendaient au centuple, tant la terre était fertile. On plantait une année d'un côté et une année de l'autre, mais jamais plus de deux ans dans le même terrain. Cette manière d'ensemencer est encore d'usage chez certaines peuplades, ainsi que dans les pays montueux où il n'y a point d'eau en réserve. C'est au riz cultivé de cette manière que l'on a donné le nom de *riz de montagne*, que les Espagnols appellent *secano*, parce qu'il vient dans des terrains secs; il est plus nourrissant, plus savoureux et plus doux que le riz des plaines qui croît dans l'eau; il rend aussi davantage à la cuisson, et il est, par conséquent, plus cher et plus estimé. On cultivait encore, aux Philippines, des patates douces et des racines de toute espèce.

Parmi les arbres fruitiers que ces indigènes connaissaient, il faut compter d'abord le bananier, qui n'exige presque au-

cune culture et dont ils possédaient dix à douze variétés : ils cueillaient les bananes avant leur maturité, et les mangeaient grillées avec leur riz cuit à l'eau. A la vérité, chaque arbre ne donne du fruit qu'une seule fois, mais des rejetons qui s'élèvent de sa racine viennent de nouveaux arbres qui ne tardent pas à donner, à leur tour, des produits abondants; aussi une plantation de bananiers multiplie-t-elle avec tant de rapidité qu'elle forme, en peu de temps, une épaisse forêt.

L'arbre dont les indigènes tiraient le plus d'utilité était, sans contredit, le cocotier; seul il pouvait suffire presque à tous leurs besoins : son tronc, ses feuilles, son fruit, tout avait son usage; ils en construisaient leurs maisons, en tissaient leurs vêtements, en tiraient des boissons agréables, des médicaments, des liqueurs alcooliques, du vinaigre; ils se nourrissaient de la substance intérieure de la noix et en extrayaient de l'huile à brûler : l'eau laiteuse et rafraîchissante qu'elle contient est diurétique et légèrement laxative; son enveloppe extérieure, battue et ramollie, sert à faire des cordages et à radouber les embarcations. Cette substance est bien préférable à la filasse, car elle ne se corrompt jamais; enfin la coque de la noix était façonnée en ustensiles de différents genres.

Les autres fruits que ces peuples connaissaient étaient le *santor*, le *mabolo*, l'ananas, des oranges de toute espèce, grosses et petites, douces et aigres, la pamplemouse, le tamarin et une foule d'autres. Les montagnes étaient couvertes des bois les plus précieux et l'on y trouvait, entre autres, de gros arbres de la plus grande utilité, comme bois de construction : un tronc seul suffisait pour faire une embarcation

de moyenne largeur et d'une longueur considérable; plus tard on en construisit des goëlettes, dont le fond était d'une seule pièce. Ils faisaient de petits navires de différentes espèces pour naviguer sur les rivières, les lacs, et les lagunes; les uns n'avaient que des rames, d'autres un mât et des voiles. Des bâtiments plus gros, appelés *barangayanes*, qui portaient deux mâts et qui marchaient également à rames et à voiles, se risquaient même sur la mer. Ils étaient très-grands, très-légers et très-bons marcheurs; quelquefois faits d'une seule pièce; mais, alors même qu'ils étaient de plusieurs morceaux, ils n'étaient jamais attachés qu'avec des clous de bois. Rien ne distinguait la proue de la poupe; les rameurs étaient assis des deux côtés et pagayaient au son d'une chanson que l'un d'eux entonnait en donnant la mesure, qui était tantôt vive et tantôt lente. Au-dessus des rameurs régnait une esplanade en bambous, que l'on nommait *baylio* ou *crujia;* c'était là qu'en temps de guerre se plaçaient les combattants, qui pouvaient agir sans gêner les rameurs; de là aussi les matelots manœuvraient leurs voiles carrées. On pratiquait sur cette esplanade une espèce de tente faite avec des nattes de palmier; de gros bambous appliqués à l'extérieur, des deux côtés du bâtiment, servaient de balanciers et l'empêchaient d'être submergé, même dans le plus gros temps et quoiqu'ils portassent toutes voiles dehors. Il arrivait parfois que ces barangayanes, quoique tout pleins d'eau, se soutenaient encore sans couler à fond. Cette espèce d'embarcation date de la plus haute antiquité, et il y a des provinces où elle est encore en usage. Indépendamment des barangayanes, on avait des navires plus grands encore qu'on

appelait *caracoas*, *lapis*, *tagagnes*. Ceux-ci ne tiraient que très-peu d'eau; les Indiens s'en servaient tant à la mer que sur les rivières, et tous savaient les gouverner. Leur équipage se composait de cent rameurs et de trente combattants. Des embarcations de ce genre, appelées *paraos*, montées par des Illianos, eurent l'audace, il n'y a pas encore bien longtemps, d'entrer dans la baie de Manille et de tenter un coup de main sur Cavite, mais elles furent repoussées par la flottille coloniale des Philippines.

Outre les armes dont nous avons parlé, les combattants portaient à leur ceinture une espèce de poignard pointu, long d'un pied et large de quatre doigts; le manche en était incrusté d'or et d'ivoire et ressemblait à celui du *cris* malais; ils avaient encore un sabre à deux tranchants renfermé dans une gaîne en bois ou en cuir de buffle et qu'ils maniaient avec tant d'adresse, que, s'ils pouvaient atteindre leur ennemi et le saisir d'une main par la chevelure, ils lui coupaient, d'un coup de l'autre main, la tête qu'ils emportaient dans leur case, pour la garder comme un trophée et une marque de noblesse. Parmi ces armes, les unes s'appelaient des *campilans* et d'autres des *baracaoas;* ceux-ci étaient fabriqués avec le fer tiré de leurs propres mines et qui est aussi beau que le fer de Biscaye. On en trouvait des gisements considérables dans la Pampanga, où il y avait aussi des sables aurifères qu'ils lavaient pour les échanger avec les Chinois.

Ce beau pays, arrosé par de grands fleuves et de nombreuses rivières, qui renferme des lacs considérables, où jaillissent des sources thermales et minérales, ferrugineuses et

sulfureuses, dont les côtes présentent des ports très-sûrs, des baies, des rades et d'excellents mouillages, en un mot cette véritable terre de promission était habitée par une population nombreuse, facile à conduire, intelligente, et qui se divisait en hommes des bords des rivières et en hommes de l'intérieur des terres; du reste, il n'y avait guère de différence entre les uns et les autres.

Les maisons des Indiens étaient toutes construites sur de gros troncs d'arbres, d'un bois qui ne se corrompait pas par l'humidité, et qui étaient disposés à la manière des pilotis, que ni les tremblements de terre, ni les ouragans, si fréquents à certaines époques de l'année, ne pouvaient ébranler. Des traverses portaient d'un tronc à l'autre et concouraient à rendre les constructions plus solides; les maisons étaient plus étroites par le haut que par le bas, et la toiture était formée par des bambous attachés ensemble par des rotins et toute couverte de feuilles de palmier (*nipa*). Le rez-de-chaussée, dont la hauteur était de 5 pieds et demi et souvent à claire-voie, n'était pas habité; c'était là qu'ils gardaient leurs provisions et leurs animaux domestiques, qui consistaient en chèvres, porcs et buffles; ils y déposaient leur riz, leur bois, leur pirogue et leurs filets. Une échelle de bambous, qui s'enlevait la nuit, conduisait au premier étage, le seul dont la maison se composât et qui ne formait qu'une seule pièce, avec une terrasse qui s'appelle encore aujourd'hui un *batalan*. Les habitations des chefs, quoique mieux construites et plus solides, ne différaient, du reste, en rien des autres. Pendant la saison humide, les pluies étaient quelquefois si abondantes, que le pays tout entier était

inondé, et alors les habitants ne pouvaient communiquer entre eux qu'à l'aide de leurs petites pirogues, ce qui donnait au pays un aspect tout particulier. C'était alors surtout que l'on sentait le grand avantage du mode de construction généralement adopté qui protégeait à la fois contre l'humidité, contre les tremblements de terre et contre les ouragans : cette manière de bâtir est encore la seule en usage aujourd'hui.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DES ILES PHILIPPINES, DEPUIS LA MORT DE LEGASPI JUSQU'AUJOURD'HUI.

Guido de Labezares.— Expédition de Li-Ma-Hong. — L'amiral chinois Ho-Mel-Cong vient à Manille et ramène avec lui deux missionnaires. — Sircla, roi de Bornéo, implore le secours des Espagnols.— Différends entre les fonctionnaires et les missionnaires. — Corsaire japonais. — Arrivée des premiers dominicains. — Complot des Chinois. — Blocus de Manille par les Hollandais.— Construction du fort de Samboanga. — Tremblement de terre.— Cong-Sing, pirate chinois. — Don Sabiniano Manrique de Lara. — Don Diego de Salcedo. — Conversion des îles Mariannes. — Le cardinal de Tournon. — Don Fernando Bustamante. — Sa fin tragique. — Siége de Manille par les Anglais. — Sa prise. — Conduite remarquable de don Simon de Anda y Salazar.—Évacuation de Manille par l'ennemi.

Don Miguel Lopez de Legaspi eut pour successeur dans le gouvernement Guido de Labezares : ce fut dès le commencement de son administration qu'eut lieu contre Manille l'expédition de Li-Ma-Hong, le fameux pirate chinois; il avait commencé par être chef de brigands et sa bande s'était élevée peu à peu à deux mille hommes. Poursuivi par les troupes du gouvernement, il se réfugia dans un port de mer, où il s'empara de toutes les embarcations qu'il y trouva et changea son métier de voleur pour celui de corsaire. Ayant attaqué et défait un autre pirate chinois, il se trouva,

par suite de ce succès, à la tête d'une flottille de quatre-vingt-quinze petits bâtiments, avec lesquels il désola les mers, détruisit le commerce et commit les plus grandes cruautés. L'empereur de la Chine ayant envoyé contre lui une flotte de cent trente navires montés de quarante mille marins, il se sauva dans la petite île de Tacootican : là, ayant eu connaissance de l'établissement que les Espagnols avaient formé dans l'île de Luçon et de la faiblesse de leurs moyens de défense, il résolut de s'emparer de Manille ; il chargea son lieutenant Sioco de se présenter devant la nouvelle ville, où il y avait à peine soixante Espagnols, avec quatre cents hommes d'élite. Leur projet était de descendre à terre pendant la nuit, de surprendre les Espagnols endormis et de les passer tous au fil de l'épée ; par bonheur un fort vent du nord les empêcha d'approcher de la côte, et ils ne purent effectuer leur débarquement qu'à huit heures du matin, le 30 novembre 1574. Le gouverneur se défendit vigoureusement, et Sioco prit la résolution de se rembarquer pour engager Li-Ma-Hong à venir en personne renouveler l'attaque; celui-ci avait mouillé à Cavite et ne revint que deux jours après du côté de Manille : ce retard sauva les Espagnols, qui travaillèrent, jour et nuit, à se mettre en état de défense et placèrent sur les remparts quatre bonnes pièces de canon, tandis que, dans l'intervalle, Juan de Salcedo, qui était à Vigan, se hâta d'accourir au secours de la capitale. A l'approche des ennemis, tous les habitants se renfermèrent dans la forteresse; Li-Ma-Hong entra sans difficulté dans la ville, qu'il réduisit en cendres; mais, quand il voulut attaquer le fort, il éprouva une résistance à laquelle il était loin de s'attendre. Tous ses efforts demeurèrent inutiles ; il

lui fut impossible de s'en emparer ; il se rembarqua donc, après avoir éprouvé une perte de deux cents hommes, et alla faire une descente sur les bords de la rivière de Pangasinan, où il construisit un fort garni d'un double rang de palissades et se mit à lever des tributs sur les naturels du pays.

Quand on apprit à Manille la résolution qu'il avait prise, le gouverneur envoya contre lui Juan de Salcedo avec deux cent cinquante Espagnols et deux mille cinq cents indigènes. Cet habile capitaine surprit les Chinois et brûla leur flottille tout entière; il remporta une autre victoire contre eux sur terre et força leurs premiers retranchements. La nuit étant survenue, Li-Ma-Hong en profita pour se fortifier dans l'enceinte intérieure, et Salcedo, réfléchissant qu'il ne pourrait s'en emparer de vive force sans sacrifier un assez grand nombre d'hommes, résolut de former le blocus du fort et de réduire les ennemis par la famine, moyen d'autant plus sûr que, n'ayant plus d'embarcations, toute retraite leur devenait impossible. Quoique ce plan fût très-sage, le succès n'y répondit pas; les Chinois faisaient, pendant la nuit, des sorties, et se procurèrent ainsi du bois avec lequel ils construisirent des barques, frêles à la vérité, sur lesquelles, trois mois après l'arrivée de Salcedo, ils parvinrent à se rendre à l'île de Tacaootican.

Sur ces entrefaites, l'amiral impérial, Ho-Mol-Cong, arriva à Manille, où il fut fort bien reçu, et à son départ il emmena avec lui les deux religieux frère Martin de Harrada et frère Jérôme Martin, qui furent les premiers missionnaires chrétiens qui visitèrent la Chine.

En l'an 1577, Sircla, roi de Bornéo, vint implorer le secours du gouverneur de Manille contre son frère qui avait

usurpé son trône, offrant, si on l'y replaçait, de reconnaître la suzeraineté du roi d'Espagne. Le gouverneur, don Francisco de la Sande, lui accorda sa demande et réussit à chasser l'usurpateur, après quoi il envoya une expédition contre les îles de Mindanao et d'Iolo, dont elle s'empara; mais ni les troupes espagnoles ni les religieux n'étaient en assez grand nombre pour que l'on pût profiter convenablement de ces avantages.

Des différends s'élevèrent à cette époque entre les fonctionnaires espagnols et les missionnaires : les premiers prétendaient qu'après de si grands dangers et de si rudes travaux, il devait leur être permis de songer à leur fortune personnelle; mais ils n'auraient pu y parvenir qu'en vexant et pressurant les Indiens : aussi les missionnaires, animés par le seul désir d'étendre le christianisme, et regardant, avec raison, la cupidité des Espagnols comme le plus grand obstacle à leurs progrès, s'y opposèrent-ils fortement, et ils allèrent jusqu'à refuser l'absolution aux employés récalcitrants. Ceux-ci, de leur côté, mirent des entraves au zèle des religieux, et le bruit de ces malheureuses dissensions étant arrivé aux oreilles du roi d'Espagne, ce monarque rendit une ordonnance royale en faveur des naturels du pays.

Un corsaire japonais débarqua, en 1581, sur la côte de Cagayan, d'où on ne put le déloger qu'avec une perte considérable, car ses hommes se battirent avec un courage de lion.

Les discussions entre les fonctionnaires et le clergé continuaient, et ils en vinrent au point que le provincial des augustins s'embarqua pour le Mexique, d'où il écrivit au roi pour le supplier de permettre que tous les religieux de son

ordre retournassent à la Nouvelle-Espagne, attendu qu'il leur était impossible de demeurer tranquilles témoins des extorsions que, nonobstant l'ordonnance royale, les fonctionnaires faisaient souffrir aux Indiens. Le chagrin que ces querelles causèrent au gouverneur don Gonzalo Ronquillo le conduisit prématurément au tombeau, et sa mort devint l'occasion d'une terrible catastrophe. Pendant la cérémonie des funérailles, un des cierges qui entouraient le catafalque mit le feu à l'église, qui fut réduite en cendres, ainsi qu'une grande partie de la ville.

En 1587, arrivèrent à Manille les premiers religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et peu d'années après le gouverneur don Louis Perez Dasmariñas. Etant parti pour une expédition qu'il avait reçu l'ordre d'entreprendre contre les Moluques, il fut traîtreusement assassiné par les Chinois qu'il avait emmenés avec lui. Cet événement tragique se passa à la pointe de Santiago; il avait gouverné la colonie pendant trois ans seulement, et, dans ce court espace de temps, il y avait fait les constructions les plus importantes et fondé plusieurs utiles établissements.

C'est vers cette époque que se passa l'une des plus sanglantes catastrophes dont les annales de cet archipel aient conservé le souvenir : au commencement du XVIIe siècle, il y avait déjà un grand nombre de Chinois établis dans l'île de Luçon, et la plupart paraissaient disposés à embrasser la religion chrétienne. Au mois de mai 1603, on vit arriver à Manille trois mandarins, venant, à ce qu'ils disaient, de la part de l'empereur de la Chine pour reconnaître s'il était vrai, comme on le lui avait rapporté, que la petite île de Cavite était d'or massif. Ce prétexte parut si ridicule, que l'on ne

douta pas que leur véritable but n'eût été de former des intelligences dans le pays, afin de seconder une vaste expédition que la Chine préparait contre la colonie. Le gouverneur les accompagna de sa personne à Cavite, et, après les avoir convaincus que ce qu'on leur avait dit n'avait aucun fondement, il les engagea à repartir.

On travaillait alors aux fortifications de Manille; un Chinois, nommé Eng-Cang, offrit au gouverneur ses services et ceux de ses compatriotes pour aider aux travaux; on ne les accepta pas, et, connaissant l'inimitié des Japonais pour les Chinois, on crut pouvoir se servir d'eux pour surveiller ceux-ci; ils ne répondirent cependant pas à la confiance que l'on avait placée en eux. Les Chinois devaient se soulever la veille de la Saint-François et massacrer tous les Espagnols; mais le complot fut dévoilé par une femme philippine qui vivait avec un Chinois. Néanmoins les conjurés s'étaient rassemblés à une demi-lieue de Manille et y avaient élevé des retranchements. Eng-Cang fut envoyé pour traiter avec eux, et l'on découvrit alors qu'il était lui-même à la tête de la conspiration, ce qui mit le gouvernement dans la nécessité de prendre d'autres mesures. Un détachement de cent trente Espagnols, commandé par le brave Louis Dasmariñas, fut taillé en pièces par les rebelles, qui vinrent mettre le siége devant la capitale : mais ce fut là le terme de leurs succès; ils échouèrent dans un assaut qu'ils livrèrent à la ville, et les habitants, qui s'étaient levés en masse, encouragés par ce premier avantage, firent une sortie. Repoussés de tous côtés, les Chinois se retirèrent en désordre; vivement poursuivis, ils furent complétement défaits. On calcula que cette révolte coûta la vie à vingt-trois mille de ces étrangers; le peu qui survécut

fut envoyé aux galères; Eng-Cang fut pendu. De tous les Chinois qui se trouvaient dans l'île, il n'y en eut que deux mille qui ne prirent aucune part à ce soulèvement.

En 1609, les Hollandais vinrent bloquer le port de Manille, mais ils furent obligés de lever le blocus après avoir perdu trois bâtiments sur les cinq dont se composait leur escadre. Le résultat de cette expédition fut une tentative du gouverneur de Silva contre Java et, de plus, une alliance avec le vice-roi portugais contre les Hollandais, qui perdirent une bataille navale le 14 avril 1617.

Ce fut en 1635 que l'on construisit le fort de Samboanga, dans le but de mettre un terme aux incursions des Mores, et vers le même temps on vit arriver à Manille plusieurs riches Japonais convertis au christianisme, fuyant la persécution à laquelle leurs coreligionnaires étaient en butte dans leur patrie.

La colonie fut visitée, en l'an 1645, par un terrible fléau, c'est-à-dire par un effroyable tremblement de terre. La seule ville de Manille compta plus de six cents victimes ensevelies sous les ruines de leurs maisons et, de tous les monuments publics, il ne resta sur pied que le couvent et l'église des augustines et celle des jésuites.

Cong-Sing était un célèbre pirate chinois, fils d'un aventurier qui avait été portefaix à Manille, qui ensuite avait habité le Japon, et, étant passé en Chine, s'éleva, par degrés, au rang de général de première classe, occupa des places importantes et finit par être décapité : son fils, le pirate, avait hérité du caractère remuant et hardi de son père; il parvint à avoir, sous ses ordres, une flotte de plus de mille bâtiments montés par cent mille hommes. La première expédition im-

portante qu'il entreprit fut dirigée contre l'île de Formose, alors occupée par les Hollandais, qui y entretenaient une garnison de deux mille hommes. Ceux-ci, après avoir soutenu un siége de dix mois, furent obligés d'accepter une capitulation qui leur assura la libre retraite à Batavia.

Aussitôt que Cong-Sing se vit maître de Formose, il envoya une personne à Manille pour enjoindre au capitaine général de lui rendre hommage comme son vassal et de le reconnaître en qualité de roi de l'archipel; faute de quoi il viendrait en prendre possession de force et le punir de sa désobéissance. Le gouverneur réunit sur-le-champ, auprès de lui, tous les Espagnols qui se trouvaient tant aux Philippines qu'aux Moluques, qu'ils occupaient depuis quelque temps, et prit encore plusieurs autres précautions contre l'attaque qu'il prévoyait; mais la Providence les rendit superflues. Le pirate mourut, et son fils, n'étant pas d'un caractère belliqueux, se contenta de la souveraineté de l'île de Formose; il envoya une ambassade à Manille pour conclure la paix.

Don Sabiniano Manrique de Lara, qui gouvernait à cette époque la colonie, était un homme d'une haute piété, au point qu'à son retour en Espagne, il embrassa la vie monastique. Son successeur, don Diego de Salcedo, originaire de la Belgique, se montra bien différent de lui sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres. Hautain et despote, il fut, pendant toute son administration, en discussion perpétuelle avec les autorités de la colonie, tant ecclésiastiques que civiles. Ce fut sous son gouvernement que les jésuites entreprirent de convertir les habitants des îles des Larrons, où ils établirent une maison d'éducation que la reine Marianne

dota d'un revenu annuel de 3,000 piastres. Ce fut en mémoire de cette libéralité toute royale que le nom de ces îles fut changé en celui d'îles Mariannes.

La mission du cardinal de Tournon en Chine pour accommoder la malheureuse affaire des cérémonies chinoises, si fatale à la religion chrétienne dans cet empire, ne semblait pas devoir, au premier aspect, influer sur la tranquillité des îles Philippines. Mais ce légat, qui, à cette époque, n'était encore que patriarche d'Antioche, ayant débarqué en passant à Manille, s'y conduisit avec tant de hauteur, montra si peu d'égards pour les premières autorités de l'île, tout en exigeant pour sa personne les respects les plus obséquieux, qu'il indisposa contre lui tout le monde et que son séjour devint l'occasion de terribles et de graves dissensions; on put juger, dès lors, que sa mission n'obtiendrait pas le succès que l'on en espérait : il ne nous appartient pas de juger sa conduite; l'histoire a prononcé.

Le grand zèle pour le service du roi son maître coûta cher au gouverneur don Fernando Bustamante, qui arriva aux Philippines en 1717; il reconnut de nombreux abus dans les détails de l'administration et voulut les faire cesser; il prit des mesures pour faire rentrer, dans les caisses du trésor, des sommes considérables qui lui étaient dues par plusieurs habitants. Ces actes de vigueur indisposèrent les esprits contre lui, et il eut l'imprudence de fomenter encore le mécontentement par une conduite peut-être trop violente, mais que rendaient excusable la pureté de sa conscience et son désintéressement à toute épreuve. Un complot s'organisa dans l'ombre; mais il aurait probablement avorté si Bustamante n'avait pas encouru la colère du clergé en cherchant à violer l'asile de la

cathédrale pour en tirer un criminel qui s'y était réfugié. L'insurrection éclata dans la matinée du 19 octobre 1719. Le peuple en armes pénétra dans le palais du gouverneur, qui y fut assassiné avec son fils aîné; ses six autres enfants furent envoyés, plus tard, en Amérique. A la réception de ces affreuses nouvelles, le roi envoya le marquis de Torre Campo, avec ordre de sévir contre les coupables; mais l'opposition qu'il rencontra à l'exécution des ordres du gouvernement mit tant d'obstacles au cours de la justice, que, jointe à l'éloignement de la métropole, la révolte demeura impunie. L'archevêque seul, quoiqu'il fût, sans contredit, l'un des moins coupables, fut puni par sa translation à un siége en Amérique.

En 1740, l'amiral anglais Anson, qui avait hissé son pavillon sur le vaisseau *le Centurion* de 64 canons, attaqua près du cap de Santo-Espiritu le galion d'Acapulco, *la Cabadonga*. Malgré la disproportion des forces, les Espagnols se défendirent si bien, qu'ils ne se rendirent qu'après avoir fait éprouver aux Anglais une perte de soixante hommes tués et soixante-dix blessés, au nombre desquels se trouvèrent les deux commandants en premier et en second.

En 1762, la ville de Manille était parvenue au plus haut point de prospérité; ses relations commerciales étaient des plus étendues; elle trafiquait avec les Moluques, Bornéo, quelques parties de l'Inde, le détroit de Malacca, Siam, la Cochinchine, la Chine, le Japon, en un mot avec presque tous les pays compris entre l'isthme de Suez et le détroit de Behring. Des missionnaires catholiques s'étaient dès lors répandus dans les îles de la mer du Sud situées entre l'Amérique méridionale et les Philippines. Nous ferons remarquer ici, en passant, que l'on ne sait ce que sont devenus ces pre-

miers propagateurs zélés de la foi chrétienne; ils furent apparemment victimes de leur dévouement; mais ce qui est certain, c'est que la religion catholique avait fait déjà bien des fois le tour du monde et versé ses bienfaits sur les populations mahométanes, boudhistes et idolâtres des grandes Indes, longtemps avant que les missionnaires des autres communions chrétiennes songeassent à imiter son exemple, mettant dans leurs travaux autant d'ostentation que les religieux catholiques avaient montré de modestie et de simplicité.

Telle était la situation prospère des îles Philippines et de la ville de Manille en particulier, lorsque, vers la fin de cette même année, les Anglais, alors en guerre avec l'Espagne, se présentèrent devant le port avec des forces considérables, s'emparèrent de la ville et la livrèrent au pillage. Nous croyons que nos lecteurs liront avec intérêt quelques détails sur les circonstances qui accompagnèrent ce malheureux événement; nous les avons puisés à des sources authentiques, mais nous les abrégerons autant qu'il nous sera possible.

Nous ferons remarquer d'abord qu'au moment de l'apparition des Anglais, le gouvernement des Philippines, qui se trouvait alors provisoirement dans les mains de don Manuel Antonio Roxo, archevêque de Manille, n'avait encore reçu aucun avis de la déclaration de guerre, et n'avait, par conséquent, pu faire aucun préparatif de défense; la première nouvelle lui en fut donnée par la flotte ennemie. La garnison de la place se composait du régiment du roi, qui aurait dû être au complet de deux mille hommes, mais dont les vingt compagnies n'avaient jamais formé ensemble

plus de quinze cents hommes, lesquels même, en ce moment, soit par la mortalité et la désertion, soit par les détachements que ce régiment avait fournis pour différents services, étaient tellement diminués, qu'il n'y avait réellement, dans la place, que cinq cent cinquante-six soldats et quatre-vingts canonniers, tous Indiens et qui s'entendaient assez mal au maniement de l'artillerie. A l'arrivée de l'ennemi, on s'empressa de former quatre compagnies de miliciens de soixante hommes chacune, que l'on nomma *troupes du commerce*.

Le 22 septembre 1762, la flotte anglaise, composée de treize vaisseaux et montée par six mille huit cent trente hommes de bonnes troupes, se présenta inopinément devant la ville de Manille. Dans le premier moment et dans l'ignorance où l'on était des affaires politiques, on prit ces vaisseaux pour une flotte de shampans chinois; on ne négligea pourtant pas de prendre quelques précautions défensives, et l'on envoya un officier avec une lettre au commandant de l'escadre pour lui demander de quelle nation il était et pour quel motif il était venu, sans faire annoncer d'avance son arrivée. Cette députation revint le lendemain matin, accompagnée de deux officiers anglais porteurs d'une sommation rédigée dans les termes ordinaires, et annonçant que la flotte était venue pour faire la conquête des îles; la réponse fut que l'on se défendrait.

Dans la nuit du 23 au 24, les ennemis effectuèrent leur débarquement près du réduit nommé *Saint-Antoine-Abbé*; on fit sans succès une tentative pour les repousser, et, le 24 au matin, la place commença à tirer, mais avec peu d'effet : les assiégeants étaient couverts par des églises derrière

lesquelles ils s'étaient postés et dans lesquelles ils s'occupaient à se retrancher. Ce fut pour tâcher de les troubler dans ces travaux que l'on résolut de faire, la nuit suivante, une vigoureuse sortie : elle fut commandée par M. Faller, officier français au service de l'Espagne, qui s'y conduisit avec la plus grande bravoure. Quoiqu'il ne fût pas longtemps à se convaincre que les forces de l'ennemi étaient trop supérieures aux siennes pour qu'il pût espérer de les déloger, il ne laissa pourtant pas de combattre pendant toute la nuit, ne rentrant dans la place qu'à neuf heures du matin; il y eut alors une suspension dans les hostilités, parce que les assiégeants envoyèrent un parlementaire à la ville.

Le soir du 25, le bombardement recommença, et la place riposta par quelques coups de canon chargé à mitraille, qui tuèrent plusieurs hommes, dont les corps furent dévorés par des chiens affamés.

Dans la matinée du 28, le général anglais fit demander la tête, enlevée par les Indiens, d'un officier de sa nation, qui avait été envoyé deux jours auparavant en parlementaire, exigeant, en outre, qu'on leur livrât l'auteur de cet attentat, en menaçant d'horribles représailles si l'on refusait. Les assiégés satisfirent à cette demande, et l'archevêque, qui, comme nous l'avons dit, remplissait les fonctions de commandant, monta à cheval et se fit voir au camp ennemi.

Le 29, l'escadre anglaise fut renforcée de trois autres gros bâtiments armés, ce qui porta le tout à seize vaisseaux.

Il y avait, dans l'armée anglaise, environ trois cent cinquante Français enrôlés de force à Pondichéry : ceux-ci, qui ne cherchaient que l'occasion de se tourner contre eux, envoyèrent deux hommes de confiance et de bonne volonté,

qui se présentèrent sans armes devant la porte de la ville, dans l'intention de s'aboucher avec elle sur le meilleur moyen de se tourner du côté des Espagnols ; au lieu de leur ouvrir la porte, les prenant pour des Anglais et craignant quelque méfait, on les laissa massacrer par les Indiens. En attendant, les Anglais eurent vent de ce qui se tramait, et ils prirent leurs précautions pour prévenir toute trahison de la part des Français.

Le 3 octobre, des détachements considérables d'Indiens pampangos étant entrés dans la place, on résolut de tenter une sortie : elle eut lieu et fut très-sanglante, mais n'amena aucun résultat avantageux pour la défense. Le lendemain, la brèche étant faite au bastion de la Fundicion, on tint un conseil de guerre où tous les militaires furent d'avis qu'il fallait capituler ; mais les députés du commerce, ceux de la ville et des différents ordres religieux opinèrent pour la continuation de la défense : malheureusement l'archevêque céda à leur influence, et cette résolution fut cause de tous les malheurs que Manille éprouva.

Le 5 octobre, à six heures du matin, les assiégeants sortirent de leurs postes, marchant sur trois colonnes, et donnèrent l'assaut à la brèche, qui était à peine praticable et où les quarante Français de Pondichéry montèrent les premiers, et ne rencontrèrent aucune opposition. Le fort ayant été obligé de se rendre, la ville fut livrée au pillage, qui dura quarante heures, et dans lequel on n'épargna ni les églises, ni l'archevêché, ni une partie du palais. La perte des Espagnols, durant le siége, fut de trois officiers, deux sous-officiers, cinquante soldats de la ligne et trente miliciens du commerce tués, sans compter les blessés, plus trois cents Indiens tués et quatre cents blessés. Les assiégeants perdi-

rent plus de mille hommes, dont seize officiers. Les batteries et les vaisseaux lancèrent dans la ville plus de cinq mille bombes et plus de vingt mille boulets.

Il semblait qu'après un pillage de quarante heures et la capitulation accordée à la garnison du fort, l'ennemi eût pu laisser respirer la ville, mais il n'en fut rien. Le lendemain de la prise de Manille et pendant le pillage, le commandant anglais fit dire à l'archevêque que ses troupes étaient sous les armes et qu'il allait faire passer tous les habitants au fil de l'épée, si l'on ne lui comptait sur-le-champ deux millions de piastres en numéraire et deux autres millions en traites sur le trésor d'Espagne; on fut forcé d'y consentir, et l'on consacra à cette contribution, entre autres choses, tous les fonds des œuvres pies et toute l'argenterie des églises.

Les Anglais conservèrent Manille pendant quinze mois, sans avoir pu faire aucun progrès dans les provinces; ils l'évacuèrent après la conclusion de la paix.

Lorsqu'on fut convaincu que la ville ne tarderait pas à être obligée de se rendre, on donna le rang de lieutenant du gouverneur à l'Oïdor don Simon de Anda y Salazar, afin qu'il pût sortir de Manille et établir le siége du gouvernement en quelque autre partie de l'île. En conséquence, la veille de la reddition de la place, à dix heures du soir, il s'embarqua dans une lancha, avec quelques rameurs, un domestique tagale, 500 piastres en numéraire et quarante feuilles de papier timbré, et remonta la rivière de Bulacan, pour entreprendre la défense des îles contre un ennemi puissant, maître de la mer, qui venait de s'emparer de la capitale, tandis que lui-même n'avait ni armée, ni marine, ni armes, et qu'il était d'ailleurs plus que sexagénaire : il

arriva à Bulacan le lendemain matin et rassembla sur-le-champ l'alcalde de la province, les religieux et les autres Espagnols; il leur montra ses titres, qui furent reconnus avec enthousiasme. La nouvelle de la reddition de Manille était arrivée dans la soirée; Anda publia une proclamation par laquelle il se déclara gouverneur et capitaine général des îles Philippines; il établit le siége de son gouvernement à Bacolor de la Pampanga.

Nous serions entraîné trop loin si nous voulions décrire en détail la guerre soutenue pendant quinze mois, avec une prudence égale à son courage, par le brave Anda, nonobstant les difficultés qui s'opposaient à ses entreprises, au nombre desquelles il faut surtout compter les insurrections fomentées par les Anglais et qui eurent principalement lieu parmi les Chinois, bien que l'esprit d'insubordination se répandît plus ou moins dans toutes les provinces. Les Anglais poussèrent même la déloyauté jusqu'à promettre 5,000 piastres à quiconque livrerait Anda vivant entre leurs mains. L'arrivée de deux galions qui étaient échappés heureusement aux Anglais lui fut d'un grand secours et lui permit de lever une armée assez considérable.

En attendant, le 3 juillet 1763 arriva à Manille une frégate anglaise, apportant la nouvelle de l'armistice conclu entre les puissances belligérantes et l'ordre de suspendre les hostilités dans toutes les parties du monde. Au mois de mars suivant, on apprit la signature définitive de la paix, en conséquence de laquelle les Anglais évacuèrent Manille et les Espagnols rentrèrent en pleine possession de toutes les Philippines.

Nous terminerons ici l'histoire proprement dite de la co-

lonie des Philippines : ce qui y est arrivé depuis trouvera en partie place dans différents chapitres de cet ouvrage et notamment dans celui du commerce; le reste serait sans intérêt pour le lecteur. Nous nous bornerons à faire remarquer que ces îles ont ressenti le contre-coup de l'agitation qui a régné dans la métropole depuis la première invasion des Français, et qu'elles ont été, par suite, le théâtre de plusieurs conspirations et insurrections.

CHAPITRE V.

GÉOGRAPHIE.

Géographie générale.

Situation de l'archipel. — Nombre des îles. — Division. — Provinces. — Habitants. — Population. — Villes. — Rivières. — Lacs. — Montagnes. — Volcans. — Tremblements de terre. — Éruption d'eau du volcan de Mayon. — Disparition d'une montagne.

Les îles Philippines forment un archipel composé d'un très-grand nombre d'îles de toute grandeur et qui fait partie de cette division de l'Océanie à laquelle on a donné le nom de Malaisie. Ces îles furent ainsi nommées en l'honneur du roi d'Espagne, Philippe II, qui, à l'époque de leur découverte, par l'illustre Magellan, c'est-à-dire en 1521, n'était encore que prince des Asturies; elles sont situées entre les parallèles de 5° 32′ et de 19° 38′ de latitude nord et les 114° 56′ et 123° 43′ de longitude est du méridien de Paris. L'espace qu'elles occupent est d'environ 350 lieues du nord au sud et de 231 lieues de l'est à l'ouest. Elles sont baignées au nord et au nord-ouest par la mer de Chine, au

sud-ouest par celles de Solou et de Chine, et à l'est par l'océan Pacifique.

Le nombre de ces îles est considérable; mais, parmi elles, il y en a une quarantaine qui sont beaucoup plus importantes que le reste; les autres sont si petites, qu'elles ne méritent pas même d'être nommées; les principales se dirigent du nord au sud. Celle de Luçon, qui est la plus grande de toutes, a environ 115 lieues de long et 57 de large; une partie de son territoire, au nord-est, est encore indépendante. Après Luçon viennent, en allant vers le sud, l'île de Mindoro, les groupes de Calamianes, Paragua ou Palawan dont une petite partie seulement appartient aux Espagnols, Samar, Panay, Leyte, Cébu, l'île Negros, Bohol et enfin Mindanao, la plus grande après Luçon. Dans la plupart de ces îles, on trouve encore des tribus sauvages qui ne sont point soumises aux Espagnols.

Il serait facile de diviser l'archipel entier en deux parties, savoir : la *Luçonie*, qui se composerait de l'île de Luçon toute seule, et la *Bisaye*, qui renfermerait toutes les autres, que les naturels appellent Bisayas, d'un mot indigène qui signifie *hommes peints*, parce que, à l'arrivée des Espagnols, les peuples qui les habitaient se peignaient le corps de différentes couleurs.

L'ensemble des Philippines forme trente-trois provinces, y compris le territoire appelé Nouvelle-Province, qui n'a pas encore d'alcade; leurs noms sont, en général, ou ceux des îles mêmes ou bien ceux des indigènes qui les habitent.

La seule île de Luçon comprend dix-neuf de ces provinces, savoir : Tondo, Bulacan, Bataan, Zambales, Pampanga,

Pangasinan, Ilocos-sud, Ilocos-nord, Nouvelle-Province, Cagayan, Nouvelle-Biscaye, Nouvelle-Ecija, Cavite, Laguna, Batangas, Tayabas, Camarines-nord, Camarines-sud, Albay.

L'île d'Iloylo, avec quelques îles voisines, forme trois provinces, savoir : Antique, dont fait partie l'île de Cagayan; Iloylo et Capis, qui renferment encore les îles appelées Remblon, Sibuyan, Banton, Tablas et Maestre de Campo.

L'île de Mindanao se divise en trois provinces : celles de Samboanga, de Misamis et de Caraga.

La province de Cébu se compose de l'île de ce nom avec celles de Bohol, Davis, Siguijol, Bantayan et Camotes.

Les îles de Mindoro, de Samar, de Leyte, de Negros et de Calamianes forment chacune une province à laquelle elles donnent respectivement leurs noms; cette dernière comprend aussi une petite partie de l'île de Paragua.

Les archipels des Batanes et des Mariannes forment aussi chacun une province.

Les Philippines sont habitées par une population d'origines diverses : ce sont d'abord de petits nègres des montagnes, que l'on dit être descendants des nègres d'Angola, mais qui sont, à notre avis, les habitants primitifs de ces îles et qui vivent encore à l'état sauvage; puis des *negritos* ou *œtas* (itas), des Indiens de race malaise et de couleur cuivrée. Outre cela, on y trouve aussi des descendants de Chinois et de Japonais, naufragés sur ces côtes; des pêcheurs des îles de la mer du Sud, qui y furent portés par les moussons; enfin des races formées par le mélange de tous ces peuples différents.

Il est fort difficile d'évaluer le chiffre total de la population des Philippines, d'autant plus qu'il est absolument impossible de compter les individus qui vivent dans l'indépen-

dance. Quant aux autres, le seul moyen dont on se serve pour arriver à une appréciation plus ou moins exacte est le *tributo*. Chaque famille composée du mari, de la femme et des enfants, ayant atteint un certain âge, paye en bloc une redevance au trésor royal, et cet impôt s'appelle le *tributo*. On compte le nombre de familles qui y sont assujetties et l'on multiplie ce nombre par un chiffre qui est censé représenter celui des individus dont la famille se compose; mais diverses raisons rendent ce calcul fort incertain.

D'abord on n'est pas d'accord sur le chiffre même par lequel il faut multiplier le nombre des familles : les uns, tels que T. Comyn, veulent qu'il soit de six et demi; d'autres ne mettent que cinq, et ces derniers nous semblent approcher le plus de la vérité. Ensuite il faut remarquer que les listes sont faites par les curés des villages et transmises par eux à l'alcalde de la province; or elles sont, en général, très-fautives, parce que les contribuables cherchent tous les moyens possibles de se soustraire au payement de cet impôt, au point de quitter leurs demeures pour se réfugier dans les montagnes, où ils deviennent ce que l'on appelle des *remontados* ou *montescos;* il y a d'ailleurs beaucoup de gens qui sont exempts du droit, comme les vieillards, les enfants en bas âge et les personnes en place.

Quoi qu'il en soit, un recensement fait en 1810 portait à 386,654 le nombre de familles payant le *tributo;* ce qui, multiplié par six et demi, donnait 2,515,496 individus, indépendamment de ceux qui en sont exemptés, d'après ce que nous venons de dire; à quoi il faut ajouter encore plus de 7,000 Chinois, 4,000 Européens, métis et fils d'Espagnols, et enfin la population sauvage des monta-

gnes, dont le chiffre est inconnu, mais qui est fort nombreuse. En 1833, le *tributo*, multiplié cette fois par 5 seulement, donna un total de 3,345,190 âmes, et ce chiffre resta à peu près le même en 1839 et 1840, lors des derniers recensements officiels; on trouva alors 688 *pueblos* ou communes qui ont donné 636,331 *tributos* et 3,103,445 habitants, ce qui fait une augmentation de 83,448 dans le nombre des tributos depuis l'an 1826.

Les causes que nous avons indiquées ci-dessus pour expliquer le peu d'exactitude qui doit nécessairement exister dans le calcul de la population ne sont pas les seules; il s'y joint encore l'immense étendue des provinces comprises entre l'extrémité méridionale de Mindanao et les îles Batanès, situées au nord de l'archipel, la grande difficulté des communications, la manière irrégulière dont la population est distribuée dans des localités où il est souvent impossible de pénétrer, la variété des dialectes dont elle se sert, l'incertitude qui règne quant aux limites des diverses provinces; tout cela se réunit pour empêcher que l'on n'obtienne un dénombrement exact de la population. Voici, du reste, un résumé approximatif de cette population, mais que nous regardons comme étant d'un sixième trop faible.

Indépendants......	Negritos ou itas	25,000	1,025,000
	Igorrotes...........	1,000,000	
Sujets espagnols...	Indiens............	3,700,000	3,975,000
	Métis chinois.......	240,000	
	Métis espagnols.....	20,000	
	Chinois............	10,000	
	Fils du pays........	3,500	
	Espagnols d'Europe..	1,500	
			5,000,000

Quant à la population blanche des Philippines, elle se compose de 10 à 15,000 individus, dont la plupart habitent la province de Tondo, où est située la ville de Manille; on divisait autrefois les blancs en cinq classes, aujourd'hui ces catégories existent à la vérité encore, mais les rangs sont confondus, et il faut avouer, à la louange des Espagnols, que, si l'on en excepte les Chinois, qui sont plutôt jaunes que blancs et qui restent séparés des autres, tous les blancs sont égaux entre eux, et qu'il n'y a de distinction que pour les races de couleur : à Manille, pourvu que l'on se conduise avec honnêteté et discrétion, tout Européen peut frayer avec les plus haut placés; sous ce rapport, il n'y a pas de pays plus libre au monde.

Manille, capitale des îles Philippines, jolie petite ville, la résidence du capitaine général, est située par 14° 36′ de latitude nord et 118° 37′ 30″ de longitude est de Paris.

Nous consacrerons un chapitre particulier à sa description et à son histoire; c'est pourquoi nous n'en donnerons aucun détail ici.

Les villes et bourgs les plus importants des Philippines, après Manille, sont Cavite et Zamboanga, places fortes; Tambobong, dans la province de Tondo; Malolos, dans celle de Bulacan; Bigan, dans celle d'Ilocos; Biñan, dans celle de la Laguna. Taal, dans la province de ce nom, compte 31,650 habitants, et Laoag, dans celle d'Ilocos-nord, en a 35,065.

L'île de Luçon est arrosée par plusieurs grandes rivières, navigables pour des bâtiments d'un port assez considérable; tel est surtout le Pasig, fleuve large et profond qui sort par sept branches du lac de Bay; il porte des navires de 4 à 500 tonneaux qui ne sont arrêtés que par le pont. C'est là que se trouve le port des caboteurs; là aussi, près de la place

de San Gabriel, les plus gros navires, abattus en carène, sont réparés à peu de frais; la rivière y est plus profonde que partout ailleurs, et, si ce n'était le pont de Manille, les bâtiments pourraient remonter beaucoup plus haut; les moins considérables iraient jusqu'à Malacañan, et peut-être même, si la rivière était mieux entretenue, jusqu'à la barre de Pateros ou de Pasig, où ils seraient définitivement arrêtés, le peu de profondeur de l'eau sur cette barre ne leur permettant pas de remonter jusqu'au lac. L'entrée en est décorée de panaches de bambous et les rives couvertes de villages auxquels la navigation du lac, si elle pouvait avoir lieu, donnerait une activité et assurerait une prospérité incalculable.

C'est par cette rivière que des provisions de toute espèce arrivent, à Manille, des provinces orientales de l'île de Luçon; des milliers de pirogues, de canots, de paraos vont et viennent incessamment entre le lac et la ville ou la baie de Manille, dont il n'est éloigné que de quelques heures.

La rivière d'Aparri a deux sources, l'une dans la province de Nueva-Ecija et l'autre dans celle de Nueva-Biscaya; elle traverse toute la province de Cagayan, et se jette dans la mer au nord de Luçon, après un cours de 60 lieues; elle porte des bâtiments qui remontent jusqu'à Lallo, où ils chargent des bœufs et du tabac, qui sont les principaux objets du commerce de cette province.

Les autres rivières remarquables de l'île sont l'Abra, l'Agno, la Pampanga par laquelle la baie de Manille peut communiquer avec la mer au nord de Luçon, après avoir traversé l'île d'une extrémité à l'autre; le Cabuçao, qui prend

naissance dans le lac de Buhi et traverse celui de Bato dans la province de Camarines.

L'île de Mindanao est arrosée par le magnifique fleuve de Butuan, qui coule du sud au nord et qui, après avoir traversé le lac de Linao, se jette dans la baie de Butuan; pendant son cours, qui est d'environ 60 lieues, il fertilise des vallées délicieuses. C'est à l'embouchure de cette rivière que, le jour de Pâques de l'an 1521, l'illustre Magellan, le modèle des navigateurs, après avoir fait descendre à terre son équipage, lui fit entendre la première messe qui ait été célébrée dans les Philippines, et par laquelle il remercia l'Être suprême de les avoir conduits au port. Le Mindanao ou Selangan, autre fleuve considérable de l'île de ce nom, exigerait une description hydrographique détaillée, que l'espace ne nous permet pas de lui consacrer.

Indépendamment des rivières que nous avons citées, il y en a, dans cet archipel, un grand nombre encore, dont les unes alimentent les fleuves les plus considérables et dont les autres se jettent dans des lacs remarquables par leur étendue et leur profondeur : leur cours est en général rapide, elles sont bordées de beaux villages; leurs rives sont ornées de bouquets de bambous et de cultures de la plus riche végétation ; elles arrosent des champs fertiles ou traversent des forêts dont les arbres fournissent les bois les plus précieux. Toutes ces rivières sont fort poissonneuses, et leur pêche, jointe à la *morisqueta* (riz cuit), suffit à la nourriture habituelle des naturels du pays.

Les lacs les plus recommandables des Philippines sont d'abord le lac de Bay, qui a 36 lieues de circonférence et du milieu duquel on n'aperçoit plus la terre à l'horizon. Dans

ce lac se trouve l'île de Talin, qui est presque aussi grande que celle de Sainte-Hélène : plusieurs grandes rivières de la province de la Laguna s'y jettent. Le lac de Bonbon ou de Taal, dans la province de Batangas, est moins grand que le précédent; mais les points de vue qu'il offre ne sont pas moins délicieux. Dans le milieu de ce lac est une île qui renferme un volcan d'où ne s'échappe plus que de la fumée. Le lac de Bonbon communique avec la mer par un fleuve qui nourrit des poissons exquis.

Dans la province de Pangasinan, on trouve le lac de Canaren, et, dans l'île de Mindoro, celui de Cagayan; le grand et beau lac de Malanao ou Lano est dans l'île de Mindanao, ainsi que celui de Sapongan : ceux de Bato, de Buhi, de Colatun, etc., sont moins considérables; enfin il y en a encore plusieurs, tant grands que petits, dans la partie indépendante de cette même île de Mindanao.

De grandes chaînes de montagnes traversent toutes ces îles océaniques, et courent notamment du nord au sud dans l'île de Luçon. Dans le nombre on distingue la *Sierra Madre* et la cordilière des monts *Caravallos*, qui se dirigent d'abord parallèlement pendant l'espace de 50 lieues, se réunissent ensuite au Caravallo de Baler, dans la province de Nueva-Ecija, et vont ensemble se terminer à la hauteur du port de Lampon, dans la même province; pendant leur séparation au centre de l'île, l'espace qu'elles laissent entre elles forme la province de Cagayan et celle de Nueva-Biscaya, l'une et l'autre habitées par de nombreuses peuplades sauvages. Nous nous bornerons à citer les montagnes moins remarquables de San Isidro, de Camarines, d'Albay, de Mindoro, de Panay et de l'île Negros.

Comme dans toutes les grandes chaînes, quelques-unes de ces montagnes élancent leurs sommets orgueilleux bien au-dessus des autres. Tels sont les pics de Balugao, de las Tetas Iloqueñas près de Bigan, d'Yba, de Masingloc, de Subic, de Caravallo sud et de Caravallo de Baler; le Simunan d'Arayat, volcan éteint qui avait cessé de lancer des flammes, longtemps avant l'époque de la conquête; les monts Marivelès; le colossal Majayjay, de la province de la Laguna, le plus élevé de tous; le Bacacay, las Tetas de Palantuna, le Colasi, l'Ioaco.

Dans les Bisayas, les montagnes s'élèvent à une moins grande hauteur; les plus considérables sont le Carlan, dans l'île Negros, plus haute que celle d'Albay; elle sert de point de reconnaissance aux navigateurs; et le Tipasi, qui a reçu ce nom des habitants, parce qu'il présente la forme d'un grain de riz.

Les nombreux volcans dont on ne voit plus maintenant que les cratères annoncent, à chaque pas, que ce beau pays a été jadis le théâtre de grandes révolutions souterraines, et que les bords, irrégulièrement découpés, des îles innombrables qui composent cet archipel sont le résultat de leurs affreux bouleversements. Le Taal, situé au milieu du lac de ce nom, est le plus remarquable de ces volcans. On trouve encore, dans le sud de l'île de Luçon, le Bonotano, le Bacacay, le Labo, le Colaot, dans la province de Camarines-nord, l'Isaro, le Buji, le Masarago, dans celle de Camarines-sud. L'Albay, dont les éruptions ont si souvent fait périr les habitants du riche territoire qui l'environne, et le Bulusan, encore aujourd'hui constamment enflammés, servent de phare aux navigateurs qui doublent la pointe méridionale de l'île de Luçon. Ceux des autres sont moins remarquables,

si l'on en excepte toutefois ceux qui sont situés dans la partie méridionale de l'île de Mindanao, qui est encore au pouvoir des nations barbares; ces derniers, dit-on, ont parfois lancé des cendres qui ont été portées par les vents jusqu'en Chine. Le pharmacien Lopez, de Manille, nous a raconté avoir visité le cratère du volcan de Taal; il forme, d'après ce qu'il nous a dit, un cercle un peu allongé de plus de 2 milles de diamètre, et il est d'une hauteur perpendiculaire de 200 toises du côté du nord et de 150 à 160 toises sur les côtés les moins élevés. Au fond du cratère il y a un lac qui en baigne la paroi méridionale et occupe environ la moitié de sa surface. Sur l'autre côté on trouve une immense quantité de soufre pur, plus un bloc de porphyre dont les côtés ont de 20 à 25 pieds. Les parois du cratère sont garnies d'une quantité innombrable de trous, d'où sort du gaz hydrogène qui s'enflamme au contact de l'oxygène de l'atmosphère, formant autant de petites flammèches. L'eau du lac n'est autre chose que de l'acide sulfurique affaibli tenant en dissolution du mercure; soumises à l'alambic, 12 livres de cette eau fournirent de 2 à 2 1/2 livres de sulfate de deutoxyde de mercure.

La ville de Manille a beaucoup souffert, à diverses reprises, des tremblements de terre, qui s'y font sentir très-fréquemment. En 1645, la ville en fut presque entièrement détruite; il y périt beaucoup de monde. Celui de 1699 ne fut guère moins funeste, et depuis ce temps on n'a presque pas cessé d'en ressentir de plus ou moins violents. Les Espagnols en distinguent de deux espèces : ils appellent *terremoto* celui dont les secousses sont verticales; quand elles sont horizontales, c'est un *temblor*. Nous avons souvent ressenti de

ces derniers; mais, quand ils arrivaient la nuit, ils ne nous éveillaient pas toujours, et nous apprenions, le lendemain, de nos voisins ce qui était arrivé pendant notre sommeil. On reconnaît la direction du mouvement, mieux encore que par la sensation, en regardant osciller les globes de cristal suspendus au plafond. Quand les secousses se prolongent pendant quelque temps, tout le monde est menacé, on descend sur les places, où l'on s'agenouille en adressant au ciel de ferventes prières. Il est assez ordinaire de ressentir, pendant ce phénomène, des faiblesses dans les jambes et des nausées comme dans le mal de mer; quelques personnes sentent même de véritables envies de vomir. Quant à nous, les légers vertiges que nous avons éprouvés n'ont jamais été jusque-là. M. le Gentil parle d'un tremblement de terre à la suite duquel presque tous les habitants de la ville furent pris d'une violente migraine qui ne céda qu'au repos de la nuit.

Le Mayon, volcan qui est situé à peu de distance du pueblo d'Albay, dans la province de ce nom, offrit, en l'an 1766, un phénomène extraordinaire. Le 23 octobre, au point du jour, le vent commença à souffler de l'ouest; à huit heures il fraîchit et continua avec la même force jusqu'à quatre heures de l'après-midi, accompagné d'un peu de pluie. Il parut alors dans la partie supérieure de l'atmosphère un vent d'est, pendant que, dans la partie inférieure, le vent souffla toujours de l'ouest avec la même force jusqu'à sept heures; il redoubla alors en passant à l'ouest-nord-ouest, point où il prit tant de violence qu'il semblait vouloir tout détruire et renverser; on eût dit que le village allait être emporté : cet ouragan dura jusqu'à trois heures du matin, heure à laquelle le

vent sauta subitement au sud avec une violence telle, qu'il ruina toutes les cases qui n'avaient été jusqu'alors qu'ébranlées; en même temps la pluie avait considérablement diminué.

A deux heures du matin, le volcan commença à vomir de l'eau en si grande quantité, que l'on ne peut en donner une idée qu'en rapportant quelques-uns des dégâts qu'elle fit. Du village de Tibog à celui d'Albay, il se forma des rivières de 30 vares (la vare égale $0^{m},914$) de largeur, qui coulèrent à la mer avec une abondance et une impétuosité considérables. Du pueblo de Bacacay à celui de Malinao, la largeur des rivières passa 80 vares. Dans d'autres endroits, le terrain était tellement changé, qu'on ne pouvait reconnaître les chemins. Le village de Malinao fut entièrement détruit; les campagnes et les champs furent couverts de monceaux de sable. Après avoir fait encore de grands ravages à Caysava, à Camalig, à Guinobatam, à Liga et à Bolangui, le torrent parvint au pueblo d'Albay, entraînant avec lui cinquante cases construites au pied du volcan; celles qui purent résister furent à moitié enterrées dans le sable, et ce fut le salut de leurs habitants, car tous ceux qui sortirent de chez eux périrent; on trouva à Albay dix-huit corps morts et trente à Malinao. Le torrent parcourut un espace d'environ 2 lieues.

Ce qu'il y eut surtout de remarquable dans ce phénomène, c'est qu'il ne put être causé par la pluie; elle ne fut pas assez abondante pour cela. Il y a donc toute apparence que cette eau sortit du sein même du volcan.

On rapporte qu'à une époque très-reculée une montagne tout entière disparut dans la province du Taal, ne laissant qu'une lagune à la place qu'elle avait occupée; il resta ce-

pendant au milieu un îlot volcanique qui jeta pendant longtemps des flammes; c'est le cratère dont nous venons de parler : les eaux du lac demeurèrent si chaudes, qu'aucnn poisson n'y pouvait vivre.

CHAPITRE VI.

CLIMAT.

Saisons. — Tempêtes. — Moussons. — Observations météorologiques à Manille. — Maladies et leur traitement.

Ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les îles qui composent cet archipel ne sont, pour ainsi dire, qu'un amas confus de montagnes séparées par des plaines, dont la principale chaîne, de laquelle divers rameaux se détachent, court du nord au sud; il en résulte qu'aux Philippines de même que dans la presqu'île de l'Inde, les saisons présentent un aspect différent, selon qu'on est placé au levant ou au couchant de ces cordilières. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'étant situées sous la zone torride, la seule distinction entre les saisons est celle de la pluie et celle de la sécheresse.

Dans la partie de l'ouest, les pluies règnent depuis le commencement de juin jusque vers le milieu de septembre; pendant ce temps, le ciel est magnifique dans la partie de l'est et du nord. Dans le mois d'octobre, le vent d'ouest ou d'aval, qui a soufflé jusqu'alors, fait place au vent du nord et amène avec lui ces mêmes pluies qui cessent alors dans la

partie opposée; elles sont si opiniâtres, qu'elles se prolongent quelquefois pendant quinze jours sans discontinuer. Quand cela arrive, les terrains sont partout inondés, les routes deviennent impraticables, les campagnes ne sont plus que de vastes lacs, dont l'œil aperçoit à peine les bords. C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer la grande fertilité qui règne dans ces îles, où l'on peut toujours, par un faible déplacement, se transporter de l'humidité à la sécheresse, et de la sécheresse à l'humidité.

Les chaleurs sont assez fortes; mais l'humidité perpétuelle du sol, jointe aux brises de terre et de mer qui se font sentir alternativement, les rend moins sensibles à l'économie qu'on ne serait tenté de le croire; pendant la durée des vents du nord, on éprouve même un certain degré de fraîcheur qui oblige à se couvrir davantage : il est inutile de remarquer que le froid est assez vif dans les montagnes.

Les plus fortes chaleurs commencent à la mi-mars, quand les brises de l'est et du sud-est se déclarent, brises qui durent environ deux mois; elles sont remplacées, après cela, par les vents d'aval; mais cette transition donne lieu à une grande lutte, d'où résultent des orages et des tempêtes accompagnées d'une hausse de température.

Les fréquents déplacements auxquels nous avons été forcé et la qualité inférieure des instruments que nous avons pu nous procurer ne nous ont pas permis de mettre la suite et l'exactitude que nous aurions désirées dans nos observations météorologiques; mais comme notre compatriote, M. le Gentil, de l'Académie royale des sciences, qui avait été envoyé, vers le milieu du siècle dernier, par le gouvernement, dans les mers de l'Inde, pour y observer le passage de Vénus

par le disque du soleil, en a fait de fort bonnes à Manille, nous avons cru devoir puiser dans son ouvrage ce qui pouvait manquer sur ce point dans le nôtre; nous ne sommes pourtant pas tout à fait d'accord avec ce savant voyageur sous quelques rapports, et nous indiquerons ces différences à mesure qu'elles se présenteront.

M. le Gentil observe avec raison que les changements de mousson n'offrent point aux Philippines la même régularité que dans beaucoup d'autres parties de la zone torride : d'ailleurs, les vents d'aval, qui sont constants en mer, ne le sont pas toujours à Manille; ils soufflent généralement par reprises de quinze jours à trois semaines, dans les intervalles desquels ils cessent, pour laisser souffler les autres vents, surtout ceux du sud à l'est. Ces reprises, lorsqu'elles ne sont point accompagnées de pluie, s'appellent *collas secas*.

Il arrive que les *collas* sont généralement suivies de tempêtes que les Espagnols appellent *tempestades* et les Indiens *vaguios*, pendant lesquelles le vent passe successivement par toutes les aires de la boussole; elles constituent ces ouragans affreux qui dévastent les champs, déracinent les plus gros arbres, renversent les maisons, en emportent les débris, jettent les navires sur la côte et les poussent souvent jusqu'au milieu des populations étonnées. Les orages pendant lesquels la lumière éblouissante des éclairs se succède presque sans interruption, et les longs et majestueux roulements du tonnerre se prolongent dans les montagnes et au sein des vastes forêts vierges qui les couronnent, complètent le tableau des vicissitudes atmosphériques du pays le plus beau, le plus riche, le plus délicieux, le plus pittoresque de la terre. Quand on assiste à une de ces grandes convulsions de la na-

ture, on se persuade que, dans le monde physique comme dans le monde moral, Dieu a voulu permettre que toujours le mal se plaçât à côté du bien, afin que l'homme pût, à tout moment, se rappeler sa faiblesse, sans jamais s'enorgueillir de ses avantages.

Au moment où le soleil se lève et à l'approche des *vaguios*, il fait, en général, le plus beau temps du monde; les montagnes seules sont couronnées d'une légère brume ressemblant à de la fumée. Dans le cours de la matinée, cette brume s'étend sur tout le ciel qu'elle couvre comme d'un voile transparent qui ne dérobe point les rayons du soleil, mais en même temps elle s'épaissit peu à peu autour des montagnes, où elle ne tarde pas à former de gros nuages, et, dans l'après-midi, un orage terrible éclate; il dure une heure et demie ou deux heures et plus, après quoi le ciel s'éclaircit de nouveau et la nuit est magnifique.

M. le Gentil assure que, par un grand nombre d'observations qu'il a faites dans la zone torride, il a reconnu que la couche inférieure des nuages qui forment les orages ordinaires ne s'élève pas à plus de 450 toises de hauteur perpendiculaire; au-dessus de cette couche il en voyait souvent une autre beaucoup plus élevée, rare et déliée, ayant presque toujours une direction contraire à la couche d'en bas, mais très-peu de mouvement.

A la mousson du sud-ouest succède, comme nous l'avons dit, celle du nord-est, et c'est là ce qu'on appelle hiver à Manille; mais il ne fait jamais assez froid pour se chauffer, et les arbres conservent leurs feuilles toute l'année. Cette saison est, sans contredit, la plus agréable. Pendant le mois de février, qui est le plus froid de l'année, le thermomètre ne descend pas,

dans les plaines, au-dessous de 17° centigrades, et en janvier il marque ordinairement de 19 à 20°; à cette température, on supporte fort bien, la nuit, une couverture de laine : dans l'après-midi il s'élève à 30 et 32°, quelquefois même à plus de 35° centigrades.

Pour donner une idée plus exacte du climat de Manille, nous allons présenter une analyse des observations météorologiques faites par M. le Gentil pendant une année entière; nous ferons seulement, à leur sujet, une observation, c'est que les degrés du thermomètre nous paraissent toujours un peu trop élevés le jour, ce que nous attribuons à la nature de l'instrument dont l'observateur se servait; c'était un thermomètre de Réaumur : or, à l'époque où il écrivait, ces thermomètres étaient toujours à l'esprit-de-vin, et tous les physiciens savent qu'il est impossible de donner à cet instrument l'exactitude de ceux qui se font au mercure; ils marquent toujours un degré trop élevé quand la température est au-dessus de zéro et trop bas quand elle est au-dessous.

Janvier 1767. Vent du nord. Temps beau, souvent couvert, mais peu de pluie : thermomètre au plus bas, 16° Réaumur; au plus haut, 26° $\frac{1}{2}$ à 28° $\frac{1}{2}$.

Février. Vent nord-est. Beau temps pendant la première moitié du mois; couvert pendant le reste, sans pluie : thermomètre, de 13° $\frac{1}{2}$ à 28° $\frac{1}{4}$.

Mars. Les vents commencent à varier. Beau temps; quelques orages vers la fin du mois : thermomètre, de 16° $\frac{1}{2}$ à 33.

Avril. Le 6, le vent passe au sud, mais variable; le temps beau dans la matinée; des éclairs presque tous les soirs,

plusieurs orages et plusieurs jours de pluie pendant la dernière moitié du mois; fortes chaleurs : le thermomètre, au lever du soleil, 20 à 21°; au moment le plus chaud du jour, 33 à 35°.

Mai. Vents variables, mais presque toujours de l'est au sud; tonnerre tous les soirs et pluie par torrents : thermomètre, au lever du soleil, 22 à 23°; à son maximum, 32 $\frac{1}{2}$ à 35°.

Juin. Pendant la première moitié du mois, vents variables soufflant de tous les points de l'horizon; peu d'orages, mais beaucoup d'éclairs. Du 14 au 19, vent est-sud-est et sud-est avec des orages terribles; pendant le reste du mois, vents très-variables; très-peu d'orages et très-peu de pluie. Thermomètre, au lever du soleil, 21 $\frac{1}{4}$ à 23°; au plus haut, 31 à 34°; une seule fois, le 20, il monta à 36° $\frac{1}{4}$ Réaumur.

Juillet. Pendant la première moitié, vent d'est et de sud-est, quelquefois du nord-est; les matinées fort belles, les soirées très-laides, les nuits magnifiques. En général, il pleut à Manille plus le jour que la nuit. Le reste du mois, vent d'ouest et pas d'orages. Du 1er au 15, minimum, 22 à 23°; maximum, 31 $\frac{1}{2}$ à 33° $\frac{1}{2}$: du 16 au 31, minimum, 21 à 22°; maximum, 32° $\frac{1}{2}$. Le vent d'ouest, passant par une grande étendue de mer, fait toujours baisser le thermomètre.

Août. Vents très-variables pendant tout ce mois, avec des orages toutes les fois que le vent ne souffle point de l'ouest. Ce mois est le plus mauvais que l'on ait observé depuis le commencement de l'année : des tempêtes, des pluies par torrents et de grandes variations dans la température. Du 1er au 20, minimum, 22 à 23°; maximum, 30 à 33°. Du 21 au 31, le maximum baisse; il n'est plus que de 24 à 27°.

Septembre. Vents du côté de l'ouest ; temps inconstant, beaucoup d'orages, mais très-peu de pluie : le thermomètre, dans son maximum, se soutient à 30° ; minimum, 20 à 21°.

Octobre. Jusqu'au 20, vents très-variables et temps beaucoup plus chaud par la sensation qu'il cause que par l'élévation du thermomètre, qui ne monte pas au-dessus de 31° $\frac{1}{2}$ et marque presque toujours de 27 $\frac{1}{2}$ à 29° $\frac{1}{2}$. Plusieurs grands coups de vent, et notamment le 23 ; celui-ci renverse un grand nombre de cases d'Indiens qu'il détruit même complétement, aussi les Espagnols appellent-ils ces ouragans les tremblements de terre des Indiens : dans cette soirée, tous les villages des environs de Manille furent inondés et couverts de plusieurs pieds d'eau dans leurs rues ; à Saint-Matthieu du Mont, village à 4 ou 5 lieues de Manille, il périt au moins cinquante personnes.

Novembre. Saison des vents de nord-est ; fort beau temps, quelques jours couverts, mais peu de pluie : maximum de chaleur, 28 à 29° $\frac{1}{2}$; un jour (le 25), 30° $\frac{1}{2}$; minimum, 19 à 20°.

Décembre. Vent nord-est ; mauvais temps jusqu'au 5, variable du 6 au 17 ; le reste du mois très-beau : le thermomètre, minimum, de 18 à 20° ; maximum, les cinq premiers jours, de 22 $\frac{1}{2}$ à 24° $\frac{1}{2}$: du 6 au 17, 27 $\frac{1}{2}$ à 28° $\frac{1}{2}$; les jours de pluie, 23 $\frac{1}{2}$ à 25° $\frac{1}{2}$; du 18 au 31, 26 $\frac{1}{2}$ à 27° $\frac{1}{2}$.

La quantité de pluie qui tombe à Manille est, année moyenne, de 98 pouces : le maximum observé a été de 114 pouces et le minimum de 84 pouces ; en mai 1749 et en février 1803, il y est tombé de la grêle.

La pureté des nuits facilite l'observation des étoiles filantes ; on en voit un grand nombre à Manille.

Pour achever de faire connaître le climat des Philippines, il reste à indiquer les effets qu'il produit sur l'homme, et les maladies les plus communes dans ces îles.

L'air, aux Philippines, est en général fort sain, et l'on y connaît peu de maladies endémiques; les vents d'aval ouvrent les pores et font beaucoup transpirer, effet avantageux à la santé de l'homme.

On a remarqué que le séjour de ces îles est moins funeste aux personnes d'un âge avancé qu'aux jeunes gens, ce qui vient de ce que les premières sont plus prudentes et évitent avec plus de soin les excès de toute espèce.

Comme partout ailleurs, les lieux élevés sont plus sains que ceux qui sont situés dans les vallées, et ceux qui sont exposés aux vents de mer le sont plus que ceux qui en sont abrités. Les vents de terre passant par-dessus les vastes forêts vierges engendrent des fièvres intermittentes auxquelles les provinces de Cagayan, de Pangasinan et de la Nueva-Ecija sont particulièrement exposées et dont les soldats qui y sont envoyés deviennent souvent les victimes.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que le climat des Philippines est plus salutaire aux naturels du pays qu'aux Européens. Les Indiens conservent une santé robuste jusque dans un âge très-avancé, et l'on voit des hommes de quatre-vingts ans travailler avec une vigueur presque égale à celle des personnes dans toute la force de l'âge; il y a beaucoup de centenaires dans le pays.

Une des maladies les plus communes est la dyssenterie chronique; elle dure souvent pendant des années entières sans qu'on puisse parvenir à l'arrêter : cette maladie présente d'ailleurs un caractère particulier comme affection

nerveuse; les remèdes que l'on emploie avec le plus de succès pour la combattre sont les laxatifs végétaux, tels que l'huile de ricin suspendue dans 4 onces de véhicule gommeux.

Le choléra-morbus asiatique a été épidémique en 1820; on le guérissait au moyen des purgatifs et des vomitifs les plus héroïques. A cette époque, un médecin français, M. Godefroy, devint la victime de son zèle; il fut massacré, avec un grand nombre d'étrangers, par la population de Manille. L'épidémie reparut en 1842, peu de temps après notre départ : nous en avions prédit le retour en observant la constitution atmosphérique de l'année et les maladies qui régnèrent auparavant. Du reste, pendant notre long séjour aux Philippines, nous n'en avons rencontré que deux cas bien tranchés : que l'on nous permette, à cette occasion, de revendiquer l'honneur d'avoir, le premier, employé avec succès, en Espagne, en 1834, l'huile d'olive à dose vomitive pour guérir cette redoutable affection.

Parmi les autres maladies que l'on rencontre aux Philippines, nous citerons l'éléphantiasis, la lèpre, le feu de Saint-Antoine, le *berbu*, qui est une affection caractérisée par un gonflement considérable du ventre et qui tue fréquemment le malade. Le mal que l'on appelle *pasar el hambre* (laisser passer la faim), dont nous avons vu souvent des exemples, tue les Indiens avec une grande promptitude. La syphilis est très-indolente et facile à traiter, quoi qu'en disent nos pathologistes; elle ne résista jamais plus de quinze ou vingt jours dans l'hôpital dont nous étions chargé : les naturels la guérissent par les méthodes les plus simples et dont quelques-unes sont fort curieuses.

Quoique l'on ne soit pas, dans ces îles, aussi exposé aux affections pulmonaires qu'on l'est en Europe, nous y avons

vu un assez grand nombre de maladies aiguës de cet organe, telles que des pneumonies les plus graves, présentant tous les symptômes de celles de l'Europe, et quelques pleurésies. Les phthisies pulmonaires sont, en général, la suite des imprudences que commettent les malades et de la passion de l'Indien pour le bain, qu'il prend en toute position et à toutes les heures de la journée. Est-il enrhumé, il se baigne; a-t-il la fièvre, il se baigne. La plupart des femmes, surtout celles des villages ou provinces et toutes les sauvages, sans exception, vont se baigner aussitôt qu'elles sont accouchées, emmenant avec elles leur nouveau-né. Il est certain que beaucoup d'entre elles s'en trouvent parfaitement bien, mais on ne compte pas le nombre de celles qui en meurent.

Il n'y a peut-être pas de peuple au monde aussi insouciant que l'Indien quand il est malade : sujet à un grand nombre de maladies cutanées, il n'y fait aucune attention; le *bubas*, espèce de syphilide ulcérée, d'une nature fort grave, l'occupe à peine, et, quand il y songe, il se traite lui-même sans appeler de conseils étrangers.

Les médicaments qu'emploient les naturels du pays sont tous tirés du règne végétal ou animal ; ils se servent aussi de révulsifs extérieurs ; ils ont la plus grande confiance dans leurs *mediquilles*, et il faut convenir qu'il s'en trouve quelques-uns qui, par la longue expérience qu'ils ont acquise, savent guérir d'une manière admirable certaines affections que les plus savants médecins abandonnent comme incurables. Nous devons en dire autant des médecins chinois, vrais empiriques et charlatans qui, à Manille, possèdent une pharmacopée abondante en médicaments tout à fait inconnus à nous : de ce nombre sont le *sincat*, l'*aca*, dont ils se servent dans les affections abdominales, dans celles des bronches et que j'ai vus souvent

produire des effets merveilleux, même dans la phthisie pulmonaire; ils ont aussi des remèdes pour les convulsions des enfants, des emplâtres merveilleux et une foule de médicaments applicables à l'extérieur.

Plus confiants que nous dans l'action de leurs médicaments, ils ne saignent ni n'appliquent de sangsues en aucune circonstance; ils affectionnent surtout les topiques, les révulsifs et les dérivatifs.

Les Indiens sont très-habiles à retirer des pustules de la gale l'animalcule qu'ils appellent *arador* ou *cagao;* ils le trouvent dans un petit conduit placé à côté de la pustule, et ils le vont chercher avec la pointe d'une aiguille, pour le placer sur l'ongle où on le voit marcher. Grâce à l'excellente vue dont ils sont doués et à leur esprit observateur, ils connaissaient cet animalcule de temps immémorial et le montraient, depuis bien des années, à qui le voulait voir, alors que nous en étions encore, en France, à offrir des prix à qui pourrait en constater l'existence, et à traiter M. Latreille d'imposteur parce qu'on n'avait pas pu, comme lui, le trouver. Nous aurons occasion de revenir, dans le cours de cet ouvrage, sur la manière dont les indigènes et les Chinois traitent les maladies.

CHAPITRE VII.

HISTOIRE NATURELLE.

Règne minéral.

Or. — Fer. — Aimant. — Cuivre. — Plomb. — Soufre. — Houille. — Pierre à chaux. — Plâtre. — Marne. — Agate. — Jaspe et cornaline.— Sels.— Pierre de touche. — Cristal de roche. — Eaux minérales.

Le règne minéral est plus riche aux Philippines que dans aucun autre pays du monde; on y trouve surtout en abondance les deux métaux les plus nécessaires à l'homme, l'or et le fer.

Il y a très-peu de provinces qui ne donnent de l'or, car presque toutes les rivières en roulent et on l'obtient par le lavage; il abonde surtout dans les provinces de Caraga, de Misamis, de Camarines, de Nueva-Ecija et de Gapan. Les endroits les plus riches en or sont Benguet, Suguk et Apayao, dans le Caraballo; Paracole et Mamburao, dans les Camarines; Pitao et Pijoluan, dans la province de Misamis, et les montagnes de Caraga et de Cébu. Dans l'île de Mindanao, l'or est si commun, que, faute de numéraire, les Indiens portent habi-

tuellement sur eux des sacs de sable et de grenaille d'or, dont ils se servent non-seulement pour les achats qu'ils font, mais encore dans les combats de coqs, pour lesquels ils sont si passionnés : en y entrant, ils tirent leur petit sac dans lequel ils prennent, avec les doigts, une pincée plus ou moins forte, selon le pari qu'il veulent risquer en faveur de tel ou tel animal. On assure, du reste, que l'on trouverait de l'or dans toutes les provinces de cet archipel si l'on voulait se donner la peine de le chercher. Toutes les peuplades indépendantes, surtout celles de Mindanao, s'en occupent. Les habitants des montagnes, qui vivent encore à l'état sauvage, tels que les Igorrotes, les Montescos, les Tinguianes, en apporteut à vendre aux chefs-lieux des diverses provinces. L'or de Gapan est le plus pur; il est à 22 carats.

Il est rare que l'on présente, dans le commerce, de l'or en morceaux un peu forts : l'insouciance des Indiens est si grande, qu'ils ne lavent le sable que quand la nécessité les y oblige; car ils savent qu'en peu d'instants ils recueilleront ainsi de quoi nourrir leur famille pendant plusieurs jours. On n'a point encore découvert de mines d'or proprement dites; cependant notre compatriote, M. Oudan de Virlis, homme intelligent et laborieux qui habite les Philippines depuis longtemps, en a reconnu quelques filons dans les montagnes de Caraga (île de Mindanao), où il vit au milieu des tribus sauvages, dont il a pris les habitudes et dont il possède les idiomes. L'or se vend, en général, à 22 p. le tael. Le principal usage que l'on fait de ce métal est pour la bijouterie; le reste se vend aux Chinois et aux métis qui en font le commerce.

Les mines de fer sont très-nombreuses, mais il n'y en a

que fort peu en exploitation : il résulte d'expériences faites à plusieurs reprises que le fer des Philippines est aussi bon que celui de Biscaye. Dans la province de Bulacan et à Moron, on le trouve presqu'à fleur de terre; il est surtout d'une qualité supérieure dans la province de la Laguna ainsi qu'à Antipolo.

A Angat, dans la province de Bulacan, il y a une mine de fer qui a été exploitée pendant quelque temps par le père du propriétaire actuel, don Juan Escalante, de qui nous tenons ces détails, et qui nous a assuré que le minerai rendait 80 pour 100. On envoyait le produit de cette mine principalement dans la Nouvelle-Espagne, où l'on voit encore, à ce que nous croyons, dans le fort de Saint-Jean d'Ulloa, des canons portant le nom de Manille et la date de l'année dans laquelle ils ont été fondus. Du reste, les hauts fourneaux qui avaient été établis près de la mine de fer d'Angat ont été abandonnés, sous le prétexte que l'emplacement, situé dans les montagnes et entouré de rochers, est peu salubre. Il n'y a plus maintenant, en cet endroit, qu'un Chinois qui exploite à sa manière cette riche mine, et du fer qu'il en tire il fabrique des poêles (*carajays*) et des couteaux (*bolocs*) à l'usage des Indiens. Il serait facile d'y établir des usines, car tout près de là coule une petite rivière dont on pourrait essayer de tirer parti. Les produits en seraient transportés en Chine, ainsi que dans les archipels d'alentour, et les navires espagnols qui vont maintenant visiter les ports de l'Amérique méridionale lui en ouvriraient les marchés.

L'Aimant abonde dans les environs de ces mines de fer, et il n'est pas rare d'en trouver par masses considérables.

Nous avons vu de beaux et riches échantillons de Cuivre,

et l'on nous a assuré qu'il en existait des mines dans le Pampanga, les Batangas et même à Mindoro.

Quant au plomb, on n'en a pas encore trouvé en nature; mais diverses circonstances ne permettent pas de douter qu'il en existe dans le pays et notamment sur une des rives du lac de Bay : nous en avons acquis nous-même la preuve. Dans un des fréquents voyages que nous fîmes à Pagsanjan, pour visiter l'excellent M. Santos, alcalde de la province de la Laguna, de qui la porte hospitalière s'ouvre à tous les voyageurs qui s'y présentent, nous descendîmes la belle rivière de Bunbungan, dont la navigation n'est pas sans danger, puisque deux fois nous faillîmes y périr : or, un jour, les hommes qui dirigeaient notre pirogue (*banquero*) nous conduisirent auprès d'une source située entre Mabitac et Paete. L'eau en était noirâtre et répandait une assez forte odeur d'hydrogène sulfuré, ce qui lui avait fait donner par les Indiens le nom de *mabajon tubic*, eau qui pue; elle sort de la montagne, et sa couleur noire et métallique, jointe à son odeur, nous fit conclure que c'était un hydrosulfure de plomb, métal dont les montagnes devaient recéler des mines.

Dans un pays essentiellement volcanique, où l'on rencontre à chaque pas des cratères, les uns éteints, les autres encore en pleine ignition, le Soufre doit nécessairement être fort abondant : toutes les provinces en produisent, mais c'est surtout dans celles de Leyte, de Sambales, d'Albay et dans l'île de Mindanao qu'on en trouve en plus grande quantité.

La Houille abonde en différentes provinces, mais elle n'a pas encore été exploitée en grand. Nous en avons vu de

fort beaux échantillons provenant de la province d'Albay; ils avaient été envoyés à Manille par M. Peñarando, qui offrait d'en expédier pour les usines de cette ville ; mais il paraît que, quoiqu'elle se trouve presqu'à fleur de terre, l'exploitation et les frais de transport la font revenir plus cher que celle d'Europe.

La Pierre à chaux se trouve partout, et cependant il y a beaucoup d'endroits, comme, par exemple, Manille et ses environs, où l'on préfère se servir de coquilles d'huîtres, que l'on brûle pour en faire de la chaux.

Le Plâtre (*yeso*) est plus rare ; cependant il ne manque pas absolument, et l'on s'en procure partout avec assez de facilité.

Le Marbre de toute couleur et de toute espèce abonde aux Philippines ; mais on n'a guère songé à en exploiter les carrières : il y en a de magnifiques dans les montagnes de Marivelès, et toute la province de Bataan en est pleine. Ce n'est que dans quelques églises qu'on a employé le marbre pour ornements. L'indifférence à cet égard est si grande. qu'un alcalde de Bataan nous a dit avoir extrait des blocs énormes, mais n'avoir pas trouvé à s'en défaire.

Quelques provinces fournissent aussi de l'Agate, du Jaspe et des Cornalines.

Les naturels du pays connaissent l'usage du Sulfate de fer et de certains Sels cristallisés qu'ils ordonnent dans quelques maladies. L'île des Negros fournit de la Magnésie, et au village de Dauin on rencontre de l'Alun calciné, au moyen duquel les Montescos guérissent depuis fort longtemps les esquinancies, en l'insufflant dans la gorge à travers un tube de bambou.

Enfin nous citerons encore, parmi les minéraux que produisent les îles Philippines, la Pierre de touche, le Cristal de roche et différents stalactites, mais au sujet desquels nous ne pouvons donner aucun détail, ce qui ne doit pas étonner dans un pays où les renseignements exacts sont si difficiles à obtenir, où les communications sont rares et où aucun chimiste ou minéralogiste habile n'a encore pénétré : là il faut nécessairement se contenter de ce que le hasard vous présente ou de ce que vous pouvez conclure des rapports de personnes privées des connaissances nécessaires.

Les eaux minérales ne peuvent manquer d'être communes dans un pays où la nature est si prodigieusement féconde en produits de toute espèce, et où le sol montueux et volcanique de quelques-unes des provinces offre les circonstances les plus favorables à leur production. En effet, on trouve des eaux thermales sulfureuses à los Baños, près des bords du lac de Bay, dans la province de la Laguna. Un petit établissement, presque abandonné aujourd'hui, reçoit les militaires que l'on y envoie de l'hôpital de Manille. Nous avons déjà parlé des eaux dites *mabajon tubic*.

On estime fort les eaux ferrugineuses de Pagsanjan, dans la province de la Laguna ; celles d'Antipolo jouissent d'une grande réputation : les malades s'y rendent tous les ans, à l'époque de la fête de la Vierge d'Antipolo, qui se prolonge pendant deux neuvaines. De tous côtés y arrivent en pèlerinage une foule immense d'Indiens, de métis, de Chinois, d'Espagnols ; ils assistent à la grande procession et en rapportent des images de la Vierge, des chapelets, des huiles bénites. Le village d'Antipolo est situé sur le sommet des plus hautes montagnes qui entourent le lac de Bay : c'est

une position admirable. En y montant, on découvre successivement : d'abord le lac, puis une grande partie de la province de la Laguna, ensuite celle de Tondo; enfin Manille, la baie, les divers villages qui la bordent, les îles dont elle est parsemée, et tous ces lieux auxquels un œil exercé sait attacher leurs noms à mesure qu'il les reconnaît à travers une lunette d'approche. Nous aurions bien de la peine à faire comprendre à nos lecteurs la beauté enchanteresse de ce site et l'agrément qu'offre le petit voyage d'Antipolo, qui se fait partie par eau, sur la rivière de Pasig, et partie dans des espèces de litières ou de hamacs de bambou portés par deux hommes. Les dévots y vont à pied ou même déchaussés; mais la plupart n'ont d'autre but que de s'amuser. Les Chinois, gourmands, s'y rendent pour faire ripaille.

Les eaux du Chorrillo de Mariquina jouissent d'une grande réputation à Manille ; on prétend qu'elles sont ferrugineuses ; mais, comme elles sont très-limpides, inodores et insipides, nous ne croyons pas qu'elles aient d'autres propriétés que n'en aurait toute eau de source sur des personnes habituées à ne boire que de l'eau de pluie conservée dans des *algibes* ou citernes, ou bien de celle de rivière toujours un peu saumâtre.

Pagsanjan, chef-lieu de la province de la Laguna, possède aussi une source thermale précieuse sur le bord de la rivière de Bunbungan ; elle descend, par un conduit souterrain, du haut d'une montagne et sort de dessous terre, par un jet qui peut avoir près de 4 pouces de diamètre, pour tomber dans un bassin de 6 à 8 pieds de long sur 5 de large, taillé dans le roc et qui contient de 4 à 5 pieds d'eau

limpide et tiède, mais dont on peut diminuer la hauteur à volonté. La source est recouverte par une petite maison, qui malheureusement tombe en ruines, faute de soin. Les arbres qui l'entourent et l'ombragent lui forment un toit de verdure, car elle n'en a pas d'autre. On y arrive par des degrés pratiqués dans le roc et dont la couleur indique la présence d'un principe ferrugineux. Ces eaux sont excellentes pour les personnes qui entrent en convalescence après avoir souffert d'affections abdominales, pour celles qui ont des maladies cutanées et même pour les personnes qui jouissent d'une santé parfaite, que leur usage tend à consolider, en y joignant l'agrément d'un site pittoresque qui ne doit toutes ses beautés qu'à la nature. On y arrive, en pirogue (*banca*), par la rivière, dont les eaux limpides réfléchissent les arbres qui croissent sur ses bords, ainsi que les bambous qui retombent en gracieux panaches, et dont les sommets viennent s'humecter sur sa surface. Des singes se laissent glisser le long des branches pour venir se désaltérer. Au sein de cette nature délicieuse, le silence n'est interrompu que par le plongement mesuré de la pagaie qui sert à diriger votre barque, par le cri des singes, par le chant des oiseaux, par le frémissement que produit dans le feuillage la fuite du gros lézard appelé *iguane,* par le bruit des pas du jeune buffle courant après sa mère et de ceux du sanglier qui fuit à l'approche de l'homme. Tout enchante et ravit dans ces lieux où la nature semble avoir épuisé ses trésors pour donner à ce sol sauvage ce qu'elle a de plus riche et de plus beau, à cet air tout ce qu'elle a de plus caressant et de plus embaumé, à cette eau ses principes les plus salubres, et à ce ciel une pureté que les ouragans seuls viennent parfois altérer.

Analyse des eaux minérales de los Baños.

Hydrochlorate de chaux.	60 grains.
— de magnésie. . . .	2 $\frac{1}{2}$
— de soude..	26
Sulfate de chaux.	4 $\frac{1}{2}$
Fer.	0 $\frac{1}{2}$
Silice..	8
	101 $\frac{1}{2}$

Analyse des eaux de San Juan del Monte.

Hydrochlorate de chaux.	2 grains.
Sulfate de chaux.	2
Hydrochlorate de soude.	1 $\frac{1}{2}$
Carbonate de potasse.	4
Matière organique ou extractive. .	3
	12 $\frac{1}{2}$

CHAPITRE VIII.

HISTOIRE NATURELLE.

Règne végétal.

Riz. — Sucre. — Abaca. — Indigo. — Blé. — Caféier. — Cotonnier. — Cocotier. — Tabac. — Sa fabrication. — Cannellier. — Poivrier. — Piment. — Giroflier.— Cabonegro.— Tamarin. — Maïs.— Patate douce.— Arbres de haute futaie et autres. — Bananier. — Arbres fruitiers. — Végétaux d'Europe. — Fruits. — Fleurs.

Chacun sait à quel point la nature végétale est riche, majestueuse et active dans toutes les contrées situées sous la zone torride; mais parmi ces pays, quelque favorisés qu'ils soient, il n'en est aucun peut-être où elle se montre plus belle et plus féconde qu'aux Philippines. Non-seulement les plaines, mais jusqu'aux plus hautes montagnes sont couvertes d'une végétation spontanée, perpétuelle, toujours verte, entretenue par les abondantes rosées de la nuit, qui la raniment après des jours d'une chaleur excessive.

Les montagnes sont couronnées d'arbres gigantesques que l'œil n'a jamais aperçus que de loin; des îles, frais bou-

quets de verdure, charment le navigateur lorsqu'elles apparaissent à ses regards aux extrémités de l'horizon, et le ravissent jusqu'à l'extase quand il en approche de plus près. Oh! qui pourrait peindre la sensation qu'éprouve un Européen, transporté pour la première fois au sein de ces solitudes vastes et mélancoliques où il n'entend que le gazouillement des oiseaux, les cris des singes et le bruissement des feuilles agitées par le vent! Environné de toutes parts du magnifique spectacle de ces forêts vierges et primitives, tout lui parle de la grandeur de l'Eternel, tout élève son cœur et le porte vers le Créateur, dont on ne peut se lasser d'admirer les merveilles.

Nous terminerons ce chapitre par des détails particuliers sur les différentes espèces de bois que fournissent les Philippines; mais nous croyons devoir commencer la description du règne végétal dans cette belle et riche colonie par celle des plantes de grande production commerciale, et à leur tête se place le Riz.

Le riz est sans contredit le produit le plus important de l'archipel des Philippines, il rend cent cinquante pour cent au cultivateur. Il se divise en deux espèces principales : le riz des plaines et celui des montagnes; mais, en subdivisant encore, on en trouve plus de trente sortes différentes, parmi lesquelles on distingue le *quiriri*, le *quinarayan* et le *romero*, que les habitants du pueblo de Viñan, qui les produit, appellent *señores arrozes*, pour peindre la supériorité de leur qualité.

Toutes ces différentes espèces de riz forment, en proportion de leur qualité, la principale nourriture des hommes et des animaux; leur culture ne coûte presque aucun travail

à l'Indien, elle est même pour lui une source de plaisir, car il aime l'eau et la boue presque autant que le buffle son camarade de labour.

Le riz de montagne se plante après les premières pluies; les tribus sauvages et une grande partie du reste de la population brûlent à cette époque les herbes et les arbres, et font ensuite, avec un petit bâton, un trou dans la terre pour y jeter la graine de riz; c'est dans le mois de juin qu'on sème celui des plaines; on le jette dans la vase après y avoir passé le *peine* (peigne); on forme ensuite la pépinière (*binji*), d'où l'on tire les plants, quand ils ont atteint la hauteur de 8 à 10 pouces, pour les replanter à de plus grandes distances les uns des autres. La récolte se fait en novembre, épi par épi, et alors tout le monde, hommes, femmes, enfants, vieillards, se met au travail avec la même ardeur : c'est une fête de famille. On commence par amasser le riz en bottes et en meules; puis on sépare le grain de la paille en le foulant aux pieds : ce riz, nettoyé ensuite de son enveloppe à l'aide du pilon ou de certaines machines, s'appelle *bigas*. C'est du *canin* ou de la *morisqueta*, quand il est cuit à l'eau et prêt à être mangé. On ne fait point d'irrigations artificielles, comme dans d'autres parties de l'Océanie, par exemple, à Java, où la terre moins fertile, parce qu'elle est plus grasse, a besoin d'être plus détrempée. Aux Philippines la nature fait tout, et le ciel y refuse rarement l'eau que la terre exige pour sa culture. Quel beau spectacle n'offrent-elles pas, ces rizières, s'élevant par gradins, que l'on découvre dans certaines parties du pays! C'est dans les plaines immenses qui s'étendent entre Mariquina et le Pasig que croît le riz appelé par les naturels *macan*, et, sur le versant des montagnes, le

mangara, dont le grain est plus gros et plus dur. Dans quelques provinces on fait deux récoltes par an, ou bien après la récolte du riz on plante le maïs; dans ce cas, lorsque le riz a lui-même succédé à la canne à sucre, ce qui arrive souvent, la terre se trouve avoir été productive pendant tout le cours de l'année. Quant au riz, sa culture se borne à jeter le grain dans la vase, à l'arracher, à le replanter et à faire la récolte, sans qu'il nécessite, du reste, aucun soin pendant sa croissance.

Le *caban*, mesure du pays et qui équivaut à 133 livres, vaut de 11 à 12 francs, en première qualité; mais, en général, on achète le riz à raison de 8 ou 9 francs. Dans l'intérieur du pays, il est d'un prix plus modéré encore, et l'Indien de la compagne, à qui le *palay* ne revient qu'à 3 francs, le pile lui-même, avec le secours de sa femme, dans son mortier ou *losong*, chaque fois qu'il veut s'en servir pour ses repas.

Indépendamment de la grande consommation intérieure, le riz est pour les Philippines un objet de commerce des plus importants; on en envoie beaucoup en Chine, où, pour peu que la récolte ait été médiocre, on en trouve un prix très-élevé; il y est reçu franc de droits d'entrée, et, lorsqu'on en apporte une certaine quantité, il affranchit même de tous droits le navire qui veut remonter la rivière de Canton jusqu'à Whampoa.

Après le riz vient la Canne à sucre : on la plante aux mois de mars et d'avril, afin qu'elle soit déjà forte quand viennent les pluies; la qualité est excellente. Il y en a de deux espèces, la rouge et la verte; quoique plus grosse que celle de Java, elle n'a pas les nœuds aussi éloignés que celle des îles Sandwich. Cette dernière espèce a été cultivée depuis

quelque temps dans l'habitation (*hacienda*) de Jalajala, située sur le lac de Bay. Cette belle propriété a passé des mains de M. de la Gironnière dans celles de MM. Vidie, Français comme lui, et qui la tiennent comme lui sur le meilleur pied.

L'Indien écrase la canne sous un moulin en pierre (*trapiche*) et en fait cuire le jus dans des vases de terre; mais ces opérations se sont bien perfectionnées depuis qu'un industriel français, M. Delaunay, qui a succombé à un excès de travail, a importé de l'île Bourbon aux Philippines l'art de construire les fourneaux qu'il a fait adopter à Calauan, propriété de M. Inigo de Azaola, et dans celles de MM. Vidie et de M. Domingo Rojas, les planteurs les plus avancés de l'archipel.

On connaît dans le commerce trois espèces de sucre : le blanc, qui vaut de 3 à 4 piastres le picol ou pécul; le brun ou *prieto*, qui se vend de 2 à 2 1/2 piastres pour la Nouvelle-Hollande. Cette seconde espèce se mêle avec une autre, plus commune encore, pour l'usage des Indiens, qui en confectionnent plusieurs sortes de *dulces* ou bonbons, comme, entre autres, la *panochia*, qui est faite avec du sucre commun et de la noix de coco coulée dans une partie de l'écorce de ce fruit, dont elle prend la forme : c'est souvent le plat de douceur ordinaire de l'Indien; il en assaisonne son riz cuit et ne peut se dispenser d'en mâcher quelques morceaux avant de boire son eau, seul liquide dont il humecte ses repas et qu'il ne prend qu'après qu'ils sont finis.

Ce sont les provinces de la Pampanga, de Bulacan et de la Laguna qui fournissent les meilleurs sucres; les qualités inférieures viennent de Cébu ou d'Iloïlo; l'époque de la récolte varie selon les provinces.

L'Abaca est la filasse du *Musa textilis*, espèce de bananier qui ne produit qu'un petit fruit de mauvaise qualité ; il se plante par boutures et multiplie avec une promptitude extraordinaire : on ne le trouve pas dans toutes les provinces; là où il croît, il sert le plus souvent à défendre les cacaotiers de l'ardeur du soleil.

On distingue plusieurs qualités d'abaca selon les diverses espèces de filaments qu'il fournit, et chacune de ces qualités porte un nom différent : c'est au bout de trois ans que l'on peut commencer à enlever l'écorce ou feuille extérieure de ce palmier, quand elle devient noire à son extrémité supérieure déjà inclinée. On la coupe par lanières, on l'écrase à coups de bâton ou à l'aide d'un instrument semblable à celui dont on se sert en Europe pour rouir le chanvre; on l'expose ensuite au soleil, en prenant soin qu'elle ne reçoive point de pluie; puis on la secoue, on la lave, on la sèche de nouveau, on la réunit par ballots pressés d'un pécul que l'on vend 2 piastres en province, 3 1/2 et 4 piastres à Manille : on recommence à enlever les fibres tous les mois, jusqu'à ce que l'arbre ait atteint l'âge de cinq à sept ans.

On cultive l'abaca dans un grand nombre de provinces, mais les fils les plus estimés viennent de celle d'Albay et, dans celle-ci, plus particulièrement des pueblos de Donsol, Sorsogon, Tabaco, Cameli et Quipa. On se sert de cette qualité, mêlée à de la soie, pour confectionner les étoffes à l'usage des Indiens, et que l'on appelle *sinamay*; les *guinaras* sont d'autres étoffes plus grossières, qui se font de même avec de l'abaca.

Ce palmier croît aussi abondamment dans la province de Leyte, autour des villages de Massim, Hilongos, Solmo, Ca-

rigara, Balobo, Tánauan, Calvallo, Catalaman, Catubic, Palapa, Besonhem, Guinan, Basey, Parañas, et dans les villages de Cagayan-Chico, de Caminguin, etc., de la province de Misamis.

L'exportation de cette matière, après avoir été pendant assez longtemps très-peu importante, augmente prodigieusement et d'un jour à l'autre, quoiqu'elle ait comme tous les produits des intervalles de stagnation : cette faveur est due à la suppression des droits de sortie. Ce sont surtout les bâtiments des Etats-Unis qui chargent cet article : on trouvera plus de détails à ce sujet dans le chapitre du commerce.

Le *Buri* ou *buli* (*Corypha*) est un palmier dont les feuilles servent à faire des nattes et autres objets utiles : on fait bouillir les épines et on en tire des fils avec lesquels on fait des nattes d'une espèce particulière que l'on appelle *sagouran*. Des fleurs on extrait la liqueur appelée *tuba* et du sucre, dont nous aurons occasion de parler par la suite; on en obtient aussi le yoro; cet arbre ne fleurit qu'une seule fois et meurt aussitôt que la graine est mûre. Avec les fruits on fait des chapelets.

L'Indigo (*Indigofera tinctoria*), connu aux Philippines, comme dans toutes les colonies espagnoles, sous le nom d'*añil*, est en général d'une qualité supérieure dans ces îles. On en connaît de trois espèces : les provinces d'Ilocos et de Pangasinan sont celles qui en produisent les quantités les plus considérables; mais l'indigotier croît aussi abondamment dans celles de la Pampanga, de Bataan, de la Laguna, de Tayabas et de Camarines, dont le sol, très-humide, lui est particulièrement favorable.

La culture du Blé n'a pas pris encore une grande extension; celui que l'on récolte dans les provinces ne suffit pas à

la consommation du pays, de sorte que l'on est obligé d'en faire venir de la Chine et de l'Inde et que l'on tire même de la farine des Etats-Unis. Du reste, le blé d'Ilocos et celui de Tayabas sont les plus estimés : il vaut en général, sur la place, de 5 à 6 piastres le picol de 30 gantes, ou 133 1/2 livres anglaises; mais le prix s'en est élevé quelquefois jusqu'à plus de 8 piastres.

Le Cacao (*Theobroma cacao*) se sème en novembre et jusqu'en janvier, dans un terrain coloré, un peu argileux, après qu'on a laissé tremper les graines de sa capsule, pendant quelques heures, dans l'eau, en laissant environ 3 mètres de distance entre chaque pied, et en les plantant, autant que possible, à l'ombre des bananiers. Leyte, l'île Negros, Cébu, Bohol, Samar, Misamis, Carraga, la Laguna et Pangasinan sont les provinces qui, toutes, en produisent plus ou moins; mais les quantités les plus considérables se trouvent dans l'île Negros et dans les provinces de Cébu et de Samar. Le cacao de Cébu est d'une qualité bien supérieure à celui des Caraques; celui de l'île Negros, où il croît spontanément sur les montagnes, habitées par les Igorrotes et les Negritos, rivalise avec celui de Ternate et de Manado.

On trouve parfois des cacaotiers plantés dans les cours des maisons particulières, d'où l'on a conclu que la culture de cet arbre n'est pas aussi délicate qu'on le prétend, et qu'on pourrait avec un peu de soin l'étendre davantage. On mêle souvent le cacao des Philippines avec celui de Guayaquil, qu'il est cependant facile de reconnaître par sa qualité inférieure, ainsi qu'avec celui que les Chinois rapportent de Ternate, qui est bon, mais inférieur au cacao des Bisayas.

Tout le produit se consomme dans le pays ; les naturels en prennent une ou deux fois par jour, en infusion, comme

les Chinois prennent du thé, en y faisant tremper une canne à sucre cassée par morceaux, à défaut de sucre en nature : il serait d'ailleurs fort difficile d'en porter en Europe, parce qu'il est sujet à se pourrir et à être dévoré par les insectes.

Le Caféier (*Coffea arabica*, Lin.) est un arbuste qui donne des fruits rouges dont le centre est occupé par des graines qui forment ce que l'on appelle le café. Celui qui croît aux Philippines fournit une fève d'excellente qualité; le café des provinces de la Laguna, de Tayabas et de Batangas ne le cède point à celui de Java et de la Martinique, tandis que celui de Silan peut lutter contre la graine de Moka.

Son abondance est si grande, qu'il croît spontanément sur beaucoup de montagnes; dans certaines provinces, il n'y a pas de maison qui ne soit entourée d'un petit clos planté en caféiers; en un mot, cet arbuste s'élève partout où soit le hasard, soit la main insouciante de l'Indien en a laissé tomber la graine.

Il y en a deux espèces qui ne se distinguent que par la grosseur de la fève; il se vend de 50 à 60 fr. le picol.

Le café de l'année est vert, et on le préfère à celui de l'année précédente, dont la couleur est plus foncée et brunâtre. On a tout fait pour sa culture.

Cependant, malgré la fertilité admirable du sol et les grands encouragements que la Société économique, autorisée par le gouvernement, accorde à sa culture, la prime de 40,000 francs, qu'elle promet à quiconque planterait 60,000 pieds de caféier, n'a encore été obtenue que par M. Paul de la Gironnière et deux autres personnes.

Le Cotonnier (*Gossypium herbaceum*), qui donne des produits supérieurs même à celui de Bombay et peut-être du monde entier, est de deux espèces, dont l'une forme un

grand arbre et l'autre un petit arbuste. Le coton produit par ce dernier est tantôt blanc, tantôt couleur de cannelle (*coyote*). La récolte, toute considérable qu'elle est, ne suffit point à la demande, et la plus grande partie en est absorbée par les manufactures de l'intérieur. On le cultive surtout dans les provinces d'Ilocos et de Batangas.

Après que le coton en a été séparé de la graine par un procédé fort simple, on l'apporte au marché de Manille, où on le soumet à une pression assez forte pour le réduire à un très-petit volume; après quoi on l'expédie pour ses diverses destinations.

Les Indiens le font entrer dans un grand nombre de leurs tissus, et c'est dans la province d'Ilocos que s'en fait la plus grande consommation pour les manufactures qui y sont établies : celles de Pangasinan, de la Laguna et de Batangas en font aussi un grand usage. On le mêle avec de la soie pour en faire des pantalons aux indigènes, ou bien avec de la piña et de la soie et même avec de l'abaca pour en fabriquer des chemises d'une beauté remarquable et qu'on appelle *sinamay* de *sinulít*.

Le Cocotier, *nioc* des Tagales (*Cocos nucifera*), est un végétal des plus précieux, puisque l'on en utilise les racines, le tronc, les feuilles et jusqu'aux moindres parties de son fruit. Ce palmier se trouve dans toutes les provinces des Philippines, mais surtout dans celles de la Laguna, de Leyte et de Samar. Dans ces provinces, on tire de la noix une huile très-supérieure, par la qualité, à celle qui vient des îles Bisayas, ce qu'il faut attribuer à la différence des procédés que l'on emploie pour l'obtenir, l'une provenant de la cuisson et l'autre de la fermentation. La première est dite huile de la Laguna ou *olorosa*, et l'autre huile de *cararoas*, parce qu'elle vient des

Bisayas dans des embarcations de ce nom : son odeur fétide l'a fait nommer aussi *mabajon lañis*, huile qui sent mauvais.

L'écorce ou péricarpe de la noix de coco s'effile et sert à calfater les navires; on en fait aussi des câbles très-estimés : avec l'écale l'Indien confectionne de petits meubles curieux, où sa patience s'exerce de toutes les manières, ainsi que des tasses, des cuillers et des ustensiles de cuisine. En la brûlant, on en fait du noir végétal qui sert à la teinture. Le tronc et les feuilles du cocotier entrent dans la confection des maisons des Indiens, le premier pour faire des pieux, les secondes pour en couvrir le toit. On tisse les fibres de ces mêmes feuilles et l'on en fait des vêtements, tandis que de leurs nervures on fait des balais. La noix se confit au sucre, ou bien l'on en tire une espèce de vin, du vinaigre et des spiritueux. L'eau vulgairement appelée lait de coco possède des vertus médicinales; c'est un puissant diurétique et un laxatif. La racine, rôtie devant le feu, donne une décoction que les Indiens regardent comme un excellent remède dans la dyssenterie, et nous avons été nous-même dans le cas de l'employer avec succès.

Le Tabac (*Nicotiana Tabacum*) est l'objet le plus important du commerce de cet archipel. Ses feuilles, qui, dans toutes les provinces, sont d'une excellente qualité, parviennent, dans quelques-unes, à un point de perfection tel, qu'elles soutiennent la comparaison avec celles de la Havane. Le gouvernement s'est réservé le monopole de la vente du tabac. Quant à la culture, elle n'est libre que dans les Bisayas; à Luçon, au contraire, elle est soumise au contrôle du gouvernement. Il permet aux propriétaires (*cosecheros*) de la cultiver dans la Pampanga, à Gapan, dans la Nueva-Ecija et

dans la province de Cagayan; mais il leur achète toute la récolte à des prix convenus.

Que l'on nous permette d'entrer ici dans quelques détails sur la manière dont se fait la cueillette des feuilles du tabac, et sur leur livraison au gouvernement dans les deux provinces de Cagayan et de Gapan.

La feuille du tabac de Cagayan est naturellement sèche et jaune; elle est remise à l'alcalde *colector* du tabac, qui reçoit pour émoluments tant pour cent de la valeur qui lui est livrée. Le tabac de Gapan est d'une couleur plus foncée; il est remis au *factor*, espèce d'administrateur subalterne, placé sous le directeur des tabacs de Manille et qui réside dans la *factoria* de Gapan. Des gardes, espèces de douaniers, assistent à la cueillette, dont le produit est porté dans les *camarines* ou hangars, où on le laisse fermenter en tas; là on le trie et on en forme cinq classes, depuis les plus grandes feuilles jusqu'aux plus petites; des femmes rassemblent les feuilles de chaque classe et les enfilent par dizaines, avec de petites broches de bambous qu'elles passent par les nervures, après quoi elles les suspendent, pour les faire sécher, dans un endroit exposé à un courant d'air. Chacun de ces paquets de dix feuilles s'appelle un *palito;* dix *palito* font une *mano*, et trente *mano* de cent feuilles font un *fardo*. On les classe ensuite de nouveau par première, deuxième et troisième qualité, et on les paye sans les peser, savoir : la première qualité à 8 p. 6 réaux, la seconde à 7 p. et la troisième à 5 p. Les premières feuilles doivent avoir environ 28 centimètres de long. Du reste, ces prix sont si bas, que les cultivateurs cherchent tous les moyens possibles de faire la contrebande.

Des *aforadores* reconnaissent le tabac dont les fardos pèsent 34$^{kil.}$,50; il est ensuite chargé, celui de Gapan sur des bateaux appelés *cascos*, qui se rendent avec une escorte à Manille, et celui de Cagayan sur des navires qui vont le prendre dans la rivière de cette province. Arrivé à Manille, le tabac est emmagasiné pour être envoyé, une partie en feuilles, en Espagne, et l'autre partie aux fabriques du gouvernement colonial, où il est manufacturé. Contrôlé de nouveau à Manille, on le distribue aux ouvrières dites *dobladoras*, qui le mouillent, soit avec de l'eau, soit, ce qui vaut mieux, avec du vinaigre ou du rhum, comme le font les particuliers. Ces mêmes *dobladoras* fabriquent aussi les cigares (*tabacos*) et les remettent aux *celladoras*, qui les vérifient. L'intérieur des cigares, nommé *tripa*, se compose, en général, de tabac inférieur ou de Gapan, tandis que l'extérieur, nommé *capa*, d'une belle couleur, est du tabac de Cagayan dont la feuille a été battue et rendue unie par la percussion répétée d'un caillou dont chaque ouvrière est munie pour cet usage : aussi, lorsqu'elles veulent, comme il arrive quelquefois, en fabriquer de contrebande, le bruit qu'elles font sur la table avec ce caillou les trahit. Quand les cigares sont manipulés, elles les rognent avec des ciseaux sur un fragment de bambou qu'elles appellent *mena*; puis elles les roulent sur une surface unie pour les polir et en faire des paquets de différentes grandeurs, composés chacun de dix cigares et que, selon leur longueur, on appelle de première ou de seconde *mena*, de *quinta* ou de *quarta superior*.

Cela fait, elles réunissent les paquets pour en former des caisses de cinq cents et de mille cigares. Les *batidas*, qui se réunissent par paquets de trente cigares, sont fabriqués

avec du tabac de qualité inférieure; ceux-ci sont consommés par le peuple de Manille ; il ne s'en exporte qu'une fort petite quantité.

Les fragments des feuilles servent à faire des cigarettes, et cette fabrication est confiée à des hommes qui les plient et les distribuent au simple tact en petits paquets avec une rapidité merveilleuse ; ces cigarettes sont renfermées dans de petits étuis de papier portant l'estampille de la fabrique.

M. Jean Dussoulier, notre estimable compatriote, forcé de quitter la France pendant le régime de la terreur, entra au service de l'Espagne et fut envoyé à Manille, où il occupe aujourd'hui le grade de lieutenant-colonel. Il a trouvé le moyen d'utiliser jusqu'aux plus petites parcelles de tabac, même les feuilles défectueuses, rebut des fabriques, et qu'avant lui on était obligé de brûler pour qu'elles ne tournassent pas au profit de la contrebande. Ce citoyen industrieux en fait du tabac à priser. Il rend gratuitement ce service au gouvernement; mais la colonie n'attache pas autant d'importance qu'elle le devrait à la nouvelle industrie dont il l'a dotée.

Les produits du monopole des tabacs augmentent considérablement tous les ans, au point que le gouvernement a été obligé d'ouvrir des fabriques nouvelles.

Passons à un autre produit du règne végétal, au Cannellier (*Cinnamomum*), qui est très-abondant dans les montagnes de l'île de Mindanao, mais dont on n'a pas encore eu de satisfaisants résultats, quoique l'on prétende qu'un Hollandais en a obtenu autrefois des échantillons de belle qualité, et que don Inigo de Azaola en a trouvé également dans la province de la Laguna. Il paraît néanmoins certain que

la cannelle des Philippines n'est autre chose que la variété que l'on appelle *Cassia lignea officinarum* (*Laurus cassia*, Bl.).

Le Poivrier (*Piper nigrum*) donnait, à une certaine époque, des produits fort abondants; mais les Indiens, ennuyés d'une récolte aussi minutieuse, y renoncèrent pour s'adonner à la culture du café. Cet abandon est à regretter, car le poivre des Philippines était d'une qualité supérieure.

Le Piment rouge vient très-bien dans les Bisayas et forme, pour les Indiens, le principal assaisonnement de leur riz; c'est là un trait de ressemblance de plus de ces peuples avec les Malais de Java, dont il est l'aliment indispensable.

On assure que le Giroflier (*Caryophyllus aromaticus*) et le Muscadier sauvage (*Myristica aromatica*) existent dans les îles de Mindanao et Palawan.

Le Cabonegro (*Borassus gomutus* de Lin.), *Ijou* ou Gumuato des Malais (*Caryota onusta*, Bl.), est une espèce de palmier qui fournit une filasse noire très-forte et incorruptible: on trouve cet arbre sur le bord des rivières; son écorce, quand elle vieillit, devient rugueuse, s'entr'ouvre par le haut et laisse voir cette espèce de chanvre noir. On en fait des câbles pour les ancres et pour les amarres des embarcations.

Le Tamarin (*Tamarindus indica*) croît abondamment dans toutes les îles Philippines, mais on en néglige l'exploitation; son fruit ne sert plus que pour assaisonner les mets, en place de vinaigre ou comme médicament; il pourrait cependant devenir d'une grande importance, car il n'exige point de frais de culture et vient spontanément partout où la graine tombe, même sur les routes.

Le Maïs et la Patate (*Convolvulus Batatas*) remplacent le riz quand la récolte a été peu abondante ou quand le prix en

devient très-élevé par une raison quelconque. C'est alors que les indigènes mangent le maïs cuit dans l'eau ou grillé.

Indépendamment des nombreuses productions que nous ne pouvons énumérer et qui sont naturelles à l'archipel des Philippines, il suffirait de le vouloir pour y cultiver et obtenir toutes celles des Moluques.

Il nous reste à mentionner les végétaux de toute grandeur qui fournissent aux habitants des Philippines des ressources à tous leurs besoins, depuis les arbres les plus forts et les plus majestueux dont la cime orgueilleuse s'élève à une immense hauteur, jusqu'à l'humble mûrier, indispensable aux manufactures de soie, mais qu'on néglige d'utiliser. Les forêts encore vierges de cet archipel suffiraient pour fournir de bois l'Europe entière ; on peut même avancer hardiment que l'on y trouve presque toutes les espèces que produisent l'Asie et l'Amérique. Là croissent et les bois de teinture, tels que le campêche, et les bois de construction les plus durs. Là se trouvent le *Molave* et le *Banava*, qui résistent à l'eau pendant plusieurs siècles; le Teck (*Tectonia grandis*) croît à Mindanao; le *Palomaria* fournit un baume précieux; le *Palétuvier* couvre partout le rivage de la mer; le *Mangatchapui*, le *Guijo*, le *Iacal* servent pour la charpente; pour les moulures et les ornements, on trouve l'ébène noir, le *Camagon*, espèce d'ébène à veine blanche, l'*Alintatao*, bois d'une couleur brunâtre, avec des veines très-larges, jaunes comme du safran; le *Malapatay*, qui est jaune et noir; le *Cansilay* de l'île Negros est blanc veiné de rose. Avec le *Narra*, espèce d'acajou rougeâtre, on fait des tables de vingt couverts d'une seule pièce et même de grandes portes : le *Tindalo* est tantôt noir et tantôt

rouge et le *Lanete*, qui tout blanc est susceptible de prendre un fort beau poli.

La plupart de ces bois sont d'une dureté telle, que les meilleurs outils se brisent en les travaillant, et, dans le nombre, il y en a que les naturalistes n'ont pas encore classés. Les uns arrivent dans la baie de Manille, par les rivières ou par le lac de Bay; d'autres descendent les montagnes de la Nueva-Ecija, traînés par des centaines de buffles montés par autant d'indigènes, jusqu'à la rivière de Gapan, d'où on les dirige à flot sur l'arsenal de Cavite, dont les chantiers construisaient autrefois les galions; il y a aussi des bois mous et légers dont on fait des pirogues et des paraos d'une seule pièce. Madame Ana-Maria de Cordova, femme d'un rare mérite, et à laquelle je suis redevable de notes les plus intéressantes sur son pays, nous a assuré que, pendant que son mari était gouverneur de l'île de los Negros, où ce colonel fut assassiné par trahison, il avait fait construire, avec un seul tronc d'arbre, une petite goëlette à laquelle on n'ajouta que les bordages.

Nous nous étions procuré des échantillons de toutes ces différentes espèces de bois que nous oubliâmes à Cadix à notre retour des Philippines et que nous n'avons pu retrouver. Nous sommes à regret dans l'impossibilité de nous étendre plus longuement sur cette matière. M. le colonel du génie D. Th. Cortès a formé un tableau général des bois des Philippines; il y a considéré tous ceux qui existent dans cet archipel en indiquant leurs noms indigènes, leur usage, leur élasticité, et toutes leurs propriétés physiques. Pour donner une idée des bois déjà étudiés que contiennent les forêts des Philippines, nous dirons que la province de Cavite en

produit vingt-trois espèces différentes; la province d'Ilocos-nord, qui a été une des mieux explorées, en fournit cent seize espèces; Bataan, soixante; la Laguna, trente; Tayabas, quarante-cinq; Nueva-Ecija, trente-huit; Mindao, trente-neuf; Misamis (très-peu explorée), six; île Negros, soixante-cinq; Bulacan, trente; Leyte, quarante-cinq; Capis, vingt-six; Antique, vingt-trois; Camarines, quarante-cinq; Ilocos-sud, trente-cinq; Zambales, vingt-six.

A côté de ces arbres majestueux, géants des forêts, croissent plus modestes ceux dont les fruits savoureux fournissent aux habitants une nourriture aussi saine qu'agréable.

On compte, aux Philippines, plus de cinquante variétés de bananiers (*Musa paradisiaca*), tous connus par les indigènes sous le nom de *Saguing*. Il en est beaucoup qui n'ont pas encore été étudiés par les botanistes, mais à la plupart desquels on a donné des noms qu'on a classés selon la bonté des fruits; dans le nombre, on cite le *Buñgulan*, le *Lacatan*, l'*Obispo*, le *Tonduque*, le *Gloria*, le *Letondal* (ainsi appelé du nom du missionnaire français qui l'importa dans ce pays), le *Pepita*, le *Morada*, le *Saba*.

Le Manguier (*Mangifera indica*), dont le fruit ne se trouve nulle part aussi développé et aussi exquis, compte, comme le Bananier, un grand nombre d'espèces différentes. On pourrait presque en dire autant des variétés d'Oranger (*Citrus aurantium*), de Citronniers (*Citrus notissima*, Bl.), du Pamplemoussier (*Citrus decumana*), de l'Attier (*Annona squamosa*), du Lanzonier (genre nouveau du P. Blanco, qu'il faut classer dans les *Méliacés*), du Sapotillier (*Sapote nigra*, Bl.), du Jaquier (*Artocarpus integrifolia*), des Jambosiers

Tampoy et *Macupa*, fruits à odeur de rose (*Eugenia malaccensis, Eugenia jambos*), du Letchier (*Euphoria Litchi*), le Mabolo (*Diospiros kaki*), le Santol (*Sandorium ternatum*, Bl.), le Lomboy (*Calyptranthes gambolana*), du Goyavier (*Psidium aromaticum*, de l'Ananas (*Bromelia Ananas, Piña* des Tagales), dont les feuilles servent à la confection des tissus précieux et inimitables connus sous le nom de *piña* et de *nipis* et aussi de presque tous les fruitiers du tropique, au premier rang desquels il faut placer incontestablement le *Mangoustan* (*Garciana mangostana*, Lin.), qui croît, dit-on, en abondance, dans l'île de Mindanao.

Tous ces fruits servent, dans tout cet archipel, à faire d'excellentes confitures (*dulces*), qu'on fait aussi avec le Fucus appelé *Gulaman* (*Fucus Gulaman*, Bl.). Dès que vous entrez dans une maison de Manille, riche ou pauvre, car les habitants des Philippines sont prévenants et polis, on ne manque pas de vous offrir quelques-unes de ces gourmandises accompagnées du verre d'eau obligé, du cigare de Cagayan ou de Gapan et quelquefois même du bétel aromatique, vous êtes tenu d'en accepter, car refuser entièrement serait pour eux presque une offense.

Parmi les fruits et les végétaux d'Europe, il en est beaucoup qui réussiraient à Manille, pourvu que l'on prît soin de les abriter contre la trop grande chaleur, qui les ferait dégénérer. On y trouve des melons de différentes espèces et d'excellentes Pastèques (*Sandia*); le raisin de treille est délicieux à Cavite, mais on n'a pas encore pu l'obtenir ailleurs. Dans les potagers, on cultive des choux, des laitues, des asperges, des pois, de gros et petits haricots et autres légumineuses.

Avec les *Pajos* (*Paho mangifera*, Bl.), les *Banquilin* ou *Iba* (*Cicca acidissima*, Bl.), les *Balimbin* (*Averrhoa carambola*), les *Camias* (*Averrhoa bilimbi*) et les petites Mangues encore vertes, on fait des conserves au vinaigre et même à l'eau salée, hors-d'œuvre (*apetitos*) qui ont bien leur prix, dont les habitants sont si friands qu'ils en mangent jusqu'à se rendre malades; les excès qu'ils commettent en ce genre sont une des causes de la dyssenterie qui en enlève un si grand nombre.

On trouve encore dans ce pays des plantes qui fournissent de délicieuses fécules dont les habitants de beaucoup de provinces font leur principale nourriture quand le riz vient à manquer; tels sont le *Curcuma angustifolia*, le *Tacca pinnatifida*, le *Sagus Rumphii*, le *Corypha*, dont on fait des nattes appelées *sabouran*, du vin et du sucre, qui donnent l'*arrow-root* ou *iourou*, le *Gaogao*, une espèce de sagou, le *Bouri*.

Nous citerons encore, dans les racines, l'igname, la patate douce, l'icama, la gave et celle du *Ficus aspera*, qui se trouve dans certaines provinces et fournit jusqu'à deux et même trois bouteilles d'eau au voyageur altéré.

Parmi les plantes médicinales qui croissent aux Philippines, on compte le cassier, le tamarinier, le tangantangan, le quinquina et d'autres écorces précieuses plus ou moins astringentes, des racines encore inconnues, des purgatifs de toute espèce, des caustiques, des antispasmodiques, des diurétiques et emménagogues très-énergiques; enfin une pharmacopée toute nouvelle dont nous ne connaissons la plupart des plantes que par les noms que les Indiens leur ont donnés : tels sont le *Macabujay* (*Menispermum rimosum*, Bl.), le

Lagondi (*vitex trifolia altissima*), l'*Aligbayon*, le *Calachuchi* (*Plumeria blanca*), dont nous avons nous-même constaté souvent des effets merveilleux. Aussi les médecins des montagnes (*medicos manga-bondoc*) trouvent-ils amplement chez eux, et sans avoir recours aux préparations chimiques, toute la matière médicale dont ils ont besoin; ils râpent les racines et les écorces avec une queue de raie, puis, les administrant sous forme de décoction et appliquant les feuilles comme topiques, ils guérissent souvent, par le simple empirisme, des maladies qui résisteraient aux docteurs les plus habiles.

Les campagnes sont ornées d'une abondance extraordinaire de fleurs d'une admirable beauté, mais qui, en général, sont privées de parfum, quoique, par exception, l'on en trouve aussi qui exhalent l'odeur la plus suave : ces fleurs sont, entre autres, la Rose de Chine (*Hibiscus rosa sinensis*), la fleur de la Passion (*Passiflora*), le *Carallo*, la fleur d'oranger, la *Tchampaca* (*Michelia champaca*), dont le parfum est si délicieux et dont les Indiennes se tressent des couronnes; l'*Alañgilan* (*Unona odoratissima*), le *Caviqui*, l'odoriférante *Sampaguita* (*Nyctantes sambac*). C'est avec cette dernière fleur que les Indiennes préparent elles-mêmes, tous les matins, l'essence dont elles se servent pour leur toilette; elles la font bouillir dans l'huile de coco, et sa décoction devient alors ce que l'on appelle du *lañis oloroso*.

On voit, par l'énumération, quoique imparfaite, que nous venons de faire des produits du règne végétal dans les îles Philippines, que cet archipel possède à lui seul tous ceux qui font la richesse des contrées qui l'environnent, et qu'ob-

jet de l'envie de ses voisins, il n'a lui-même rien à envier à personne. Là se montre le cèdre gigantesque dont les racines sorties de terre ont acquis, avec une prodigieuse élévation, une dimension si considérable, que l'on peut, sans nuire à leur solidité, y percer des ouvertures assez larges pour livrer passage à une voiture attelée. Autour de son vaste tronc, la liane s'enlace et grimpe jusqu'à une hauteur de plus de 200 pieds, tandis que le modeste liseron ne s'élève qu'à quelques pieds de terre. Toute cette belle et riche végétation, dont la verdure ne se fane jamais, offre le coup d'œil le plus imposant et le plus majestueux qu'il soit possible de se figurer. Ce n'est pas seulement par leur substance propre que ces arbres sont utiles; car, outre que les abeilles y déposent de la cire et du miel, ils donnent des gommes, des gommes-résines, des baumes, des essences, et, en un mot, tout ce que l'homme peut leur demander.

CHAPITRE IX.

HISTOIRE NATURELLE.

Règne animal.

Il n'y a point d'animaux féroces. — Buffles. — Sangliers. — Cerfs. — Chèvres. — Chevaux. — Bœufs. — Moutons. — Plæomys. — Musaraignes. — Singes. — Tagua. — Oiseaux. — Poissons. — Crustacés. Caïmans. — Serpents. — Sangsues. — Insectes. — Coquillages.

Les îles Philippines ne sont point infestées par de grands animaux carnassiers, tels que les tigres, les rhinocéros qu'on rencontre à Java. Quelques chroniqueurs prétendirent qu'il y eut des éléphants, ce que des voyageurs historiens répètent encore après eux, au sujet de l'île de Soulou; ils fondaient leur opinion sur ce que cet animal a un nom indigène. Nous savons qu'il en existe sur l'île de Bornéo, et qu'ils abondent dans les forêts qui bordent la province de Wellesley.

Le buffle (*caravao*), que les Malais appellent *karbo*, ce laborieux indigène de l'archipel indien, est, sans contredit, l'animal le plus important que les Espagnols rencontrèrent à l'époque de leur découverte; les natifs l'employaient à la culture du riz. Ce quadrupède, aussi hideux qu'il est indispensable à l'agriculture et aux grandes corvées sous le ciel brûlant des tropiques, dont les montagnes de cet archipel renferment de nombreux troupeaux, est l'animal le plus

précieux lorsqu'on a obtenu de le réduire à la vie domestique, dans laquelle il est le plus souvent élevé; il se plaît dans l'humidité et il travaille dans la fange des rizières; ses moments de repos il les passe dans l'eau; il voudrait l'habiter constamment; il est très-fort, et, quoique sa corpulence soit bien supérieure à celle du bœuf, son agilité est extraordinaire; il traverse avec facilité les jungles les plus épaisses, et il gravit, chargé des plus lourds fardeaux, les plus hautes montagnes et rend mille services à son maître. Passionnée pour son nourrisson, on a vu la femelle du buffle se plonger dans les lacs ou les rivières, et poursuivre à outrance, sous l'eau, le caïman qui venait de le lui enlever. A l'état sauvage, c'est un ennemi redoutable que le chasseur doit craindre de rencontrer; car quelquefois il s'embusque, attaque les passants, les poursuit avec audace, et, s'il arrive à l'indigène d'être assez heureux pour se réfugier sur un arbre, il l'attend avec patience, creuse la terre de ses cornes et fait des efforts inouïs pour le déraciner. Il n'est pas sans exemple que des gens inoffensifs aient été mis en pièces par le buffle qu'un enfant seul conduit journellement, avec la plus grande facilité, dans la vie domestique : je l'ai vu, attelé à l'espèce de charrette appelée *careton*, sur laquelle il traîne de si pesants fardeaux, être pris d'une frénésie subite, se ruer sur les passants et les blesser mortellement.

Le sanglier est d'un goût exquis et préféré au porc domestique, qui est beaucoup plus petit que les nôtres et ressemble, pour les dimensions, au cochon de Wampoha. La chair des porcs de Manille est molle, fade et fournit une alimentation peu agréable; il n'est guère que les Chinois qui en mangent et qui en soient friands.

Le cerf, qu'on rencontre à chaque pas dans les forêts des Philippines, est d'une beauté remarquable dans certaines localités : comme aujourd'hui, les aborigènes se nourrissaient autrefois de sa viande fraîche et en faisaient de la tapa; ils la font cuire simplement sur la braise, et son odeur, son goût exquis rappellent ceux du meilleur mouton de pré salé. Comme le cuir et les cornes du buffle, la peau et les bois du cerf sont des articles de commerce que les provinces de la Pampanga et de Pangasinan envoient sur le marché de Manille. Les tendons de cerf se vendent aux Chinois, qui les considèrent comme aphrodisiaques et en font le plus grand cas pour les exporter en Chine. Sa chair, soit fraîche, soit sèche, est d'une grande consommation dans toutes les Philippines.

Les chèvres pullulent partout et sont si communes, qu'elles errent souvent en liberté sans que personne ne les réclame ; quelques malades boivent leur lait lorsque celui de jument, très-usité à Manille, dans un grand nombre de maladies, vient à manquer, ou lorsque le lait de buffle, qui n'est pas aussi agréable, est trop nourrissant pour les malades auxquels on l'administre.

Le cheval, un peu meilleur que nos *ponies* et qu'on prétend ne pas être indigène de l'archipel indien, se trouve cependant à l'état sauvage dans l'intérieur de Célèbes, et aussi dans l'intérieur des Philippines; il aurait été importé, dit-on, de l'Espagne : dans ce cas, il n'aurait rien conservé du sang des races péninsulaires. La dégénération aurait eu lieu, plus particulièrement, sous le rapport de la taille; car les petits chevaux des Philippines, quoique abandonnés dans les forêts, ou mal soignés et délaissés dans la vie domestique, ne manquent pas d'élégance et même de vigueur, malgré

leur faiblesse apparente : un attelage de deux de ces *ponies* traîne facilement des landaus au moins aussi grands que ceux d'Europe. Sont-ils choisis de bonne heure et soignés convenablement, ils deviennent chevaux de luxe; mais, en tout cas, ils sont précieux pour voyager à travers les sentiers rocailleux des montagnes, les torrents, les chemins boueux, qu'ils franchissent avec ardeur et bien que montés par les hommes les plus robustes : ils descendent avec la même agilité les côtes les plus rapides, et, s'il leur arrive de faire un faux pas, ils tombent instinctivement sur les genoux et se relèvent aussitôt. Leur sabot est tellement dur, qu'ils n'ont jamais besoin d'être ferrés. On les nourrit d'herbe fraîche et de padi au lieu d'avoine; et on les abreuve d'eau édulcorée avec de la mélasse, ce qui leur donne la supériorité qui les distingue de ceux de Java. Un très-bel attelage coûte de 100 à 120 piastres (500 à 600 fr. environ), et l'entretien en est si peu coûteux, que le sous-lieutenant lui-même, à la solde de 55 piastres par mois, a toujours sa voiture.

Le bœuf a été importé d'Espagne et d'Amérique, et, malgré la consommation journalière qu'on en fait dans tous les *pueblos*, il s'y est tellement multiplié, que l'on trouve, dans les forêts, des bœufs sauvages mêlés à des troupeaux de buffles. Il a moins de force, est moins gros que ceux d'Europe, et on l'emploie rarement aux travaux pénibles. Sa chair, quoique moins agréable que celle des animaux européens de son espèce, ne laisse pas que d'être quelquefois savoureuse : celle de la vache, appelée *machora*, est d'un goût exquis; on en fait d'excellentes conserves.

Les moutons abondent dans plusieurs provinces, et particulièrement dans les deux Ilocos; mais ils sont si peu soi-

gnés, qu'ils sont chétifs, d'une mauvaise laine, se vendent à vil prix et sont peu prisés, surtout par les naturels, qui n'en mangent jamais; ils furent importés par les Espagnols.

On trouve encore aux Philippines, parmi les mammifères du genre *plæomys*, le *plæomys Cumingii*. Sa fourrure est couleur de cannelle, et ses pattes sont d'un blanc sale; son mufle est petit, nu, brun, et ses narines sont percées; il a la moustache roide et noire, quatre doigts aux pattes, des ongles forts et un pouce rudimentaire; sa queue est écailleuse et pourtant un peu velue; il a un pied de long du bout du museau à l'extrémité de la queue et présente l'apparence d'un gros rat, quoique les naturels le regardent comme une espèce de lapin : ils lui ont conservé le nom de *parret* que lui ont donné les negritos. Cet animal est rare; il se nourrit de racines et s'apprivoise facilement : M. P. de la Gironnière l'a vu dans les montagnes de la Nueva-Ecija.

La musaraigne (*sorex myosurus*, Pak.) et le *vespertilio borbonicus*, espèces de chauves-souris, se rencontrent dans l'île de Luçon. La province de Bataan produit de très-petites gazelles, des cerfs et des biches très-petites, ressemblant aux *cantchils* de Java et qui sont à peu près de la grosseur du lapin.

On rencontre en tous lieux des singes de différente variété : Mindanao en produit de tout blancs qui ressemblent à ceux de Sandacan au nord-est de l'île de Bornéo; Negros en donne de noirs dont j'ai vu un beau sujet portant une houppe sur la tête. On y trouve des chats sauvages, une petite espèce de renard; le *tagua* ou *guiga*, qui est une espèce de chat volant; des chiens, des rats, et un animal qu'on appelle *mangous*, principal ennemi des rats, qu'il pourchasse, quoiqu'il soit plus petit qu'eux.

Les forêts sont l'asile d'un grand nombre de volatiles d'espèces différentes : on y trouve d'abord des coqs sauvages, ces *labuyos* de petite taille, mais très-courageux au combat, où ils sont toujours victorieux quand on les met en présence des gros et lâches coqs de la Chine, et souvent quand ils luttent contre des adversaires tels que ceux de la province de la Laguna, si renommés par leur valeur; de nombreuses variétés de pigeons parmi lesquels on distingue celui de Cebu, nommé aussi pigeon des sept couleurs, qui est d'une grosseur et d'une beauté remarquables et dont le cou est orné d'une collerette; des tourterelles vertes, noires, grises, chocolat foncé; d'autres encore dont la poitrine offre une tache d'un rouge vif, ressemblant à la marque qu'aurait laissée un coup de poignard; des aigles, des pélicans, des aigrettes, des canards sauvages; de petites cailles appelées *pogos*, des bécassines par milliers. Le faucon la Gironnière est le plus petit oiseau de proie que l'on connaisse ; il n'a que 16 centimètres de long : la partie supérieure de son corps est noire à reflet vert, et la partie inférieure est d'un blanc lustré.

Les *jungles* foisonnent de cent espèces d'oiseaux-mouches des couleurs les plus variées, de catacouas (*psittacus cristatus*), de grands et de petits perroquets verts, de perruches extrêmement petites, de rhinocéros-oiseaux (*buceros calou*) qui, plus matineux que le coq, nous ont souvent réveillé par leur cri, lorsque, couché dans la case hospitalière de quelque Indien, nous n'attendions que ce signal pour nous mettre en voyage au milieu des solitudes profondes où ils fixent ordinairement leurs demeures.

Nous n'oublierons pas de nommer l'*alcyon salangane*, dont le nid, si précieux comme analeptique, est si recherché

des Chinois, qu'ils le payent au poids de l'argent. Les îlots et les rochers isolés de la Bisaye, et particulièrement ceux qui font partie de la province de Calamianes, en produisent si abondamment, qu'ils forment un des principaux articles, avec les perles et la poudre d'or, du commerce de l'alcalde qui la gouverne.

Le poisson abonde dans les mers, les lacs et les rivières à tel point, qu'il suffit à l'indigène de pêcher pendant quelques instants pour gagner sa journée, et il arrive souvent que le père de famille se contente, le matin, d'entrer dans la rivière qui coule au bas de sa petite *bahay* ou maisonnette, pour en obtenir une provision suffisante pour le repas de tous les siens. Nous citerons, parmi un grand nombre, ceux plus particuliers au pays, tels que le guitan, la corbina, l'apajap, la lisse, le bagre, le bia, le jito, les bocadulces, les saramellettes, petits poissons exquis. On y trouve des loubines, des raies, des soles, des congres, une espèce de morue, des sardines, des sapé-sapés et beaucoup d'autres plus ou moins utiles. Outre tous ces poissons, il en est un dont la chair est un aliment très-sain et le plus usité chez les indigènes, c'est le *dalac* : on le trouve abondamment dans les lacs, les rivières, les marais et même, pendant la saison des pluies, dans les champs de riz appelés *cimenteras*, mot que quelques auteurs ont improprement rendu par *cimetières*.

On compte, parmi les crustacés, les grands et petits homards, les crabes de toute espèce, les crevettes. On ne saurait se figurer l'immense quantité de petites crevettes que l'on pêche dans les environs de Manille ; les indigènes les laissent en tas, dans le seul but de les faire pourrir, afin de les vendre comme engrais pour les plantations de bétel,

auquel ils donnent beaucoup de piquant et d'arome.

La mer fournit des requins dont les ailerons noirs se vendent aux Chinois, des huîtres à perles, des tortues à l'écaille fort belle, des holothuries ou tripans et de l'ambre gris.

On trouve encore des huîtres dans ces parages : elles sont bonnes et n'ont d'autre défaut que d'être habituellement à la température élevée de l'atmosphère. Les moules y abondent. Quelques autres bivalves, plus estimées en France, y sont délicieuses ; elles composent le déjeuner ordinaire des Indiens. Cependant il faut se tenir en garde contre ces coquillages, qui causent souvent les accidents les plus graves.

Avant la conquête des Philippines par les Espagnols, les habitants se nourrissaient presque exclusivement de poisson, car la pêche était leur principale occupation ; ils le mangeaient sec ou bien frais, en ragoût, mêlé avec certaines herbes et du tamarin, ce qui formait un plat appelé *sinigan*, qui est encore un de leurs plus grands délices.

Le caïman, que l'on voit dans les baies, les lacs, les rivières, et surtout dans le lac de Bay, affectionne les lieux isolés ; il est très-dangereux et poursuit quelquefois les baigneurs jusque sur la rive. Ils abondent dans le lac du cratère de la montagne de l'île, à laquelle ils ont donné leur nom, située, près des bains minéraux, sur les bords du lac de Bay. Les Indiens ne craignent pas de plonger jusqu'au fond de l'eau pour attaquer le caïman ; ils portent, d'une main, une arme tranchante et, de l'autre, un bâton en bois dur, pointu par les deux bouts ; ils le cherchent, puis, saisissant le moment où il veut les engloutir, ils lui introduisent, perpendiculairement et avec force, ce pieu dans la bouche, que cet obstacle tient ouverte ; puis ils le frappent

vigoureusement de la main droite, pendant que l'eau qu'il avale ne tarde pas à les aider à s'en rendre maîtres.

La couleuvre nommée *dajoun palay*, c'est-à-dire qui ressemble à une feuille verte de riz, est mince, courte et donne, à ce que l'on assure, presque instantanément la mort. Nous devons avouer que nous n'avons jamais vu ce reptile, mais que nous ne savons pas si son existence est bien constatée : ce serait le seul ophidien venimeux qui habiterait les Philippines; car nous ne pouvons considérer comme tel l'espèce de boa appelée *culebra casera*, le piton et quelques autres, qui ont donné lieu à tant d'exagérations.

Les sangsues abondent dans les ruisseaux et les forêts des Philippines; elles suffisent largement aux besoins du service médical de ces localités. On distingue plusieurs espèces de ces annélides : les plus remarquables sont les petites sangsues; elles s'attachent aux jambes des indigènes, et, à peine ont-ils fait quelques pas dans les forêts, qu'ils voient ruisseler leur sang, s'ils n'ont eu la précaution, avant d'y entrer, de les frotter avec du tabac mâché.

Les insectes sont aussi beaux et aussi variés que possible : il faudrait déjà toute une longue nomenclature pour n'en faire connaître que les plus intéressants; ils ne portent, en général, que des noms indigènes.

Les moustiques fourmillent à Manille et dans presque tous les grands pueblos, où l'on ne peut dormir sans sa moustiquaire, qui garantit à peine d'un hôte aussi incommode. Les sauterelles, dont j'ai vu d'épaisses nuées obscurcir la clarté du jour pendant les mois de décembre, de janvier et de février, dévorent en un instant les jeunes pousses de riz, espoir des localités où elles s'abattent; elles portent

la désolation partout : une prime est accordée pour leur destruction, et les alcaldes sont autorisés à payer tant par mesure de ces insectes qu'on leur présente.

La fourmi blanche (*termes*), *anay* des Tagales, est le plus redoutable des insectes ; elle détruit les constructions, elle ronge tous les bois, excepté le *molave*, qui est extrêmement dur, et le *banava*, qui, de plus, est très-amer; elle vit en famille, habite surtout les lieux humides et forme, dans les champs, des terriers de la hauteur d'un homme et d'une solidité telle, que les buffles passent dessus sans les endommager. Leur habitation est d'argile et présente à l'intérieur des cellules séparées par des cloisons, où elles déposent des myriades d'œufs blancs excessivement petits. Au haut de la fourmilière trône l'insecte qu'aux Philippines on appelle *la reine des fourmis;* elle n'est point armée ; ses dimensions sont énormes quand elle est pleine, et sa structure est si différente de celle des autres fourmis, qu'on ne la reconnaîtrait pas si on la trouvait seule. Ces insectes se construisent, avec un mélange de boue et de liquide qu'ils sécrètent, des chemins couverts qui les conduisent sans danger au lieu qu'ils veulent attaquer, où ils s'établissent et qu'ils finissent toujours par détruire. Le sapin est le bois qu'ils dévorent avec le plus d'avidité. Les pays chauds leur conviennent de préférence; mais ce fléau a été, dit-on, importé sous nos latitudes, et le port de Rochefort, à ce qu'il paraît, en est déjà infesté. Le *coalter* est le seul remède qu'on ait trouvé pour la destruction d'un si redoutable ennemi.

Nous terminerons ce tableau très-imparfait du règne animal aux Philippines en rappelant que l'on y trouve des coquillages plus beaux et plus variés qu'en aucun autre pays.

CHAPITRE X.

LA VILLE DE MANILLE ET SES ENVIRONS.

Étymologie du nom de Manille. — Soumission des rajahs. — Fondation de la ville.—Labezares chasse le corsaire chinois Limahon. — Conspiration bornéenne découverte par Vera. — Le gouverneur Dasmarinas fortifie la ville. — Le gouverneur Vargas, après le départ des Anglais, augmente les fortifications. — Rues et édifices. — Étendue en population.— Caractère des habitants.— Environs. — La Playa.— La Calzada — L'Hermita.— Malate. — Les marais.— Santa Ana. — San Pedro Macati. — Paco. — Nuestro Señor de Paco. — Le cimetière. — La salle de spectacle.— La Escolta.— La grotte de San Matheo. — Sampaloc. — La rue du Rosario. — L'Alcaiceria. — Binondac. — Gagalañin. — Vitas. — Bancusay. — La Léproserie. — Vinondo. — Nactajan. — M. le consul de France.— Cavite.—L'île du Corregidor.—*Galleras*.—Les *Tertulias*.—Nouveaux venus à Manille.—Dépenses de premier établissement. —Prix des objets de consommation à Manille.

Manille, capitale des îles Philippines, est située par 14° 36′ de latitude nord et 118° 37′ 30″ de longitude est du méridien de Paris. On pense généralement qu'elle doit son nom à une plante qui croissait abondamment dans ses environs et que les naturels du pays appellent *Nilad* (*Ixora manila*, Bl.), mot auquel on aurait ajouté *ma*, syncope de *mayron*, qui, en tagal, signifie *il y a*. Cet arbuste se trouvait entre les mangliers dont étaient couvertes les belles plages de la baie de Manille, comme l'est encore la plus grande partie de la périphérie des îles de cet archipel.

Nous avons rendu compte plus haut des hostilités qui eurent lieu en 1569 entre Miguel Lopez de Legaspi et les chefs indiens, ainsi que de la résolution que prit le gouverneur espagnol de placer sa capitale au fond de la magnifique baie de Manille.

Il donna, en conséquence, aux indigènes l'ordre d'achever le fort situé à l'entrée de la rivière, et les travaux commencèrent le 19 mai 1571. Le 24 juin suivant, ils se trouvèrent assez avancés, et ce même jour, fête de Saint-Jean-Baptiste, l'adelantado, Miguel Lopez de Legaspi, déclara que cette ville devait être regardée désormais comme la capitale des Philippines; il nomma deux alcaldes ordinaires, douze *regidores* ou membres du conseil municipal, un alguazil et un notaire. Il marqua le lieu où devait être construite la place publique, assigna des terrains pour le couvent de Saint-Augustin, et non-seulement en distribua, avec la plus grande libéralité, à tous les Espagnols qui l'avaient accompagné, mais il voulut encore construire à ses frais, sur ces terrains, cent cinquante maisons pour abriter les nouveaux colons; il traça en même temps le plan d'une église. Toutes les mesures de Legaspi furent marquées au coin de la sagesse; c'est cette conduite qu'il serait convenable d'imiter lorsque l'on commence la fondation d'une colonie. Legaspi donna à sa nouvelle ville le nom de *Manille* (Manila), que le roi d'Espagne approuva en lui concédant les armoiries suivantes : « *L'écusson de Manille représente un château d'ar-* « *gent dans sa moitié supérieure; dans sa moitié inférieure,* « *un demi-dauphin tenant dans une main un glaive et* « *battant la mer de sa queue.* » Plus tard l'adelantado ordonna la construction d'un palais pour le gouver-

nement, d'une cathédrale et de cent cinquante autres maisons; on ne cessa pas pour cela de travailler aux ouvrages de fortifications situés à la pointe de la rivière.

Au mois d'août 1572, Legaspi fut remplacé dans le gouvernement de ces îles par le maestre de campo don Guido de Labezares; ce fut lui qui chassa glorieusement le corsaire chinois Limahon et le général japonais Sioco qui s'étaient emparés de Manille, le 30 novembre 1574. La nouvelle ville souffrit beaucoup dans cette occasion. Un grand ouragan (*vaguio*) détruisit quelque temps après une partie de ses édifices, tandis que beaucoup de ses maisons, légèrement construites en *nipa*, furent consumées par le feu. Labezares les releva et répara les dommages que la ville avait soufferts.

Les travaux commencés furent continués avec vigueur par le cinquième gouverneur don Diego Ronquilla.

Pendant le gouvernement du docteur don Santiago de Vera, les habitants de l'île de Borneo conspirèrent avec les Tagales, qui habitaient la province de Tondo, pour chasser les Espagnols de l'île. Le gouverneur découvrit leurs menées l'an 1584; il les châtia et éleva pour plus de sûreté, à l'avenir, la forteresse de Nuestra Señora de Guia, qu'il couronna d'une artillerie fondue par un Indien pampango.

En 1590, Gomez Perez Dasmarinas, septième gouverneur, entoura la ville de remparts solides et construisit le fort de Santiago à la pointe de la rivière, où commence maintenant la jetée et où il n'y avait eu jusqu'alors qu'un fortin en bois. Ce fut lui qui bâtit la cathédrale, les magasins de Manille et de Cavite, Santa Potenciana, la puerta Parian et la puerta Real, sur la grève, ainsi que plusieurs autres édifices qui subsistent encore. Il établit une fonderie

de canons et mourut, traîtreusement assassiné par des Chinois qui ramaient dans sa *falua* (chaloupe), pendant un voyage qu'il faisait en Bisaye pour les affaires de son administration. Ce malheureux événement se passa en 1594, non loin de la pointe d'Asupe.

Depuis cette époque, Manille éprouva de bien cruelles vicissitudes; des tremblements de terre, si fréquents dans ces îles, et des incendies, plus terribles encore, la dévastèrent tour à tour. Le tremblement de 1645 détruisit une partie des édifices de la ville que l'on n'avait pas encore pris la précaution de construire comme ils le sont aujourd'hui, c'est-à-dire sur des piliers, d'où s'étendent en travers des pièces de bois, lesquelles, ainsi que la toiture, peuvent jouer en tous sens sans être renversées. Ce système devrait être adopté dans tous les pays sujets à ces grandes convulsions terrestres. Dans le désastre de 1645, la maison d'éducation de Santa Potenciana s'écroula, et douze jeunes filles, qui y étaient élevées aux frais de l'État, périrent sous les décombres. Sur ces ruines, on construisit la *Maestranza de fortificaciones*. On a remarqué que ces tremblements avaient souvent lieu en même temps que les grandes éruptions des volcans de Mindanao, d'Albay et de Bulusan; les commotions qui faisaient crouler les maisons de pierre n'ont jamais fait qu'osciller celles de nipa, élevées sur leurs incorruptibles *arrigues*. On prétend avoir vu les cendres légères lancées par les volcans de Mindanao venir tomber sur Manille, qui en est éloignée de plus de 200 lieues.

L'invasion des Anglais fut une leçon utile pour le gouvernement de la ville; et, comme, d'ailleurs, les Anglais l'avaient laissée en bien mauvais état, le gouverneur don

José Basco y Vargas rétablit non-seulement les fortifications de la place, mais la mit encore en état de soutenir, pendant assez longtemps, un siége en règle, pourvu qu'elle fût bien défendue. Manille a maintenant deux forts remparts bastionnés, avec fossés et contre-fossés très-larges, et des ponts-levis ; elle est, en outre, défendue, d'un côté, par la mer, et, de l'autre, par la rivière qui en baigne les murs. Le fort de Santiago la couvre encore du côté de la rivière, dont il garde l'embouchure. La Galera la protége du côté de Malate et de l'Hermita, tandis qu'un ouvrage avancé, placé à l'extrémité du môle, défend ce bastion contre l'enfilade de la baie. La ville possède encore des puits, des citernes pleines d'eau en toute saison, des magasins de vivres, un arsenal, un magasin à poudre : sa forme est celle d'un pentagone irrégulier. Un pont de pierre, situé hors de la porte Parian, qui est aussi fort bien défendue, assure la communication avec Binondo et les faubourgs.

Les rues de Manille sont tirées au cordeau, et la plupart d'entre elles ne sont point pavées, ce qui les rend presque impraticables dans la saison des pluies : ces rues, toujours remplies d'une foule de voitures de différentes espèces et d'Indiens à pied qui se croisent en tous sens, conduisent à la place publique, grand quadrilatère au centre duquel il y a une statue en bronze du roi Charles IV. C'est là que, deux fois par semaine, ainsi que les jours de fête, la société de Manille se réunit, le soir, pour entendre la musique des régiments.

Les principaux édifices de la ville sont la cathédrale, le palais de l'archevêque et celui du gouvernement, qui sont d'une extrême simplicité; l'*ayuntamiento* ou municipalité,

qui est un fort beau bâtiment ; dix églises appartenant aux divers ordres religieux, mais qui sont ouvertes au public ; des couvents de dominicains, d'augustins, de récollets, de franciscains ; plusieurs couvents de femmes et de *beaterios*, espèces de *béguinages* ; un arsenal, trois colléges d'hommes, deux maisons d'éducation pour les femmes, un tribunal suprême, une prison, un hôpital civil, une école de droit, dite université de Saint-Thomas, d'où sortent des sujets fort distingués qui exercent, dans la colonie, la profession d'avocat; des écoles de pilotage, de mathématiques, de langues; enfin un hôtel de la douane et des casernes.

Manille est éclairée, le soir, par des lampes nombreuses, mais qui laissent encore beaucoup à désirer sous le rapport de la lumière qu'elles fournissent. Tout en elle présente, du reste, l'aspect d'une capitale; néanmoins la ville proprement dite, dont la circonférence est de 4,166 vares ou 3,624 mètres, et sa longueur, de S. E. $\frac{1}{4}$ S. au N. O. $\frac{1}{4}$ N., de 744 vares ou 647 mètres, n'a guère plus de 12 à 15,000 habitants; mais elle est entourée d'un grand nombre de pueblos ou villages qui en sont comme les faubourgs, et, lorsqu'on y comprend ces villages, sa population s'élève à plus de 140,000 âmes. En effet, plusieurs d'entre eux, tels que Malate, Santa Cruz, San Fernando, Binondoc, Tondo, Guiapo, San Sebastian, San Miguel, San Anton et Sampaloc peuvent être regardés comme faisant partie de la ville, puisqu'ils y touchent ou n'en sont séparés que par un très-court espace. Les portes de la ville se ferment à onze heures du soir, pour ne rouvrir qu'à cinq heures du matin, à moins de circonstances extraordinaires. Dans cet intervalle, les rues sont désertes et l'on n'y entend que les cris d'*alerta* (qui

vive), comme, dans les villages des environs, la sonnette du vigilant *Bantay*.

La bonté et la cordialité des habitants de Manille en feraient le séjour le plus agréable du monde, s'il n'y régnait cette jalousie et cette médisance que l'on retrouve, sans exception, dans toutes les petites villes. Les dames du pays, surtout les filles d'Espagnols, sont bonnes et aimables; il y en a, dans le nombre, qui sont fort jolies : les Espagnols eux-mêmes ne les apprécient pas autant qu'elles le méritent, quoique les bals et les réunions, et la facilité avec laquelle on est, en général, reçu dans l'intérieur des maisons, fournissent toutes les occasions que l'on peut désirer de connaître leur affabilité. Elles aiment généralement la parure et étalent un grand luxe de diamants et de soieries, surtout à l'arrivée d'un nouveau gouverneur général.

Les environs de Manille sont délicieux et fort pittoresques; ils offrent un aspect, une vie, un monde et des langages nouveaux pour l'Européen qui arrive pour la première fois dans le pays. Il s'y voit entouré de Chinois, de Tagalocs, de Bisayas, de Pampangos, d'Ilocos, de Cagayans, de Philippinais, d'Espagnols, et de quelques négociants étrangers. Chacun des indigènes s'exprime dans un idiome qui lui est particulier, quoique tous y joignent une espèce d'espagnol corrompu.

En sortant par la porte de Santa Lucia, on arrive à la *Playa* (la plage), promenade du soir où l'on va respirer le frais et admirer la magnificence d'un soleil couchant du tropique, dont les derniers rayons se réfléchissent sur l'île du Corregidor et sur les montagnes de Marivelès, qui se dessinent au fond de l'immense baie. On continue à suivre la

grève que parcourent une foule d'élégantes voitures, et surtout celles que l'on appelle *birlochos* (cabriolet à quatre roues) qui se construisent à Manille, mais que l'on fait aussi venir de Batavia, de Londres, et même des Etats-Unis. Tout le monde a son birlocho, au fond duquel on s'étend, l'un mâchant du bétel, l'autre fumant son cigare, ce dont quelques dames mêmes ne se font pas faute.

Quel est ce bruit soudain de cloches, suivi d'un silence plus soudain encore? c'est l'Angelus. A l'instant même, les conversations sont interrompues, l'ouvrier tient son marteau suspendu, voitures et cavaliers s'arrêtent; on n'entend que les chuchotements des prières récitées à voix basse et que suivent de loin les fanfares des trompettes et le roulement des tambours. Au bout de quelques minutes, le mouvement recommence, les amis se saluent en passant et se souhaitent une bonne nuit (*buenas noches*). Puis, laissant derrière soi une longue traînée de poussière, chaque birlocho se dirige, soit vers la demeure du propriétaire, soit vers celle d'une connaissance, pour y savourer la *chicara de chocolate* castillan, au cacao de Cébu et au lait de *Mariquina*, avec des biscuits de la Pampanga, ou bien le thé apporté de Chincheo par le *shampan* chinois orné de deux gros yeux à la proue. Tous ces birlochos sont attelés de deux chevaux, excepté les voitures du gouverneur et de l'archevêque, qui en ont quatre.

Ville charmante! séjour enchanteur! chez vous, la bonté la cordialité, la douceur, la franche et noble hospitalité, l'amical abandon, la sincère générosité font de la maison de votre voisin votre propre maison; chez vous, la différence des rangs et des fortunes disparaît, la glaciale éti-

quette est inconnue. O Manille, pour toi sera ma dernière pensée !

Quand on a doublé la pointe de San Gregorio, on entre dans la *Calzada*, que l'on suit entre les larges fossés et les plaines de Bagombayan, où se trouve le Polygone. Un chemin bordé d'arbres qui forment deux rideaux de verdure conduit au village de l'Hermita, situé à 540 vares (470 mètres) de la ville. Ce village se confond presque avec celui de Malate, habité par les plus habiles brodeuses en piña et en sinamay, par des peintres en différents genres et par les pêcheurs de la baie. Malate conduit aux Salinas, que précèdent le fort et une caserne d'infanterie. Ce chemin est aussi celui de Pasay, village où l'on cultive le bétel et qui est, en outre, redouté pour les voleurs qu'il recèle ; il est sur la route de Cavite. Près du petit fort San Antonio Abad, on trouve un magasin à poudre. En prenant à gauche, on rencontre des marais, au moyen desquels on pourrait facilement, en temps de guerre, inonder tous les environs de Manille, et il paraît que le projet en a réellement existé, car, de cet endroit jusqu'à Vitas, situé de l'autre côté de la rivière, on voit encore quelques ouvrages en mauvais état et tous les indices du plan d'une ligne stratégique, qui serait, en effet, bien facile à garder, grâce aux nombreuses rivières dont la campagne est arrosée.

Laissant Pasay de côté, on se rend à Santa Ana, qui est à trois quarts de lieue de Manille. C'est un endroit délicieux, sur le bord du Pasig, où l'on va respirer le frais dans la belle saison. San Pedro Macati est à une demi-lieue plus loin que Santa Ana. L'air de ce village est pur et vif : c'est là que les dyssentériques convalescents vont reprendre

des forces. En se rapprochant ensuite de Manille, on arrive à Paco, appelé aussi San Fernando de Dilao, gros village habité par des peintres artistes, des peintres en bâtiments, des maçons et des couvreurs : son église jouit d'une haute vénération dans le pays, car il renferme, dans une magnifique châsse, une image couchée, représentant Notre-Seigneur après la descente de la croix ; elle est connue sous le nom de *Nuestro Señor de Paco*, et les habitants lui attribuent de nombreux miracles.

En continuant sa route pour retourner à la ville, on se retrouve au milieu des promeneurs. Parfois alors on voit s'élever un nuage de poussière; c'est la garde qui précède la voiture du gouverneur. On s'écrie : *Para, cochero* (arrêtez, cocher)! On s'arrête et l'on salue Son Excellence. Un peu plus loin, on entend sonner une cloche; c'est celle de Paco qui salue l'archevêque ; car, lorsque Sa Grandeur sort, les cloches sont mises en branle dans toutes les églises devant lesquelles elle passe. C'est un salut qui répond à celui que l'on rend au gouverneur en faisant battre aux champs à son passage.

On arrive ensuite au cimetière, remarquable par sa jolie structure circulaire, son jardin et sa belle petite église qui renferme les tombeaux des évêques et des gouverneurs. Le pauvre Indien est déposé dans la terre du cimetière et le riche castila dans un *nicho* pratiqué dans le mur, dont l'épaisseur est de 7 à 8 pieds. Ces niches appartiennent aux familles qui les achètent.

C'est en suivant une allée d'arbres qui va de l'*Inondation* au canal de Balete, qu'on se retrouve à la Calzada, en laissant à droite le bastion de San Carlos et en traversant l'*Es-*

tero de Arroceros, petit ruisseau qui, avec le canal, pourrait servir, en cas de besoin, à inonder tout ce territoire; une écluse, avec un petit pont fortifié, forme la communication des fossés de la ville avec la rivière de Pasig. La salle de spectacle, qui n'est qu'une case devant laquelle on passe après cela, est remarquable en ce que, malgré sa grandeur, elle n'est construite qu'en bambous et en nipa. De même que dans toutes les maisons de ce genre, il n'entre aucun métal ni aucun clou dans sa construction; des chevilles en bambous et des attaches en rotin en tiennent lieu.

Arrêté de nouveau par le pont, on trouve à droite une jolie place, bien plantée d'arbres, garnie de bancs et éclairée le soir; là on peut aller, les jours de fête, entendre une seconde fois la musique après sa sortie de la ville; une caserne d'infanterie borde la rivière.

Quand on a passé le pont, on voit s'étendre, à droite et à gauche, la rue appelée *la Escolta*, avec ses boutiques où les coulis de Macao, de Canton, de Chincheo se sont faits marchands de nouveautés, de toiles, de parfumeries, d'objets d'Europe, d'Amérique, d'Asie; d'autres exercent les métiers de menuisiers, de tailleurs, de cordonniers; d'autres encore, dont l'origine paraît être plus relevée, font le commerce de sucre, d'indigo, de riz, de nids de salanganes, d'holothuries, d'ailerons de requins, de perles fines, d'écailles de tortue, de nacre; néanmoins ces derniers objets, ainsi que les grosses marchandises de la Chine, sont plutôt du ressort des négociants chinois et métis de Tondo.

La Escolta, bien éclairée le soir par des globes de verre, est le rendez-vous de tous les oisifs de Manille; c'est au coin du pont, chez Joaquin le Chinois, l'un des marchands les plus

riches et les plus achalandés, que l'on se rend pour apprendre les nouvelles du jour, vraies ou non : de là on peut observer tous ceux qui passent sur le pont, surtout quand il fait clair de lune, alors que les birloches aux couples amoureux et les cavalcades se croisent en tous sens; les cavaliers et les dames échangent, en passant, des propos galants, pendant que les élégantes métisses, leurs rivales, passent fièrement près d'elles, entraînées par la course rapide de leurs légers *ponies*.

Après *la Escolta* et en sortant de la ville, on trouve Quiapo, San Sebastian, San Miguel, San Anton et Sampaloc, ainsi que Nactajan, où notre consul général, M. Adolphe Barrot, habitait une belle maison. Le séjour de ce fonctionnaire a laissé à Manille les plus honorables souvenirs.

En sortant de Nactajan, on arrive à *la Loma*, promenade plus isolée, qui conduit à *la Balsa*, bac en bambous placé sur la rivière et que l'on fait mouvoir à l'aide d'une immense liane de rotin ; on y passe pour se rendre de Mariquina à Pasig ou à la grotte de San Matheo.

Sampaloc a toujours été pour nous un lieu de prédilection et le théâtre de nos travaux champêtres. Là nous avons planté des milliers de mûriers multicaules, dont nous avons expédié au Jardin du roi, à Paris, des boutures, renfermées, par un procédé nouveau, dans le frais tronc du bananier. Là nous avons étudié la culture et fait des essais sur la fabrication du tabac; là nous nous sommes livré à de nombreuses expériences sur la *gagamba*, araignée que nous nommâmes *Epeira flave maculata*, de laquelle nous avons obtenu une très-belle soie et dont nous avons déposé des échantillons au jardin des plantes. Il serait bien à désirer que l'on introduisît cet insecte dans nos colonies, où il remplacera peut-être

avantageusement le ver à soie. Là, dans le silence du cabinet, nous avons réuni tous les produits manufacturés des Philippines, que nous comparions à ceux de notre patrie, pour en offrir les résultats au commerce de la France. Là enfin, nous avons rassemblé toutes les notes, tous les détails que nous pûmes nous procurer sur les coutumes, les lois, l'administration des Philippines, détails qui devaient un jour nous servir à la composition de cet ouvrage.

Jusqu'à présent nous avons pris, avec le lecteur, la droite en descendant du pont de Manille; mais la rue de *la Escolta* se prolonge aussi sur la gauche, toujours occupée par des Chinois exerçant le même commerce que de l'autre côté. Puis viennent le Bivouac, la place San Gabriel : *Enluague* ou la rue des Maçons, d'une part; de l'autre, la rue du Rosario, toute marchande et garnie de petites, mais riches boutiques tenues par des métiers, conduisent également d'abord à la fabrique de tabac, dont le bruit se fait entendre de loin : puis à San Fernando, à l'*Alcaiceria*, lieu où les shampans chinois débarquent leurs marchandises et d'où, d'après les ordonnances royales, tous les Chinois qui arrivent dans le pays, comme autrefois les Japonais, devaient être dispersés dans la campagne pour cultiver la terre; mais ces ordonnances ne sont point observées. La grande rue de Santo Christo est occupée par les épiciers chinois et par les marchands de drogueries de toute espèce; par les pharmacies chinoises et les maisons de jeu. *Misit*, situé à droite, dans une île, est la belle caserne des dragons de Luçon. Le lieu incendié appelé *Division de Tondo*, village des tisserands et des pêcheurs, est le jardin de Manille; du produit de ses pota-

gers et de ses vergers, il fournit les marchés de mangues, d'oranges communes et mandarines, de bananes et d'autres fruits de toute espèce. Gagalañin n'est pas moins célèbre que Tondo pour ses oranges, et il fournit aussi du lait de vache et de buffle; on s'y rend le matin et le soir, à cheval ou en voiture, pour y prendre ce lait tout chaud. A Vitas, on entre dans un chemin de traverse ombragé de magnifiques et énormes bouquets de bambous, la plante la plus poétique que produise le sol des tropiques. Ce chemin conduit à Bancusay, dernière demeure des Chinois, dont les tombeaux pourront donner quelque idée de leurs cimetières aux personnes qui n'ont pas vu ceux de Macao et de Canton. On arrive ensuite à la léproserie, vaste bâtiment que l'on aperçoit à droite, ombragé de grands arbres verts et entouré des rizières qui en dépendent. C'est là que les malheureux lépreux sont relégués loin du monde, qui les a en horreur. A notre arrivée à Manille, nous fûmes chargé de desservir cet hôpital, réceptacle de toutes les maladies les plus hideuses dont la nature afflige la pauvre humanité. Nous ne tardâmes pas à faire une observation singulière; c'est que les malheureux éléphantiaques refusent opiniâtrément les secours de l'art et que le médecin le plus dévoué offre en vain ses soins à leur dégoûtante, mais curieuse affection. L'éléphantiasis, le feu Saint-Antoine, les scrofules, les maladies amorphes, les syphilides, la gale, la frambesia, le pian, les bubas sèches et humides, tout est confondu dans cette horrible enceinte, que le médecin seul a le courage de visiter, mais dont de pieux récollets se font un devoir de consoler et de soigner les tristes habitants. Une croix s'élève au-dessus de cette re-

traite silencieuse, vaste tombeau d'êtres vivants que quelques âmes charitables assistent et soulagent dans leur infortune.

Nous avons fait dans cet hôpital quelques observations dignes d'être recueillies. C'est ainsi que de deux éléphantiaques nous avons vu naître des enfants sains, et que nous avons eu connaissance de rapprochements clandestins qui n'avaient pas eu de fâcheux résultats, tandis que, dans le centre de la population blanche de Manille et dans des familles distinguées, certains cas, rares à la vérité, semblent militer en faveur de la contagion.

La tournée que nous venons de faire faire au lecteur lui a pris deux soirées, nonobstant la vigueur de nos petits chevaux; nous traversons après cela, avec une vitesse remarquable, l'extrémité opposée de Binondoc, lieu rempli de Chinois, d'indigènes et de métis industrieux; ils sont confiseurs, marchands d'huile et de savon, joailliers, peintres, orfévres, émailleurs; ils tiennent des maisons de jeu et des *pansiterias*, espèce de gargotes où l'on va manger du *pansit*, mets chinois dont raffolent les *niñas* (jeunes filles) de Manille. En sortant de ce pueblo, nous arrivons à la place *del Corregimiento* de Tondo, et nous allons de là à Nactajon savourer le thé, le vrai thé de Chine, qui nous est offert par l'amitié chez M. le consul général de France, dont la réception est si franche, si cordiale, l'humeur si française et le billard si parfait. Il tenait une table splendide, nul étranger passant à Manille n'en était exclu; en un mot, il se montrait le digne représentant de sa patrie. Ses immenses travaux sur la Chine, sur Sincapour, Batavia et Manille ne

laissent que fort peu à faire après lui, car il a tout moissonné.

Non loin des belles promenades que nous venons de décrire, une branche mère du Pasig reçoit les petites rivières de Tondo, de San Sebastian, de Sampaloc, de San Juan del Monte, de Pasay, de Santa Ana et de Paco, qui arrosent les environs de Manille et en fertilisent le sol déjà si fécond. De petits ponts sont jetés sur toutes ces rivières, où les habitants des maisons qui bordent leurs rives vont se baigner et dont le poisson se sert sur leurs tables.

Nous n'avons parlé que fort légèrement de Cavite, port situé dans la baie de Manille, à 1 mille environ au sud-ouest de son mouillage, et qui acquiert de l'intérêt pendant une des moussons de l'année; il tire son nom du mot tagale *cauit*, qui signifie crochet, petite anse, parce que telle est effectivement la configuration de son port. Cavite est le chef-lieu de la province de ce nom, qui est importante, quoique d'une faible étendue. La ville est fortifiée, elle a un gouverneur nommé par le gouvernement espagnol, qui est en même temps corregidor de la province. Sa garnison se compose d'un régiment de milice commandé par un colonel; elle a un lieutenant de justice chargé de percevoir les tributos; une galère, un hôpital, une église, un couvent, un arsenal, des chantiers où se construisaient les *naos* ou galions qui faisaient les voyages d'Acapulco et de San Blas. On voit encore, dans ce port, les débris d'un de ces galions; ses eaux, ainsi que toute la baie, fourmillent de requins. Le télégraphe de Cavite communique avec l'île du Corregidor, située à l'entrée de la baie, et qui est commandée par un

officier ayant sous ses ordres un faible détachement de soldats, avec quelques petites pièces de canon. Cette île sert de station à quatre *faluas* ou chaloupes qui vont reconnaître les navires, signalés à 24 milles de distance, par la vigie du Corrégidor placée au sommet de la montagne. On a construit, il y a peu d'années, dans les chantiers de Cavite, la *San Fernando*, frégate de 44 canons.

Indépendamment de quelques salles de spectacle indigènes en bambous, où l'on joue des pièces en langue tagale, on trouve encore, à l'usage des natifs et des Chinois, dans les environs de Manille, des *galleras* ou combats de coqs, qui sont loués par le gouvernement à des entrepreneurs, quelques maisons de jeu, des fumeries d'opium, quoiqu'elles soient prohibées, des *estanquillos* de tabac et de vin de coco.

Le médecin se paye 1 piastre par visite de jour et 4 piastres par visite de nuit, les accouchements de 40 à 50, et les sorties à 1 kilomètre 16 piastres.

Le courrier part une fois par semaine pour les différentes provinces de la Luçonie; celui de Cavite, tous les jours.

On fait généralement les visites le soir après la promenade, quand la brise a déjà rafraîchi l'atmosphère. Chaque maison tient sa *tertulia*, où l'on s'entretient des nouvelles du jour, et il est rare que la politique vienne en assombrir les loisirs. Là, dans chaque salon, deux rangs de chaises à bras sont placés en bataille et s'étendent du balcon à la porte, lieu que l'on reconnaît comme le plus frais de la maison. Sur l'un des rangs se placent les *señoritas* et sur l'autre, en face, les *cavalleros*. On interroge les nouveaux venus (qui doivent alors se tenir en garde); on les juge le premier jour; on y fait souvent des cancans et quelquefois

de la musique, car il n'est pas de maison où il n'y ait ou un piano ou une harpe. Cette dernière est l'instrument favori du métis et la guitare celui de l'Indien.

Il n'y a, pour ainsi dire, pas d'hôtel, et chacun se fait un plaisir de recevoir des compatriotes et même souvent les étrangers; cependant les dépenses de première arrivée, quoique peu considérables, sont beaucoup trop lourdes pour la plupart des employés qu'envoie le gouvernement de la Péninsule; ils devraient être mieux rétribués. Outre les frais de première acquisition de linge en blanc de coton et en toile de Chine (*grass-cloth*) ou d'Europe, qui manque toujours aux arrivants, parce qu'à Manille on doit les avoir par centaines, il faut penser à la voiture, aux chevaux, aux domestiques qui y sont indispensables, trouvât-on mieux d'aller à pied.

Il ne sera pas indifférent de faire connaître le prix des principaux objets de consommation à Manille, pour que le lecteur puisse évaluer les dépenses qu'on y fait. Nous commencerons par les acquisitions les plus dispendieuses.

Un cheval de selle vaut de 120 à. .	350 f.	»	
Un *birlocho*, de 1,500 à. . . .	1,600	»	
Un landau, de 2,000 à. . . .	2,500	»	
Un attelage de deux chevaux, de 100 à	350	»	
Leur nourriture..	33	»	
Gages du cocher.	25	»	
du domestique.	15	»	
du cuisinier.	25	»	
Maison moyenne de 150 à.. . .	200	»	par mois.
Blanchissage par personne. . .	10	»	*id.*

Passant aux objets nécessaires à la vie animale, qui ne

sont nullement grevés par les droits d'octroi inconnus aux Philippines, nous citerons

Pain.	»	25	
Riz blanc.	»	35	le kilog.
Biscuit de mer (variable, mais cher).			
Vin de *Val de Peñas* (bon). . . .	1	»	
Jerez sec.	2	»	
Malaga.	2	30	
Mulet (poisson).	»	50	
Dalag (gros poisson noir). . . .	»	50	
Chevrettes (pour un plat). . . .	»	30	
Huîtres et coquillages.	»	25	le cent.
Viande de bœuf.	»	70	le kilog.
de porc.	»	90	
Tapa de cerf, s'offre en cadeaux.			
de *vaca machorra*, *id.*			
Une belle poule.	1	25	
Un poulet.	»	40	
Œufs.	»	50	la douzaine.
Un dindon.	3	»	
Un canard.	1	50	
Une paire de pigeons.	»	90	
Bécassines (deux).	1	»	
Pogos (petites cailles).	1	50	la douzaine.
Canards sauvages de la Laguna. . .	»	50	
Pois chiches d'Espagne.	6	50	les 6 kil. 1/4
Un chou pommé de Chine. . . .	1	50	
Une salade.	»	15	
Petits pois (pour un plat). . . .	1	50	
Gros haricots patani (*id.*). . . .	»	50	
Pommes de terre de Chine (variable).			

Patates douces.	»	16	la douzaine.
Tomates (grosses).	»	23	*id.*
Aubergines.	»	5	
Jambon d'Europe.	21	50	
de Chine.	10	75	
Cervelas d'Espagne (*chorizo*). . . .	»	45	
Lard.	1	30	le kilog.
Graisse de porc.	1	10	*id.*
Huile d'olive de France.	5	»	petite bout.
de coco (pour éclairage). . . .	»	42	le litre.
Bois à brûler (un *carreton*). . . .	6	55	
Attes, de 3 à.	1	»	la douzaine.
Mangues (excellentes), de 5 à. . .	1	50	
Ananas.	1	50	
Oranges de Manille.	1	50	
de Chine.	2	50	
Sucre blanc.	»	40	le kilog.
Lait.	»	25	la bouteille.
Confitures.	»	90	le kilog.
Pâtisseries (bon marché).			
Chocolat.	14	»	les 130 onc.

Les fromages de Gruyères, de Hollande, les olives et autres articles d'Europe, ainsi que les conserves, dont les commerçants français importent une grande quantité, sont chers à Manille; mais, en compensation, on y a le thé, le café, la cannelle, les épices et autres denrées coloniales à très-bas prix.

Nous aurions voulu donner, avec leurs prix, une description des meubles d'une maison, qui sont ordinairement fabriqués à Manille ou dans quelques-uns des villages de la Laguna; mais nous craindrions, malgré qu'il s'y rattache quelque intérêt, de nous rendre trop prolixe.

CHAPITRE XI.

GÉOGRAPHIE DES PROVINCES.

Tondo. — Bulacan. — Bataan. — Pampanga. — Zambales. — Pangasinan. — Ilocos sud et nord.

Nous avons déjà dit, dans le chapitre V, que l'archipel des Philippines se divisait, par la nature même du pays et la position des îles, en deux parties distinctes, dont l'une pouvait s'appeler la Luçonie et l'autre la Bisaye, formant ensemble trente-trois provinces. Nous y ajouterons encore les îles Mariannes, qui dépendent de cet archipel, quoiqu'elles en soient très-éloignées.

Après avoir décrit, dans les chapitres précédents, la géographie générale des Philippines et sa capitale, nous allons maintenant entrer dans des détails plus circonstanciés sur chacune des provinces en particulier, et nous commencerons par celles qui forment la Luçonie. Elles sont au nombre de dix-neuf, savoir : Tondo, Bulacan, Bataan, Pampanga, Zambales, Pangasinan, Ilocos-sud, Ilocos-nord, Nouvelle-Province, Cagayan, Nueva-Ecija, Nueva-Biscaya, Cavite, la Laguna, Batangas, Tayabas, Camerines-nord, Camerines-sud et Albay.

PROVINCE DE TONDO.

Cette province, quoiqu'au nombre des plus petites, est cependant l'une des plus riches, des plus industrieuses, des plus peuplées, en un mot, l'une des plus importantes de tout l'archipel. Elle est bornée, au nord, par le Bulacan et la Nueva-Ecija ; à l'est, par la Nueva-Ecija; au sud, par la Laguna et le lac de Bay; à l'ouest, par Cavite et le fond de la baie de Manille. Sa circonférence est d'environ 28 lieues.

Tondo se compose de vingt-sept *pueblos*, mot dont il est assez difficile d'indiquer la véritable signification; il peut s'entendre, selon l'occasion, d'une ville, d'un bourg, d'un village, d'une paroisse ou d'une réunion quelconque d'habitants sous une même administration locale : or les vingt-sept pueblos de la province de Tondo sont :

		Ce qui, multiplié par 5, donne
Tondo, chef-lieu, contient	3,498 tributos,	17,490 hab.
Binondo et San José. . .	4,175	20,875
Tambobong et Nabotas. .	6,444 ½	32,223
Caloacan.	1,224 ½	6,122
Santa Cruz.	1,950	9,759
Quiapo.	1,005	5,025
Sampaloc.	1,374	6,870
Mariquina.	1,499	7,495
San Matheo.	1,101	5,505
Antipolo.	520	2,600
Taytay.	1,162	5,810
Cainta.	466	2,330

Pasig	3,288	16,440
San Miguel	661	3,305
Paco	1,300	6,500
Hermita	1,861	9,305
Malate et Pasay	1,994	9,970
Parañaque et Malibay	2,196	10,980
Santa Ana	1,399	6,995
Macati	743	3,715
Pateros	1,190	5,950
Taguiig	1,683 ½	8,418
Bosoboso	123	615
Laspiñas	677	3,385
Pandacan	924 ½	4,622
Muntinlupa	442	2,210
Payatas	87	435
		215,640

On a vu précédemment que l'évaluation de la population, par le moyen du *tributo*, ne saurait être regardée comme exacte, à cause des diverses classes de personnes qui en sont exemptes. Nous répétons cette observation parce que le chiffre ci-dessus ne manquera pas de paraître trop faible, appliqué à une province que nous avons dit être une des plus florissantes et des plus populeuses de tout l'archipel.

Tondo, chef-lieu de la province de ce nom, a presque toutes ses maisons construites en cannes, en bambous et en nipa; il y en a un petit nombre en pierre, mais qui font plutôt partie du pueblo de Binondo, résidence de l'alcalde ou corregidor de la province. Nous ferons connaître, dans

le chapitre de l'administration civile, les attributions de ce fonctionnaire et de ceux qui lui sont subordonnés.

Ce pueblo, de même que tous ceux qui sont situés dans les environs de Manille, pullule de métis et de Chinois; et ils y sont si nombreux, que non-seulement presque tout le commerce de détail, mais encore une partie du haut commerce est dans leurs mains. Un petit nombre de maisons espagnoles et étrangères leur disputent seules la possession de ce dernier; encore se servent-elles de ces deux classes d'habitants comme d'une espèce de mandataires, auxquels elles accordent des crédits plus ou moins considérables.

On trouve à Tondo des fabriques de *tapis*, de sayas et de mouchoirs rayés de coton et soie, de sinamays, de guinaras, de piña et d'étoffes de coton. La pêche, qui est la principale occupation des habitants, leur fournit une quantité considérable de mollusques et d'huîtres, dont les écailles servent à faire de la chaux. Les boutiques sont, en général, tenues par des femmes métisses qui s'entendent fort bien à ce genre de commerce.

Le pueblo de Tondo renferme une église fort remarquable. Parmi les maisons de pierre, on peut citer celle qu'habite le peintre indien Damian, qui, plein de génie et d'enthousiasme pour son art, travailla avec tant de zèle et d'assiduité, qu'il devint en fort peu de temps un artiste réellement distingué, et dont nous avons vu des ouvrages que l'on ne se serait pas attendu à rencontrer dans son atelier.

Tondo a été plus d'une fois dévasté par des incendies dont la brise de mer augmentait l'activité.

Binondo touche à Tondo ; il est séparé de Manille par le

Pasig et communique avec la capitale par un pont de pierre de 149 vares de long; il s'étend aussi, sur le bord de la baie, jusqu'à l'endroit que l'on appelle la Division de Tondo; il est borné, à l'est, par le pueblo de Santa Cruz, et, au sud, par le Pasig.

La rivière de Binondo, appelée aussi rivière de Tondo, se divise en plusieurs bras : c'est par elle que l'on se rend dans les provinces de Bulacan et de la Pampanga. Sa largeur est de 14 à 20 brasses, et elle est presque partout navigable pour des cascos. C'est par elle que l'on apporte journellement à Manille tous les objets qui servent à la consommation des habitants.

Santa Cruz, située non loin des rives du Pasig, fait suite à Binondo, dont elle est séparée par la rivière qui porte son nom et qui se jette dans le Pasig : nous avons décrit ce village en parlant des environs de Manille. Nous avons parlé aussi de ceux de Quiapo, de San Sebastian, de San Miguel, de San Anton et de Sampaloc, que l'on rencontre successivement en sortant de Santa Cruz; puis de l'Hermita et de Malate. Nous ne répéterons pas non plus ce que nous avons dit de Paco, de Santa Ana, de San Pedro Macati; mais nous dirons un mot de Pateros, le village aux canards : ils y sont innombrables, et l'on a prétendu que leurs œufs étaient couvés par des Indiens. Le fait est qu'on les y élève avec soin, et il est fort curieux de les voir tous rentrer le soir dans leurs petites cabanes, où ils trouvent des *sosso*, petit coquillage que l'on pêche exprès pour leur servir de pâture; ils en sont très-friands et l'on assure que son usage rend leur ponte plus abondante.

Le pueblo de Pasig est remarquable par sa belle église et

par un petit couvent de jeunes filles. Un de ses quartiers renferme une population fort singulière. Tout semble indiquer qu'elle est étrangère au pays; elle vit isolée et ne communique que très-rarement avec le reste des habitants : la couleur de la peau est le seul trait de ressemblance qu'elle offre avec les Indiens. Du reste, ces étrangers ont la physionomie belle, le nez aquilin et de la barbe; ils ont de grands rapports avec les Malabares, et c'est ce qui a fait penser que ce sont peut-être des descendants des Cipayes restés dans l'île après la retraite des Anglais, en 1763; mais, en ce cas, d'où leur seraient venues leurs femmes?

Le pueblo de Pateros, dont nous venons de parler, ainsi que Muntinlupa, Taytay, Cainta, sont situés sur la route qui conduit à Antipolo, pèlerinage célèbre où des milliers de fidèles se rendent, le premier mardi du mois de mai, pour porter leur offrande à Notre-Dame de Paix et de Bon-Voyage, dite la sainte Vierge d'Antipolo. La chapelle qui lui est consacrée s'élève dans un site enchanteur au milieu des montagnes et des forêts, d'où l'on découvre les points de vue les plus admirables. La procession qui a lieu à cette fête rivalise, par la pompe qu'on y déploie, avec les plus belles cérémonies de ce genre en Europe; elle présente un caractère particulier, à cause du grand nombre de Chinois qui y assistent. Il y a une mine de fer à Antipolo.

Pandacan est un riche village, situé dans une île, sur le Pasig. C'est de là que vient le fourrage dont on nourrit les chevaux de Manille; il consiste en une herbe fraîche que l'on appelle *sacate*. Sur la rive en face de l'île est situé le magasin de poudre. Le gros bourg de Mariquina possède des eaux minérales; on y cultive beaucoup de riz, dans de vastes

plaines qui s'étendent jusqu'à l'horizon bordé par des montagnes. A San Matheo, on voit une grotte remarquable que les voyageurs vont visiter. Près de Bosoboso se trouve l'ermitage de Saint-Nicolas, où les Chinois ont bâti une chapelle, à la suite du miracle du crocodile pétrifié que l'on voit encore sur la rive du Pasig. Les Chinois vont, tous les ans, faire une neuvaine dans cette chapelle.

Toutes les montagnes qui entourent cette province sont couvertes de forêts, riches en bois de construction et habitées par des sangliers, des cerfs et des oiseaux des espèces les plus remarquables. Dans ces montagnes, on récolte aussi du riz, que l'on appelle riz sec ou *secano,* et dont la qualité est beaucoup plus estimée que celle du riz des plaines. La province de Tondo produit du sucre en petite quantité, beaucoup de fruits, tels que mangues, bananes, chicots, ananas, oranges. On y élève des bestiaux ; elle renferme de bons pâturages, et le mûrier multicaule y croît en abondance ; son industrie est agricole et manufacturière ; elle fait un commerce étendu de toutes les productions des Philippines. Cette province est, d'ailleurs, la seule où il soit permis aux négociants étrangers de s'établir.

Le climat de Tondo est chaud et humide.

PROVINCE DE BULACAN.

Cette province est aussi l'une des plus petites ; mais elle elle est, sans contredit, la plus riche, la mieux cultivée, la plus riante et la plus saine de tout l'archipel ; elle a la même étendue, à peu près, que celle de Tondo, qui, avec une par-

tie de la baie, la borne au midi ; à l'ouest et au nord, elle a la province de Pampanga, et celle de Nueva-Ecija à l'est : sa longueur est d'environ 11 lieues sur 6 de large. C'est à juste titre qu'on l'a surnommée le jardin des Philippinès. Indépendamment de la fertilité de son terroir, son air est si pur, que les convalescents s'y rendent pour recouvrer les forces qu'ils ont perdues. La plupart de ses pueblos, qui sont au nombre de dix-neuf, sont situés à peu de distance de la baie de Manille, avec laquelle ils communiquent par des rivières si nombreuses dans cette province, qu'à l'époque des pluies on ne les distingue pas les unes des autres. Elles sont bordées de mangliers, dont les troncs servent aux naturels à faire des rames, et qu'ils emploient aussi comme combustible. Ils couvrent leurs maisons avec les feuilles d'autres arbres, qu'ils appellent *nipa*, avec la séve desquels ils font de l'eau-de-vie, du vinaigre et même du sucre.

Voici les noms des pueblos et leur population :

Bulacan..........	1,960 ½ tributos,	9,803 hab.
Malolos..........	6,162 ½	30,812
Paombong........	939	4,695
Hagonoy..........	2,986	14,933
Calumpit..........	1,900	9,500
San Isidro........	1,433	7,165
Quiñgua..........	1,693	8,465
Balinag...........	3,894	19,470
San Rafaël........	1,680	8,400
Angat............	2,207 ½	11,037
Guigiunto.........	945	4,725
Bigaa............	1,229	6,145

Bocaue.	1,738	8,690
Pandi.	1,207	6,035
San José.	353	1,765
Marilao.	693	3,465
Meycauayan.	1,575	7,875
Polo..	1,696	8,480
Obando..	1,509 ½	7,548
		179,008

Bulacan, chef-lieu de la province et siége de l'alcalde mayor, est à 5 lieues environ de Manille et communique avec cette capitale par de beaux chemins (*calçadas*), de sorte qu'il ne faut que deux heures et demie pour s'y rendre par terre : on met cinq heures par eau en descendant la rivière qui se jette dans la baie. Les rues de ce pueblo sont très-spacieuses et tirées au cordeau; mais les maisons qui les bordent sont partie en nipa et bambous, partie en bois et nipa. L'église, la maison de l'alcalde et celle de l'administration sont en pierre. Parmi les habitants de Bulacan, il y a beaucoup de riches métis qui possèdent des usines à sucre et qui se livrent au commerce. Une autre partie de la population fabrique différents tissus, tels que des *tapis* de soie et des *sayas*. On y remarque un grand pont de pierre de cinq arches, jeté sur la lagune (*estero*) de Matungao, et un autre, d'une seule arche, sur celle de Maisancol. Bulacan est à 1 lieue et demie de Malolos et à 1 demi-lieue de Guiguinto.

Les environs de Bulacan sont extrêmement agréables et fort pittoresques, de même que ceux de tous les pueblos de la province, que l'on peut parcourir l'un après l'autre sans jamais être obligé de passer deux fois par le même, et d'où

l'on se rend dans tous les villages de l'intérieur. Quoiqu'il y en ait dans le nombre, tels que Paombong et Hagonoy, qui sont presque toujours inondés, les routes par lesquelles ils communiquent entre eux sont praticables, même dans la saison des pluies. L'air est admirablement pur dans toute cette province, ce qui, joint à la beauté et à la variété des paysages, lui a fait donner le nom de jardin des Philippines.

Plusieurs rivières arrosent la province de Bulacan; la plus considérable est celle de Quiñgua, dont l'eau est limpide et douce; elle passe par les pueblos d'Angat, de San Rafaël, de Balinag, de Quiñgua, de San Isidro et de Calumpit; elle se jette alors dans le fleuve de la Pampanga, en ressort, baigne Hagonoy et se perd dans les mangliers. Les bords de ces rivières sont très-fertiles et couverts d'arbres.

Un vaste lac, très-poissonneux dans la saison humide, s'évapore presque entièrement dans la saison sèche et se transforme en une immense prairie, riche d'une végétation luxuriante et couverte de troupeaux de toute espèce. Le pinac de Hagonoy devient un lac par la jonction des eaux de la Pampanga, mais moins considérable que celui de Cadava, qui a un cours de 8 lieues, depuis Balatong jusqu'à San Isidro, au-dessus de Gapan, pendant lequel il ramasse les eaux de la Santa Garla, de l'Apig, du Maasim, etc., et c'est quand ces rivières se dessèchent que l'on trouve, au fond, des quantités innombrables de *dalacs*, de *candoles*, d'*itos*, que l'on tue à coups de bâton. Près de l'embouchure, on prend une infinité de poissons de mer qu'on sale et de coquillages qui forment une partie de la nourriture des habitants et en même temps de la richesse du pays; l'eau d'un

de ces lacs est salée, et communique, au chiendent qui vient sur ses rives, une saveur qui répugne aux animaux et les empêche d'en manger. Le fleuve de la Pampanga, dont nous avons parlé plus haut, après avoir reçu plusieurs affluents, se jette dans la baie de Manille par un grand nombre de bouches dont plusieurs sont navigables et forment autant de petits ports.

C'est dans les creux que présentent les montagnes de cette province que se trouvent de ces petites hirondelles connues par les naturalistes sous le nom de salanganes et dont le nid est si recherché; les naturels du pays l'appellent *balin pasayo*.

Les produits naturels de Bulacan et ceux de son industrie sont très-nombreux; nous allons tâcher d'en donner une idée.

On y cultive d'abord le riz; puis le maïs, la noix de coco, qui fournit l'huile à brûler, la nipa (*nipa littoralis*, Bl.), la canne à sucre, l'indigo que l'on fabrique tant en pâte que liquide, un peu de cacao, du café aussi bon que celui de Moka et de la même qualité que celui d'Indan et de Silang dans la province de Cavite. La culture de cette fève remonte à l'an 1793, quand Manuel Piñon, alcalde de la province, ordonna que chaque habitant plantât quelques pieds de caféier et nomma des commissaires pour surveiller l'exécution de cette mesure; mais elle fut négligée depuis, parce que les entraves que l'on avait mises au commerce empêchaient les demandes.

Des mûriers entourent toutes les maisons, mais on n'en tire aucun profit.

Le piment n'est pas assez abondant pour qu'il vaille la

peine d'en parler : le coton l'est davantage, ainsi que le gingembre, la patate douce et surtout le ricin, appelé, dans le pays, *tañgantañgan*, dont on tire l'huile que l'on emploie en médecine et dont on se sert aussi pour l'éclairage.

Le *sibucao* ou bois de campêche sert à la teinture; le *gogo* est une liane qui, coupée par morceaux et réduite en filaments par la trituration, fournit dans l'eau une écume qui a la propriété du savon; les Indiens l'emploient à précipiter l'or pour le séparer du sable. Le *nito* (*ugena*, Bl.) est une autre liane qui croît parmi les arbres, espèce d'osier noir que l'on divise facilement dans sa longueur et dont on fait des chapeaux, des *cigarreras* (*petacas*) ou sacs à cigares, et des corbeilles fort jolies et fort solides. Une troisième espèce de liane, que l'on appelle *bejuco*, remplit les montagnes; c'est un petit rotin couvert d'épines dont on enlève l'enveloppe extérieure pour que ce qui reste soit lisse; il sert à une foule d'articles de vannerie et aussi à faire des chapeaux.

Le tabac croît dans les terres basses, près de la rivière de Quiñgua. Le roucouyer abonde dans la province, qui produit un grand nombre de plantes médicinales non classées.

Dans les forêts d'Angat, il se fait des coupes considérables de bois de construction de différentes espèces, qui se distinguent, dans le pays, par des noms particuliers, mais auxquels les naturalistes n'en ont point encore donné. Il s'y trouve aussi le bois d'ébène que les habitants appellent *bolong aeta*, le sandal et plusieurs arbres qui fournissent des gommes, des résines, du vernis et de l'encens.

La cire et le miel sont d'une excellente qualité, car le pays est émaillé de fleurs de toute espèce.

Les forêts sont habitées par des cochons sauvages, des

bœufs, des buffles, des chevaux sauvages, une grande variété d'oiseaux et, entre autres, des coqs sauvages et des tourterelles.

Quant au règne minéral, les environs du village d'Angat possèdent des mines de fer, d'aimant, des carrières de *piedra cuadra* dont nous parlerons plus bas. Le fer que l'on tire de la mine de Sampang-Bacal est aussi bon que celui de Biscaye en Espagne. Ces mines sont inépuisables et situées à fleur de terre; il y en a qui donnent jusqu'à 90 pour 100, et l'on assure que toutes les montagnes, depuis le mont Caravallo de Cagayan jusqu'aux montagnes de San Matheo et d'Antipolo, contiennent plus ou moins de minerai. Nous en avons trouvé à Antipolo et à Jalajala qui renfermait aussi de la couperose blanche, et l'on prétend avoir rencontré du cuivre. Il y a des houillères près des mines de fer.

Les pauvres de la campagne trouvent en partie leur subsistance par le lavage des sables aurifères. Les rivières roulent d'énormes masses d'albâtre, dont il y en a qui ont 10 vares de haut; elles ont formé, près de Punnig, une vaste et singulière grotte, dont les stalactites font l'admiration de tous ceux qui les visitent. La province de Bulacan ne manque pas non plus de chaux, de pierre à bâtir, de silex, et l'on dit qu'il s'y trouve aussi des améthystes, des topazes et des émeraudes. Casalat fournit d'excellentes ardoises, mais l'exploitation n'en est pas organisée.

L'industrie est très-avancée dans cette province : ses relations avec Manille, tant par mer que par terre, en facilitent le développement. Les habitants des côtes s'adonnent à la pêche; on compte dans la province environ quinze cents métiers à tisser, sur lesquels on fabrique des étoffes rayées de

soie et de coton, des *tapis*, des cambayas, du synamay. Les boutiques sont principalement tenues par des femmes. Du reste, Bulacan contient un assez grand nombre de mendiants; ce n'est pas qu'ils manquassent d'ouvrage s'ils en voulaient chercher, mais il paraît que, dans le bas peuple, il y a beaucoup de paresseux et d'indolents.

PROVINCE DE BATAAN.

Cette province, qui est fort petite, est située à l'ouest de Manille; elle se compose d'une presqu'île qui forme tout le côté occidental de la baie, et est bornée au nord par la province de Zambales, au sud par la petite entrée de la baie, et, à l'ouest, par la mer de Chine.

Malgré sa position avantageuse, le Bataan ne renferme que dix pueblos, savoir :

Balañga.	1,371 tributos, .	6,855 hab.
Abucay.	1,140	5,700
Samal.	607	3,035
Orani.	898	4,490
Hermosa.	459	2,295
Dinalupijan.	268	1,340
Pilar.	652	3,260
Orion.	1,107	5,535
Marivelès.	379	1,895
Morong.	521	2,605
		37,010

Balañga, chef-lieu de la province, est la résidence de l'alcalde mayor; ce pueblo est situé sur le bord d'une petite

rivière, dans l'intérieur des terres. L'air passe pour y être fort sain et l'eau très-bonne.

Le Bataan est pauvre et peu cultivé; il produit cependant le meilleur sucre des Philippines, de très-bon indigo, mais à peine assez de riz pour la consommation des habitants, qui sont souvent même obligés d'en tirer des provinces voisines; les terres sont fréquemment inondées et les chemins impraticables dans la saison des pluies.

Les rivières, peu profondes, ne peuvent recevoir que les bateaux appelés cascos, et ceux-là mêmes à la marée haute seulement; cependant celle d'Oranie a de 2 à 3 brasses. Toutes sont très-poissonneuses et fournissent à la subsistance de la plupart des pueblos des environs.

De très-hautes montagnes traversent cette province et, parmi les plus élevées, on distingue la Sierra de Marivelès, que l'on aperçoit de fort loin en mer lorsqu'on arrive, et qui sert d'indication aux bâtiments qui veulent prendre l'entrée de la baie de Subic. Ces montagnes fournissent des blocs énormes de marbre des couleurs les plus remarquables et dont on s'est servi pour orner les églises de Manille, particulièrement celle de Saint-Augustin. On y trouve aussi du jaspe. On prétend qu'un Portugais, nommé Cuimbra, y a reconnu des diamants.

Les retraites presque inaccessibles de ces montagnes sauvages sont habitées par un grand nombre de ces petits nègres appelés *negritos* et dont nous avons parlé plus haut; il arrive parfois qu'on les pourchasse dans leurs asiles et qu'on tâche de leur faire quelques prisonniers, choisissant pour cela les plus jeunes, que les habitants élèvent chez eux jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de raison, les employant,

Minalim.	993	4,965
Macabebe..	2,732 ½	13,662
Apalit.	1,582	7,910
San Simon.	1,112	5,560
San Luis.	1,623	8,115
Candaba.	1,631	8,155
Capas (mission).	174	870
Paz..	377	1,885
		177,045

On divise la Pampanga en haute et basse; la première comprend toute la partie qui s'étend depuis Santa Ana jusqu'à Pangasinan et Nueva-Ecija, et la seconde toute la partie entre Santa Ana et la mer.

La haute Pampanga n'est que faiblement arrosée, parce que les rivières y ont un cours trop rapide; on s'y occupe principalement de la chasse aux cerfs et aux sangliers pendant la saison des pluies, quand la partie basse est livrée à des inondations presque continuelles.

La basse Pampanga est très-fertile et bien peuplée ; ses plantations sont délicieuses et sa température est fort agréable. Des monts Caravallo, qui viennent du nord de l'île de Luçon, sort une rivière qui passe par Tambangan, et se joint successivement à celles de Dimalay, de Bongabon et de Santor. Près de la forteresse de San Isidro, elle reçoit la rivière de Gapan, et une autre petite rivière près d'Arayat; elle baigne ensuite Cadaval et se réunit à la rivière de Quiñgoa, si célèbre pour la limpidité de ses eaux, au bord desquelles les habitants de Manille vont tous les ans passer quelque temps pour s'y baigner. Elle est navigable dans

presque tout son cours et elle roule des paillettes d'or, de même que la rivière de Gapan. Celles qui se recueillent dans les sables de cette dernière sont d'un titre très-élevé.

Les cours d'eau qui descendent du mont Arayat ne sont que des ruisseaux dans la saison sèche, mais deviennent des torrents impétueux à l'époque des pluies. C'est aussi à cette époque que se forme, par la réunion des pluies avec les rivières, le pinac de Cadava, grand lac situé à l'est du pueblo de Bacolor et à la gauche de la grande rivière ; il a 10 ou 12 lieues de circonférence, mais, à l'époque de la sécheresse, il disparaît et laisse à sa place de beaux et riches pâturages.

C'est vers cette époque, à peu près, que l'on pêche dans ce lac une grande quantité de *dalacs*, poisson dont les Indiens sont extrêmement friands et qui est, en effet, délicieux. On a prétendu que l'on trouvait de ces poissons dans les champs, parce qu'à l'époque des grandes inondations, ils pénètrent, à travers la vase, jusque dans les lieux où il n'y a que quelques pouces d'eau. Le dalac ressemble à une grosse et très-courte anguille, et sa manière de nager fait qu'il adopte de préférence les endroits vaseux. Ce qui ne se consomme pas sur place se transporte à Manille, où il arrive vivant. Ce mets n'est pas aussi estimé des Européens qu'il mériterait de l'être, parce qu'il est trop commun.

Le mont Arayat est un des plus remarquables de la province. On reconnaît distinctement de Manille sa pointe pyramidale, dans la direction du nord ¼ nord-ouest; ses flancs s'étendent largement dans les environs et sa cime passe pour offrir l'ouverture d'un vaste cratère. Cette montagne est néanmoins couverte d'une végétation luxuriante, et c'est dans les massifs impénétrables de ses sombres forêts qu'ha-

bitent les Indiens appelés *Balanes* et des hordes de *Montescos* qui vivent de rapines; ces montagnes sont aussi peuplées de Negritos.

La plupart des rivières de la Pampanga roulent de l'or, mais surtout celles d'Abayon, de Matalantang et de Cabiao; les eaux de quelques autres contiennent des matières ferrugineuses, notamment auprès de San Miguel, où le fer est très-abondant et se trouve même à fleur de terre.

Les productions naturelles sont les mêmes que celles des provinces dont nous avons déjà eu occasion de parler, et, pour éviter la répétition d'une sèche nomenclature, nous ne citerons que celles pour lesquelles elle est plus particulièrement distinguée : dans ce nombre, la première place est due incontestablement au célèbre tabac de Gapan, qui, moins fort et plus délicat que celui de Cagayan, sert à former la *tripa*, c'est-à-dire l'intérieur du cigare, tandis que l'autre s'emploie pour l'enveloppe. Le tabac est une des principales richesses de cette province.

L'Indigo, tant en pâte que liquide, est un produit très-avantageux pour la Pampanga, où l'on récolte aussi une espèce de petits pois appelés *pongos*. Les fruits de toute espèce y sont si abondants, que l'on en charge des canots que l'on expédie pour Manille. La banane et la mangue sont d'une qualité supérieure. Le *bouré* est un palmier dont on tire la fécule appelée *yoro*, nourriture d'un grand nombre d'indigènes : ce même arbre fournit aussi la *tuba*, dont on fait du vin et du vinaigre, ainsi qu'une espèce de sucre noir et même des confitures; les feuilles servent à couvrir les maisons des indigènes.

Le Yorrote, qui donne le beau coton dont on garnit les

oreillers, et la liane qui fournit une espèce de *gogo*, différente de celle dont nous avons parlé et dont l'emploi facilite le lavage des sables aurifères, sont au nombre des produits importants de la province. Ses forêts nourrissent une quantité si énorme de bêtes fauves, que, dans l'année 1819, il fut tué, dit-on, plus de 7,000 cerfs dans le seul pueblo de Tarlac : c'est avec la chair de cet animal et avec celle du bœuf que les Indiens font ce qu'ils appellent du *tapa*, c'est-à-dire de la viande salée et séchée au soleil.

On fabrique dans la Pampanga des étoffes de toute espèce, des vases en terre cuite, qui se portent à Manille, et dans les environs de la baie on fait de la chaux. Les femmes prennent, aux travaux industriels, une part non moins active que les hommes; mais l'agriculture, si facile par la grande fertilité du sol, paraît être le goût de prédilection des habitants de la province; et de ses diverses branches, c'est celle du tabac à laquelle ils se livrent avec le plus d'ardeur, à cause du profit qu'ils tirent de la contrebande.

Bacolor est le chef-lieu de la Pampanga; ce pueblo, résidence de l'alcalde, est situé dans une plaine, non loin de la grande rivière qui donne son nom à la province, et avec laquelle il communique par un large canal creusé sous la direction du corregidor, colonel don Juan Olea, militaire distingué. Bacolor est à 15 ou 16 lieues de Manille, et, quoique l'air qu'on y respire jouisse d'une grande réputation de salubrité, les vents du nord qui soufflent en décembre, janvier et février y apportent des fièvres. La population y est belle.

Le pueblo de Bacolor fut la capitale des Philippines, pendant l'invasion anglaise de 1762. Ce fut là que Simon de

Anda de Salazar se retira avec le peu de troupes espagnoles qu'il avait sous ses ordres. Ce chef-lieu est entouré d'un grand nombre de pueblos, tous remarquables par la fertilité de leur sol et par le beau coup d'œil qu'ils présentent.

Les routes qui traversent cette province sont celles qui servent de communication avec le nord de l'île de Luçon. Pendant les inondations on est souvent obligé de jeter, sur les terrains submergés, des ponts de bambous, que l'on enlève quand vient la belle saison. Il serait pourtant bien plus facile de creuser des canaux par lesquels les eaux s'écouleraient, tandis qu'en canalisant les rivières on obtiendrait l'important avantage de faire communiquer la baie de Manille avec la mer qui baigne les côtes septentrionales de l'île de Luçon; car il paraît certain que ses rivières communiquent avec le fleuve de Lallo ou Tajo qui se jette dans cette mer.

PROVINCE DE ZAMBALES.

Cette province est pauvre, malgré les immenses ressources qu'elle possède, parce que les communications par terre y sont difficiles et qu'elle n'a pas su jusqu'à présent profiter de celles que lui offre la mer, qui la baigne à l'ouest et forme au sud la belle et commode baie de Subic ou Suba; elle est bornée à l'est par la Pampanga et la province de Pangasinan, et se termine au nord par la pointe de Bolinao et le golfe de Lingayan. Sa longueur est d'environ 30 lieues, mais elle est très-étroite; les montagnes qui la séparent de la Pampanga font partie de la chaîne de Marivelès. Les pueblos de Zambales sont presque tous situés sur le bord de la mer; ils jouissent d'une température douce et salubre; ils

sont au nombre de quinze, mais les états de tribus et de population ne fournissent des détails que sur dix, qui sont les suivants :

Iba..	826 tributos,	4,130 habit.
Subic.	470	2,350
Masinloc.	969 ½	4,848
Botolan..	699	3,495
Santa Cruz.	773	3,865
Bolinao..	1,015 ½	5,047
Sarapsap.	617 ½	3,088
Balincaguin.	1,030	5,150
Aguo..	511	2,555
Banni.	501 ½	2,507
		37,035

Cette province étant, comme on peut le voir, fort peu habitée, on est obligé de faire venir des Indiens d'Ilocos pour cultiver les terres.

Iba, chef-lieu, est à 80 lieues de Manille, dans une plaine, à très-peu de distance de la mer : c'est un lieu fort peu considérable. Les côtes de la province présentent plusieurs ports de mer, et, entre autres, ceux de Santa Cruz, où ne peuvent entrer que les petites embarcations, et de Subic, dont la baie se confond avec celle de Manille.

Les productions des trois règnes sont les mêmes que dans les autres provinces, mais on n'en tire qu'un bien faible parti, faute de bras et de débouchés.

Les pères franciscains, qui furent les premiers à s'établir dans le Zambales, éprouvèrent les plus grands obstacles à le coloniser; mais leur admirable persévérance les surmonta

tous. Presque tous les pueblos furent construits par eux. Ils crurent remarquer dans les habitants quelques différences d'avec les races indiennes; ceux-ci portaient les cheveux rasés sur le devant de la tête, à la manière des Japonais, usage qui pouvait servir peut-être à indiquer leur origine, de même que certaines marques caractéristiques que nous avons rencontrées dans d'autres provinces. Le Zambales fournit un régiment de milice, auquel on a donné son nom.

PROVINCE DE PANGASINAN.

Le Pangasinan est une des provinces les mieux cultivées des Philippines; elle est riche et intéressante sous tous les rapports. Située au nord-ouest de Manille, elle bornée, au nord, par la province d'Ilocos; au midi, par la Pampanga et le Zambales; à l'ouest, par le golfe de Lingayan, et, à l'est, par les montagnes des Igorrotes et la rivière de l'Aguo. Sa forme est irrégulière. Voici les noms des trente pueblos qu'elle renferme.

Lingayan.	3,482 tributos,	17,410 habit.
Binmaley.	3,759	18,795
Dagupan.	1,874	9,370
Calasiao.	2,407	12,035
Mañgaldan.	2,701	13,505
San Jacinto.	1,551	7,855
Manavag.	2,232	11,160
Sual.	452	2,260
San Isidro.	1,539	7,695
Salasa.	1,539	7,695
Aguilar.	1,029	5,145

Mangatarem.	1,253	6,265
Santa Barbara.	1,282	6,410
San Carlos.	3,690	18,450
Malasiqui..	1,701	8,505
Villasis.	481	2,405
Bayambang..	1,798	8,990
Paniqui.	711	3,555
San Fabian.	1,886	9,430
Barue.	252	1,260
Santo Tomas.	889	4,445
Agoo..	1,388	6,940
Atiñgan.	910	4,550
Baoang.	1,912	9,560
San Fernando.	882	4,410
San Juan..	898	4,490
Bacnotan.	946	4,730
Camiling.	»	»
Ariñgay.	897	4,485
Binalonan.	»	»
		221,805

Lingayan, chef-lieu de la province, situé à peu de distance du fond de la baie dont il prend le nom, près du grand fleuve de l'Aguo, et non loin des frontières de la province de Zambales, est une ville riche, populeuse et industrielle.

Les habitants de Pangasinan sont d'un caractère doux et facile; ils se livrent à la culture de la terre, dont les travaux sont dirigés, dans quelques localités, par des Européens, ce qui n'a lieu que dans fort peu d'autres provinces. Le pady ou riz brut y abonde et se vend à 3 réaux le caban quand il

en vaut 6 à Manille et 7 ou 8 dans la Bisaye : aussi beaucoup de navires y vont-ils charger de cette denrée pour la porter en Chine, afin de jouir de la franchise dont la rivière de Canton jouit pour l'introduction du riz dans l'empire. L'indigo est aussi un objet considérable de commerce pour la province.

Le Pangasinan est arrosé par de nombreuses rivières qui se jettent dans le golfe et qui débordent souvent, formant alors des espèces de lacs où le poisson fourmille et qu'habitent aussi des nuées de canards sauvages, que l'on prend dans des filets et que l'on traîne ainsi jusqu'à terre, où on les tue à coups de bâton. Les routes sont, en général, impraticables pendant la saison des pluies, et deux circonstances ne permettent malheureusement pas de profiter des rivières pour communiquer avec les parties reculées de la province : la première, c'est que leur cours est embarrassé de ces troncs d'arbres connus, dans les États-Unis, sous le nom de *snags*, et qui rendent si périlleuse la navigation des grands fleuves de l'Amérique septentrionale ; la seconde circonstance est que leurs rives sont infestées de malfaiteurs qui attaquent les voyageurs et pillent les embarcations. Des plaines fertiles et d'un aspect enchanteur s'étendent entre les montagnes des Igorrotes et celles de Zambales.

L'Aguo est le fleuve le plus considérable de la province; s'il était possible de le rendre navigable en le débarrassant des troncs d'arbres qui l'obstruent, il mettrait le chef-lieu en communication avec le golfe de Lingayan.

Toutes ces rivières roulent de l'or; mais il y en a où il abonde beaucoup plus que dans d'autres : les habitants de leurs rives s'occupent principalement du lavage de leur sable,

qui est si riche, qu'en peu d'instants ils en obtiennent assez d'or pour suffire à leurs besoins pendant une semaine entière; ils en facilitent la séparation en se servant d'une infusion à froid de *gogo*. Les barres des rivières de San Fabian et de Dagupan sont particulièrement riches, surtout après la saison des pluies, qui entraînent les paillettes d'or du haut des montagnes; c'est là que les Igorrotes les exploitent et d'où ils viennent vendre les produits de leur industrie aux habitants de la province. On trouve aussi, dans le Pangasinan, des mines de fer, de soufre, et même, à ce que l'on assure, de cuivre.

Les forêts produisent des bois de construction que l'on transporte sur les chantiers de la province, d'où sont sortis plusieurs navires; et d'autres bois servent soit à l'ébénisterie, soit à la fabrication du charbon.

La pêche et la chasse sont également abondantes, et les excellents pâturages nourrissent un grand nombre de chevaux et de buffles sauvages.

Il paraît qu'autrefois la province était volcanique; l'histoire rapporte que, dans les années 1635 à 1640, sous le gouvernement du général Corcuera, il y eut des éruptions dans les montagnes où cependant, aujourd'hui, on ne retrouve aucune trace de cratère.

Quoique l'agriculture soit poussée avec une grande activité dans le Pangasinan, où l'on a même la précaution, comme dans la Malaisie, de cueillir le riz brin à brin, puisque l'on prétend que l'usage de la faux occasionne de grands déchets, malgré cela, disons-nous, il arrive quelquefois que la récolte manque. Dans ces cas, les habitants se nourrissent de sagou et de yoro qu'ils tirent d'une certaine espèce de

palmier, dont ils font sécher la moelle au soleil, après l'avoir lavée, tamisée et décantée.

Il y a certains terrains privilégiés où l'on fait deux récoltes par an, l'une de canne à sucre et l'autre de riz; le pilon, équivalant à 2 arrobes, de sucre blanc revient à 1 piastre et demie; mais la plante la plus productive de la province est, sans contredit, l'indigotier. Or la même raison qui favorise cette branche de culture, c'est-à-dire l'humidité des terrains, nuit à celle du coton, dont les produits sont peu considérables, ainsi qu'à celle de l'abaca, que l'on y a souvent planté comme essai, mais sans en obtenir aucun résultat.

Les Indiens sont plus industrieux dans cette province que dans beaucoup d'autres, ce qui leur a valu le surnom de Chinois de Pampanga; ils se chargent de transporter les marchandises de village en village, et vont même jusque dans les montagnes faire des échanges avec les Igorrotes, qui sont à l'état sauvage; d'autres conduisent les bestiaux à Manille. On fait, dans cette province, une quantité considérable d'huile de coco, en faisant bouillir, dans un peu d'eau, la chair râpée de la noix de coco.

Le Pangasinan est une des provinces les plus industrieuses des Philippines : les habitants sont renommés comme constructeurs de navires, témoin la *Victoria*, beau trois-mâts du port de 6 à 700 tonneaux, sur lequel nous avons effectué notre retour en Europe et qui est un des meilleurs voiliers de la colonie. Les Pangasiniens ont, en outre, un talent extraordinaire pour imiter tous les objets qu'on leur montre : les charpentiers, les sculpteurs, les bijoutiers, etc., ne le cèdent en rien à ceux de Manille. Il y a des tanneries et l'on y fait toute espèce de chaussures, aussi bien que dans la

capitale. Les maisons sont propres et fort bien construites, et les églises sont remarquables par leur beauté.

Cette province pourrait devenir le centre d'un commerce actif entre Macao, Hongkong et les différents ports de la Chine méridionale dont elle est plus rapprochée que ne l'est la baie de Manille; elle fournirait, à la Chine, du riz en abondance.

PROVINCE D'ILOCOS SUD ET NORD.

Ces deux provinces, qui n'en formaient autrefois qu'une seule, furent séparées en deux par une ordonnance royale du 2 février 1818; mais le rapport qu'elles ont l'une avec l'autre nous engage à les réunir dans un même article, puisqu'elles ne diffèrent guère que par leur étendue, la première étant beaucoup plus grande et plus peuplée que la seconde. Toutes deux sont agricoles, commerçantes, mais surtout manufacturières: les habitants se distinguent comme tisserands; et, sur leurs métiers de bambou, ils fabriquent, avec le coton indigène, toutes sortes d'étoffes blanches et écrues qu'ils teignent aussi de différentes couleurs; mais les tissus qu'ils fabriquent sont d'espèces communes, les fines se faisant plutôt à Bulacan, Tondo, Camarines et Iloïlo.

Les Ilocos sont situés sur la côte occidentale de l'île de Luçon; ils s'étendent depuis la pointe septentrionale de l'île, ou Punta de Cabicunga, jusqu'à la pointe de Namacpacan, au midi; leur longueur réunie est d'environ 40 lieues, mais leur largeur est peu considérable : ils sont bornés, au nord et à l'ouest, par la mer de Chine, au midi par les provinces de Pangasinan et de Pampanga, et à l'est par les Cagayans

et par les montagnes de la Nouvelle-Province (Nueva-Provincia), qu'on a formée en empruntant un peu de terrain à l'Ilocos-sud.

Les deux Ilocos renferment trente-sept pueblos, dont vingt-cinq pour celui du sud et douze pour celui du nord ; voici leurs noms :

Pueblos de l'Ilocos-sud.

Vigan.	3,445 tributos,	17,225 hab.
Caoayan.	1,216	6,080
Santa Catalina de Baba. .	2,381	11,905
Narvacan.	3,245 ½	16,228
Santa Maria.	2,143	10,715
Coveta.	178	890
San Estevan.	1,068	5,340
Candon.	2,885 ½	14,427
Santa Lucia.	3,756	18,780
Taguding.	1,401 ½	7,008
Bañgar.	1,506	7,530
Namacpacan.	1,400 ½	7,002
Balaoang.	1,307 ½	6,538
Santa Catalina.	2,290	11,450
San Vicente..	1,112	5,560
Bantay.	1,958	9,740
Santo Domingo.	1,824	9,120
Magsiñgal.	1,374	6,870
Lapo.	1,149	5,745
Cabugao.	1,912	9,560
Sinait.	1,293	6,285

Benguet.	1,435	7,175
Tayon.	907	4,535
Mision Nra Sra de la Paz. .	210	1,050
Pidigan.	529	2,645
		209,403 hab.

Pueblos d'Ilocos-nord.

Laoag.	6,780 ½ tributos,	33,903 hab.
San Nicolas..	2,171	10,855
Batac..	3,515 ½	17,577
Paoay.	3,030	15,150
Badoc.	1,714 ½	8,573
San Miguel ou Sarrat. . .	1,525 ½	7,627
Dingras..	2,575 ½	12,878
Piddig et Santiago. . . .	1,781	8,905
Bintar.	1,424	7,120
Bacarra.	3,352 ½	16,762
Pasuquin.	965 ½	4,828
Nagpartian. } Bañgui. . . }	1,030 ½	5,152.
		149,330 hab.
Plus les habitants d'Ilocos-sud.		209,403
Ce qui fait, pour les deux Ilocos. . . .		358,733 hab.

Le chef-lieu de la province d'Ilocos-sud est Vigan, et celui d'Ilocos-nord est Laoag; ces deux pueblos sont à 17 lieues l'un de l'autre et Vigan à 60 lieues de Manille; celui-ci est bâti sur la rive gauche du fleuve de ce nom, qui est un des

bras de l'Abra. Vigan est le siége de l'alcalde mayor et celui de l'évêque de la Nouvelle-Ségovie; on y remarque plusieurs édifices publics, ainsi que des casernes pour l'infanterie, l'artillerie et la cavalerie. Sur ses chantiers on construit des bâtiments caboteurs; son commerce est dans les mains des métis chinois qui entretiennent des relations avec Manille et qui vivent réunis dans un quartier distinct appelé *Pariancillo*. Les habitants de cette ville ne négligent rien pour étendre leurs relations de commerce; ils en ont formé avec les Tinguianes ou descendants des Chinois du pirate Limahon, qui vivent en métis sauvages dans les montagnes des environs.

Les communications, tant par terre que par eau, sont faciles dans ces provinces, et cette circonstance est très-favorable à son commerce et à son industrie, auxquels elle contribue à donner une grande activité; c'est surtout au fleuve d'Abra qu'ils doivent cet avantage. Après avoir changé, près du chef-lieu, son nom en celui de Vigan, il se jette dans la mer par trois embouchures; son bras principal passe par Sainte-Catherine, et les deux autres par Vigan, Bantay et San Vicente. C'est en descendant ce fleuve que les Tinguianes apportent aux habitants des Ilocos une grande partie du bois dont ils ont besoin.

Les ports de mer des Ilocos sont : Darigayo, qui peut recevoir toute espèce d'embarcations; Cavayan, situé près des embouchures de quatre rivières, qui toutes sont fermées au mois de décembre, sans que les pontins en puissent sortir; mais ils y sont en sûreté pendant les vents d'aval, parce qu'ils peuvent entrer dans les rivières. Santiago, San Estevan, Santa Cruz : au nord de Dirique, il y a une anse pour

les pontins. Enfin le port de Salomagué, dans la juridiction de Cabuyao, est le plus vaste, le plus sain de tous ceux de la province et le plus sûr dans la mousson du nord.

Les deux Ilocos sont l'un et l'autre très-montueux ; mais la province du sud l'est cependant moins que celle du nord. Une cordilière qui court de l'est à l'ouest et que l'on nomme la Sierra Madre s'étend depuis Cagayan jusqu'à Manille, et l'on prétend même qu'elle se prolonge jusqu'à l'extrémité méridionale de l'île de Luçon, dans la province d'Albay. C'est au sein des montagnes que se trouve un territoire considérable, riche et fertile, que l'on a, depuis peu, détaché des Ilocos pour en former une province séparée, à laquelle on a donné provisoirement le nom de Nueva-Provincia; elle est habitée par un grand nombre de peuplades indépendantes, dont celles surtout qui vivent sur le versant occidental de la cordilière ont de fréquentes relations avec les Indiens, avec qui ils échangent de l'or et du bois. On a remarqué dans leur caractère de grands rapports avec celui des Chinois : comme eux, ils sont très-friands de la chair du chat et du chien, et ils cherchent même à se procurer de ces animaux contre les produits de leur pays. Ils ont des chefs qu'ils choisissent parmi les plus vaillants d'entre eux. Quand ils contractent des dettes les uns envers les autres, ils se donnent leurs enfants en gage, et le créancier a le droit de les vendre si le remboursement n'a pas lieu à une époque fixée. On compte dans ces montagnes vingt-deux pueblos et deux *visitas*, cinq missions et quatre-vingt-deux *rancherias* ou familles vivant réunies; toutes celles-là sont des Tinguianes : il s'y trouve aussi soixante-dix-neuf *rancherias* d'Igorrotes et quatorze de Negritos, qui tous payent le tribut.

Nous décrirons ces peuples en détail dans le chapitre que nous leur avons spécialement consacré.

Le commerce des Ilocos consiste principalement en bois de charpente, en cire, riz, sucre et poudre d'or. On y distille des liqueurs alcooliques avec le sucre de canne. Les habitants récoltent des fruits de toute espèce. La chasse est leur exercice de prédilection et pourrait devenir, pour eux, très-lucrative, s'ils avaient de plus grands débouchés. Les montagnes leur fournissent une grande quantité de buffles, de cerfs, de sangliers, de bœufs, et même de chevaux sauvages d'une bonne corpulence. Ils jouissent d'une grande réputation; leur taille est plus élevée que celle des chevaux des autres provinces, et ils ont le boulet très-dur, ce qui est d'une grande importance aux Philippines, où l'on n'a pas l'habitude de ferrer les chevaux : ils montent avec une extrême facilité les sentiers les plus tortueux et les pentes les plus rapides; aussi sont-ils vraiment précieux pour les voyages dans cette province.

La température des Ilocos est plus fraîche et plus agréable que celle des provinces plus méridionales : on assure que, dans les montagnes, de même que dans celles de Cagayan, le thermomètre de Réaumur descend quelquefois jusqu'à + 8°. C'est pour cette raison que les malades de Manille vont aux Ilocos respirer un air plus pur et se guérir de la dyssenterie, maladie si commune dans la zone torride, où le corps de l'homme est plus qu'ailleurs exposé aux influences atmosphériques.

Indépendamment des produits que nous avons énumérés plus haut, les Ilocos récoltent encore de l'indigo, du blé, de l'ajonjoli, du sucre, du café, du cacao, de la noix de coco,

et toutes les productions connues dans les Philippines. Les légumes y sont aussi très-abondants et très-savoureux.

Le blé, qui croît principalement dans les pueblos du nord, s'expédie pour Manille, où il se vend pour la consommation des Européens. Le mûrier croît partout et fournirait une nourriture abondante aux vers à soie si l'on voulait se livrer à cette industrie. On assure que presque tous les fruits d'Europe pourraient s'obtenir dans les Ilocos.

Il ne serait pas facile de faire connaître toutes les espèces différentes d'arbres qui se trouvent dans les vastes forêts des Ilocos et dans la Nouvelle-Province ; nous allons cependant essayer d'en indiquer quelques-uns des plus remarquables, en leur laissant les noms indiens, car on ne leur a pas encore assigné de dénominations scientifiques :

Une espèce de cèdre (*cedrela odorata*, Bl.), *calantas* des Tagales.

Le *molave* (*vitex geniculata*, Bl.) est un bois dur, bon pour la charpente et même pour la construction : on en fait aussi des pilotis (*harrigues*), parce qu'il est incorruptible.

Le *mangachapuy* (*vatica mangachapoi*, Bl.), qui s'élève à une si grande hauteur que l'on pourrait en faire, dit-on, d'une seule pièce, des mâts pour les grands navires, si son bois n'était pas trop lourd : les Chinois s'en servent pour mâter leurs shampans.

Le *guijo* (*mocanera guiso*, Bl.), que l'on appelle aussi *lavaan*, est un grand et gros arbre dont on faisait les côtes et les quilles des galions. Le bois en est si dur, que les boulets peuvent à peine y laisser une empreinte.

Le *narra* ou *naga* (*petrocarpus pallidus*, Bl.) donne un

bois rougeâtre avec des veines plus foncées : on en fait de beaux meubles.

Le *tindalo*, espèce d'acajou dont on fait des tables magnifiques.

L'ébène, *cahuy itam*.

Le *balamiagas*, le *sasaluyen* et l'*anaguep* sont des bois odoriférants.

Le *lumban* (*aleurites lobata*, Bl.), le *batacang*, etc., prennent un beau lustre : on en fait des tables et des barques.

Le *banaba* (*munchausia speciosa*, Bl.) s'emploie pour planchéier les appartements et les navires.

L'*ulis* est un bois de charpente.

Le *taculao* et le *parunapin* dont on fait des quilles de navires.

Avec le *gatasan* on fait les chevrons des maisons.

Les naturels emploient le bois de l'*abao*, de l'*abuit*, du *bulala*, du *daeng*, du *casabang*, du *candarona* et du *bacalao* à faire des ancres (*sinipites*) pour leurs embarcations.

Nous ne ferons qu'indiquer le *canaren*, l'*aro* ou *arangen*, le *marumpir*, le *maraquitel*, le *salmayen*, le *bio*, le *diran*, le *lanuti*, le *barangoan*, le *taracatad*, le *pacae*, le *palo Maria*, le *paga-paluteñ*, le *cañafistula*, le *calisai*, le *talisay*, le *lilisen*.

Le bois de campêche est bien connu en Europe : les Indiens s'en servent au lieu de clous, en font une teinture et en prescrivent la décoction dans le crachement de sang, maladie contre laquelle ils le regardent comme très-efficace.

Le *baticilung* (*millingtonia pinnata*) et le *subrut* donnent d'excellents bois de charpente; on fait avec leurs feuilles une espèce de mastic pour calfater les navires.

Le *dignee* et le *mabolo* dont le bois est pesant; le cœur ressemble à de l'ébène : les Indiens en font des peignes.

L'*amunang*.

On prétend qu'en attachant le plus furieux taureau ou buffle au tronc de l'*ibbey* ou figuier des montagnes, il s'apprivoise à l'instant même.

Le *barincocorong* fournit d'excellent charbon pour les forges.

Avec le *lavan* on fait des mâts pour les petites embarcations.

L'*anteng* donne une espèce d'encens.

Le *bacaoan* est un bois de teinture qui croît dans les terrains où il y a du salpêtre.

L'écorce de l'*adaan*, pulvérisée et jetée dans une rivière, tue tous les poissons qui s'y trouvent.

L'*amboynan* est un arbre d'une grande utilité; son bois sert pour la charpente; son écorce blanchit les tissus, et avec sa cendre on fait du savon.

Le *saquiat*, autre bois de charpente, possède des propriétés médicinales pour les Indiens.

Les feuilles de l'*oplas* ou asperilla servent à polir les bois.

Le *balete* fournit de bon bois de charpente. Avec les feuilles tendres et l'écorce on fait des toiles que les Indiens appellent bahaques et dont ils se servent pour faire des pagnes.

Le *bagao* est un arbre majestueux sous lequel les Indiens faisaient autrefois leurs cérémonies religieuses; son fruit, qui est plus gros qu'une pomme, a la chair tendre et d'un goût agréable : il se mange avant d'être tout à fait mûr; quand il l'est davantage, il enivre autant que le vin le plus fort. Ce fruit fournit aussi une huile dont on se sert comme

mordant pour faire prendre la couleur sur le coton que l'on teint.

Le *baroan* et le *bansanga* donnent de bon bois de charpente; le *bataano* n'est guère d'usage, parce que son tronc laisse suinter un suc qui fait enfler la peau.

Le *camaring* est devenu le sujet de plusieurs récits fabuleux; ainsi, par exemple, on dit que les personnes qui passent sous le vent de cet arbre enflent et meurent par l'effet de ses exhalaisons, et que le seul moyen de les sauver est de les faire désenfler en leur frottant le corps avec de l'eau ou du sel.

Le fruit de l'*aniqui* est une espèce d'amande appelée *pilis*.

Le *balanac* est un arbre dont la fumée, quand on le brûle, tue les personnes qui s'en approchent à 4 ou 5 vares de distance.

Indépendamment des arbres que nous venons de nommer, il y en a une infinité d'autres dont l'écorce ou la racine possède des vertus médicales. Dans ce nombre il y en a plusieurs dont les infidèles et même les chrétiens cachent les noms, mais dont ils se servent avec avantage. Il serait à désirer que l'on pût enrichir la pharmacopée de la connaissance de ces précieux végétaux; mais ceux qui en possèdent le secret ne veulent le communiquer à aucune personne qui soit capable de le rendre utile à la civilisation, ils se contentent de le transmettre à leurs descendants comme un héritage traditionnel. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y en a qui font des cures merveilleuses avec ces racines ou ces écorces, dont ils raclent, avec une queue de raie, quelques brins dans de l'eau. Je vais citer, à ce sujet, des faits dont il y en a qui sont à ma connaissance personnelle.

Les feuilles de *coscosipa*, macérées et appliquées sur un clou, le guérissent presque instantanément.

Celles de *bani*, mêlées avec du vinaigre, sont regardées comme un préservatif contre les maladies contagieuses, telles que la petite vérole et autres : pour les employer, on s'en frotte le corps.

Le bois de *bañg* est un remède dont l'efficacité est connue dans toute la province pour guérir le *frambesia bubas*.

Le *macabuhay*, liane dont l'écorce est parsemée de tubercules : prise en décoction, cette écorce guérit la fièvre et les affections de l'estomac; pulvérisée et séchée au four, elle ferme les ulcérations du palais : nous nous en sommes servi avec le plus grand avantage dans plusieurs cas de ce genre. Tout Manille a été témoin des cures extraordinaires faites avec cette plante, dont nous pouvons certifier les bons effets, les ayant constatés nous-même. Fort incrédule, dans l'origine, au sujet de certaines médications indiennes et chinoises, nous n'y avons ajouté foi que forcé par l'évidence de ce que nous voyions de nos propres yeux.

L'*aranio*, espèce de bétel, est un excellent tonique.

L'*ampiag*, autre liane, dont les feuilles guérissent les douleurs les plus rebelles.

La racine d'*agpalo* est bonne contre la toux; les feuilles de *calachuchi* font disparaître la céphalalgie en les tenant appliquées sur la tête.

L'*aroo*, espèce de pin, fournit du bois de charpente; son écorce et sa racine sont employées contre les affections scorbutiques.

Du tronc du *bitaog* ou bois de Marie (*palo Maria*) découle une résine avec laquelle on fait un onguent qui guérit parfai-

tement l'anthrax malin et les autres affections de ce genre. Le *caribusao* a la même vertu; le *bagbagatol* hâte la sortie des dents et guérit l'inflammation des gencives.

Parmi les végétaux qui fournissent des médicaments précieux, il faut compter encore le *saleng*, le fruit du *sanguiat*, l'*erbaaca* ou herbe de Sainte-Marie, espèce d'artemisia, l'écorce de *banaag*, le *galatgat*, l'écorce de *candaroma*, les feuilles de *cacupies*, le *tisao*, la racine de *disol* et une infinité d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici, mais dont on raconte des cures si prodigieuses, qu'il nous est impossible d'ajouter une égale foi à toutes.

Nous avons déjà cité plus haut quelques arbres servant aux teintures, mais il y en a encore un grand nombre d'autres; tels sont la racine d'*apalud*, la feuille de *candon*, la lessive du *calunay*, la feuille du *manguey*, celle du *patani*, le fruit du *prias* ou *camias*, celui du *canuyao* et l'écorce de *dongon*.

Le règne minéral n'est pas moins riche dans cette province que les deux autres. L'or que roulent les rivières indique que les montagnes doivent en contenir des mines; dans les environs de Santa Maria on trouve des substances ferrugineuses, et au sud de ce même pueblo il existe une source d'eau minérale sulfureuse qui jaillit d'un rocher.

Les deux provinces d'Ilocos sont très-manufacturières; on y comptait autrefois plus de vingt mille métiers, mais ce nombre a beaucoup diminué par l'importation d'objets de fabrication étrangère. On ne sait pourtant à quoi attribuer la préférence que l'on donne à ces derniers, car ceux qui se font encore dans le pays sont beaucoup plus solides et de fort bon teint, ce que nous pouvons certifier par notre propre expérience. On y fabrique des calicots de toute qua-

lité, des toiles d'une seule couleur, d'autres rayées, des nappes et des serviettes, des couvre-pieds, des étoffes de soie et de coton, des étoffes d'abaca seul ou mêlé avec d'autres matières; des toiles grossières à l'usage des classes inférieures. Les guingans indigènes furent adoptés pour la troupe, et le coyote ou cotonnade jaunâtre, qui a conservé la couleur naturelle du coton qui porte ce nom , fut à la mode parmi les classes plus élevées. Le général don Mariano Ricafort, qui sentait combien il était important de relever ces manufactures, ordonna, dans les années 1826 et 1827, que les troupes ne fussent plus vêtues, à l'avenir, que d'étoffes fabriquées dans le pays. Ces dispositions furent exécutées, mais malheureusement on ne crut pas devoir y persister.

La pêche est si abondante sur les côtes des Ilocos et dans leurs rivières, qu'un Indien peut à lui seul saler, dans une saison, assez de poisson pour se nourir pendant toute l'année.

Il va sans dire qu'un pays qui compte tant de produits divers, soit de la nature, soit de l'industrie, ne peut manquer d'avoir un commerce très-actif. En effet, les pueblos ne trafiquent pas seulement entre eux, mais encore avec les provinces voisines, et ils tirent un grand profit de leurs échanges. Les communications des Ilocos avec Manille se font par mer et par terre. Par la première voie on transporte le riz, le blé, le padi, le sucre, le coton, la cire, le vinaigre de sucre si renommé sous le nom de vinaigre d'Ilocos, enfin les divers bois de teinture, et en général toutes les marchandises d'encombrement. Par la voie de terre on envoie les tissus dont nous avons parlé et auxquels nous ajouterons les *terlingas*, les *quinumits*, les *sinagudans*; les grosses toiles

appelées par les naturels *ticnapils* et celles auxquelles ils ont donné le nom d'*iniguidans*, que les Igorrotes achètent pour se couvrir et auxquelles ils attachent un fort grand prix.

On fabrique aussi, dans les Ilocos, des toiles à voiles de différentes grosseurs : nous avons rassemblé des échantillons de toutes ces manufactures et, en général, de tous les produits de l'industrie des Philippines; nous y avons joint un tableau synoptique fort détaillé, renvoyant, par des numéros d'ordre, à tous ces divers échantillons. Nous nous référons à ce tableau et à ces échantillons, que nous avons déposés en double, l'un au ministère du commerce et l'autre au Conservatoire des arts et métiers.

CHAPITRE XII.

SUITE DE LA GÉOGRAPHIE DES PROVINCES.

La Nueva-Provincia.— Cagayan. — Les îles Batanes et Babuyanes. — Nueva-Ecija. — Nueva-Biscaya. — Cavite.— Laguna.

LA NUEVA-PROVINCIA.

Nous avons déjà dit, dans le chapitre précédent, que sous le nom de Nueva-Provincia ou Nouvelle-Province on entend l'étendue de territoire comprise entre les Ilocos à l'ouest, la province de Cagayan et la Nouvelle-Biscaye à l'est, et qui se compose principalement de la grande cordilière qui divise l'île de Luçon du nord au sud. C'est dans ces montagnes qu'habitent la plupart des peuplades sauvages que nous décrirons plus tard et qui, sous différentes dénominations particulières, forment dans leur ensemble, ce que, dans la province de Pangasinan, on appelle des *Igorrotes* ou *Montescos*, et, dans celle de Cagayan, des *Calingat*, ce qui veut dire ennemis. Du reste, il règne dans le pays même une grande confusion par rapport à ces noms, et l'on n'est pas d'accord sur la distinction qu'il convient de faire entre eux.

Quoique la Nouvelle-Province s'étende dans une longueur de 50 lieues et forme, par conséquent, un territoire considérable, nous ne lui consacrerons pas une description particulière, parce que ses produits sont les mêmes que ceux des provinces voisines; elle est arrosée par le grand fleuve d'Abra et par l'Agno.

PROVINCE DE CAGAYAN.

Cette province est une des plus vastes de la Luçonie, mais la moins peuplée; elle forme l'extrémité septentrionale de l'île, étant bornée au nord par la mer des Bachis, au sud par la Nouvelle-Biscaye, à l'ouest par la cordilière qui la sépare de la Nouvelle-Province et à l'est par la province de la Nouvelle-Ecija, dont elle est également séparée par une chaîne de montagnes. La longueur de cette province est d'environ 86 lieues sur 17 de large. Une partie de la péninsule appelée Engaño concourt à la former. Elle contient vingt et un pueblos, dont voici les noms et la population.

Lallo.	737 tributos,	3,685 hab.
Gutaran. . . . / Nasiping. . . . } . . .	377	1,885
Camalaniugan.	571	2,855
Amulung. . . . / Aguig. . . . . . } . . .	546	2,730
Tuguegarao.	2,497	17,485
Cabagan.	2,237	11,185
Tamauini.	527	2,635
Jurgao. . . . . / Tabang. . . . . / Piat. . . . . . } . . .	571	2,853

Tuao.	727	3,635
Malaveg. . . / Mavanan . . / Santa Cruz.	527	2,635
Apari.	1,193	5,965
Bugay.	148	740
Abulug.	631	3,155
San Juan. . . / Massi.	541	2,705
		58,580 hab.

Le Cagayan est très-montueux et l'air y est malsain à cause des vastes forêts vierges ainsi que des terrains encore incultes qu'il renferme; c'est à quoi il faut attribuer les fièvres intermittentes qui y règnent endémiquement et dont les nouveaux venus sont infailliblement atteints, tandis que les sauvages n'en éprouvent point les effets. Une des causes de cette différence est, sans contredit, celle de la nourriture. Les Indiens se nourrissent en partie de maïs, tandis que les Montescos vivent presque exclusivement du riz qu'ils cultivent, qui leur fournit un aliment beaucoup plus salubre que le blé de Turquie, lequel, mangé comme il l'est généralement avec voracité, donne la tympanite ou le gonflement du basventre, suivi d'indigestion très-grave, mais qui se guérit, lorsqu'elle est prise à temps, par l'usage d'un peu de vin ou d'eau-de-vie. Du reste, il faut cependant remarquer que l'air de cette province est devenu un peu moins malsain depuis que l'on a pris la précaution d'abattre les arbres dans le voisinage immédiat des pueblos; et les habitants, instruits par l'expérience, évitent aujourd'hui, autant qu'ils peuvent, de

s'exposer au serein, rentrant chez eux avant la chute du jour. Quant à la température de Cagayan, il fait plus froid dans cette province que dans aucune autre partie de l'archipel, et l'on prétend même y avoir vu tomber de la grêle; il est certain que, dans le mois de janvier et de février, on y éprouve le besoin de se couvrir de vêtements plus chauds. Les habitants de cette province sont, en général, honnêtes et bons; le vol y est pour ainsi dire inconnu, et, dans la belle saison, on y dort partout les fenêtres ouvertes.

Le général Enrile, gouverneur des Philippines, ayant fait un voyage d'inspection dans cette province, cette circonstance fut d'un grand avantage pour elle, car le premier soin du général fut d'y rendre ses communications plus faciles; il y ouvrit les routes qui existent aujourd'hui et que suivent présentement les courriers de l'administration de la poste aux lettres, et fit jeter plusieurs ponts sur les rivières.

Le chef-lieu du Cagayan est le pueblo peu considérable de Lallo, situé dans le nord de la province : c'est là que réside l'alcalde mayor, qui est en même temps collecteur du tabac; c'est-à-dire qu'il est chargé d'acheter, pour le compte du gouvernement, tout le tabac que les habitants cultivent. Cette alcaldie est la plus lucrative de toute la colonie, car le collecteur perçoit une gratification de 2 réaux ou 1 fr. 25 sur chaque *fardo* de 2 arrobes (25 kil.) de tabac; ce qui lui rapporte, année commune, de 15 à 16,000 piastres (plus de 80,000 fr.).

La situation de Lallo, sur le bord du Tajo ou Apari, qui traverse la province tout entière du nord au sud, et poursuit même son cours plus loin, puisqu'il paraît qu'il se jette dans le fleuve de Pampanga et communique, par ce moyen,

avec la baie de Manille, pourrait offrir à ce pueblo de grands avantages pour le commerce, si l'on débarrassait son cours des obstacles qu'il présente à la navigation. Si l'on y parvenait, Manille se trouverait par là en communication presque directe avec l'île de Formose et avec la Chine, qui ne sont séparées de Luçon que par les petites îles des Babuyanes et celles des Bachis, dont la position semble même indiquer que l'archipel des Philippines se rattachait, à une époque reculée, au continent indien.

Le fleuve de Lallo a deux sources, l'une dans la province de Nueva-Ecija et l'autre dans celle de Nueva-Biscaya; il est large, rapide, sinueux, profond en certains endroits et bordé de villages sur les deux rives et jusqu'à son embouchure, près d'Apari. Des bricks peuvent le remonter jusqu'à Lallo, mais sa navigation est très-dangereuse à l'époque des pluies; son embouchure forme un port qui offre de bons mouillages. Sans compter une infinité de rivières qui viennent grossir les eaux de ce fleuve, on remarque encore, dans le nord de cette province, celle d'Aleguin, qui sort du lac de ce nom, celle d'Abelue et celle de Massi.

Les montagnes de cette province, voisines de celles de la Nueva-Provincia, avec lesquelles elles se confondent, contiennent aussi des peuplades sauvages dont le caractère de la physionomie, et surtout celui des yeux, décèle une origine chinoise. La chaîne de Caravallo de Baler fourmille de Negritos dont les cheveux sont noirs et crépus comme ceux des autres provinces, mais dans le nombre desquels il y en a quelques-uns qui ont les cheveux moins noirs et moins frisés. C'est là qu'on rencontre aussi les Catalanganes qui récoltent le meilleur tabac des Philippines : cette qualité ne se

vend pas; on ne l'obtient qu'au moyen d'échanges et l'on s'en sert pour faire des présents. Quelques-unes de ces peuplades sauvages sont fort braves, ne reculant jamais devant personne; elles sont, en général, fort superstitieuses. L'adultère y est puni de mort.

Les montagnes du Cagayan abondent en animaux de toute espèce, mais surtout en buffles, en cerfs, en sangliers, en bœufs et en chevaux. Toutes les rivières sont poissonneuses et fournissent une partie considérable de la nourriture des Indiens. On trouve dans la province quelques lavoirs d'or et des mines de fer; le plâtre et l'ocre rouge sont abondants. Parmi les bois, on remarque l'ébène, qui est d'une grande dureté et que produit principalement la péninsule d'Engaño et les environs de la pointe de ce nom.

Ce bois, ainsi que quelques autres, les rotins et les bœufs sont les principaux objets d'exportation après le tabac, qui est même le seul article qui produise beaucoup d'argent. Tous les habitants se livrent à sa culture, et le gouvernement en achète pour plus de 200,000 piastres (1,100,000 francs). La province serait susceptible d'en produire beaucoup plus encore, si ce n'était le manque de bras. L'augmentation de population aurait, en outre, l'avantage de donner un plus grand essor à la culture et, par suite, de diminuer les maladies, résultats de la mauvaise nourriture.

Le Cagayan est sujet aux ouragans ou typhons qui règnent dans le détroit des Bachis. La rivière d'Apari devient alors fort dangereuse; elle l'est aussi dans la saison des pluies, à cause des troncs d'arbres qu'elle charrie : cela n'empêche pas que d'assez gros navires ne viennent y chercher un abri dans les gros temps; mais ils doivent y navi-

guer avec précaution. Les bricks la remontent jusqu'à Lallo, où ils vont prendre leur chargement.

LES ILES BATANES OU BABUYANES.

Ces îles forment deux groupes situés au nord de l'île de Luçon et séparés l'un de l'autre par le détroit de Balingbang : le premier se compose de cinq îles, dont quelques-unes sont volcaniques. Caminguin, qui est la plus grande de toutes, abonde en soufre : on y trouve un port appelé San Pio-Quinto.

Le second groupe est celui dont l'île la plus orientale s'appelle l'île Bachie (de Bacchus), nom qui lui fut donné par Dampier, à cause de l'orgie qu'y firent ses matelots, en s'enivrant avec du vin de coco. C'est là que se trouve le pueblo de Batan, résidence du gouverneur espagnol ; elle est située par 20° 55′ 5″ de latitude nord et 128° 17′ 37″ de longitude est ; elle présente deux mouillages : l'une, à l'est, la baie Juana, qui a environ 15 brasses à une encablure de la côte ; l'autre est sur la côte occidentale.

Les îles Batanes contiennent trois pueblos : ceux de Santo Domingo de Basco, de San Carlos de Marigatao et de José de Ibana. Les habitants, qui sont au nombre d'environ 8,000, ne sont point soumis au tribut, à cause de leur extrême pauvreté. Le commissaire du gouvernement ne reçoit, comme contributions, en nature, qu'un peu d'écaille de tortue et un petit nombre d'autres articles. Ces insulaires, qui sont grands et bien faits, n'ont qu'une médiocre réputation pour la probité.

Les Batanes nourrissent de fort beaux chevaux, qu'on a

voulu importer dans l'île de Luçon; mais ils n'ont jamais pu s'acclimater dans le Cagayan, quoiqu'on y ait apporté de l'herbe pour fourrage. Les vents qui règnent dans ces parages à certaines époques de l'année, et les typhons qui ne manquent jamais d'y éclater aux changements de moussons, rendent les abords de ces îles très-dangereux; cependant on passe par les détroits, lorsqu'on va de Manille en Chine, pendant la mousson du nord-est et quand on vient du cap de Bonne-Espérance.

PROVINCE DE LA NUEVA-ECIJA.

Cette province est la plus grande, mais la plus pauvre de toute l'île de Luçon, dont elle occupe une partie de la côte orientale, formant environ la moitié de la côte nord-est de la péninsule d'Engaño, depuis l'île de Malançon jusqu'auprès du lac de Bay; son étendue est d'environ 100 lieues du nord au sud; elle est bornée, à l'est, par la mer Pacifique, et, à l'ouest, par les provinces de Cagayan, de Nueva-Biscaya, de Pangasinan, de Bulacan et de Tondo.

Sa forme, quoique très-irrégulière, représente une espèce de triangle, dont la base est placée sur la côte de l'océan Pacifique et le sommet enclavé, à l'ouest, entre la Pampanga et Pangasinan; sa plus grande largeur est d'environ 25 lieues; elle est séparée de Cagayan par la fameuse cordilière qui fait suite au mont Caravallo de Baler. La même chaîne la sépare aussi de la Nouvelle-Biscaye, ainsi que la base du mont Caravallo, du Pangasinan, par une rivière qui passe près de Lupao et va se jeter dans la grande rivière de l'Aguo. Les terrains qui produisent le tabac dit de Gapan et

qui, commençant à Cabanatuan, vont jusqu'au mont Arayat, la séparent de la Pampanga. La mer qui baigne la côte de cette province est très-forte et très-mauvaise pendant la mousson du nord-est.

Les pueblos de la Nueva-Ecija sont au nombre de quinze, savoir :

Baler et Casignan. . . .	202 ½ tributos,	1,013 hab.
Cabanatuan.	1,124 ½	5,622
San José..	180	900
Lupao.	105 ½	528
Umiñgan.	208	1,040
Palusapis.	93	465
Santor..	356	1,780
Boñgabon.	474 ½	2,372
Binañgonan de Lampong.	849 ½	4,248
Polillo.	372 ½	1,862
Puncan.	61	305
Carranglan.	130	650
Pantabañgan.	153 ½	768
Casiguran.	202	1,010
Palanan.	159	745
		23,308 hab.

Boñgabon, chef-lieu de la province, est fort pauvre, comme le sont tous les pueblos de la Nueva-Ecija ; ses maisons sont construites en nipa et en bois. Le corrégidor y reçoit des appointements, ce qui n'a lieu que dans les provinces les moins riches. Ce n'est pas, du reste, que celle-ci

soit moins fertile que les autres, mais elle n'est pas aussi bien cultivée, ce qui est dû, en partie, à ce que les chemins sont impraticables : cependant Boñgabon est baigné par la rivière de Santor, qui communique avec la rivière de Pampanga. Il serait très-facile d'améliorer l'état des communications et d'enrichir, par ce moyen, la province; il suffirait, pour cela, d'en établir entre Boñgabon et Gapoa, par Cabanatuan. De ce dernier pueblo, on se rend journellement à Manille, en voiture, par les belles routes appelées *calçadas*. On passe par Cabiao, Arayat, Santa Ana, San Simon, San Luis, Apalit, Calumpit, Dampol, Zunigoa, Polo, Ovando, Meycanayan, Tinacheros, Tondo et Binondo. Ces chemins sont très-beaux dans les mois de février, mars, avril et mai. Rien de plus gracieux et de plus pittoresque que les sites que l'on rencontre à chaque pas en parcourant la campagne qui sépare ces villages. Il y aurait un épisode plein d'intérêt à faire, si l'espace nous permettait de décrire chacun d'eux en particulier, en y rattachant les diverses anecdotes qui s'y rapportent : c'est à regret que nous renonçons à ce plaisir.

La province de Nueva-Ècija n'est pas encore entièrement soumise; elle est, en outre, couverte de forêts impénétrables qui occasionnent des fièvres intermittentes dont les naturels eux-mêmes souffrent beaucoup. Ces grandes forêts avaient cependant été partiellement exploitées; on y faisait des coupes de bois de construction que l'on expédiait, par les rivières, sur la baie de Manille et qui ont servi, sur les chantiers de Cavite, à la construction de la frégate le *San Fernando*, envoyée, il y a quelques années, au roi d'Espagne.

La principale rivière de cette province prend sa source dans les montagnes de Caravallo, dans la Nouvelle-Biscaye, reçoit, dans son cours, les rivières de Calanglan, de San José, de Boñgabon et de Santor, puis tombe dans celle de la Pampanga, qui se jette dans la baie. Les eaux de toutes ces rivières sont très-limpides ; elles sont navigables pour des embarcations qui remorquent des pièces de bois venant des pueblos les plus reculés. Quelques-unes sont poissonneuses, mais moins cependant que la plupart des rivières de cet archipel. Il y en a aussi, dans le nombre, qui roulent de l'or. L'une d'elles sort d'un lac situé au nord de la province et devient la source du Leguin, qui l'arrose pendant l'espace de 15 milles.

La province que nous décrivons est traversée, du nord au sud, dans toute sa longueur, par la chaîne des monts Caravallo, habitée par des Negritos, des sauvages féroces, des Illongotes, des Ibilaos et d'autres populations encore inconnues. La plus intéressante de ces peuplades sauvages est celle que l'on appelle *Dumagas* et qui, d'après ce que nous a dit le corrégidor, sont des Indiens à peau rouge et à cheveux crépus, tirant sur le châtain.

Les animaux sauvages abondent dans les forêts de la Nueva-Ecija. Dans le nombre, on remarque une espèce de chat musqué et une grande quantité de singes. Les oiseaux y sont plus nombreux que dans aucune autre province; il y a surtout d'innombrables tourterelles de beaucoup d'espèces différentes, dont une, entre autres, de couleur brune, semblable à celle de la petite tourterelle noire des montagnes, ce qui nous engagea à lui donner le nom de *tortola negrita.*

Les animaux domestiques ne manquent pas non plus; on y trouve des moutons, mais les Indiens les dédaignent.

Le règne végétal y est très-riche, surtout en bois de construction, tels que le banava, le guyo, le molave, le duñgun : la plupart de ces bois sont très-durs et ne sont pas sujets à pourrir dans l'eau. On en a construit des navires à Manille. Que l'on se figure quelles devaient être les dimensions colossales de ces arbres, qui pouvaient fournir des planches d'une seule pièce, allant d'une extrémité à l'autre d'une frégate de 44 canons, et dont les troncs qui les avaient fournies avaient été traînés dans les montagnes par deux cents buffles montés par autant d'Indiens!

Ces forêts fournissent aussi du bois de tindalo et d'autres bois précieux pour meubles, ainsi qu'un peu de bois de campêche.

Le bourri est un palmier dont la fécule qu'on en retire remplace le riz quand la récolte a été mauvaise. Pour la rendre plus agréable au goût, les habitants y mêlent du miel, dont ils vendent la cire; ils se nourrissent aussi de maïs. Le tabac de Cabanatuan est aussi bon que celui de Gapan; il procure de bons profits aux personnes qui le cultivent et qui le vendent au facteur de Gapan.

Les autres productions du règne végétal qu'offre cette province sont d'abord une grande quantité de plantes médicinales, de l'ajonjoli dont on extrait l'huile à brûler, de la nipa qui sert à couvrir les maisons, du buri dont on fait de très-élégantes nattes de toutes couleurs, et dans le tissu desquelles on mêle des fils et des cordons de cuivre doré; l'aréquier croît aussi en abondance dans la Nueva-Ecija.

Il existe dans la province une mine de fer et une de charbon de terre très-abondante et d'une qualité supérieure. Les Montescos apportent à Boñgabon beaucoup d'or au titre de 22 carats, qu'ils échangent avec le corrégidor. L'industrie y est presque nulle; la seule fabrique de quelque importance est celle de l'indigo, tant sec que liquide, ou *tintaron*; il a de la réputation sur le marché de Manille.

Les saisons, à la Nueva-Ecija, sont les mêmes que dans les autres provinces situées sur la côte de Luçon; on y ressent des tremblements de terre comme dans toute l'île, et le tonnerre y est très-fort. La température est semblable à celle de Tondo, et l'on y éprouve les changements de pluie et de sécheresse qui appartiennent à ces latitudes.

Cette province est appelée, par sa position, à remplir un jour un rôle très-important : car, d'un côté, elle communique facilement avec la baie de Manille, étant proche du lac de Bay; de l'autre elle a des ports sur l'océan Pacifique; elle est voisine, par son extrémité septentrionale, de la mer de Chine, et enfin du côté de l'est elle est en rapport avec les provinces dont nous avons parlé. On pourrait la diviser en trois parties, dont chacune formerait une grande province, ce qui rendrait plus facile la réduction des peuplades sauvages qui l'habitent et l'exploitation de tout son territoire.

PROVINCE DE LA NUEVA-BISCAYA.

Cette province a été nouvellement créée, car le territoire dont elle se compose faisait autrefois partie de celle de Cagayan; on a senti le besoin de l'en séparer parce que l'alcalde, ayant sous son administration une trop grande

étendue de pays, en visitait trop rarement cette partie, qui, par suite de cette espèce d'abandon, n'était point cultivée comme elle aurait dû l'être. En conséquence, les habitants eux-mêmes en sollicitèrent la séparation, et le gouverneur, don Louis Lardizabal, eut égard à leur demande. En l'an 1839, il créa cette province à laquelle il donna le nom de Nouvelle-Biscaye, de la province espagnole où il avait pris naissance, imitant en cela ce que le général Aguilar avait fait, lorsqu'il forma la Nouvelle-Ecija, d'une partie de la haute Pampanga.

La Nouvelle-Biscaye est bornée au nord par le Cagayan, au sud et à l'est par la Nueva-Ecija, et à l'ouest par la Nouvelle Province et le Pangasinan. Elle renferme 14 pueblos, savoir :

Ylagon..	692 tributos,	3,460 hab.
Aritao..	263	1,315
Dupax..	516	2,580
Bambang.	600	3,000
Bayombong. . . } Lumaban. . . . }	582	2,910
Bagabag..	225	1,125
Carig. . . . . . } Camarag. . . . }	482	2,410
Añgadanan.	248	1,240
Cauayan.. . . . } Calanusian.. . . }	505	2,525
Gamuy. . . . . } Furao. . . . . . }	333 ½	1,668
		22,233 hab.

· Tous ces pueblos sont également pauvres et produisent peu de chose; on voit par le tableau ci-dessus qu'ils sont faiblement habités. Depuis quelques années, cependant, on y cultive le tabac, et c'est à lui que la province doit le peu de vie dont elle jouit; c'est sur son territoire que la rivière d'Allo prend naissance, et elle est arrosée par quelques autres encore, mais qui n'ont qu'une faible importance. Indépendamment des productions qu'elle offre en commun avec toutes les autres provinces, elle n'en a guère qui lui soient particulières; l'or et le tabac sont chez elle les plus abondantes. Ce sont les habitants sauvages des montagnes qui recueillent l'or, qu'ils vendent à l'alcalde et aux Indiens des villages.

Cette province est encore trop nouvelle pour que l'on puisse la décrire avec quelque exactitude; mais, quoique située au milieu des terres et n'ayant, par conséquent, point de ports, elle n'en deviendra pas moins un jour très-importante. Ses habitants n'étant pas distraits, comme les autres, par la pêche et la navigation, s'adonneront davantage à l'agriculture et à l'industrie.

PROVINCE DE CAVITE.

Cette province, voisine de Manille, est située en partie sur la baie et commandée par un chef militaire qui porte le titre de gouverneur et châtelain (*gobernador y castellano*), et qui remplit en même temps les fonctions d'alcalde mayor; il est assisté d'un lieutenant de justice, chargé de percevoir les tributs.

Cavite est bornée au nord par la baie de Manille et la pro-

vince de Tondo, à l'est par une partie de la Laguna et la province de ce nom, au sud par la province de Batangas et à l'ouest par la mer.

La position de cette province lui donne une grande importance, quoique, sous ce rapport, elle ne vienne qu'après la province de Tondo dans laquelle est située la capitale de toutes les Philippines ; elle pourrait en avoir une bien plus grande encore, vu la facilité de ses communications avec la capitale, la baie et la mer qui baigne ses côtes. Le voisinage du lac de Bay lui est aussi très-avantageux à cet égard; elle est malheureusement infestée de voleurs. Voici les noms des 11 pueblos qu'elle contient :

Puerto de Cavite.	106 tributos,	530 hab.
San Roque.	2,349	11,745
Cavite Viejo.	1,223	5,115
Bacoor..	1,679	8,395
Imus.	2,406	12,030
Silang.	1,682	8,410
Indang.	2,302	11,510
Marigondon.	1,755	8,775
Naic.	670	3,350
Santa Cruz de Malabon. . .	1,237	6,185
San Francisco de Malabon.	1,690	8,450
		84,495 hab.

Cavite, chef-lieu de la province, a été ainsi nommée parce qu'elle forme un crochet qui se dit *cauit* en langue tagale; d'autres personnes l'appellent *Tangvay*, qui signifie une pointe de terre qui s'avance dans la mer. C'est une place de

guerre assez bien fortifiée et la résidence du gouverneur de la province; elle est située à quelques lieues de Manille, dans la partie méridionale de la baie et dans une anse à laquelle elle a donné son nom. C'est là que venaient mouiller les galions, chargés d'or et d'argent, à leur retour de la Nouvelle-Espagne. C'est à Cavite qu'est l'arsenal où se construisent les bâtiments armés de la colonie et d'où sont sortis la frégate le *San Fernando* et le brick le *Realista;* mais depuis longtemps cet arsenal et ses beaux chantiers de construction sont bien déchus de leur ancienne splendeur. On y remarque aussi l'église, la caserne, un couvent et un hôpital; sa garnison se compose d'un bataillon d'infanterie, d'un piquet d'artillerie et des marins au service des faluas ou chaloupes de la colonie. On y a établi depuis peu une fabrique de cigares qui ajoutera beaucoup à son importance commerciale. C'est dans ce port que les navires viennent s'abriter pendant la mauvaise saison; les maisons de la ville sont presque toutes construites en pierre, ce qui, joint au terrain sablonneux sur lequel elle est bâtie, y augmente considérablement la chaleur; elle jouit pourtant d'une telle réputation de salubrité, que c'est à Cavite que les convalescents de Manille se rendent pour achever de se rétablir. Une brise agréable y répand une douce fraîcheur le matin et le soir.

La province de Cavite est la seule de toutes les Philippines où l'on a pu obtenir un peu de raisin de treille, ce qu'il faut attribuer à son terroir sablonneux; partout ailleurs les essais sont demeurés jusqu'ici sans succès.

Le territoire de cette province étant tout en plaines, les rivières y sont, comme de raison, d'une faible importance; elle est peu riche, mais elle pourrait l'être bien davantage si

les habitants voulaient se livrer au travail; mais ils sont, en général, insouciants et paresseux, et le résultat en est que Cavite fournit à la justice criminelle plus de malfaiteurs qu'aucune des autres provinces. D'un autre côté, la facilité des communications leur procure mille moyens d'échapper à la vindicte des lois, et tous les efforts du gouvernement n'ont pu parvenir encore à extirper cette plaie.

Indépendamment du port de Cavite, on compte encore, dans cette province, celui de Limbones, situé à l'entrée de la baie, et l'anse de Canacao, où il y a de 3 à 4 brasses d'eau. Les montagnes dites Picos de Loro sont remarquables par la distance à laquelle on les distingue en mer; situées au sud de l'entrée de la baie, c'est vers elles que se dirigent les navigateurs pour reconnaître la passe.

Le riz, le sucre, l'indigo et le café sont les principaux produits de la province de Cavite et ceux qui sont les objets de son commerce. Le café de Tierra Alta et celui des environs du pueblo de Silang sont d'une qualité remarquable; ils passent pour être supérieurs à celui de Moka. On y fait du commerce en bestiaux, tels que vaches, moutons et porcs, et la pêche est une des grandes ressources des habitants.

Cavite produit une grande quantité de mûriers multicaules, surtout dans les environs de Parañaque. C'est de là que nous avions pris les boutures qui ont servi à nos plantations de Sampaloc, dont nous avons envoyé, au Jardin du roi, à Paris, plusieurs beaux échantillons, conservés sans arrosage, et sous un petit volume, par un procédé nouveau. Ce n'est qu'à notre retour en France, quatre ans après les avoir expédiées, que nous avons appris que nos boutures étaient arrivées en bon état. Quant au procédé auquel nous venons

de faire allusion, nous croyons qu'il peut être utile de le faire connaître ici, car il peut s'appliquer à beaucoup de plantes qu'il n'a été possible, jusqu'à présent, de faire venir en Europe qu'avec de grandes dépenses en eau et en frais de transports; il consiste à introduire un faisceau de boutures dans un fragment de tronc de bananier, perforé dans son centre jusqu'à la racine et dans lequel on introduit un peu de terre végétale très-légère. L'idée nous en était venue parce que nous avions remarqué que, même exposé au soleil, le tronc du bananier conservait son humidité pendant plus de six mois. Par ce moyen, on pourrait expédier, à peu de frais, les plantes les plus intéressantes des contrées lointaines.

On cultive encore, dans cette province, diverses espèces de légumes, de l'ajonjoli, du blé qui s'envoie à Manille, et une grande variété de fruits, surtout des mangues, des dattes, des ananas, des melons d'eau, des oranges et des limons.

Les pâtisseries de Cavite jouissent d'une réputation méritée, notamment celle que l'on appelle *pain de Caña;* on y fait aussi d'excellentes confitures.

Les fêtes qui s'y célèbrent tous les ans attiraient autrefois une grande partie de la population de Manille; elles sont moins fréquentées aujourd'hui.

PROVINCE DE LA LAGUNA.

Les bornes de la province de la Laguna sont, au nord, Tondo et la Nueva-Ecija; au sud, les provinces de Batangas et de Tayabas; au sud-est et à l'est, l'océan Pacifique, et, à

l'ouest, la province de Cavite. Le lac de Bay, qui lui a donné le nom qu'elle porte, y occupe presque autant d'espace que la terre.

Cette province est également riche par ses produits et par son commerce; son lac est perpétuellement sillonné d'embarcations qui entrent dans les grandes rivières avec lesquelles il communique ou qui en sortent. Ce lac est une des principales sources de sa prospérité; car, ainsi qu'on l'a vu plus haut, il donne naissance au fleuve de Pasig qui baigne les murs de Manille et se jette dans la baie.

Dans la province de la Laguna, les montagnes et les plaines alternent et y jettent la plus admirable variété: la végétation y est magnifique et de la plus luxuriante richesse; des sites pittoresques, des perspectives délicieuses frappent partout les regards, mais c'est surtout la navigation du lac pendant la belle saison qui offre des beautés qui ne se retrouvent peut-être en aucun autre pays du monde, beautés que relève encore la singularité des objets que l'on y rencontre à chaque pas. Les étrangers qui arrivent à Manille s'empressent, d'ordinaire, de demander au gouverneur la permission de faire cette excursion; car il ne leur est pas permis de pénétrer dans l'intérieur du pays avant de l'avoir obtenue. Nous remarquerons, à cette occasion, qu'aucun étranger ne peut s'établir ni même résider à Manille sans une permission émanée du monarque lui-même. Toutefois ceux qui se présentent à Manille sans connaître cet usage obtiennent assez facilement du gouverneur une permission provisoire; en outre, des ordonnances récentes ont décidé que toute personne nationale ou étrangère dont l'industrie ou la profes-

sion serait jugée utile à la colonie pourrait s'y fixer librement; mais, malgré cela, on continue toujours à observer l'ancien usage.

La Laguna est une des provinces les plus peuplées des Philippines, et sa population est, sans contredit, la plus belle de l'archipel; il y a certains villages parmi ceux dont les bords du lac sont couverts, où l'on aurait de la peine à citer une figure laide : on attribue cette circonstance à son voisinage de la capitale. Quoique l'une des plus petites provinces de l'île de Luçon, elle est riche et industrieuse; elle occupe ce que l'on appelle, dans le pays, le pli du coude que forme cette île, et son lac immense est à égale distance, d'un côté, de la mer Pacifique, et, de l'autre, de la mer de Chine, par la baie : elle commande donc des positions très-importantes. Ses pueblos sont au nombre de trente-trois, savoir :

Pagsanjan.	933 tributos,	4,665 hab.
Lumbang.	1,121	5,605
Loñgos.	337	1,685
San Antonio.	295	1,475
Paete.	661	3,305
Paquil.	367	1,835
Pañgil.	578	2,890
Siniloan.	1,157	5,785
Mabitac..	342	1,710
Santa Maria.	223	1,115
Santa Cruz.	1,691	8,455
Pila.	1,000	5,000
Calauan.	399 ½	1,998
Bay.	445	2,225

Los Baños..	320	1,600
Calamba.	905	4,525
Cabuyao.	1,152	5,760
Santa Rosa.	1,058	5,290
Biñan.	1,707 ½	8,537
San Pedro Ternusan. . .	597 ½	2,988
Jalajala..	254 ½	1,272
San Diego.	178 ½	893
Pililla.	478 ½	2,392
Tanay.	953	4,765
Baras.	293	1,465
Morong..	1,327	6,635
Binañgonan.	1,174	5,870
Angono..	235 ½	1,178
Cavinti.	676	3,380
Majayjay.	2,545	12,725
Lilio.	1,356	6,780
Nagcarlang.	1,822	9,110
Magdalena.	948	4,740
		167,653 hab.

L'alcalde mayor de la Laguna réside à Pagsanjan, pueblo peu éloigné de Manille et d'où l'on peut se rendre, en peu de temps, à la capitale, en descendant la rivière sur laquelle il est situé; partout les routes sont mauvaises et les communications très-difficiles en tout temps pour des voitures. Les rues de Pagsanjan sont tirées au cordeau, et beaucoup de ses maisons sont en pierre et couvertes en tuiles; d'autres sont en nipa seule, mais la plupart sont construites

en bois et nipa : tout, dans ce pueblo, respire l'aisance. Ses habitants sont, pour la plupart, des métis auxquels les terres des environs appartiennent et qui les cultivent avec soin; ce sont eux, encore, qui font presque tout le commerce du marché de Santa Cruz, qui se tient une fois par semaine. C'est un pueblo situé à 1 lieue de Pagsanjan : celui-ci a une église et un couvent, car on trouve rarement l'un sans l'autre; sa maison royale (*casa real*) est bien bâtie; c'est ainsi que l'on appelle la maison habitée par l'alcalde et qui est souvent la seule du pueblo qui soit construite en pierre; elle se reconnaît, d'ailleurs, facilement par la sentinelle qui se tient à la porte, l'alcalde ayant une garde de vingt à vingt-cinq hommes pris parmi les naturels de l'endroit : c'est dans la maison royale que les étrangers reçoivent presque toujours cet accueil hospitalier, caractère distinctif de la générosité espagnole. L'alcalde de la Laguna, don Prudencio Santos, homme très-distingué, qui a gouverné pendant douze ans cette belle province, est connu de tous les voyageurs qui se rendent au lac; son affabilité, la noblesse de ses manières l'ont fait chérir de ses administrés comme de toutes les personnes qui ont eu des relations avec lui. Nous nous rappelons toujours avec plaisir les moments heureux que nous avons passés dans sa maison, lors du voyage que nous fîmes avec M. Adolphe Barrot, alors consul de France aux Philippines. Que nous aimerions à retracer ici les excursions intéressantes auxquelles nous nous livrâmes; les parties de chasse que nous fîmes dans cette province et surtout le naufrage si piquant que nous subîmes dans un site pittoresque, où la rivière de Bumbangan, sur laquelle nous étions embarqués, coule entre deux parois d'une montagne, séparées

sans doute par quelque révolution terrestre, puisqu'elles présentent comme deux murailles symétriques, couvertes de la plus riche végétation et dont les arbres séculaires sont l'habitation d'innombrables singes et du magnifique calao qui aime à percher sur leur cime.

Au centre même du pueblo de Pagsanjan jaillit une source d'eau ferrugineuse, et de l'autre côté de la rivière se trouve une source thermale : là un réservoir de 6 à 8 pieds en carré est recouvert d'une petite maisonnette; un filet d'eau tiède d'environ 4 pouces de diamètre verse dans cette grande baignoire l'eau dont on a besoin et que l'on y retient en fermant les communications extérieures. Cette source jouit d'une grande réputation pour la guérison d'un grand nombre de maladies ; et une foule de personnes s'y rendent tous les ans à cet effet; on y envoie les convalescents de l'hôpital militaire. Dans une des promenades que nous fîmes de Pagsanjan aux bords du lac, nous visitâmes une source hydrosulfureuse, près de la pointe de terre appelée *Quinagrupagan*. Les Indiens ont donné à cette eau le nom de *mabajon tubic*, eau qui pue.

L'air est très-sain dans toute cette province, et en rase campagne le thermomètre y descend parfois jusqu'à 18° de Réaumur. La saison des pluies y est très-mauvaise parce que les rivières débordent et que le lac lui-même contribue à rendre les inondations plus considérables, ses communications avec la mer, par le Pasig, quoiqu'en assez grand nombre, s'obstruant de jour en jour davantage par le sable accumulé aux bouches du fleuve.

Un seul fleuve sort du lac de Bay, et l'on a peine à comprendre qu'il suffise pour le débarrasser du trop-plein des

eaux qui lui sont apportées par toutes les rivières et tous les ruisseaux qui s'y jettent; il est vrai que sa surface est si grande, qu'une quantité considérable d'eau s'évapore pendant la saison sèche : mais ce fleuve unique, le Pasig, est plein, à la fois, de charme et de majesté; ses rives verdoyantes sont parsemées de cases indiennes, entremêlées de *calinderias*, petites boutiques où l'Indien vient se reposer et se rafraîchir à l'ombre des touffes de magnifiques bambous dont les cimes retombent en gracieux panaches. A mesure que l'on s'avance le long des bords du fleuve, des maisons de plaisance élégantes et de nombreux magasins, dépôts de marchandises diverses, annoncent l'approche de la capitale.

Le cours du Pasig est d'environ 6 lieues; il sort par six bouches du lac, et, avant d'arriver à la mer, il reçoit, d'un côté, plusieurs affluents, tandis que, de l'autre, divers bras s'en détachent. Un des plus importants de ceux-ci le quitte à la hauteur de Pundacan et va se jeter dans la baie à Paranaque, presqu'en face de Cavite. C'est lui qui protége Manille du côté du sud-est, cette ville étant défendue à l'est par la baie, au nord par le Pasig lui-même, et à l'ouest par des fortifications.

Le Pasig est une des rivières les plus poissonneuses de l'île de Luçon, et le poisson qu'il nourrit est excellent; on y pêche une grande quantité de fluviatiles avec lesquels on engraisse les canards qu'on élève à Paleros. Ce fleuve est, en général, profond, et il serait facile de le rendre navigable, même pour de gros bâtiments, si le pont qui joint la forteresse à la partie commerçante de la ville ne les empêchait de passer; sa barre a environ 16 pieds de profondeur, et l'on s'occupe, en ce moment, de le creuser au moyen d'un ba-

teau portant une machine à vapeur à cet effet. Quant aux issues du lac, elles ont aussi des barres au-dessus desquelles il y a fort peu d'eau; mais rien ne serait plus facile que d'y ouvrir un passage suffisant pour des bateaux à vapeur qui, eux-mêmes, n'en tireraient pas beaucoup d'eau, et, par ce moyen, la baie se trouverait en perpétuelle communication avec le lac et la province tout entière.

Parmi les rivières qui se jettent dans le lac, on remarque le Biñan, la Santa Rosa, la Santa Cruz, le Bumbangan, le Baras, le Tanay, qui sont les plus utiles au commerce. Il y a des personnes qui prétendent que le fleuve qui arrose la vallée de Lanantin et que l'on appelle le Binañgonan de Lampong, fleuve très-considérable et qui se jette dans l'océan Pacifique, près du pueblo du même nom, sort aussi du lac de Bay. S'il en était ainsi, la mer du Sud communiquerait avec la mer de Chine à travers l'île de Luçon; mais d'autres personnes assurent, au contraire, que ce fleuve prend sa source dans la province de la Nueva-Ecija.

L'eau du lac de Bay, qu'à cause de sa vaste étendue on a appelé aussi la mer de Bay, dénomination qu'il justifie par les ouragans qui y sévissent à certaines époques, est douce et bonne à boire. La circonférence du lac est irrégulière, et l'on n'est pas d'accord sur son étendue. Son plus grand diamètre est de 15 à 18 lieues et sa profondeur moyenne de 15 à 16 brasses; mais, tandis qu'il y a des endroits où l'on ne trouve pas de fond, il y en a d'autres où il n'y a que fort peu d'eau. Nous y avons éprouvé un jour un ouragan terrible, et nous sommes persuadé que l'on y court tout autant de dangers que dans la mer de Chine : de gros arbres furent déracinés, des buffles entraînés par les flots, et beaucoup

d'embarcations, même des praos, qui sont fort grands, y périrent. La surface du lac de Bay est parsemée de plusieurs petites îles, parmi lesquelles nous citerons celle de Tatin, qui a environ 8 milles de long du nord au sud, et 4 de large de l'est à l'ouest. Elle est située presqu'au milieu du lac et au sud-est de l'embouchure du Pasig; elle forme, au nord, le détroit de Quinabutasan, par lequel on passe pour se rendre à l'habitation de Jalajala qui appartient aujourd'hui à MM. Vidie, qui l'ont achetée à M. de la Gironnière, Français comme eux. La colonie doit une grande reconnaissance à ces messieurs pour l'impulsion qu'ils ont donnée à la culture des habitations. C'est entre la pointe de Jalajala et l'île que l'on passe lorsqu'en venant de Santa Cruz on se dirige vers cette habitation : un autre détroit, d'environ 2 lieues de large, est formé par la pointe de Jalajala et la côte de Pila. Il conduit à ce que l'on appelle la Rinconada (recoin) de Siniloan, qu'il ne faut pas confondre avec la Rinconada de Morong, nom d'un pueblo du voisinage.

Les environs du lac sont très-riches en gibier de toute espèce, et le lac lui-même est couvert de canards sauvages. La propriété de MM. Vidie, que l'on peut regarder, en quelque façon, comme une ferme modèle, renferme des bois où l'on chasse le cerf et le sanglier; on y rencontre, de tous côtés, des chevaux et des bœufs que les propriétaires vendent aux marchands de Manille. Le lac est très-poissonneux et approvisionne journellement de poisson le marché de Manille; ses bords sont habités par des crocodiles, au nombre desquels il s'en trouve d'énormes, témoin celui que prit et tua un jour M. de la Gironnière, l'intrépide habitant de Jalajala; c'est surtout dans le détroit de Quinabutasan qu'ils sont le plus

nombreux. Du reste, les crocodiles ne sont pas les seuls animaux malfaisants que l'on rencontre sur le lac ; il est infesté de pirogues montées par des voleurs.

L'île de Tanin est habitée par une espèce de chauve-souris d'une grosseur énorme.

Dans l'île des Caïmans, ainsi nommée du grand nombre de ces animaux que l'on y trouve, on voit un lac profond qui était sans doute autrefois le cratère d'un volcan : cette île, située près de los Baños, est fort petite.

Parmi les embarcations qui parcourent le lac, on remarque les *bancas*, qui sont des pirogues de différentes grandeurs, formées, comme celles de Manille, d'une seule pièce de bois très-léger. Ce sont les plus petites qui, tous les matins, portent le poisson à la capitale, où elles arrivent avec une rapidité telle, qu'elles semblent voler sur l'eau; d'autres y apportent des fourrages et des fruits, et notamment d'énormes grappes de bananes; d'autres bancas, dites de Pasig, parce que c'est dans ce pueblo qu'elles s'abritent, servent à traverser le lac : elles sont recouvertes d'une espèce de toit très-léger appelé *cayan*, construit en bambous, et sont pagayées par quatre hommes sous la conduite d'un patron placé à l'arrière. Deux énormes bambous sont attachés aux deux côtés et les empêchent d'enfoncer dans l'eau. On a de la peine à croire que des étrangers osent s'embarquer sur ces étroites et frêles nacelles, si différentes de tout ce qu'ils ont vu jusqu'alors, pour faire un trajet quelquefois très-périlleux; il ne faut pourtant pas oublier que, quoique pleines d'eau, elles ne peuvent pas sombrer. Que de fois, nous confiant à la probité de quelques Indiens que nous connaissions, ne nous sommes-nous pas lancé, par la nuit la plus obscure, sur

cette immense mer de Bay, pour nous rendre où les devoirs sacrés de notre profession nous appelaient !

Il y a des bancas, un peu plus grandes que celles-là, qui peuvent, à l'aide d'un bambou, hisser une petite voile : le secours qu'elle prête soulage les pagayeurs indiens, que l'on n'a cependant jamais entendus se plaindre de fatigue. Un peu de tabac et quelques buyos leur suffisent ; car, même quand ils n'ont pas de riz, ils n'en rament pas moins toute la journée. Les *guilalos* sont de grandes bancas, souvent très-élégamment peintes, qui appartiennent à des particuliers et dont la plus grande partie est occupée par une espèce de chambre étroite, parfaitement close par des panneaux à coulisse, connues à Manille sous le nom de *conchas*, parce que les carreaux de vitres y sont remplacés par des coquilles très-légères et presque transparentes ; elles vont à voiles et à rames. Les *cascos* sont des embarcations à voiles plus grandes encore, du port de 10 à 20 tonneaux. On en trouve encore sur tous les lacs et toutes les rivières des Philippines. Les cascos du lac de Bay servent à porter à Manille les diverses marchandises qu'y expédient les pueblos de la province, et, entre autres, les spiritueux distillés de la noix de coco pour le compte du gouvernement. Mais les embarcations les plus remarquables et qui ne sortent point du lac, parce qu'étant chargées, elles tirent trop d'eau pour pouvoir en franchir les barres, ce sont celles que l'on appelle des *paraos*, véritables navires, particuliers au pays, dont les dimensions sont celles des plus gros bricks, et qui transportent les marchandises et les passagers qui se rendent toutes les semaines de Manille au marché de Santa Cruz. On ne saurait se figurer rien de plus pittoresque que l'aspect de

ces grandes embarcations, dont les mâts s'élèvent à une hauteur considérable et soutiennent chacun une voile d'une dimension colossale, faite de feuilles sèches de palmier. C'est en examinant de près ces navires que l'on peut se former une juste idée du talent naturel des Indiens et des ressources qu'ils possédaient avant la conquête des Philippines par les Espagnols. Là rien ne ressemble à ce que l'on a coutume de voir en Europe. La forme de ces bâtiments a quelque rapport avec celle des shampans chinois. Les cordages sont faits d'abaca; les ancres, qui n'ont qu'un seul crochet, sont incorruptibles; elles sont soutenues par des câbles faits avec les filaments noirs du palmier connu, à Manille, sous le nom de *cabonegro*. Ces câbles remplacent nos chaînes de fer et résistent beaucoup mieux à l'action continuelle de l'eau, qui n'a sur eux aucune influence. A la première vue, on croirait qu'ils sont en crin. La plupart des clous qui entrent dans la structure de l'embarcation sont en bois et sont même souvent remplacés par des attaches de rotin artistement tressées. Deux genres de places sont réservés aux différents passagers qui s'embarquent sur ces navires. Les plus chères sont celles d'une espèce de dunette qui se divise en deux chambres fermées par des conchas. Chaque voyageur doit se munir d'avance de tout ce dont il aura besoin dans le trajet. C'est là que bien souvent nous prenions plaisir à observer ce qui se passait aux secondes places, c'est-à-dire dans une grande chambre carrée placée sur le pont, où les Indiens, les métis et même les Chinois vivent confondus, les uns passant le jour et la nuit à jouer, d'autres dormant dans leurs hamacs suspendus au plancher, d'autres encore faisant cuire le riz et le sinigou. Pas le moindre bruit ne se

fait entendre, pas la moindre dispute ne s'élève entre des individus rivaux d'intérêts et visant au même but, et cela quoique la traversée dure quelquefois plusieurs jours! Cette conduite, nous devons l'avouer, nous a paru admirable. Des deux côtés de ces bâtiments s'étendent deux espèces d'appendices flottants, à l'extrémité desquels sont attachés de longs et gros bambous, formant ainsi deux carrés longs qui servent à soutenir sur l'eau cette masse énorme, qu'elles rendent plus sûre, mais aussi plus difficile à manœuvrer.

Les marchandises sont placées, les unes dans la cale, qui est peu profonde, les autres près de ces ailes ou *batangas* dont nous venons de parler. C'est là que se mettent les bestiaux, la volaille, les noix de coco, les bananes et autres fruits, ainsi que les *tinajas* d'huile de coco. Dans l'intérieur, on place le riz, le café et les autres denrées de la province dans des sacs tressés avec des feuilles de buri. La coque du navire n'est ni revêtue de cuivre, ni goudronnée, mais enduite d'une espèce de mastic indigène, blanc, imperméable, appelé *gala gala*. La voile, que l'on hisse aussitôt que les passagers, arrivant dans leurs bancas, sont montés à bord, n'est amenée qu'à la fin du voyage; aussi, quand le temps devient mauvais, le navire est-il souvent désemparé.

La province de la Laguna est très-montueuse. Au-dessus de Siniloan, on trouve les montagnes de Caboosn et de Darrastan; au sud de Pila sont celles de San Pablo, l'Ilio, Nagcarlang et le mont Majayjay, qui confine à la province de Tayabas : les monts Cavinti sont situés au nord-ouest et au sud-ouest de Pagsanjan. Toutes ces montagnes sont couronnées d'épaisses forêts et habitées par une foule d'animaux.

Nulle part on ne trouve autant d'oiseaux. Nous chercherions vainement à faire partager à nos lecteurs les sensations délicieuses que nous éprouvâmes en traversant cet admirable pays pour nous rendre sur les côtes de l'océan Pacifique. Parvenu presque au sommet des montagnes, on se trouve tout à coup, tantôt dans une vallée pittoresque, tantôt sur une riche plaine, couvertes d'herbes aromatiques qui embaument au loin l'air que l'on respire. Là une douce rêverie s'empare involontairement de l'esprit; mais c'est en vain que l'on voudrait la prolonger, les objets dont on est entouré l'interrompent sans cesse malgré soi. Ici, c'est l'oiseau-mouche qui vole en bourdonnant et va se nicher dans le calice des fleurs, dont il suce le miel; là, c'est la biche ou le faon qui fuit poursuivi par le buffle; plus loin, le porc des forêts se lève effrayé du bruit de nos pas et s'élance rapidement devant nous. Et ce n'était pas seulement la nature animée qui nous empêchait de demeurer pendant trop longtemps absorbé dans nos réflexions, c'étaient des ponts de bambous hardiment suspendus par la main industrieuse de l'indigène; c'étaient les magnifiques points de vue qui se présentaient à chaque pas à mesure que nous avancions, et dont le plus frappant peut-être est celui du vaste lac de Bay, s'étendant, au bas, à nos pieds, avec ses rives couvertes de riches et nombreux villages.

Les terres de cette province sont, en général, bien cultivées, et c'est surtout le cocotier auquel les habitants prodiguent tous leurs soins. Nous allons profiter de cette occasion pour entrer, au sujet de ce palmier, dans quelques détails intéressants. Il mérite bien qu'on s'en occupe,

car l'arbre et son fruit sont pour les Indiens d'une inappréciable utilité, par le grand nombre d'usages différents auxquels ils les emploient.

La noix de coco, même sans qu'on la mette en terre, pourvu qu'elle soit placée dans un endroit frais, commence, au bout de quatre à cinq mois, à présenter les premières traces de germination. Dans l'intérieur de la noix et à sa partie supérieure, il se forme une espèce de pomme, appelée par les Indiens *tumbum*. C'est là que le bourgeon se fraye un passage, et ce coco, séparé de l'arbre et livré à lui-même, ne tarde pas à donner une tige d'un pied de haut : c'est alors qu'on le plante; il continue à s'élever, et au bout de dix ou quinze ans il donne des fruits. Aussitôt qu'il a commencé à en produire, on peut en tirer la séve appelée *tuba*, dont on fait l'eau-de-vie, le vin et le vinaigre de coco. A cet effet, on fait, à une certaine époque de l'année, des coupures dans les tiges qui doivent donner des fruits, et l'on suspend au-dessous un cylindre de bambou appelé *bonbon*, qui reçoit la séve ou *tuba* que des hommes exercés à cette opération vont, deux fois par jour, recueillir en montant au haut de l'arbre.

Quand ces hommes sont seuls ou en petit nombre, ils grimpent sur le cocotier à l'aide des entailles naturelles qu'offre le tronc; s'il y en a, au contraire, beaucoup, ils communiquent entre eux par des bambous et versent dans le gros bambou qu'ils portent sur leur dos la *tuba* qu'ils trouvent. Cette liqueur, ainsi recueillie, est livrée à la fermentation et puis distillée, et le vin ainsi que l'eau-de-vie que l'on en retire doivent être vendus exclusivement au gouvernement. L'administration, après avoir pris livraison du

liquide à Manille, le distribue aux divers bureaux (*estanquillos*) dans les provinces. Ceci ne doit s'entendre, du reste, que de la Luçonie; car, dans la Bisaye, la vente de ce produit, ainsi que celle du tabac, est libre; mais, selon toute apparence, l'un et l'autre ne tarderont pas à être soumis à l'impôt.

Continuons à énumérer les différents usages que les Indiens font du cocotier. La noix, mangée en nature, leur fournit un aliment agréable; l'eau qu'elle contient est rafraîchissante, diurétique et très-bonne dans la dyssenterie, maladie dans laquelle notre compatriote, le docteur Genu, l'a administrée souvent avec succès; la chair de la noix, pressée, donne de l'huile; le tronc s'emploie dans la construction des maisons, et les feuilles dans leur couverture : une partie de ces mêmes feuilles se tisse et l'on en fait des vêtements imperméables à la pluie la plus forte.

Quand la noix de coco est sèche, son eau acquiert une vertu plus décidément laxative, et c'est alors aussi que l'on extrait de sa chair l'huile à brûler, qui forme un objet d'exportation assez important. On en fabrique une grande quantité, par la cuisson, dans le village de Santa Cruz. Dans la Bisaye, la macération de la noix au soleil fournit l'huile connue sous le nom de caracoas. L'Indien ne se borne pas à manger la noix de coco crue, il en fait des confitures, des ragoûts et la mêle avec son riz. Avec l'écale, il confectionne des vases de toute espèce, de grandes et petites cuillers, des moules pour couler les *dulces* ou confitures que les Indiens appellent *panocha*, et dont il se consomme une si énorme quantité dans les Philippines. Après avoir mâché un peu de ces confitures à la fin de leur repas, ils en délayent dans de

l'eau, qu'ils boivent ; car ils ne se servent pas de vin en mangeant. La partie solide de la noix de coco étant brûlée donne un très-bon noir végétal. Avec le coco vert, appelé *muda*, on fait une décoction qui donne de la fermeté à la couleur noire des étoffes.

La noix est enveloppée, à l'extérieur, de filaments appelés par les naturels *bonote*, et dont on fait des cordages qui durent beaucoup plus que ceux d'abaca et ne pourrissent pas comme eux à la pluie; ils sont même plus solides que ceux que nous faisons en Europe avec du chanvre. La filasse avec laquelle on les fabrique sert à calfater les navires; les Indiens en font encore des espèces de manteaux et de pantalons imperméables. Rien n'est plus curieux que de les voir ainsi vêtus, et la tête couverte du vaste chapeau auquel ils ont donné le nom de *salacot*. Ils rappellent absolument la figure de Robinson dans son île. (*Voyez* l'atlas.)

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la feuille peut servir, comme le *nipa*, à couvrir les maisons; de ses fibres on fait des balais et ils peuvent remplacer le rotin toutes les fois qu'une longue durée n'est pas de rigueur. La tige du cocotier sert de combustible et les Indiens en font même des piliers pour leurs maisons; enfin, comme tout dans cet arbre doit avoir son utilité, il n'y a pas jusqu'à la racine qui ne s'emploie en médecine; c'est un remède contre la dyssenterie.

On fabrique beaucoup d'indigo dans la province de la Laguna : les bords de la rivière de Bumbangan sont couverts de plantations d'indigotiers; les cuves placées à l'entrée des villages indiquent les endroits où se fait cette fabrication. L'indigo de la Laguna jouit de la plus grande réputation. Le sucre est aussi assez abondant dans la province, où l'on cul-

tive encore le padi, le cacao, le bonga, le blé, le coton, l'abaca, mais en moindre quantité. Les mongos sont une espèce de petits pois que l'on conserve secs. Les forêts fournissent des bois de toute espèce et entre autres celui qui sert à faire les bancas.

Les autres objets qui se fabriquent dans la province sont des chapeaux de buri, qui, quoique moins bons et moins beaux que ceux de Balinat, n'en sont pas moins fort solides; des nattes précieuses, des bas, dont ceux de Binañgónan ont de la réputation à Manille. Les belles nattes de Morong sont fort estimées. Païta, charmant village situé sur la rive occidentale du lac, fabrique, ainsi que ceux qui l'environnent, des chaises et des lits : on est réellement surpris de voir que ces Indiens, avec le petit nombre d'outils qu'ils ont à leur disposition, puissent parvenir à d'aussi beaux résultats. Nous ne quitterons pas le village de Païta sans faire remarquer que c'est là, comme à Paquil et à Pañgil, que l'on trouve les plus jolies femmes indiennes de la province : elles rivalisent avec celles de la Pampanga.

Nous avons rencontré, dans la propriété de Jalajala, des traces non équivoques de l'existence du fer; nous en avons rapporté quelques échantillons. Les autres minéraux de la province sont du cuivre, des pierres à plâtre, de l'alun et du soufre.

Indépendamment de l'habitation de Jalajala, dont nous avons déjà parlé, on remarque encore celle de Calahuan, appartenant à M. Inigo, et celle de Calamba qui appartient aux religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Un riche industriel, don Domingo Rojas, possède, dans cette province, une fabrique de poudre à canon.

CHAPITRE XIII.

SUITE DE LA GÉOGRAPHIE DES PROVINCES.

Batangas. — Tayabas. — Camarines-nord. — Camarines-sud. — Albay.

PROVINCE DE BATANGAS.

Cette province, que l'on nomme aussi aujourd'hui Balayan ou Taal, s'appelait autrefois Comintang ; elle est bornée au nord par la Laguna et par la province de Cavite, à l'est par la province de Tayabas, à l'ouest par la mer de Chine, et au sud par le détroit de Mindoro. Elle se fait remarquer surtout par l'affabilité et la bonté de ses habitants, par leurs manières gracieuses et leur belle physionomie. Ils aiment la musique et le chant, et s'adonnent à la poésie : c'est à eux que l'on doit les premières chansons que l'on appela, de leur nom, des *comintangs*. Sa juridiction s'étend sur quatorze pueblos, savoir :

Batangas.	3,476 tributos,	17,380 hab.
Bauan	4,759	23,795
Taal.	6,524	32,620
Calaca..	723	3,615
Balayan.	3,580	17,900
Lian.	450	2,250
Nasugbu.	575	2,875
San José.	2,057	10,285
Lipa.	3,468	17,340
Tanauan.	2,073	10,360
Santo Tomas..	1,100	5,500
San Pablo.	3,449 ½	17,248
Rosario.	2,650	13,250
Ibaan.	1,304	6,520
		180,938 hab.

Le chef-lieu de cette province est Batangas, port de mer situé dans l'anse de ce nom, et sur le détroit de Mindoro. Cette ville fut fondée en 1581; elle est grande, assez régulièrement bâtie; ses rues sont spacieuses, sa maison royale, habitation de l'alcalde mayor, et plusieurs maisons particulières sont belles; elle est située sur la rive gauche du fleuve Calumpang. Elle pourra devenir un jour très-importante par sa position, car le détroit de Mindoro sert de passage à un grand nombre de navires qui vont et viennent entre les détroits si fréquentés de Basilan et de San Bernardino.

Le terrain assez inégal de cette province est volcanique; on y respire un air salubre; ses productions sont le blé, le riz, d'excellent café, de l'indigo, du maïs, un peu de poivre,

de très-beau coton, des légumes et des fruits, du cacao, des noix de muscade sauvage. Ses prairies sont émaillées de fleurs, autour desquelles voltigent d'innombrables oiseaux-mouches et des abeilles qui donnent du miel en abondance. Les brises entrecoupées qui règnent dans ce terrain accidenté apportent aux voyageurs le doux parfum d'une foule de plantes aromatiques, parmi lesquelles on distingue la menthe. Les pâturages sont fort bons dans cette province; ils nourrissent de beaux troupeaux de bœufs et de chevaux.

Les chemins, dans le Batangas, ne sont guère praticables que dans les beaux temps. Nous y avons passé dans la saison des pluies, et, quoique monté sur un buffle bien vigoureux, nous vîmes le moment où nous allions être engloutis dans la vase, nous et notre monture. Le pays, du reste, est des plus pittoresques. Les plateaux que l'on découvre en se rendant des bords du lac à Batangas sont très-remarquables et alternent avec de profondes vallées où le jour pénètre à peine à travers les arbres et les bambous qui les dominent, et dont le bruissement, quand le vent les agite, retentit au loin, mêlé aux cris des singes et à la voix matinale du calao, concert sauvage, le seul qui se fasse entendre dans ces vastes solitudes. Souvent aussi la route est traversée par des torrents que la pluie change en rivières redoutables, tandis qu'à l'époque de la sécheresse, ils ne présentent que de minces filets d'eau.

La fraîcheur qui règne généralement dans ces campagnes donne beaucoup d'activité à la culture du blé et une vigueur très-grande à la végétation du riz; on se croirait souvent transporté, comme par magie, en Espagne et dans les riches plaines du royaume de Valence.

Les principaux fleuves et rivières qui arrosent cette province sont ceux de Baytigbug, d'Obispo, de Gemil, de Dacan, de Caon, de Bonbon; ce dernier sort du lac de ce nom et se jette dans l'anse de Balayan, après un cours de 10 milles. Ce fleuve abonde en poissons d'un goût délicieux : on y pêche, entre autres, le sabalo, espèce de saumon, qui se trouve aussi dans le lac. Cette pêche se fait d'une manière toute particulière : les naturels forment, à une certaine époque de l'année, dans la rivière, des barrages (*estacadas*) au moyen de gros bambous. Les poissons, qui descendent avec rapidité le courant de l'eau, viennent se heurter contre ces barrières et font un saut pour les franchir, mais ils tombent sur une esplanade faite aussi en bambous et placée au-dessus dè la surface de l'eau; les pêcheurs, qui sont à l'affût, arrivent alors et les tuent à coups de bâton : ils sont si abondants, qu'un poisson qui pèse 5 à 6 livres ne se vend, dans le village voisin, que 2 réaux ou 25 sous.

Les rivières de Mañguiano, de Jagonoy, de Santa Rita et de Calampang se jettent dans l'anse de Batangas, où les navires trouvent un abri et un bon mouillage, car il est défendu par les montagnes de la province de Calampang et par celles de la pointe de Matorot, que l'on appelle les monts Banoy. L'embouchure de la rivière de Rosario et celle de Calampic, près de la pointe de Lobo, offrent aussi également de bons mouillages, mais moins sûrs que le premier.

C'est dans la province de Batangas que se trouve le lac de Taal ou de Bonbon, situé à quelques lieues de l'anse de Batayan, avec laquelle il communique par la rivière dont nous avons parlé. Il est très-profond et très-poissonneux; mais ce qu'il offre de plus remarquable, c'est une petite île placée à

son centre et au milieu de laquelle s'enfonce le cratère de l'ancien volcan qui brûle encore et dont on aperçoit la fumée de très-loin. Au fond de ce cratère, et au milieu de plusieurs bouches enflammées, se trouve un autre petit lac dont les eaux, analysées par le chimiste Lopez, se sont trouvées composées d'acide sulfurique. Ce même savant, étant descendu dans le cratère, nous a assuré y avoir trouvé un énorme bloc régulier de sulfure de fer, d'autres moins considérables et beaucoup de pierres ponces. Ce lac est si grand et si profond, que des chaloupes pourraient y naviguer, et il est bordé par un terrain uni et assez large pour que l'on pût s'y promener en voiture; ce lac n'a aucune communication avec le grand lac extérieur.

Batangas est sujet à des tremblements de terre qui ont quelquefois détruit plusieurs villages. L'éruption de 1754 envoya des cendres jusqu'à Manille; on ne doute pas que le lac de Taal ne doive son existence à une de ces convulsions de la nature.

Les montagnes de cette province, en général assez élevées, présentent surtout quatre pics plus remarquables que les autres. Ce sont le Batutao, situé à l'ouest du lac de Taal; le Malaraya, à l'est du même lac; le Janaojanao et le Lobo, près de la pointe de ce nom : de leurs cimes on découvre la mer de Chine. La végétation sur ces montagnes, très-active du côté du couchant, est presque nulle sur le côté opposé; elles fournissent des bois de construction et d'ébénisterie et du sandal; elles renferment des mines de fer qui est, dit-on, d'une qualité égale à celui d'Angat, dont nous avons parlé en décrivant la province de Bulacan; enfin on trouve, dans les villages de Banan et de Casaysay, des vestiges qui

annoncent l'existence d'une mine d'or autrefois exploitée.

Ces solitudes sont peuplées de buffles, de cerfs, de sangliers, de singes, de porcs-épics, de cochons sauvages, de pigeons, de tourterelles et d'oiseaux de toute espèce.

Le commerce de la province de Batangas consiste principalement dans les produits que nous avons déjà énumérés, ainsi qu'en blé que l'on porte au marché de Manille, en une quantité considérable de riz, en bétail et particulièrement en bœufs, dont la chair, grâce à ses bons pâturages, peut soutenir la comparaison avec celle des animaux d'Europe. Le pays nourrit beaucoup de chevaux, qui sont si habitués à parcourir les montagnes et les mauvais chemins, qu'ils rendent les plus grands services aux habitants : on ne peut se figurer avec quelle sécurité on voyage, monté sur un de ces chevaux et par les routes les plus détestables ; ils vous conduisent sans que vous ayez besoin de les diriger, et s'ils glissent, ils arrêtent leur chute en pliant le genou comme les chèvres des montagnes; si, par un cas extraordinaire, ils tombent, ils préviennent tout accident en conservant une posture droite.

L'industrie de cette même province se borne à filer le coton et l'abaca qu'elle produit elle-même, et à en former des tissus pour vêtir ses propres habitants, en exportant le surplus aux provinces voisines : on y trouve aussi des peaux de bœufs et de buffles, qu'on envoie à Manille. La pêche est une des principales ressources des habitants de Batangas, et celle dont ils retirent le plus d'avantages.

Les Batangiens sont affables et laborieux, et on lit ces qualités sur leur physionomie qui s'accorde bien avec la beauté du

pays qu'ils habitent et avec la douceur de l'air parfumé qu'on y respire.

L'île de Maricaban, située au milieu du détroit de Mindoro, à peu de distance de la pointe de Calampang, ainsi que les petits îlots voisins, dépendent de cette province; elle est tristement célèbre par la fin tragique d'un des premiers gouverneurs des îles Philippines, Gomez Perez Dasmarinas, qui, en partant pour une expédition contre Ternate, fut assassiné, au mois d'octobre 1593, par les Chinois qui ramaient dans son embarcation. C'est entre cette île et Puerto Galera que passent la plupart des navires qui, pendant la mousson du nord-est, arrivant par le détroit de San Bernardino, vont reconnaître la pointe de Santiago, afin de se rendre, soit dans la baie de Manille, soit sur les côtes de la Chine.

PROVINCE DE TAYABAS.

La province de Tayabas, dont l'alcalde mayor porte aussi le titre de gouverneur, est située au sud-est de Manille : elle est bornée au nord par la baie de Lampon ou Lamon, dans la mer Pacifique, et par la province de Camarines; à l'est par cette même province de Camarines, au sud par la mer de Mindoro, et à l'ouest par les provinces de la Laguna et de Batangas. La partie de la côte baignée par l'océan Pacifique est appelée, tant par les naturels que par les Espagnols, la *Contra-Costa*. C'est dans la baie de Lamon que se trouvent les deux petites îles d'Alavate et de Cabalate, qui sont habitées par des tribus sauvages, dont quelques-unes maintiennent des relations avec la province dont elles dépendent, ainsi que plusieurs autres petites îles situées dans la mer de Mindoro.

Cette province renferme les dix-sept pueblos suivants :

Tayabas.	4,283 $\frac{1}{2}$ tributos,	21,418 hab.
Lucban.	2,829 $\frac{1}{2}$	14,147
Saryaya.	1,722 $\frac{1}{2}$	8,614
Tiaon.	692	3,460
Dolores.	450	2,250
Mauban.	1,323	6,615
Atimonan.	1,176	5,880
Gumacà.	1,848	9,240
Pagbilao.	496	2,480
Pitogo.	276	1,380
Macalelon.	155	775
Catanauan.	450	2,250
Mulanay.	305	1,525
Obuyon.	265	1,325
Calauag.	63	315
Apad.	63	315
Guinayangan.	212	1,060
		83,049 hab.

Tayabas, chef-lieu de la province, est une ville considérable, construite au milieu des terres et à 3/4 de lieue de la rivière du même nom; ses rues sont spacieuses, tirées au cordeau, propres et toutes bien pavées. Des aqueducs distribuent l'eau dans tout le pueblo; beaucoup de ses maisons sont en pierre, et l'on y trouve un grand nombre de boutiques semblables à celles de Binondo et où l'on vend le même genre de marchandises. C'est cette ville qui fut le théâtre de la révolte qui, en l'an 1841, coûta la vie à un grand nom-

bre d'Indiens ; celui qui en fut le chef et qui avait fait accroire à ces gens si simples qu'il était inspiré par saint Joseph fut pris sur les bords de la rivière de Saryaya.

La population de Tayabas est très-hospitalière; elle se compose en partie de métis chinois qui vivent dans l'aisance. On rencontre, le soir et le matin, dans les rues, une foule de jeunes filles, d'une tournure fort agréable, se rendant aux fontaines qui coulent dans la ville, pour remplir d'eau les bambous qu'elles portent au bras, comme le soldat porte son fusil. Ces bambous, qui ont 8 ou 10 pieds de long, et la manière dont on les porte donnent à cette population un aspect tout particulier, mais que l'on retrouve encore à Lucban et à Mauban, où ce système de fontaines est adopté comme à Tayabas. Le soir, à l'heure de la fraîche, tous les habitants vont à la promenade pour respirer l'air pur : si alors, après l'*Angelus*, un religieux vient à passer, tout le monde s'empresse d'aller lui baiser la main et s'agenouille pour recevoir sa bénédiction; car, à leurs yeux, tout ecclésiastique est à la fois un maître et un ami.

Ce pays est, en général, très-bas et très-humide; il y pleut une grande partie de l'année, et les villages, qui sont bâtis au pied des hautes montagnes, y sont presque constamment saturés d'humidité; il en résulte beaucoup de maladies, surtout des diarrhées opiniâtres, des fièvres intermittentes et la maladie connue sous le nom de *paperas :* les plus grandes précautions sont nécessaires pour se préserver de ces incommodités. Même pendant la saison sèche les rosées sont extrêmement abondantes et la végétation est en tout temps suffisamment arrosée.

Les ruisseaux, qui sont fort nombreux, deviennent des tor-

rents dans la saison des pluies. Indépendamment de la rivière de Tayabas, il y a celle de Biñan, qui se jette dans la mer, à l'extrémité septentrionale du golfe de Ragay, et celle de Talolon, qui a son embouchure sur la côte orientale; de sorte que, dans la saison des pluies, l'océan Pacifique pourrait facilement communiquer avec ce golfe.

Cette province est traversée, du nord au sud, par une chaîne de montagnes faisant suite à celle des provinces voisines. Ces montagnes, dans lesquelles on prétend qu'il existe quelques cratères de volcans, sont couvertes de bois de toute espèce. La chasse pourrait y être très-abondante, mais les habitants n'en ont pas le goût; ils laissent vivre et mourir les hôtes des forêts dans une tranquillité parfaite. Les abeilles y déposent un miel délicieux; le labrujo ou coq sauvage, quoique plus petit que le coq domestique, est très-courageux au combat; les Indiens, qui en connaissent le prix, lui tendent des filets appelés *batin* : un coq domestique sert d'appeau; il les provoque; le vaillant champion se rend au défi et tombe dans le filet. S'il est jeune, on l'entraîne et il remporte souvent le prix; s'il est d'un âge trop avancé, il tombe dans le marasme et meurt de tristesse. Comparé au coq domestique, il a, comme nous venons de le dire, le corps plus petit, mais plus allongé; le bec est mince, plus long et plus aigu, les pattes petites, mais fortes, les éperons très-aigus et très-longs.

Nous ferons remarquer, à cette occasion, que le nom de *labrujo*, par lequel les naturels désignent cet animal, est purement indien, de même que ceux de *tupa*, pour brebis; *cambin*, pour chevreau; *usa*, pour cerf; *aso*, pour chien : ce qui semble indiquer que ces divers animaux sont indigènes

dans le pays, tandis que le cheval et le bœuf, qui ne le sont pas, ont conservé leur nom espagnol.

La province de Tayabas n'offre pas autant d'importance qu'elle le devrait, sa culture et son commerce étant paralysés par les incursions des Moros, qui ont donné lieu, pour s'y opposer, à la construction, sur les bords de la baie de Mauban, d'un grand nombre de petits fortins. Dans le voyage que nous fîmes dans cette province, nous visitâmes avec le plus grand intérêt les vastes plantations de café et de cacao établies, par M. Pinon, sur le bord de la baie et dans le site le plus pittoresque des environs de Mauban. Le gouvernement encouragea ses efforts en lui accordant une prime de 35,000 francs. M. Pinon nous apprit que l'île d'Alaval produit une grande quantité de café sauvage, qu'il s'y trouve des ruisseaux roulant de l'or et que les habitants, qui sont très-pacifiques, venaient quelquefois travailler dans sa plantation.

Les objets de commerce, dans cette province, sont le bois de toute espèce, le riz, la cire, le goudron, le balaté et les vaches; les chevaux de Tian sont très-renommés. Le commerce de ces animaux est dans les mains d'un riche métis.

Quant à ce qui forme plus spécialement l'industrie manufacturière, les nattes de Gumaca et d'Atimonan sont surtout remarquables : nous en avons vu qui avaient la finesse d'un tissu de coton; elles sont doublées, et on les recherche beaucoup à Manille, parce qu'on y dort très-mollement et très-fraîchement. Mauban fabrique des toiles de nipis en grande quantité, ainsi que des guinaras assez grosses; il y a au moins un métier dans chaque maison : aussi ce pueblo jouit-il d'une assez grande aisance. Nous le visitâmes avec

intérêt et nous y reçûmes l'hospitalité la plus cordiale du père Manuel Benitos ; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, les couvents sont, dans les villages, de véritables auberges où les voyageurs sont reçus avec la plus grande libéralité : leur table y est toujours abondamment pourvue en gras et et en maigre. Un accueil si plein de franchise et de cordialité nous inspirait presque toujours les réflexions les plus douces et une admiration sincère pour ces hommes modestes qui, à si grande distance de leur patrie, consacrent leur vie au bonheur du peuple et à des actes perpétuels d'humanité.

Dans le reste de la province, on fabrique des étoffes grossières, et le coton qui s'y récolte est filé et tissé à l'usage des habitants. Bien qu'elle soit regardée comme pauvre, elle se suffit néanmoins à elle-même et trouve encore quelque excédant de production à expédier à Manille.

PROVINCE DE CAMARINES-NORD.

Cette province est située à l'est de celle de Tayabas et au nord-est de celle de Camarines-sud ; sa côte septentrionale est baignée par l'océan Pacifique, et la méridionale, qui n'a guère que 15 milles de longueur, s'étend au fond du golfe de Ragay. Plusieurs petits îlots situés sur la côte du nord, et notamment ceux qui sont à l'entrée de la baie de San Miguel, sont sous sa juridiction. Elle est en partie montueuse, mais on y trouve aussi de grandes et fertiles plaines ; elle fut longtemps tourmentée par les Moros, qui, aujourd'hui, attaquent de préférence la province de Tayabas ; ses onze pueblos sont les suivants :

Daët.	2,484 tributos,	12,420 hab.
Talisay.	808	4,040
Indang.	1,473	7,365
San Vicente.	327	1,635
Labo.	683	3,415
Paracale.	1,394	6,970
Mambulao.	1,466	7,330
Capalongan.	255	1,275
Sipocot.	628	3,140
Lupi.	355	1,775
Bagay.	257	1,285
		50,650 hab.

Daët est le chef-lieu de la province; il est situé sur la petite rivière du même nom, qui se jette dans l'océan Pacifique et à l'entrée de la baie de San Miguel, vis-à-vis de celle de Canton. Quelques-unes de ses maisons sont en pierre, les autres en bois et en nipa.

Le territoire de cette province est, en général, uni ; il s'y trouve des plaines immenses qui sont facilement inondées, et leurs exhalaisons causent alors des fièvres intermittentes : cependant les mois de janvier et de février y sont fort agréables. Du reste, il y a aussi quelques montagnes dans les Camarines-nord; telles sont la Sierra de Bacacay, las Tetas de Palantuna et les montagnes de Colassi. Les routes sont assez bien percées et les rivières sont traversées par des ponts, dont les uns sont en pierre et les autres en bambous, mais qui ne sont nécessaires que dans la saison des pluies ; le reste du temps, la plupart de ces rivières peuvent se passer à pied sec.

Les plaines sont très-fertiles et presque toutes sont cultivées. Les rivières sont très-poissonneuses. Celle de Malatquit, qui doit son nom à son fond, qui est argileux, a 3 ou 4 brasses d'eau et roule des paillettes d'or. La Cabussao, la plus considérable de la province, se jette dans la haie de San Miguel, après avoir arrosé une partie de la province de Camarines-sud. Les autres rivières, qui toutes se jettent dans l'océan Pacifique, sont sans importance.

Dans la montagne de Bacacay, près de Paracale, il y a une mine d'or en exploitation : le métal qu'on en tire est d'un titre assez bas; il sert à fabriquer les bijoux dont se parent les habitants riches de la province. La mine de Mambulao fournit des sables aurifères, qu'on lave. Les autres minéraux que fournit cette province sont du fer, de l'aimant, des pierres et des marbres de différentes espèces.

Le riz est un des principaux produits végétaux de Camarines-nord, qui, cependant, est encore obligé d'en tirer des provinces voisines ; mais le plus important de tous est l'abaca, espèce de palmier sauvage qui se perfectionne beaucoup par la culture. Son fruit n'est pas aussi beau que celui du bananier; il est acide et d'un goût désagréable; mais l'arbre se cultive uniquement pour les feuilles dont le tronc se compose, comme celui de tous les arbres exogènes. Lorsqu'il est parvenu à sa maturité, on l'abat et on le coupe par lanières, que l'on fait passer successivement sous une lame de couteau fixée à une barre, sous laquelle la lanière est pressée au moyen d'une pièce de bois très-lourde attachée au banc par une charnière, et qui s'élève et s'abaisse par le jeu d'une pièce de bambou fort souple, repliée en arc de cercle, attachée au-dessus du banc qui communique, par

une corde, avec la grosse pièce de bois qui comprime la lanière. C'est à l'aide de cette pression, plusieurs fois réitérée sur le fragment de l'écorce d'abaca, qu'on enlève le parenchyme dont les filaments sont revêtus : cela fait, l'abaca est séché, nettoyé, trié et mis dans le commerce, et la quantité qui revient au cultivateur à 1 piastre environ se vend 2 piastres sur le marché de Manille.

On fait aussi, dans cette province, des étoffes de soie et coton, des piñas unies et mêlées de soie, et l'on en exporte de l'or, de l'écaille et du balate. Ses habitants, que l'on appelle des *vicols*, se font remarquer par leur bon naturel ; ils sont si honnêtes, qu'on y couche les portes ouvertes. Ils portent les cheveux longs, relevés par derrière et contenus par un mouchoir de couleur vive, rouge, bleue ou de plusieurs couleurs, et qui forme le turban : c'est l'usage dans toute la Bisaye, dont cette province est très-voisine. Ils ont, en général, des chemises bleues ou de sinamay.

PROVINCE DES CAMARINES-SUD.

Ainsi que son nom l'indique, cette province est située plus au midi que la précédente, entre celle des Camarines-nord et celle d'Albay; elle est baignée, au nord, par l'océan Pacifique et, au midi, par la mer de Mindoro : elle ne formait autrefois qu'une seule province avec celle des Camarines-nord; des motifs d'administration les ont fait séparer. Le nom qu'elles portent leur est venu de ce qu'autrefois on y construisait beaucoup de hangars en nipa, que l'on appelle à Manille des *camarines* (petites chambres).

Beaucoup plus considérable que celle que nous venons

de décrire, elle contient trente-six pueblos, dont voici les noms et la population :

Nueva-Cacerès, Tabuco et Santa Cruz.	2,493 tributos,	12,465 hab.
Milaor.	1,440	7,200
San Fernando.	467	2,335
Minalabag.	708	3,540
Bula.	288	1,440
Baro.	1,011	5,055
Iriga.	1,300	6,500
Buji.	1,077	5,385
Bato.	354	1,770
Libong.	419	2,095
Polangui.	1,482	7,410
Oas..	2,096	10,480
Nabua.	1,706	8,530
Ligao..	2,672	13,360
Guinobatan.	2,547	12,735
Maoraro.	237	1,135
Camalig.	1,797	8,985
Quipia.	402	2,010
Donsol.	352	1,760
Canaman.	1,179 ½	5,898
Magarao.	1,230 ½	6,152
Bonbon.	771	3,855
Quipayo.	317	1,585
Pagatpat.	143	715
Calabanga.	866	4,330
Camaligan.	947	4,735

Libnanan.	1,566	6,830
Manguering.	122	610
Tinambag.	174	870
Siroma.	80	400
Goa.	479	2,395
Tigaon.	248	1,240
Piti.	79	395
Batobato.	112	560
Pamplona.	100	500
Pasaco.	159	795
		156,055

L'île de Burias, qui est située à peu de distance de la côte sud-ouest de cette province, est soumise à sa juridiction; elle a été longtemps inhabitée et servait de refuge aux Moros. On y trouve cependant des ports et de fort bons mouillages. C'est là que l'on envoie aujourd'hui les criminels de Manille condamnés à la déportation, et, afin de la peupler, on y relègue les femmes de mauvaise vie. Plusieurs autres petites îles, situées sur la côte, dépendent aussi des Camarines-sud.

Cette province est plus riche que celle du nord; elle est traversée par la chaîne de montagnes qui court du nord au sud, dans toute la longueur de l'île de Luçon : on y trouve cependant aussi de riches plaines fertilisées par des lacs. Ses habitants portent aussi le nom de *vicols* et parlent une langue qui leur est particulière. Ceux de la classe moyenne sont essentiellement commerçants; le bas peuple aime beaucoup à se mettre en service dans la capitale, où il se rend

pour trouver des places ou pour être commissionnaire, comme les habitants de la Galice en Espagne ou ceux de l'Auvergne en France : ils sont, en général, doux, obéissants et de bonne volonté.

Le chef-lieu de cette province est Nueva-Cacerès, qui ne forme qu'une seule ville d'un peu plus de 12,000 habitants avec les deux pueblos de Tabuco et de Santa Cruz. L'alcalde mayor réside à Santa Cruz, dans une belle maison royale. Cette ville est aussi le siége de l'évêque de la province spirituelle de Nueva-Cacerès ; elle est assez régulièrement bâtie, à 5 ou 6 lieues du fond de la baie de San Miguel, en tirant vers le sud : le fleuve de Naga ou de Santa Cruz la baigne.

La province des Camarines-sud, quoique basse et humide, jouit d'un air assez salubre : on y éprouve des brouillards dans les mois de septembre et d'octobre ; les routes y sont bien percées et praticables pour des voitures dans la saison sèche.

Le Naga est le fleuve le plus considérable de la province; il est navigable pour des bâtiments de 150 à 200 tonneaux. Une rivière sort du lac de Bato et en reçoit une autre que l'on croit provenir des montagnes d'Albay; plus tard, elle se réunit elle-même à une troisième venant du lac de Buhy, et elles prennent alors le nom de Naga. Une quatrième, sortie du mont Mangisin, habité par des Montescos, vient à son tour grossir le Naga. A Ligmanan, une cinquième rivière, qui descend des insalubres montagnes de Lupi, se réunit aux précédentes, et toutes ensemble, sous le nom de Naga ou de Cabacao, vont se jeter dans la baie de San Miguel. Si le bras principal porte, comme nous l'avons dit, d'assez gros navires, ses affluents sont, à leur tour, navigables pour de

petites embarcations, au moyen desquelles on parcourt une partie de la province.

Le lac de Buhy, situé dans la partie orientale des Camarines et non loin de la frontière d'Albay, a plusieurs lieues de circonférence; celui de Bato, qui est encore un peu plus grand, est au sud-ouest : tous les deux sont poissonneux et offrent de grandes ressources aux habitants de leurs rives.

Les côtes de ces provinces offrent plusieurs mouillages, surtout pour les petits navires, qui y trouvent des anses où ils peuvent se mettre à l'abri et de bonnes rades. Sur la côte méridionale et en face de Burias, il y a l'écueil de Santao, qui est bien connu des navigateurs. La baie de San Miguel, formée par l'océan Pacifique, est grande et belle : c'est, du reste, le seul port remarquable que la province possède.

Les montagnes sont habitées par des nègres marrons, des contrebandiers, des Negritos et des tribus errantes. Le mont Isaco, le plus élevé de tous et qui est situé un peu au nord du lac de Buhy, est un volcan qui fume encore. Il est inutile de dire que, sur toutes ces montagnes, on trouve la même végétation et les mêmes animaux que dans le reste de l'archipel; on prétend qu'elles renferment aussi des mines d'or.

Le riz se cultive, dans cette province, en si grande abondance, qu'il y est à vil prix et s'expédie pour toutes les provinces voisines; l'abaca y est aussi à bon marché. Il y vient beaucoup de cacao et l'on y fabrique du vin de coco pour le compte du gouvernement. Ses sinamas sont très-renommés et elle en fait un grand commerce, ainsi que de guinaras et d'autres tissus. Elle entretient de grandes rela-

tions avec les provinces voisines de la Bisaye et surtout avec Iloïlo.

PROVINCE D'ALBAY.

La province d'Albay s'appelait autrefois Ibalon; elle forme l'extrémité méridionale de l'île de Luçon et termine ce que nous avons à dire sur la partie de l'archipel que nous avons désignée sous le nom de Luçonie. Elle commence à la presqu'île de Caramuan, qui en fait partie, et suit la côte orientale de Luçon, sur une largeur de 10 milles, jusqu'à la rivière de Donsol, vis-à-vis de l'île de Ticao; elle est bornée à l'ouest par la province de Camarines-sud et aux trois autres côtés par la mer. L'île de Catanduam, située à l'est de la presqu'île de Caramuan, appartient à sa juridiction, de même que celles de Rapurapa, de Pingan, de San Miguel, de Ticao et de Masbate, ces deux dernières du côté du sud. La pointe la plus méridionale de cette province forme le côté nord du petit détroit de San Bernardino. Les pueblos qu'elle contient sont au nombre de trente-sept, savoir :

Albay..	2,623 tributos,	13,115 hab.
Cagsana..	2,551	12,755
Libog..	518	2,590
Bacacay..	870	4,350
Malilipot.	517	2,585
Tabaco.	2,022	10,110
Malinao..	1,269	6,345
Tivi.	1,043	5,215
Sangay.	198	990
San José.	854	1,270

Lagonoy.	776	3,880
Caramuan.	292	1,460
Calodbong.	334	1,670
Birac.	578	2,890
Cabugao.	118	590
Bato.	487	2,435
Baras.	107	535
Viga.	505	2,525
Tambongon.	68	340
Payo.	185	925
Bagamanoc.	201	1,005
Pandan.	212	1,060
Caramuran.	100	500
Manito.	151	755
Bacon.	1,459	7,245
Gubat.	1,492	7,460
Bulusan.	1,076	5,380
Magnoc.	152	760
Bulan.	549	2,745
Juban.	372	1,860
Casiguran.	749	3,745
Sorsogon.	1,176	5,880
Bolaboc.	171	855
San Jacinto.	330	1,650
Mobo.	354	1,770
Balino.	133	665
Palanas.	157	785
		123,695

Le chef-lieu de la province d'Albay est une ville du même

nom, située près du volcan qui s'appelle aussi Albay, et à 2 milles environ d'une baie assez considérable : elle est grande, régulièrement bâtie; quelques-unes de ses maisons sont en pierre; on y remarque la *casa reale*, l'église et son couvent, l'administration du tabac et du vin.

Cette province étant fertile et faisant un commerce étendu, il s'ensuit qu'elle est riche; l'air y est froid et les routes qui la traversent sont généralement bonnes; on peut les parcourir en voiture; elle doit de grandes améliorations à l'un de ses anciens alcaldes, le gouverneur don José Maria de Peñeranda.

Albay est sujet à de grandes et fréquentes éruptions volcaniques, car sa montagne est dans une perpétuelle agitation; ses côtes sont irrégulières et en général mauvaises. Cependant la baie d'Albay est assez sûre et celle de Sorsogon est beaucoup meilleure et plus vaste. Cette dernière est située sur la côte nord-ouest, en face des îles de Ticao et de Burias; sur cette baie est placé le village du même nom, où l'on construisait, à certaine époque, de grands navires qui faisaient le voyage d'Acapulco; on y avait établi aussi des corderies où l'on employait l'abaca pour les agrès des navires.

Les montagnes qui traversent cette province sont une continuation de la longue cordilière de Luçon; elles présentent deux pics remarquables et tous deux volcaniques : l'un, celui de Bulusan, est presque entièrement éteint; l'autre, celui d'Albay, dont nous avons déjà parlé, étant très-élevé, sert de fanal aux navigateurs. Ces cordilières sont habitées par des Igorrotes et des Negritos.

L'île de Masbate, la plus grande de celles qui sont situées au sud, est presque inhabitée. Celle de Ticao, où se trouve le

port de San Jacinto, est séparée de la province par un chenal. C'était de là que partaient les galères de Manille qui se dirigeaient par la mer Pacifique vers la Nouvelle-Espagne ; c'était là qu'ils attendaient que la mousson se déclarât pour sortir du détroit de San Bernardino.

Ainsi que nous l'avons annoncé en commençant à parler de la province d'Albay, c'est par elle que se termine la description de la partie de cet archipel à laquelle nous avons donné le nom de Luçonie. Nous allons maintenant nous occuper de la seconde partie, à laquelle nous avons conservé le nom de Bisaye, qui lui est donné par les naturels du pays, connue aux Philippines sous le nom de Bisayas. La division que nous avons faite nous paraît d'autant plus rationnelle qu'elle est marquée non-seulement par la position topographique des lieux, mais encore par le caractère physique des peuples qui les habitent, par leurs mœurs et leur langage, qui sont essentiellement différents.

CHAPITRE XIV.

SUITE DE LA GÉOGRAPHIE DES PROVINCES.

De la Bisaye.— Mindoro.— Samar.— Leyte.— L'île de Panay.— Ses provinces.— Capiz, Iloïlo, Antique.

DE LA BISAYE.

Nous croyons devoir répéter ici que, sous le nom de Bisaye, nous entendons toute cette partie de l'archipel des Philippines qui est en dehors de l'île de Luçon, c'est-à-dire les îles connues sous le nom de Bisayas ou de los Pintados (des hommes peints), parce que, lors de la conquête des Philippines par les Espagnols, les habitants se peignaient le corps de différentes couleurs, comme on peut le voir dans l'atlas : cette habitude existe encore parmi quelques peuplades de l'intérieur.

Mais ce n'est pas seulement par cette coutume que les habitants de la Bisaye se distinguent de ceux de la Luçonie ; la langue qu'ils parlent n'est pas non plus la même. Si le tagale, avec ses divers dialectes, est celle de la Luçonie, en Bisaye on parle le bisaya, qui a aussi ses dialectes, se rapportant tous à la souche commune. Les mœurs et les coutumes ne diffèrent pas moins que les langues. Les natu-

rels de la Luçonie sont plus cultivateurs; ceux de la Bisaye s'adonnent davantage à la pêche, suite naturelle de leur position, habitant un grand nombre d'îles encore sauvages à l'intérieur et qui offrent, par conséquent, plus de côtes que de terres en friche; aussi l'on peut dire que les Bisayas naissent marins. Nous croyons que ces derniers doivent être regardés comme une espèce de mélange des vrais Indiens de la Luçonie avec les Malais. On remarque, en effet, que, dans leur manière de se vêtir, ils se rapprochent un peu plus de ceux-ci : ainsi les hommes portent plus généralement la tête couverte d'un mouchoir plié en turban; ils laissent quelquefois croître leurs cheveux et les relèvent par derrière comme les Malais, ce que ne font point les habitants de la Luçonie. Les femmes portent, dans certaines provinces, au lieu de *tapis*, une espèce de vêtement ordinairement rouge, appelé *patadion*, se rapprochant beaucoup du *sarong* des Malaises.

La Bisaye comprend douze provinces, qui sont, en allant du nord au sud, celles de Mindoro, de Samar, de Leyte, de Capiz, de Cébu, d'Iloïlo, d'Antique, de l'île Negros, de Caraga, de Misamis, de Samboanga et de Calamianes, auxquelles nous ajouterons, en les décrivant, les îles Mariannes.

Quelques-unes de ces provinces se composent d'une seule île, et d'autres en renferment plusieurs; enfin deux îles, celles de Panay et de Mindanao, renferment plusieurs provinces.

PROVINCE DE MINDORO.

Cette province est formée par la grande île de Mindoro, par celle de Marinduque et par plusieurs autres petites, telles que Cabras, Luban, Ambil et Camelo, au nord; l'île

Verte, au nord-est ; Maestro di Campo, à l'est, et quelques-unes au sud.

L'île de Mindoro, qui est une des plus grandes de la Bisaye, est la résidence de l'alcalde mayor de la province de ce nom ; c'est une des plus fertiles, mais des moins cultivées et des moins connues : elle est située au sud de la province de Batangas, dont elle n'est séparée que par le détroit de Mindoro, qui a 12 milles environ de large. Du nord au sud, c'est-à-dire de la pointe de Calavite à celle de Padam, Mindoro a 96 milles environ de long, tandis que sa plus grande largeur, de l'est à l'ouest ou de la rivière de Santa Cruz à la pointe de Dumali ou de Pimalayan, est d'à peu près 43 milles : sa distance de Manille est de 21 lieues.

Cette province ne contient que sept pueblos, savoir :

Calapan.	558 tributos,	2,790 hab.
Naujan..	500	2,500
Irirun.	419	2,095
Boac..	1,649	8,245
Santa Cruz..	1,114	5,570
Gasan.	262	1,310
Luban.	1,110	5,550
		28,060

On voit, par le tableau ci-dessus, que la province de Mindoro est beaucoup moins peuplée que les autres en raison de son étendue ; mais ses habitants sont robustes et d'une bonne corpulence. Ils sont naturellement belliqueux et féroces, et, avant la conquête de l'archipel par les Espagnols,

ils étaient l'effroi des îles environnantes; car ils ne vivaient que de piraterie et mettaient à feu et à sang tous les lieux où ils débarquaient. Plus tard même, une grande partie d'entre eux, s'étant réfugiée dans les montagnes, continua à répandre la terreur sur les côtes de Luçon, de Panay et des autres îles d'alentour.

Calapan, chef-lieu de la province, est une petite ville pauvre et mal bâtie, située au bord de la mer, en face de la Punta de Lobo, dans la province de Batangas; elle n'offre absolument rien de remarquable qu'une très-petite fortification avec deux fortins. N'ayant point de port, c'est à Puerto-Galera, à 6 lieues plus au nord, que l'on débarque : mais les chemins qui y conduisent sont très-difficiles; aussi la ville ne communique-t-elle avec son port que par le moyen de chaloupes. Les maisons de Calapan sont presque toutes couvertes de l'écorce du palmier appelé *cabonegro*, qui dure, dit-on, sans s'altérer, plus d'un demi-siècle. Cette coutume donne une physionomie toute particulière à ce pueblo.

A 6 lieues environ au sud de Calapan, on trouve Naujan, village situé dans une plaine au pied d'une montagne et sur le bord d'un fleuve qui porte son nom; ses habitants s'occupent d'agriculture, mais ils n'en font que tout juste autant que leurs besoins exigent.

Puerto-Galera, dont nous avons parlé plus haut, est un très-petit village qui n'a de remarquable que son port, station des faluas du gouvernement; il est fiévreux et ses malades vont, dans la bonne saison, se rétablir à Batangas.

La province de Mindoro, quoique très-montueuse, est d'une fertilité extraordinaire; elle est toute couverte d'ar-

bres réunis en massifs très-épais. Le pic de Calavite, au nord, et celui de Dumali sont d'une grande élévation. Le duc de Choiseul avait formé le projet de coloniser cette île pour le compte du gouvernement français ; mais, en ayant demandé l'agrément de celui d'Espagne, il lui fut refusé.

La température est très-élevée à Mindoro, et les pluies abondantes qui y règnent presque constamment contribuent à en rendre le climat malsain. Cette île est arrosée par une immense quantité de rivières, dont quelques-unes roulent de l'or. Celle de Naujan est très-considérable; elle prend sa source dans un lac situé à 5 ou 6 lieues du village de ce nom, dans l'intérieur des terres. La rivière et le lac nourrissent d'excellents poissons. Mindoro possède aussi des sources d'eaux minérales qui passent pour être très-efficaces dans différentes maladies.

Cette province produit beaucoup de cacao et de cannelliers sauvages ; on y trouve tous les animaux du reste de l'archipel et, entre autres, une espèce de lézard volant dont la morsure est, dit-on, mortelle. On croit qu'elle contient des mines d'or et de cuivre, et que ces dernières, qui sont immenses, s'étendent même sous la mer, depuis la pointe de Calavite jusqu'à l'île de Luban.

Peu industrieuse, faute de bras, elle ne fait pas non plus un commerce considérable ; elle n'est guère en relation qu'avec la province de Batangas, dont quelques habitants passent à Mindoro pour aider à la culture des terres. Il serait pourtant facile d'augmenter la quantité de riz, de cacao, de cire, de bois de campêche qu'elle produit, tandis qu'au contraire le riz y est quelquefois si cher, que les habitants sont obligés de se nourrir des divers genres de fécules. Telle

est celle du palmier que les Indiens appellent *yruc;* sa fécule se nomme *yuro :* ils en font du pain, qu'ils mangent avec du miel. Le *buri* y est aussi très-abondant et donne beaucoup de fécule, qu'ils mangent en guise de pain avec le gibier.

Longtemps avant l'arrivée des Espagnols, Mindoro était en rapport avec la Chine, et l'on a vu plus haut que le général Legaspi fut un jour obligé de se poser en médiateur entre ses habitants et les Chinois, dont les premiers voulaient piller un shampan échoué sur leur côte.

PROVINCE DE SAMAR.

Cette province est plus étendue que celle de Mindoro et se compose d'une grande île et de quelques petits îlots situés au sud-est de la province d'Albay. La première, n'étant séparée de l'île de Leyte que par le détroit extrêmement resserré de San Juanico, il est très-probable que les deux n'en faisaient autrefois qu'une seule.

L'île de Samar portait autrefois le nom d'Ibabao. Par sa position topographique, elle est une des plus intéressantes de la Bisaye; car elle est située dans le détroit de San Bernardino, et ses côtes sont baignées, d'un côté, par l'océan Pacifique et, de l'autre, par la mer des Bisayas. C'est dans le port de Palapa que les navires qui se disposent à passer le détroit de San Bernardino relâchent quelquefois. C'est là que, pendant le siége de Manille par les Anglais, les bâtiments armés de l'escadre Dalabat débarquèrent, au réal Calamatan, le numéraire qu'ils apportaient d'Amérique et qu'ils sauvèrent ainsi des mains de l'ennemi qui les atten-

dait d'un autre côté. Une batterie est construite sur chacune des deux rives du détroit de Palapa. On trouvera le plan de ce port dans notre atlas.

Quoique cette province soit très-boisée, l'air y est sain et il n'y règne point de maladies endémiques; elle a le malheur d'être fort exposée aux incursions des Moros. Les pueblos qu'elle renferme sont au nombre de vingt-huit, savoir :

Catbalogan.	1,265 ½ tributos,	6,328 hab.
Buat.	408	2,040
Hiabong.	318	1,590
Paranas.	906 ½	4,532
Calbiga.	469 ½	2,348
Pinabacdao.	177	885
Umauas.	855	4,275
Santa Rita.	270	1,350
Basey.	1,501	7,505
Balañgiga.	189 ½	947
Quinapundan.	204 ½	1,023
Guivan.	2,412 ½	12,062
Lanang.	386 ½	1,933
Borongan.	1,087	5,435
Libas.	479 ½	2,397
Sulat.	681	3,405
Tubig.	512 ½	2,563
Pani.	596	2,980
Catubig.	1,070	5,350
Palapag.	647	3,235
Laoag.	562 ½	2,812
Pumbujan.	224	1,120

Catarman.	1,068 ½	5,343
Bobon.	320	1,600
Capul.	302	1,510
Calbayog.	969 ½	4,847
Bañgajon.	1,238 ½	6,193
Dapdap.	172 ½	862
		96,470 hab.

Catbalogan, chef-lieu de la province et résidence de l'alcalde mayor, est situé sur la côte occidentale de l'île, dans une petite anse où la sonde donne environ 5 brasses d'eau et au bord d'une petite rivière, non loin de l'île de Buat; il est assez régulièrement bâti; les maisons sont généralement en nipa et bois, avec un petit nombre en pierre, ainsi que l'église et la *casa real*.

Cette province est principalement habitée par des métis, dans les mains de qui se trouve réuni tout le commerce, et qui trafiquent surtout avec les habitants des montagnes qui leur vendent de la cire. Elle serait fort riche si elle ne manquait de bras pour la culture, car la végétation y est d'une activité extraordinaire; elle fournit une grande quantité d'huile de coco au marché de Manille. Ses forêts produisent du bois de toute espèce, qui sous l'administration du gouverneur Alonzo Faxardo servait à construire des navires sur la côte d'Ibatan.

Les montagnes de Samar sont très-âpres et très-hautes : on les aperçoit de l'île de Cébu et surtout des monts Carac; elles servirent à diriger la navigation des explorateurs qui, partant de Cébu, découvrirent l'île de Samar. Elles sont

habitées par un grand nombre d'Indiens qui s'y réfugient pour ne pas payer le tribut, ainsi que par des peuplades sauvages; mais on n'y trouve point de Negritos. Elles renferment une quantité d'animaux de toute espèce; plusieurs ruisseaux, et même des rivières assez considérables, arrosent et fertilisent ce magnifique pays.

De même que dans plusieurs autres provinces des Philippines, on trouve, dans celle-ci, des mines de fer, et les paillettes d'or que roulent les rivières ne permettent pas de douter qu'il n'y en existe aussi de ce précieux métal. Le frère José de Matha, qui fut curé de Palapag, dit qu'il y en a une au cap de Spiritu Santo, et un ancien alcalde de Samar nous a assuré qu'il y avait aussi des mines de cuivre dans la montagne d'où sort la rivière qui se jette dans le lac de Mahou.

Indépendamment des cocotiers que l'on cultive pour tirer l'huile des noix, on récolte aussi dans l'île beaucoup de riz que l'on exporte aux provinces voisines. Le cacao, transporté à Cébu par les métis, passe après cela pour être le produit de cette dernière île. L'abaca abonde aussi à Samar, d'où l'on tire encore de la cire, de la nacre, des perles, de l'écaille de tortue; on nous a assuré que l'indigo que l'on y obtient est aussi bon que celui de Guatemala; enfin divers arbres y donnent des résines, et l'on pêche le balate ou tripan dans le détroit de San Bernardino.

L'huile de coco se fabrique à Samar, comme dans toute la Bisaye, au moyen de la macération. Ce procédé consiste à concasser les noix et à les abandonner ensuite à elles-mêmes, exposées au soleil, dans de vieilles pirogues, où elles pourrissent, ce qui en fait sortir l'huile, à la quantité de laquelle on

ajoute après cela en pressant le marc; on prétend qu'à ce marc on mêle des tripes et des débris de poissons, et que c'est là ce qui donne à l'huile ainsi fabriquée l'odeur fétide qui la distingue; elle est portée à Manille dans des cruches ou *tinajas* que l'on embarque sur des caracoas qui donnent leur nom à cette huile. La mauvaise odeur de l'huile des caracoas et la fumée qu'elle donne font qu'elle se vend bien moins cher que l'huile de la Laguna.

Les habitants de cette province ne bornent pas là leur industrie; ils fabriquent encore du sinamay, de la piña, des nattes dites *balangat*, du nom de la plante dont ils se servent pour les tisser.

La noix de Saint-Ignace, appelée *pepita de Cavalanga*, qui y est très-abondante, s'exportait autrefois en Amérique, où elle donnait de grands bénéfices.

Le commerce que font les habitants de la province de Samar n'est pas limité aux seules Philippines; ils trafiquent aussi avec l'archipel des îles Palaos (*Pelew*), où ils portent les produits de leur propre industrie, ainsi que des tissus qu'ils tirent de Manille, en choisissant les couleurs les plus éclatantes; enfin des couteaux et de la ferraille de toute espèce.

PROVINCE DE LEYTE.

La province de Leyte se compose de l'île de ce nom, plus celle de Biliran, située sur sa côte septentrionale, celle de Panaon et les petites îles Camotes.

L'île de Leyte est presque aussi grande que celle de Samar dont elle n'est séparée que par un petit détroit, et la symétrie qui règne entre les deux côtes qui bordent ce détroit in-

dique, comme nous l'avons déjà dit plus haut, qu'il est presque certain que ces deux îles étaient autrefois réunies. Elle se termine au sud par la pointe de Nija; cette partie est baignée par le détroit de Surigao, et non loin de là se trouve l'île de Limasagua. C'est près de l'île de Leyte que l'illustre Magellan vint mouiller, c'est là qu'il fit de l'eau et des vivres.

Cette province est faiblement habitée en proportion de son étendue; mais elle l'est cependant beaucoup plus que quelques autres de la Bisaye; elle contient 33 pueblos, savoir :

Tacloban.	461	tributos,	2,305 hab.
Palo.	1,219		6,095
Tanauan.	1,706		8,530
Dagami..	1,750		8,750
Dulag..	889		4,445
Barauen.	827		4,135
Abuyog..	544		2,720
Hinanangan.	355		1,775
Hinandayan.	76		380
Barago.	513		2,565
Alangabang..	325		1,625
Taro.	374		1,870
San Miguel.	74		370
Babatgon.	203		1,015
Malibago.	45		225
Carigara.	1,302		6,510
Capoocan.	106		530
Leyte.	136		680
Biliran.	183		915

Maripipi.	79	395
Caibiran.	76	380
Palompong.	423	2,115
Quiot..	114	570
Ormoc.	995	4,975
Baybay.	651	3,255
Hilongos.	826	4,130
Indang.	474	2,370
Bato.	168	840
Matalom.	397	1,985
Cajaguaan.	71	355
Maasim..	1,661	8,305
Liloan.	189	945
Cabalian.	243	1,215
		87,275 hab.

Tacloban, chef-lieu de la province et résidence de l'alcalde mayor, est situé à l'extrémité sud-est du détroit de San Juanico. Sa population est pauvre et misérable, comme celle de tout le reste de la province, qui est faiblement habitée.

Si elle était mieux cultivée, elle pourrait donner tous les produits de sa voisine; elle a quelques rivières remarquables; dans ses montagnes, qui sont bien boisées, on rencontre des cratères de volcans; elles sont habitées par des Montescos, mais on n'y voit pas de Negritos. Les forêts nourrissent les mêmes animaux que le reste de l'archipel, excepté toutefois les buffles sauvages; on assure qu'il ne s'y en trouve pas. Les montagnes renferment des quan-

tités innombrables de coquillages terrestres brillant des plus riches couleurs. On y trouve des carrières de soufre très-abondantes, des mines de fer, d'aimant, et de l'asbeste en quantité.

De même que le Samar, la province de Leyte fabrique considérablement d'huile de coco, mais il arrive souvent que tous les cocotiers sont détruits par les ouragans. On y cultive aussi le tabac et l'abaca ; la pêche fournit du balate et de l'écaille de tortue; on trouve dans les rochers et dans les cavernes quelques nids de salanganes; les forêts fournissent de la cire et du miel. L'industrie des habitants produit des tissus semblables à ceux de Samar; enfin cette province possède tous les éléments du commerce et de la richesse, et partout il est rare que les alcaldes y fassent leur fortune. Cette remarque nous oblige à faire observer à nos lecteurs que ces gouverneurs de province sont autorisés à faire le commerce pour leur compte, permission qui non-seulement leur tient lieu d'appointements, mais encore pour laquelle ils payent au gouvernement une certaine redevance annuelle. Ceux dont les provinces sont trop pauvres pour qu'ils puissent espérer de s'enrichir par le commerce en sont dédommagés par le traitement qu'ils reçoivent du gouvernement.

C'est dans le village de Carigara, qui dépend de cette province, qu'un religieux a, dit-on, planté le premier cacaotier qui ait été importé aux Philippines.

ILE DE PANAY.

Cette île, qui est grande et avantageusement située, pré-

sente à peu près la forme d'un triangle; c'est, après celle de Luçon, la plus peuplée des îles Philippines. Elle forme trois provinces, celles de Capiz, d'Iloïlo et d'Antique. Sa position est au centre de la Bisaye, entre les îles de Mindoro, de Tablas et de Masbate au nord, de Negros et de Masbate au sud et au sud-est; des détroits la séparent des îles de Cuyo à l'ouest et de Leyte à l'est; elle est défendue, par un grand nombre de petits fortins et par une population brave et robuste, contre les Moros qui ont rarement osé l'attaquer. Son sol est très-fertile et saturé d'humidité; ses habitants sont intelligents, patients, très-avancés, laborieux et pleins de goût pour le commerce. Beaucoup d'entre eux se livrent à la pêche, car le poisson de toute espèce abonde sur les côtes de cette île, comme de toutes celles de la Bisaye.

L'île de Panay étant la première qui se soit soumise aux Espagnols, elle a de tout temps été regardée comme la plus fidèle et la plus dévouée au gouvernement. Ses forêts produisent des arbres gigantesques de toute espèce, et particulièrement l'ébène, le molave et le campêche; dans la plaine on récolte du coton, du maïs, du cacao, du piment, du café, du tabac de différentes qualités, du sucre, du riz en très-grande abondance. Quand Legaspi commença à manquer de vivres à Cébu, ce fut de Panay qu'on lui envoya du riz. Cette île produit encore des légumes et des fruits; ses montagnes sont remplies de buffles, de bœufs, de cerfs, de sangliers, ainsi que d'oiseaux les plus rares et les plus variés. Elle est arrosée par de nombreuses rivières, demeures de crocodiles et de caïmans. On trouve d'excellentes tortues sur ses côtes.

Les manufactures y sont plus actives que partout ailleurs. La province d'Iloïlo en particulier est aussi renommée pour

les tissus dits sinamays et piñas, que la province d'Ilocos l'est pour ceux de coton : ces tissus, que l'on ne fabrique qu'aux Philippines, où ils ont été inventés, sont d'une beauté extraordinaire; la combinaison de leurs dessins et de leurs couleurs si variées et si brillantes fait l'admiration de tout le monde. Les ouvriers imitent parfaitement tous les modèles qu'on leur présente. Cette industrie est surtout exploitée par les femmes, et leur patience est au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer.

Quant aux hommes, ils s'occupent, de leur côté, de la culture des terres, de la pêche, du commerce, ainsi que de la fabrication du sucre, de celle de l'huile et de la coupe des bois.

PROVINCE DE CAPIZ.

Cette province, située le long de la côte septentrionale de l'île de Panay, qu'elle occupe tout entière, est limitée, dans l'intérieur des terres, par une ligne courbe partant du petit port de Bataan, passant par le pic d'Archangel, près du village d'Allac, qui fait partie de la province d'Iloïlo, jusqu'à celle de Pandal, sur la côte occidentale. Plusieurs îlots sont placés sous sa juridiction ; elle est moins habitée qu'Iloïlo, mais plus que la province d'Antique, dont elle se rapproche par l'étendue. Elle renferme 24 pueblos, dont les noms suivent :

Capiz.	2,229 tributos,	11,145 hab.
Ivisan.	578	2,890
Loctugan.	700	3,500
Panay.	2,376	11,880
Panitan.	1,526	7,630

Dao.	1,200	6,000
Dumalag.	1,228 ½	6,143
Tapas..	558 ½	2,792
Dumarao.	1,720	8,600
Sigma.	962 ½	4,813
Mambusao.	2,474	12,370
Sapian.	796	3,980
Batan.	1,625	8,125
Banga.	1,238	6,190
Madalog.	460	2,300
Malinao..	1,016	5,080
Libacao..	377	1,885
Calibog.	1,816	9,080
Macato.	1,097	5,485
Ibajay.	940 ½	4,702
Buruanga.	263 ½	1,318
Romblon.	612 ½	3,062
Sibuyan.	380	1,900
Banton.	967	4,835
		135,705 hab.

Capiz, résidence de l'alcalde mayor, est située à une demi-lieue de la mer, dans un terrain plat, entouré de rivières, entre Panay, Panitan et Ivisan. Quelques-unes de ses maisons sont en pierre, les autres en bois et nipa; elle est défendue par un petit fortin muni d'une faible garnison.

Cette province présente des alternatives de montagnes et de plaines; celles-ci, qui forment la partie habitée, sont si basses, qu'en temps de pluie, la capitale elle-même est par-

fois inondée, et l'eau pénètre jusque dans l'église. Ses habitants sont laborieux, obéissants; ils aiment le commerce et la pêche; beaucoup d'entre eux sont charpentiers et n'exigent pas de forts salaires. Les routes sont bien percées, et, malgré la grande humidité qui règne pendant une partie de l'année, l'air y est salubre.

La fertilité de Capiz est admirable. Elle produit une abondance presque incroyable de riz; les montagnes y sont très-hautes et couvertes d'herbe. Les seuls sauvages que l'on y trouve sont quelques peuplades de Negritos.

Les principales rivières sont celle de Panay, qui est remplie de crocodiles, et celle de Dumarao. La rivière de Capiz, qui est aussi grande que le Pasig, présente à son embouchure un banc appelé Baton Bagui, qui empêche que les bricks y entrent à la marée basse; les rivières de Calibat et de Batan tombent dans le Capiz, qu'elles alimentent. Les bords de toutes ces rivières sont ombragés par une foule d'arbres, demeures d'oiseaux de toute espèce et de singes, les uns blancs, les autres de différentes couleurs.

La côte de Capiz est assez mauvaise à certaines époques de l'année; elle présente cependant deux ports très-sûrs et qui peuvent recevoir des navires de moyenne grandeur, c'est celui de Batan et celui qui est formé par l'embouchure du Capiz.

Il y a des mines d'or à Dumarao, et quelques personnes prétendent qu'il s'y en trouve aussi une de vif-argent. Il se fait deux récoltes de riz par an, et cette denrée y est à si bon compte, qu'il ne se vend que 2 réaux le *caban* de 48 *gantes*, tandis que, dans d'autres provinces, la même mesure vaut 25 réaux.

Après ce que nous avons dit plus haut de l'île de Panay en général, il est inutile que nous entrions dans de grands détails sur le commerce et l'industrie de cette province en particulier.

Les îlots de Tablas, de Sibuyan, de Romblon, de Simara, de Bataniello, de Baton et ceux que l'on appelle las dos Hermanas (les Deux sœurs) dépendent de cette province.

Le plus grand de ces îlots est celui de Tablas; il contient trois petits villages et un fortin avec quelques soldats pour garnison; on y pêche le balate, quoique les parages soient souvent inquiétés par des pirates. Sibuyan est encore presque sauvage; il y a cependant un petit village administré par un gobernadorcillo indien et dont l'église est desservie par le curé de Romblon. Cette dernière île renferme un petit village parfaitement bien tenu, et, sur le côté nord-est, un port qui peut recevoir toutes sortes d'embarcations. On y voit un petit fort construit par un religieux récollet, afin de pouvoir résister aux excursions que les Moros faisaient dans l'île ; aussi ce bon religieux, à la tête des habitants de son village, les repoussa-t-il si souvent, qu'il reçut le surnom de *capitan Terror*, et sa mémoire est encore aujourd'hui en vénération dans l'île.

Le pueblo de Banton est situé dans l'île de ce nom. Celle de Maestro de Campo renferme, dit-on, des carrières de plâtre et d'ocre rouge.

PROVINCE D'ILOILO.

Cette province, située dans la partie sud-est de l'île de Panay, est, comme l'île elle-même, de forme triangulaire ; elle est bornée au nord par la province de Capiz, à l'ouest par

celle d'Antique et au sud-est par le bras de mer qui la sépare de l'île des Negros. C'est la plus grande des trois provinces que renferme l'île de Panay. Elle est aussi la plus peuplée, la plus riche, la plus industrieuse et la plus commerçante des trois; plusieurs petites îles en dépendent. On y compte les 30 pueblos suivants :

Iloilo.	774 tributos,	3,870 hab.
Molo.	1,406	7,030
Arevalo..	830	4,150
Oton.	2,457	12,285
Tigbavan.	2,540	12,700
Guimbal.	1,850	9,250
Miagao.	2,672 ½	13,363
San Joaquin.	890	4,450
Igbaras.	2,417 ½	12,087
Tubungan.	940	4,700
Camando.	2,015	10,075
Alimodian.	2,017	10,085
San Miguel.	1,225 ½	6,128
Mandurriao.	942	4,710
Jaro.	4,317 ½	21,587
Santa Barbara..	2,470	12,350
Cabatuan.	3,233	16,165
Maasim..	1,349 ½	6,748
Janivay.	2,202	11,010
Lambunao.	1,340	6,700
Calinog..	1,060	5,800
Passi.	1,652 ½	8,267
Laglag.	814	4,070

Dingle.	789	3,945
Pototan..	2,950	14,750
Barotac nuevo..	2,125	10,625
Barotac viejo.	853	4,265
Ajni.	503	2,515
Dumangas.	2,425	12,125
Guimaras.	795	3,975
		259,780

Le chef-lieu de la province, qui s'appelle comme elle, Iloïlo, est situé près de la mer, sur le bord de l'étroit chenal qui sépare la province de l'île de Guimaras; il est arrosé par une rivière large et profonde où les navires entrent pour être mis en carène.

Quoique le pueblo d'Iloïlo soit la capitale d'une province importante et riche, il est pauvre et faiblement habité; son église même n'est pas construite en pierre, mais en un mélange de brique, de bois et de chaux, connu dans les Philippines sous le nom de *tabique pampango* (cloison de la Pampanga); elle n'est remarquable que par sa croix, célèbre comme étant la croix miraculeuse d'Iloïlo. Cependant le pueblo de Jaro, qui n'est qu'à une demi-lieue de la capitale et qui en fait pour ainsi dire partie, est beaucoup plus considérable et incomparablement plus peuplé qu'elle ne l'est elle-même.

Quoique montueuse en général, cette province renferme aussi de très-belles plaines; la campagne y offre un coup d'œil très-agréable et très-pittoresque, et l'air y est d'une salubrité remarquable : il y a peu de provinces qui jouissent d'une aussi grande fraîcheur, surtout à l'époque des vents

du nord. Elle est bien percée, et plusieurs de ses routes sont praticables pour des voitures. Riche par les productions de son sol, elle ne l'est pas moins par son industrie, dont nous détaillerons plus bas les produits.

Les principales rivières qui arrosent la province d'Iloïlo sont celles d'Iloïlo, de Janivay, d'Iglo, de Tubungan et de Cabatuan ; cette dernière est habitée par des crocodiles. Les montagnes qui divisent l'île d'après les limites des provinces sont très-élevées et bien boisées ; elles nourrissent les mêmes animaux que le reste de l'archipel ; on y trouve des mines d'or. On cultive à Iloïlo le riz, le coton, le maïs, le cacao, la noix de coco, dont le pueblo de Guimbal abonde plus particulièrement ; le tabac, qui y est de bonne qualité ; l'abaca : on y fait du sel, on y pêche la tortue et le tripan ou balate.

Que l'on nous permette maintenant de nous étendre sur l'industrie si remarquable de cette riche et intéressante province. Tandis que les hommes se livrent à la pêche et au commerce, les femmes s'occupent à filer et à tisser les belles étoffes appelées *nipis* et *sinamays*. Le pueblo de Miagao en fabrique de toute espèce. Jaro fait surtout des toiles d'abaca ; Janivay file et tisse le coton, et fabrique des étoffes rayées (*rayadillos*), des tortingas, des mouchoirs, des couvertures, des lits, des tapis, des serviettes et des nappes fines. On récolte aussi beaucoup de coton à Tigbavan.

C'est des feuilles de l'ananas, de cette même plante qui produit l'excellent fruit de ce nom, que l'on retire les fils déliés et blancs avec lesquels on fabrique les précieuses étoffes appelées *nipis* ou *piñas*. On commence par planter les ananas par boutures ; elles sortent quelquefois au nombre

de douze au bas du fruit, où on les rompt pour les transplanter dans une terre légère un peu abritée par des arbres s'il est possible, et on les arrose immédiatement après les avoir plantées. A quatre mois, on les étête, pour qu'elles ne donnent pas de fruit, et pour que les feuilles deviennent plus larges et plus longues; elles atteignent, en effet, à l'âge de huit mois, la longueur d'une aune, sur une largeur de six travers de doigt : on les arrache alors et on les pose sur une planche qu'un homme fixe avec le pied; puis, avec un morceau de plat cassé, il râpe la feuille et en ôte tout le parenchyme jusqu'à ce que le fil paraisse. On enlève alors ces fils par le milieu et on les arrache avec précaution d'un bout à l'autre; on les lave dans deux ou trois eaux, on les fait sécher à l'air et on les nettoie. Cette première opération faite, on les sépare par longueur et par qualité; après quoi, les femmes, qui sont plus particulièrement chargées de ce travail, attachent les brins bout à bout. On monte ensuite le métier, qui est des plus simples et fait ordinairement de bambou, et l'on charge la navette pour tisser. Pour que le travail réussisse, il faut que la température ne soit ni trop élevée ni trop basse, et l'air ni trop sec ni trop humide. Le moindre excès, dans l'un ou l'autre sens, fait casser les fils à chaque coup de navette; et, quand c'est un tissu d'une très-grande finesse que l'on veut obtenir, on travaille sous un moustiquaire. Tant de précautions ne doivent pas étonner, car il n'y a rien en Europe de comparable à ces étoffes pour la beauté. La pièce terminée, on la lave dans de l'eau claire et on l'envoie au marché de Manille. Il faut avoir vu les Indiens travailler pour se faire une idée de leur patience; il arrive souvent que, dans une journée entière, un homme ne produit

qu'un demi-pouce d'étoffe et que son brin se casse à chaque instant. La qualité la plus fine s'appelle *pinilian* ; elle ne se fait que de commande.

Beaucoup d'habitants d'Iloïlo cultivent l'ananas, dans le seul but d'en obtenir les filaments qu'ils vendent aux tisserands.

La piña est toujours étroite, et il n'y a que celle dont on se sert pour faire des robes, à laquelle on donne 1 1/4 à 1 1/2 vare de largeur (1^m à $1^m,25$). La piña, mêlée à de la soie et représentant des dessins, vaut de 2 à 2 1/2 piastres la vare, de sorte qu'une robe pour une femme revient encore assez cher; mais cette étoffe est fort solide et se lave très-bien. Quand la piña est unie, ce qui n'est pas commun, on la fait broder par des brodeuses de l'Hermita et de Malate, près de Manille, qui excellent dans ce genre d'ouvrage. Les broderies qui sortent de leurs mains offrent la preuve d'une patience presque incroyable; elles sont d'une beauté admirable, qu'il ne serait pas possible d'imiter en Europe, parce que la façon y serait d'un prix exorbitant. Les plus remarquables et les plus gracieuses sont celles que les Espagnols appellent *los deshilados* et *los calados;* ce sont des broderies à jour.

L'île de Guimaras, la plus grande de celles qui dépendent de la province d'Iloïlo, est située sur la côte de l'île de Panay, dont elle n'est éloignée en quelques endroits que d'une lieue; elle forme au midi une espèce de golfe, mais qui est réellement un détroit, ayant 10 lieues de long et quelquefois jusqu'à 5 lieues de large.

Les îlots appelés Coulabra, Pan de Azucar, Apilon et quelques autres situés près de la côte la plus septentrionale

d'Iloïlo ne sont que faiblement habités, quoique sillonnés par des rivières et des ruisseaux qui rendent la campagne enchanteresse et lui procurent une végétation extrêmement luxuriante. Ils forment plusieurs détroits, dont l'aspect est des plus gracieux et des plus ravissants, et que les naturels du pays connaissent sous le nom de *silanga*. C'est là que l'on rencontre parfois des pirates et que les Indiens de la province vont s'occuper du *balateo*, c'est-à-dire de la pêche du balate. On y trouve aussi des tortues qui fournissent une écaille fort belle. Les îlots connus sous le nom de los Siete Pecados se trouvent à l'entrée du détroit qui conduit au port d'Iloïlo et en rendent la navigation difficile.

PROVINCE D'ANTIQUE.

Cette province est située dans la partie occidentale de l'île de Panay, dont elle occupe toute la côte, depuis la pointe de Naso au sud jusqu'à Pandan au nord, située à 10 milles sud de la pointe de Potol. Sa forme est triangulaire; elle est bornée au nord par la province de Capiz, au sud par celle d'Iloïlo, et à l'orient par la mer. Ses habitants sont moins laborieux et moins industrieux que ceux des autres provinces de l'île de Panay, ce qu'il faut attribuer en partie à leur situation géographique, qui ne leur permet pas d'avoir de fréquentes relations avec le reste des Philippines. D'une part, la côte d'Antique est dangereuse, surtout à l'époque de la mousson du sud-ouest; puis les petites embarcations qui font le commerce de cabotage craignent de rencontrer des Moros dans des parages si isolés, tandis que les grands navires qui viennent del 'est, après avoir traversé le détroit de

Basilay, ne s'y arrêtent que pour faire des vivres ou de l'eau et encore très-rarement; nous avons vu cependant des bâtiments anglais et l'on nous a assuré qu'ils y mouillaient assez souvent. Les courants sont très-forts sur cette côte.

La province d'Antique contient les pueblos suivants :

San José et Antique.. . .	1,659	tributos,	8,295 hab.
San Pedro.	921		4,605
Sibalong.	1,667 ½		8,338
Dao..	787 ½		3,937
Cagayan.	270		1,350
Patnongon.	699		3,495
Caritan..	235		1,175
Bugasan.	2,000		10,000
Nalupa.	1,315		6,575
Colasi..	1,045		5,225
Pandan.	900		4,500
			57,495 hab.

Les deux pueblos d'Antique et de San José réunis forment le chef-lieu de la province. Cette petite ville, misérable et faiblement peuplée, fut fondée en 1733 sur le bord de la rivière qui porte son nom; elle est défendue par quelques fortifications et un petit nombre de pièces de canon. Il y a un bon mouillage à peu de distance de la côte, laquelle du reste, ainsi que nous l'avons dit plus haut, est peu sûre; il faut s'en approcher avec précaution et se tenir au large pendant la nuit.

Antique est composée alternativement de montagnes et de plaines; elle présente des campagnes charmantes, surtout

dans la saison où le riz est vert. Sa température est très-agréable, étant rafraîchie par la brise de mer; l'air y est généralement salubre.

Les chemins, dans cette province, sont en très-mauvais état et les communications avec Iloïlo extrêmement difficiles; les routes qui conduisent d'une de ces provinces à l'autre sont si étroites, que, quand on arrive au haut des montagnes qui les séparent, on fait entendre un cri pour avertir que le chemin est occupé. On distingue parmi ces montagnes le pic de Guimba et celui de Guinabotan, qui sont très-élevés et couverts d'épaisses forêts; elles sont habitées par des Negritos et l'on y trouve les mêmes animaux sauvages que dans le reste de l'archipel.

Plusieurs rivières arrosent la province d'Antique; elles sont naturellement peu importantes, mais elles deviennent très-grosses à l'époque des pluies. La terre y est partout d'une fertilité extraordinaire. Le riz est sa principale production; on en cultive beaucoup, mais, par les raisons que nous avons indiquées, les récoltes trouvent si peu de débouchés, qu'il se vend à 2 réaux le caban, et qu'on a même donné jusqu'à cinq cabans pour une piastre : on y trouve aussi du maïs, de bon tabac, du coton, du sucre, du cacao, du café, des légumes frais et de l'abaca. Les bois de toute espèce y abondent; on peut s'y approvisionner de bœufs et de porcs.

On a vu plus haut que les habitants d'Antique ne se distinguaient pas par leur industrie; ils n'en sont pourtant pas totalement privés. Ils tannent le cuir et fabriquent quelques tissus d'abaca et de coton pour leur usage particulier; ils en exportent même un peu. Ils se livrent aussi à la pêche de la tortue, du balate et des perles.

CHAPITRE XV.

SUITE DE LA GÉOGRAPHIE DES PROVINCES.

Cébu.— L'île de los Negros.— L'île de Mindanao. — Caraga. — Misamis. — Samboanga.— Les îles Calamianes. — Les îles Mariannes.

PROVINCE DE CÉBU.

La province de Cébu est formée par l'île de ce nom, que ses habitants appelaient Zogbu quand Magellan y aborda, en 1521 : ils furent les premiers que l'on baptisa dans cet archipel et les premiers aussi qui se reconnurent sujets du roi d'Espagne. Cette île est située entre l'île de los Negros, à l'ouest, dont elle n'est séparée que par le détroit de Tañon, et les îles de Mactan et de Bohol, qui en dépendent, à l'est. Cette province, l'une des plus riches de la Bisaye, contient quarante et un pueblos, dont les noms suivent :

Cébu.	1,661 tributos,	8,805 hab.
San Nicolas.	1,036	15,180
Talisay.	1,391	6,955
Naga.	1,088 ½	5,443
Mandaui.	2,068 ½	10,342

Poro.	296	1,480
Opon.	1,276	6,380
Talamban..	563 ½	2,818
Danao.	1,213 ½	6,057
Catmon.	838	4,190
Sogot	703	3,515
Daan-Bantayan.	517	2,585
Bantayan.	1,359	6,795
Barili..	982	4,910
Badian.	1,240	6,200
Malaboyoc.	996	4,980
Sanibuan.	1,262	6,310
Siquijor.	1,489	7,445
Canoan.	849	4,245
Roljon.	1,534 ½	7,673
Dalaguete.	1,458	7,290
Argao.	1,625 ½	8,127
Sibonga.	923	4,615
Carcar.	1,211 ½	6,058
Inabañgaa.	650	3,250
Talibong.	615	3,075
Guindulman.	891	4,455
Jatna.	2,111 ½	10,557
Dimiao.	1,980	9,900
Loay.	1,029	5,145
Loboc.	2,051 ½	10,258
San Isidro de Bitar. . . .	451	2,255
Balilijan.	575	2,878
Bacloyon.	2,121 ½	10,607
Dauis..	1,269 ½	6,318

Panglao..........	853	4,265
Tagbilaran........	2,523	12,615
Paminuitan........	541 ½	2,707
Malabojoc.........	1,551 ½	7,758
Loon............	1,563	7,815
Calape..........	904	4,520
		256,803 hab.

Cébu, capitale de cette province, est le siége de l'évêque de la province spirituelle de ce nom et celui de l'alcalde mayor; elle est située près de la mer, en face de l'île de Mactana. L'aspect qu'elle présente est fort agréable; un *estero* ou petite rivière la divise en deux parties, l'une desquelles, appelée Pacian, n'est habitée que par des métis qui vivent entièrement séparés du reste de la ville, avec laquelle ils n'ont jamais voulu se réunir, par la raison que, ne payant pas 500 tributs, ils ont droit à ce qu'on appelle une cure royale, c'est-à-dire qui est payée par le gouvernement, et ils n'ont jamais voulu renoncer à cet avantage. Ces métis sont riches, industriels et grands commerçants; ils entretiennent des correspondants à Manille, et ce sont eux qui font la fortune de Cébu.

La ville de Cébu proprement dite, qui est défendue par un petit fort et quelques soldats, ressemble à toutes les villes importantes des Philippines; ses églises et ses maisons, construites en pierre et très-vastes, rappellent un peu l'aspect de Manille. La cathédrale est fort belle : c'est là qu'on va adorer le *Santo Niño* (le saint enfant Jésus), but du pèlerinage que l'on vient y faire des points les plus éloignés de l'archipel, et dans l'intercession duquel on a la plus grande

confiance : c'est encore là que l'on vénère la croix plantée par Magellan. Le palais épiscopal est un bel édifice. On trouve dans la ville un hôpital pour les lépreux.

Les îles de Bantayan, de Sicijon, de Davis, de Bohol et de Camotes sont sous la juridiction de Cébu.

Le terrain de cette province est sablonneux et même un peu pierreux ; la culture n'y est pas aussi généralement répandue que dans d'autres îles, ce qui tient en partie au manque d'eau ; car il y pleut rarement et la pluie qui y tombe est promptement absorbée par suite de la nature du sol. Il s'y trouve cependant quelques vallées d'une admirable fertilité ; elles fournissent de gras pâturages pour les bestiaux : le mouton et le chevreau y ont un goût exquis.

La température de l'île de Cébu est des plus agréables ; la brise qui s'élève le matin et le soir y répand une douce fraîcheur que l'on n'éprouve point à Manille.

Cette province tire sa principale richesse de son commerce extérieur; elle a peu de rivières ; la plupart ne sont pas navigables ou sont couvertes de joncs, retraites de nombreux crocodiles. En revanche, elle possède quelques bonnes routes que l'on peut parcourir en voiture et d'où l'on peut se rendre ainsi dans les principaux pueblos qui bordent la côte. D'innombrables abeilles, qui donnent un miel délicieux, voltigent dans les montagnes, où elles sont attirées par le doux parfum d'une foule de plantes médicinales. Parmi les arbres qui couvrent ces montagnes, on remarque le cotonnier de la grande espèce, et, dans le nombre des oiseaux habitants des forêts, on distingue un pigeon qui ne se trouve nulle part ailleurs que dans l'île de Cébu ; il est de la grosseur d'une pintade ; une collerette entoure son cou; son plu-

mage présente sept couleurs différentes, et sa tête est ornée d'une élégante aigrette.

On assure que, dans les montagnes de Cébu, on n'a jamais rencontré ni Negritos, ni sauvages d'aucune race, mais, en revanche, des animaux de toutes les espèces qui se trouvent aux Philippines, et, entre autres, le rat musqué. Les habitants de l'île retirent des sables, par le moyen d'une opération qu'ils appellent le *dulan*, de l'or d'un titre élevé.

Les principales productions du pays sont un peu de riz, beaucoup de maïs, dont cependant la récolte manque quelquefois faute d'eau; du sucre, du coton; le meilleur cacao des Philippines, quoique cependant une grande partie de celui qui se vend sous le nom de cacao de Cébu provienne de l'île des Negros; du tabac, différentes fécules, des légumes et des fruits; du mijo, espèce de millet qui formait autrefois la principale nourriture des habitants; enfin de l'abaca.

L'industrie n'est pas beaucoup plus en honneur dans cette province que ne l'est l'agriculture. On y fabrique quelques tissus de nipis et de sinamay, mais moins que de coton, fabrication à laquelle se livrent les habitants de plusieurs pueblos de la côte, où l'art de la teinture est même poussé fort loin. Le poisson est très-abondant et l'on trouve beaucoup de perles sur le banc de l'île de Bantallan, situé au nord du Tañon. Mais, en parlant d'industrie, nous ne devons pas oublier que l'île de Cébu est renommée pour ses belles gargoulettes, espèce d'alcarazas qui communiquent une grande fraîcheur à l'eau qu'on y met; elles sont faites d'une terre rouge d'une variété remarquable et qui reçoit un fort beau poli. Ses gâteaux feuilletés appelés *ojaldres*

sont d'une délicatesse qui ferait honneur aux meilleurs pâtissiers de Paris; ses *broas* ou biscuits à la cuiller sont d'une grande légèreté et excellents pour les convalescents; ses fromages enfin sont très-estimés.

Le commerce et la richesse de cette province sont entre les mains des métis, qui envoient leurs agents acheter les produits des provinces voisines : c'est ainsi que, de Leyte et de Panay, ils reçoivent du tabac, du balate, de la nacre; de Samar, de l'huile de coco, du tabac, etc.; de Caraga, de l'or; de Misamis, encore de l'or, du café, de la cire, du cacao; de Calamianes, du balate, de la cire, des nids de salanganes, et de l'excellent cacao de l'île des Negros.

L'île de Bohol, qui dépend de Cébu, comprend quatorze pueblos; l'air y est très-sain : une partie de l'île convient à la culture du riz; l'autre partie ne sert qu'à engraisser des troupeaux. Elle est arrosée par plusieurs rivières, l'une desquelles sort d'un lac situé dans l'intérieur de l'île. Les habitants de Bohol passent pour être très-braves et ils l'ont, en effet, prouvé dans différentes circonstances; ils sont aussi fort laborieux; ils font de l'huile de coco et, avec le coton qu'ils récoltent, ils fabriquent des tissus d'une grande solidité : ils tissent aussi quelques étoffes de soie dont nous avons vu de beaux échantillons. La côte septentrionale de cette île fournit en abondance du balate d'une qualité supérieure.

Les habitants de l'île de Siquijor ou de Fuegos sont laborieux et riches; ils cultivent beaucoup de riz, de maïs et de cacao; ils nourrissent une grande quantité de vaches; ils recueillent de la cire; ils vont à la pêche du balate et de la tortue. L'entrée du port de Siquijor est difficile;

mais il est profond et peut recevoir les plus gros navires.

Davis et Panglao sont deux petites îles qui n'ont de remarquable que d'être entourées d'un banc de sable qui s'étend fort loin dans la mer.

Mactan est située au nord-ouest de Bohol et au sud-est de la ville de Cébu, dont elle n'est séparée que par un détroit de trois quarts de lieue de large. C'est entre ces deux îles que les navires trouvent un abri contre les vents; mais ils doivent mettre une grande prudence dans cette navigation. Le fond du chenal se compose en partie de pierre calcaire, dont les habitants se servent pour faire de la chaux. L'île de Mactan a acquis une triste célébrité par la mort de Magellan.

Nous ne devons pas quitter la province de Cébu sans rappeler que le pueblo de Bolohon possède un petit fort, dans lequel son curé, assisté de ses paroissiens, se défendit un jour héroïquement contre une attaque des Moros.

PROVINCE DES NEGROS.

La province des Negros est formée par l'île de los Negros, qui s'appelait autrefois Buglas, mais à laquelle on donna ce nouveau nom parce que l'on y trouva un grand nombre de petits nègres : elle est située entre Iloïlo, au nord-ouest, et Cébu, au sud-est, n'étant séparée de cette dernière que par le détroit de Tañon, produit, à la longue, par la force du vent de nord-est et la direction des courants; car ces deux îles étaient sans doute autrefois réunies. Celle-ci est plus grande, mais moins riche et moins peuplée que Cébu, et renferme les vingt-huit pueblos suivants, savoir :

Jimamailan.	337 tributos,	1,685 hab.
Talabang..	131	655
Suay..	138	690
Jinigaran.	289	1,445
Bago..	399	1,995
Sumac..	291	1,455
Bacolot.	1,486	7,430
Minoluan.	607	3,035
Buenretiro..	88	440
Silay..	361	1,805
Ilog.	388	1,940
Cabancalan..	247	1,235
Dancalan..	125	625
Guilamgan..	50	250
Cauayan..	138	690
Isin.	84	420
Tanjay..	613	3,065
Amblan.	251	1,255
Bais..	261	1,305
Ayungon..	90	450
Tayasan.	74	370
Guimalalot..	89	445
Jinoboan..	26	130
Sibulan.	579	2,895
Dumaguete.	1,802	9,010
Duin..	519	2,595
Siaton..	486	2,430
Mision..	20	100
		49,845 hab.

Le chef-lieu de cette province est Jimamailan, petite ville située dans la partie occidentale de l'île et sur une anse peu profonde, vis-à-vis de quelques petits îlots qui se trouvent à peu près en face de l'île de Guimaras et presque au confluent des rivières de Talaban et de Vignit. Pauvre, bâtie toute en nipa, elle n'a pas même de maison royale en pierre, et son église aussi est couverte en nipa, comme tout le reste des constructions de la ville ; sa rivière, qui est assez profonde, pourrait recevoir des bricks, si la barre qui en ferme l'entrée ne les empêchait d'y pénétrer. Pour surmonter cet obstacle, on emploie un procédé très-ingénieux, qui consiste à attacher de la quille des bâtiments jusqu'à la ligne de flottaison une grande quantité de bambous qui les soulèvent.

Tous les pueblos de cette île sont bâtis sur le bord de la mer, à l'exception seulement de Tanay et d'Iloc, qui sont dans l'intérieur. Le centre est peu ou point connu ; il est habité encore aujourd'hui par des nègres et des sauvages qui descendent dans les villages pour trafiquer avec leurs habitants, et ne les attaquent que quand on a tué quelqu'un des leurs. La province des Negros est belle et fertile et pourrait devenir très-riche si elle était bien cultivée. Les communications y sont presque nulles ; aussi, quand on veut traverser la campagne pour se rendre d'un côté de l'île à l'autre, comme pour aller de la capitale à Dumaguete, afin de s'y embarquer et passer à Cébu, on est forcé de franchir de hautes montagnes et de vastes forêts où il n'y a presque pas de sentiers frayés, et de se reposer sous des hangans entourés de Negritos et d'Igorrotes, exposé, si ces populations étaient plus méchantes, à recevoir un coup d'une flè-

che empoisonnée. Du reste, il est toujours bon de se méfier d'eux quand ils viennent vous visiter dans votre gîte et de les congédier promptement après leur avoir donné quelques aliments. C'est surtout au passage de la montagne appelé *tipasi* ou grain de riz, parce qu'il en a la forme, qu'il faut appeler tout son courage à son aide; car, ce passage étant fort rude, on est obligé de s'y faire porter, dans une espèce de hamac, par un grand nombre de naturels qui se relayent souvent, de sorte que l'on y est tout à fait à leur discrétion.

L'air de cette province est sain, et la seule maladie qui y soit fréquente est la jaunisse, suite des excès que les habitants commettent avec le vin du pays appelé *tuba*. Cette *tuba* n'est autre chose que la séve du cocotier, que l'on fait fermenter à l'aide d'un peu d'écorce de tañgal, et, le soir, quand elle a acquis un petit goût aigrelet, elle est bue par les naturels. Serait-ce cette habitude qui abrutit les habitants et les rend nonchalants? Ce qu'il y a de certain, c'est que cette province ne produit presque rien de ce que l'on trouve dans les autres, tandis que toutes les circonstances y sont favorables à la production. Elle est arrosée par un grand nombre de rivières, dont la plus considérable est celle de Guinagaran; elle est très-poissonneuse et l'on y rencontre beaucoup de caïmans.

Le seul port qui mérite d'être nommé est celui de Bacolot; il est situé un peu au nord du chef-lieu et peut recevoir des bâtiments assez forts : Bonbonon et Dumaguete présentent de bons mouillages, mais seulement pour de petites embarcations. La côte de l'île est, en général, bonne et sablonneuse du côté de l'ouest; mais, vers l'est, elle est très-dangereuse, à cause des courants du détroit de Tañon.

Une chaîne de montagnes présentant plusieurs pics très-élevés traverse l'île, du nord au sud, dans toute sa longueur et est habitée par des Negritos et des Montesços. Indépendamment des animaux communs au reste de l'archipel, on y trouve encore plusieurs espèces de singes, l'une desquelles est toute blanche, ainsi que des civettes. Les forêts produisent des bois d'ébénisterie des plus belles couleurs, tels que le camagon, qui est rouge ; le camilay, qui est blanc, avec des veines roses, et l'ébène, qui est du plus beau noir : le bois de campêche y croît aussi. Les sauvages eux-mêmes cultivent le cacaotier et le cafier. L'île produit encore du tabac aussi bon que celui de Cagayan, de la cire et du miel en grande abondance ; du plâtre, du cristal de roche et du soufre. Dans la partie méridionale de la province, on trouve de la cochenille qu'on ne prend pas la peine de ramasser.

Les habitants civilisés cultivent le riz, qu'ils exportent à Cébu ; le cabonegro, dont ils font des câbles ; le cacao, l'abaca et le tabac : ils fabriquent quelques étoffes ; ils sont très-adonnés à la pêche, ce qui s'explique par l'abondance vraiment prodigieuse du poisson dans les mers qui environnent cette île. Les perles se pêchent dans le détroit de Tañon, à Bantalan et dans les îles Cagayanes.

Le commerce avec Manille, qui est presque tout entier dans les mains de l'alcalde mayor, consiste en pady ou riz brut et en feuilles de tabac, depuis que le gouvernement a promis aux provinces de la Bisaye de lui en apporter pour ses fabriques. On dit même qu'il vient de donner des ordres pour que la culture du tabac ne soit plus libre dans la Bisaye et que cette partie des Philippines soit assujettie désor-

mais à l'exercice des contributions indirectes, comme l'est déjà la Luçonie. Le gouvernement paye les feuilles de tabac à raison de 2 piastres et demie le fardo.

Les rochers de l'île des Negros contiennent aussi, à ce qu'il paraît, des nids de salanganes.

Ainsi que nous l'avons dit en décrivant l'île de Cébu, les métis de cette province envoient leurs agents à l'île voisine des Negros pour y acheter du palay, du cacao, des perles, du poisson, de la cire, de l'abaca et de l'huile par macération; aussi cette partie du commerce se passe-t-elle presque toute en dehors de l'alcalde.

Les tremblements de terre qui se font sentir à Cébu et à Iloïlo ne sont pas non plus étrangers à l'île des Negros.

Le groupe des Cagayanes est situé à 25 lieues environ à l'ouest de la pointe de Sojotan.

ILE DE MINDANAO.

L'île de Mindanao s'appelle aussi *Magindanao*, mot qui signifie habitants des lacs, parce qu'elle en contient plusieurs. Les naturels du pays lui avaient encore donné le nom de *Moluca-Bezar* ou Grande-Moluque, parce que ses productions sont les mêmes que celles de cet archipel.

Cette île présentant une physionomie assez généralement différente de celle du reste de la Bisaye, nous fûmes d'abord tenté d'en former, avec les petites îles qui l'entourent, une division particulière que nous aurions nommée Mindanaïe; mais, après mûre réflexion, nous avons préféré lui laisser la place qu'on lui assigne communément à Manille et de continuer, par conséquent, à la classer parmi les Bisayas. Nous

allons en donner une idée générale avant d'entrer dans le détail des provinces dont elle se compose.

Mindanao est, après Luçon, la plus grande de toutes les îles qui forment l'archipel des Philippines ; elle est située à l'extrémité méridionale de la Bisaye, un peu plus vers le sud que les îles de Leyte et des Negros : on lui donne 135 lieues de l'est à l'ouest, 75 du nord au sud, et environ 300 lieues de circonférence.

La plus petite partie seulement de cette île appartient au gouvernement espagnol ; le reste est indépendant. Salubre dans quelques localités, l'air passe pour l'être peu dans d'autres. La côte orientale est ce que les marins appellent saine ; mais celle du nord et de l'ouest est dangereuse, à cause des courants qui rendent la mer mauvaise, quoiqu'elle soit profonde. Les environs de la baie d'Iligan jouissent d'un air moins pur, mais d'une mer plus calme, parce qu'ils sont abrités par de hautes montagnes, où se forment des orages terribles. Samboanga et le territoire qui en dépend sont la partie de l'île que les bâtiments étrangers visitent le plus fréquemment, parce que les navires venant du côté de l'est peuvent, en toute mousson, passer par le détroit de Basilan. Toute la partie de l'île qui s'étend depuis Massiloc, au sud, jusqu'au cap San Agustin est indépendante et appartient aux Illanos et au sultan de Mindanao.

Mindanao est immensément riche en productions de toute espèce et surtout en bois. Quoique l'intérieur du pays soit peu connu, on sait qu'il présente non-seulement les produits communs à tout le reste des Philippines, mais encore

la plupart de ceux des Moluques. Parmi un grand nombre de rivières qui l'arrosent, il y en a une vingtaine plus remarquables que les autres, et dont les plus importantes sont le Butuan et le Mindanao. Cette île renferme aussi des lacs, entre autres celui de Malanao ou Lano, qui est d'une étendue et d'une profondeur considérables : toutes ses eaux abondent en poissons qui suffiraient seuls à nourrir les habitants, et les fréquentes inondations auxquelles elle est sujette communiquent une fertilité admirable à son sol. Les côtes de Mindanao sont très-découpées ; elles forment des ports et des baies remarquables, et même des golfes où les navires sont parfaitement à l'abri. Ses montagnes, qui sont très-élevées, se couvrent de la végétation la plus riche : dans le nombre, il y a plusieurs cratères de volcans éteints et d'autres en pleine ignition ; leurs flancs recèlent un grand nombre de minéraux différents, et leurs forêts nourrissent les animaux les plus curieux. Les productions étrangères aux Philippines que l'on trouve dans l'île de Mindanao sont la cannelle, la muscade, le poivre et même le quinquina sauvage.

Les sauvages, qui sont fort nombreux dans cette île et divisés en une infinité de races diverses, apportent à l'alcalde une quantité considérable de poudre et de grenaille d'or, car il paraît que le sable de toutes les rivières en contient. Il y a même plusieurs pueblos dont les habitants n'ont d'autre objet d'échange que cette poudre et qui s'en servent jusque pour leurs plus petits achats.

Les trois provinces qui appartiennent au gouvernement espagnol sont, en partant du nord, celles de Caraga, de Mi-

samis et de Samboanga; cette dernière ne comprend que la forteresse ou le presidio de Samboanga, avec un territoire situé le long de la côte, mais qui n'est pas assez considérable pour mériter le nom de province; aussi les Espagnols n'ont-ils pas coutume de le lui donner.

Parmi les différentes races sauvages qui habitent l'île de Mindanao, on remarque les Arafuras, les Subanos, les Caragas, les Lutanos et les Illanos, qui descendent des Malais dont ils ont conservé le langage; ils vivent de piraterie dans la partie indépendante de l'île, mais sont très-dévoués et très-soumis au gouvernement espagnol dans la partie conquise.

PROVINCE DE CARAGA.

La province de Caraga est, ainsi que nous venons de le dire, la plus septentrionale des trois que les Espagnols possèdent dans l'île de Mindanao, dont elle occupe, en outre, toute la côte orientale, depuis la pointe nord de l'île jusqu'au cap San Agustin et s'étend dans la baie de Butuan jusqu'à la rivière de ce nom. Elle est fort étroite, moins cependant que le prétendent certains voyageurs, qui disent qu'elle n'est absolument formée que par les côtes. Cette province est, de tout l'archipel, la plus riche en mines d'or; c'est là surtout que les Indiens se servent de poudre et de grenaille, comme d'une monnaie courante, soit pour leurs emplettes journalières, soit pour les paris qu'ils font dans les combats de coqs.

Très-montueux et couvert d'une végétation excessivement épaisse, le Caraga n'est que très-faiblement habité; sur les trente pueblos qu'il contient, la plupart manquent même

d'églises et n'ont en tout que quatre curés, ce qui est fort rare aux îles Philippines. Voici les noms et la population de ces villages :

Cabecera de Surigao. .	1,419 tributos,	7,095 hab.
Jaganan.	102	510
Placer.	102	510
Bacnag.	73	365
Gigaguit.	362	1,810
Dinagat.	214	1,070
Nonoc.	56	280
Cacub.	437	2,185
Dupa..	123	615
Cabuntog.	123	615
Sapao.	116	580
Cantilan.	785	3,925
Tanda.	664	3,320
Tago..	483	2,415
Sianga..	283	1,415
San Juan.	41	205
Ginatuan..	442	2,210
Bislic.	54	270
Cateeel..	208	1,040
Puinablangan..	42	210
Dacnan.	16	80
Baganga.	46	230
Caraga	87	435
Butuan..	1,304 $\frac{1}{2}$	6,523
Tubay.	41	205
Mainit.	189	945

Jabonga.	191	955
Talacogon.	182	910
Linao.	151	755
Gingoog.	140	700
		42,383 hab.

Surigao, chef-lieu de cette province, est situé à son extrétrémité septentrionale par 9° 45′ de latitude boréale, sur la rivière du même nom, qui présente à l'intérieur 3 brasses d'eau. Le port de Surigao est d'un abord très-difficile parce que les courants y ont une grande rapidité et que le vent y est très-fort à l'époque de la mousson du nord-est. Il y a des chantiers et l'on y construit de bons navires avec le bois que fournissent en abondance les montagnes qui l'entourent; son commerce consiste principalement en poudre d'or, cire, cacao, riz, et un peu de poivre et de musc.

La province de Caraga pourrait être la plus riche des Philippines si elle était bien exploitée; l'or seul qu'elle contient suffirait pour cela. Mais, comme les habitants n'apportent guère au marché que de la poudre et fort peu de grenaille, c'est une preuve que l'on n'exploite que le sable des rivières et que l'on néglige les mines. M. Oudon de Virli, notre digne compatriote, est le seul qui, jusqu'à présent, ait découvert et exploité des mines d'or à Caraga; nous savons qu'il exploite en ce moment un filon qui paraît très-productif. Nous osons espérer que le zèle et les travaux d'un homme aussi persévérant qu'intelligent seront mieux payés à l'avenir qu'ils ne l'ont été jusqu'ici, et qu'il sera mis en état de mener à bien une si difficile entreprise.

Les habitants de cette province sont bons et dociles, mais

peu laborieux; il leur est si facile de se procurer des moyens d'existence à l'aide du métal qu'ils trouvent partout sous leurs pas, qu'ils s'occupent peu de culture et d'industrie.

On assure qu'au nombre des bois de construction que produisent les vastes forêts de Caraga se trouve le *tek*, ce bois précieux, à la fois plus léger et plus durable que le chêne et qui jouit de la propriété d'être incorruptible dans l'eau, tandis que son amertume le préserve des insectes : les Anglais en font un grand usage pour les navires qu'ils construisent aux Indes; ils en emportèrent avec eux une grande quantité lorsqu'ils quittèrent l'île de Java où il abonde.

Ces mêmes forêts fournissent aussi des bois de luxe à l'usage des ébénistes, et d'autres dont on se sert en médecine, ou qui produisent des fruits et des graines utiles à l'homme. Les abeilles y sont si nombreuses, que l'on recueille de toutes parts une grande quantité de cire et de miel; ce miel, étant mêlé aux racines et aux fécules alimentaires, forme la principale nourriture des peuples sauvages. A tout prendre cependant, cette province est moins productive que le reste de l'île de Mindanao, parce qu'elle est très-exposée aux vents de l'océan Pacifique.

Les montagnes de Caraga sont la demeure, non-seulement des animaux qui se trouvent dans tout le reste de l'archipel, mais encore de quelques espèces qui leur sont tout à fait particulières ou qui ne se rencontrent que dans un petit nombre d'autres provinces; tels sont la civette, différentes espèces de chats musqués, une grande variété de singes et notamment des orangs-outangs; quelques-uns sont tout noirs, huppés et à cul rouge. Parmi les races sauvages

qui habitent ces montagnes, on remarque les Manobos et les Tagbaloyes.

Une grande partie du territoire de cette province étant d'origine volcanique, on trouve, à côté des mines d'or, d'autres de sulfure de mercure et de soufre.

Parmi les rivières on distingue celle de Tubay et le grand fleuve de Butuan qui se jettent l'un et l'autre dans la baie de Butuan; ce dernier est large et majestueux, il sort d'un lac, par le moyen duquel il communique, dit-on, avec la baie d'Illana. Les petits navires peuvent entrer dans ce fleuve, mais ils doivent prendre quelques précautions, à cause du banc de sable qui gît près de la pointe orientale de sa rive. Le meilleur mouillage de la province est sans contredit la baie de Butuan, où Magellan vint faire des vivres à son arrivée dans cet archipel. Ce grand navigateur fut assez hardi pour franchir le détroit de Surigao, qu'il n'avait pas eu occasion de reconnaître auparavant, et qui est encore un passage fort difficile, même pour les navigateurs les plus expérimentés de notre temps.

Plusieurs forts ont été élevés dans le Caraga, pour le défendre contre les incursions des Moros, ce qui ne les empêche pas d'en tenter quelquefois, puisque l'on a même vu des escadrilles de Pancos sortir par le fleuve et venir déboucher dans la baie de Butuan, nonobstant la présence du fort de Linao, construit sur la rive droite du fleuve. Celui de Catel est situé près de l'anse de ce nom et à une demi-lieue de la plage; il est fort petit, et ses remparts ne sont qu'en terre et en bois; il a pour toute garnison un caporal et quelques hommes. Le fort San José, qui défend du côté de la mer le

pueblo de Tandal, est plus considérable; il est en forme de triangle, avec un bastion à chaque angle; les murs sont en pierre et garnis de quelques pièces de canon.

Des îles dépendent de cette province; la plus remarquable est celle de San Juan, située du côté de l'orient et à 30 milles de la côte : quoiqu'elle ait, au rapport de Dampier, 38 milles de long et 24 de large, qu'elle soit assez élevée au-dessus du niveau de la mer et couverte d'une grande forêt, il s'est trouvé des navigateurs qui ont mis en doute jusqu'à son existence; ce qui ne laisse pas d'être assez étrange, dans une mer aussi fréquentée.

PROVINCE DE MISAMIS.

La province de Misamis, située sur la côte septentrionale de l'île de Mindanao et à l'ouest du Caraga, s'étend depuis la rivière de Butuan jusqu'au golfe de Sindangan, non loin du territoire de Samboanga.

Cette alcaldie a beaucoup plus d'importance commerciale que celle de Caraga, étant plus favorablement située et plus à portée des autres provinces de la Bisaye; en effet, elle n'est qu'à une petite distance au sud des îles des Negros, de Cébu, de Bohol et de Leyte.

Quoique faiblement habitée, elle l'est pourtant plus que celle de Caraga, eu égard à l'étendue beaucoup moins considérable de son territoire; elle aussi manque de prêtres, et plusieurs de ses pueblos sont desservis par le même curé. Ils sont au nombre de vingt-six, savoir :

Misamis.	520	tributos,	2,600 hab.
Lolulan.	115		575
Iligan.	450		2,250
Initao.	119		595
Nahuan..	25		125
Alubijid.	86		430
Malugan.	85		425
Pigtao.	112		560
Cagayan.	896		4,480
Iponan.	225		1,125
Guza.	81		405
Agusan.	120		600
Jasaan.	450		2,250
Tagoloan.	486		2,430
Balingasag.	213		1,065
Salay..	96		480
Quinigaitan.	207		1,035
Catarman..	860		4,300
Mambajao..	219		1,095
Sagay..	237		1,185
Guinsiliban.	148		740
Dapitan.	504		2,520
Ilaya.	146		730
Dipolog..	140		700
Lumbungan.	156		780
Langaran..	87		435
			33,915 hab.

Misamis est le chef-lieu de la province de ce nom; il est situé sur la baie d'Iligan, à l'est du lac de Panguil. C'est le

pueblo le plus riche de la province; un petit fort construit sur la grève le défend contre les attaques des pirates moros qui venaient autrefois fréquemment les visiter. Il est assez commerçant.

De toutes les provinces des Philippines c'est celle de Misamis dont les côtes sont les plus sinueuses et les plus irrégulières : une partie de la baie de Butuan en fait partie, et l'on y trouve plusieurs autres encore, telles que la baie de Macahalao et celle d'Iligan; cette dernière offre un abri assuré et un bon mouillage, même aux plus gros navires.

La surface de la terre et les productions des trois règnes sont les mêmes dans cette province que dans celles que nous avons déjà décrites.

Trois petits forts en défendent les côtes; le premier, dont nous avons déjà parlé, est placé à Misamis; celui d'Iligan a des remparts en pierre, une garnison et de l'artillerie; le troisième, celui de Cagayan, est construit sur la rive droite du fleuve qui débouche dans la baie de Macahalao. Parmi les fleuves qui arrosent cette province, on remarque celui qui se jette dans la baie d'Iligan et qui sort, dit-on, par une cataracte du lac de Malanao ou de Lano, le plus grand et le plus remarquable de toute l'île de Mindanao.

Le commerce de Misamis consiste principalement en café, cacao, riz et poudre d'or, dont l'alcalde fait des envois à Manille. C'est une des alcaldies les plus recherchées, parce qu'elle procure de bons profits. Les métis font aussi quelque commerce pour leur compte.

L'air de cette province est sain et la fertilité de son sol ne laisse rien à désirer; on regrette seulement qu'elle ne soit pas plus cultivée.

SAMBOANGA.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Samboanga n'est point une alcaldie ou une province comme les deux précédentes. C'est un *presidio* ou place forte où l'on relègue les malfaiteurs ; elle commande le détroit de Basilan et sert à contenir les populations barbares de cet archipel. Samboanga est, après Manille, la forteresse la plus importante des Philippines ; la place est fort bien construite, et son vrai nom est Nuestra Señora del Pilar de Zaragosa. Sa latitude est, d'après la plupart des observations, de 6° 54′ 27″ nord, et sa longitude de 129° 43′ 37″ est. Bâtie sur la plage, qui est assez basse, la ville n'a point de port ; mais sa rade offre un assez bon mouillage à une certaine époque de l'année. Ce point est la premier de l'île que les Espagnols fortifièrent : avant cette époque, ils s'étaient établis tranquillement dans les autres îles ; mais, pendant qu'ils étaient occupés à une expédition contre l'île de Solou, dont ils s'étaient même emparés, les Zubanos, habitants des montagnes de Mindanao, se soulevèrent contre eux et les chassèrent du pays. Cette circonstance engagea les Espagnols à abandonner leur nouvelle conquête de Solou, et en 1663 don Juan Chavez fut chargé d'une expédition contre Mindanao ; il partit donc de l'île de Cébu avec trois cents hommes qu'il débarqua sur le rivage de Samboanga, pour protéger les ouvriers qui travaillaient à l'érection du fort : mille Indiens y furent employés, et les frais de construction furent couverts par l'impôt d'une *ganta* de riz, que devait fournir chaque habitant de la Bisaye, et dont on vendait tout ce qui ne se consommait pas par les travailleurs.

La place forme un carré, ayant 63 vares de développement sur chaque face, avec un bastion à chaque anse : ces bastions s'appellent Saint-Philippe, Saint-Ferdinand, Saint-François et Saint-Louis. Le terrain, dans l'intérieur, est élevé de 8 vares et le parapet de 5 pieds. La place contient des casernes, des magasins à poudre, des provisions et des munitions de toute espèce ; des prisons, une salle d'armes et une fonderie pour des projectiles; des casemates : ses remparts sont garnis de canons de différents calibres et de mortiers et d'obusiers.

Elle a, en outre, un petit fort, ayant quatre bastions appelés de Saint-Ignace, de Sainte-Catherine, de Sainte-Barbe et de Saint-Jean-de-Dieu, qui en forme comme la citadelle, contenant un petit palais pour le gouverneur, une église paroissiale en mauvais état, une chapelle neuve, un hôpital et un puits d'eau un peu saumâtre ; on y trouve même un ruisseau qui fournit de l'eau douce à la garnison ; en un mot, tout ce qui est nécessaire pour soutenir un siége. Les travaux s'exécutèrent, dit-on, sous la direction du frère Melchior de Jora, fameux géomètre. Malheureusement la place n'est pas aussi bien entretenue qu'elle pourrait l'être, et sa garnison, qui devrait être de 1,000 hommes, ne s'élève pas à beaucoup près à ce nombre.

Le territoire qui dépend de la forteresse de Samboanga ne laisse pas que d'avoir une étendue assez considérable ; il est situé entre la pointe Gordu, de la baie de Sindangan, au nord, et la rivière de Massinloc, au sud. A 8 ou 10 milles, vers le nord-ouest, se trouve la petite anse de Caldera, qui sert de port à Samboanga. Au fond de cette anse, il y a un petit fort sur lequel on a coutume de hisser un pavillon

pour signaler les navires qui passent le détroit. C'est là aussi que les navires vont mouiller lorsqu'ils ne peuvent pas tenir sur la rade de Samboanga : on y trouve, dit-on, quelques huîtres à perles.

Samboanga a pour gouverneur un lieutenant-colonel, assisté d'un commandant de place ayant le grade de sargente mayor. On y a établi une petite douane, succursale de celle de Manille, à l'usage des marchands des Philippines qui veulent trafiquer avec l'archipel de Solou et les peuplades environnantes. L'administrateur de cette douane porte le titre de commissaire ou *contador*. Les navires qui passent à Samboanga y trouvent des vivres et de l'eau douce ; ils y sont très-bien accueillis et reçoivent ordinairement, à leur passage par le détroit, la visite d'un des officiers de marine de cette petite station, qui ne compte que quelques chaloupes canonnières.

Autour du fort, il y a quelques champs cultivés ; mais leur produit ne suffit pas pour l'entretien de ses habitants, à qui il faut envoyer des provisions de la capitale. Ce territoire, dont la température est douce et l'air très-sain, ne paye pas de tributs ; ce qui rend difficile d'en connaître, même approximativement, la population.

PROVINCE DE CALAMIANES.

La province qui porte ce nom se compose de plusieurs îles, l'une desquelles lui a fourni la dénomination sous laquelle elle est connue. C'est là que les Espagnols établirent les premiers presidios des Philippines ; ils y renfermaient les Moros qu'ils faisaient prisonniers. Ces îles forment un

groupe situé au nord de l'île de Paragua et au sud du banc d'Apo; elles sont au nombre de quatre, savoir : Busuagan, appelée aussi Calamianes; Coron, Linacapan et Iloë; plus quelques petits îlots; et, pour former la province, il faut y ajouter une petite portion de la partie septentrionale de l'île de la Paragua, dont le reste est indépendant.

Cette province est l'une des moins habitées; elle est en quelque sorte oubliée, étant située tout à fait hors du centre de l'archipel des Philippines : elle serait cependant une des plus grandes et peut-être la plus riche de toutes, si l'île de Paragua tout entière était soumise; elle contient les six pueblos suivants :

Tatay.	585 tributos,	2,925 hab.
Cuyo..	1,422	7,110
Agutaya.	373	1,865
Culiong.	533 ½	2,668
Dumaran. . } *Mission*. . . }	292	1,460
		16,028

Tatay, chef-lieu de la province de Calamianes, est situé sur la côte orientale de l'île de Paragua ou Palawan, par 11°11′ de latitude nord et 117°24′ de longitude est de Paris. Pauvre et misérable, ce pueblo est défendu par un petit fort contre les incursions des Moros; son église est de cette espèce de construction appelée pampanga, dont nous avons déjà eu occasion de parler, et sa maison royale, de même que toutes les autres habitations, est en nipa. L'air y est malsain, et les étrangers n'y sont pas depuis quinze jours sans ressentir les premiers accès de fièvre intermittente.

Nous ne prendrons pas sur nous de décider si cela provient de ce que le terrain est trop bas ou bien de ce que les habitants ne veulent pas se donner la peine d'aller chercher de l'eau de source dans les montagnes.

L'île de Paragua est haute, longue et étroite; elle est située au sud-ouest des Calamianes et au nord de l'île de Bornéo. Cette île est fort peuplée; elle contient, outre la capitale, les quatre petits pueblos de Barbacan, Şilanga, Dinlo et Pancol, qui ne sont pas placés sur le tableau, parce qu'ils ne payent pas de tributs. Tous sont situés sur la côte; mais il n'y a que Silanga seul qui présente un mouillage couvert. Les habitants de la partie indépendante de l'île vivent à l'état sauvage et sont très-misérables; leur physionomie ressemble à celle des Bisayas; mais ils ont la peau un peu plus foncée et les cheveux un peu crépus, ce qui prouve qu'ils sont formés par un mélange de Negritos et de Malais, mais qui ne se sont pas encore assez complétement fondus ensemble pour que les caractères distinctifs des deux races aient disparu et se soient modifiés comme à Manille. Cette observation nous fait persister plus que jamais dans notre opinion, d'après laquelle, dans les Tagales et autres Indiens, il y a réellement un mélange de Negritos et de Malais. Du reste, les sauvages de Paragua ne présentent aucun caractère japonais ou chinois; ils vont presque nus et se sauvent remplis d'effroi dès qu'ils voient paraître un blanc : ils ne sont pas naturellement méchants; mais il faut cependant se méfier d'eux, car ils sont toujours armés de petites sarbacanes par lesquelles ils lancent des flèches empoisonnées avec une justesse de coup d'œil extraordinaire : ils s'en servent pour aller à la chasse aux oiseaux.

Quant aux productions naturelles, l'île de Paragua offre beaucoup de rapport avec celle de Bornéo. Afin d'en donner une idée, nous extrairons les détails suivants d'un état publié par ordre du T. R. P. provincial des augustins récollets, le frère Blaso de las Mercedes. Cette île abonde, dit-il, en cire et en noix muscades larges et rondes; on pense qu'elle produit du camphre comme l'île de Bornéo. On y trouve les joncs blancs les plus fins et les plus brillants, qui sont d'un si grand prix, même aux Philippines; on y fait de l'huile de Balao. Les animaux qu'on y trouve sont, entre autres, le porc-épic, des écureuils de différentes espèces, un petit animal dont l'urine est d'une odeur excessivement fétide, des écureuils volants, du genre des chauves-souris, avec des membranes au lieu de plumes. On prétend qu'il y a aussi des léopards. Les oiseaux y sont très-variés : on y voit des perroquets de plusieurs espèces, des tourterelles vertes, blanches, à coup de poignard, de couleur marron et autres; des espèces de rossignols ayant un chant délicieux; des paons dont les couleurs sont plus étincelantes, mais qui sont plus petits que ceux de l'Inde.

Les veines de fer et de vitriol blanc (sulfate de fer) que l'on rencontre fréquemment à peu de distance de la mer ont fait juger que les hautes montagnes de l'île contiennent de riches mines de ce métal. Il y a beaucoup de rivières et de fontaines délicieuses. On n'y a jamais ressenti de tremblements de terre comme dans les îles voisines d'Agutayo et de Cuyo; mais il y règne des orages fréquents accompagnés de coups de tonnerre assourdissants.

Les habitants de cette province sont peu disposés au travail; ils ne se donnent pas la peine de cultiver la terre, se

contentant de brûler les herbes et les arbres des montagnes pour semer le riz à leur place. C'est pour la pêche qu'ils ont le goût le plus décidé; ils s'y livrent avec passion; mais aussi leurs côtes abondent en poisson. On y pêche d'excellent balate, des tortues et des perles; car on trouve dans le pays des plongeurs fort adroits. Des îles environnantes, et surtout de celles de la partie occidentale, non loin de la pointe de Cabulé, au nord, on tire une grande quantité de ces nids précieux, construits par l'espèce d'hirondelle appelée salangane, dans les cavernes les moins accessibles des rochers qui bordent le rivage de la mer. On n'est pas bien d'accord jusqu'à présent sur la matière dont ces nids sont composés : il paraît cependant que c'est une espèce de gluten transparent que ces oiseaux font sortir de leur bec en forme de fil et qu'ils entrelacent avec un art merveilleux, continuant ainsi jusqu'à ce que le nid ait pris la figure et la grandeur convenables. Du reste, ces nids, qui, aujourd'hui encòre, sont abondants, deviendront de plus en plus rares et finiront par disparaître tout à fait, si l'on persiste dans la pernicieuse habitude de les enlever avant que les petits soient éclos. C'est au mois de décembre que ces industrieux volatiles commencent à construire leurs nids; les œufs éclosent en mai et les petits ne tardent pas à prendre leur essor : c'est alors le moment d'enlever les nids, ainsi qu'on le fait à Solou et dans d'autres endroits. Mais, comme nous venons de le dire, les habitants de Calamianes, par suite d'un faux calcul, s'en emparent dès qu'ils ont acquis une certaine largeur; aussi les hirondelles commencent-elles à déserter l'île, et l'on s'y aperçoit déjà de l'appauvrissement des récoltes.

Pour se procurer ces nids, on est obligé de faire une espèce de chasse qui n'est pas sans danger. Des hommes armés de torches sont suspendus par des cordes le long des parois des rocs les plus escarpés et pénètrent ainsi dans leurs cavernes et jusque dans les plus petites anfractuosités. Les nids ont la grandeur et à peu près la forme d'un quartier d'orange, et sont appliqués par un de leurs côtés contre le rocher. On distingue plusieurs qualités de nids d'oiseaux : les plus blancs et les plus fins se payent de 40 à 50 piastres (250 francs) le cati de 22 onces. Le grand prix que les Chinois y attachent vient surtout de la prétendue vertu aphrodisiaque qu'ils leur attribuent. Il paraît, du reste, qu'ils sont très-nourrissants et propres à rétablir les forces épuisées. La seconde qualité, qui est moins claire et tire sur le jaune, s'appelle sandacan, et celle à laquelle beaucoup de plumes restent attachées ne vaut guère que 2 piastres et demie le cati.

Les Chinois prennent soin de bien nettoyer les nids avant de les livrer à la consommation. Les Solouans ne se contentent pas, comme nous venons de le dire, d'attendre le moment favorable pour commencer leur chasse; ils prennent encore la précaution de nettoyer les grottes avant l'époque de la ponte. On devrait bien en faire autant à Paragua, et ce serait au gobernadorcillo à veiller à la conservation des pontes, sans quoi un objet de commerce considérable sera bientôt perdu pour la colonie.

Parmi les autres îles de la province de Calamianes, Busnagon est la plus fertile, et elle offre, en outre, des abris pour les navires qui y relâchent. Le pueblo de celle de Culion a été fondé, en 1622, par un des premiers pères récollets qui vin-

rent faire la conquête spirituelle de ces provinces. Le territoire de ces deux îles est fertile, quoique montagneux ; il produit abondamment tout ce qu'on y sème ; mais les champs sont dévastés par l'immense quantité d'oiseaux qui s'y abattent. Les cerfs, les sangliers, les singes et les rats, qui y sont aussi fort nombreux, contribuent au ravage des terres cultivées.

L'île de Cuyo, entourée de petits îlots, située entre la province d'Antique et l'île de Paragua, à 29 lieues environ de Calamianes, 17 de la pointe de Tubigon, dans l'île de Panay, et 16 et demie de Dumaran et de Semerrera, est très-peuplée, quoique fort petite : ses habitants sont laborieux, affables et courageux. On y trouve des vivres de toute espèce et les navires y peuvent faire de l'eau. Ses embarcations font le commerce avec l'île de Paragua et les autres îles environnantes. Cette petite île est fort remarquable sous plusieurs rapports : ses habitants s'éloignent de ceux de toutes les autres par leur teint, qui est beaucoup plus clair ; par leurs mœurs, par leur langage, et par leur civilisation, beaucoup plus avancée. Cuyo est défendue par un fort avec quelques pièces de canon ; elle présente un petit port du côté du nord-ouest.

Lalutaya ou Agutaya est située au nord-ouest de Cuyo, dont elle est éloignée de 4 à 5 lieues ; elle est couverte de rochers, où il ne croît guère que des cocotiers. Les habitants élèvent de la volaille et sont réduits à vendre leurs noix de coco sur la côte d'Antique pour recevoir du riz en échange ; ils élèvent aussi des moutons et s'adonnent à la pêche du balate. Il y a un petit fort dans cette île.

Dumaran est une île située à l'est de Paragua, à 6 lieues

de sa côte et à 9 environ de Taytay; sa population est très-pauvre et ne s'occupe que de la pêche du balate. On peut, près de cette île comme auprès des autres, trouver un abri et y mouiller dans certaines saisons de l'année. Autour de ces îles, dépendantes des Calamianes, on trouve plus de cinquante petits îlots et d'innombrables rochers, qui, tous ensemble, peuvent s'appeler le groupe de Cuyo. C'est dans les petits détroits qu'ils forment et sur les bancs que l'on pêche une grande quantité de balate et de tortues, tandis que les cavernes qu'offrent les rochers recèlent une ample récolte de nids de salanganes.

La province de Calamianes, indépendamment de l'or qu'on y ramasse et des autres objets de commerce dont nous avons parlé, fournit de la cire en quantité et de très-bonne qualité, du miel, du riz, des légumes, des fruits et beaucoup de porcs et de volailles. On y trouve tous les animaux sauvages des autres provinces. Son territoire est très-fertile; ses montagnes sont couvertes d'arbres de toute espèce; ses côtes, quoiqu'en général mauvaises et dangereuses, présentent de bons ports et des mouillages sûrs.

ILES MARIANNES.

Les Mariannes forment un petit archipel de dix-sept groupes de petites îles et d'îlots, dont le gouvernement des Philippines a fait une province, quoiqu'elles en soient éloignées de près de 60 lieues. Ces îles furent les premières terres de l'océan Pacifique où Magellan aborda. Il y embarqua des vivres, qui aujourd'hui encore y abondent; mais, comme il y fut volé par les habitants, qui sont singulièrement

disposés à cette manière de se procurer les objets qu'ils désirent, il les nomma îles des Voleurs (*de los Ladrones*). Elles forment une chaîne continue, s'étendant, du nord au sud, sur un espace d'environ 150 lieues. Plus tard, leur premier nom fut changé en celui de Mariannes.

Le gouvernement espagnol y envoie des Philippines un gouverneur dont la résidence est à Agaña, qui fut pendant longtemps le lieu de relâche des galions d'Acapulco. Ce gouverneur commande à une petite garnison, et il a sous ses ordres quelques employés inférieurs placés à Umata, à Ayat, à Rota et en d'autres lieux. Ces îles, qui sont presque abandonnées, n'ont qu'une faible population. Quoique l'air y soit sain et le sol fertile, elles sont peu cultivées, et les habitants en donnent pour raison que les rats y sont si nombreux, qu'ils dévorent toutes les récoltes. Du reste, les Mariannais sont bons et hospitaliers, et les navires européens ont d'autant plus de facilité à s'y ravitailler, que beaucoup d'entre eux parlent l'espagnol, quoique leur langue naturelle soit le chamorro.

C'est Legaspi, premier gouverneur des Philippines, qui réunit les îles Mariannes à la couronne d'Espagne. Les jésuites furent les premiers religieux qui s'y établirent, et, lors de leur expulsion, ils furent remplacés par les augustins récollets. La reine doña Maria de Asturias avait fait les frais de l'établissement des jésuites et avait placé, en outre, une somme de 21,000 piastres pour l'entretien et la défense de cette colonie, plus 3,000 piastres pour un collége qui devait s'occuper de l'instruction des Indiens. On voulait faire de ces îles une importante échelle pour la Nouvelle-Espagne.

Il est impossible d'indiquer avec exactitude la population des Mariannes, car elle ne paye pas de tributs : il est, du moins, certain qu'elle n'est pas nombreuse. Des relevés faits en 1838 la portent à 6,982 âmes. L'alcalde reçoit un traitement, parce qu'il est censé ne pas y trouver, sans cela, assez de ressources. Le gouvernement y envoie aussi des provisions pour les troupes, qui forment un total de 160 hommes, y compris le commandant (*sargente mayor*), trois lieutenants et trois sous-lieutenants.

Les plus considérables de ces îles, en remontant vers le nord, sont Gouaham, Saypan, Rota et Tinian.

Gouaham ou San Ignacio de Agaña est la principale; elle renferme la petite ville d'Agaña. Cette capitale des Mariannes, résidence du gouverneur, se compose de six cents maisons, dont cinquante en pierre; les rues en sont propres, bien tenues et régulièrement percées. Toutes les maisons sont distribuées de même, formant chacune deux pièces. On s'y croirait, à quelques égards, en Espagne ou, du moins, dans les environs de Manille; car non-seulement les habitants y parlent espagnol, mais ils ont conservé quelques-unes des manières espagnoles.

Quelques pièces d'artillerie sont placées autour du palais du gouverneur et servies par des indigènes. On remarque dans la ville un collége, une école primaire, des filatures, des casernes et quelques vestiges d'anciens grands monuments. Il y a des jardins où l'on cultive les fruits les plus délicieux; on y trouve des vivres et des légumes frais à bon compte. Sa population est de 4,680 habitants.

Le petit village de Mongmon, près d'Agaña, produit du maïs, du riz et du tabac.

Umata, qui est le pueblo le plus important de l'île après Agaña, a un palais pour le gouverneur, construit partie en pierre, partie en bois de tek ; une église fort simple, un vieux couvent, un fort qui commande la baie, un hôpital : sa position est délicieuse, et, quoique les maisons soient en nipa, le village n'en offre pas moins une grande apparence de propreté. Les maisons sont entourées de cocotiers et d'orangers qui donnent des fruits délicieux. On y trouve aussi des bananiers, et l'on y cultive du tabac et du taro. Ses habitants, au nombre de 300, bien que pauvres, paraissent heureux et contents de leur sort ; ils élèvent des porcs et de la volaille.

Pago, située sur la côte orientale de l'île, a une *casa real*, une église et un couvent bâti par les jésuites.

Les îles de Tinian et de Rota sont remarquables par les ruines de vastes monuments qu'elles renferment; c'est ce qui a fait penser qu'à une époque fort reculée il s'y était établi des nations civilisées qui avaient construit des palais là où l'on ne trouve aujourd'hui que des maisons de bambous. Il ne paraît pourtant pas que ces nations, quelles qu'elles fussent, aient été des Chinois ou des Japonais; car ceux-ci laissent, partout où ils vont, des caractères distinctifs qu'après une longue suite de siècles il est encore impossible de méconnaître. Dans l'île de Rota, ces ruines se composent de plusieurs colonnes, placées de manière à laisser supposer qu'elles faisaient autrefois partie d'un cirque. Les habitants de ces îles désignent ces ruines sous le nom de monuments des anciens (*de los antiquos*). La campagne est d'une beauté admirable dans l'île de Rota ; elle est couverte d'une végé-

tation très-active et produit des fruits en abondance, entre autres le melon d'eau, et des légumes délicieux. Il y a beaucoup de cotonniers dont on pourrait tirer un fort grand parti. Les chauves-souris y sont monstrueuses, et, indépendamment des rats, qui sont la plaie de l'île, on y trouve des cochons sauvages et des cerfs en si grand nombre, que l'on en tue de 800 à 1,000 par an. Elle contient vingt maisons et 450 habitants.

L'île de Tinian est presque déserte et dépourvue de culture.

Ces îles sont pauvres aujourd'hui, mais elles pourraient devenir d'un bon rapport si elles étaient mieux cultivées. Outre les produits que nous avons indiqués, elles sont couvertes de forêts, fournissant, entre autres bois de construction, le précieux tek, et de prairies magnifiques où l'on engraisse un bétail considérable; elles produisent un peu de riz, des cannes à sucre, du maïs, de la cassave, de la *Maranta arundinacea* (arrow-root), des patates douces, du sagou, du café, des noix de coco et quelques muscades sauvages; mais les habitants sont indolents et paresseux et ne veulent pas s'adonner à la culture de la terre.

On ne connaît point de minéraux dans les îles Mariannes.

Le gouverneur juge les procès, et les gobernadorcillos les exécutent. Les grands criminels, quand il s'en présente, ce qui est rare, sont envoyés à Manille. Les Mariannes étaient autrefois un lieu de déportation où l'on envoyait, des Philippines, les personnes condamnées pour certains délits particuliers.

Toute l'industrie de ces îles se borne à quelques filatures

établies à Agaña. Leur commerce aussi est presque nul, ne consistant que dans la vente de vivres et de quelques produits du pays aux navires qui y touchent et qui y trouvent toujours un accueil hospitalier. Des praos carolins vinrent y faire quelques échanges, quoiqu'une distance de 200 lieues sépare ces îles de leur pays.

CHAPITRE XVI.

GOUVERNEMENT CIVIL ET JUDICIAIRE DES PHILIPPINES.

Le gouverneur général.—L'assesseur.—Le fiscal civil.— Le *real acuerdo*. — Traitement du gouverneur général. — Les alcaldes mayors. — Les gobernadorcillos. — La garde bourgeoise.— Les *cabezas de barangay*. — Les bilangos. — Administration spéciale de la province de Tondo. — L'*ayuntamiento* de Manille. — Administration judiciaire. — Elle est défectueuse. — Lenteur des procès criminels. — La *real audiencia*.— Les fiscales. — Épreuve du coq blanc pour les chinois bouddhistes.

Le gouvernement des Philippines se divise en deux parties bien distinctes, quoique l'autorité suprême, dans l'une et dans l'autre, soit réunie dans les mêmes mains, c'est-à-dire dans celles du gouverneur général : ces deux parties sont le gouvernement civil et le gouvernement militaire. Dans ce chapitre, il ne sera question que du premier.

Le gouverneur ou le capitaine général des îles Philippines, auxquelles sont réunies les îles Mariannes, doit nécessairement être un officier général ayant au moins le grade de maréchal de camp : il est envoyé d'Espagne avec les titres de gouverneur, président du tribunal suprême (*audiencia*),

vice-patron *, juge subdélégué de l'administration des courriers, postes et estafettes, directeur des troupes, capitaine général et commandant général de la marine.

Il résume dans ces titres les nombreux pouvoirs dont il est investi; c'est l'usage en Espagne, et cela se fait pour qu'en aucun cas on ne puisse lui contester ces pouvoirs.

Cependant, comme il serait impossible qu'il pût remplir directement et par lui-même tant de fonctions diverses, des personnes spéciales lui sont adjointes à cet effet. La première de ces personnes est l'assesseur (*juez lego*), espèce de ministre responsable auquel doivent être soumises toutes les affaires importantes; il les discute, fait son rapport et rédige un arrêté que le gouverneur n'a que la peine de signer. Quelquefois aussi le fiscal civil est consulté dans ces mêmes affaires, et il est rare qu'une décision soit prise sans l'avis d'un de ces ministres, jurisconsultes l'un et l'autre. Quand ils ne sont pas d'accord sur un point, le gouverneur tranche la question en invoquant son titre de vice-patron; puis, après avoir statué, il sollicite l'approbation du roi. Il y a aussi des cas graves où le gouverneur consulte ce que l'on appelle le *Real acuerdo* ou *Junta de acuerdo*, assemblée qui, sous sa présidence, se compose du président du tribunal suprême, du doyen des oïdors, du fiscal, de l'assesseur, de l'auditeur de marine, du *contador mayor* et de l'intendant général. Il s'adresse particulièrement à cette assemblée lorsqu'il s'élève quelque dissidence entre lui et le tribunal suprême, qui, bien que jouissant, à certains égards, d'un

* Le roi étant le patron des îles Philippines, ce titre annonce que le gouverneur y jouit des mêmes droits que le roi qu'il représente; il répond donc à celui de vice-roi.

pouvoir qui balance même le sien, peut voir néanmoins annuler ses arrêts par le gouverneur, agissant en sa qualité de vice-patron. Ce titre lui conférait jadis le pouvoir immense de nommer son successeur pour le cas où il viendrait à mourir.

Le traitement du gouverneur fut fixé d'abord à 2,000 ducats par Legaspi, plus les droits attachés à sa position; il fut porté ensuite à 4,000 piastres, puis à 8,000, puis à 13,400. En 1819, il fut réduit à 10,000 piastres, et enfin, après diverses fluctuations, remis, en 1830, à 13,400 piastres (environ 70,000 fr.).

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, l'archipel des Philippines est divisé en trente-trois provinces. Chacune de ces provinces est administrée, sous le gouverneur général, par un gouverneur particulier, qui porte aussi le titre d'alcalde mayor ou corregidor. Ces places sont ordinairement conférées par le roi directement, ou bien, s'il survient une vacance dans l'intervalle des six années, le gouverneur général nomme l'alcalde pour trois ans, en attendant l'approbation du roi, qui tantôt confirme le choix et maintient le nouvel alcalde pour trois années de plus, tantôt le remplace par une autre personne; quelquefois même on en nomme plusieurs qui arrivent et attendent leur tour.

Lorsque ces administrateurs portent le titre de gouverneur, ils doivent être militaires; ils faut qu'ils soient au moins lieutenants, et ces places ne sont pas dédaignées même par des colonels. Les provinces de Cavite, de Samboanga, des Mariannes, de Caraga, de Samao, d'Iloïlo, d'Antique, de Capiz, d'Albay, de Camarines-sud et de Tayabas ont des gouverneurs : les chefs des autres provinces n'ont

que le titre d'alcalde. Tous ces chefs remplissent simultanément les fonctions administratives ou judiciaires; ils sont, en outre, chargés de percevoir le tribut que les Indiens payent au roi et qu'on appelle le *real haber*. Ces dernières fonctions entraînant une responsabilité pécuniaire, ils sont tenus de fournir des cautions pour une somme de 15 à 20,000 piastres, selon l'importance de la province qui leur est confiée. Le gouverneur de Cavite fait seul exception à cette règle; car un lieutenant de justice lui est adjoint pour cette partie de sa charge.

Les alcaldes ont le grade de *capitanes à guerra* et en portent les marques distinctives, quoiqu'ils soient le plus souvent des avocats ou même de simples bourgeois; ils sont autorisés à faire le commerce pour leur compte, s'ils renoncent à une partie de leurs appointements, en sus desquels ils ont droit à tant pour cent des tributs qu'ils perçoivent. Voici un tableau du montant des traitements des alcaldes :

		Et il paye, pour avoir le droit de faire le commerce,
Albay.	600 piastr.	125 piastr.
Bulacan.	600	100
Bataan.	300	63 $\frac{1}{2}$
Batangas.	600	130
Cagayan.	600	225
Calamianes.	600	300
Capiz.	300	130
Camarines-sud. . . .	600	170
Caraga.	600	300
Cébu.	600	180
Ile des Negros. . . .	600	80

Ilocos-sud.	600	125
Ilocos-nord.	300	125
Iloïlo.	600	200
Laguna.	600	137
Leyte.	300	123
Misamis.	600	80
Mindoro.	1,000	80
Pampanga.	300	241,7
Pangasinan.	600	250
Samar.	600	125
Tayabas.	600	90
Zambales.	600	40

Rien n'est plus funeste au pays que la permission qui est accordée aux alcaldes de faire le commerce pour leur compte ; il en résulte qu'ils ne songent qu'à faire fortune aux dépens de leurs subordonnés, dont leur premier devoir devrait être, au contraire, de défendre les intérêts : ils les vexent et les oppriment, et leur font trouver des ennemis dans des hommes envoyés pour être leurs protecteurs.

Les alcaldes sont tenus de gouverner leurs provinces respectives, conformément aux ordonnances royales, ainsi qu'à celles qui furent rédigées par la *junta de acuerdo* des Philippines en l'an 1768, et qui sont intitulées *ordenanzas de buen gobierno*. Ces règlements font le plus grand honneur au digne général Aguilar, alors gouverneur des Philippines; ce sont des lois morales, justes, à la fois protectrices et sévères, faisant connaître à tous les membres du corps social leurs droits et leurs devoirs; empêchant l'empiétement du pouvoir temporel sur le spirituel, défendant les libertés des

Indiens contre toute oppression; par elles des écoles étaient établies, des mesures étaient ordonnées pour la destruction des nuées de sauterelles et de leurs œufs (*locton*); l'usage à faire des fonds de la *comunidad* de chaque village était réglé; elles s'occupaient même des *dalagas*, jeunes filles, pour qu'elles ne fussent pas obligées de balayer les églises ni de piler le riz dans les hangars de la doctrine (chap. XXX). Toutes ces ordonnances ne sont malheureusement pas aussi strictement exécutées qu'elles devraient l'être; ainsi, par exemple, malgré leurs dispositions péremptoires, les fonds de *comunidad* continuent à être versés au trésor, frustrant ainsi les Indiens à qui ils appartiennent, puisqu'ils les ont formés eux-mêmes pour l'entretien de leurs communes.

L'alcalde, avec son assesseur, homme de loi, forme le tribunal provincial; d'après la règle il doit être assisté d'un notaire, mais cela n'a pas lieu partout.

L'alcalde réside dans le chef-lieu de sa province, où il occupe une espèce de palais appelé maison royale (*casa real*).

Les provinces sont subdivisées en communes ou *pueblos*, à la tête de chacun desquels est placé un chef sulbaterne, pris parmi les naturels du pays et qui a le titre de *gobernadorcillo* (petit gouverneur). Tous les ans, au mois de janvier, les douze plus anciens électeurs du pueblo s'assemblent dans la maison commune et élisent trois candidats, en présence de l'alcalde, de son notaire, du curé et de toutes les personnes qui veulent y assister. Ces trois candidats sont présentés au gouverneur général pour que, sur le nombre, il choisisse un *gobernadorcillo*. La préférence tombe ordinairement sur celui qui est porté le premier sur la liste. On

conviendra qu'il serait difficile de rien trouver de plus constitutionnel.

Dans la Bisaye, c'est l'alcalde mayor qui nomme les gobernadorcillos, à cause de la distance de la capitale et de la difficulté des communications; mais cette nomination n'est qu'un objet de forme, puisqu'il lui est enjoint de nommer toujours le premier porté sur la liste.

Les gobernadorcillos ou maires de villages sont assistés dans leurs fonctions par des lieutenants et alguazils de justice, choisis aussi par leurs chefs respectifs, sur une liste de candidats présentée par les mêmes électeurs et les habitants de la commune.

Enfin, dans chaque chef-lieu de province, il y a une espèce de garde indigène composée de dix-huit, vingt et quelquefois trente hommes armés de fusils et commandés par un sous-officier qu'ils appellent *capitan*, sous les ordres du gouverneur ou de l'alcalde de la province; il y a aussi des *bantay*, espèces de guérites ou de corps de garde où l'on entretient de la lumière la nuit, placés dans les rues et même à chaque issue des plus petits pueblos; ils sont munis de cloches pour sonner l'alarme. La garde des bantay est confiée à sept hommes, habitants du pueblo, qui veillent avec les sentinelles indigènes dans les chefs-lieux et correspondent d'un bantay à l'autre en donnant de fréquents coups de cloches et en criant, Qui vive? au passant; enfin l'alguazil mayor, espèce de commissaire de police, complète l'organisation de la police des pueblos; il est placé sous les ordres du gobernadorcillo, et tous ensemble veillent à la sûreté et à la tranquillité publiques, poursuivent les malfaiteurs et gardent lés prisons.

Les métis chinois, lorsqu'ils sont en assez grand nombre dans un endroit, jouissent du privilége de nommer leur

propre gobernadorcillo, qu'ils choisissent parmi eux, mais qui reste toujours inférieur au gobernadorcillo des naturels et ne peut jamais, comme celui-ci, remplacer l'alcalde pendant son absence. C'est surtout dans les pueblos de Viñan, de Tondo et de Cébu que l'on trouve des gobernadorcillos métis. Les naturels savent, en général, fort bien faire respecter leurs droits, et le gouvernement entretient avec soin la rivalité qui existe entre ceux-ci et les métis, jalousie qui les empêche de s'unir contre lui.

Les Chinois proprement dits, nombreux dans le pueblo de Binondo, ont obtenu aussi le droit de choisir leur gobernadorcillo parmi ceux d'entre eux qui ont embrassé le catholicisme; ils ont aussi leurs lieutenants et leurs alguazils. En attendant, leur langue, que personne ne comprend, les tient plus séparés que les Indiens du reste de la population; aussi forment-ils en quelque manière un gouvernement dans le gouvernement et ils s'entendent entre eux à merveille.

Les gobernadorcillos font en même temps les fonctions de maire et de juge de paix; ils sont chargés, chacun dans leur pueblo, de tout ce qui regarde l'autorité municipale, des discussions qui s'élèvent sur la limite des terres et sur la propriété des palmiers, du maintien de la police; ils s'entendent avec les curés pour obliger tous les indigènes à suivre les préceptes de la religion; ils jugent en dernier ressort les procès civils jusqu'à concurrence de deux taels d'or (220 fr.). Ils commencent l'instruction des affaires criminelles et envoient au chef-lieu de la province le résultat de leurs informations; ils surveillent le recouvrement des tributos et de l'argent du trésor.

Ces magistrats jouissent d'une grande considération dans leurs pueblos; on leur accorde le *don* et le titre de *maguinon*

capitan; leurs femmes ont le *doña* et le titre de *capitana;* il est même expressément recommandé aux alcaldes de les traiter avec considération et de les faire asseoir toutes les fois qu'ils viennent à la *casa real :* les curés aussi sont tenus de leur montrer de grands égards.

Il nous reste à parler d'une des institutions les plus importantes du pays; c'est celle des *cabezas de barangay*, c'est-à-dire chefs de barangay ou de famille, qui sont nommés tous les ans parmi les notables des pueblos, mais dont l'élection doit être confirmée par le gouverneur de la province. Ces *cabezas* sont spécialement chargés du recouvrement des *tributos*, et chacun d'eux en a quarante-cinq à cinquante dans sa perception. Voici comment ces tributos se calculent : un mari et une femme sans enfants payent un demi-tributo; et les enfants mineurs, plus ou moins selon leur nombre. On compte généralement que chaque tributo entier représente cinq individus, et c'est pour cela que, dans la description des provinces, nous avons multiplié le nombre de tributos par cinq pour trouver leur population. Quelques personnes, à la vérité, multiplient par six et demi, mais c'est à tort. Quant à la somme à laquelle le tributo s'élève, elle est de 14 réaux de plata (9 fr. 20 c.), dont il y a 11 réaux pour le gouvernement et 3 pour l'Église. Le cabeza répond des tributos qu'il perçoit; ainsi les célibataires majeurs de vingt-cinq ans, hommes ou femmes, payent chacun leur demi-tributo; mais, comme il leur arrive souvent de s'enfuir ou de changer de province, le cabeza est alors obligé de payer pour eux. Le déficit est quelquefois si grand, que le cabeza lui-même est hors d'état de le combler, et qu'il est mis en prison jusqu'à ce qu'il ait payé. Le cabeza demeure dans son

barangay, afin d'en avoir tous les membres continuellement sous les yeux et de veiller à ce que chacun acquitte à son tour les corvées auxquelles il est tenu envers son pueblo, comme, par exemple, le service du bantay; il est aussi leur arbitre naturel dans certains cas. Dans les provinces pauvres il reçoit et transmet au gobernadorcillo les tributos en nature que les habitants lui portent. Les cabezas sont les défenseurs nés des familles qui composent leur barangay, et ce sont les douze plus anciens du pueblo qui élisent les candidats pour la place de gobernadorcillo. Dans quelques provinces le gobernadorcillo sortant et les trois candidats nommés pour le remplacer nomment les lieutenants de justice et les alguazils.

L'institution des chefs de barangay a été empruntée aux Indiens chez qui on l'a trouvée établie lors de la conquête des Philippines; ils formaient, à cette époque, une espèce de noblesse héréditaire. L'hérédité leur a été conservée aujourd'hui : quand une de ces places devient vacante, la nomination du successeur est faite par le surintendant des finances dans les pueblos qui environnent la capitale, et, dans les provinces éloignées, par l'alcalde, sur la proposition du gobernadorcillo et la présentation des autres membres du barangay; il en est de même pour les nouvelles créations que nécessite de temps à autre l'augmentation de la population. Le cabeza, sa femme et l'aîné de ses enfants sont exempts du tributo; après trois ans de service bien fait, on leur accorde le titre de *don* et celui de *pasado*, et ils demeurent exempts de tout service personnel; ils peuvent être élus gobernadorcillos. Les votes sont pris au scrutin secret, et la moindre infraction aux règlements entraîne la nullité de l'élection.

Dans certaines provinces les métis et les Chinois ont, indépendamment des gobernadorcillos, des officiers de justice qui, chez les Chinois, s'appellent des *bilangos;* ils ont aussi leurs cabezas de barangay, chargés de percevoir leurs tributos, qui pour les métis sont plus considérables que pour les Indiens. Ils sont divisés en quatre classes : celui des domestiques, portefaix, jardiniers et colporteurs dont le tributo est de 12 piastres; les boutiquiers, marchands de comestibles et traiteurs payent 24 piastres; les marchands d'un ordre plus élevé 48 et les gros négociants 50 piastres. L'alcalde reçoit 2 pour 100 sur les tributos indiens et 3 pour 100 sur ceux des métis ; dans les provinces riches ce droit rapporte considérablement à l'alcalde, lorsqu'il n'y a point de déchet dans la perception dont il répond envers le trésor.

Par ce qui précède, on voit que l'administration des îles Philippines est fondée sur des bases tout à fait libérales, et elles furent posées ainsi depuis l'origine de la conquête : ces institutions si sages et si paternelles ont valu à l'Espagne la conservation d'une colonie dont les habitants jouissent, à notre avis, de plus de liberté, de bonheur et de tranquillité que ceux d'aucune autre nation.

Nous avons omis de dire plus haut que, par une ordonnance récemment rendue, il a été créé un gouverneur particulier pour la Bisaye, relevant toutefois du capitaine général; mais nous ne savons pas si quelqu'un a déjà été investi de ces nouvelles fonctions.

La province de Tondo, qui est celle de la capitale, a aussi son alcalde mayor, nonobstant la présence du gouverneur général; il réside à Tondo, avec ses alguazils et son *teniente mayor de justicia*, espèce de sous-alcalde. Dans cette pro-

vince de Tondo, il y a, outre les gobernadorcillos indiens métis et chinois, qui tous dépendent de l'alcalde mayor, l'ayuntamiento ou municipalité de Manille, corps qui jouit de pouvoirs étendus et d'une haute considération : son organisation remonte à l'an 1571, que l'adelantado don Miguel Lopez de Legaspi la composa des citoyens espagnols les plus recommandables de Manille; son titre collectif est *excellentisimo*. Il se compose de deux alcaldes ordinaires, choisis parmi les candidats présentés par le gouverneur, de douze membres et d'un notaire commissaire (*escribano contador*). Des deux alcaldes, l'un est pour l'intérieur de la ville et l'autre pour les faubourgs (*de a fuera*); l'ayuntamiento représente l'insigne et très-loyale ville de Manille, à laquelle le roi accorda en 1596 des armoiries et des priviléges, avec le titre de *très-noble*. Les membres de cette municipalité se placent partout où il leur plaît dans les fêtes publiques. A la visite des prisons, les alcaldes ordinaires ont leur place à côté des *oïdors;* leur juridiction s'étend dans un rayon de 5 lieues de Manille, de sorte que dans ce rayon les procès peuvent être portés indifféremment, soit devant l'alcalde mayor de Tondo, soit devant l'alcalde ordinaire *de a fuera*, soit même devant le tribunal de l'audience.

Les alcaldes ordinaires sont chargés spécialement de la police intérieure et extérieure de la ville, de celle des jeux, des vagabonds et des voleurs, et ils ont, à cet effet, des alguazils et des huissiers à leurs ordres; ils tiennent des audiences dans la ville, où ils jugent en première instance et font les fonctions de tribunal civil et de juges de paix : en cette qualité, ils sont assistés d'un assesseur.

Les fonctions de l'ayuntamiento consistent à entretenir

la propreté et le pavage des rues, et tout ce qui regarde la salubrité publique; les routes, l'éclairage, le cimetière; et à veiller à ce que la tranquillité ne soit pas troublée.

La partie la plus faible de l'administration des Philippines est celle de la justice, ce qui tient à plusieurs causes différentes que nous allons essayer de développer, non sans éprouver quelque crainte que la confusion qui règne dans cette partie ne se glisse, malgré nous, dans ce que nous allons en dire.

On a vu plus haut que, dans les provinces, ce sont les alcaldes, corrégidors ou gouverneurs qui sont chargés de rendre la justice; mais, comme ils sont, pour la plupart, militaires et qu'ils s'occupent par-dessus tout de percevoir les tributs et de s'enrichir par le commerce, il faudrait, pour que les choses se fissent d'une manière régulière et convenable, que des assesseurs jurisconsultes leur fussent adjoints; mais il n'en est rien, et les moindres difficultés, même dans les provinces les plus éloignées, doivent se résoudre à Manille.

Commençons par voir ce qui se passe dans les affaires criminelles. Le gobernadorcillo du pueblo où le crime a été commis reçoit les premières déclarations dans la langue de sa province; car il est rare qu'il sache parler espagnol, bien que les ordonnances l'exigent. Ces déclarations sont communiquées à l'alcalde mayor, qui, n'ayant point d'interprète assermenté, les fait traduire en espagnol par un Indien qui sait tant bien que mal cette langue pour avoir été pendant quelque temps domestique à Manille; puis, à l'aide de ce même pseudo-interprète, il continue, de son côté, l'instruction de l'affaire d'après les données, toujours très-

imparfaites et souvent même erronées, que lui a transmises le gobernadorcillo. Cela fait, il envoie une copie du tout à un assesseur de Manille, pour que celui-ci lui dicte la conduite qu'il a à tenir : or les occasions de correspondre avec la capitale ne sont pas très-fréquentes, de sorte que les pièces restent souvent des mois entiers sans revenir, surtout quand le fait s'est passé en Bisaye et dans une alcaldie éloignée. En arrivant à Manille dans l'état informe où les pièces sont sorties des mains de l'alcalde, le plus souvent l'assesseur n'y comprend rien ; il est obligé de demander des explications : on les lui donne comme on peut. De nouvelles difficultés s'élèvent ; les pièces retournent encore, et il se perd ainsi un temps précieux et malheureusement irréparable, parce que les témoins ont manqué tantôt de bonne foi, tantôt de mémoire, et que souvent même ils disparaissent sans qu'on puisse les retrouver.

Mais les premières difficultés sont enfin levées, et il s'agit de plaider la cause. Voilà que le tribunal provincial n'a ni avocat général, ni défenseurs pour l'accusé. L'alcalde y supplée par des Indiens qu'il charge de remplir ces fonctions, et qui, de leur côté, fort embarrassés de leur position, envoient demander conseil à Manille sur chaque incident qui s'élève. Un arrêt provisoire tel quel est cependant prononcé; mais alors il faut que l'affaire, pour recevoir une décision définitive, soit portée devant le tribunal suprême de Manille, où elle trouve enfin des juges compétents. Mais, précisément pour cette raison, le *promotor fiscal*, chargé des affaires criminelles et protecteur-né des Indiens, y trouvant ordinairement des obscurités et des irrégularités sans nombre, est obligé de tout renvoyer encore à la province. On ne

sera donc pas surpris d'apprendre que très-souvent les prévenus meurent de vieillesse en prison, avant le jugement de leur affaire. Une grande partie de ces inconvénients provient de l'incapacité des alcaldes mayors, sur le choix desquels on n'est pas assez scrupuleux.

Les procès civils ne sont guère mieux traités en province que les affaires criminelles; ils entraînent des dépenses énormes et une perte de temps considérable. A Manille, on est, sous ce rapport, un peu moins malheureux, quoiqu'il n'arrive que trop souvent que l'audience tranche la question par un arrêt de *no hay lugar* (il n'y a pas lieu). Mais, puisque nous venons de nommer l'audience, il est temps de nous occuper de cette institution respectable, grande et belle, la seule de son genre qu'il y ait aux Philippines et qui forme un contre-poids aux vastes pouvoirs du gouverneur général.

La *real audiencia*, qui est le tribunal suprême des Philippines, tant au civil qu'au criminel, est, en outre, chargée des affaires contentieuses du trésor; elle règle la compétence des justices particulières (*juzgados privativos*); elle réunit encore beaucoup d'autres attributions et une grande autorité, qu'elle tire en partie du code des Indes (*recompilacion de Indias*) et de diverses ordonnances et décrets postérieurs.

Ce tribunal ne se compose que d'une seule chambre qui entend et juge, en première, deuxième et troisième instance, tous les procès qui s'élèvent dans les trente-trois provinces des Philippines. Le gouverneur général est président-né du tribunal; il a sous lui un régent, cinq juges ou

oïdors et deux fiscaux ou procureurs généraux, l'un pour le civil et l'autre pour le criminel.

Il est rare que le nombre des membres dont l'*audiencia* se compose soit au complet ; car, bien que la loi des Indes défende de leur confier aucune fonction étrangère à celles du tribunal, ils en sont, au contraire, surchargés. De ce nombre sont la surintendance des finances, l'*auditoria* de guerre et de marine, l'administration des biens des défunts et des absents, qui donne lieu à des affaires de la plus grande importance. La junte supérieure du contentieux des finances se compose de trois juges de l'*audiencia*, présidés par le surintendant général subdélégué des finances ; trois juges jugeant à la chambre (*sala*) de justice qui juge en appel les décisions du *tribunal mayor* et de la cour des comptes ; enfin les *oïdors* et le fiscal civil assistent aux juntes des fermes. Un oïdor est chargé annuellement des fonctions de juge des confréries ; un autre est assesseur de la *cruzada* et compose, avec le commissaire et le fiscal civil, le tribunal de la bulle ; un autre encore est directeur du *monte pio* ou caisse des pensions pour les veuves des employés ; un quatrième est protecteur et juge des esclaves et des affranchis : mais ces dernières fonctions sont purement nominales aujourd'hui, puisque, depuis longtemps, il n'y a plus d'esclaves aux Philippines. Un des oïdors est juge des hôpitaux et maisons de refuge ; il est chargé de renvoyer en Espagne les hommes mariés : un autre est ce que l'on appelle *juez privativo ;* il juge les affaires civiles jusqu'à concurrence de 500 piastres.

Les procureurs du roi (*fiscales*) sont spécialement chargés de la protection des Indiens et des Chinois ; ils doivent pren-

dre la défense des individus de ces nations toutes les fois que, se croyant victimes de quelque injustice, ils réclament leur assistance.

On conçoit que cette multiplicité de travaux doit retarder indéfiniment l'administration de la justice, surtout pour les provinces, dont plus de la moitié est située hors de l'île de Luçon, avec laquelle elles ne peuvent communiquer que quand la mousson est favorable.

Nous terminerons ce qui regarde l'administration de la justice en remarquant que ceux d'entre les Chinois qui continuent à professer la religion de Bouddha, ne pouvant prêter serment en justice, sont soumis à des épreuves d'un genre particulier avant d'être admis à témoigner. La principale est l'épreuve du coq blanc, par laquelle on est sûr de leur arracher la vérité. Un Chinois étant appelé devant l'alcalde, on commence par faire quelques cérémonies préparatoires, après quoi on lui demande s'il a dit la vérité et si, pour l'attester, il aura le courage de couper la tête à un coq blanc. « Songez, lui disent l'interprète et le gobernador-« cillo, que, si vous ne confessez pas la vérité, le sang de ce « coq qui va couler sera celui de vos parents et que votre « famille sera malheureuse à jamais. » A ces mots, s'il a prévariqué, il ne manque pas de se déconcerter et de tout avouer; car, si, persistant dans son dire, il coupait la tête du coq, et qu'après cela on pût le convaincre de parjure, il serait poursuivi par le mépris public, et personne ne voudrait plus lui adresser la parole. Nous n'avons indiqué qu'une partie des formalités qui accompagnent cette épreuve; le reste nous aurait entraîné trop loin.

Procès criminels jugés à l'audience des Philippines de 1837 *à* 1841 (*inclusivement*).

	CRIMES ET DÉLITS.									CONDAMNATIONS			
ANNÉES.	Rébellion et conspiration.	Meurtre.	Vol et escroquerie.	Incendie.	Rassemblements et affiches séditieuses.	Faux et parjure.	Immoralité et scandale.	Blessures et mauvais traitements.	Total des causes.	à mort.	aux galères.	Destitution et autres peines correctionnelles.	Total des condamnations.
1837	0	43	54	2	0	2	8	5	114	6	99	17	122
1838	0	108	145	6	4	7	52	60	382	6	140	169	315
1839	0	74	149	1	5	2	45	41	317	6	192	46	244
1840	2	88	106	5	1	8	41	54	295	7	131	19	157
1841	0	131	216	12	2	5	66	67	499	3	173	77	253
	2	439	670	26	12	19	212	227	1607	28	735	328	1091

CHAPITRE XVII.

GOUVERNEMENT ECCLÉSIASTIQUE ET OEUVRES PIES ; FÊTES ET CÉRÉMONIES PUBLIQUES.

Archevêché et évêchés. — Instituts religieux. — Beaterio. — Hôpitaux. — La Miséricorde. — Confréries. — Fonds des œuvres pies. — Caisses des communes. — Juntes de santé et de vaccine. — Fêtes publiques.—Processions. — Neuvaines. — Pèlerinages. — Fêtes politiques. — Fêtes patronales des villages. — Travaux des missionnaires. — Ils enseignent aux Indiens l'agriculture, le commerce de l'industrie. — Ils introduisent de nouvelles cultures. — Le tabac est la seule plante qui n'ait point été apportée par eux. — Le bétel. — État actuel des missions. — Influence et autorité du clergé. —Les Philippines sont perdues si on les lui retire.

Le clergé des Philippines, catholique orthodoxe, reconnaît, comme de raison, le pape pour chef spirituel, le roi d'Espagne pour patron et le gouverneur, capitaine général, pour vice-patron. La ville de Manille fut érigée en archevêché, en 1595, par un bref du pape Clément VIII : son archevêque peut être regardé, en quelque manière, comme le patriarche de l'extrême Orient. C'est à Manille que viennent se faire sacrer les évêques de Cochinchine, et presque toutes les missions de cette partie du globe reconnaissent sa suprématie. Il a un secrétaire, un archiviste et une officialité.

Trois évêques suffragants, ceux de Nueva-Segovia, de Nueva-Cacerès et de Cébu, partagent avec l'archevêque de Manille le gouvernement spirituel des Philippines.

De l'archevêché de Manille dépendent dix provinces, savoir : Tondo, Bulacan, Pampanga, Bataan, Zambales, Nueva-Ecija, Laguna, Batangas, Cavite, Mindoro. Ces provinces comprennent cent soixante-huit paroisses, dont cent une sont desservies par le clergé régulier et soixante-sept par le clergé séculier.

L'évêché de Nueva-Segovia, dont le siége est Vigan, chef-lieu de la province d'Ilocos-sud, comprend six provinces, savoir : Cagayan, Nueva-Biscaya, Pangasinan, Ilocos-sud, Ilocos-nord et les îles Batanes; elles renferment quatre-vingt-dix-neuf paroisses, dont soixante-dix-huit desservies par des religieux et dix-huit par des prêtres séculiers.

L'évêché de Nueva-Cacerès a pour siége la ville de ce nom, chef-lieu de la province de Camarines-sud. Quatre provinces en composent le diocèse, savoir : Camarines-sud, Camarines-nord, Albay et Tayabas. Quatre-vingt-sept paroisses sont desservies par trente religieux et cinquante-sept prêtres séculiers.

Le siége de l'évêché de Cébu est à Cébu; son diocèse se compose de toute la Bisaye et des îles Mariannes, formant les douze provinces restantes, et cent quarante-huit paroisses desservies par quatre-vingt-quinze religieux et cinquante-trois prêtres séculiers.

Total, quatre provinces ecclésiastiques et cinq cent deux paroisses desservies par trois cent quatre religieux et cent quatre-vingt-quinze prêtres séculiers.

Voici l'état actuel des instituts religieux des Philippines, tant pour les hommes que pour les femmes.

Augustins chaussés. Un provincial, un procurateur général, un secrétaire de province, un prieur du couvent de Manille, un sous-prieur, cent trente-deux religieux.

Franciscains. Un vicaire provincial, un secrétaire de province, un gardien, cent vingt et un religieux.

Dominicains. Les mêmes dignitaires que les augustins et cent seize religieux.

Augustins déchaussés. Les mêmes dignitaires et soixante-seize religieux.

Ordre de Saint-Jean-de-Dieu, consacré au service des hôpitaux de Manille et de Cavite; le second dépend du premier et a son médecin. Un vicaire provincial, un secrétaire général, un procurateur général, un grand infirmier, un grand sacristain et quinze religieux.

Clarisses de l'ordre de Saint-François. Un vicaire, un procurateur général, une abbesse, un vicaire (femme), un secrétaire (*id.*).

Les autres couvents de femmes consacrés à des buts particuliers sont :

Le couvent (*beaterio*) * de Sainte-Catherine de Sienne, fondé, en 1696, pour apprendre à de jeunes filles espagnoles à lire, écrire, compter, coudre et la doctrine chrétienne. Il

* Il n'y a point de mot français qui réponde précisément à celui de *beaterio*. Dans une autre partie de cet ouvrage, nous l'avons rendu par celui de *béguinage*, quoique la traduction ne soit pas exacte. Les *beaterio* sont des espèces de couvents de femmes, dont les habitantes ne portent point l'habit religieux, ne prononcent point de vœux et peuvent rentrer dans le monde quand elles veulent. Ces maisons sont toujours fondées dans un but de charité.

est composé de soixante, tant religieuses que sœurs converses, gouvernées par une prieure élue par elles. Vingt-six jeunes filles blanches y sont élevées.

Le *beaterio* de Saint-Sébastien de Calumpang. En 1719, quatre demoiselles indiennes se consacrèrent exclusivement au service de Dieu et de Notre-Dame-del-Carmen. En 1735, le couvent s'organisa sous l'habit des augustines déchaussées. Les religieuses ne devaient pas dépasser le nombre de douze. *Elles ne prononcent pas de vœux*; elles élisent, tous les trois ans, une prieure et vivent d'aumônes et de leur travail. Ainsi le prieuré de Saint-Sébastien leur donne, par an, 100 cabans de palay et 300 piastres pour qu'elles cousent les scapulaires et lavent le linge de l'église et des religieux; le couvent de Manille donne 200 cabans de palay et 300 piastres pour qu'elles lavent le linge de la sacristie et des religieux : elles reçoivent aussi des élèves à qui elles apprennent les mêmes choses que les religieuses de Sainte-Catherine aux leurs. Pour celles qui sont très-jeunes, le couvent accepte ce que les parents veulent donner; celles qui peuvent et veulent travailler ne donnent rien; les autres payent de 3 à 4 piastres par mois, selon leur fortune. Ce couvent renferme aujourd'hui douze religieuses, vingt-quatre grandes élèves, seize petites, une jeune fille pensionnaire et quelques femmes veuves ou mariées qui s'y sont mises en pension.

Le couvent de Saint-Ignace, fondé, en 1699, sous la direction des pères jésuites. Il renferme vingt-cinq religieuses, cinquante-neuf sœurs converses et cinquante-cinq élèves qui payent pour leur pension 4 piastres par mois. Quelques-unes d'entre elles ne donnent cependant que 2 ou 3 piastres, parce qu'elles assistent à la cuisine et à la lessive qui se fait

une fois par semaine. Tous les ans, au mois d'octobre, il s'y fait des exercices, auxquels assistent plusieurs centaines d'Indiennes qui payent chacune 2 piastres pour le temps qu'elles passent au couvent : cet argent sert à défrayer les prédicateurs, les confesseurs et l'entretien de celles qui viennent ainsi prendre part à la retraite. Le premier but de cette fondation fut d'élever les jeunes filles indiennes dans la crainte de Dieu et de leur apprendre à broder, à coudre et à lire.

Le couvent de Sainte-Rose, consacré également à l'éducation des jeunes filles, remonte à l'an 1750. Le nombre des religieuses et celui des sœurs converses sont indéterminés.

Le couvent de Sainte-Rita de Pasig, fondé, en 1740, pour l'éducation de jeunes orphelines indiennes. Les religieuses, quand elles vont à l'église paroissiale, portent le mantelet de Saint-Augustin, mais elles ne prononcent pas de vœux et ne prennent aucun engagement. Les élèves sont vêtues comme chez elles. La maison se soutient par les aumônes des fidèles et par le travail des mains. Quand les parents des élèves en ont le moyen, ils contribuent ce qu'ils peuvent; mais le maximum est de 2 piastres par mois : en général, ils se contentent de donner quelques cabans de palay par an. Celles qui sont tout à fait pauvres et orphelines ne donnent rien. Il y a maintenant, dans ce couvent, seize religieuses.

Deux hôpitaux existent à Manille. Celui de Saint-Jean-de-Dieu, fondé, en 1596, par la confrérie de la Sainte-Miséricorde : il se compose de trois salles et de cent vingt-sept lits, dont soixante-dix-neuf pour des hommes, quarante pour

des femmes, et huit pour des personnes de distinction, des membres du tiers ordre de Saint-François et des prêtres. L'hôpital de Saint-Lazare ou des lépreux, fondé en 1784, contient cent six lits. Nous fûmes pendant longtemps médecin de la première de ces deux maisons, et momentanément chargé de la seconde.

Au gouvernement ecclésiastique se rattache naturellement ce que l'on appelle les œuvres pies (*obras pias*). Voici celles qui sont établies aux Philippines.

En tête, nous plaçons la maison royale de la Miséricorde, confrérie fondée, en 1594, par un prêtre espagnol nommé Juan Fernandez de Léon : elle se compose d'un certain nombre de frères, qui choisissent tous les ans un *provedor* et onze députés pour gérer les fonds placés dans cette maison. Construite en 1610, le roi la prit, en 1733, sous sa protection spéciale. Les fonds se prêtent aux personnes qui en ont besoin, soit sur hypothèque, soit à la grosse aventure, moyennant caution; les comptes doivent en être rendus au roi tous les cinq ans. L'intérêt que l'on retire de fonds prêtés se distribue en aumônes, en services pour les morts, en dots, en legs pour les hôpitaux, chapellenies, etc. Un fonds spécial, appelé *cajoncillo*, sert à l'entretien du collége de Sainte-Isabelle, destiné à l'éducation des jeunes filles. Nous sommes malheureusement forcé d'avouer que de grands abus se sont glissés dans l'administration de cet établissement. Les députés qui gèrent les fonds sont admis comme cautions des sommes prêtées au commerce; ils s'entendent avec les emprunteurs, et il est rare que les fonds, une fois sortis de la caisse, y rentrent jamais : aussi le ca-

pital de cette belle institution, qui s'élevait à plusieurs millions, est-il déjà presque entièrement absorbé, et le *cajoncillo* lui-même court de grands risques.

Vient ensuite l'archiconfrérie du Très-Saint-Sacrement, établie, en 1604, pour l'adoration perpétuelle.

La confrérie de Jésus-de-Nazareth, fondée en 1651. Son but est l'exercice de la charité chrétienne.

Le tiers ordre de Saint-François, pour conduire les âmes au ciel moyennant des œuvres de miséricorde et de charité : des religieux franciscains le fondèrent en 1618.

La confrérie de Notre-Dame-de-la-Solitude remonte à l'an 1651. Son principal but est la procession du Saint-Tombeau, le soir du vendredi saint.

L'archiconfrérie du Très-Saint-Sacrement de Binondo.

La congrégation de Saint-Pierre, apôtre.

Le vénérable tiers ordre de pénitence de Saint-Dominique, pour les œuvres de charité et le bien des âmes.

La confrérie de Notre-Dame-de-la-Pénitence, dans l'ordre de Saint-Augustin, pour le service de Dieu et le bien spirituel des âmes : elle est établie simultanément à Manille et à Cébu.

Le vénérable tiers ordre de Saint-François, à Sampaloc. Cette confrérie a été fondée, en 1729, principalement pour les indigènes : on y admet fort peu d'Espagnols.

A Cavite, il y a deux confréries; l'une dite de Notre-Père-Jésus, et l'autre du Très-Saint-Sacrement et des bienheureuses âmes du purgatoire.

Le fonds des œuvres et legs pieux est une institution que nous ne devons pas passer sous silence. En 1771, lors de l'expulsion des jésuites, dont le cachet indélébile demeurera

toujours empreint sur tous les établissements fondés par eux, soit à Manille, soit dans les provinces, leurs biens furent confisqués, et la gestion en fut confiée à une commission spéciale nommée par le gouvernement; les valeurs furent déposées dans les caisses du gouvernement et, depuis lors, elles servent à faire des prêts sur hypothèque aux particuliers ou aux négociants, et présentent une grande ressource pour le commerce.

Les caisses des communes (*cajas de comunidad*) sont une institution qui fait honneur aux personnes qui en eurent la première idée, mais dont le but n'est pas suivi comme il devrait l'être, ce qui arrive malheureusement à beaucoup d'excellentes mesures prises en faveur des îles Philippines. Les fonds de ces caisses se composent de la petite contribution d'un demi-réal de plata, un peu plus de 30 centimes, que, conformément à la loi, doivent payer les Indiens et les Chinois. D'après la règle établie, ces fonds sont affectés à la construction et à la conservation de tous les travaux qui intéressent les pueblos en particulier, au payement des appointements des maîtres d'école, des vaccinateurs, des défenseurs des prisonniers, des chantres et sacristains, etc.; ils sont administrés par la junte supérieure des finances, qui les place sur hypothèque, mais une partie assez considérable en est employée à des dépenses toutes différentes de celles auxquelles elle devrait être consacrée.

Nous terminerons cette liste des institutions de bienfaisance par la junte supérieure de santé, dissoute en 1834 et rétablie depuis, et par la junte centrale de vaccine, établie, par ordre du gouvernement suprême de la colonie, le 20 décembre 1806; une commission permanente siégé deux fois

par semaine dans une salle réunie à l'hôtel de ville, tant pour vacciner que pour donner des conseils gratuitement à toutes les personnes qui se présentent.

Toutes les institutions que nous venons d'énumérer ont pour but primitif et fondamental de rapprocher les blancs des races de couleur et de consolider le pouvoir du gouvernement espagnol dans un pays si éloigné de la métropole. Si ce but a été atteint, ce n'est point aux forces militaires, toujours peu considérables, qu'il faut l'attribuer, mais à la persévérance des ministres de la religion, dont la constante sollicitude a fait de tout temps le bonheur de ces îles. Nous ne prétendons pas soutenir que tout soit parfait dans ces diverses institutions religieuses; nous aussi, nous savons fort bien par où elles pèchent, mais nous affirmons que leurs défauts ne sont qu'exceptionnels et que l'on aurait tort de les juger par ce côté-là seulement. Nous répéterons, du reste, ce que nous avons déjà dit en d'autres endroits de cet ouvrage, c'est que les Philippines, qui ont été conquises par les travaux patients des religieux, seraient à jamais perdues, non-seulement pour l'Espagne, mais peut-être même pour la civilisation, du moment où les ordres monastiques seraient abolis.

Quoique la description des fêtes publiques semble se rapporter plutôt au chapitre des mœurs qu'à celui que nous écrivons en ce moment, néanmoins, comme, dans les fêtes catholiques, presque toutes ces fêtes se rattachent plus ou moins à des idées et à des cérémonies religieuses, nous avons préféré placer ici cette description.

Lors de la découverte de cet archipel, les Indiens qui

l'habitaient étaient idolâtres ; aujourd'hui, grâce à la sollicitude des religieux, ils sont tous catholiques.

Chaque village a son église, sa fête patronale, ses processions, ses neuvaines; toutes deviennent autant d'occasions d'attirer et de rassembler autour du clocher toute la population des environs, qui, la cérémonie religieuse terminée, se réunit par groupes, soit pour faire un déjeuner solide, soit pour se rafraîchir avec du chocolat, des gâteaux et diverses friandises, et pour aller, au sortir des repas, assister aux combats des coqs, dont le théâtre est souvent situé tout proche de l'église.

Le *padre* ou prêtre est pour les Indiens un père, un ami, un censeur; ils l'écoutent en toute occasion et ont en lui la plus grande confiance : il les réunit à certaines époques de l'année pour prier en commun, et surtout pendant le carême pour chanter la Passion, traduite en vers tagales; deux personnes la chantent ainsi sous forme de dialogue et sur un air composé exprès. Cet exercice a un charme particulier pour eux, ces peuples ayant un goût remarquable pour la musique; parfois même, aux approches de la semaine sainte, ils se rassemblent en grand nombre et chantent en chœur pendant une grande partie de la nuit, s'inquiétant peu de troubler le sommeil de leurs voisins.

Les Indiens assistent régulièrement à la messe, où ils sont attirés par la musique que l'on y entend jusque dans les plus petits villages, par la pompe dont on entoure le saint sacrifice, par le désir de faire partie des confréries et d'y occuper des postes honorables.

La publication de la bulle est une cérémonie à laquelle

assistent les autorités, les troupes et la musique. La plus belle procession est celle de la Fête-Dieu. Ce jour-là, tous les habitants des faubourgs de Manille accourent dans l'intérieur de la ville, dont les portes sont fermées pendant que la procession est dehors. L'archevêque, tenant à la main le très-saint sacrement, le fait passer par-dessus les drapeaux des régiments, *qu'il foule aux pieds*. Le gouverneur général marche immédiatement après le dais. Cette procession est la seule qui se fasse de jour; toutes les autres ont lieu à la nuit tombante : l'éclat de plusieurs milliers de cierges portés par les personnes qui y assistent, la magnificence des ornements des prêtres et celle des habits dont sont couverts les saints, les tableaux représentant la passion, les crucifix de grandeur naturelle en font un spectacle unique en son genre. Si c'est dans un village que la procession a lieu, elle devient l'occasion de réunions et de fêtes de toute espèce; des feux d'artifices et des salves de petits canons appelés *bersos* ne cessent d'être tirés pendant la procession et après sa rentrée. Les Indiens ne manquent jamais d'assister à ces fêtes, et, si parmi eux se trouve encore quelque infidèle, il est sûr de s'en retourner converti. Un *hermano* ou une *hermana mayor* de la confrérie font tous les frais de certaines processions très-renommées, frais qui s'élèvent à plus de 1,000 piastres (5,500 francs). Dans ces occasions, des toiles à voiles sont tendues en travers des rues, dont le pavé est sablé et jonché de fleurs, tandis que la façade des maisons est couverte de tentures de couleurs éclatantes. Toute la population a le droit de prendre part gratuitement aux rafraîchissements qui s'y servent.

Nous avons déjà parlé, dans une autre occasion, de la neu-

vaine d'Antipolo, de ses processions, ses prières, son pèlerinage et ses bains d'eaux minérales. Les pèlerinages au *Niño de Cébu* et ses miracles, dont retentit toute la Bisaye, sont une source de consolation pour les Indiens dans tous leurs chagrins; si on la leur enlevait, comment la remplacerait-on? Quelle autre religion aurait pour eux le prestige et la puissance de la religion catholique?

Le clergé des Philippines possède de grandes richesses, suites d'anciennes donations conservées et augmentées par une économie bien entendue, et il faut convenir qu'il en fait l'usage le plus honorable. Il distribue d'incalculables aumônes et est toujours disposé à prêter de l'argent aux personnes industrieuses qui réclament son assistance. Sa conduite à cet égard est au-dessus de tout éloge et suffirait seule pour couvrir quelques torts que l'on a imputés aux ecclésiastiques. Nous saisirons cette occasion pour remarquer que le voyage de le Gentil, dont nous avons tiré, dans le chapitre du climat, quelques renseignements précieux sous le rapport scientifique, est rédigé avec une triste partialité contre le clergé catholique des Philippines. On reconnaît malheureusement que l'auteur écrivait sous le prisme des idées philosophiques de son siècle et qu'il cherchait, par-dessus tout, à se concilier les suffrages des principaux partisans de ces idées.

Les fêtes politiques elles-mêmes prennent toutes, dans ce pays, une teinte religieuse. Celle que l'on célèbre en commémoration de la victoire remportée sur les pirates chinois a lieu le jour de la Saint-André. Le gouverneur général, la municipalité, le tribunal, tous en voitures de gala, précédées de quatre *puedoleros* qui ouvrent la marche, sont suivis de

troupes de toutes armes. L'étendard de la ville, le *real pendon*, est porté par l'*alferez* royal, qui est toujours un des membres de la municipalité. Ce cortége parcourt ainsi la ville au milieu de salves d'artillerie, et, quand il rentre à l'hôtel de ville, d'où il est sorti, tous les conviés prennent part à un grand déjeuner.

La fête la plus brillante est celle qui a lieu pour la réception d'un nouveau gouverneur; elle se prolonge pendant trois jours (autrefois cinq). Tout y présente un cachet particulier qui tient aux mœurs du pays, qu'il faut voir et qu'il serait trop minutieux et presque impossible de décrire. Ce que l'on peut se figurer, c'est la marche des troupes, la réunion des autorités, le son des cloches, le bruit du tambour, l'éclat des trompettes, le retentissement majestueux des salves d'artillerie, le roulement d'une infinité de voitures de toute espèce. Le second jour, il y a un moment où le bruit cesse tout à coup, pour faire place à un respectueux silence : c'est celui où le nouveau gouverneur général, qui a déjà prêté serment au tribunal suprême, debout, sur une estrade élevée, reçoit des mains de son prédécesseur le bâton de commandement et les clefs de la ville, où il entre ensuite en grande pompe et prend possession de son palais pour la période de six années, terme fixé pour la durée de ses fonctions. Son installation est suivie de plusieurs fêtes et bals, où les dames de Manille déploient à l'envi un luxe de soieries de Chine, de diamants et de perles qui lutterait, avec avantage peut-être, avec celui des plus belles réunions en Europe.

L'arrivée de nouvelles favorables de la métropole devient

aussi l'occasion de parades, de salves d'artillerie et de sérénades publiques.

Les fêtes patronales des pueblos de Santa Cruz et de Tondo sont remarquables par les belles illuminations et par le concours de Chinois et d'Indiens qui s'y rassemblent, et dont les traits, le costume et le langage leur donnent une physionomie pleine d'intérêt pour les Européens qui y assistent. La foire de Quiapo et celle de San Sebastian se distinguent par le grand concours de peuple et de voitures, et par les combats de coqs, qui y attirent tant d'Indiens. Toute la société de Manille s'y rend; les gracieuses *niñas* de cette grande ville s'y montrent entourées de leurs nombreux *cortejos* (galants), et chacun partage avec expansion les divertissements du peuple manilais.

C'est ici le lieu le plus convenable pour traiter en détail tout ce qui regarde les missions et faire connaître les éminents services que les missionnaires ont rendus aux Philippines. Que l'on nous permette de nous étendre sur un sujet qui nous tient fortement à cœur, heureux si nous parvenons à faire entrer dans l'esprit de nos lecteurs les convictions dont nous sommes pénétré.

Quand les Espagnols eurent fait la découverte des Philippines, ils comprirent sur-le-champ que les forces militaires qu'ils avaient amenées avec eux ne suffiraient pas pour conquérir un pays aussi vaste et renfermant une aussi nombreuse population, tandis que la métropole, tout occupée d'étendre ses découvertes en Amérique et d'affermir sa domination sur les pays dont elle s'était déjà emparée, n'aurait ni la volonté ni le pouvoir de songer à secourir de nou-

velles possessions aussi lointaines. Par bonheur, Legaspi avait amené avec lui des missionnaires dont le zèle ardent et le dévouement sans bornes lui offraient un appui plus sûr que les armées que la couronne d'Espagne aurait pu lui envoyer. Il mit donc toute sa confiance en eux, et ils la justifièrent par les immenses services qu'ils rendirent, à cette occasion, à la commune patrie; il en garda auprès de lui quelques-uns, qui ne tardèrent pas à gagner l'affection des Indiens, et qui les employèrent, sous leur direction, aux travaux de construction de la ville de Manille. Ce furent les Indiens qui, instruits par les religieux, élevèrent les remparts, les églises, les édifices publics, les couvents de la capitale. C'était comme par enchantement que tout cela sortait de terre, de la manière la plus expéditive et la plus économique.

Legaspi chargea, dans l'intervalle, d'autres pères du soin de conquérir le reste de l'archipel; le P. Martin Reda fut laissé à Cébu, un autre à Leyte, un troisième à Bohol; seuls ils maintenaient les populations dans le devoir et s'en faisaient aimer et respecter. Juan de Salcedo fut envoyé avec quarante hommes et des religieux pour soumettre les provinces de Pangasinan et d'Ilocos, et ils réussirent par les mêmes moyens. Pendant ce temps, le P. Juan Alba convertissait à la foi catholique les naturels de Masbate, et le P. Alonzo Ximenez, seul dans la grande île de Panay, qui forme aujourd'hui trois importantes provinces, y plantait, avec zèle, la vigne du Seigneur. Touchés par la solennité des fêtes religieuses, les Indiens accouraient en foule demander le baptême, qui leur était administré avec une pompe bien nouvelle pour eux.

C'était par la douceur, la charité, la bonté, la patience que les missionnaires se faisaient respecter, bien mieux qu'ils n'auraient pu le faire par les menaces ou par l'emploi de la force. Les gouverneurs, de leur côté, se rappelant la faute commise par les Espagnols en Amérique et par les Portugais aux Moluques, ne cessaient de recommander aux missionnaires de bien traiter les Indiens, de ne chercher à les réduire que par la douceur et la persuasion, de les gagner par des présents et d'éviter avec soin tout ce qui pouvait ressembler à de la violence.

Cependant les Indiens étaient doués d'assez d'intelligence pour comprendre la supériorité des pères et l'avantage qu'ils pourraient retirer de leurs leçons, soit pour la culture de la terre, soit pour leurs travaux industriels; aussi l'attachement de ces peuples à leurs bienfaiteurs devenait de jour en jour plus vif, et l'influence des missionnaires plus importante. Soumis et dévoués, les peuples travaillaient sous leurs ordres et tendaient tous vers le même but.

Quand les missionnaires furent bien convaincus du pouvoir qu'ils avaient acquis sur l'esprit des Indiens, ils songèrent à corriger leurs habitudes vicieuses, en créant pour eux de nouveaux besoins et des plaisirs plus innocents; ils posèrent les fondements de leur édifice social sur la religion, sur la concorde et sur l'obéissance; ils ne pouvaient manquer de réussir. Ils commencèrent par gagner les rajahs, les chefs et leurs conseillers, qui étaient presque tous des vieillards, jouissant d'une grande influence sur le peuple; ils leur firent sentir les avantages de la vie sociale, les engagèrent à former des villages, en réunissant les habitations éparses; ils leur accordèrent de grandes distinctions et les soutinrent

contre leurs ennemis; ils leur enseignèrent l'usage de la pierre et celui de la chaux, ainsi que la fabrication des briques; ils leur donnèrent les instruments nécessaires à leurs travaux et leur apprirent même à les faire. L'Indien s'intéressait beaucoup à toutes ces choses si nouvelles pour lui et s'empressait de les imiter.

En attendant, rien, dans les leçons que les missionnaires leur donnaient, n'était marqué au coin de la contrainte et de la sévérité; on leur faisait aimer la religion et le travail, en les entremêlant de plaisirs et de divertissements. La douceur et la persuasion réussissaient mieux auprès d'eux que ne l'eût pu faire la violence. Les conquêtes que faisait la religion, jusque dans les provinces les plus éloignées, étaient si rapides, que le gouvernement pouvait, sans crainte, consacrer toute son attention à la capitale et y concentrer toutes ses forces; il ne songeait pas à envoyer aux religieux des troupes, que ceux-ci ne lui demandaient point, et dont ils n'avaient d'ailleurs nul besoin.

C'étaient les religieux qui rendaient la justice dans les provinces et qui présidaient au partage des terres; ils firent comprendre aux chefs et aux anciens que l'abondance des récoltes ne répondait pas à la vaste étendue des territoires qu'ils possédaient, ce qui tenait en grande partie à ce que la propriété individuelle des terrains n'était pas reconnue : ils proposèrent donc d'assigner une partie des terres à chaque habitant, et personne ne s'y opposa. Les religieux parcoururent ensuite la campagne, indiquant la manière de distribuer les eaux, afin que chacun en eût sa part, et celle de les réunir dans de grands réservoirs pour qu'elles ne manquassent jamais; ils élevèrent des digues avec de la

terre et des pieux incorruptibles, coupés dans les vastes forêts de ces régions : par ce moyen ils convertirent des marais en rizières, et apprirent aux Indiens à transplanter le riz dans les champs, à distinguer et à réunir les qualités supérieures appelées *mimis*, dont le grain est doux et savoureux, et le *guinarayan*, au grain petit et rond, dont le goût est aussi fort agréable. Dans ces rizières inondées, on voyait le spectacle inusité d'hommes consacrés à la vie religieuse, les traversant et se dirigeant de tous côtés dans leurs pirogues pour surveiller les progrès de la croissance afin d'en diriger plus tard la récolte, à laquelle ils ne manquaient point d'assister.

Cependant diverses causes faisaient parfois manquer la récolte du riz; c'étaient tantôt la sécheresse, tantôt les dégâts que faisaient les sauterelles; dans ces cas, les Indiens étaient exposés à toutes les horreurs de la faim. Les missionnaires n'eurent rien plus à cœur que de prévenir de semblables désastres à l'avenir; ils firent venir, en conséquence, d'Amérique des graines de maïs, dont ils leur enseignèrent la culture si facile et d'un si prompt résultat. Les Indiens s'accoutumèrent sans peine à ce nouvel aliment, et le mangèrent grillé, ou firent de la bouillie en délayant de la farine de maïs dans du lait de buffle dont ils faisaient leurs délices.

Ce furent aussi les religieux qui introduisirent le froment dans cet archipel; ils plantèrent cette céréale dans les terrains montueux, où l'eau de pluie ne s'accumulait jamais en mares stagnantes, ce qui aurait fait pourrir le germe, mais où la rosée abondait chaque nuit. Quoique les naturels préférassent la culture du riz, à laquelle ils étaient accoutumés, ils se prêtèrent sans répugnance à celle du blé, tant ils

s'étaient habitués à obéir aux ordres et jusqu'aux désirs des missionnaires. Ceux-ci introduisirent aussi dans le pays d'autres productions d'Europe, telles que le melon, le melon d'eau, la courge, le piment, la ciboule, l'ail et un grand nombre de légumes ; mais beaucoup de ces plantes ont dégénéré dans un climat qui ne leur était point propice.

Un jésuite apporta d'Amérique le cacao, qu'à son arrivée il planta à Palapac, port de l'île de Samar ; de là il passa à Leyte et le transplanta dans le jardin de son couvent de Carigara ; il enseigna aux Indiens la manière de cultiver cet arbuste si délicat, et celle de détruire les insectes qui en tuent les jeunes plants, par la fumée de feuilles sèches placées au pied de l'arbuste et auxquelles on met le feu. Les naturels apprirent aussi des religieux à reconnaître l'indigotier qui croissait naturellement chez eux, et à se servir de la couleur qu'il fournit pour teindre les tissus de coton et de soie, se servant de noix de bonga pour mordant.

Quoiqu'ils possédassent déjà le café dans différentes provinces, ils ignoraient la valeur de cette fève, et ce fut grâce aux conseils et aux observations des missionnaires, qu'ils connurent cette nouvelle source de richesses, qu'ils avaient jusqu'alors dédaignée. En effet, le café de Silan, près de Cavite, égale en qualité celui de Moka.

Jamais, pendant deux siècles et demi, aucun Européen, autre que les religieux, ne s'est occupé de culture aux Philippines ; tous ceux qui pénétraient dans l'intérieur des terres étaient des employés du gouvernement qui ne songeaient qu'à remplir les fonctions dont ils étaient chargés. Ce n'est que dans ces derniers temps que M. de la Giron-

nière, notre compatriote et ami, fonda une vaste habitation sur les bords du lac de Bay, dans la presqu'île de Jala-Jala. On peut donc affirmer, sans crainte d'être contredit, que tout ce que les Indiens savent aujourd'hui ils le doivent aux seuls missionnaires.

Les Indiens connaissaient, à la vérité, la canne à sucre, mais ils ne s'en servaient que pour assaisonner leurs mets, ou bien ils en extrayaient le jus sucré qu'ils buvaient chaud quand ils étaient malades. Les missionnaires, leurs conseillers, leurs amis, leurs pères, toujours attentifs à augmenter leur bien-être et à perfectionner leur éducation agricole, leur apprirent à tirer un parti plus avantageux de ce précieux roseau.

Un seul, parmi tous les végétaux que les Espagnols portèrent dans cette belle colonie, fut introduit et sa culture dirigée par le gouvernement lui-même : c'est le tabac. Aucun ne fut à la fois plus agréable aux indigènes et plus profitable au fisc; cette plante précieuse, véritable mine d'or que le gouvernement n'a pas encore assez exploitée, mais dont l'abondance et l'excellente qualité, partout où on la cultive, pourraient donner des revenus considérables, a été apportée aux Philippines de la Nouvelle-Espagne. L'Indien aime, recherche et désire le tabac plus que toute autre chose; il préfère ne manger que du riz et du sel, plutôt que d'être privé de sa cigarette; il supporte, sans en être incommodé et sans jamais se plaindre, pendant des journées entières, le travail le plus rude et le plus fatigant, comme, par exemple, de ramer en plein soleil ou pendant la pluie, pourvu que le tabac ne lui manque pas; il le mâche ou le fume; on dirait qu'il en reçoit de nouvelles forces : hommes et femmes,

garçons et filles, jeunes et vieux, tout le monde en fait usage, depuis le matin jusqu'au soir.

Après le tabac, qui est leur passion dominante et dont ils doivent la connaissance aux Espagnols, ce qu'ils aiment le mieux, c'est le bétel, dont l'usage, chez eux comme dans toute l'Inde, date d'un temps immémorial. Nous n'oserions décider s'ils ne le préfèrent pas même au tabac; il est certain, du moins, qu'il leur est presque impossible de s'en passer, et pourtant les matelots qui font le voyage d'Europe, ne pouvant s'en procurer, se soumettent, sans murmurer, à cette privation, ce qui prouve à quel point ils savent commander à leurs habitudes, même les plus enracinées. Le bétel est le principal ingrédient du masticatoire appelé *buyo*, qu'ils composent de la manière suivante : ils prennent la feuille aromatique du bétel, qu'ils appellent *itmo*, l'enduisant, par-dessus, d'une légère couche de chaux éteinte faite de coquilles d'huîtres; puis, la repliant en long sur elle-même, ils en entourent un morceau de noix d'arec, qu'ils appellent *bonga* et qu'ils ont coupée par fragments en forme de fuseaux. C'est cette préparation qu'ils mâchent encore aujourd'hui toute la journée et qu'ils offrent aux personnes à qui ils veulent faire une politesse. Ce masticatoire rougit fortement la salive; il irrite et enflamme la bouche des personnes qui n'y sont pas accoutumées. Ils prétendent que son usage conserve les dents et fortifie l'estomac : il est incontestable que, grâce au bétel, ils peuvent se passer de vin et même d'aliments pendant des journées entières, surtout lorsqu'ils y mêlent un morceau de tabac pour lui donner plus d'énergie. Ils rapportent des cures merveilleuses obtenues par le bétel. C'est avec le jus que donne la mastication qu'ils frictionnent

quelquefois le corps des enfants pour les fortifier. Le résidu, qu'ils appellent *sapa*, est ordinairement jeté comme inutile; quelquefois pourtant ils l'avalent ou bien ils l'appliquent comme un topique sur l'épigastre des enfants malades, et ce remède est souvent efficace. Il y a des personnes qui, sans en faire un usage aussi constant, en mâchent cependant après leur dîner en guise de dessert. Les chefs renferment leur bétel dans d'élégantes boîtes.

Cette digression nous a éloigné, pour un moment, des missionnaires; nous y reviendrons, pour répéter que c'est par la seule influence de la religion que l'on a conquis les Philippines, et que cette influence pourra seule les conserver. C'est la religion qui a tiré ces populations de la barbarie, qui leur a enseigné l'agriculture et l'industrie, qui a prodigieusement étendu leur commerce et qui a répandu parmi eux ces premières teintures d'instruction que la plupart de nos campagnes d'Europe ne possèdent pas encore. Or cette belle colonie sera irrévocablement perdue pour l'Espagne, si elle n'a pas la force et le courage de déjouer les intrigues de certains agents étrangers qui ne négligent aucun effort pour renverser la salutaire influence du clergé, et qui réussiront infailliblement si on les laisse faire; oui, nous le répétons, l'Espagne perdra cette colonie, si, les fautes du gouvernement de Madrid venant à l'appui de l'aveuglement des habitants du pays, les ordres monastiques étaient supprimés, comme le voulurent Mendizabal et, plus tard, Espartero, et si l'on enlevait aux ministres d'une religion sage et éclairée cette influence qui a soumis ces populations, qui les a instruites et qui leur a conservé jusqu'à ce moment le bonheur et la liberté.

Quant à l'état actuel des missions, il en existe encore

dans certaines localités des provinces de Tondo, de Sampanga, de Pangasinan, d'Ilocos, de Cagayan, de Nueva-Ecija, de Camarines, de Mindoro, de Calamianes, de Cébu et de Caraga. Aussi ces provinces sont-elles presque dépourvues de troupes; le peu de soldats qui s'y trouvent ne sont destinés à agir que contre les tribus féroces des montagnes, ce qu'ils ont fait, du reste, avec assez peu de succès : la patience et la modération des missionnaires ont été encore plus efficaces que la force armée, même contre ces sauvages indomptés.

Comment, en effet, sans cette vaste influence morale, un prêtre seul pourrait-il maintenir dans l'ordre des populations aussi nombreuses? Cette influence lui donne, du reste, un grand avantage sur l'alcalde, que les Indiens sont peu disposés à aimer. L'alcalde est chargé de percevoir les tributs; il est continuellement en relation d'affaires avec les Indiens pour leurs rapports commerciaux; il est en même temps leur juge : s'il les punit, il s'en fait des ennemis, quelquefois très-redoutables, et il ne peut pourtant pas toujours s'en dispenser; s'il montre de la faiblesse, ils le méprisent, et méconnaissent quelquefois son autorité, car le peu de soldats qu'il a sous son commandement font eux-mêmes partie du pueblo où ils ont leurs familles et leurs amis; quant aux troupes régulières, elles sont toutes réunies à Manille, seul endroit où le gouvernement coure quelques dangers de la part de l'étranger, auquel il est sévèrement défendu de pénétrer dans l'intérieur des provinces.

Il s'ensuit qu'en réalité c'est le curé seul qui gouverne et maintient l'ordre : une parole de lui, et le plus grand tumulte se calme sur-le-champ; un geste, et chacun se re-

tire en silence chez soi. Il est le bienfaiteur des Indiens, il est leur père; et si parfois il commet, peut-être malgré lui, quelques légères vexations, les Indiens les lui pardonnent volontiers, car ils savent que le *padre* est le seul recours contre la brutalité d'un alcalde qui ne les comprend pas : il leur sert, en toute occasion, de défenseur et d'interprète. Malheur à l'alcalde qui ne sent pas sa position et ne sait pas se ménager les bonnes grâces d'un homme aussi influent!

En visitant les provinces éloignées de la capitale, on est étonné de la bonne tenue de beaucoup de villages, de la propreté des églises, des progrès des enfants des deux sexes, de la beauté de leur écriture, de la netteté et de l'exactitude des dessins et des plans topographiques qu'ils tracent : tout cela est l'ouvrage de leur curé.

Nous citerons, à ce sujet, les paroles du respectable archevêque de Manille. « Il y a beaucoup de villages, disait-il, tels qu'Argao, Dalaguete, Bolohon, Cébu et plusieurs dans la province d'Iloïlo, où l'on ne trouverait pas un seul petit garçon ou une seule jeune fille qui ne sache lire et écrire, avantage dont fort peu d'endroits en Europe peuvent se vanter. »

Les prêtres, aux Philippines, sont des hommes qui se dévouent à vivre au loin de toute relation avec leurs compatriotes pour se consacrer tout entiers au bonheur des races indiennes. Mais ce dévouement a souvent pour eux des suites bien tristes : on a remarqué que la démence est fort commune parmi les religieux, et l'on a voulu l'attribuer aux combats entre la nature et les privations qu'impose le célibat; mais la véritable cause en est la mélancolie que leur inspire la profonde solitude dans laquelle ils vivent, en-

tourés seulement d'Indiens dont le caractère est diamétralement opposé au leur, dont l'excessive nonchalance contraste avec le zèle ardent des religieux, et qui trop souvent payent leurs soins de la plus noire ingratitude.

Oh! que la France serait heureuse si elle savait faire un emploi convenable de cette force morale dans ses nouvelles colonies! Que d'économie dans les moyens! que de sécurité pour les colons! que de bonheur pour les naturels! C'est ainsi que, plus d'une fois, des émeutes qui se manifestaient avec les apparences les plus menaçantes ont été habilement apaisées par une seule parole d'un prêtre. Aussi un vieux vice-roi du Mexique avait-il coutume de dire que « en cada fraile tenia el rey en Filipinas un capitan general y un ejercito entero » (dans chaque religieux, le roi avait, aux Philippines, un capitaine général et une armée tout entière).

Les Anglais eux-mêmes avouent que, si, en 1762, ils furent obligés de se retirer, c'est qu'ils avaient affaire à des ennemis trop à craindre et trop influents. Si on enlève les religieux aux Philippines, cette colonie, « la perle de l'Orient, » ne tardera pas à tomber dans les mains de l'Angleterre.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

—

CHAPITRE PREMIER.

DÉCOUVERTE DES PHILIPPINES.

CHAPITRE II.

SUITE DE LA DÉCOUVERTE DES PHILIPPINES.

CHAPITRE III.

ÉTAT DU PAYS AVANT LA DÉCOUVERTE.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DES ILES PHILIPPINES, DEPUIS LA MORT DE LEGASPI JUSQU'AUJOURD'HUI.

CHAPITRE V.

GÉOGRAPHIE.

Géographie générale.

CHAPITRE VI.

CLIMAT.

CHAPITRE VII.

HISTOIRE NATURELLE.

Règne minéral.

CHAPITRE VIII.

HISTOIRE NATURELLE.

Règne végétal.

CHAPITRE IX.

HISTOIRE NATURELLE.

Règne animal.

CHAPITRE X.

LA VILLE DE MANILLE ET SES ENVIRONS.

CHAPITRE XI.

GÉOGRAPHIE DES PROVINCES.

CHAPITRE XII.

SUITE DE LA GÉOGRAPHIE DES PROVINCES.

CHAPITRE XIII.

SUITE DE LA GÉOGRAPHIE DES PROVINCES.

CHAPITRE XIV.

SUITE DE LA GÉOGRAPHIE DES PROVINCES.

CHAPITRE XV.

SUITE DE LA GÉOGRAPHIE DES PROVINCES.

CHAPITRE XVI.

GOUVERNEMENT CIVIL ET JUDICIAIRE DES PHILIPPINES.

CHAPITRE XVII.

GOUVERNEMENT ECCLÉSIASTIQUE ET ŒUVRES PIES; FÊTES ET CÉRÉMONIES PUBLIQUES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

—

TOME PREMIER.

—

Pag.	Lig.	*Au lieu de*	*On doit lire*
18,	4.	Andrea de Urdaneta,	Andres da Urdañeta.
25,	28.	*Id.*	*Id.*
26,	10.	finesse,	faiblesse.
	27.	parallèle de latitude,	parallèle.
27,	16.	se bornait à,	se bornait à ce qu'il avait pu apprendre.
29,	10.	qu'ils expliquaient,	qu'ils expliquaient les coups de canon.
33,	1.	Labazares,	Labezares.
36,	11.	Bancouray,	Bancousay.
	12.	Locandola,	Lacandola.
38,	15.	Sangleys,	*Sangleyes.*
45,	28.	à du sang malais,	à du sang malais, chinois.
52,	7.	lisser,	limer.
	20.	*Bahagué*,	*Bahaqué.*
55,	26.	*Datons*,	*Datous.*
59,	20.	*Vidudicaja*,	*Vigadicaia.*
60,	28.	*Batata*,	*Batala.*
69,	7.	liqueur,	liqueur distillée.
72,	1.	*tagagues*,	*tapagues.*
	20.	*Baracos*,	*Baracoas.*
77,	28.	missionnaires chrétiens,	missionnaires espagnols catholiques.
78,	5.	Iolo,	Jolo.
79,	13.	Dosmariñas,	Dasmarinas.
	29.	petite île de,	presqu'île de.
86,	25.	Saint Antoine-Abbi,	San Antonio Abad.
119,	16.	Paracole,	Paracale.
120,	21.	Oudan de Virlis,	Oudan de Virli.
122,	1.	le Pampanga,	la Pampanga.
123,	2.	Peñarando,	Peñaranda.
	27.	alun calciné,	alun qu'ils calcinent.
130,	20.	cent cinquante pour cent,	cent cinquante pour un.
166,	23.	Guiapo,	Quiapo.

Pag.	Lig.	*Au lieu de*	*On doit lire*
173,	16.	métiers,	métisses.
175,	26.	Naclajon,	Nactajan.
176,	12.	à 1 mille,	à 7 milles.
184,	27.	dans son atelier,	dans l'atelier d'un indigène.
187,	7.	dans cette chapelle,	à cette chapelle.
196,	21.	(Bosa chica),	(*Boca chica*).
	26.	pointe Garda,	pointe *Gorda*.
200,	24.	*Boure*,.	*Bouri*.
202,	25.	Lingayan,	Lingayen.
203,	12.	Aguo,	Agno.
206,	4.	joint pour l'introduction,	offre le privilége à ceux qui introduisent.
232,	7.	Gapoa,	Gapan.
	12.	Meycanayan,	Meycauayan.
247,	17.	Pudacan,	Pandacan.
	18.	Paranaque,	Parañaque.
	25.	Paleros,	Pateros.
250,	4.	tanin,	Talin.
252,	30.	Sinigou,	*Sinigan*.
255,	22.	hommes,	arbres.
	23.	naturelles,	alternes.
257,	16.	Voyez l'atlas,	
258,	8.	Balinat,	Baliuat.
265,	25.	Alavate,	Alavat.
268,	19.	on l'entraîne,	on l'élève.
	27.	*Labrujo*,	*Labuyo*.
269,	13.	Alaval,	Alavat.
273,	27.	petites cabanes,	
276,	28.	Cabacao,	Cabucao.
277,	28.	Sinamas,	Sinamay.
278,	14.	Raparapu,	Rapurapu.
280,	4.	*Casa reale*,	*Casa Real*.
	11.	Peñeranda,	Peñaranda.
281,	2.	galères,	galions.
288,	25.	Dalabat,	D'Alabat.
292,	11.	*balangat*,	*balangot*.
	13.	*Cavalanga*,	*Cavalonga*.
295,	14.	partout,	pourtant.
299,	28.	2 réaux,	2 réaux d'argent.
300.	6.	Bataniello,	Bantoncillo.
	6.	Baton,	Banton.

Pag.	Lig.	*Au lieu de*	*On doit lire*
	17.	afin de pouvoir,	dont le but avait été de pouvoir.
300,	24.	Maestro de campo,	Maestre de campo.
303,	23.	tortingas,	terlingas.
304,	9.	qu'un homme,	que l'ouvrier.
305,	29.	Coulabra,	Culebra.
	29.	Apilon,	Apiton.
307,	1.	Basilar,	Basilan.
309,	12.	Maclan,	Mactan.
311,	10.	Mactana,	Mactan.
317,	28.	hangans,	hangars.
319,	8.	Camilay,	Cansilay.
	23.	Bantalan,	Batallan.
	27.	promis,	permis.
332,	26.	Oudon de Virli,	Oudan de Virli.
	26.	pointe Gordu,	pointe Gorda.
333,	6.	Sargente,	sargento.
337,	13.	gluten,	gélatine.
338,	27.	Bumagon,	Busnagon.
342,	8.	Sargente,	sargento.
349,	28.	Samas,	Samar.
362,	26.	hommes mariés,	hommes adoués.
370,	13.	*proveder*,	*provedor*.
375,	5.	est dehors,	est en marche.
376,	30.	Puedoleros,	Pandoleros.

LES PHILIPPINES.

IMPRIMERIE DE MADAME VEUVE BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, 7.

LES
PHILIPPINES

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, MŒURS

AGRICULTURE, INDUSTRIE

ET

COMMERCE

DES COLONIES ESPAGNOLES DANS L'OCÉANIE.

PAR J. MALLAT

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

TOME DEUXIÈME.

PARIS

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

23, RUE HAUTEFEUILLE.

—

1846

LES PHILIPPINES.

CHAPITRE XVIII.

GOUVERNEMENT MILITAIRE.

Forces de terre.— Capitaine général. — *Segundo cabo*. — Forteresses. — Garnison de Manille. — Génie. — Milice provinciale. — Total de l'armée. — Marine. — Marine royale. — Marine *sutil*.

Le gouverneur général des Philippines est en même temps, comme nous l'avons dit plus haut, capitaine général ou commandant en chef des forces de terre et de mer; on choisit toujours, pour ce poste éminent, un officier général; le plus souvent c'est un maréchal de camp, quelquefois un lieutenant général; autrefois il suffisait d'être brigadier, grade qui, dans les armées espagnoles, tient le milieu entre ceux de colonel et de maréchal de camp.

Le gouverneur général a sous lui un *segundo cabo*, second chef, qui le remplace en son absence.

On avait eu, il y a quelques années, le projet de séparer entièrement les affaires militaires des civiles et de créer à cet effet deux secrétariats; mais on n'a pas donné de suite à cette idée : les unes et les autres sont encore réunies sous un seul secrétaire, qui est un colonel, et presque tous les employés sont des militaires, à l'exception du conseiller auditeur, du fiscal et du notaire, qui, avec les précédents, forment ce que l'on appelle *la secretaria de la capitania general*, laquelle remplit aussi les fonctions de conseil de guerre.

Le gouverneur général est président-né de presque toutes les juntes; il est le chef de l'état-major général, qui se compose du *segundo cabo* et de cinq brigadiers ou colonels. L'intendance, formée d'un commissaire général, d'un certain nombre de trésoriers (*oficiales reales*) et de beaucoup d'employés, a dans ses attributions le civil aussi bien que le militaire.

Une garde de hallebardiers fait, auprès du gouverneur, l'office de gardes du corps; ils veillent sur sa personne dans l'intérieur du palais et l'accompagnent toutes les fois qu'il sort à pied, pour quelque motif que ce soit. Quand il va en voiture, ou à cheval, il est escorté par un détachement de lanciers. La voiture de Son Excellence est attelée de quatre chevaux les jours ordinaires et de six les jours de gala : le gouverneur général et l'archevêque ont seuls droit à cette distinction.

Le *segundo cabo* est, depuis l'an 1834, spécialement chargé du personnel de l'armée de terre avec le titre de sous-inspecteur; on lui rend compte de la situation des caisses des

corps ainsi que des procès militaires. Le lieutenant de roi est chargé plus particulièrement de ce qui regarde la place de Manille.

On ne peut s'empêcher d'éprouver quelque étonnement en considérant, d'un côté, l'étendue des possessions espagnoles dans cet archipel, et, de l'autre, le petit nombre de troupes et surtout de troupes européennes qui s'y trouvent. Les régiments sont presque entièrement composés d'Indiens, et il est certain qu'aujourd'hui il n'y a pas cent Européens parmi eux; on a renvoyé peu à peu les restes du régiment d'Asie qui, composé de 1,000 hommes, était venu de la Péninsule pour rester à Manille; mais l'inconduite des soldats a fait sentir qu'il valait mieux se passer entièrement d'Européens qui, presque toujours, ont été la cause de désordres, lesquels n'auraient pas eu lieu sans eux. Un grand nombre de militaires de ce régiment sont morts à Manille, par suite de leurs excès. Du reste, nous avons déjà dit plusieurs fois, et nous ne saurions trop le répéter, tant que la religion catholique et ses ministres conserveront leur influence sur l'esprit des Indiens, on n'aura pas besoin de troupes pour les maintenir. Les Philippines ont été conquises, agrandies, conservées par eux; mais ce bonheur sera-t-il encore longtemps leur partage, et n'est-il pas à craindre que les philosophes ne prêchent aussi dans cet archipel, aujourd'hui si tranquille, et ne persuadent à ses heureux habitants d'échanger leurs préjugés contre une prétendue liberté qui leur enlèverait à la fois et leur bien-être et leur repos?

La forteresse de Santiago, à Manille, sert de prison d'État : cette place et celle de Cavite ont pour gouverneur chacune un châtelain (*castellano*). Ceux de Samboanga

et des Mariannes ont le grade de *sargente mayor*, qui équivaut à celui de commandant. Cavite a encore un commandant du génie, qui est lieutenant-colonel, et, dans la province d'Ilocos, il y a un colonel commandant d'armes avec quelques troupes. Les militaires, dispersés dans les autres provinces, sont en si petit nombre, qu'ils ne valent pas la peine d'être nommés.

La garnison de Manille se compose de cinq régiments d'infanterie et d'un bataillon d'artillerie de 1,000 hommes chaque. Un de ces régiments est censé *expéditionnaire*, c'est-à-dire envoyé d'Europe; mais il n'en reste plus que le nom, par les raisons que nous avons indiquées ci-dessus; les trois suivants, savoir, les régiments de la reine, de Ferdinand VII et des princes, sont des régiments de ligne, et le cinquième, celui de l'infant, est de l'infanterie de ligne; il y a, de plus, un bataillon d'artillerie de huit compagnies, dont deux à cheval, ayant un sous-inspecteur (brigadier d'artillerie), un tribunal particulier avec un assesseur (avocat), un colonel chargé du soin des munitions de guerre et des ateliers de l'artillerie, et un état-major de *facultativos*, c'est-à-dire composé d'officiers sortis des écoles d'artillerie, et un état-major de bataillon.

Le génie est commandé par un colonel qui a aussi un tribunal particulier, comme celui de l'artillerie; cet officier a dans ses attributions les fortifications, les ponts et chaussées, le génie civil, et toutes les constructions placées dans le rayon stratégique des forts. Sous ses ordres est rangée une compagnie d'ouvriers indiens de la Pampanga, composée de 72 hommes et 3 officiers, plus un grand nombre d'employés, maîtres, sous-maîtres, dessinateurs, etc., répartis dans les places de Manille et de Cavite.

La cavalerie ne forme qu'un seul régiment de vétérans de quatre escadrons, dont le premier de lanciers, et qui s'appelle le régiment des dragons de Luçon.

Tous ces régiments, dont les soldats sont des Indiens, ont pour chefs des Européens ou des fils du pays (*hijos del pais*); quelques-uns des officiers sont des Indiens qui ont atteint même le grade de capitaine; ils forment un total de 7,000 hommes.

Outre les forces que nous venons d'énumérer, il y a encore six régiments de milice provinciale disciplinée, dont les chefs sont des vétérans tirés de l'armée active. Ces régiments portent les noms de grenadiers de Luçon, de Pangasinan, de Pampanga, de Batangas, d'Ilocos, de Zambales ou Bataan.

A cela il faut ajouter un détachement de grenadiers de la marine de 150 hommes en activité, et remarquer en même temps que, de ces régiments, le premier bataillon seul est constamment sous les armes.

La milice urbaine de Manille n'existe encore pour ainsi dire qu'en projet, puisque le cadre seul en est organisé.

Ces milices provinciales forment aussi 7,000 hommes, nombre égal à celui des troupes que nous avons énumérées plus haut. En temps de guerre et pour les cas urgents, on peut y joindre une force auxiliaire composée des corps francs suivants, savoir :

Huit compagnies d'artillerie;

Quatre — de lanciers à cheval de Pampanga;

Quatre — de chasseurs montés de Cavite;

Quatre escadrons de hussards de la Pampanga;

Trois compagnies de volontaires de la même province;

Douze — des pueblos de Pasig, Mariquina, Tam-

bolo, Laguna, Bulacan, Apalit, S. Simon, S. Miguel du Ragumo, S. Luis, Mejico, Guagna et Gapan ;

Six cents gardes montés, dits du revenu public.

Ces corps forment ensemble 4,100 hommes.

Chacune des provinces a, en outre, une garde prise dans le chef-lieu et destinée à veiller sur la personne du chef, à monter la garde devant la *casa real* et à divers autres services de sécurité publique; on les appelle la troupe de *dotacion*, parce qu'elle est soldée, tandis que les milices qui restent habituellement dans leurs foyers ne le sont que lorsqu'on éprouve le besoin de les mobiliser. Le nombre de ces gardes de *dotacion* n'est pas le même pour toutes les provinces; il règne même à cet égard des différences très-notables : ainsi la province de Samboanga a 351 hommes, celles de Batangas et de Pangasinan n'en ont que 13, et celle de Nueva-Ecija n'en a pas du tout. Quoi qu'il en soit, leur total s'élève à 78 officiers, 75 sergents, 145 caporaux, 32 tambours et 1,586 soldats, en tout 1,945 hommes.

Les forces de terre des Philippines forment donc :

Les cinq régiments de la garnison de Manille, le bataillon d'artillerie, le corps du génie, le régiment des dragons de Luçon, ensemble.	7,000 hommes.
Les six régiments de milice provinciale, les grenadiers de la marine et la milice urbaine de Manille, ensemble. . .	7,000
Les compagnies de corps francs et les gardes du revenu public.	4,100
Les soldats de *dotacion*.	1,945
Total. . . .	20,045 hommes.

Il nous reste à parler de la marine. Il y en a deux aux

Philippines : l'une est la marine royale et l'autre la marine auxiliaire ou légère (*sutil*); l'une et l'autre en méritent à peine le nom.

Le gouverneur général est le chef de la marine coloniale; il a, pour ce qui le regarde, un secrétaire spécial; un tribunal particulier juge les affaires qui regardent la marine; une junte consultative y est attachée. Il y a un brigadier de marine, deux capitaines de vaisseau, huit lieutenants, trois enseignes, un premier pilote de la flotte avec grade de lieutenant de vaisseau, un lieutenant de frégate et un enseigne de frégate, servant dans la marine auxiliaire.

Nous avons déjà parlé de l'arsenal de Cavite, de ses chantiers et des navires armés qui en sont sortis. Une commission hydrographique est chargée, en ce moment, de lever les plans des côtes occidentale et méridionale de Mindanao et de la côte orientale de l'île de Luçon.

La marine auxiliaire fait tout le service de la colonie, car elle seule existe véritablement; les équipages de la flottille sont commandés par des jeunes gens du pays qui ne pourraient servir en Europe avec leur grade, et sont composés d'Indiens vigoureux choisis parmi les meilleurs matelots de la marine marchande. Cette marine forme quatre divisions se composant chacune de deux *lanchas* et de quatre *faluas;* de ces divisions la première stationne dans la rivière de Surigao, la deuxième à Cébu, la troisième à Iloilo, et la quatrième à Samboanga; cependant quelques *faluas* stationnent à l'île du Corregidor. Il y a, en outre, quelques embarcations à Burias, d'où elles vont reconnaître les navires qui passent par le détroit de San Bernardino; et quelques autres à Puerto Galera, dans le détroit même.

Le tableau ci-après fait connaître l'état complet de ce qu'on appelle la marine *sutil*.

NAVIRES.	En campagne.	Dans l'arsenal.	Total des navires.	CANONS dans chaque navire de 24.	de 8.	de 6.	de 2.	de 1.	Total.	Equip. de chaque nav.	Total des équipages en campagne.
Goëlettes mouches ...	1	»	1	»	1	»	8	»	9	40	40
Paylebot Tirol.... ..	1	»	1	»	1	»	8	»	9	40	40
Grandes chaloupes can.	5	11	16	1	»	»	4	2	112	40	200
Petites *id.* *id.*	2	4	6	1	»	»	4	2	42	40	80
Faluas de 1re classe....	21	6	27	»	1	»	4	2	189	30	630
Id. 2e *id.*....	3	8	11	»	»	1	2	4	77	25	75
Barangayanes.........	2	4	6	»	»	»	4	4	48	25	50
Totaux	35	33	68	22	29	11	258	166	486	»	1075

Cette marine a été créée en l'an 1755, pour défendre les côtes contre les pirates et leur faire la guerre en cas de nécessité. Elle ne pourrait être que d'une faible ressource pour transporter des troupes d'une province à l'autre s'il s'y élevait quelques troubles; on s'en servit toutefois dans ces dernières années. Depuis bien longtemps, il n'y avait pas eu le moindre mouvement dans aucune partie des Philippines, dont les provinces n'ont cependant pour toute police que quelques indigènes armés. Les *faluas* rendirent alors un grand service à la colonie.

Il y a, dans les provinces les plus fréquentées par les navires de commerce, des capitaines de port pris dans une des deux marines; ils résident à Manille, à Cavite, à Ilocos, à Pangasinan, à Cébu, à Capiz, etc.

CHAPITRE XIX.

FINANCES.

Administration et fonctionnaires. — Traites fournies par la métropole. — Impôts indirects. — Le tabac. — Organisation de cette branche. — Fabrication des cigares.— Produits. — Vin de coco et de nipa.— Fabrication. — Produits. — Douane. — Produits. — Causes de la baisse. — Combats de coqs. — Divers impôts. — Tributo.

Jusque dans l'année 1784, l'administration des finances, aux Philippines, formait une partie intégrante du gouvernement général. A cette époque on comprit, pour la première fois, l'avantage qu'il y avait à l'en séparer, et l'on créa une intendance d'armée, chargée de la surintendance générale des finances. Bientôt on en établit quatre autres : celles de Nueva-Segovia, de Nueva-Caceres, d'Arebalo et de Cébu, lesquelles, d'accord avec l'intendance de Manille, devaient gérer toutes les finances de l'archipel. Toutefois cet arrangement ne fut pas de longue durée : les intendances furent dissoutes, et les personnes qui en avaient été chargées furent élevées au rang de gouverneurs. L'administration des finances subit, après cela, un grand nombre de vicissitudes, jusqu'à ce qu'en 1829 on se décida à la séparer de nouveau du

gouvernement général et à nommer un surintendant général.

Le surintendant général des Philippines administre les finances de la colonie comme le capitaine général la partie militaire, et l'archevêque de Manille le spirituel. L'autorité est donc divisée en trois branches, auxquelles il faut ajouter l'*audiencia* qui plane sur toutes les trois et forme un heureux équilibre entre des pouvoirs qui, sans cela, seraient trop absolus chacun dans sa sphère. En attendant, comme nous l'avons déjà dit, le gouverneur général peut, dans tous les cas, se prévaloir de son titre de vice-patron et prendre sur lui toute la responsabilité des affaires. Le surintendant est président-né de toutes les juntes (conseils) qui ont rapport aux finances, excepté de celle dite de *presupuestos militares* (affaires militaires) qui est présidée par le gouverneur général et dont le surintendant n'est que membre; celles qu'il préside sont 1° le tribunal de l'intendance et surintendance; 2° la junte supérieure du contentieux du trésor royal; 3° la junte supérieure de direction du trésor; 4° la junte des tarifs; 5° la junte des ventes aux enchères; 6° la junte des conflits (*competencias*); 7° la junte des affaires civiles du trésor; 8° la cour des comptes; 9° la chambre des ordonnances pour connaître des affaires contentieuses et consultatives de la cour des comptes. Le surintendant des finances a, en outre, dans ses attributions le commissariat général de la guerre, l'hôpital militaire, les magasins de réserve et d'approvisionnement des places de Manille, de Cavite, de Samboanga et des îles Mariannes, la trésorerie générale de l'armée. C'est lui qui paye les employés en retraite, la demi-solde des militaires et les pensions; il place et déplace à volonté ses employés inférieurs; pour ceux d'un

rang plus élevé, il faut qu'il obtienne l'agrément du roi : enfin c'est encore lui qui administre tous les revenus et fait percevoir tous les impôts tant directs qu'indirects.

Le seul impôt direct qui existe aux Philippines est le *tributo*, dont nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de parler et qui pèse uniquement sur les Indiens et les Chinois; mais les contributions indirectes, que l'on appelle *rentas estancadas*, forment la partie la plus importante du revenu public; c'est par elles que nous commencerons, sauf à nous occuper plus tard du *tributo*. Mais, avant d'entrer dans ces détails, que l'on nous permette quelques observations générales.

Les Philippines, après avoir été pendant longtemps une charge pour le gouvernement de la métropole, auquel elles ont coûté des sommes immenses, commencèrent à devenir productives au commencement de ce siècle. D'un côté, l'ouverture du port de Manille à tous les pavillons étrangers, et, de l'autre, l'établissement des manufactures de tabac furent les deux principales sources de richesse pour le pays. Le revenu, qui, en 1780, ne s'élevait qu'à 700,000 piastres, laissant un produit net de 170,000 p., ce même revenu est, aujourd'hui, de 2,625,176 p. et le produit net de 445,444 p. Mais à peine la colonie commença-t-elle à devenir florissante et à voir ses caisses se remplir, que le déplorable état des finances de la métropole obligea celle-ci à recourir au crédit des Philippines. Des lettres de change pour des sommes considérables furent tirées sur Manille et, pour comble de malheur, le trésor royal, à la fois sans ressource et sans crédit lui-même, pour se procurer un peu d'argent comptant, vendit à vil prix, à des spéculateurs usuraires, ses

traites qui furent exactement payées à leur échéance. C'est ainsi qu'en 1839, M. Mendizabal, et d'autres ministres des finances d'Espagne, tirèrent sur Manille pour près de 3 millions de piastres de lettres de change et demandèrent en même temps que l'on envoyât en Europe 100,000 quintaux de tabac en feuilles, c'est-à-dire plus des deux tiers du produit de la colonie. On ne put y faire passer que 70,000 quintaux.

Cependant, si les premières traites furent exactement payées, il vint un moment où il ne fut plus possible d'y faire honneur : une valeur de 1,700,000 p. resta ainsi en souffrance, et la colonie reconnut cette somme comme une dette, s'engageant à en servir l'intérêt à 6 pour 100. Il est inouï qu'une opération aussi désastreuse aît pu se faire sous une administration régulière, et il y a des moments où l'on est tenté de croire qu'elle avait lieu à l'insu du gouvernement.

Nous allons passer maintenant au détail des contributions indirectes ou *rentas estancadas*.

La première et la plus importante des branches qui en dépendent est celle du TABAC. Ce fut le général José Basco y Vargas qui la créa en 1781; car auparavant la culture du tabac et sa fabrication étaient libres. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il parvint à son but; mais, grâce aux mesures qu'il prit avec autant de sagesse que de patience, il réussit en fort peu de temps à augmenter de plus du double le revenu de la colonie. Il commença par soumettre à la restriction une partie des provinces, et ses successeurs suivirent ses traces. La culture du tabac ne fut permise que dans certaines provinces qui furent distinguées par la dénomination de *provincias cosecharas;* de là le tabac était envoyé en feuilles aux fabriques de Manille, dont l'administration centrale

les faisait passer ensuite toutes fabriquées aux diverses administrations provinciales, pour être livrées par elles à la consommation. Les profits de cette opération furent si considérables, que bientôt la colonie put se suffire à elle-même, et qu'elle n'eut plus besoin d'attendre, pour faire face à ses dépenses journalières, les *situados*, c'est-à-dire le numéraire qu'on lui envoyait annuellement de la Nouvelle-Espagne; elle continua pourtant encore pendant quelque temps à recevoir ainsi 250,000 p. par an, mais, en revanche, les Philippines commencèrent, de leur côté, à faire quelques envois à la métropole. Celle-ci avait, dans l'origine, avancé 55,249 p. à la colonie, tant pour l'achat de feuilles de tabac, que pour les ustensiles nécessaires qui entraient dans cette somme pour 5,249 p.; mais cet emprunt fut remboursé en 1803 avec un surplus de 239,047 piastres.

On pourra se faire une idée de l'avantage que le trésor tire du monopole du tabac, quand on saura que dans ces îles seules 3 millions 1/2 d'habitants, sans distinction de sexe ou d'âge, fument et contribuent à la consommation de cette feuille. Jusqu'ici la Bisaye avait été exempte de l'exercice, mais elle va y être soumise comme tout le reste de l'archipel. Or nous n'exagérons pas en supposant que chaque individu consomme par an pour 4 piastres de tabac, terme moyen, ce qui fait donc une somme de 14 millions de piastres (72 millions de francs) qui entre dans les caisses du gouvernement. On peut compter sur l'exactitude de ce calcul.

Le tabac croît également dans toutes les provinces, et sa qualité est excellente. Dans l'opinion de consommateurs exercés, il occupe le premier rang après celui de la Havane. Malheureusement le peu d'attention que l'on met au choix

des feuilles et la négligence des *aforadores* qui les reçoivent des cultivateurs, le défaut de soin que l'on apporte à la fabrication de cigares qui sont tantôt trop durs et tantôt trop remplis de côtes, ont nui à la réputation du tabac de Manille sur les marchés d'Europe et surtout en France, où sa force, sa nouveauté et son odeur particulière ont fait croire à la plupart des fumeurs qu'il renfermait de l'opium.

Pendant longtemps, le tabac n'était cultivé que dans deux provinces, dans celles de la Pampanga et de Cagayan. Dans cette dernière, c'est l'alcalde mayor qui est chargé de rassembler toute la récolte, et il reçoit sur chaque *fardo* de tabac une commission de tant pour cent, plus ou moins, selon la quantité. Il a auprès de lui, à cet effet, un employé nommé interventeur, qui reçoit le tabac et distribue l'argent aux cultivateurs. Dans cette province, la culture est libre, mais on est obligé de livrer tout le tabac au gouvernement pour un prix fixé d'avance. Des gardes sont préposés pour empêcher la contrebande.

Dans la factorerie de Gapan, de la province de la Pampánga, où le tabac est aussi planté et récolté par des cultivateurs indépendants, chacun possède un enclos où il cultive cette feuille et dont il livre le produit au *caudillo* (petit chef des gardes), qui, à son tour, le remet au chef supérieur et reçoit pour sa peine, indépendamment d'une prime fixe sur chaque *fardo*, une prime extraordinaire toutes les fois qu'il a pu rassembler plus de 500 fardos dans le district dont il est chargé.

Cependant les demandes ont, depuis quelques années, si fort augmenté, que l'on a été obligé d'organiser une nouvelle recette (*coleccion*) de tabac dans la Nueva-Biscaya; elle

y est faite, par l'alcalde, aux mêmes conditions et de la même manière que dans le Cagayan.

Outre cela, le gouvernement a, dans ces derniers temps, passé des marchés avec les alcaldes de la Bisaye et avec quelques particuliers habitant cette partie de l'archipel, où le tabac est extrêmement abondant et à très-bon marché, pour qu'ils s'engagent à en livrer une certaine quantité dans la capitale, où ils doivent le transporter à leurs frais, risques et périls, moyennant un prix fixe et une commission par chaque quintal de feuilles.

Enfin les besoins sont devenus si considérables, que l'on a encore chargé le commandant militaire du district des Igorrotes de Pangasinan, où le tabac est délicieux, d'en rassembler tout ce qu'il pourrait trouver et de l'envoyer au dépôt de Manille, moyennant une commission de tant pour cent, selon la qualité, sur tout le tabac qu'il y fait porter.

Le tabac arrivé en feuilles à Manille est reçu dans les magasins de la direction générale, inspecté, examiné et placé de manière à être exposé à un courant d'air, afin de se conserver jusqu'au moment où l'on juge convenable de l'en retirer, soit pour le livrer à la fabrication, soit pour le remettre en colis (*fardos*) et l'expédier pour l'Espagne, ce qui se fait depuis plusieurs années.

Les manufactures, placées sous les ordres d'un directeur, ont été considérablement augmentées depuis peu, ainsi que le nombre des ouvriers de chacune. Voici la liste de celles qui existent aujourd'hui.

La fabrique de cigares de Binondo est placée sous la direction de trois inspecteurs et d'autant de sous-inspecteurs; elle est divisée en deux départements. Dans l'un, il y a qua-

tre cents tables où travaillent plus de cinq mille ouvrières, qui se composent de *cabecillas* (chefs de section), de doubleuses et coupeuses; car on préfère confier ce travail à des femmes : elles s'occupent particulièrement de la fabrication des cigares fins dits *menas finas* pour Manille et pour l'étranger. Dans l'autre département, il y a cent soixante-dix tables de deux mille ouvriers (hommes), qui ne s'occupent que des qualités communes (*menas comunes*) qui servent à la consommation de l'intérieur et dont on exporte fort peu, quoiqu'elles soient, en général, presqu'aussi bonnes et souvent même, selon nous, meilleures que les autres.

La manufacture de cigares d'Arroceros, située en face de Manille, sur le bord du Pasig, a été nouvellement établie; elle se compose de deux cent quatre-vingts tables, avec deux mille huit cents hommes faisant des cigares communs pour la consommation intérieure. Cet établissement est en voie de progrès, et il est probable que le nombre d'ouvriers ne tardera pas à être porté à trois mille cinq cents.

La manufacture de Cavite a deux cents tables et trois mille femmes fabriquant, comme la précédente, des cigares pour la consommation intérieure.

Dans la fabrique de *picadura*, il y a environ quatre-vingts ouvriers uniquement occupés à nettoyer et à couper les feuilles de tabac dont on ne peut pas se servir pour faire des cigares, et qu'on emploie à fabriquer des cigarettes en papier (*cigarrillos*) qui ne s'exportent pas. A cet établissement est attaché un inspecteur, plus les employés nécessaires et huit cents *cigarrelleros* et *envolvedores* (enveloppeurs).

M. Jean Dussoulier, vieillard respectable, émigré français de la première révolution et qui jouit du grade de lieute-

nant-colonel au service des Philippines, a établi et dirigé depuis longtemps une fabrique de tabac en poudre, pour lequel il est parvenu à utiliser toutes les feuilles et les morceaux de tabac que l'on brûlait comme inutiles. Notre excellent compatriote, homme plein de probité et de désintéressement, rend au gouvernement ce service sans recevoir de traitement.

Pour qu'on puisse se faire une idée des progrès du produit que le gouvernement retire des tabacs, nous présentons au lecteur le tableau suivant :

Tableau représentant le produit de la régie de tabac depuis son établissement, en 1782.

		Produit brut.	Frais.	Produit net.	piastr.	r.	
De 1782	à 1785, le produit net a été de.				260,597	»	6
1786	1790.				1,382,857	1	8
1791	1795.				1,370,348	7	12
1796	1800.				2,276,895	1	6
1801	1805.				2,159,727	1	18
1806	1810.				2,797,404	1	2
1811	1815.				2,270,939	5	9
1816	1820.				2,314,611	2	7
1821	1825.				2,755,961	6	13
1826	1830.				3,332,795	7	15
1831	1835.				3,707,164	2	»
1836		1,833,405 3 15	1,097,252 5 13	736,152 6 2			
1837		1,922,261 1 17	906,965 » 8	1,015,296 1 9	4,990,011	1	11
1838		2,243,679 7 17	997,265 2 10	1,246,414 5 7			
1839		2,298,260 4 2	1,017,976 3 4	1,280,284 » 18			
					28,827,450	1	12

Les provinces d'Ilocos consomment beaucoup moins de tabac que les autres en proportion de leur population : cela vient de ce que les montagnes qui les traversent sont remplies d'Igorrotes qui en cultivent et le vendent par contrebande aux habitants civilisés de ces provinces.

Si la culture du tabac était libre, le planteur en retirerait un bénéfice énorme. Le quintal de tabac en feuilles ne lui reviendrait qu'à 5 piastres; il en ferait quatorze mille cigares dont la confection lui coûterait 5 piastres 2 réaux; ajoutez, pour quatorze caisses, 3 piastres 4 réaux; total, 13 piastres 6 réaux. Il vendrait chaque caisse 6 piastres et demie, ci 87 piastres 4 réaux; profit net, 73 piastres 6 réaux ou 550 pour 100.

L'immense bénéfice que présente, pour le trésor, cette branche du revenu public serait de beaucoup augmenté encore si l'on pouvait réprimer la contrebande et corriger les graves défauts de la gestion.

D'après des calculs faits avec tout le soin possible, fondés sur les capitaux que le gouvernement a en circulation conformément aux comptes de 1831 à 1835, il résulte

1° Qu'en soustrayant du produit de la *renta del tabaco*, année commune, et des marchandises existant en nature, d'abord tous les frais de réception, puis les intérêts du capital à raison de 6 pour 100, les bénéfices nets s'élèvent à 118 et demi pour 100;

2° Qu'en comparant entre eux les frais de réception, de fabrication et de vente, la fabrication coûte, année commune, 16 pour 100 de plus que la réception, et celle-ci 16 pour 100 de plus que la vente.

Par cet aperçu, d'après lequel les mille cigares de Ma-

nille, vendus en caisses aux commerçants à raison de 6 piastres et demie, et qui, par conséquent, vu le bénéfice de 118 et demi pour 100, ne reviennent au gouvernement, y compris tant de frais et de dépenses, qu'à 3 piastres tout fabriqués, on reconnaîtra combien le gouvernement français aurait de profit à acheter des feuilles à bas prix et de fabriquer lui-même des cigares du genre de ceux de Manille, ce qui lui serait très-facile, plutôt que de payer les cigares dits *regalia* à raison de 126 francs le mille.

Il y a cependant une observation à faire, c'est que le gouvernement colonial ne doit pas se borner à encourager l'augmentation de la culture en général, mais qu'il doit encore porter son attention à la qualité des produits et à la fabrication des cigares, qui devrait être faite avec plus de soin; car, bien que les prétendus cigares de la Havane, qui se vendent au prix exorbitant de 20 centimes pièce, soient très-mauvais, ceux de Manille que l'on a apportés en France pour essais sont plus détestables encore. Nous ne savons pas quelles sont les personnes à qui l'on a confié le soin de les choisir et d'en prendre livraison, mais ce dont nous sommes certain, c'est que, si elles savaient, comme nous, distinguer la bonne espèce de la mauvaise, elles ne consentiraient jamais à fumer ceux que l'on vend si cher.

Après le tabac, la source de revenu la plus importante est celle du VIN DE COCO ET DE NIPA : c'est un spiritueux faible sur lequel on a établi un impôt depuis l'an 1712. Dans l'origine, il était affermé à des particuliers pour une valeur qui allait toujours en augmentant; le prix du bail, qui, dans les commencements, n'était que de 10,000 piastres, s'élevait déjà, en 1780, à 45,200 piastres : c'est ce qui en-

gagea le gouvernement, en 1787, à le mettre en régie. Moins productive que celle du tabac, on doit néanmoins, sans hésiter, la placer immédiatement en seconde ligne, et elle est susceptible encore d'une grande augmentation, quoique les Indiens soient les seuls consommateurs de ce liquide et que, généralement parlant, ils soient d'une sobriété remarquable. Il y a plusieurs d'entre eux qui n'ont jamais bu de vin. La fabrication du vin de coco est libre, comme celle du tabac, dans toute la Bisaye, mais non pas dans la Luçonie, où elle se fait de la manière suivante :

Au milieu de la partie du cocotier qui porte la grappe et ses fleurs, il y a une tige charnue pleine de séve et s'allongeant en pointe. L'Indien coupe cette pointe en l'inclinant d'un côté; il l'introduit dans un cylindre de bambou appelé *bonbon* et la suspend toutes les vingt-quatre heures, pour en laisser couler le suc. Quand les arbres sont nombreux, on place des communications de l'un à l'autre, ce qui facilite le travail. Le liquide recueilli sur tous les arbres se verse dans un cylindre de bambou, qu'un homme stylé à cette manœuvre porte sur le dos. On laisse fermenter pendant huit jours ce liquide, appelé *tuba;* après quoi on le distille dans un alambic grossier, qui n'est autre chose qu'un chaudron avec un conduit en bambou qui dirige vers une cruche l'alcool qui peut être distillé une seconde fois. Six à huit cruches de tuba donnent ordinairement une cruche d'eau-de-vie ou de fort vin de coco qui, pour être reçu, doit s'enflammer au doigt.

La tuba extraite du palmier nipa est plus chargée d'alcool que celle du coco. Le nipa croît sur le bord de toutes les rivières, et son suc, pris avant la fermentation, forme une

boisson très-rafraîchissante. Les Indiens font usage de ce vin dans toutes leurs réunions, dans leurs fêtes, leurs jeux et leurs combats de coqs : il est cependant fort rare qu'ils s'enivrent dans d'autres occasions, et l'on ne rencontre jamais d'Indiens ivres dans les rues.

Différentes provinces, désignées comme *colectoras*, sont spécialement affectées à cette fabrication : le tableau suivant fera connaître quelles sont ces provinces, dans quels pueblos les distilleries sont établies, et quel est le nombre des alambics qu'elles emploient.

Provinces.	Pueblos.	Alambics.	Total.
La Laguna. .	Nagtajan.	130	677
	Lilio.	122	
	Mayay-jay.	352	
	Magdalena.	73	
Camarines. .	Libmanan et ses faubourgs. . . .		56
Pampanga. .	Hagonoy de Bulacan.	3	17
	Macebebe.	7	
	Batis.	6	
	Lubao..	1	
Tayabas. . .	Lueban et ses faubourgs.		60
Albay.. . . .	Guinobatan et ses faubourgs. . .		93
Pangasinan..	Lingayen.	28	81
	Bigmaley.	16	
	Salazu..	14	
	San Isidro..	8	
	Dagupan.	15	
6 provinces.	16 pueblos.	Alambics. .	984

Un administrateur général de cette branche de revenu siége à Manille et a sous lui, dans les provinces de la Luçonie, des administrateurs particuliers, des contrôleurs (*interventores*) et des inspecteurs (*fieles*). En Bisaye, chacun prépare ce vin lui-même et y ajoute une écorce qui hâte la fermentation. Mais les habitants de cette partie des Philippines ne comprennent pas combien cette liberté leur est avantageuse; ils sont tellement insouciants et paresseux, qu'ils préféreraient que le gouvernement mît la distillation en régie, afin d'être sûrs de ne jamais manquer de ce vin, sans avoir la peine de le faire. Toutefois, quand cette mesure sera irrévocablement établie, il est probable qu'ils commenceront à sentir l'inconvénient qui en résultera.

Ce n'est que pour cinq années que nous pouvons indiquer avec exactitude le produit de cette branche de revenu; en voici le chiffre :

En 1835 le produit net a été de	403,741 piastres.
1836	457,921
1837	428,503
1838	398,835
1839	392,205

Cette branche, qui, dans les premières années, ne rapportait que fort peu de chose, a commencé par augmenter et ensuite a de nouveau diminué, à ce qu'il paraît, par l'effet de l'augmentation qui s'est manifestée dans la consommation du tabac; peut-être aussi l'introduction de spiritueux étrangers y a-t-elle contribué, ainsi que la fraude qui se fait sur le rhum, dont la distillation est maintenant permise.

De même que toutes les administrations financières, la DOUANE, que nous plaçons au troisième rang, a eu ses alternatives de hausse et de baisse. Tant que le commerce de Manille était limité aux côtes de Coromandel et de Malabar, au Bengale, à l'île de Java, à la Chine et à la Cochinchine et aux ports d'Acapulco et de Cadix, un employé, sous le titre d'officier royal, suffisait pour percevoir les droits levés sur les navires employés à ce commerce. Les Chinois, dont les relations avec les Philippines étaient très-actives, déchargeaient leurs shampans dans l'alcaiceria de San Fernando, où les marchandises étaient examinées et où elles devaient être vendues, ce qui a lieu encore aujourd'hui. Le surintendant Basco, qui avait doté la colonie de si belles institutions que l'on voulut renverser après lui, mais que l'on fut obligé de remettre en vigueur plus tard, décréta, en 1779, que la douane serait dirigée par un administrateur, ayant sous ses ordres un commissaire, deux *vistas* ou visiteurs de marchandises et un grand nombre d'employés et de gardes ou douaniers. Le service se fait très-régulièrement; il est à regretter seulement que la douane soit si sévèrement fermée les jours fériés, ce qui cause des retards, souvent très-fâcheux, dans l'expédition des navires. Des magasins et un entrepôt sont annexés à la douane de Manille; on a établi enfin aujourd'hui une sous-direction de la douane à Samboanga, ce qui permet aux navires des provinces de faire des voyages en droiture à Solou, à Ternate et aux autres archipels, sans être obligés, comme ils l'étaient auparavant, de passer par la douane de Manille.

Voici la note des produits de la douane pendant les cinq mêmes années que nous avons données pour la régie du vin :

En 1835, le produit net a été de	380,145 piastres.
1836	312,338
1837	305,609
1838	324,341
1839	308,545

Nous ne nous arrêterons pas à expliquer pourquoi ce produit a baissé au lieu d'augmenter, quoique la différence soit même assez remarquable, et nous ajouterons, ce qui, au premier aspect, pourra paraître paradoxal, qu'il est à désirer que cette baisse aille en augmentant, puisque tout annonce que la diminution des revenus de la douane est avantageuse aux fabriques du pays. En effet, les nombreuses manufactures de belles toiles de piña et de nipis; les sinamays d'Iloïlo, de Camarines et d'Albay, pour robes de femmes; les cotonnades, les serviettes, les toiles de toute espèce des provinces d'Ilocos et de Pangasinan; les *tapis* Baliuat dans la province de Bulacan, et la grande quantité de guinaras et de tissus d'Abaca que l'on fabrique dans le pays, suffiraient presque à la consommation des habitants, qui les préfèrent, avec raison, aux tissus qu'on leur apporte de l'étranger, dont le teint est aussi mauvais que la qualité, et que l'on ne vend qu'à défaut d'autres et aux prix les plus avilis. Aussi l'entrepôt et le marché en sont-ils depuis longtemps encombrés, et cependant, parmi ces étoffes étrangères aujourd'hui si dédaignées, il en est qui trouveraient aux Philippines un débit assuré; ce sont les *cambayas* et rouenneries de France, dont la solidité du tissu égale la fermeté du teint; mais on n'en trouve plus, parce que les négociants français, au lieu de s'assurer de l'état du marché et de faire des envois, négligent leurs intérêts et ont

l'air de se retirer de la concurrence. Le résultat de cette insouciance de leur part est que les consommateurs apprennent à se passer d'une marchandise qu'ils aiment et qu'ils recherchaient autrefois, pour se rejeter forcément sur les produits des manufactures anglaises et indigènes. Nous ne pouvons donc qu'engager les expéditionnaires français à profiter de l'avis que nous leur donnons, en ajoutant cependant qu'à côté de cambayas fortes, auxquelles on devrait donner les dimensions indiquées plus loin, il faudrait en fabriquer aussi de qualité inférieure; elles obtiendraient toujours la préférence sur les manufactures anglaises.

Une autre cause de la baisse des produits des douanes a été les événements arrivés dans la Nouvelle-Espagne, avec laquelle les Philippines faisaient un commerce très-important. C'est pour tâcher de réparer ces pertes que le gouvernement établit certains droits nouveaux qui, loin d'obtenir ce résultat, n'ont fait qu'aggraver le mal.

Parmi les contributions indirectes, il ne faut pas oublier le droit de tenir des arènes pour les combats de coqs, droit qui est affermé et qui n'est pas sans importance, car ces combats sont la passion des Indiens, qui ont toujours leur coq à côté d'eux, et préféreraient se passer de leur femme que de ce compagnon. Il y a de ces arènes ou *galleras* dans la plupart des pueblos.

Notre intention n'étant en aucune manière d'établir ici le budget des Philippines, où nous n'avons même obtenu qu'à grand'peine les renseignements que nous venons de donner, nous nous bornerons à indiquer par leurs noms les principaux d'entre les autres impôts indirects qui s'y perçoivent; ce sont les impôts de la *dîme*, de la *bulle*, de

l'*alcaiceria de San Fernando*, du *timbre*, des *cartes à jouer*, de la *poudre à tirer*, de l'*autorisation accordée aux alcaldes de faire le commerce*, des *charges vénales*, des *confiscations* (*comisos*), des *mesadas ecclesiasticas*, des *medias anatas*, *vacantes mayores y menores*, *analidades*, de la secrétairerie du gouvernement, etc.

Nous avons remarqué plus haut que le tributo est la seule nature de contribution directe qui existe aux Philippines; voici le moment d'expliquer en quoi il consiste.

Le tributo est une capitation, marque de sujétion, que les Indiens consentirent à payer au roi de Castille, lorsqu'ils le reconnurent pour leur souverain lige. Nous avons déjà dit comment les *cabezas de barangay* le percevaient, tantôt en argent, tantôt en nature, pour le remettre à l'alcalde, qui, ayant payé l'*indulto* ou droit auquel il est imposé pour avoir la permission de faire le commerce, se sert de cet argent pour acheter diverses marchandises de bonne défaite, qu'il envoie à Manille et sur lesquelles, après que le montant des tributs a été prélevé, il lui reste d'ordinaire un fort honnête bénéfice.

De toutes les branches du revenu public, le tributo est le plus difficile à percevoir, surtout dans les provinces pauvres; aussi voit-on souvent des alcaldes, qui doivent répondre de son acquittement envers le trésor, manquer à leurs engagements et leurs cautions être obligées de payer pour eux. D'un autre côté, comme c'est par le chiffre des tributos que l'on évalue la population, tandis que les listes des cabezas sont généralement défectueuses, et qu'un grand nombre d'Indiens ne payent pas cet impôt, soit parce qu'ils en sont exempts de droit (*reservados*), tels que les vieillards et les

indigents, soit parce qu'ils se cachent pour ne pas y satisfaire, il en résulte que le chiffre de la population officiellement publié n'est rien moins qu'exact. Cependant nous inclinons à croire que la population des Philippines, y compris les peuplades sauvages, s'élève au chiffre indiqué à la page 97 du tome premier.

De ce tribut une partie servit, dès l'origine, à payer le traitement des ecclésiastiques et à solder la garde de l'alcalde mayor; le reste est versé directement dans les caisses du gouvernement. Il est évident que la manière dont le recouvrement de cet impôt se fait doit devenir la source des plus grands abus, onéreux aux Indiens et préjudiciables au trésor. N'aurait-il pas été beaucoup plus simple que le gouvernement du roi eût eu dans chaque province un agent spécial chargé de recevoir tous les tributs en nature et de faire les échanges les plus avantageux pour le compte du trésor? La bienveillance et la libéralité qui ont de tout temps caractérisé les mesures du gouvernement à l'égard des Indiens les eussent incontestablement mis à l'abri de la plus grande partie des vexations qu'ils souffrent aujourd'hui; mais la compagnie des Philippines, malgré les grands avantages qui lui furent accordés, n'agit pas, à beaucoup près, selon les mêmes principes que la *Handel Maatschapy* des Pays-Bas, fondée par le roi Guillaume I[er], en 1829, au moment où celle des Philippines allait s'éteindre. La compagnie néerlandaise a exercé l'influence la plus heureuse sur les progrès de l'industrie et du commerce de la belle colonie de Java. Peu de temps après, la France, ayant rétabli Ferdinand sur le trône d'Espagne, aurait pu d'un trait de plume obtenir, pour l'indemniser des frais de la guerre, cette co-

lonie, dont malheureusement elle ignorait toute l'importance. Cependant l'illustre la Pérouse avait déjà dit, dans son *Voyage autour du monde*, « qu'une nation puissante « qui ne posséderait que les Philippines pourrait, si elle « parvenait à y établir la forme de gouvernement la plus « convenable, par les circonstances avantageuses qu'elles « présentaient, faire peu de cas de tous les autres établisse- « ments qu'elle posséderait en Europe, en Afrique et en « Amérique. »

Les tributos n'ont pas toujours été de la même somme; ils étaient plus faibles dans l'origine qu'ils ne sont aujourd'hui, car on les a augmentés pour faire face surtout à deux natures de dépenses, ainsi qu'on peut le voir par ce qui suit :

Tributo à son origine.

	Tributo des Indiens.		Tributo des métis.		Tributo des Chinois ou Sangleyes.	
Tributo primitif.	» p. 8	r. pl.	» p. 16	r. pl.	6 p. »	r. pl.
Pour dépenses de troupes. . . .	»	1 ½	»	3		
Pour la dîme. . .	»	½	»	1		
Totaux. . .	1 p. 2	r. pl.	2 p. 4	r. pl.	6 p. »	r. pl.
Auquel on a ajouté depuis						
Pour la *caja de comunidad*. . .	»	1	»	1	»	6
Pour le *sanctorum*.	»	3	»	3		
Totaux. . .	1 p. 6	r. pl.	3 p. »	r. pl.	6 pl. 6	r. pl.

indigents, soit parce qu'ils se cachent pour n
faire, il en résulte que le chiffre de la popul
ment publié n'est rien moins qu'exact.
inclinons à croire que la population des P
pris les peuplades sauvages, s'élève au
page 97 du tome premier.

De ce tribut une partie servit, dè
traitement des ecclésiastiques et à
calde mayor; le reste est versé dir
du gouvernement. Il est évident ... eux,
couvrement de cet impôt se fai ... depuis
plus grands abus, onéreux au ... à leur égard;
trésor. N'aurait-il pas été be ... on a imposé des
vernement du roi eût en ... obliger à se livrer
spécial chargé de recevoir ... lesquelles ils ont été
faire les échanges les pl ... ils se rendaient ainsi
trésor? La bienveillan ... on n'a réussi ni dans
temps caractérisé les ... Les Chinois qui ont des
des Indiens les eus ... argent à gros intérêts
la plus grande parti ... leur influence pour se
d'hui; mais la com ... entre eux.
avantages qui lui ... une taxe très-
selon les même ... servitude qui
Pays-Bas, fond ... aux Indiens et
ment où celle ... une Indie de
guie néerlan ...
les progrès ... sur une autre
de Java ...
mand ...
obten ...

⁴ les moyens de
' le cepen-
t. de-
. anches
: d'autant
, ie beaucoup
i ms les monta-

· solder toutes les dé-
sont encore elles qui ont
. tie des lettres de change
. étropole, notamment sous
·· Mendizabal; mais on a tant
it cette opération, qu'aujourd'hui
. , comme nous l'avons déjà dit, il y a
l un million de piastres qui restent en
· gouvernement colonial paye les intérêts
ır 100. On tremble que cet état de choses
les plus désavantageuses et que l'on ne finisse
a main sur les dépôts les plus sacrés, tels que
de *comunidad* et le *monte pio* ou caisse des pensions
ves de militaires. De même que la crise amenée par
issement des républiques américaines porta le premier coup aux finances de Manille, en faisant disparaître les œuvres pies, dont les fonds alimentaient le commerce par des prêts à la grosse aventure, on peut craindre avec raison que cette autre crise, qui dure depuis si longtemps dans la péninsule européenne, n'amène la perte totale, non-seulement des finances de la colonie, mais encore de la colonie elle-même, cette *perle* de l'extrême Orient.

Nous avons déjà expliqué, dans un des chapitres précédents, ce que sont les *cajas de comunidad;* quant au *sanctorum*, c'est la portion de l'impôt spécialement affecté aux frais du culte.

Rien n'est plus difficile que de percevoir le *tributo* des Chinois, parce qu'ils emploient tous les moyens imaginables pour s'y soustraire. Cependant, comme on sait qu'ils sont au nombre de 7,000, et que la somme ne laisse par conséquent pas d'être de quelque importance, le gouvernement avait pris le parti d'en affermer la perception à l'un d'entre eux, moyennant la somme de 30,000 piastres. Mais depuis quelque temps on a encore changé de mesure à leur égard; on les a divisés en quatre classes auxquelles on a imposé des taxes toutes nouvelles, dans le but de les obliger à se livrer à l'agriculture, seules conditions sous lesquelles ils ont été admis à résider dans le pays, auquel ils se rendaient ainsi fort utiles, ou bien à le quitter; mais on n'a réussi ni dans l'un ni dans l'autre de ces objets. Les Chinois qui ont des protecteurs en crédit empruntent de l'argent à gros intérêts pour acquitter les impôts, et usent de leur influence pour se dérober aux ordres sévères décrétés contre eux.

Quoique le *tributo* soit, à tout prendre, une taxe très-modérée, le nom qu'il porte et l'apparence de servitude qui s'y rattache le rendent extrêmement odieux aux Indiens; et comme, en outre, il devient le prétexte d'une foule de vexations qu'ils éprouvent de la part des *cabezas* et des alcaldes, il serait fort à désirer qu'on le remplaçât par une autre nature de contribution; on ne devrait pas faire peser un impôt sur une classe particulière d'habitants, tandis que les autres classes en sont exemptes. Mais, jusqu'à présent, bien qu'on

s'en soit occupé, on n'a pas encore trouvé les moyens de remplacer convenablement le *tributo*, dont il semble cependant qu'on devrait pouvoir se passer même entièrement, depuis l'augmentation prodigieuse de quelques autres branches du revenu, telles, par exemple, que le tabac ; il est d'autant plus urgent de prendre un parti à cet égard, que beaucoup d'Indiens, pour s'y soustraire, se réfugient dans les montagnes et vont demeurer avec les sauvages.

Les contributions indirectes servent à solder toutes les dépenses générales de la colonie, et ce sont encore elles qui ont fourni le moyen d'acquitter une partie des lettres de change tirées par le ministère de la métropole, notamment sous l'administration ruineuse de Mendizabal; mais on a tant abusé de la facilité qu'offrait cette opération, qu'aujourd'hui les caisses sont vides, et, comme nous l'avons déjà dit, il y a des traites pour plus d'un million de piastres qui restent en souffrance et dont le gouvernement colonial paye les intérêts à raison de 6 pour 100. On tremble que cet état de choses n'ait les suites les plus désavantageuses et que l'on ne finisse par mettre la main sur les dépôts les plus sacrés, tels que les caisses de *comunidad* et le *monte pio* ou caisse des pensions des veuves de militaires. De même que la crise amenée par l'établissement des républiques américaines porta le premier coup aux finances de Manille, en faisant disparaître les œuvres pies, dont les fonds alimentaient le commerce par des prêts à la grosse aventure, on peut craindre avec raison que cette autre crise, qui dure depuis si longtemps dans la péninsule européenne, n'amène la perte totale, non-seulement des finances de la colonie, mais encore de la colonie elle-même, cette *perle* de l'extrême Orient.

auront été portées des îles de la mer Pacifique, sans qu'elles eussent l'intention d'y aller. Ce qui donne une grande vraisemblance à cette supposition, c'est que l'on voit encore aujourd'hui des embarcations arriver fréquemment de cette mer, forcées par la mousson à relâcher aux Philippines.

D'ailleurs les Indiens de cet archipel ont des rapports frappants avec les Malais : c'est la même couleur, la même conformation, le même caractère, les mêmes habitudes; on remarque cependant une légère différence dans la physionomie de ces deux peuples : celle de la race tagale est beaucoup plus agréable et plus virile que celle des Malais, dont les traits se rapprochent tellement de ceux des femmes, qu'il est souvent difficile, chez eux, de distinguer le sexe; d'autant plus que tous deux portent les cheveux longs et que les hommes se couvrent la tête d'un mouchoir. Les Bisayas, plus proches voisins des Malais, en diffèrent moins que les Indiens de la Luçonie; dans le nord de l'île de Luçon et dans l'intérieur des montagnes, les Indiens, en se mêlant avec les Chinois, les Japonais et les Negritos, ont formé un grand nombre de races diverses, dont nous aurons occasion de parler plus loin.

Les Montescos ne sont autre chose que des Indiens non soumis qui continuent à errer dans les montagnes, ou qui s'y sont réfugiés pour ne pas payer le *tributo*. Dans la province de Pangasinan, où ils mènent une vie nomade, on les appelle des Igorrotes.

Les Tinguianes, descendants des Chinois, qui s'emparèrent de Manille sous le pirate Limahon, ayant été repoussés dans les montagnes de San Mateo et traqués par Juan de Salcedo, se réfugièrent dans celles de Pangasinan; là ils s'unirent aux

femmes des Montescos, et il en est résulté une race jaune olivâtre, aux yeux chinois. Dans l'île de Mindanao, on trouve une autre race encore, celle des Mandayas, qui diffère de la précédente et que l'on croit descendre de Japonais naufragés dans l'île.

Les Negritos montescos (petits nègres des montagnes) diffèrent de toutes les autres races par un grand nombre de caractères : seule parmi toutes, ils ont les cheveux frisés des nègres d'Afrique, quoiqu'ils n'en aient pas la physionomie plate et laide; la leur se rapprocherait plutôt de celle des Malabares : la couleur de leur teint est plus foncée que celle de l'Indien, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait noire : ils ont la taille plus petite et plus grêle, le nez épaté, les yeux brillants et ouverts.

Bien qu'il soit très-difficile de classer tant de races différentes, dont nous parlerons plus en détail dans un autre chapitre, et notamment des races qui vivent à l'état sauvage, sur lesquelles nous avons recueilli des documents précieux, nous croyons pouvoir diviser les indigènes en trois classes distinctes, savoir : les Indiens purs ou Tagales, les Indiens mélangés et les Negritos. Voici, selon nos observations personnelles, les caractères distinctifs de ces trois classes.

	INDIENS PURS.
TAILLE	Élégante, moyenne, quelquefois élevée.
PEAU	Cuivrée, couleur de coing cuit, lisse.
CORPS	Généralement grêle, bien tourné, élancé.
CHEVEUX	Noirs, lisses, fournis et durs.
TÊTE	Moyenne ou petite, ronde, mais aplatie en arrière.
FRONT	Quelquefois découvert, mais généralement étroit.
YEUX	Noirs, brillants, en amande.
SOURCILS	Fournis, arqués.
CILS	Longs.
NEZ	Moyen, généralement épaté, quelquefois moins.
BOUCHE	Généralement grande, quelquefois moyenne.
LÈVRES	Moyennes.
DENTS	Blanches, limées, très-fortes.
MACHOIRE SUPÉRIEURE	Naturelle.
MACHOIRE INFÉRIEURE	Régulière et forte.
POITRINE	Large; les seins durs et droits chez les femmes.
HABITUDE DU CORPS	Gracieuse et élégante.
FESSES	Développées et dures.
CUISSES	Grêles.
JAMBES	Grêles.
PIEDS	Petits, adroits et alertes.
CHAIR	Dure.
POIL	Légèrement velu.
BARBE	Nulle.
PARTIES GÉNITALES	Peu développées. Circoncis.

INDIENS MÉLANGÉS.	NEGRITOS.
Idem.	Assez élégante, petite et grêle.
Plus claire, quelquefois jaunâtre.	Couleur de café trop grillé.
Plus lourd.	Grêle et agile.
Moins fournis.	Très-noirs, frisés, moins noirs que ceux des nègres d'Afrique.
Généralement grosse.	Petite et plus ronde.
Plus découvert.	Étroit
Moins réguliers.	Plus grands, plus perçants et brillants.
Moins arqués.	
	Très-longs.
Plus gros.	Moyen ou petit, épaté.
Plus grande.	Moyenne.
Plus grosses.	Moyennes et plus retournées.
Fortes et grosses.	Larges et très-fortes.
Développée; larges pommettes.	Naturelle.
Forte, plus ouverte.	Bien faite.
Seins droits et retombants, mais fermes.	*Idem.*
Gracieuse.	Dégagée.
De même.	De même.
De même.	De même.
De même.	De même.
Petits.	Petits, adroits et alertes.
De même.	De même.
Un peu plus.	Peu.
Peu.	De même.
De même.	Circoncis.

Tous les enfants indiens naissent avec une tache plus ou moins large au bas des reins; à mesure qu'ils grandissent, la tache s'étend et se décolore, finissant par se fondre avec la couleur générale de la peau, qui reste alors plus foncée.

Un des caractères les plus singuliers que ces peuples présentent, c'est d'avoir les doigts des pieds très-écartés et disposés de manière à leur permettre de saisir et de ramasser facilement de très-petits objets, comme, par exemple, un cuarto, pièce de monnaie qui équivaut à 3 centimes; ils se servent aussi de ces doigts pour grimper et saisir une corde. Quand un Indien laisse tomber quelque chose, il le ramasse avec le pied, sans se baisser, et il descend les haubans d'un navire, la tête en bas, comme un chat. Son gros orteil est quelquefois très-éloigné des autres, ce qui élargit considérablement son point d'appui, en même temps que cela le rapproche, pour l'adresse, des quadrumanes. Si l'on joint à cette conformation une grande souplesse dans toutes les articulations de ces doigts, on concevra qu'un Indien pourrait, s'il est permis de s'exprimer ainsi, donner une poignée de pied, comme les Européens donnent une poignée de main.

Les Indiens ont l'odorat d'une finesse extraordinaire; il y a des domestiques qui reconnaissent les chemises de leur maître, revenant de la lessive, au milieu de celles de dix ou douze autres personnes, seulement à l'odeur. On assure aussi que, si un homme se trouve à côté d'une femme dont il est amoureux, elle devine ses sentiments à l'odeur de sa transpiration, et *vice versâ*. Ils demandent, comme gage de tendresse, une chemise qui a été portée par la personne aimée, et, quand elle a perdu son odeur, ils la remplacent par

une autre; elle fait pour eux l'effet d'une boucle de cheveux en Europe.

Il y a fort peu de différence entre les Indiens *montescos*, c'est-à-dire qui habitent les montagnes et que l'on appelle aussi Igorrotes, et ceux qui demeurent dans les pueblos et sont soumis aux Espagnols; aussi, quand les premiers sortent de leurs retraites pour trafiquer dans la plaine, ce n'est qu'à leur costume qu'on les reconnaît : en effet, la plupart de ces *montescos* sont des *remontados* qui ont refusé de payer le tributo. La seule différence que présentent les traits de leur visage consiste dans un plus grand développement des pommettes et de la mâchoire inférieure, résultat des efforts que sont obligés de faire les peuples qui mènent une vie nomade, pour mâcher les fruits souvent verts et durs dont ils se nourrissent et la canne à sucre dont ils extraient le jus avec les dents. Les Indiens civilisés, au contraire, ne mangent que du riz et des aliments faciles à broyer.

Les Negros des montagnes que l'on observe dans l'âge de la maturité sont développés et ont plus de corpulence que ceux que l'on a pris dans leur enfance pour les élever dans les pueblos, où ils sont employés aux services les plus bas, ou bien, de même que les Igorrotes des deux sexes, ils entrent dans les maisons particulières comme domestiques.

La plus simple observation suffit pour démontrer que les Indiens purs l'emportent sur toutes les autres races par leur grâce, leur physionomie, et, en général, par toutes leurs qualités physiques. Le principal motif qui m'a porté à les regarder comme une race essentiellement indienne, c'est qu'en se croisant avec les autres ils perdent l'agrément de leur

physionomie, et il n'y a aucun lieu de penser qu'ils proviennent d'un mélange des deux races blanche et noire : ce qu'il y a remarquable, c'est que le croisement des blancs avec les Indiens produit souvent des individus plus parfaits que ceux qui naissent de l'union de deux blancs. Nous nous bornerons à citer un exemple entre mille. Un Espagnol avait épousé une dame de Manille, blanche et belle; il en eut quatre fils qui lui ressemblaient, mais qui tous quatre étaient fort bruns. Après la mort de sa femme, il eut deux autres enfants d'une Indienne, sa servante, l'un et l'autre très-beaux et très-blancs.

Il est tellement vrai que les Indiens purs ne sont point le résultat d'un mélange quelconque avec les blancs, que, lorsque ce mélange a réellement lieu, comme dans les provinces de la Pampanga, de Bulacan, de la Laguna et dans quelques autres, où les blancs sont en petit nombre, ses produits se reconnaissent au premier aspect; quant à nous, nous sommes persuadé que les *Negritos* d'abord, et puis les Indiens purs, autrement dits *Tagales* ou *Tagalogs*, sont les véritables aborigènes des Philippines, et que les Indiens métis sont des mélanges de différentes races modifiées les unes par les autres et se rapprochant le plus de la race malaise qui est incontestablement leur souche.

Après avoir fait connaître le caractère physique des Indiens des Philippines, nous allons maintenant nous occuper de leurs mœurs et de leurs coutumes; mais auparavant nous devons faire observer au lecteur qu'il y trouvera la répétition de quelques détails qu'il a déjà lus, notamment dans le troisième chapitre de cet ouvrage, et il est nécessaire de lui en expliquer le motif. Dans le chapitre que nous ve-

nons de citer, nous avons eu en vue de faire connaître la situation du pays et les mœurs des habitants à l'époque où les Espagnols en firent la conquête. Dans celui-ci, nous nous proposons de décrire l'état actuel du pays et les mœurs telles qu'elles se présentent aujourd'hui : or, quelles que soient les modifications que la religion nouvelle et la civilisation européenne ont apportées dans les coutumes de ces peuples, ils ont dû conserver beaucoup de celles qu'ils avaient adoptées anciennement, soit parce que, dans bien des cas, le christianisme ne s'y opposait point, soit parce que la civilisation prend chez les divers peuples de la terre, surtout quand ils sont situés à une grande distance les uns des autres, un caractère particulier et national, qui ne s'efface jamais complétement; on retrouvera donc, dans les coutumes modernes des Indiens, bien des choses qui existaient déjà dès avant la découverte des Philippines par les Européens.

Mais même à cet égard il existe des nuances qu'il ne faut pas négliger. Ainsi, par exemple, l'Indien de Manille a pris beaucoup plus de mœurs européennes que ceux qui sont restés dans les provinces, et comme, d'un autre côté, ce sont, pour la plupart, des gens sans consistance et sans aveu qui affluent dans la capitale, il en résulte que les Indiens que l'on rencontre à Manille sont, en général, les hommes les plus mauvais et les plus vicieux qu'il y ait. Il ne faut cependant pas ajouter une foi implicite à tout ce qu'on leur reproche; il est certain que les écrivains espagnols ont été trop sévères à leur égard. S'ils sont paresseux, joueurs, *rateros*, c'est-à-dire que, quand l'occasion se présente, ils ne se font point de scrupule de voler des objets de peu de valeur, en revanche ils sont adroits, ils imitent tout ce qu'ils voient et ne manquent pas

d'intelligence. S'ils sont vindicatifs, jaloux, libertins, on parvient néanmoins à les rendre utiles lorsqu'on sait les châtier à propos, mêlant parfois les coups aux réprimandes, diminuant leur ration de riz et de poisson, retranchant les trois quarts de leurs gages; c'est du moins ainsi qu'en agissent envers eux les métis, mais aussi ils en sont cordialement détestés.

Les Cagayans surtout arrivent en foule à Manille pour se placer, n'ayant qu'une chemise et qu'un pantalon. C'est encore aussi légèrement vêtus qu'ils entreprennent le voyage d'Europe. Pendant la traversée, ils restent parfois, pendant huit jours consécutifs, sur le pont, exposés à une pluie battante, sans sourciller et sans se plaindre; un coup de rhum les restaure, et il y en a même qui le refusent et préfèrent leur bétel.

Parmi ces mêmes Indiens, il s'en trouve qui sont doués de qualités précieuses : libéraux et généreux envers leurs égaux, dans le besoin, ils partagent avec eux leur nourriture et leurs vêtements. Il y en a qui ont servi pendant une longue suite d'années dans la même maison sans toucher de gages et souvent même traités avec injustice. L'Indien s'attache au maître qui sait le corriger à propos et qui lui fait sentir sa supériorité sans le regarder pour cela avec un dédain orgueilleux. Les crimes contre les personnes sont très-rares à Manille et plus rares encore dans les provinces; on n'entend guère parler d'assassinats.

Les femmes indiennes partagent, à la vérité, plusieurs des défauts de leurs maris; mais elles sont plus laborieuses et plus sensibles qu'eux : ce sont souvent elles qui gagnent de quoi nourrir la famille; beaucoup d'entre elles savent lire et écrire, cependant moins généralement que les hommes.

Dans les campagnes, surtout parmi les classes un peu plus élevées où l'excès de civilisation et les mauvais exemples n'ont pas encore pénétré, l'Indien est bon, reconnaissant, généreux; il reçoit avec plaisir et fait les plus grands sacrifices pour accueillir convenablement le *castila* qui lui fait l'honneur de le visiter.

Nous avons déjà remarqué que l'Indien est plein d'adresse et grand imitateur; il fait tous les métiers tour à tour et sans apprentissage : cocher chez l'un, il sera laquais chez un autre et cuisinier chez un troisième; mais, d'un caractère mobile et qui se laisse facilement entraîner par les impressions extérieures, il sera excellent domestique chez un maître et détestable chez un autre. Timide et craintif, les reproches le touchent peu; les châtiments corporels sont plus efficaces. S'il reconnaît de la faiblesse dans son maître, il en abuse, tandis que sous un maître sévère il se laisse mettre les fers sans murmurer et marche même d'un pied ferme à la *horca*, au gibet.

A Manille, les Indiens sont sujets à s'enivrer; dans les provinces où ils sont plus sobres, ils obéissent à leur chef et surtout à leur pasteur. Nous avons déjà parlé, en diverses occasions, du pouvoir merveilleux que les religieux exercent sur le peuple : ils ont su lui inspirer l'amour du gouvernement et du roi, au nom de qui tout se fait; quand ils sont sous les armes, les Indiens ne connaissent que leur service, et ils se battent bien contre des ennemis égaux à eux en nombre.

Les Indiens les plus recommandables sont ceux des provinces de la Pampanga, de Cagayan, de Pangasinan, d'Ilocos et de Cébu : ceux-ci sont presque tous généreux, bons tra-

vailleurs, courageux, industrieux et capables; leurs défauts sont une dissimulation excessive, et une passion effrénée pour le jeu et surtout pour les combats de coqs. Ils sont tous naturellement artistes : musiciens, sculpteurs et dessinateurs.

A tout prendre, nous sommes convaincu que les Indiens seraient susceptibles de devenir bien meilleurs qu'ils ne sont; mais malheureusement on juge de tous par ceux que l'on voit à Manille, ce qui induit dans de grandes erreurs à leur égard. Pour qu'ils devinssent bons dans les mains de ceux qui les ont faits ce qu'ils sont, il faudrait qu'ils vécussent sous un gouvernement plus sévère et moins paternel, qui les punît quand ils l'ont mérité et leur fît rendre justice quand on a eu des torts envers eux. Plus d'un délit se commet parce qu'ils savent d'avance qu'il restera impuni et qu'il leur sera facile d'éviter les poursuites de la justice. Ce système d'indulgence, poussé à l'excès, amènera peut-être la perte de la colonie.

De même que tous les habitants des contrées intertropicales, les Indiens se marient jeunes. La nature, plus précoce chez eux, et souvent des unions anticipées, leur font désirer de consacrer ces unions par le sacrement qu'ils reçoivent conformément au rit catholique et sans qu'il soit précédé d'un mariage civil inconnu aux Philippines. Les fiancés éprouvent souvent de grandes difficultés pour se procurer les papiers nécessaires, surtout quand ils sont pauvres et qu'ils habitent des provinces éloignées; mais la production en est d'autant plus nécessaire que les Indiens ne se font aucun scrupule de se marier deux fois, et cela aurait lieu souvent si la loi n'était pas strictement observée; encore ne l'empêche-t-elle pas toujours, vu le peu d'ordre avec lequel les registres des paroisses sont tenus, et par la négligence des In-

diens eux-mêmes. L'un de nos domestiques, après avoir eu plusieurs enfants d'une jeune et belle Indienne, resta plus de deux ans sans pouvoir l'épouser et légitimer leur union, parce que le curé de son pueblo, Indien comme lui, n'avait pu lui envoyer son extrait de baptême ni lui délivrer un certificat attestant qu'il n'était pas déjà marié dans son pays.

Quelques-unes des anciennes coutumes concernant les mariages se sont conservées jusqu'à nos jours : ainsi le prétendu doit, pendant un temps plus ou moins long, servir en qualité de domestique dans la maison de son futur beau-père et lui faire des présents; mais, en revanche, il obtient souvent les faveurs de sa future avant le mariage. On a cherché à abolir cet usage si contraire aux bonnes mœurs et qui aurait des résultats bien plus graves encore si, après la rupture du mariage projeté, la jeune fille ne retrouvait pas facilement un nouvel époux; cette rupture a souvent lieu par la faute des parents, qui spéculent sur cette coutume, comme ils le faisaient autrefois, et renvoient le *baguntao* (fiancé) pour jouir du travail et des présents d'un nouveau prétendant.

Si cependant les deux jeunes gens s'aiment véritablement et qu'après que le fiancé a achevé son temps de service, le père refuse de lui donner sa fille, celle-ci quitte la maison paternelle et va se mettre sous la protection du *fiscal* de sa commune, de l'un des membres du tribunal ou de la municipalité (*ayuntamiento*), et bientôt après le mariage se célèbre. Au retour de la cérémonie, les vieillards donnent leur bénédiction à genoux devant de saintes images; après quoi viennent les

festins, les danses, les salves, les pétards et la musique.

Avant la conquête des Philippines les titres des chefs étaient à peu près les mêmes que chez les Malais, et l'on connaît encore, à Manille, des descendants du rajah Soliman, nom qui rappelle les rapports qu'ils eurent avec les mahométans. Quelques autres familles indiennes ont conservé leurs anciens noms, tels que les Lacandola, les Gatchalean, etc.; mais la plupart ont pris les noms des Espagnols qui marquèrent à l'époque de la conquête : ainsi l'on trouve, chez les Indiens purs, des Legaspi, des Ocampo, des Salcedo. Les descendants métis des Espagnols, des Chinois et des Indiens portent généralement des noms de saints, qu'ils font précéder de la particule *de* et le nom de baptême du *don*. Manille est remplie de don Juan de san Agustin, don Francisco de san Miguel, don Sebastian del Rio. Ils se traitent entre eux avec le plus grand respect et sont d'une politesse vraiment étonnante. Nous avons souvent entendu notre *sota* ou valet d'écurie appeler le cocher don Domingo.

Quant aux titres qu'ils prennent, ce sont ceux des emplois qu'ils occupent ou qu'ils ont occupés, soit comme membres du conseil municipal (*tribunal del pueblo*) ou comme gobernadorcillo; ce dernier se dit aussi *capitan*. Toutes ces qualifications se donnent également aux femmes : ainsi l'on entend tous les jours, par exemple, la femme du *teniente Domingo* se dire la *tenienta Maria*, ou celle du *capitan Juan* être traitée de *capitana Pilar*; il y a de même des *capitanes actuales* et des *capitanes pasados*. Après tous ces titres vient celui de *cabeza de barangay* dont nous avons expliqué plus haut la signification; celui qui le porte n'en est que médiocre-

ment flatté, parce qu'étant responsable de l'impôt qu'il doit percevoir, il lui devient souvent fort coûteux. L'avantage de ces titres est d'être un acheminement aux autres; il assure, d'ailleurs, à celui qui en est revêtu, la dénomination de *maguinon*, qui est l'équivalent du *caballero* espagnol ou de l'*esquire* anglais. Ainsi, dans les stances ou les chansons qu'ils improvisent dans leurs banquets, ainsi que dans les discours qu'ils adressent aux nouveaux élus aux fonctions administratives, on entend souvent les expressions de *maguinon-capitan-Juan*, s'il s'agit du mari, ou, s'il est question de la femme, celles de *maguinon-capitan-babay*, comme qui dirait l'*illustre capitaine femme*.

Dans son ménage, la femme indienne est une véritable esclave; c'est sur elle que tout roule : toute son intelligence est mise en œuvre pour lui créer des ressources, car le mari passe sa vie dans le repos, quoique ne possédant presque jamais du bien. S'ils font un petit commerce, c'est la femme qui le dirige; s'il y a une démarche à faire auprès d'une autorité ou d'un juge, c'est elle qui s'en charge, et elle réussit presque toujours bien mieux que son mari ne l'eût fait. Il y a néanmoins certaines provinces où les femmes se montrent plus timides et se bornent aux travaux intérieurs; elles cultivent leurs champs, récoltent le riz, le trient, soignent les bestiaux, ouvrent des boutiques de comestibles (*calenderias*), de chocolat, de confitures (*matamis poto*) et de *buyo* (masticatoire).

Beaucoup d'entre elles se font sages-femmes et acquièrent la réputation de *mabutin gilot* (bonne accoucheuse), surtout quand elles ont vieilli dans la pratique : elles ne sont jamais embarrassées; elles tranchent avec assurance dans les cas les

plus difficiles et les questions les plus ardues. Quand même la grossesse ne daterait que de quelques semaines, elles n'hésitent point à annoncer le sexe de l'enfant, et l'on ne manque pas de les consulter sur cette importante question. En attendant, elles sont d'une extrême ignorance et ont recours aux pratiques les plus imprudentes : telles sont d'abord l'application de briques chaudes sur le ventre en les pressant de toute leur force; puis la pression du haut en bas par un homme stylé à cette opération et que l'on appelle un *tenedor*. La femme est couchée sur une natte étendue sur le *seji* ou plancher de bambou de sa petite chambre; l'homme se place à sa tête et presse de toute sa force sur le fond de l'utérus pour hâter la sortie de l'enfant : il est sans doute inutile de faire observer combien sont graves les inconvénients de semblables pratiques. Les sages-femmes ne séparent l'enfant de la mère qu'après l'entière délivrance, et, pour empêcher l'air de pénétrer dans le corps de l'accouchée, elles placent le pied sur le vide causé par la sortie de l'enfant. Si l'accouchée éprouve une syncope ou une hémorragie utérine, ils la tirent avec force par les cheveux. Nous avons vu un singulier exemple de l'efficacité de cette pratique. Un jour on nous envoya chercher pour une femme en mal d'enfant qui avait été prise de convulsions simulant l'épilepsie; en attendant notre arrivée, on l'attacha par les cheveux au pied d'une table, et nous la vîmes revenir à elle sans avoir besoin d'aucun autre secours. Quand l'accouchement est terminé, on donne à la malade un verre d'eau fraîche, et on lui permet de manger du *basa basa*, c'est-à-dire du riz sucré nageant dans l'eau où il a été cuit. Pendant le travail on cherche à inspirer du courage et de la

confiance à la femme, en l'entourant de ce que la religion a de plus sacré, de crucifix, d'images de la Vierge et des saints, de cierges allumés. Après l'accouchement, le *biguis* ou tampon est appliqué au-dessous du bas-ventre et maintenu par une compression assez forte pour empêcher l'hémorragie. N'est-ce pas là la même idée que celle de la compression conseillée par M. le docteur Baudelocque neveu, et autres accoucheurs, dans le cas d'hémorragie?

Les Montescas et les Negritas accouchent presque toujours sans secours et sont souvent toutes seules quand les douleurs les prennent; alors elles se tiennent debout, s'appuyant le bas-ventre sur un bambou et le pressant fortement, pour imiter les mouvements du tenedor. L'enfant est reçu dans de la cendre chaude où la mère se couche à côté de lui : elle coupe le cordon avec un fragment de bambou affilé, une coquille d'huître ou une pierre, et le déchirement des vaisseaux sanguins, en mêlant leurs différentes tuniques, arrête plus sûrement l'hémorragie que toutes les ligatures possibles. Cela fait, l'accouchée va se plonger dans l'eau avec l'enfant et revient ensuite se coucher en se couvrant de feuilles.

Combien de fois l'observation de toutes ces pratiques, si barbares en apparence, ne m'avait-elle pas rempli à la fois de mépris et de crainte, tandis que des résultats satisfaisants venaient dans mainte occasion me prouver que plusieurs des moyens employés par ces médecins de la nature étaient couronnés d'un plein succès.

Les *mediquillos* ou petits médecins indiens sont très-nombreux à Manille, et chaque pueblo a son *vacunador* (vaccinateur), payé par la commune. Quoique les médecins

aux Philippines aient beaucoup emprunté à la pratique européenne, ils n'en ont pas moins des méthodes qui leur appartiennent en propre ou qu'ils ont empruntées aux médecins chinois, qui se trouvent en grand nombre dans la capitale. Les vieillards, surtout dans les campagnes, imitent les Montescos et vont chercher eux-mêmes les racines de certaines plantes qu'ils préparent et administrent sous toutes les formes : ils les font sécher et les râpent avec une queue de raie; ils sont en même temps herboristes, pharmaciens et médecins. Parmi leurs drogues, on trouve des astringents, des diurétiques, des purgatifs et surtout des sudorifiques très-puissants; ils emploient l'huile de coco d'une foule de manières; ils ont des baumes, des résines, des essences; ils frictionnent, avec du jus de bétel, le ventre des enfants affectés de dyssenterie; ils savent arrêter les convulsions et même les prévenir. Au moyen de la chaux vive, ils guérissent en fort peu de temps les panaris et les abcès, et les font avorter par l'application très-chaude d'herbes aromatiques cuites dans l'huile de coco.

Quoiqu'il n'entre pas dans notre plan de nous occuper en détail de la médecine des Indiens des Philippines et de celle des Chinois qui exercent à Manille, nous ne pouvons nous empêcher d'en dire encore quelques mots; il faudrait un volume entier pour décrire les méthodes nouvelles que nous avons vu pratiquer et les observations pleines de finesse qui nous ont été communiquées *. Il est triste d'être obligé de le dire, mais ce qui est certain, c'est que la science fera bien peu de progrès tant que l'on négligera l'expérience,

* Nous comptons publier plus tard quelques remarques à ce sujet.

pour demeurer attaché, comme on l'est en France et même dans toute l'Europe, à la routine de l'école. Il semble que nous devrions varier notre médication, plus souvent que nous ne le faisons, sinon d'après les individus, au moins d'après les circonstances. On assure que M. Raspail se propose de démontrer que la médecine n'a fait aucun progrès depuis Hippocrate. Aux Philippines, où les médecins exercent leur art sans aucun contrôle, ils varient à chaque instant leur méthode, par des applications et des essais nouveaux, quand ils reconnaissent que l'expérience ne leur fournit pas des moyens suffisants.

Les Indiens soutiennent que l'air joue un grand rôle dans toutes les maladies, et les Chinois ajoutent que c'est le défaut d'équilibre entre le froid et le chaud et la lutte perpétuelle entre ces deux principes qui sont la cause de toutes les perturbations qui affligent notre économie : il serait difficile d'affirmer qu'ils ont complétement tort ou raison. Peut-être un jour examinerons-nous, dans un ouvrage spécial, jusqu'à quel point ils se rapprochent de la vérité, au milieu de la foule d'absurdités dont ils l'obscurcissent.

Or c'est pour extraire l'air que les Indiens emploient un grand nombre de topiques et de répercussifs. Le *tandoc*, instrument de leur invention et qui sert à cet usage, est un bout de corne de buffle percé à l'extrémité et qui, appliqué par aspiration, fait l'effet d'une ventouse ; on le ferme par une feuille ou une pellicule de bambou placée au moment convenable pour maintenir le vide. Ainsi appliqué, par exemple, dans le dos et le long de la partie postérieure du cou, on le promène du haut en bas (*astiran tandoc*), ce qui produit un effet beaucoup plus fort que nos ventouses ordi-

naires. Nous voudrions pouvoir décrire ici en détail le *bantil* et le *sobar*, qu'appliquent les *tandoqueros* de profession, mâles ou femelles.

C'est pour rétablir le bon accord entre le chaud et le froid qu'ils administrent certains remèdes ayant l'une de ces deux qualités. Quand ils parlent d'un fruit ou d'une plante, ils disent que l'un est chaud et que l'autre est froid. Ils pratiquent aussi le *pisil* ou massage, qui délasse presque immédiatement les membres fatigués et dispose à un sommeil paisible : c'est une espèce de magnétisme dont nous avons nous-même ressenti les effets les plus salutaires, lors de la dyssenterie dont nous fûmes si gravement attaqué et qui se prolongea sans interruption pendant huit mois.

On ne saurait douter que les remèdes qu'ils emploient ne soient héroïques, car ils en obtiennent des cures merveilleuses; il ne faut jamais nier par système les choses que l'on n'a pas vues. Nous avons été témoin de fréquentes guérisons opérées par le *sinkat,* par le *ginseng*, panacée des Chinois, par l'*âkâ*, par quelques espèces particulières de thé. Nous aussi, nous avons fait avec succès l'emploi de quelques-uns de ces remèdes, de l'âkâ, par exemple, qui jouit à Manille de la plus haute confiance dans les affections des bronches et des poumons. Le digne archevêque don José Segui nous engagea vivement à le prescrire dans l'hôpital dont nous étions chargé, et nous eûmes tout lieu de nous féliciter d'avoir suivi son conseil.

Les Chinois possèdent encore des emplâtres agglutinatifs, maturatifs, suppuratifs, dessiccatifs, très-énergiques.

On s'étonnerait à tort, ce nous semble, des progrès que la médecine pourrait avoir faits en Chine, où elle n'est

fondée que sur l'expérience, la meilleure base, à notre avis, surtout quand elle est éclairée, comme elle l'est en Europe, par les flambeaux de l'anatomie et de la physiologie; on aurait tort, disons-nous, de s'en étonner, puisqu'au moment où les Européens pénétrèrent pour la première fois dans cet empire, ils y trouvèrent une industrie si avancée. Puisque l'on y connaissait l'imprimerie, la poudre à canon et la boussole, pourquoi n'y aurait-on pas eu des remèdes contre les convulsions et la migraine? Nous venons de citer la migraine, parce qu'après avoir vu les Indiens guérir cette affection avec une promptitude incroyable, nous avons voulu essayer de leur méthode qui nous réussit merveilleusement, et l'ayant expérimentée, par curiosité, après notre retour en France, nous avons été bien aise, en maintes circonstances, d'en constater l'efficacité.

Les Indiens se nourrissent principalement de riz crevé dans l'eau appelé *canin* en langue tagale et *morisqueta* en espagnol; c'est le pain des indigènes de cet archipel. Cuit dans tout juste assez d'eau pour qu'il y baigne, on retire le feu de dessous lorsqu'il est resté à sec, après une demi-heure d'ébullition. Deux *chupas*, chacune formant le contenu d'un verre à boire, de riz que l'on cuit suffisent pour la journée d'un homme. Leur plat favori est le *goulay*; c'est un ragoût fait de viande ou de poisson avec un peu de tamarin, et auquel ils ajoutent les feuilles de certaines plantes qu'ils varient à leur goût et qu'ils cultivent dans les jardins qui entourent leurs habitations. Le *sinigan* est un autre ragoût ressemblant assez au goulay, et dont ils boivent le bouillon, tout en mangeant la viande. On consomme beaucoup de poisson sec dans toutes les provinces, et le poisson frais est

si abondant, que souvent les Indiens ne vont le pêcher qu'au moment où l'on met le riz sur le feu, ce qui leur est d'autant plus facile que tous les villages et jusqu'aux moindres maisons isolées sont toujours situés sur le bord, soit de la mer, soit d'un lac ou d'une rivière. Leurs assaisonnements sont le sel, le piment et l'aromatique *paxio*. Le *houlan* est encore un de leurs plats favoris.

La chair de buffle, de bœuf ou de cerf, salée et séchée au soleil, forme ce que l'on appelle du *tapa;* c'est un mets délicieux, quand l'animal dont la chair a servi à le composer était jeune et tendre, et qu'il est récemment préparé ; autrement l'odeur en est souvent très-forte. Les Indiens ne l'emploient pas seulement comme un aliment dont ils sont très-friands, il fait encore partie du régime obligé dans certaines maladies des voies digestives, quand l'épuisement des forces fait perdre l'appétit. Le cochon de lait rôti à une broche de bambou suspendue en plein air sur deux chevalets et au-dessus de charbons ardents est un plat réservé aux grandes occasions et qui se sert avec une sauce brune de fort bon goût. Du reste, ces Indiens sont si sobres, qu'ils se contentent volontiers de leur riz tout seul assaisonné d'un peu de piment rouge (*chile*) ou de petit piment de la grosseur d'un grain d'orge, qui cause une sensation de brûlure sur une bouche délicate; ou bien encore d'un peu de miel ou de sucre.

Les Indiens font trois repas, le déjeuner, le dîner et le souper ; ils prennent ces repas dans la cuisine, où il y a ordinairement une petite estrade en bambous autour de laquelle ils se placent en rond et *en cuclillas*,, c'est-à-dire assis sur leurs talons. Au milieu se place le grand plat de morisqueta où tout le monde prend ordinairement le riz avec la

main et le pose quelquefois sur une feuille ou une assiette que chacun a devant soi. Le plat principal est entouré de différentes sauces au vinaigre de tuba, de fruits confits au vinaigre de Castille et de *soya* chinois, dont ils sont extrêmement amateurs. Les fruits de toute espèce trouvent place aussi dans leurs repas quand ils peuvent se les procurer.

Il est curieux de voir la manière dont ils prennent la morisqueta avec les cinq doigts, la trempent dans les sauces ou les hors-d'œuvre, la portent à la bouche et en facilitent l'introduction en poussant la portion qu'ils ont prise avec le pouce replié dans le creux de la main. Ils ont, en général, bon appétit.

L'étranger qui arrive aux Philippines éprouve, dans les commencements, une répugnance assez naturelle pour cet usage, si différent de celui de l'Europe; mais il finit peu à peu par s'y accoutumer et parfois même il accepte le *bocadito,* quand il lui est offert par la main blanche d'une jeune Manilaise qui ressent un plaisir particulier à manger avec les doigts, comme elle le faisait chez sa *mama* (nourrice). Quand le repas tire à sa fin, on apporte différentes sucreries appelées *matamis*, telles que le calamaï de coco (*calamai latil*), le sucre de Buri de la Laguna, la *panocha* brunâtre ou confiture de Chireta, et le miel dans les régions montagneuses; après quoi un *tabo* ou tasse en coco pleine d'eau arrose ces divers mets, et le tout finit par la cigarette et l'inévitable *ichu* ou *buyo*, mastication de bétel d'arec et de chaux éteinte.

Après le dîner, qui est le repas le plus solide, on fait communément la sieste.

Nous avons dit plus haut que les Indiens sont fort sobres,

rien n'est plus exact quant à leur ordinaire et lorsqu'ils sont seuls chez eux. Cela est si vrai, qu'un Indien, dans les provinces les plus chères, n'a pas besoin de plus d'un réal de plata et demi par jour pour vivre, et, comme les journées leur sont payées à raison d'un réal, plus la nourriture, on voit qu'il leur serait très-facile d'amasser de l'argent s'ils étaient moins paresseux et moins imprévoyants; mais cette imprévoyance va si loin, qu'il n'y a pas un ouvrier qui possède assez d'argent pour acheter la matière nécessaire aux travaux qu'on lui commande : au menuisier il faut en avancer pour le bois, au blanchisseur pour le savon, et ainsi de suite.

En attendant, cette sobriété les abandonne, et ils deviennent gourmands et magnifiques quand ils invitent des convives à leur table, et surtout quand ils reçoivent un *castila,* c'est-à-dire un blanc, car pour eux tout blanc est un Espagnol. Ils traitent surtout leurs amis quand il se fait chez eux un mariage ou un baptême, et même quand il y a un décès dans la famille. Si l'un d'eux est nommé gobernadorcillo ou capitaine du pueblo, rien ne leur coûte pour célébrer cet heureux événement. Le festin est souvent servi à l'ombre d'arbres touffus, à la proximité de la cuisine, disposée aussi en plein air; l'abondance des mets et l'air de fête répandu partout rappellent le dîner des noces de Gamache. Une joie bruyante règne parmi les convives, de nombreux toasts sont portés aux *maguinones capitan lalaqui y babay;* des vers sont récités en leur honneur; des applaudissements répétés retentissent accompagnés d'une musique d'assez bon goût et entremêlés de salves tirées par des *versos*, petits canons verticaux qu'on a empruntés, pour

cette occasion, à la paroisse. Pour commencer la journée, la messe a été entendue par tout le corps municipal en habits de cour, costume de rigueur, qu'ils portent avec une gravité admirable; le repas terminé et les têtes échauffées par le vin de coco, on n'entend plus de toutes parts que des chants joyeux; les *comintangs* et les airs nationaux tagales et pampangas accompagnent les danseuses du village que l'on a payées pour animer la fête.

Lorsque le repas a lieu à l'occasion d'une cérémonie religieuse, comme, par exemple, lorsqu'un jeune Indien vient d'être ordonné prêtre, tout reste sérieux et grave pendant le repas, et ce n'est que dans la soirée que la musique et la danse reprennent leur empire : alors le Tagale cède sa place au *compari* castila qui ne dédaigne pas de servir de danseur à la gracieuse et naïve niña de Manille. Plus d'une fois nous avons pris part à ces fêtes si pittoresques, dont le souvenir ne s'effacera jamais de notre mémoire.

L'eau est la boisson ordinaire des Indiens, qui ne boivent pas autre chose à leurs repas, et, selon la coutume espagnole, seulement après avoir fini de manger. Combien de fois ne les avons-nous pas vus avec étonnement avaler avidement, pendant une demi-heure, force poignées de riz légèrement humecté d'un peu de bouillon de sinigan aux tamarins, ou de viande de *paxio* aromatisée, qui cause un flux abondant de salive, et tout cela sans boire! Dans le cours de la journée, ils boivent quelquefois un peu de vin de coco (*alac nioc*), qui se débite dans des *estanquillos* privilégiés, dont le gouvernement accorde l'exploitation comme une faveur à des veuves d'anciens serviteurs, moyennant un loyer de 4 à 5 piastres. Les grands dépôts du gouvernement sont dans

la province de la Laguna, féconde en cocotiers; la tuba, la cagellada (orangeade), la tamarindada, faite avec la séve du cocotier, l'eau sucrée, l'eau de coco et quelques autres boissons rafraîchissantes que colportent les Chinois de Manille, se prennent aussi entre leurs repas.

Les Indiens, tant hommes que femmes, mettent le plus grand soin à tout ce qui a rapport à la propreté du corps, et ceux-là peut-être plus encore que celles-ci; ils se baignent et se lavent tous les jours à la rivière et au moins deux fois par semaine à la maison; c'est pour eux un plaisir autant qu'un besoin. Le bain que l'on prend chez soi consiste à se verser sur la tête une cruche d'eau, au moyen d'une demi-écale de noix de coco, contenant la valeur d'une bouteille, que l'on remplit et que l'on se vide à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien dans la cruche, qui est fort grande; cela fait, ils se lavent la tête avec de l'eau de *gogo*, c'est-à-dire de l'eau dans laquelle on a introduit un fragment d'écorce d'un gros arbre de la famille des *mimosa* que l'on appelle *gogo*. Cette écorce contient un principe alcalin fort actif qui fait mousser l'eau comme ferait du savon et lui communique une couleur nankin foncé. Il décrasse parfaitement la tête; mais, lorsqu'on s'en sert, il faut avoir soin de fermer les yeux, parce qu'il les irriterait et y causerait une cuisson désagréable.

Hommes et femmes laissent croître l'ongle du pouce droit; les premiers pour pouvoir pincer de la viguela à douze cordes ou du bandolon, espèce de guitare qui en a trente; les secondes pour mieux coudre et plisser.

Le costume des hommes est à peu près le même dans tout l'archipel, sauf quelques légères modifications dans cer-

taines provinces; nous ne décrirons que celui des Tagales : un pantalon dit de *jareta*, à cause de la façon dont il est fait, en étoffe de soie ou de coton le plus souvent rayée, maintenu à la hauteur de la taille, tant par une coulisse passée dans une gaîne qui l'entoure par le haut que par une ceinture ou un simple mouchoir noué autour du corps, et dont les replis forment les poches; une chemise unie ou brodée, en coton, en sinamay ou piña, très-bien empesée, tombant jusqu'à quatre doigts au-dessus du genou et toujours hors du pantalon; un chapeau à l'européenne, souvent un bambou ou rotin; quelquefois un *salacot* ou chapeau à la mode du pays, ou bien un mouchoir noué autour des tempes et négligemment plié de différentes manières; un rosaire en corail et or avec nne médaille d'or au cou; enfin un scapulaire suspendu sur la poitrine, tel est le costume le plus général parmi les Indiens. On dirait que, lorsque ces peuples adoptèrent pour la première fois, du moins en partie, le costume européen, ils commencèrent par remplacer l'écorce dont ils couvraient leurs parties naturelles par le pantalon, et que ce ne fut que plus tard qu'ils prirent la chemise, qu'ils ne songèrent pas à renfermer dans le pantalon, jugeant qu'il était pour le moins aussi rationnel de la laisser en dehors : depuis lors tout resta en cet état.

Les Tagales coupent leurs cheveux court et rasent les petits cheveux du derrière de la tête de manière à ne laisser subsister qu'un demi-cercle exact, dont la partie convexe est par le bas. Les hommes d'une classe plus élevée laissent croître, à la partie supérieure et postérieure de la tête, une petite queue de 20 à 30 centimètres de long, qu'ils relèvent et passent sous leur chapeau. Les uns prétendent suivre en

cela la mode chinoise, les autres celle de l'Europe. Les Bisayas laissent croître tous leurs cheveux comme les Malais, et les femmes s'entourent la tête d'un mouchoir. Les Zambales en rasent la moitié comme les Japonais; tous les Montescos se couvrent la tête d'un mouchoir qu'ils placent à peu près de la même manière que les Malais.

Dans les provinces du nord de l'île de Luçon, les habits des Indiens sont bruns ou d'un bleu noirâtre; mais, dans d'autres provinces, les couleurs et les rayures en sont extrêmement variées et l'étoffe d'une finesse admirable. Les fonds sont souvent blancs avec des raies de toutes couleurs, et l'étoffe en est du sinamay ou du nipa de soie et coton. Le col, la poitrine et les manchettes de la chemise sont brodés avec goût et délicatesse. Le pantalon se porte blanc, ou bleu, ou noir; dans ces deux derniers cas, il est en soie. Nous parlerons plus tard de ces produits de l'industrie indigène qui font l'admiration du monde entier.

Les vêtements des Indiens présentent une différence notable selon le plus ou moins d'opulence des personnes : celles qui sont riches portent des tissus ornés, brodés avec la plus grande élégance; elles y joignent une épingle en brillants d'une grande valeur, ou d'autres pierreries, ainsi que des perles et de l'or. Il n'est pas rare de leur voir des diamants du prix de plusieurs millions de francs. Leur chapelet est souvent en perles fines. Leur mouchoir de piña a coûté 80 f., et leur chapeau de *nitong,* qui est si fin qu'on peut le mettre dans la poche, a exigé plusieurs années de travail. Un *salacot,* brodé et couvert d'argent, les préserve du soleil et de la pluie, et a, de plus, l'avantage de pouvoir leur tenir lieu d'oreiller pour dormir. La forme du salacot est celle d'une

petite ombrelle ouverte de 18 pouces de diamètre sur 6 de profondeur et dont la circonférence forme un cercle parfait; le centre présente, à l'intérieur, un bourrelet circulaire tissu en rotin, pour recevoir le haut de la tête. Le cadre et le tissu de ce salacot sont ordinairement en bambou ou rotin verni en noir; quelquefois en peau très-forte de l'*uguaña* (*nitong* ou *nito*), espèce de fougère d'une grande finesse, dont l'écorce sert aussi à faire les chapeaux qui se fabriquent en si grande perfection dans les provinces de Camarines, d'Albay et de Bulacan, où ils se vendent fort cher. Les Indiens regardent ces chapeaux comme un des objets les plus précieux qu'il possèdent; ils les donnent, les reprennent, les jouent, et s'en servent, en quelque manière, comme d'une monnaie courante. L'histoire d'un chapeau indien, passant par tant de mains et subissant tant de vicissitudes, serait fort curieuse à faire.

Quelques vieillards conservent encore le long pantalon de soie appelé *saya saya,* dont les parties inférieures sont brodées et que portaient anciennement les maguinones des pueblos. Leur chemise de sinamay, toujours portée par-dessus le pantalon, est recouverte de la *chupa,* veste en drap ou en printanière. Un fichu rayé de vert, mis en sautoir, et un chapeau de forme antique, conservé depuis cent ans peut-être dans la famille, complètent leur costume. Dans les provinces d'Ilocos et de Cagayan, où il fait plus froid, la chupa et tout le reste de l'habillement sont faits de manière à couvrir davantage. Les jours de grande cérémonie, le costume se montre dans tout son éclat; les gobernadorcillos, tant *actuales* que *pasados*, se montrent en habit noir coupé à l'ancienne mode de cour française, le claque à plumes sous le bras, la

canne à pomme d'or et à cordons et glands à la main, comme marque de commandement, et l'épée au côté. Les *pasados* sont habillés comme les *actuales*, sauf l'épée qu'ils ne portent pas : les uns et les autres sont chaussés de souliers fins ou de pantoufles du genre des *chinellas* ; cette dernière chaussure est surtout d'usage en province.

Les Montescos s'habillent à peu près de même que les Indiens, si ce n'est qu'ils se couvrent la tête d'un mouchoir à la manière des Malais, surtout quand ce sont ceux que l'on appelle des *remontados*. Ceux-ci ont conservé beaucoup des habitudes qu'ils avaient lorsqu'ils vivaient dans les pueblos, et leurs descendants les imitent; c'est ce qui fait que quelques corrégidors étaient parvenus à créer parmi eux des gobernadorcillos, auxquels ils donnaient un bâton, signe de commandement dans la colonie, avec une pomme en ferblanc, et pour brevet une vieille bulle imprimée. Ainsi, par exemple, dans l'île des Negros, M. de Cordova avait réussi à soumettre un assez grand nombre de ces remontados qui étaient devenus fort dociles. Cet habile administrateur avait obtenu d'eux qu'ils ouvrissent des routes et construisissent des camarines ou hangars, pour la commodité des voyageurs qui traversaient l'île par la montagne de Tipasi et allaient s'embarquer à Dumaguete, pour passer le Tañon et se rendre à Cébu. Ces remontados portent autour du cou des médailles et des pièces de monnaie, et la plupart vont presque nus.

Le *boloc* est un couteau d'environ 1 pied de long, pointu et fort, que les Indiens portent dans une gaîne de bois et qu'ils placent par derrière dans le mouchoir qui leur sert de ceinture. C'est une arme redoutable dans leurs mains, et en

même temps un instrument dont ils se servent pour une foule d'usages différents; à la cuisine, à la chasse et même en guise de canif : on est étonné de les voir faire des ouvrages si minutieux avec un couteau si lourd. Ils ne s'en dessaisissent jamais et l'ont presque toujours à la main, afin de pouvoir s'en servir d'un moment à l'autre : il y a de ces bolocs dont le manche est monté en argent et orné de pierres précieuses, comme le cric que les Malais portent au côté. C'est avec ce couteau que les Indiens préparent le *nito*, le bambou et le rotin dont ils font les chapeaux et les *petaquillas* qui, par la finesse des filaments dont ils sont composés, font l'admiration de tout le monde. Le *balarao* est une espèce de poignard court et très-aigu, arme traîtresse et facile à celer. C'est avec le balarao, caché dans la manche d'un prisonnier évadé, que le digne et brave lieutenant-colonel de Cordova fut assassiné, après avoir été assailli par six autres prisonniers qui avaient conspiré contre lui avec les troupes.

Le costume des femmes, de même que celui des hommes, varie peu d'une province à l'autre, mais seulement selon le plus ou moins d'opulence des personnes, car le fond se ressemble chez toutes. Leurs cheveux relevés à la chinoise forment par derrière l'élégante coiffure appelée *pousoud*, qui n'est autre chose qu'un nœud fait sur la main gauche par la main droite. Ce nœud est traversé par une double aiguille (*aguja de pelo*, qui, dans le pays, se prononce *pilo*) dont la tête est en argent, en or, en perles ou en brillants, et qui, placée par le côté, sert à le consolider. Avant de se coiffer, les Tagales expriment sur leur chevelure, qu'elles laissent flotter sur leurs épaules et qui est si longue qu'elle traîne

parfois jusqu'à terre, le suc d'un petit limon appelé *agridulca* et qui leur communique une odeur très-agréable; elles l'oignent aussi d'huile de coco *oloroso*, dans laquelle on a mis infuser des *sampaguitas* et autres fleurs odoriférantes, et c'est quelques heures plus tard, quand les cheveux sont bien secs, qu'elles les relèvent pour former le *pousoud*.

Mais le soin de leur belle chevelure n'est pas le seul dont les Indiennes s'occupent; elles nettoient, chaque jour, leurs talons avec la pierre ponce et leurs mains avec l'agridulca. Toutes mâchent habituellement le bétel (*buyo*) qui communique à leur salive une vive couleur rouge, dont leurs lèvres se teignent; elles mêlent quelquefois au bétel de la cannelle ou de l'anis vert, pour rendre leur haleine plus douce, et la plus grande faveur qu'elles puissent accorder à leur futur époux est de lui passer le bol appelé *sapa*, qu'elles ont déjà commencé à mâcher. Les femmes sur le retour se teignent les cheveux avec une préparation dont l'huile de coco fait la base et qu'elles préfèrent à la pommade, qui, selon elles, les fait tomber. Quand elles commencent à perdre leurs cheveux, elles portent de fausses tresses (*postisos*). En place de pâte d'amandes, elles se lavent les mains avec du riz cuit; et il y en a qui poussent la coquetterie jusqu'à se peindre les talons en rouge avec du vermillon, parce que, ne portant pas de bas et leurs pantoufles (*chinellas*) n'ayant pas de quartiers, on voit leurs talons quand elles marchent. Du reste, rien ne saurait être plus coquet que leur manière de marcher : elles tortillent les hanches et mesurent leurs pas; balançant avec grâce les bras et les mains, et faisant, selon leur expression, *les yeux endormis* (*mapugnai namata*). Leur

chaussure, qui traîne et claque, forme un bruit cadencé; enfin elles ne négligent rien pour montrer de la grâce et ce qu'elles appellent du *salero* (du piquant).

Et tout ce qu'elles en font, c'est pour plaire au *castila* pour qui elles avouent leur faiblesse; elles sont surtout fières quand elles peuvent dire qu'elles ont la peau blanche, qu'elles feraient beaucoup mieux d'appeler jaune, croyant se distinguer par là des autres Indiennes qui ont le teint plus foncé, mais qui, en revanche, conservent beaucoup mieux qu'elles leur beauté et leurs formes.

Elles portent une espèce de jupon (*saya*) de coton rayé (*cambayas*) dont elles choisissent les couleurs selon leur goût, et qui sont ordinairement rouges, jaunes ou vertes. La longueur de la pièce est de 3 vares (3^m,48) y compris les deux chefs, ayant ensemble 65 centimètres, et dont la rayure est différente et plus serrée. Ces étoffes venaient, dans l'origine, de Madras, par pièces de deux sayas et valaient jusqu'à 50 piastres la pièce : c'était un grand objet de luxe auquel les habitants riches pouvaient seuls atteindre. Bientôt les négociants français et anglais en apportèrent d'Europe, ce qui en fit baisser considérablement le prix; les cambayas françaises, plus fortes et de meilleur teint, furent préférées et le sont encore, car elles se vendent aujourd'hui, en détail, à 5 piastres la pièce.

Sous la saya, les femmes ont une espèce de jupe de coton blanc qui tient lieu de chemise, et, par-dessus le tout, le *tapis*, pièce d'étoffe de soie ou de coton rayé, de fabrique indigène, et dont les raies, qui ont 1 pouce de large, sont toujours de couleurs foncées. Le tapis a 2 1/2 vares (2^m,17 de long sur 1^m,30 de large; elles s'en enveloppent le corps

et la ceinture de manière à dessiner leurs formes, et, comme elles n'ont aucun moyen de l'assujettir, l'extrémité de ce vêtement vient s'engager au niveau du creux de l'estomac. Les tapis de soie se fabriquent à Balivat, dans la province de Bulacan, et ceux de coton à Tondo, à Ilocos et dans quelques autres provinces. Les tapis sont un objet de fabrique particulier au pays : il s'en fait bien aussi en Chine, mais ils ne sont ni aussi solides ni d'un teint aussi ferme que ceux des Philippines; car, quoique la soie dont les Indiens se servent vienne de la Chine, ils y ajoutent une certaine préparation qui la rend inaltérable.

La chemise des Indiennes, vêtement qui, du reste, ne ressemble en rien aux chemises des femmes d'Europe, est ordinairement en coton blanc bleuâtre ou en sinamay, ou même en nipis blanc, uni, brodé ou ombré : la soie, que l'on mêle aux fibres des feuilles du *Phormium tenax*, y forme des raies de couleurs tranchantes. Cette chemise est, à proprement dire, un corsage ample à manches longues que l'on retrousse ; elle est brodée sur les bords et retombe carrément à la hauteur de la ceinture, de manière à dérober la vue du sein aux regards indiscrets, quoique la transparence du tissu, qui ne se double jamais, ne laisse que peu de chose à deviner : du reste, toutes les fois qu'une femme lève le bras, la chemise, qui se dérange, découvre un sein qui, bien que volumineux, est toujours ferme et droit même dans les femmes qui ne sont plus jeunes ; c'est un avantage qu'elles doivent à l'absence du corset. Les habitants du pays distinguent dans les femmes deux espèces de seins qu'ils appellent, l'une *soutoutaïou*, seins droits, et l'autre *soutou giga*, seins tombants. Les Espagnols désignent les premiers

sous le nom de *pechos parados*, et les seconds sous celui de *pechos caidos* : les uns et les autres sont également fermes et durs, on les dirait de marbre. Il n'y a point de pays au monde où ce caractère particulier de beauté soit porté aussi loin qu'aux Philippines.

Quelquefois, quand elles sortent, les femmes riches portent autour du cou un mouchoir de coton, de gaze ou de piña brodé, et, dans les jours de gala, elles l'attachent avec une épingle en diamants ou en perles qui fait encore ressortir la finesse du tissu.

Leur chaussure est fort singulière : elle se compose de *chinellas*, espèce de pantoufles n'ayant qu'une semelle et une empeigne, et qui ne renferme que les doigts des pieds, encore le petit doigt n'en est-il point couvert; il sert à la maintenir et à empêcher qu'elle ne quitte le pied. Le bout dans lequel entrent les doigts est en velours de couleur, brodé en soie, en or et en argent entremêlés de perles et de pierres précieuses; la semelle est doublée en rouge à l'intérieur, de sorte que, quand les femmes marchent en faisant claquer leurs *chinellas*, cette couleur éclatante fait ressortir la petitesse et la forme gracieuse de leur pied. On ne comprend pas comment elles peuvent marcher vite avec une semblable chaussure et moins encore courir, danser, sauter, valser, descendre les escaliers, et cependant elles y sont si accoutumées, que, le plus souvent, elles ne se servent pas même du petit doigt pour la maintenir, et le renferment avec les autres. D'après nos observations, les Indiennes ont le pied aussi petit ou même plus petit que celui des Chinoises auxquelles on n'a pas fait subir l'opération barbare inspirée par la jalousie, qui consiste à le leur casser et atrophier.

Les femmes portent un chapelet (*rosario*) en corail ou en perles fines, avec treize perles en or plus grosses que les autres et une médaille en cuivre ou en or représentant, d'un côté, la vierge de Guadalupe ou de Mexico, et, sur le revers, l'inscription *Non fecit taliter omni nationi* (elle n'en a pas fait autant à toute nation). Ces médailles étaient autrefois apportées du Mexique par les religieux qui, seuls, avaient le droit de les vendre à toutes ces populations; aujourd'hui, la vente en est libre pour tout le monde. Tous les Indiens, hommes et femmes, et même beaucoup d'Européens portent sous leur chemise un scapulaire, pièce de drap rouge de 30 lignes, en carré, imprimée d'un côté à l'effigie de la Vierge del Carmen, et avec une croix de l'autre; les femmes le portent autour du cou à côté du chapelet, et les ornements en sont plus ou moins riches selon la fortune. Un livre explique les priviléges qui y sont attachés et les indulgences que le pape a attachées à son usage.

La courroie de Saint-Augustin, le cordon de Saint-François, la ceinture de Saint-Thomas sont les marques distinctives des diverses confréries; tous ceux qui en font partie, s'ils ne les portent pas ostensiblement, les possèdent toujours chez eux et les ont en grande vénération.

Les enfants des Indiens vont presque nus dans l'intérieur des maisons jusqu'à l'âge de cinq ou six ans; ceux des gens riches sont mis avec élégance les jours de fête; leurs habits sont de la même forme que ceux de leurs parents; on leur rase la tête en ne leur laissant qu'une couronne de cheveux comme celle des moines, dont on leur fait même souvent porter l'habit par dévotion. Les petites filles portent leurs cheveux retombant naturellement; on couvre la tête des

nouveau-nés de fichus ou de petits chapeaux à plumes de différentes couleurs, ornés de broderies en or, de dentelles et de gaze; on leur met autour du cou des dents de caïman ou des pepins de cava rouge que l'on regarde comme des préservatifs contre différentes maladies.

L'enfant qui vient de naître est presque toujours exposé au grand air et laissé en liberté étendu sur une natte, c'est tout au plus si la nuit on le couvre d'un linge; il y a cependant sur sa natte quatre petits oreillers dont un *abrasador*, destiné à être placé entre ses jambes aussitôt qu'il saura s'en servir comme le font tous les adultes, de la manière que nous expliquerons plus bas.

La construction des cases indiennes, car elles ne méritent pas le nom de maisons, est la plus simple possible, quoique, comme de raison, la fortune et la position de leurs habitants y apportent quelques modifications. Toutes sont en branches et en feuilles de palmier (*nipa*) attachées avec des liens en rotin et posées sur quatre piliers (*arigues*) ou davantage selon leur grandeur, et qui forment les soutiens et comme les fondations des maisons de nipa et de caña. Les localités exigent qu'elles soient construites ainsi pour pouvoir résister soit à l'humidité, soit aux tremblements de terre, et l'on devrait imiter cette manière de bâtir dans tous les pays situés sous ces parallèles. A Java, où l'on a adopté un autre mode et où l'on habite le rez-de-chaussée, on est fort sujet aux fièvres intermittentes. Ces piliers sont faits de bois inaltérables tels que le molave, le banave et autres; les plus pauvres se contentent de les avoir en palma brava, espèce de palmier qui ne dure pas longtemps, et leurs petites maison-

niettes, qui n'ont que 8 ou 10 pieds carrés, peuvent à peine les contenir.

A 4 pieds de terre, on étend sur ces piliers un plancher de bambous (*sagi*) coupés par petites tringles d'un centimètre d'épaisseur, soutenues par des troncs bruts de palmiers courant d'une arigue à l'autre, unis et attachés sur des traverses dépendantes.

Dans ces étroites maisonnettes, une natte commune est étendue par terre et couverte d'un moustiquier : là, couchent pêle-mêle homme, femme, enfants, vieillards, jusqu'aux amis; ils fument leur cigarette, mâchent le reste de leur buyo, et la *sapa* s'y passe sans nul inconvénient.

Quelques arbres entourent la maison; c'est un aréquier, un bananier et quelques cocotiers, tandis qu'un petit jardin potager est planté en légumes (*goreluy*). Là se trouvent les ressources du ménage, où figurent toujours des *calebasas*; un enclos de bambous d'une espèce particulière, solides et fort grêles, mais épais dans leurs parois (*caña baja*), en ferme les approches.

Leurs ustensiles de ménage se composent d'un mortier (*losong*) avec deux pilons qui sont toujours placés dans la petite cour d'entrée, et qui servent à piler le riz pour le débarrasser de son écorce; de bambous en place de vases, de tasses en écale de coco et de cuillers faites avec l'écorce; de quelques marmites que remplacent parfois des fragments de coco vert dans lesquels ils peuvent faire cuire leur riz à la rigueur sans eau; enfin un de ces couteaux appelés *bolocs*. Voici en quoi consiste le mobilier de la maison : quelques bancs ou sagis fixés à demeure contre les parois de la salle,

une espèce d'escabeau de la même matière pour servir de table, un *tinjoy* chinois à l'huile de coco et au *tinsin* de *chincheou* pour lampe, quelques torches de jouepi résineux, une sainte Vierge, un crucifix, des nattes, un petit panier à buyo avec des feuilles de bétel, de la noix d'arec et de la chaux pour préparer le masticatoire; enfin, pour compléter l'ameublement, il y a un instrument de musique, soit guitare ou flûte.

Il va sans dire que les personnes riches ont des maisons plus grandes, plus commodes et mieux ornées : celles-ci sont peintes et décorées avec luxe; elles sont, comme les autres, couvertes en palmier ou nipa, mais, au lieu d'être tout entières en nipa, elles sont fermées à l'extérieur par des planches. Les *arigues* sont toujours au nombre pair, et il y en a d'autant plus que la maison est plus grande; elles sont réunies entre elles par une muraille au-dessus de laquelle se trouvent les constructions en bois peint de différentes couleurs. Les fenêtres, qui sont des espèces de volets à coulisses, ont des carreaux de 4 pouces carrés, garnis, en place de verre, de coquilles de nacre blanche appelées *conchas*, qui servent à intercepter les rayons du soleil, dont on se défend quelquefois, en outre, par des persiennes vertes. Les cloisons des maisons de nipa sont en feuilles de palmier, *saouale*, avec des portes en bambou à coulisses; dans les maisons plus considérables, les cloisons sont de bois blanc ou *baticulin*, avec des portes en *narra*, bois rouge ou molave, qui, de même que le bois des conchas, est indestructible soit par la sécheresse, soit par l'humidité, et qui, comme celui des arigues, est inattaquable par la fourmi blanche (*anaï*).

Les principales pièces dont ces maisons se composent

sont une salle à manger (*caïda*), un salon, des chambres à coucher, une petite varande (*batalon*, mot qui, en langue tagale, signifie lieu d'attente) dépendante de la cuisine, qui est placée hors de la maison et où se trouvent les lieux d'aisances, comme dans la plupart des maisons d'Espagne; le rez-de-chaussée, qui n'est pas habité, sert de cave. La plupart des maisons, étant construites près des rivières, sont sujettes à être fréquemment inondées; aussi y trouve-t-on souvent une *banca* ou pirogue à l'aide de laquelle, à l'époque des grandes eaux, on peut communiquer de l'une à l'autre. Tout l'intérieur de ces maisons est en planches, et leur peinture fraîche attire l'œil du voyageur qui arrive aux Philippines; on les appelle maisons *de tabla y nipa* : quelques clous et quelques morceaux de fer contribuent à en augmenter la solidité.

Les maisons que l'on appelle *de cal y canto* appartiennent généralement aux métis ou même aux *fils du pays*, c'est-à-dire qui sont nés d'Espagnols ; elles sont souvent recouvertes en tuiles : leurs piliers sont quelquefois en molave, mais plus ordinairement en briques. En dehors de ces piliers et faisant une saillie, règne un corridor (*concha*) de 3 à 4 pieds de large. Nous avons déjà expliqué que les *conchas* sont proprement des panneaux à coulisses garnis de nacre, qui forment le corridor du premier étage : ce corridor ou cette galerie est l'espace compris entre les conchas et la cloison qui ferme la maison à l'extérieur. Ces habitations offrent aux regards de l'étranger le coup d'œil le plus pittoresque; nous voudrions pouvoir le décrire en détail, mais cela nous entraînerait dans trop de longueurs. Nous parlerions des différents meubles qui les garnissent et de leurs usages, des

tableaux, des ornements, des globes de verre plus ou moins riches renfermant des saints et des vierges Marie; l'enfant Jésus de Cébu, Notre-Dame d'Antipolo s'y remarquent presque toujours. De là nous passerions à la distribution : nous dirions que ces maisons ont une porte cochère, des croisées grillées pour les caves, des remises (*saguan*) renfermant une voiture (*birloche*), une écurie, un puits et quelquefois une citerne d'eau douce (*algibe*), un escalier, une antichambre, une salle à manger (*caïda*) fraîche et aérée, des chambres à coucher, dépense, chambres de domestiques, cuisine, en un mot toutes les commodités de nos maisons d'Europe les plus distinguées, mais le tout sur une petite échelle; la *caïda* et la *sala* sont toujours les deux plus grandes pièces. Nous avons déjà remarqué que la manière dont les maisons sont construites, tant les grandes que les plus modestes, a pour premier but de les mettre en état de résister aux tremblements de terre, si fréquents sous ce beau ciel. Nous ajouterons ici que, quand une maison nouvellement bâtie est achevée, un prêtre vient la bénir et une croix se place à la partie la plus élevée du toit.

Quelques cases d'Indiens, construites par eux-mêmes, tout en bambou, rotin et nipa, ne leur reviennent guère à plus de 100 francs. Ces cases sont portatives, et l'on en rencontre souvent dans les rues de Manille ou dans celles des pueblos, que leurs habitants transportent avec tout le mobilier et jusqu'à leurs enfants endormis sur leur natte, quand la fantaisie leur prend de changer de demeure. La rivière de Pasig présente souvent le singulier spectacle de ces maisons flottantes, tandis qu'après un terrible typhon, les inondations qui en sont la suite en emportent avec elles les

débris. Dans les temps de sécheresse, un autre fléau, l'incendie, détruit trop souvent la frêle habitation du pauvre Indien, qui n'en est pas plus triste pour cela; toujours content de son sort, il recommence son travail, en fredonnant le chant national du *comintang*, et a bientôt reconstruit un autre abri; dans l'intervalle un de ses voisins l'appelle au partage de son *canin* (repas) et de sa *bahaï* (maison).

Nous avons déjà parlé plus haut de la manière dont se font et se célèbrent les mariages parmi les Indiens; il nous reste à décrire les enterrements : à Manille, si le défunt était fonctionnaire public, on le revêt de ses plus beaux habits et on l'expose sur un lit de parade; si c'est un simple particulier, on lui met l'habit de l'ordre de Saint-François, sans distinction de sexe, et on le place dans un cercueil ouvert, entouré de cierges allumés; les parents et les amis viennent rendre leurs derniers devoirs au défunt, soit chez lui, soit à l'église, où le corps reste pendant vingt-quatre heures avant d'être porté au cimetière. Puis, si c'est un Indien, les parents se réunissent dans un festin et reviennent pendant neuf soirées consécutives se rassembler dans la maison mortuaire, pour y chanter en famille des cantiques et prier pour le repos de l'âme du défunt : ces réunions servent très-souvent à poser les fondements d'un nouveau mariage, car il est rare qu'une veuve ne trouve à remplacer le mari qu'elle a perdu, avant même d'avoir quitté ses premiers habits de deuil.

Les enfants qui meurent très-jeunes sont couronnés de fleurs blanches, couverts de leurs plus beaux habits et portés au cimetière, comme les adultes, dans un cercueil ouvert;

la musique les précède à l'église, et l'endroit du cimetière qui leur est spécialement consacré s'appelle, du moins à Paco, l'*Angelorio*, c'est-à-dire l'endroit où l'on enterre les anges. La famille, au lieu de pleurer, fait de grandes réjouissances, car on les regarde comme jouissant d'un privilége qu'aucun homme ne peut partager avec eux, celui d'être mort sans avoir péché. Derrière l'Angelorio se trouve l'ossuaire où l'on porte, tous les cinq ans, les ossements des adultes que l'on retire des *niches* qu'ils occupaient dans le grand cimetière.

L'Indien est naturellement paresseux, insouciant et amateur de plaisir : le plus grand qu'il connaisse est la musique; puis vient le cigarrillo, qu'il a presque toujours à la bouche. On a de la peine à se faire une idée de la quantité effroyable qui s'en consomme aux Philippines, surtout parmi les métis des deux sexes, qui ont, plus que les Indiens, le moyen de faire face à la dépense que cette énorme consommation exige; les femmes y sont peut-être encore plus adonnées que les hommes, car elles fument de véritables cigares monstres (*tabacos*), dont nous avons vu un échantillon ayant 60 centimètres de long sur 5 centimètres d'épaisseur; elles ne peuvent en mettre que la moitié dans la bouche, l'autre moitié pose sur le menton. Après le cigare viennent les jeux de toute espèce auxquels les Indiens passent une grande partie de la journée, y perdant leur patrimoine, quand ils en ont, ce qui est très-rare, ou les fruits de leur industrie quand ils ne possèdent que cela.

Nous n'avons pas compté, parmi leurs plaisirs, les combats de coqs, parce que c'est là plus qu'un plaisir, c'est une passion, qui, chez l'Indien, domine toutes les autres. Son

coq est pour lui un ami, un compagnon, auquel il est plus attaché qu'à sa femme, car il l'emporte partout avec lui, dans sa *banca*, aux fêtes auxquelles il assiste et même à l'église, où il le laisse en entrant, tantôt le confiant aux soins d'un autre Indien, tantôt l'attachant à un morceau de bambou enfoncé en terre. Il le lave, le nettoie, lisse ses plumes et sa belle queue, lui rogne l'ergot, lui coupe la crête, pour qu'il offre moins de prise à son adversaire et le panse avec le plus grand soin quand il a été blessé; ou bien, si le mal est trop grave, il le met en pension dans l'hôpital destiné à traiter ces oiseaux. Un bon coq est sans prix pour un amateur; c'est comme le chien de nos chasseurs ou le cheval de nos amateurs de courses. Il y a des Indiens qui possèdent jusqu'à une demi-douzaine de coqs dressés.

Chaque pueblo a sa *gallera* ou amphithéâtre pour les combats de coqs, dont l'entrepreneur paye au gouvernement un certain droit qui rapporte environ 40,000 piastres par an. Que l'on se figure une immense case carrée, bâtie sur des piliers de palmier de 20 à 25 mètres de haut, dont les sommets sont joints par des pièces de bois et des bambous entiers, et dont le toit sillonné de bambous est recouvert de nipa, comme celui des maisons tagales. Des fenêtres en tabatières règnent sur ce toit et laissent pénétrer le jour. Au milieu de la salle, s'élève, à hauteur d'homme, une estrade entourée de galeries de bambous, à laquelle un escalier ou échelle conduit les joueurs privilégiés. Une foule inquiète, agitée, encombre les avenues et les hangars, occupés par les spectateurs. Quelques amateurs ont des places favorisées réservées, pour lesquelles ils ajoutent un demi-réal de supplément au prix qu'ils ont payé en entrant. Ces places sont des

galeries élevées à une hauteur de 3 pieds. Là on voit l'Indien caresser le coq qu'il porte sur son bras, le poser à terre, le reprendre, le faire retomber, le regarder, lui parler, lui souffler de la fumée de sa cigarette sur la tête, et, le tenant à la main, l'interroger comme pour l'exciter à la victoire. Il cherche un combattant pour opposer à son athlète, dont le chant annonce l'impatience. Déjà les couteaux à deux tranchants (*navajas*), de 8 centimètres de long sur 5 millimètres de large, ressemblant assez, pour la forme, à un petit sabre briquet, sont attachés au-dessus de l'ergot qui a été en partie coupé, et les joueurs, montés sur l'estrade, ont mis les rivaux en présence. De part et d'autre des pièces d'or et d'argent sont jetées par terre comme enjeux. Au bout de quelque temps l'alguazil annonce que les paris sont fermés : aussitôt tout le monde se range en cercle sur l'estrade; le parterre s'élève sur la pointe des pieds, et le silence succède aux bruits confus qui ont régné jusqu'à ce moment. Le signal est enfin donné; les combattants sont dans l'arène : ils allongent le cou en hérissant leurs plumes, ils se regardent, baissent la queue, se regardent encore, secouent la tête et fondent l'un sur l'autre; ils sautent sur leur adversaire, et, les pattes recourbées sur la poitrine, le frappent par le côté qui correspond à l'ergot armé d'un couteau; ils tombent, se relèvent, se frappent encore; le sang coule, il ruisselle : l'un des combattants a reçu une blessure large, mortelle; il chancelle, succombe et meurt. Le vainqueur monte alors sur le vaincu, et, d'une voix éclatante, proclame sa victoire. Si l'ennemi n'a été que mortellement blessé, s'il se relève et poursuit le vainqueur, celui-ci, effrayé à la vue du sang qui coule, fuit souvent et abandonne la place au vaincu, qui,

victorieux à son tour, expire au milieu de son triomphe. Le coq qui s'enfuit est moqué, plumé en vie sans pitié et suspendu en dehors de la gallera. Le blessé qui survit devient l'objet des plus grands soins, il est pansé avec une infusion de feuilles de tabac dans du vin de coco, et guéri pour se représenter de nouveau dans la lice et fixer tous les enjeux de son côté. Si la blessure est si grave qu'il ne puisse plus combattre, on lui accorde les invalides, et l'Indien, passionné pour la gloire qu'il a acquise, le garde comme un monument de sa victoire.

Les environs des galleras et les galeries qui les entourent présentent un spectacle curieux digne de fixer l'attention d'un observateur. Les boutiques en plein air, les cuisines où l'on vend du vin de coco, des *dulces* au riz, du *guisao*, du chocolat espagnol, de la *calenderia* indienne; puis du *pansit* et du *chinchao* préparés par des traiteurs chinois ambulants; les assistants déjeunant, dînant, faisant la collation (*merienda*); tout cela forme le tableau le plus pittoresque qu'il soit possible de se figurer. Le jour et une partie de la soirée se passent aux combats des coqs; on y oublie jusqu'à la sieste, et l'Indien ne songe qu'il est temps de rentrer chez lui que quand la nuit commence à tomber; il retourne alors à la maison; mais bien souvent après avoir perdu tout ce qu'il possède et avoir même contracté des dettes.

Les jours de fête, les curieux affluent de tous côtés à ces combats : on y trouve alors non-seulement des Indiens, mais encore des métis, des Chinois et même des Espagnols; tous les rangs, tous les états y sont mêlés et confondus ; le prêtre s'y place à côté du militaire. Dans les pueblos de Vi-

guan et de Bacalao, les enjeux sont souvent fort gros, et, aux jours de grande fête, il s'y perd des milliers de piastres. Tondo, Santa Cruz, San Sebastian et Sampaloc sont célèbres pour la beauté de leurs galleras, où l'on voit combattre des coqs de la Laguna, les plus vaillants des Philippines, et des *labuyos*, petits coqs sauvages des montagnes.

Les Indiens sont aussi grands amateurs de cartes; ils se passeraient volontiers de manger pour jouer au *panguingui*, qui fait aussi les délices des vieilles dames du pays. Le *monte* est un jeu de hasard défendu par la loi; mais il va vite et il est facile de se dérober aux regards de l'alcalde chargé de sévir contre les infracteurs des ordonnances. Le *taypo*, espèce de rouge ou noire, est un jeu qui a été apporté de la Chine, et, quoique prohibé comme le monte, il se joue beaucoup à Manille. Quant au monte, on le joue surtout dans les endroits où l'on fume l'opium, et tous les rangs, tous les sexes s'y confondent : là on voit des Chinois, couchés sur une natte, humer par trois aspirations la fumée d'un grain d'extrait aqueux de cette drogue, placé sur une ouverture circulaire d'une ligne de diamètre, pratiquée au sommet d'un corps de pipe ayant la forme d'une poire. Cette poire est posée perpendiculairement et renversée sur le tuyau d'un petit bambou long de 10 à 12 centimètres. Une lampe toujours allumée est placée sur le lit ou canapé de nattes, auprès duquel se trouvent tous les autres objets nécessaires.

Toutes les fêtes de l'église et toutes les processions, auxquelles les Indiens ne manquent jamais et dont ils ne pourront jamais se passer, sont constamment suivies de danses nationales, tant du *comintang* que d'autres. Les mascarades se réduisent au déguisement de quelques enfants qui courent

les rues à certaines époques de l'année, représentant les combats entre les Maures et les catholiques; des géants à têtes monstrueuses les accompagnent aux grands applaudissements des gamins de Manille.

Les *salamancas* sont des tours d'adresse et d'escamotage dont les Indiens s'amusent; le salamanquero est souvent appelé dans les réunions pour les égayer.

La comédie est un des divertissements qui leur plaisent le plus : il y a deux théâtres, l'un à Tondo, l'autre à San Sebastian. Les salles sont en bambous et palmiers attachés par des clous en bois et des cordes en rotin, les toits sont en *nipa* et l'architecture générale des bâtiments est remarquable par son originalité. Les pièces que l'on y représente roulent toujours sur des amours de rois, reines et princesses; ce sont des chrétiens qui combattent les Maures et délivrent des prisonniers réduits en esclavage : le dénoûment de ces pièces, qui sont fort longues, se fait toujours attendre plusieurs jours.

La pêche est une grande distraction pour les Indiens, et il est impossible de voir sans étonnement une femme passer des journées entières, dans sa banca, la ligne à la main, exposée au soleil le plus ardent, contre les rayons duquel elle n'a d'autre abri que son large salacot. Le matin et le soir, surtout quand la rivière est basse, les hommes vont s'enfoncer jusqu'à mi-corps dans la vase, pour y pêcher la chevrette et le crabe, qu'ils ne trouvent jamais aussi bons que quand ils ont été les prendre eux-mêmes et dont ils font à l'instant même, avec un assaisonnement d'herbes, un *goulay* qu'ils mangent avec du riz. Pour d'autres, la pêche est une ressource de commerce à laquelle ils se livrent avec passion et dont les

résultats leur sont très-avantageux, surtout pendant le carême. Ils font, avec des bambous, des *corrales* dans les rivières et dans la baie, où ils pêchent aussi avec le *chinchorro*. Ils remplissent, chaque jour, leur banca de poissons de toute espèce.

Le bain, objet de première nécessité, se prend tous les jours non-seulement par les Indiens, mais encore par quiconque jouit de l'avantage de demeurer près d'une rivière, c'est-à-dire à peu près tout le monde. Les jours de fête, les hommes, les femmes et les enfants se jettent à l'eau pêle-mêle, mais à demi vêtus. Les femmes, dont les cheveux sont épars, y déploient une grâce ravissante. Le tapis leur couvre le corps, et les hommes gardent décemment leur pantalon. Les blancs aisés ont des cases sur le bord des rivières où ils ne font aucune difficulté de se baigner avec les personnes de leur intimité, quelque nombreuses qu'elles soient. Les rivières de Mariquina et de San Mateo, dont les eaux si limpides passent pour être fort salubres, sont très-fréquentées en été, et les bains que l'on prend dans leur eau mêlée à celle de Chorillo de Mariquina sont d'un grand secours dans les affections gastriques. C'est le matin que le bain est le plus salutaire; il est alors toujours accompagné d'ablutions avec la décoction de gogo, mêlée au jus du petit citron à odeur de bergamote (*limoncito*), qui laisse la tête parfaitement propre et parfumée. On déjeune dans le bain, et l'Européen assez favorisé pour avoir obtenu la permission de le partager, bien que cet usage lui ait déplu dans le commencement, finit par s'y habituer, et mange alors à pleines mains la morisqueta, les mangues, les cagellas, les guisados, le jambon, le tapa, et les pajos salés. Après le déjeuner

on sert invariablement le buyo et le cigare de Cagayan, et toute la société se met à fumer à l'unisson.

Les cavalcades de nuit, par un beau clair de lune, sont un des plaisirs que tous les habitants prennent indistinctement : là on rencontre alternativement la niña, montant à l'anglaise, tantôt presque seule, tantôt suivie d'une foule de domestiques et d'adorateurs, et la métisse à la toque emplumée, aux trois couleurs, montée sur un poney pie, avec une selle nationale et des chinellas aux pieds; un peu en arrière va le baguntao qui la courtise, et l'Indien, moins élégant, le suit d'un peu plus loin. Souvent on rencontre une compagnie nombreuse s'élançant à la suite d'une jeune écuyère à l'allure précipitée qui met de l'amour-propre à ne pas se laisser devancer, et l'on a peine à comprendre que de si petits chevaux puissent montrer autant d'énergie. Les birloches roulent de leur côté pendant ces belles nuits, elles renferment des couples qui paraissent vivement préoccupés; on n'entend pas leur conversation intime, mais le sujet s'en laisse aisément deviner. Indépendamment de ces promenades de nuit, tous les *paseos* sont couverts, à la chute du jour, d'une foule de métis qui, couverts de leurs chemises blanches et montés sur des chevaux ardents et bien dressés, font voler au loin derrière eux la poussière du chemin.

La sarbacane, arme de chasse dont l'Indien se sert avec une adresse extraordinaire, remplace pour lui le fusil dont l'usage lui est défendu ; il vise avec tant d'exactitude, qu'il est rare de le voir manquer même le plus petit oiseau. Quant aux bêtes fauves, il emploie, dans les provinces, des chiens, une lance et des flèches.

Durant les belles soirées, les Indiens s'amusent à lancer en

l'air des cerfs-volants, souvent sans queue : la légèreté de leur forme et de la matière dont ils sont faits, puisque la carcasse est de bambou et le corps en papier du Japon, les rend plus dociles que les nôtres; un seul mouvement de la main les fait descendre presqu'à terre, et un second les fait remonter à une hauteur prodigieuse. On y joue sans courir et même sans changer de place; et l'on aime à les faire s'entre-choquer. Il y en a qui sont d'une grandeur extraordinaire et qui sont munis d'un instrument en forme d'archet, dont les vibrations continuelles causées par le vent font entendre un bruit qui augmente par les divers mouvements qu'on leur imprime. C'est surtout dans les rizières des jardins de Gagalagin que l'on est témoin de ces jeux, lorsqu'on passe par Tondo pour se rendre à Santa Cruz. Que nous aimerions à décrire tout ce que cette promenade a de délicieux et de pittoresque! mais on ne peut tout dire, et il faudrait des volumes pour rendre pleine justice aux charmes de la campagne des environs de Manille. Les cerfs-volants ont été importés de la Chine dans cet archipel; les Chinois sont très-grands amateurs de ce jeu; on en voit surtout un grand nombre dans les environs de Macao.

La *cipa* est une grosse balle creuse, légère, à jour, faite avec de l'écorce de rotin tressée : pour y jouer, les Indiens se forment en cercle; un d'eux la lance et les autres la reçoivent et la renvoient avec une dextérité étonnante, se servant tour à tour du pied, du genou, de la tête, de la main, en un mot de toutes les parties du corps.

Nous nous bornerons à nommer les jeux chinois de la *chonqua* et du *chupo*, que les Indiens ont adoptés, ainsi que

la marelle et les dames. Les enfants ont des jeux qu'ils appellent *chiretas* et *baticabeza*.

Il ne faut point s'étonner si les Indiens, nonobstant leur conversion au christianisme, ont conservé plusieurs de leurs anciennes croyances superstitieuses, surtout dans les endroits écartés où ils ont moins de contact avec les Européens. Nous ferons remarquer d'abord qu'ils ont emprunté aux mahométans la croyance au fatalisme.

On n'en finirait pas si l'on voulait entrer dans le détail de toutes les idées fantasques dont ils sont possédés et qui souvent deviennent pour eux la source des plus grands dangers, en fournissant aux esprits pervers l'occasion de les égarer et de les pousser au mal, dans quelque intérêt particulier. Il n'y en a pas un qui n'ait à vous conter une foule d'histoires de revenants, de fantômes, de voix nocturnes, de monstres, d'ensorcellements. Ces derniers cas amènent souvent les résultats les plus funestes par les efforts qu'ils font pour conjurer le sort. Un ecclésiastique indien, don J. Surriano Mallares, curé du pueblo de Magalan, s'étant persuadé que sa mère était ensorcelée, commit, ou fit commettre par d'autres personnes, cinquante-sept assassinats dans l'espoir de la délivrer. Il fut pendu en l'an 1840.

Ils ont le plus grand respect pour les personnes qui dorment, et la plus forte malédiction qu'ils puissent prononcer contre quelqu'un est de souhaiter qu'il meure en dormant. Ils ne peuvent souffrir l'idée de réveiller une personne qui dort, ou, quand ils sont obligés de le faire, c'est toujours le plus doucement possible; ils poussent cette répugnance si loin, qu'on a peine à obtenir d'eux qu'ils réveillent un

prêtre ou un médecin pour venir au secours d'un malade. Le *nono* est, selon eux, un vieux grand-père qui les poursuit partout et pour qui ils sont pénétrés de la plus profonde vénération ; son âme habite certains endroits où ils osent à peine passer. On prétend aussi que des âmes de gens mal intentionnés se cachent dans le feuillage de gros arbres isolés ; ils ne passent auprès qu'avec une crainte respectueuse, mais ils n'ont plus peur après qu'ils les ont salués et leur ont demandé la permission de passer devant eux. Ces mêmes âmes habitent aussi quelquefois les flancs de certaines montagnes, et les Indiens leur portent des offrandes de riz, de fruits et de viande. Il paraît assez probable que ce culte des morts leur est venu, dans l'origine, des Chinois, dont on connaît la haute vénération qu'ils ont pour leurs parents décédés, à qui ils portent, chaque jour, des aliments.

Les femmes ne manquent jamais d'adresser des prières et des vœux au nono quand quelqu'un de la famille est malade ; elles lui offrent jusqu'à leurs habits, qu'elles portent à l'endroit où il est censé demeurer et qu'elles suspendent au haut d'un grand bambou. On rapporte qu'une femme, après avoir offert au pied d'un monticule, résidence supposée du nono, des objets de toute espèce pour qu'il rendît la santé à son mari, n'en eut pas moins le chagrin de le perdre. Au désespoir, cette fidèle épouse jura qu'elle se vengerait et qu'elle irait frapper le nono d'un coup de boloc. Mais, si sa douleur avait, pour un moment, surmonté sa crainte, elle ne l'avait pourtant pas entièrement détruite ; aussi, ayant fait une légère chute sans aucune suite fâcheuse, comme elle sortait de la maison pour aller accomplir son dessein, elle en fut si épouvantée, qu'elle tomba malade et mourut dans

des angoisses cruelles, vomissant d'horribles imprécations contre le nono.

Le *patiana* est un mauvais génie, à la langue pointue et longue, qui s'attaque aux femmes en couches et s'oppose à leur délivrance. En conséquence, au moment où le travail commence, le mari sort armé de sa maison dont il fait fermer hermétiquement les portes, jusqu'à les faire garnir intérieurement de linges; puis il se place au devant le sabre en main, et frappe dans le vide d'estoc et de taille pour empêcher le patiana d'arriver jusqu'à sa femme. Si le travail se prolonge, il devient furieux et se promène dans le *saguan* (la partie basse de la maison) avec de si grands accès de colère, qu'il ne serait pas prudent d'approcher de lui en un pareil moment.

En attendant, la femme qui commence, elle aussi, à s'inquiéter demande à grands cris un prêtre, en disant : *confesion! confesion! viatico! viatico!* quand tout à coup survient une âme charitable, un Espagnol de Manille, souvent aussi crédule qu'elle, qui propose de lui attacher au-dessus du genou la *piedra cuadra*, talisman précieux, et à peine ce conseil a-t-il été suivi, que le travail se termine, sans doute parce que le moment de la délivrance est arrivé, ce qui n'empêche pas tous les assistants de crier au miracle.

Tigbalang est une espèce de fantôme, grand objet d'effroi pour les Indiens : il prend, selon eux, la forme d'un animal pour leur faire tout le mal possible; il les poursuit sans cesse pour leur prêcher des doctrines contraires à celles de la religion. En attendant, les Indiens ne laissent pas d'invoquer le tigbalang lorsqu'ils veulent retrouver un objet perdu. Un Indien qui pourtant se piquait de ne pas croire à tout ce que

l'on en rapportait me dit très-sérieusement que ce tigbalang s'introduisait quelquefois dans le corps d'un homme et lui communiquait le pouvoir de se partager en deux parties, dont l'une, la supérieure par exemple, peut, pendant que l'autre partie repose, se transporter, à l'aide de ses ailes, partout où elle veut et faire tout le mal qu'il lui plaît. On raconte à ce sujet mille faits tous plus extraordinaires les uns que les autres, et, comme de raison, dépourvus de toute vraisemblance. Un Indien couchant une nuit à côté d'un de ses amis, garde de la douane, homme actif et intelligent, fut bien surpris lorsque, s'étant réveillé par hasard avant le jour, il ne trouva plus que la moitié du corps de son camarade, c'est-à-dire depuis le nombril jusqu'en bas; il devina cependant que son ami était tigbalang, et, pour qu'il ne pût plus, à l'avenir, faire de mal à personne, il couvrit de cendre la partie supérieure de la moitié du corps qui restait, parce que, de cette manière, l'autre moitié ne pourrait plus s'y réunir. Bientôt cependant, le tigbalang revint et l'obligea, tant par ses menaces que par ses promesses d'amitié, à enlever cette cendre, car il n'avait pas la force de le faire lui-même.

La *bouja* est une vieille sorcière que les Indiens craignent aussi beaucoup; ils ont, pour l'éloigner, une espèce de roseau et certaines herbes qu'ils appellent herbes contre les boujas. Cette vieille possède, dans un petit bureau placé dans une partie secrète de sa maison, un mannequin (*muñeco*), et, à côté du bureau, il y a un bambou renfermant de l'huile consacrée à cette idole. Quand la sorcière veut faire du mal à quelqu'un, elle pique le muñeco dans telle ou telle partie de son corps, et le mal en est ressenti par la personne à l'intention de qui la piqûre a été faite. Le seul remède à ce mal

est de découvrir, s'il est possible, la sorcière qui en est cause, et de lui donner de l'argent pour l'apaiser; alors elle frotte la partie malade du muñeco avec son huile, et le malade guérit immédiatement par sympathie.

Le *matruculan* est une espèce d'incube qui féconde les jeunes filles. L'*aman* et le *tiguanat* mystérieux sont deux autres objets de la superstition indienne. En fait d'amulettes, ils ont les pierres de poisson, les petits lions, les dents de caïman et bien d'autres choses encore.

CHAPITRE XXI.

CARACTÈRE PHYSIQUE ET MOEURS DES RACES SAUVAGES.

Negritos. — Igorrotes. — Buriks. — Busaos. — Itetapanes. — Tinguianes. — Guinaanes.—Yfugaos.—Gaddanes. — Calauas. — Apayaos. — Ibilaos et Ilongotes. — Ysinayes. — Mœurs de ces diverses peuplades. — Religion. — Fêtes. — Cérémonies funéraires. — Superstitions. — Gouvernement. — Mariages. — Danses. — Législatiou. — Langues. — Médecine. — Albinos.

Ces îles enchanteresses semblent avoir été placées par le Créateur aux dernières limites de l'Orient, par delà la Chine, Bornéo et les Moluques, pour qu'après avoir visité ces contrées déjà si belles, si fertiles et si originales, le voyageur se sentît frappé d'une surprise nouvelle à l'aspect des inépuisables richesses de leur sol, de l'abondance des métaux que renferment leurs mines, de l'incomparable magnificence de leurs campagnes. Là, d'immenses cordilières d'origine volcanique, couvertes de forêts vierges, dépôts précieux de ce que la nature produit de plus utile au commerce et à l'industrie, sont habitées par des peuplades encore sauvages, si nombreuses et si variées, qu'il n'est presque

pas possible d'en indiquer même les noms avec quelque exactitude.

Les Philippines, découvertes par l'immortel Magellan, et dont l'illustre Legaspi, assisté du digne frère Urdañeta, s'empara en 1565 au nom du roi d'Espagne, furent conquises moins par la force des armes que par l'irrésistible empire de la religion catholique; mais ni les soldats du roi, ni ceux de Jésus-Christ n'ont pu, depuis trois siècles, réduire complétement les nombreuses populations de cet archipel. Une circonstance malheureuse vint, dès les premiers temps de la conquête, mettre obstacle aux saints travaux des missionnaires et empêcher la parfaite soumission des aborigènes, dont le caractère, naturellement doux et bon, les rendait aussi accessibles qu'on pouvait le désirer aux sublimes vérités qu'on venait leur proclamer.

A peu près vers le même temps où les Espagnols venaient s'établir aux Philippines, les côtes de la Chine étaient désolées par les incursions d'un audacieux pirate nommé Limahon; l'empereur, pour y mettre un terme, ordonna à ses sujets de se retirer dans l'intérieur des terres, après avoir détruit les moissons et incendié les villes. Limahon, ne trouvant plus de ressources dans le pays, premier théâtre de ses brigandages, vint, avec sa flotte, se jeter sur la ville, nouvellement bâtie, de Manille, dont il s'empara; mais il ne put longtemps garder sa conquête. Poursuivi par Juan de Salcedo, qui brûla ses shampans et prit son artillerie, lui enlevant ainsi tout moyen de sortir de l'île, l'aventurier chinois se réfugia dans les montagnes du nord de Luçon, où il tenta de se faire proclamer roi, et conclut des alliances avec les sauvages habitants de montagnes. Du mélange de ces

deux peuples sortirent les premiers métis chinois, qui plus tard devinrent complétement sauvages et ne menèrent plus qu'une vie errante; ils se subdivisèrent ensuite et formèrent quelques-unes de ces hordes qui, sous différents noms, habitent les montagnes du nord de l'île de Luçon, que les Espagnols n'ont pas encore réduites. Les races qui occupent les parties indépendantes de la grande île de Mindanao, située à l'extrémité opposée de l'archipel, n'ont pas la même origine; ceux-ci descendent des Malais. On y trouve aussi quelques descendants de Japonais dont les bâtiments se sont perdus sur cette côte, où la mousson du nord-est les avait jetés.

La direction des montagnes, dans les îles Philippines, est généralement du nord au sud, ce qui est vrai surtout pour les deux chaînes de l'île de Luçon, qui courent parallèlement l'une à l'autre et sont séparées par de vastes plaines d'une beauté admirable. La cordilière de Caravallo, la plus remarquable de ces chaînes, partage l'île en deux parties, suit le coude qu'elle forme à la hauteur de la province de la Laguna, et va se terminer, en inclinant un peu vers l'est, au volcan de Bulusan, situé dans la province d'Albay, à l'extrémité méridionale de l'île de Luçon.

En suivant ainsi la direction du nord au sud, les montagnes ne font qu'imiter les îles elles-mêmes ainsi que les détroits qui les séparent et qui tous s'étendent dans le même sens; et tout porte à croire que cet archipel, en y joignant l'île de Formose, située au midi de la Chine, dont elle fait partie, se rattachait autrefois au continent de l'Asie, et en a été séparé violemment par l'effet d'une éruption volcanique; quant aux îles elles-mêmes, elles auront été fraction-

nées dans la direction de quelques filons souterrains, courant parallèlement aux chaînes des montagnes, dont ils seraient les bases.

C'est entre ces deux grandes chaînes de montagnes, celle de l'Abra et celle du Caravallo de Baler, sur un espace de plus de 60 lieues, qu'habitent les races sauvages les plus curieuses et les moins connues des îles Philippines. Elles sont désignées sous le nom général d'infidèles (*infieles*) que les Espagnols leur ont donné, parce qu'elles n'ont pas encore embrassé la religion catholique : il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de préciser le nombre d'individus dont elles se composent; car, si la statistique des peuples civilisés est sujette à tant d'erreurs, combien plus ne doit pas l'être celle de peuplades errantes que l'on ne voit qu'à la dérobée, et toujours avec quelque danger! à quoi il faut ajouter qu'elles sont disséminées sur un territoire de 450 lieues carrées, situé entre les provinces d'Ilocos-sud, de Pangasinan, de Cagayan et de Nueva-Ecija.

En décrivant ces différentes peuplades, nous croyons devoir commencer par la plus intéressante et la plus sauvage, quoiqu'elle ne soit pas la plus féroce; c'est celle qui habite les déserts les plus isolés; d'ailleurs c'est d'elle que paraissent être sorties toutes les autres; nous avons eu déjà plusieurs fois occasion d'en parler sous le nom de *Negritos*, d'*Aetas* ou d'*Itas*. Cette race et celle des Indiens furent les seules que les Espagnols trouvèrent dans ces îles en y arrivant. On suppose que les Negritos furent chassés et repoussés dans les montagnes qu'ils habitent aujourd'hui, quand les Malais ou Indiens de la mer Pacifique envahirent le pays; après des guerres longues et acharnées, ces derniers demeurèrent seuls

en possession du littoral. Ces Negritos se retrouvent dans tous les déserts de cet archipel : l'île des Negros en contenait, dans l'origine, un si grand nombre, que le nom lui en est resté; les provinces où l'on en trouve aujourd'hui le plus sont celles de Bataan, de Marivélès et de Nueva-Ecija, et dans l'île de Mindoro.

DES NEGRITOS.

Les Negritos sont petits, bien faits, agiles; leur nez est peu épaté, leur chevelure crépue; ils sont moins noirs et beaucoup moins laids que les nègres des côtes d'Afrique, parce qu'au lieu de vivre exposés au grand air, aux émanations salines de la mer et aux rayons ardents du soleil, comme ceux-ci, ils s'abritent, pendant la grande chaleur du jour, à l'ombre de forêts si hautes et si épaisses, que ces rayons ne peuvent y pénétrer. C'est sans doute par une cause semblable que les races qui descendent de ces noirs ont formé à leur tour des Indiens d'une couleur bien différente.

Les Negritos habitent le sommet des plus hautes montagnes, n'ayant pour tout vêtement qu'un petit pagne d'écorce d'arbre pour cacher leur nudité; ils se nourrissent de racines, de fruits sauvages et du gibier qu'ils tuent à coups de flèches dirigées vers le but avec une adresse à peine croyable. Ils errent au sein des montagnes les plus âpres, toujours suivis de leur compagne, qui, les cheveux épars, porte le négrillon qu'elle allaite, tantôt sur le dos, tantôt sur le devant de la poitrine, où il est maintenu par une écorce d'arbre attachée par les quatre coins autour du

cou de la mère; ils dorment partout où la nuit les surprend, soit sur un arbre, soit sur l'herbe, et, quand ils ont froid ou quand l'humidité est trop grande, ils allument un grand feu, et se roulent dans la cendre chaude, où ils passent la nuit à l'abri de quelque arbre touffu. Les femmes accouchent seules dans cette cendre chaude, au bord d'un ruisseau, où elles vont se baigner immédiatement après, et retournent ensuite à leur cendre pour se soigner. On n'a que des notions très-vagues sur le nombre des Negritos; cependant il y a lieu de croire qu'il ne passe pas 25,000 individus répandus dans toutes les îles.

Un arc, un carquois de bambou renfermant des flèches empoisonnées, un pagne (*bajaque*), une espèce de jarretière ou lanière de porc sauvage, forment tous les ornements et toute la parure des Negritos, auxquels il faut ajouter une plume passée dans leur épaisse chevelure, marque de dignité des chefs de leur tribu ou de ceux qui ont acquis de l'influence sur eux. Ils sont, en général, couverts d'affections cutanées qui nuisent à leur santé et les réduisent souvent à une maigreur extrême.

Ennemis jurés des Indiens, ils ont conservé une habitude à laquelle ils ne dérogent jamais et qui les rend bien redoutables. Lorsqu'un membre de leur famille ou un de leurs amis vient à mourir, l'un d'eux se présente aussitôt parmi les compagnons et les parents du défunt, le carquois sur le dos, l'arc et la flèche à la main; là il déclare qu'il va partir, et jure qu'il ne reviendra auprès d'eux qu'après avoir tué un ou plusieurs Indiens, pour venger la mort de leur ami, qu'il attribue aux maléfices de leurs rivaux. Il court aussitôt dans tous les lieux qu'il sait être fréquentés par eux; il monte sur

les arbres, du haut desquels il examine le domicile des Indiens, la rivière où ils vont se baigner, le ruisseau qui arrose la vallée et d'où ils tirent des sables aurifères : c'est là qu'il doit les attendre, en silence et caché, pour les frapper à mort de ses dards empoisonnés. Il retourne ensuite auprès des siens, et se mêle à leurs chants, à leurs danses, à leurs réjouissances, car il a vengé la mort d'un frère ou d'un ami.

Le caractère des Negritos est indomptable, et il leur est impossible de surmonter leur paresse. Poussés, par un irrésistible instinct, à retourner au lieu qui les a vus naître, ils préfèrent la vie sauvage à tous les agréments de la civilisation. Il est arrivé que des particuliers qui avaient pris des Negritos dans l'enfance et avaient fait des sacrifices pour leur donner de l'éducation se sont vus tout à coup abandonnés par eux. On en cite un, entre autres, que monseigneur l'archevêque de Manille avait élevé avec le plus grand soin et qu'il avait même ordonné prêtre, mais qui, ne pouvant supporter la vie sociale, laissa là sa soutane et retourna à ses montagnes; exemple frappant du pouvoir que conserve l'amour de la liberté et de l'indépendance.

C'est parmi les Negritos qu'il faut ranger les Dumagas, les Malanaos, les Manabos, les Tagabaloys, tribus sauvages de l'île de Mindanao, et plusieurs autres races peu connues, telles que les sauvages féroces qui parcourent le nord de la province de Nueva-Ecija. Dans la même catégorie il faut placer encore, quoique n'étant pas de la même race, les Montescos ou Remontados, que quelques-uns confondent à tort avec les Igorrotes. Ce sont des hommes qui ont abandonné la civilisation pour rentrer dans l'état sauvage, ou qui, pour mieux

dire, ont fui la domination espagnole pour ne pas payer le tributo.

On donne encore le nom d'*infieles* à douze tribus différentes, habitant les unes le nord de l'île de Luçon, les autres le territoire que nous avons indiqué plus haut; ce sont les Igorrotes proprement dits, les Buriks, les Busaos, les Itetapanes, les Guinaanes, les Iteneis ou Tinguianes, les Apayaos, les Calauas, les Gaddanes, les Ifugaos, les Ilongotes et les Ibilaos, auxquels il faut ajouter ceux de Panoy-Puysi, savoir, les Ysinayes, les Altabanes et les Catatangas. Ces tribus diffèrent des Negritos tant par la couleur de la peau que par leur costume et leurs habitudes. Quelques-unes de ces peuplades s'abritent sous des huttes, d'autres ont des maisons assez bien construites, où elles vivent, dans une sorte d'aisance, du produit des champs qu'elles cultivent et qui leur fournissent du riz, du maïs, des cannes à sucre et des fruits de différentes espèces; celles-ci ne manquent pas d'une certaine industrie. D'autres, au contraire, sont absolument nomades; ils errent de montagne en montagne à la manière des animaux, et vivent dans une insouciance telle, que, pour ne pas s'occuper à chercher leur nourriture, ils mourraient de faim si la nature, prodigue de bienfaits dans cet admirable climat, n'eût doué la terre d'une fertilité si prodigieuse, que la main de l'homme n'a qu'à se baisser pour trouver tout ce dont il a besoin.

Du reste, la douce température qui règne dans ces montagnes en rend le séjour des plus agréables; la chaleur est adoucie par la brise de mer, et ce n'est que dans quelques vallées qu'elle est réellement insupportable. Pendant l'hiver, le thermomètre descend, dans les montagnes, jusqu'à 8 et

même 6 degrés de Réaumur. Ces observations nous ont été communiquées par le commandant don José Maria de Peñaranda. S'il y avait plus de sécurité dans ces montagnes contre les entreprises des sauvages, on pourrait y construire à peu de frais un hôpital pour les convalescents et les malades, qui s'y réfugieraient contre les chaleurs accablantes de Manille, où le thermomètre ne marque jamais moins de 20 degrés.

Quoique toutes ces populations diffèrent tant par le physique que par les habitudes, les vêtements, le langage et le caractère, on pourrait, à la rigueur, les réunir de manière à n'en faire que deux classes principales, les Igorrotes et les Tinguianes, qui se distinguent évidemment par la couleur de la peau, la nature et la forme des vêtements, ainsi que par d'autres caractères fortement tranchés. On aurait tort cependant de pousser cette distinction au point de croire que ces deux races forment deux peuples essentiellement différents, car, en réalité, ce ne sont que des variétés nées du mélange des Negritos avec les Malais, les Chinois et quelques Japonais, échappés au naufrage de leurs embarcations. Il n'est pas rare, en effet, de voir encore aujourd'hui des jonques chinoises et japonaises, de légères pirogues des îles de la Micronésie, battues par la tempête ou forcées par les vents contraires, venir se perdre sur les côtes des Philippines, où les Espagnols leur accordent toujours l'accueil le plus humain et les renvoient, par les soins du gouvernement, aux diverses contrées auxquelles elles appartiennent.

De toutes ces peuplades, les Igorrotes sont la nation la plus guerrière, la plus forte et du caractère le plus difficile; car, ayant vécu de tout temps loin des pueblos, ils ont con-

servé toute la rudesse et l'âpreté des sauvages : les Tinguianes, au contraire, ayant eu plus de liaisons avec les hommes civilisés, sont devenus plus doux et plus traitables; ils sont industrieux; ils descendent quelquefois dans la plaine pour trafiquer avec les villages indiens, auxquels ils apportent de la poudre d'or et différents produits de leurs montagnes, tels que la cire, les peaux et les cornes de buffles, la chair de ces animaux salée et séchée au soleil, du bois qu'ils amènent par eau selon la coutume immémoriale des Chinois leurs aïeux. Ils se présentent parfois les jours de marché dans les pueblos des deux provinces d'Ilocos, où ils achètent des instruments, des ustensiles et quelques vêtements en toile de coton de différentes couleurs. Quant aux Negritos, les objets d'échange qu'ils préfèrent sont les cigares et les chiens de chasse.

Si cette division, que nous venons d'adopter, ne paraissait pas tout à fait exacte, nous pourrions en proposer une autre, en rangeant d'un côté les Igorrotes, les Buriks, les Busaos, les Yfugaos, les Guinaanes, et de l'autre les Ibilaos, les Ilingotes, les Itetapanes et les Gaddanes, qui ont presque la même physionomie, qui se coiffent de la même manière et se servent des mêmes armes. Les peuplades qui présentent les caractères les plus différents sont les Igorrotes, les Tinguianes, les Ibilaos, les Gaddanes, les Calaüas et les Apayaos; ce sont elles dont la description est sans contredit la plus intéressante.

DES IGORROTES.

Cette grande tribu occupe toute la largeur de la cordillière, depuis la province de Pangasinan jusqu'à la mission

d'Ituy d'une part, et depuis la partie orientale de la même province jusqu'au chef-lieu de la vallée de l'Aguo de l'autre, s'étendant même jusque vis-à-vis de Namapacan. Les hommes de cette tribu n'ont pour vêtements qu'un court pagne en écorce d'arbre, qu'ils appellent *baaé*, et une espèce de manteau dont ils se couvrent les épaules ou qu'ils rejettent quelquefois sur une seule; les femmes mettent une espèce de gilet dont la partie antérieure laisse voir le devant de leur poitrine, et un morceau d'étoffe ou d'écorce d'arbre qui leur enveloppe le corps et descend jusqu'aux genoux. Les principaux d'entre eux ne se distinguent que par les ornements qu'ils ajoutent à leur *baaé;* du reste, ils ne changent rien à leur costume, si ce n'est quand ils sont en deuil, qu'ils portent en blanc à la manière des Chinois.

Les Igorrotes sont assez grands; leur peau est de la couleur du coing cuit, un peu foncée, que certaines personnes appellent cuivrée; leurs yeux sont grands, noirs, ayant l'angle extérieur très-aigu et remontant au-dessus de la ligne de l'angle interne; ils ont les pommettes très-développées et larges, les cheveux lisses, mais très-durs et d'un noir éclatant. Robustes et bien faits, ils sont dans l'usage de se peindre le corps de différentes couleurs, et portent notamment sur la main une figure qui ressemble assez à celle du soleil et qui a quelque rapport avec celles que l'on voit aux femmes de Nouka-Hiva, aux îles Marquises. Leurs armes sont le *talibong*, qu'ils appellent aussi *bujias :* c'est une lame à deux tranchants et à pointe mousse, qu'ils fabriquent eux-mêmes et qu'ils emmanchent dans une corne de buffle; elle a environ 80 centimètres de long sur 8 de large. Ils se servent encore de la lance, qu'ils dirigent avec beaucoup d'adresse, et

de l'arc, auquel ils sont cependant moins habiles que les Negritos.

Les maisons des Igorrotes de la vallée de Banguet sont presque toutes des cabanes de bambous, formant un triangle avec le sol et recouvertes d'une herbe que l'on appelle *cogon*. La lumière n'y pénètre que par une petite porte fort étroite et elles sont très-malpropres. Parmi ceux qui habitent le centre de la cordilière et qui paraissent un peu plus avancés que les autres, il y en a qui ont de petites maisons plus soignées, construites avec le tronc du pin des montagnes, qu'ils fendent dans sa longueur à l'aide de leur talibong, seul outil dont il se servent dans tous leurs travaux. Dans cette vallée de Banguet, Galbey assure avoir vu le thermomètre de Réaumur à + 7°, et il est possible qu'il descende parfois encore plus bas.

Leur nourriture se compose de patates douces, d'ignames, de *letaro*, d'un peu de riz, qu'ils cultivent, de viande de buffle, de porc, de cerf, qu'ils chassent et font sécher pour en faire du *tapa*, et de fruits sauvages. Quelques-uns d'entre eux mangent la chair de leurs semblables après leur mort.

Ils sont, pour la plupart, d'un aspect fort dégoûtant et couverts des maladies cutanées les plus répugnantes.

DES BURIKS.

Les Buriks diffèrent un peu des Igorrotes en ce qu'ils ont plus d'embonpoint et une constitution plus vigoureuse; ils se piquent le corps, et les dessins qu'ils y tracent représentent parfaitement une cotte de mailles, comme on le voit chez certains peuples de la mer du Sud, de qui ils descen-

dent selon toute apparence. Ils habitent la partie de la cordilière qui s'étend depuis la province d'Ilocos-sud jusqu'au sommet de la chaîne centrale, et sont bornés au midi par les Igorrotes et au nord par les Busaos; ils sont plus industrieux et plus riches que les premiers; leurs coutumes sont plus humaines. Ils se livrent à la culture régulière du riz, dont ils arrosent les champs par des conduits d'eau douce; ils font deux récoltes par an, nourrissent du bétail et exploitent la mine d'or de Sucjou et celle de cuivre de Yamcayan

DES BUSAOS.

Ceux-ci habitent les montagnes appelées Siguey, au nord du territoire des Buriks, en face de Cadong; ils ont, à l'ouest, les Tinguianes et, à l'est, les Itetapanes; ils se distinguent des autres tribus par un caractère doux et pacifique et par des mœurs moins sauvages.

Ils ne se peignent que les bras, sur lesquels ils représentent, tant bien que mal, des fleurs. Il y en a qui portent aux oreilles de grands anneaux; d'autres des morceaux de bois assez lourds qui leur allongent prodigieusement le cartilage de l'oreille. Cet usage se retrouve chez les habitants de Vanikoro, de Taïti et de plusieurs autres archipels de la mer Pacifique; et il est bien difficile de s'expliquer d'où pourrait provenir cette ressemblance, puisque les Busaos n'ont jamais eu, que l'on sache, de relations suivies avec ces îles : il est donc naturel de conclure que ceux-ci descendent de ces insulaires, dont quelques embarcations auront été portées sur les côtes de l'île de Luçon. Leur costume est semblable à celui des peuplades que nous avons déjà dé-

crites, si ce n'est qu'ils portent sur le haut de la tête et un peu en arrière, attachée par des cordons et quelquefois entourée de plumes, une espèce de calotte de forme cylindrique, ayant 8 centimètres de haut sur 10 de diamètre, ouverte des deux côtés et faite de bois ou de tissu de rotin. Au lieu de talibong, ils ont pour arme une espèce de hache dont le fer est à peu près carré, avec une pointe par derrière et un manche court : ils appellent cette arme une *aliva*, et ils la fabriquent eux-mêmes, dans le village de Benang, avec le fer qu'ils tirent des montagnes, où il abonde presqu'à la surface du sol. Ils cultivent beaucoup de riz et ont un système d'irrigation qui ne les laisse jamais au dépourvu.

DES ITETAPANES.

Cette peuplade, moins nombreuse que les autres, est entourée par les Guinaanes au nord, les Igorrotes au sud, les Busaos à l'ouest, et les Gaddanes à l'est.

La stature de leurs membres est petite et leur taille bien proportionnée ; ils diffèrent de leurs voisins par la couleur de leur peau, qui est plus prononcée, tandis que la forme ronde de leurs yeux pose une ligne de séparation tranchée entre eux et les Igorrotes et les Tinguianes, dont l'œil rappelle le type chinois, qui, chez eux, ne périra jamais. Ils ont le nez gros et très-épaté.

Les Itetapanes tiennent évidemment des Negritos par la taille, la couleur et la forme du nez, mais des Indiens purs ou Tagales par les cheveux, les yeux et le maintien : aussi sont-ils, dans notre opinion, incontestablement une variété provenant du croisement de ces deux races, souches de

toutes les peuplades que l'on rencontre dans l'île de Luçon.

Leur aspect est hideux et presque aussi repoussant que celui des Negritos, avec lesquels ils ont cela de commun, qu'il a été impossible, jusqu'à présent, de les faire renoncer à leur goût pour une vie complétement sauvage et à la dégradation physique et morale qui en est la suite inévitable.

Ils ne sont pourtant pas entièrement dépourvus d'industrie, et la calotte cylindrique, qu'ils ont sans doute empruntée aux Busaos, a subi dans leurs mains une modification ; ils la peignent d'une belle couleur rouge que les Busaos ne possèdent pas. Ils donnent aussi cette même couleur aux manches de leurs armes, qui sont la lance, la flèche et l'*aliva*, cette hache dont nous avons parlé dans l'article précédent : ils font un grand secret des matières qui entrent dans la composition de leur couleur rouge, mais c'est tout uniment du bois de campêche, très-abondant dans toutes les provinces de la Luçonie, où il est connu sous le nom de *sibucao;* ils en obtiennent, en employant d'autres bois qui leur servent de mordants, une couleur vraiment indélébile et dont nous possédons des échantillons. Ils mettent encore, pour se défendre contre les vents du nord et les pluies si fréquentes et de si longue durée, dans certaines saisons de l'année, des espèces de palatines, faites de feuilles d'anajao ou de bañga, qu'ils appellent *anaos*. Les Tagales en portent de pareilles faites de l'endocarpe du coco filé (*bonote*), ou bien de fragments de feuilles de palmier ou d'herbes sauvages (*cogonales*), qui abondent et se renouvellent en profusion dans certaines parties des Philippines. Il est évident que les Itetapanes, presque entièrement sauvages, n'ont pu emprunter ce vêtement de première né-

cessité aux Tagales, avec lesquels ils n'ont aucun point de contact et dont ils sont même très-éloignés, mais que ce sont, au contraire, les Itetapanes qui l'ont donné aux peuplades voisines, que les Tagales ont, à leur tour, imitées.

DES ITANEGS OU TINGUIANES.

Celle-ci forme une classe tout à fait à part et qui est loin de mériter la qualification de sauvage que l'on continue à lui donner, parce qu'elle vit sans religion et que toutes les tribus ou *rancherias* que le catholicisme n'a pas encore rangées sous l'étendard de la croix sont toujours désignées par les Pères sous le nom générique d'infidèles (*infieles*), auquel, par extension, se rattache l'idée de la vie sauvage, parce qu'habitant les montagnes et leurs vastes solitudes hors de la sphère de civilisation de leurs voisins, ils sont, à leurs yeux, de vrais sauvages.

Les Tinguianes confinent à la province d'Ilocos-sud, depuis le pueblo de Santa Cruz jusqu'à l'intérieur de l'Abra. Leur physionomie, la couleur de leur peau, leur caractère tant physique que moral, leurs vêtements, une petite industrie commerciale et même, à quelques égards, manufacturière, forment entre eux et leurs voisins des montagnes des différences bien tranchées et les rapprochent beaucoup des habitants civilisés des Philippines, dont ils s'éloignent, d'un autre côté, par leur paresse, qui forme un contraste si frappant avec l'étonnante activité que ces derniers déploient. Ils ne comprennent pas les besoins qu'amène avec elle la civilisation et qui deviennent autant de

sources de perfectionnement dans les arts et dans l'industrie.

Mais il y a un autre rapprochement bien singulier à faire et que nous jugeons plus fondé que l'on ne serait tenté de le croire au premier abord. On remarquera, en premier lieu, que les deux provinces d'Ilocos-nord et sud, qui sont celles qui touchent de plus près aux Tinguianes, sont les plus manufacturières et les plus commerçantes de tout l'archipel des Philippines : or, selon nous, ce ne sont point les provinces civilisées qui ont transmis leur industrie à la peuplade sauvage, elles l'ont, au contraire, reçue d'elle. Ce paradoxe apparent s'expliquera si l'on se rappelle que, comme nous l'avons dit plus haut, les Tinguianes descendent des Chinois, mais ne se mêlent pas avec les Igorrotes ou les Itetapanes, qui descendent à leur tour des Negritos et des Malais. Ils auront donc puisé dans leur origine chinoise le goût des travaux agricoles et des spéculations, caractère distinctif de cette nation, tandis que leurs autres parents leur auront transmis la paresse et l'amour de l'indépendance.

Du reste, le caractère chinois est impossible à méconnaître dans les Tinguianes. Leur peau est à peu près aussi blanche que celle des Chinois, et leur costume, surtout l'espèce de turban dont ils se couvrent la tête, rappelle celui des pêcheurs de Fuh-Hun ou Fo-Kien, la province de la Chine la plus rapprochée de l'extrémité septentrionale des îles Philippines et celle où, avant de faire sa descente dans l'île de Luçon, le pirate Limahon avait rassemblé son équipage et dont il avait coutume de ravager les côtes.

Indépendamment du turban, qui se compose d'une pièce de toile dont les bouts viennent retomber gracieusement

sur l'épaule, les hommes portent de larges pantalons (*zabaguelles*), qu'ils fabriquent eux-mêmes, et une veste fermée, par devant, à la manière des Chinois. Le costume des femmes est semblable à celui des femmes igorrotes, avec cette seule différence qu'il est blanc. Les personnes des deux sexes sont fort propres; ils se soumettent entre eux à une certaine étiquette, et il y a des moments où ils mettent des habits plus riches, brodés tout autour en bandes rouges et blanches : tout le bras, depuis le poignet jusqu'au coude, est couvert de bracelets en perles de verre de différentes couleurs, qu'ils reçoivent en échange des marchands avec lesquels ils traitent. Ces bracelets sont si serrés, que la chair s'érafle par la compression qu'ils y exercent. Ils portent aussi des ornements semblables aux jambes, depuis la cheville jusqu'au mollet. Rien ne saurait être plus gracieux que cette parure pour les femmes, et, jointe au bandeau dont elles s'entourent la tête, elle parvient presque à faire oublier leur laideur, résultat inévitable du mélange d'une race d'hommes quelconque avec la race chinoise.

Réunis en peuplades, ils vivent tranquilles, et leur caractère pacifique, autre trait de ressemblance avec les Chinois, les a rapprochés des Indiens soumis. Ils ont formé plusieurs villages, parmi lesquels on compte Banguet et Tayum, qui se sont depuis longtemps convertis au christianisme : les missions s'occupent à en convertir d'autres. Ils sont malheureusement déjà soumis à l'impôt du tributo et à l'exercice du tabac, tristes, mais inévitables fruits de la civilisation, qui, en revanche, leur procure aide et protection. Ils se livrent aussi déjà au commerce et portent, dans les provinces, du riz, des bestiaux, de la cire, de l'or et du bois

qu'ils conduisent par leurs rivières à Ilocos, d'où ils rapportent les marchandises dont ils ont besoin.

Ils possèdent de riches et vastes champs de riz très-bien cultivés, et des troupeaux considérables de buffles, de chevaux et de bœufs.

Nous ferons remarquer, en passant, que, malgré les raisons que nous avons alléguées pour prouver que les Tinguianes descendent des Chinois, il se trouve encore, aux Philippines, des personnes qui contestent cette filiation et qui prétendent que Limahon, après l'incendie de sa flotte et sa retraite forcée dans les montagnes de Pangasinan et d'Ilocos, aurait encore trouvé moyen de reconstruire de nouvelles embarcations et de retourner en Chine.

DES GUINAANES.

Quoique voisins des Tinguianes, les Guinaanes n'ont jamais entretenu de rapports d'amitié avec eux ; car ils sont plus cruels que toutes les autres peuplades et ne possèdent aucune des qualités qui rapprochent les premiers des Indiens des Philippines. Ils habitent la partie orientale de la cordilière des Tinguianes et ne quittent presque jamais la région la plus élevée des montagnes : leur caractère âpre et rude s'accorde bien avec la situation des lieux qu'ils ont choisis pour demeure lors de la formation des diverses *rancherias*, connues sous les noms que nous avons marqués plus haut. S'ils s'éloignent des Tinguianes par des marques distinctives bien tranchées tant au physique qu'au moral, ils ne se rapprochent des Negritos que par l'état d'abjection et d'isolement dans lequel ils vivent, ainsi que par la férocité de

leurs mœurs. Toujours en guerre avec leurs voisins les Tinguianes, ils les rançonnent sans pitié, et ceux-ci, ne démentant pas leur origine, se laissent vexer et n'opposent à leurs ennemis qu'une timidité excessive : du reste, les Guinaanes ont l'audace de s'attaquer parfois même aux tribus qui reconnaissent l'autorité de la couronne d'Espagne.

DES YFUGAOS.

Ceux-ci offrent une grande ressemblance avec les Guinaanes, dont ils ont toute la férocité ; ils habitent à l'est des missions de la province de Cagayan. Cette circonstance inspira au colonel Galbey une idée dont il nous fit part et à laquelle il s'attacha au point de la répéter à plusieurs reprises. Nous ferons remarquer, du reste, que nous devons à cet estimable officier la communication de plusieurs notes précieuses qu'il avait recueillies sur le nord de l'île de Luçon. Il crut donc avoir observé dans quelques Yfugaos une ressemblance assez frappante avec les Japonais, et il en concluait qu'ils descendaient de cette nation. Pour admettre la justesse de ce système, il faudrait commencer par établir l'authenticité du fait rapporté par le frère Juan de la Concepcion, augustin déchaussé, qui prétend qu'en l'an 1591, précisément à l'époque où les Espagnols faisaient la conquête de la province de Cagayan, une escadre japonaise vint y faire une descente, annonçant même le projet de s'emparer de toute l'île de Luçon ; mais que leur tentative n'ayant pas réussi, il était resté dans la province quelques personnes faisant partie de cette expédition, qu'elles s'y

étaient établies et y avaient contracté des alliances avec les naturels du pays.

Ils cultivent la terre, qui leur fournit en abondance du riz et tout ce dont ils peuvent avoir besoin pour leur subsistance; mais leur penchant naturel pour le brigandage ne leur permet pas de se contenter de ces simples et faciles moyens d'existence, et ils saisissent toutes les occasions de se jeter sans miséricorde sur leurs voisins. Si, en effet, ils descendent des Japonais, dont l'humeur n'est guère moins pacifique que celle des Chinois, il faut convenir que les inclinations paternelles ont cédé, chez eux, le pas à celles que leurs mères leur ont fait sucer avec le lait. D'ailleurs le vol et le pillage ne suffisent pas même à la perfidie de leur caractère; ils se plaisent, sans aucun but d'intérêt autre que l'amour du mal, à se mettre en embuscade pour assassiner les passants, leur couper la tête sans les voler, leur sucer la cervelle et emporter ensuite cette tête toute sanglante, pour en faire le plus bel ornement de leur cabane; car, chez eux, la noblesse est attachée au nombre de ces abominables trophées : aussi, pour que l'on puisse compter leurs exploits en ce genre, même sans entrer dans leur demeure, ils ont coutume de porter autant de boucles d'oreilles en écorce de bambou qu'ils ont commis d'assassinats, en ajoutant une de plus à chaque nouveau crime qu'ils commettent. Don Guillaume Galbey nous a positivement assuré que, pendant l'expédition qu'il commanda, en 1831, contre ces féroces cannibales, il trouva, après leur défaite, sur le champ de bataille, un de ces sauvages qui portait vingt-deux anneaux à une de ses oreilles. Certes sa mort

trop glorieuse n'avait pas suffi pour apaiser les mânes de toutes ses victimes.

Les armes dont cette peuplade se sert sont la lance, l'arc, le *bujias*, l'aliva et le lacet de corde, qu'ils savent lancer, de l'embuscade où ils se sont placés, avec une adresse extraordinaire, pour saisir la victime qu'ils guettent depuis longtemps et à qui ils ne laissent aucun moyen de défense, la renversant et l'étranglant à l'instant même pour lui couper ensuite la tête.

Ils se montrent plus implacables et plus acharnés encore depuis que les missionnaires les ont chassés du territoire qu'ils occupaient, et ont pénétré chez leurs voisins les Gaddanes pour y prêcher l'Évangile. Ces Gaddanes leur sont en horreur; ils les poursuivent à outrance partout où ils les rencontrent, et, jusqu'à présent, rien n'a pu assouvir la haine qu'ils leur portent; du reste, ils sont les ennemis de tous leurs voisins sans distinction, ils leur font une guerre perpétuelle et ne s'unissent avec eux que pour de rares et courts intervalles, s'il s'agit de combattre quelque ennemi commun.

DES GADDANES.

Cette peuplade habite les bords du Margal et s'étend jusqu'auprès de la petite rivière (*rio chico*) de Cagayan; elle avoisine les Calaüas au nord-ouest.

De même que les Itetapanes, les Gaddanes sont d'une couleur plus foncée que les autres peuplades, ils ont aussi les mêmes coutumes et les mêmes armes; leur taille est petite, leurs yeux sont ronds, leur nez est gros et épaté; ils sont sales et dégoûtants.

Soumis depuis quelque temps par les missionnaires, ils leur rendent de grands services en leur aidant à ramener les tribus encore rebelles à la voix de la religion, moyen le plus sûr et le plus prompt de civiliser l'homme sauvage quand on sait l'employer d'une manière convenable. Parmi tous ces hommes du désert, il n'y en a pas un qui puisse résister à l'attrait séduisant et au prestige enchanteur qui accompagnent les cérémonies de l'église catholique, dont la magnificence et la pompe toute nouvelle pour eux les charment à la fois et les étonnent.

DES CALAÜAS.

Ceux-ci sont établis dans le district d'Itabes (*en el partido de Itabes*) et sont voisins des Guinaanes, dont ils diffèrent cependant complétement par le caractère, bien qu'ils leur ressemblent par le costume. Ils ont l'humeur pacifique et vivent en famille dans la plus grande tranquillité et la plus douce harmonie. Ils récoltent du riz et d'autres végétaux de différentes espèces ; ils ont de magnifiques plantations de tabac, qu'ils cultivent par des méthodes simples et naturelles qui leur ont été transmises par leurs aïeux. Le tabac des Calaüas est regardé comme le meilleur de toute la province de Cagayan, qui est lui-même le premier en qualité des îles Philippines. Après avoir cueilli les feuilles, ils les soumettent à la fermentation, puis à l'action de l'air, qui les sèche; après quoi, les ayant rassemblées en petits paquets, ils les portent furtivement, sur leurs pirogues, dans la province d'Ilocos, où ils arrivent en descendant la rivière d'Abra : là ils échangent leur tabac contre des toiles fabriquées à Ilocos, des cotonnades, des pagnes, des mouchoirs et quelques

trop glorieuse n'avait pas suffi pour apaiser les mânes de toutes ses victimes.

Les armes dont cette peuplade se sert sont la lance, l'arc, le *bujias*, l'aliva et le lacet de corde, qu'ils savent lancer, de l'embuscade où ils se sont placés, avec une adresse extraordinaire, pour saisir la victime qu'ils guettent depuis longtemps et à qui ils ne laissent aucun moyen de défense, la renversant et l'étranglant à l'instant même pour lui couper ensuite la tête.

Ils se montrent plus implacables et plus acharnés encore depuis que les missionnaires les ont chassés du territoire qu'ils occupaient, et ont pénétré chez leurs voisins les Gaddanes pour y prêcher l'Évangile. Ces Gaddanes leur sont en horreur; ils les poursuivent à outrance partout où ils les rencontrent, et, jusqu'à présent, rien n'a pu assouvir la haine qu'ils leur portent; du reste, ils sont les ennemis de tous leurs voisins sans distinction, ils leur font une guerre perpétuelle et ne s'unissent avec eux que pour de rares et courts intervalles, s'il s'agit de combattre quelque ennemi commun.

DES GADDANES.

Cette peuplade habite les bords du Margal et s'étend jusqu'auprès de la petite rivière (*rio chico*) de Cagayan; elle avoisine les Calaüas au nord-ouest.

De même que les Itetapanes, les Gaddanes sont d'une couleur plus foncée que les autres peuplades, ils ont aussi les mêmes coutumes et les mêmes armes; leur taille est petite, leurs yeux sont ronds, leur nez est gros et épaté; ils sont sales et dégoûtants.

Soumis depuis quelque temps par les missionnaires, ils leur rendent de grands services en leur aidant à ramener les tribus encore rebelles à la voix de la religion, moyen le plus sûr et le plus prompt de civiliser l'homme sauvage quand on sait l'employer d'une manière convenable. Parmi tous ces hommes du désert, il n'y en a pas un qui puisse résister à l'attrait séduisant et au prestige enchanteur qui accompagnent les cérémonies de l'église catholique, dont la magnificence et la pompe toute nouvelle pour eux les charment à la fois et les étonnent.

DES CALAÜAS.

Ceux-ci sont établis dans le district d'Itabes (*en el partido de Itabes*) et sont voisins des Guinaanes, dont ils diffèrent cependant complétement par le caractère, bien qu'ils leur ressemblent par le costume. Ils ont l'humeur pacifique et vivent en famille dans la plus grande tranquillité et la plus douce harmonie. Ils récoltent du riz et d'autres végétaux de différentes espèces ; ils ont de magnifiques plantations de tabac, qu'ils cultivent par des méthodes simples et naturelles qui leur ont été transmises par leurs aïeux. Le tabac des Calaüas est regardé comme le meilleur de toute la province de Cagayan, qui est lui-même le premier en qualité des îles Philippines. Après avoir cueilli les feuilles, ils les soumettent à la fermentation, puis à l'action de l'air, qui les sèche; après quoi, les ayant rassemblées en petits paquets, ils les portent furtivement, sur leurs pirogues, dans la province d'Ilocos, où ils arrivent en descendant la rivière d'Abra : là ils échangent leur tabac contre des toiles fabriquées à Ilocos, des cotonnades, des pagnes, des mouchoirs et quelques

trop glorieuse n'avait pas suffi pour apaiser les mânes de toutes ses victimes.

Les armes dont cette peuplade se sert sont la lance, l'arc, le *bujias*, l'aliva et le lacet de corde, qu'ils savent lancer, de l'embuscade où ils se sont placés, avec une adresse extraordinaire, pour saisir la victime qu'ils guettent depuis longtemps et à qui ils ne laissent aucun moyen de défense, la renversant et l'étranglant à l'instant même pour lui couper ensuite la tête.

Ils se montrent plus implacables et plus acharnés encore depuis que les missionnaires les ont chassés du territoire qu'ils occupaient, et ont pénétré chez leurs voisins les Gaddanes pour y prêcher l'Évangile. Ces Gaddanes leur sont en horreur; ils les poursuivent à outrance partout où ils les rencontrent, et, jusqu'à présent, rien n'a pu assouvir la haine qu'ils leur portent; du reste, ils sont les ennemis de tous leurs voisins sans distinction, ils leur font une guerre perpétuelle et ne s'unissent avec eux que pour de rares et courts intervalles, s'il s'agit de combattre quelque ennemi commun.

DES GADDANES.

Cette peuplade habite les bords du Margal et s'étend jusqu'auprès de la petite rivière (*rio chico*) de Cagayan; elle avoisine les Calaüas au nord-ouest.

De même que les Itetapanes, les Gaddanes sont d'une couleur plus foncée que les autres peuplades, ils ont aussi les mêmes coutumes et les mêmes armes; leur taille est petite, leurs yeux sont ronds, leur nez est gros et épaté; ils sont sales et dégoûtants.

Soumis depuis quelque temps par les missionnaires, ils leur rendent de grands services en leur aidant à ramener les tribus encore rebelles à la voix de la religion, moyen le plus sûr et le plus prompt de civiliser l'homme sauvage quand on sait l'employer d'une manière convenable. Parmi tous ces hommes du désert, il n'y en a pas un qui puisse résister à l'attrait séduisant et au prestige enchanteur qui accompagnent les cérémonies de l'église catholique, dont la magnificence et la pompe toute nouvelle pour eux les charment à la fois et les étonnent.

DES CALAÜAS.

Ceux-ci sont établis dans le district d'Itabes (*en el partido de Itabes*) et sont voisins des Guinaanes, dont ils diffèrent cependant complétement par le caractère, bien qu'ils leur ressemblent par le costume. Ils ont l'humeur pacifique et vivent en famille dans la plus grande tranquillité et la plus douce harmonie. Ils récoltent du riz et d'autres végétaux de différentes espèces ; ils ont de magnifiques plantations de tabac, qu'ils cultivent par des méthodes simples et naturelles qui leur ont été transmises par leurs aïeux. Le tabac des Calaüas est regardé comme le meilleur de toute la province de Cagayan, qui est lui-même le premier en qualité des îles Philippines. Après avoir cueilli les feuilles, ils les soumettent à la fermentation, puis à l'action de l'air, qui les sèche; après quoi, les ayant rassemblées en petits paquets, ils les portent furtivement, sur leurs pirogues, dans la province d'Ilocos, où ils arrivent en descendant la rivière d'Abra : là ils échangent leur tabac contre des toiles fabriquées à Ilocos, des cotonnades, des pagnes, des mouchoirs et quelques

trop glorieuse n'avait pas suffi pour apaiser les mânes de toutes ses victimes.

Les armes dont cette peuplade se sert sont la lance, l'arc, le *bujias*, l'aliva et le lacet de corde, qu'ils savent lancer, de l'embuscade où ils se sont placés, avec une adresse extraordinaire, pour saisir la victime qu'ils guettent depuis longtemps et à qui ils ne laissent aucun moyen de défense, la renversant et l'étranglant à l'instant même pour lui couper ensuite la tête.

Ils se montrent plus implacables et plus acharnés encore depuis que les missionnaires les ont chassés du territoire qu'ils occupaient, et ont pénétré chez leurs voisins les Gaddanes pour y prêcher l'Évangile. Ces Gaddanes leur sont en horreur; ils les poursuivent à outrance partout où ils les rencontrent, et, jusqu'à présent, rien n'a pu assouvir la haine qu'ils leur portent; du reste, ils sont les ennemis de tous leurs voisins sans distinction, ils leur font une guerre perpétuelle et ne s'unissent avec eux que pour de rares et courts intervalles, s'il s'agit de combattre quelque ennemi commun.

DES GADDANES.

Cette peuplade habite les bords du Margal et s'étend jusqu'auprès de la petite rivière (*rio chico*) de Cagayan; elle avoisine les Calaüas au nord-ouest.

De même que les Itetapanes, les Gaddanes sont d'une couleur plus foncée que les autres peuplades, ils ont aussi les mêmes coutumes et les mêmes armes; leur taille est petite, leurs yeux sont ronds, leur nez est gros et épaté; ils sont sales et dégoûtants.

Soumis depuis quelque temps par les missionnaires, ils leur rendent de grands services en leur aidant à ramener les tribus encore rebelles à la voix de la religion, moyen le plus sûr et le plus prompt de civiliser l'homme sauvage quand on sait l'employer d'une manière convenable. Parmi tous ces hommes du désert, il n'y en a pas un qui puisse résister à l'attrait séduisant et au prestige enchanteur qui accompagnent les cérémonies de l'église catholique, dont la magnificence et la pompe toute nouvelle pour eux les charment à la fois et les étonnent.

DES CALAÜAS.

Ceux-ci sont établis dans le district d'Itabes (*en el partido de Itabes*) et sont voisins des Guinaanes, dont ils diffèrent cependant complétement par le caractère, bien qu'ils leur ressemblent par le costume. Ils ont l'humeur pacifique et vivent en famille dans la plus grande tranquillité et la plus douce harmonie. Ils récoltent du riz et d'autres végétaux de différentes espèces ; ils ont de magnifiques plantations de tabac, qu'ils cultivent par des méthodes simples et naturelles qui leur ont été transmises par leurs aïeux. Le tabac des Calaüas est regardé comme le meilleur de toute la province de Cagayan, qui est lui-même le premier en qualité des îles Philippines. Après avoir cueilli les feuilles, ils les soumettent à la fermentation, puis à l'action de l'air, qui les sèche; après quoi, les ayant rassemblées en petits paquets, ils les portent furtivement, sur leurs pirogues, dans la province d'Ilocos, où ils arrivent en descendant la rivière d'Abra : là ils échangent leur tabac contre des toiles fabriquées à Ilocos, des cotonnades, des pagnes, des mouchoirs et quelques

ustensiles en fer qu'ils recherchent avec une avidité extrême.

DES APAYAOS.

Les Apayaos se distinguent des autres peuplades vivant dans les montagnes par la bonne construction de leurs maisons, qui ressemblent à celles des Tagales et qui brillent surtout par une extrême propreté. En entrant dans ces petites cases, on est tout étonné d'y trouver la plupart des meubles nécessaires et que ne possèdent pas toujours les Indiens de certains pueblos espagnols.

Les maisons des Apayaos, comme celles des autres Indiens des Philippines, sont placées sur quatre grands et forts pieux droits d'un bois incorruptible et imperméable à l'humidité, qu'ils enfoncent dans la terre; le plancher, au lieu d'être en bambous coupés par lames longues, étroites et unies entre elles par des attaches en rotin, comme chez les Tagales de la province de Tondo, est fait de belles planches d'un bois qu'ils appellent *danigga* ou *calusta*, qui est une espèce de cèdre. Ils les coupent par moitié dans le sens de la longueur, comme cela se fait dans la province d'Ilocos, avec laquelle ils entretiennent des relations suivies; les cloisons sont en feuilles de palmier. Ces maisons sont plus aérées, plus grandes et surtout beaucoup plus propres que celles des autres habitants des montagnes; le foyer ou fourneau est situé dans un coin de la pièce principale. Ils ne négligent rien pour l'orner du mieux qu'ils peuvent, moyennant différents objets qu'ils obtiennent en échange des produits de leurs montagnes, tels que la cire qui est fort bonne, le cacao qui est excellent, et le tabac, semblable à celui dont nous avons

parlé plus haut; du reste, ces ornements se réduisent à quelques bahuts, quelques verres et des pots en porcelaine de la Chine.

Ils habitent les montagnes situées entre les provinces d'Ilocos et de Cagayan, et se nourrissent principalement de maïs et de racines. Ils sont placés de la manière la plus favorable pour la grande contrebande de tabac en feuille qu'ils font avec les provinces voisines. Ils descendent par les vallées d'Abuloc jusqu'aux plages désertes d'Ilocos, où ils ont eu soin d'avance de placer des éclaireurs; et ils introduisent leur marchandise, soit par terre, soit par mer. Dans le premier cas, c'est par le Caravallo-nord ou par l'Abra qu'ils le portent à la plaine de Dingras et à Nagpartian.

DES IBILAOS ET DES ILONGOTES.

Ces tribus sont peu nombreuses et vivent principalement dans les montagnes de la Nueva-Ecija et du Caravallo de Vales. Les hommes y sont d'une petite stature, peu robustes et d'une mauvaise constitution; ils mènent une vie misérable, à l'aide du brigandage, auquel ils sont adonnés et très-adroits. Ils ne se contentent pas de faire des excursions dans les provinces voisines pour y voler tout ce dont ils ont besoin; ils imitent encore les Yfugaos, dans les cruautés qu'ils commettent : comme eux, ils se mettent en embuscade dans les chemins les plus passants, entre les villages ou les provinces, et assassinent traîtreusement ceux qui leur tombent sous la main. Ils ne sont cependant guère braves, et il suffit, quand on en a le temps, de paraître vouloir leur résister; malheureusement, il est rare qu'on échappe à la flèche

empoisonnée que leur main exercée dirige droit au but qu'ils ont en vue.

Les Ysinayes forment une tribu qui a embrassé le christianisme et s'est soumise au gouvernement espagnol, grâce aux efforts des missions d'Ituy; ils ne diffèrent en rien des Igorrotes, dont font aussi partie les Panuipuyes et les Altasanes et d'autres tribus.

Quoique toutes ces peuplades aient beaucoup de rapports entre elles, il y a cependant des différences qui les distinguent. Toutes sont d'un caractère opiniâtre et difficile à réduire; la plupart sont intraitables, se refusant à toutes propositions, n'ayant de confiance en personne, et remplies d'un orgueil insensé que rien ne justifie. Intéressées dans les échanges qu'elles font, elles sont dominées par la plus ridicule superstition. Traîtres et souvent cruels, ces sauvages sont plus forts et plus agiles que les autres habitants de l'archipel des Philippines, effet de la vie errante, active et pénible qu'ils mènent dans des terrains escarpés, tandis que le climat plus tempéré de ces hautes montagnes leur donne une constitution plus vigoureuse.

Mœurs de ces peuplades.

Pour décrire les mœurs des tribus sauvages et indépendantes qui habitent certaines parties de l'archipel des Philippines, il faut commencer par donner une idée de leurs croyances religieuses; c'est donc par là que nous allons ouvrir ce chapitre.

Mais ce serait une tâche ingrate et difficile que l'on s'imposerait s'il s'agissait d'en composer une mythologie suivie

et raisonnée, d'autant plus que les idées varient sans cesse d'un lieu à l'autre. Généralement ils adorent des idoles, ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient la conscience confuse d'un être supérieur à tous ces objets de leur culte dépravé, d'un être qui a créé tout ce qui les entoure dans le monde très-borné qu'ils connaissent. Quand on les interroge à ce sujet, on reconnaît que ces idées leur ont été transmises par la voie de la tradition, sans qu'ils aient jamais cherché à se rendre compte de leur première origine : il est impossible, du reste, d'obtenir aucune réponse positive aux questions qu'on leur adresse.

Les tribus ou rancherias d'Ilamut et des Altasanes adorent une idole qu'ils appellent *Cabiga*, qui est mariée et ontd la femme est *Bujan*, mot qui a beaucoup de rapport avec celui de *bujie* ou *buhay*, qui, en tagale, signifie *la vie*. Les Gaddanes appellent leur dieu *Amanobay* (celui qui fit l'homme) et lui donnent une femme nommée *Dalingay*, parce qu'ils ne comprennent pas qu'il soit possible que l'on vive sans femme. Les Yfugaos et la plus grande partie des Igorrotes ont un dieu qu'ils appellent *Cabunian*, qui eut deux fils, *Lumabit* et *Cabigat*, et deux filles, *Baingan* et *Daungan*, desquels naquirent d'autres enfants qui furent la souche de tous les hommes. C'est ainsi qu'ils expliquent l'origine du genre humain, sans s'embarrasser de la manière dont le monde visible fut créé, ce qui est assez naturel de la part d'hommes peu accoutumés à réfléchir.

Ils regardent aussi comme une divinité la pluie, qu'ils appellent *pati*, parce qu'ils savent que, sans son assistance, ils n'obtiennent pas de riz, qui forme leur principal aliment; aussi lui adressent-ils des prières. Il serait, du reste, diffi-

cile d'énumérer tous les dieux qu'ils adorent; en voici quelques-uns : ***Balitoc, Piit, Sanian, Linian, Tatao, Bangiuis, Sejat, Batacagan, Sadibubu, Oasiasoias, Capalat, Dalig,*** et les déesses ***Libongon, Tibagon*** et ***Limoan.*** On les rencontre tous sous la forme d'idoles de bois et placés dans différentes positions; celle qui leur plaît le plus est d'avoir la tête entre les deux mains et les coudes appuyés sur les genoux, parce qu'elle représente, dans leur opinion, le repos et la béatitude : ces peuples, aussi bien que d'autres, regardent le *dolce far niente* comme le souverain bonheur sur la terre; quelquefois, cependant, ces idoles sont debout.

On assure qu'ils ne croient pas à une autre vie, si ce n'est peut-être sous la forme de la métempsycose; mais ce qui paraît certain, c'est qu'ils n'ont point d'idées arrêtées sur les croyances religieuses, de quelque nature qu'elles soient. On ne trouve chez eux aucun temple, ni aucun lieu quelconque où ils se réunissent pour adorer en commun la Divinité.

Toutes leurs fêtes se font en famille, et leur seul but est de se réjouir ou de s'affliger ensemble. Lorsqu'un de leurs parents est malade ou vient de mourir, on fait venir une vieille femme, espèce de prêtresse, appelée *agorera* ou *asitera,* que l'on consulte pour savoir quelles seront les suites de l'événement qui vient d'avoir lieu ou dont on est menacé. L'*agorera* étant arrivée, elle commence par étendre à terre, sous un gros arbre, vieux et touffu, une espèce de pagne ou une natte; au milieu elle place un grand plat creux, fait d'un seul morceau de bois, puis elle fait traîner auprès de ce plat un buffle qu'elle égorge, avec des contorsions extravagantes; elle laisse couler le sang de l'animal dans le vase et y mêle celui d'une poule ou bien d'un de ces petits sangliers dont

les forêts abondent; elle entremêle toutes les cérémonies et les gestes dont elle les accompagne de larges et fréquentes libations de liqueurs fermentées, préparées avec la séve de différentes plantes et le suc de plusieurs fruits, ce qui ne manque pas de porter au plus haut point la fureur dont elle est agitée; elle saisit alors, avec des gestes désordonnés, une tête de porc, préparée d'avance pour la cérémonie et s'en couvre convulsivement la tête et le visage, puis, arrosant avec profusion une idole (*anito*), du sang des victimes, pendant que son trouble augmente, de moment en moment, elle lève les mains vers le ciel et, tout à fait hors d'elle-même, elle s'écrie d'un son de voix infernal : « *Siggam Ca-* « *buniam! siggam bulam navoig! siggam aggen!* » ce qui veut dire : O toi, Dieu! ô toi, lune brillante! ô toi, étoile! Après cette invocation, elle commence à prophétiser, et, quand elle a fini ce qu'elle avait à dire, elle s'arme d'un balai qu'elle trempe dans un seau plein de vin de coco et en asperge tous les assistants; c'est là le signal de la fête, qui se passe tout entière à manger et à boire, jusqu'à ce que les convives tombent dans une ivresse complète, d'où ils ne sortent que pour être de plus en plus convaincus que les prédictions de la prêtresse sont infaillibles. Nous ne devons pas oublier de remarquer que, lorsqu'un homme meurt, on croit devoir, pour apaiser son ombre, sacrifier autant de victimes qu'il lui est resté de doigts de la main ouverts dans sa dernière convulsion.

Quelques-unes de ces tribus sauvages adorent le soleil et ont, en outre, une vénération profonde pour tous les astres en général; mais aucun d'eux n'est l'objet d'une dévotion particulière, de ce que l'on peut réellement appeler culte.

Il n'y a que les âmes de leurs parents défunts auxquelles ils rendent des honneurs vraiment divins; ils les appellent des *anitos*, et ce qu'ils croient par rapport à eux leur donne une grande ressemblance avec les *nonos* des Tagales. Les Apayaos suspendent aux murs de leur case les lances et autres armes de leurs parents morts, et qu'ils conservent en mémoire d'eux; ils les disposent en trophées, entourées de rotins, dont l'écorce légère, colorée en rouge, représente des figures de différentes espèces. De chaque côté de ces trophées, pendent des bajaques ou pagnes choisis, faits soit de l'écorce d'*afutag*, soit de tissus divers. L'aspect de l'ensemble de ces ornements est fort gracieux et ils y attachent le plus grand prix. Un vase en terre vernissée, d'une forme particulière, pend auprès de ces trophées d'armes; il sert aux libations de vin qu'ils offrent à l'*anito* pour obtenir de lui qu'il les protége lorsqu'ils vont célébrer une fête. On n'a jamais pu les engager à céder une de ces armes ou de ces ornements, quelque valeur qu'on leur en ait offerte; car ils croient que, s'ils s'en séparaient volontairement, l'anito les en punirait, qu'il les rendrait malades ou peut-être même les ferait mourir. De semblables idées dans l'esprit de ces hommes encore sauvages, sans démontrer positivement la croyance à l'immortalité de l'âme, ni même un sentiment bien net de quelque chose de spirituel dans l'homme, indépendant de son corps et qui l'élève au-dessus des autres animaux, font voir du moins qu'ils sont persuadés que tout ne périt pas au moment de la mort, et qu'il reste de leurs parents quelque chose dont ils ne se rendent pas compte; un *anito*, un *nono*, qu'ils doivent craindre et respecter, parce qu'il veille sans cesse sur toutes leurs actions.

On sait que moins un peuple a d'idées arrêtées sur la religion, plus il est livré à la superstition, et il est difficile de l'être plus que les sauvages dont nous parlons. Quand il tonne, ce qui arrive bien souvent dans ce climat, ils croient que le *Cabuniang* est mécontent, et, pour le calmer, ils célèbrent une fête en son honneur et prétendent qu'il exige d'eux l'offrande d'un porc. L'arc-en-ciel est pour eux de très-bon augure, et ce n'est pas sans raison, car il annonce en général un changement favorable dans le temps, surtout quand il a fait très-mauvais; aussi lui adressent-ils des vœux et des remercîments. Quand ils veulent entreprendre un voyage, ou s'ils forment un projet quelconque et s'ils désirent connaître le moment favorable pour l'exécuter ou la route qu'ils doivent prendre, ils allument un feu et viennent en grand nombre observer la direction que prend la fumée; si elle est opposée à celle du chemin qu'ils voulaient suivre, soit dans leur voyage, soit dans l'attaque projetée contre un village, ils se désistent de leur entreprise. Si un oiseau traverse le chemin qu'ils vont parcourir, l'augure est bon ou mauvais, selon l'espèce de l'oiseau, sa couleur, la nature de son chant; si c'est une couleuvre qu'ils rencontrent, le présage est détestable et ils retournent au plus vite chez eux, car ils sont convaincus qu'un danger imminent les menace. Faut-il s'étonner que des peuplades sauvages croient aux bons et aux mauvais présages, lorsque la diffusion si vantée des lumières a laissé dans l'esprit du peuple le plus éclairé de l'Europe des traces si nombreuses de superstition de ce genre? Ne voit-on pas aujourd'hui même en France des personnes qui sont loin d'appartenir aux dernières classes de la société s'effrayer du cri d'un oiseau nocturne et consulter

une tireuse de cartes pour connaître l'aveni? Le plus grand capitaine du siècle n'attachait-il pas une idée superstitieuse à sa redingote grise?

Les peuplades indépendantes ne connaissent aucune distinction de rangs et n'ont aucune forme de gouvernement fixe; soit qu'on les considère par nations, par *rancherias* ou par vallées, elles n'obéissent à aucun chef exerçant son pouvoir sur une étendue plus ou moins grande de territoire. En place de lois, elles se gouvernent uniquement par certaines coutumes qui sont tacitement respectées, sauf pourtant les cas où les coupables se regardent comme les plus forts; alors ils n'écoutent plus rien et chacun agit à sa fantaisie.

Chaque village est absolument indépendant de ses voisins, et, dans son intérieur, il obéit, tantôt à la volonté du plus vaillant de ses habitants, du *mainguel*, tantôt à celle du plus riche. La puissance paternelle est illimitée et les enfants sont parfaitement respectueux dans leur conduite envers leurs parents : une des plus grandes marques de respect qu'ils puissent donner étant d'offrir de l'eau à boire, jamais un fils ne peut en prendre de la main de son père; il doit, au contraire, toujours lui en présenter. Mais les parents, lorsqu'ils sont pauvres, obéissent, à leur tour, à des supérieurs plus riches et engagent envers eux les services de leurs enfants : du reste, c'est grâce à cette union dans les familles et à la subordination des faibles aux forts que, quoique sans lois, sans gouvernement, sans culte public, ils parviennent à maintenir une sorte d'ensemble et à se réunir, au besoin, contre un ennemi commun.

Le territoire d'un village ou d'une vallée est donc partagé entre plusieurs chefs de famille qui représentent les

grands de la tribu; on les appelle des *barnaas*. Chacun d'eux a sous ses ordres un certain nombre de *caglianes*, pauvres gens entièrement dévoués à leur service, comme domestiques ou plutôt comme esclaves; ils ne reçoivent de leur maître que la nourriture et doivent exécuter tous les travaux qu'il leur commande; il les emploie principalement à la culture de la terre.

Ces peuplades sont monogames, mais on peut répudier sa femme sans en donner aucune raison. Celle-ci, de son côté, jouit de la même liberté; elle peut quitter son mari dès que cela lui convient. Cette facilité à se séparer rend l'adultère moins fréquent; mais, par la même raison, il est puni de mort quand les coupables sont pris en flagrant délit.

Les Negritos, lorsqu'ils se marient, cherchent surtout à s'assortir par la taille; ils s'approchent, se mesurent et s'unissent lorsqu'ils ont reconnu qu'ils se conviennent.

La mort est aussi la peine attachée à l'assassinat : le vol, qui est la passion dominante des sauvages, point sur lequel tous les voyageurs sont d'accord, n'encourt cette punition qu'à la troisième fois. Le tribunal qui les juge se compose des mainguels, des barnaas et des anciens du village. Lorsqu'un prévenu, convaincu du fait, est condamné à mort, on lui laisse le temps de s'arranger pour de l'argent avec la famille offensée, ce qui a lieu très-souvent; et ce traité, qui doit se conclure en présence des juges, s'appelle *tubat*.

Quand une tribu a une discussion avec une tribu voisine et que l'un de ses membres a été tué par ce qu'ils appellent un homme du dehors, tous les habitants du village auquel le mort appartenait se réunissent pour venger la mort de leur ami, soit en faisant mourir celui qui l'a tué, soit en décla-

rant une guerre ouverte à sa tribu : en définitive, un traité termine l'affaire. Mais ces discussions sont si fréquentes et se renouvellent si souvent, qu'il en résulte des guerres sans fin qui les affaiblissent à tel point, que rien ne serait plus facile que de les soumettre à la domination espagnole, si cette puissance voulait sérieusement s'en occuper.

On ne saurait dire ni même conjecturer quelle a été, parmi le nombre infini de dialectes que l'on parle dans ces montagnes, la langue primitive des nations qui les habitent. Ces dialectes varient non-seulement d'un village à l'autre, mais il y a même des endroits où chaque famille a le sien. Sans chercher, ce qui serait impossible, à rattacher tous ces idiomes à une seule langue mère, d'où ils découleraient tous, ce que l'on peut dire avec assurance, c'est qu'ils ont un grand nombre de sons semblables à ceux des Chinois; ce qui ajoute une vraisemblance de plus au système qui les fait descendre en partie de ce peuple. Ceci se rapporte principalement aux Tinguianes, quoique les Igorrotes et les Batanes aient cette prononciation aussi marquée que les Tinguianes eux-mêmes. Il faudrait conclure de cette circonstance que le mélange des Chinois avec ceux-ci n'a eu lieu qu'à l'époque de l'expédition de Limahon, tandis que, pour les autres, il remonte beaucoup plus haut. En effet, les Igorrotes et les Batanes habitent les environs de la baie de Manille, où les Chinois venaient trafiquer de temps immémorial et bien des siècles avant la conquête des Philippines par les Espagnols; ils se seront donc mêlés de bonne heure à la population primitive de ces îles : qui sait si ce n'est même à la race des Negritos? car, indépendamment des commerçants attirés volontairement dans ces parages, les naufrages, si fréquents

dans ces mers, ont dû, pendant un long cours d'années, y amener un grand nombre de pauvres Chinois qui ne demandaient pas mieux que de se fixer au sein de ces belles et riches montagnes, pour y jouir d'une liberté que ne leur offrait pas le gouvernement despotique d'un empire surchargé de population.

Quant à la variété des dialectes, rien n'est plus facile à expliquer quand on réfléchit à l'état de barbarie dans lequel tous ces peuples vivent ; l'ignorance de l'écriture et les inimitiés entre les tribus en présentent des causes suffisantes, le défaut de communications constantes devant modifier des idées d'abord communes entre elles, ainsi que la manière de les exprimer. On remarque la même chose dans les tribus soumises, comme, par exemple, dans celle des Ysinayes, dont on possède des dictionnaires. En attendant, il est certain que les idiomes qui semblent s'éloigner le plus les uns des autres offrent toujours entre eux quelques traits de ressemblance, qu'il y a des mots qui ne diffèrent que par l'orthographe et d'autres qui sont absolument les mêmes.

Le respect que ces peuplades portent à leurs *barnaas* ne cesse pas par la mort de ceux-ci, et ils continuent à le témoigner d'une manière fort singulière. A peine un d'eux est-il décédé, qu'on lui ouvre le ventre pour en retirer les intestins, qu'on fait griller pour les consulter sur l'avenir; cela fait, ils font asseoir le corps sur un siége, et invitent tous les parents à le venir voir avant qu'on l'enterre. Les funérailles n'ont lieu qu'après plusieurs repas prolongés et des orgies auxquels on se livre aux dépens du riz et des troupeaux du défunt. Assis en cercle autour du mort, on

mange, on boit, on pleure, on chante des chansons improvisées et lamentables en l'honneur des parents morts depuis longtemps et de l'ami que l'on vient tout nouvellement de perdre. Que l'on se figure cette réunion de personnes des deux sexes rassemblées pêle-mêle, sous la température de la zone torride, autour d'un cadavre en putréfaction, et qui, après s'être fatiguées par des excès de tous genres, s'endorment, à la fin de cette hideuse cérémonie, au milieu des sales débris de leur infernal festin et des jarres naguère remplies de liqueurs fermentées et qu'ils ne sont parvenus qu'à grand'peine à vider.

Quand vient enfin le moment de l'inhumation, le corps est porté dans une espèce de cimetière appelé *Lontdent*, où chaque famille a sa place désignée; on le pose dans une espèce de monument imitant grossièrement la forme d'un buffle ou d'un porc, ouvert par le haut, et on le laisse ainsi pourrir en plein air. Les pauvres sont enterrés simplement sous leurs maisons, et, comme ils n'ont pas toujours le moyen de se procurer de la chair de buffle et de porc pour régaler les amis qui viennent d'assister à la cérémonie, il leur arrive quelquefois de leur donner le corps du défunt à manger. Un fait de ce genre a été constaté, il n'y a pas longtemps, dans la rancheria de *Baremencurang*, près du pueblo de Tagadin. Un vieillard cagliane y était mort, et sa chair fut distribuée aux assistants, parce que, bien qu'il fût pauvre, il méritait les honneurs qui se rendent ordinairement aux riches, et qu'il n'avait pas laissé de quoi subvenir à la dépense que cela aurait occasionnée. Il faut convenir que c'est là un hommage bien mal entendu.

Lorsque deux jeunes gens désirent s'épouser, le préten-

dant fait demander, par un vieillard, aux parents de la jeune personne s'ils consentent à lui donner leur fille en mariage; si elle lui est accordée, on la conduit chez lui, à la manière des Chinois (autre trait de ressemblance avec cette nation), et toute la cérémonie consiste à les tenir renfermés pendant huit ou dix jours sans que, pendant tout ce temps, il leur soit possible de sortir de la maison. En attendant, les parents et les amis se livrent à la joie et à la danse, et s'enivrent à qui mieux mieux. Ce sont les pères des mariés qui leur portent à manger, car ils ont seuls le privilége de les voir dans leur prison.

La danse de ces peuples est fort singulière. Les danseurs se placent en rond, les bras ouverts, sautant sans cesse d'un pied sur l'autre, de manière à en avoir toujours un levé en arrière; puis ils tournent en tous sens, en poussant des cris effroyables. Cette danse est accompagnée d'un tambour de forme conique assez semblable à celui des Malais, et sur lequel ils battent, comme eux, avec les deux mains.

Les fêtes, qui se prolongent ordinairement pendant quelques jours, coûtent, en général, assez cher à celui qui les donne, qui est toujours un des chefs, ou, du moins, un des hommes les plus influents et les plus riches de sa tribu. On y consomme jusqu'à trente et quarante buffles, et cent porcs ou même davantage; hommes et femmes sont tous constamment ivres, car, pendant toute la durée de la fête, ils ne cessent de boire des flots d'une liqueur appelée *sinipsit*, et qui se fait avec du riz fermenté dans l'eau, ou bien de celle que l'on nomme *basig* ou *ilang*, liqueur tirée de la canne à sucre. Quand la fête est terminée, les têtes des animaux dévorés sont rangées, comme autant de trophées et de marques

de noblesse, le long des murs extérieurs et intérieurs de la maison. Ces détails nous ont été donnés par le colonel Galbey, qui a eu l'occasion d'assister à plusieurs de ces fêtes. Il nous a assuré avoir compté, dans la maison d'un homme distingué d'un village, 407 têtes de buffles ou de vaches, et plus de 1,000 têtes de sangliers, qui répandaient, comme on peut le croire, une odeur insupportable.

Pour arriver à posséder une aussi immense quantité d'animaux, le vol à main armée est, pour ainsi dire, organisé d'une province à l'autre, et ce n'est qu'à force de précautions que l'on parvient à en rendre les effets moins sensibles.

La médecine de ces sauvages, souvent supérieure à celle des Indiens, et qui possède des ressources que l'on ne trouve pas toujours dans celle des pays les plus civilisés, mériterait d'être étudiée avec soin; elle nous offrirait plus d'un exemple à suivre, plus d'une méthode à imiter. Les médicaments extérieurs, les répercussifs sous toutes les formes appliqués sur la peau, jouent chez eux le premier rôle; des vieillards que l'expérience a doués à cet égard d'un certain tact ont seuls le droit de composer ces remèdes par la réunion des innombrables plantes qu'ils ont à leur disposition, et ce sont eux qui les administrent aux malades. Ils se servent, comme fébrifuge, de l'écorce très-amère d'un arbre qu'ils appellent *seplay*, et, dans les vives douleurs qui peuvent survenir à quelque partie du corps, ils appliquent le cautère actuel. Quand une femme grosse se sent prise des premières douleurs de l'enfantement, elle se rend toute seule auprès d'un ruisseau ou d'une rivière; elle met son enfant au monde sans le secours de personne, le lave immédiatement, se précipite elle-même dans l'eau pour se baigner avec lui, le place

ensuite sur sa hanche, l'enveloppe dans une écorce d'arbre qu'elle noue autour de son cou, et retourne enfin dans sa hutte, où elle continue à soigner son nouveau-né, qu'elle porte sur sa poitrine.

Lorsqu'ils sont surpris par l'ennemi, ils poussent des cris effroyables parmi lesquels on distingue le mot *bajol*, qui signifie *ennemis*, et, à ce seul mot, ils se lèvent armés de javelots qu'ils lancent avec la plus grande précision, de flèches à pointe en fer ou en bambou, et de *talibongs*. Si l'attaque a été prévue, ils s'y préparent par tous les moyens possibles et emploient des ruses de guerre qui leur réussissent parfaitement bien : ainsi ils creusent des fossés qu'ils recouvrent de bambous très-légers, sur lesquels ils étendent de l'herbe pour qu'on ne les aperçoive pas; ils sèment toutes les avenues, tous les sentiers d'une espèce de chevaux de frise en bois très-aigu, qui forment des piéges d'autant plus dangereux que les pointes sont souvent empoisonnées, et que la grande quantité d'herbe qui les entoure et les recouvre les dérobe complétement à la vue. Ils se servent des mêmes précautions pour s'isoler dans leurs huttes quand la petite vérole règne dans les environs. Une personne atteinte de cette maladie ne peut espérer d'hospitalité nulle part; il n'y en a point qui leur inspire autant d'horreur et d'effroi : la consternation qu'elle répand parmi eux est si grande, que, quand elle envahit un village, tous les habitants prennent la fuite; il n'y a plus ni père, ni enfant, ni ami pour le malheureux atteint de ce cruel fléau, qui, à certaines époques de l'année, coûte la vie à beaucoup de personnes. C'est certainement cette maladie, jointe aux guerres des Negritos et à leur esprit vindicatif, qui est cause que la popu-

lation n'a pas augmenté chez eux comme elle l'a fait dans les endroits qui jouissent des bienfaits de la vaccine. Ce sera le devoir des missionnaires de faire connaître cet énergique préservatif aux sauvages habitants des montagnes.

La ressemblance entre les peuplades indépendantes et celles qui sont soumises aux Espagnols est fort grande sous certains rapports : elles sont industrieuses comme ces dernières, car elles fabriquent elles-mêmes leurs lances, leurs flèches, leurs bujias, leurs alivas; elles cultivent le riz, distillent des liqueurs fortes et sont très-adroites à imiter tout ce qu'elles voient. Plus forts et plus robustes que les Indiens, par suite de la température moins élevée des montagnes qu'ils habitent dans la partie septentrionale et centrale de l'île de Luçon, ils sont aussi plus agiles, et, comme ils sont toujours en querelle avec leurs voisins, ils aiment les combats; ils sont, pour la plupart, avides de sang, et d'une barbarie que toutes les tentatives que l'on a faites pour les civiliser n'ont pu adoucir. Nous avons décrit ailleurs la manière dont ils se mettent en embuscade et la cruauté avec laquelle ils traitent l'ennemi qui tombe dans leurs mains.

Les infidèles sont toujours en guerre entre eux et vendent les enfants dont ils peuvent s'emparer les uns les autres; leur prix varie de 20 à 30 piastres. Dans l'île de Mindanao, on peut en acheter tant que l'on veut pour 10 à 12 piastres les enfants de dix à douze ans, et pour 20 à 25 piastres les adultes. Les mores et les idolâtres achètent les gens âgés pour en faire un usage bien cruel : lorsqu'ils préparent le poison dont ils se servent pour y tremper les pointes de leurs flèches, ils en tuent quelques-uns pour faire l'épreuve de ce poison et voir s'il est assez fort; ou bien, avant de partir

pour la guerre, chose qu'on aurait peine à croire, ils leur coupent la tête, qu'ils conservent, et les fendent du haut en bas pour essayer la force de leur *bujias*; des monstruosités analogues nous ont été communiquées par l'un des gouverneurs du Zamboanga sur ce qui se passe dans une grande partie de l'île de Mindanao. Il serait à désirer que le gouvernement encourageât l'achat de ces prisonniers destinés tôt ou tard à une mort certaine.

On trouve aussi, parmi ces races, des albinos, que les indigènes appellent des enfants du soleil; les uns sont blancs, d'autres n'ont que des taches blanches répandues sur le corps, quelques-uns ont la peau tigrée. Nous avons rencontré plusieurs anomalies de ce genre. On a prétendu que les jeunes filles de ces peuplades avaient parfois commerce avec des singes, ce que l'on dit aussi des femmes indigènes de Bornéo avec les orangs-outangs, et que ces unions ne sont pas toujours stériles. Quoique des personnes respectables aient attesté ce fait, nous sommes aussi peu disposé à y ajouter foi qu'à ce qu'on dit des peuplades d'hommes à queue de Mindanao dont on cite des exemples à Manille même. Bien des personnes prétendent en avoir vu, et il n'est pas jusqu'à un *escribano* (notaire), homme assez éclairé, qui ne m'ait assuré que l'un d'eux, ayant une ouverture à son pantalon pour que sa queue pût sortir, avait été cuisinier chez l'une de ses tantes.

Le nombre des idolâtres de l'île de Luçon peut s'élever à 200,000; dans l'île de Mindanao, il y en a au moins 800,000; dans les autres îles, leur nombre est peu considérable.

CHAPITRE XXII.

MOEURS DES FILS DU PAYS, DES MÉTIS ET DES CHINOIS.

Fils du pays. — Créoles. — Métis. — Métis chinois. — Tornatras. — Chinois purs. — Leur commerce. — Leur gouvernement. — Leur médecine. — Leur toilette. — Barbiers chinois. — Religion. — Jeux. — Cuisine. — Ils sont dangereux. — Leur position générale dans le pays.

On désigne aux Philippines sous le nom des fils du pays (*hijos del pais*) les enfants nés d'Espagnols venus dans la colonie pour y remplir les premiers emplois, soit qu'ils aient amené leur femme avec eux, soit qu'ils aient épousé une demoiselle de Manille : il ne faut pas les confondre avec les créoles (*criollos*); car, à Manille, cette dénomination ne s'applique qu'aux enfants nés d'un blanc et d'une Indienne ou d'un Indien et d'une femme blanche. Les Indiens ne font aucune distinction entre les Européens et les fils du pays, les confondant tous sous le nom générique de *castilas;* les vrais Espagnols, au contraire, regardent ceux-ci avec une sorte de dédain et leur ont appliqué le nom dérisoire de *cagapalays*, dont nous laisserons nos lecteurs deviner la signification en leur rappelant que le riz brut se dit, dans la

langue du pays, *palay*, et que cette graine forme la principale nourriture des habitants.

Les fils du pays sont blancs, bien faits, d'une physionomie agréable, de taille moyenne. Les femmes sont généralement jolies; elles ont de belles dents, de beaux yeux, de longs cheveux noirs et quelquefois blonds, qui traînent jusqu'à terre; elles sont assez gracieuses, parfaitement bien faites : leur poitrine est d'une beauté rare en Europe; leurs chairs sont fermes et dures, car elles ne mettent de corset que les jours de bal et de grande cérémonie. Elles raffolent des modes et des chiffons, elles montent à cheval, elles aiment la musique, elles savent nager. Très-susceptibles sur l'étiquette, elles conservent scrupuleusement la dignité de leur sexe, et, de même que les Espagnoles d'Europe, elles ne se lèvent de leur chaise pour aucun homme, fût-ce le gouverneur général en personne, à qui elles n'accordent même jamais l'*usia* ni l'excellence. Leur éducation est, en général, négligée comme dans toutes les colonies, et leur science se réduit à savoir lire, écrire et compter. Il y a cependant des exceptions à cet égard; quelques-unes apprennent la musique, le dessin et d'autres arts d'agrément.

Les jeunes gens, dont l'instruction est plus soignée, font leurs études à l'université de Saint-Thomas; ils possèdent quelques langues étrangères et deviennent des avocats très-distingués, ce qui est encore vrai pour les métis et les Indiens. Il y en a qui ont étudié à Pondichéry, et leur éducation ainsi que leur caractère font honneur au pays. Indépendamment de la carrière du barreau, celle des armes, celle des deux marines royale et marchande et celle du clergé, où ils parviennent jusqu'à la dignité de chanoine, leur sont ou-

vertes; mais les places y sont trop peu nombreuses pour pouvoir leur suffire, aussi y en a-t-il plusieurs qui passent en Europe. La facilité avec laquelle ils exécutent tout ce qu'ils entreprennent, et le talent d'imitation qu'ils tiennent de leur contact journalier avec les Indiens, en feraient d'excellents industriels et manufacturiers et des artistes distingués, s'ils ne croyaient pas déroger en se livrant à une occupation vulgaire. Ils savent très-bien faire les honneurs de leur maison et sont hospitaliers, mais ils ont les défauts inséparables de l'oisiveté, à laquelle la chaleur du climat ne les porte que trop. Ils s'habillent à l'européenne; ils aiment les modes, la musique, le spectacle, le bal, les fêtes, l'équitation, le bain, et en un mot tout ce qui s'appelle plaisirs.

Certaines personnes, et surtout les dames âgées, ont conservé le costume d'autrefois, c'est-à-dire la saya et la chemise de nipis et de sinamay, et ce même costume est adopté indistinctement par tout le monde en sortant du bain; pour en conserver aussi longtemps que possible la douce fraîcheur, les femmes en reviennent les cheveux en désordre, légèrement vêtues de linge blanc, les pieds nus renfermés dans de riches chinellas. Dans l'intérieur de la maison, les hommes portent la chemise indienne par-dessus le pantalon de tapis, en soie de Balivat, et les pantoufles de velours bleu brodé. Quand ils sortent, ils sont très-bien mis et remplacent le chapeau de nito de Balivat par le chapeau de soie de Paris. Il n'y a pas jusqu'au costume romantique qui n'ait déjà pénétré à Manille, et avec lui l'usage des soirées de musique où des artistes et des amateurs se font tour à tour applaudir.

Les métis forment deux classes de personnes, d'abord celles qui sont nées d'Espagnols et d'Indiennes, que l'on ap-

pelle métis espagnols : ceux-ci sont exempts du tributo, et leurs femmes se distinguent surtout par le vêtement appelé *saya;* puis les métis provenant de Chinois et d'Indiennes : chez les uns comme chez les autres, c'est le caractère du père qui domine. Les premiers sont aussi blancs et même plus blancs que les Espagnols : ceux qui proviennent d'Espagnols et de métisses chinoises sont plus actifs, plus entreprenants, plus adonnés au commerce ; ils participent beaucoup du caractère chinois, qu'ils conservent pendant une longue suite de générations, tant au moral qu'au physique pour la forme des yeux : aussi a-t-on coutume de dire à Manille que le sang chinois est très-fort. Les métis espagnols se consacrent aux arts mécaniques et à la carrière militaire ; ils sont, en général, peu riches.

Les métis chinois, c'est-à-dire les fils de Chinois et d'Indiennes, sont souvent plus laids que les Chinois eux-mêmes ; ils sont assujettis au payement du tributo ; ils ont le teint jaunâtre, la face large, le nez épaté, moins cependant que les Indiens : leurs yeux relèvent en dehors et les diamètres transversaux forment un angle obtus sur le nez : ils sont lymphatiques et sans barbe : leur caractère est remarquable par son activité : ils s'enrichissent par le commerce comme les Chinois. Économes jusqu'à l'avarice, ils payent à peine leurs domestiques, leur donnent peu à manger et les châtient durement, quoique souvent ces domestiques soient des membres de leur propre famille. Quand ils sortent, ils sont richement vêtus et portent à leur chemise des épingles en perles et en diamants, souvent de la valeur d'une talega (5,000 fr.). Leurs femmes, en saya et en tapis, ne déploient pas moins de luxe que leurs maris dans leur mise. A la main

ils tiennent un chapelet, et il y en a beaucoup qui ont renoncé au costume indien pour s'habiller à l'européenne; ils sont tous catholiques, et se trouvent surtout en grand nombre dans les provinces de Cébu, d'Iloïlo et de Samar. Presque tout le commerce y est dans leurs mains, ce qui ne plaît pas trop à l'alcalde. Les Indiens se font une si haute idée de la richesse des métis, qu'ils aiment à se faire passer pour tels, afin d'être regardés comme opulents. Dans certains villages, comme par exemple à Viñan, ils se donnent tous pour métis, sans s'inquiéter de la nécessité où cela les met de payer un double tributo. Aujourd'hui le gouvernement y trouve son compte, mais cet état de choses pourra avoir, par la suite, des conséquences funestes qu'il serait trop long de développer ici.

Les enfants nés de l'union d'un métis espagnol avec une métisse chinoise sont appelés *Tornatras;* mais ceux de l'union d'un métis chinois avec une Indienne sont toujours considérés comme métis chinois. On trouve encore quelques races métisses provenant de mélanges avec des Negritos ou avec des Cipayes de l'Inde; leurs descendants habitent une rue particulière dans le pueblo de Pasig.

Les Chinois purs forment une population à part; on les appelle plus particulièrement *Sangleyes*, ou marchands voyageurs; ils avaient des relations avec les habitants de Luçon, longtemps avant que les Espagnols découvrissent cette île, et déjà quelques-uns de leurs descendants s'y étaient établis dans l'intérieur des terres : la défaite de Limahon et la destruction de sa flotte en augmentèrent considérablement le nombre. On permit, plus tard, aux Chinois d'habiter la Pampanga, sous la condition expresse que, dans

l'intérieur du pays, ils ne s'occuperaient que d'agriculture et ne feraient le commerce que dans l'*alcaiceria*; mais ils ne tardèrent pas à s'introduire dans la population au prix des plus grands sacrifices. Dans les commencements, ils se contentèrent de vendre ce qu'ils portaient chargé sur l'épaule à l'aide d'une espèce de levier appelé *pinga;* depuis cette époque, ils se sont maintenus jusque dans les plus petits villages des environs de la capitale, où ils font une concurrence redoutable aux Indiens; mais ils récompensèrent mal le gouvernement de cette faveur, car lors de l'expédition des Anglais contre Manille ils s'entendirent avec eux et se rangèrent ouvertement de leur côté; ils se sont, en outre, insurgés plusieurs fois; en sorte que l'on fut obligé de décréter qu'à l'avenir ils resteraient renfermés dans l'*alcaiceria* de San Fernando, pour s'y livrer à leur commerce. Ils trouvèrent néanmoins bientôt le moyen de s'affranchir de cette gêne; ils se mirent à faire le commerce en gros et en détail, et envoyèrent même de tous côtés des agents pour colporter leurs marchandises. Ils se sont ainsi, en quelque sorte, imposés aux Philippines et se sont répandus dans les endroits les plus dangereux des îles voisines, comme à Solou et à Bornéo, où on les souffre parce qu'ils se rendent utiles.

Les Chinois établis aux Philippines sont, en général, de taille moyenne, quoiqu'en Chine même il y ait beaucoup de fort beaux hommes; nous avons eu occasion de nous en convaincre un jour que tous les étrangers, alors à Canton, se présentèrent, M. Thom en tête, aux magistrats de cette ville. Parmi les personnes qui vinrent nous recevoir et qui étaient des Chinois tartares, il y en avait plusieurs qui ne laissaient

rien à désirer pour le maintien et les bonnes manières. Ce M. Thom, qui est aujourd'hui interprète du gouvernement anglais à Hong-Kong, harangua les magistrats avec une éloquence remarquable. Les Chinois qui habitent Manille et qui viennent pour la plupart de Macao, de Chancheo, de Nyngo et de Canton sont très-laids, ce qui s'explique, en partie, par leur position sociale, car ce sont généralement des *coulis* (porteurs) et des domestiques, qui viennent aux Philippines pour faire le commerce et qui font passer, tous les ans, leurs économies à leurs familles. Ils parlent, comme tous les Chinois de Macao, un peu d'espagnol et le tagale. Leur costume est semblable à celui des coulis de Macao et de Canton; c'est une espèce de surtout en forme de blouse, une chemise appelée *bisia* et un pantalon large de toile blanche, à fond très-bas, attaché par une coulisse; quelquefois ce pantalon est noir ou bleu. Ils se rasent la tête, ne conservant qu'une queue tressée, et portent une petite calotte noire surmontée d'un nœud rouge. Leurs souliers sont noirs, arrondis par le bout, à semelles épaisses, en papier; ils les reçoivent tout faits de leur pays.

Le gobernadorcillo des Chinois et ses alguazils ont pour marque distinctive de leur office le chapeau européen pardessus leur calotte chinoise, et à la main une canne avec un cordon; cette canne est, dans toutes les Philippines, l'insigne du commandement.

On assure que ces Chinois sont de bons comptables et qu'ils calculent avec la plus grande vitesse, à l'aide de boules embrochées cinq par cinq dans de petits mandrins en fer, dont dix rangs sont contenus dans des cadres de bois placés parallèlement. Les premiers représentent les unités, les autres

les dizaines. Ils ne connaissent que le calcul décimal; ils ont aussi des registres, mais il paraît qu'ils ne s'entendent guère à ce que l'on appelle proprement la tenue des livres.

Indépendamment du commerce en gros et en détail qu'ils partagent à Manille avec les métis, ils sont encore épiciers, fruitiers, gargotiers, pâtissiers, tant chez eux que que dans les rues. D'autres Chinois sont tailleurs, bottiers, cordonniers, fabricants de savon. En un mot, il serait difficile d'énumérer tous les genres d'industrie auxquels ils se livrent. Du reste, ils envoient chez eux régulièrement toutes leurs économies.

Les médecins chinois sont souvent appelés même par les Espagnols, et il y en a qui ont fait des cures remarquables; ils tâtent le pouls des deux côtés, l'un après l'autre, et prononcent d'un ton d'oracle leur arrêt, pour dire si la maladie provient de l'excès du chaud ou du froid; car, ainsi que nous l'avons dit plus haut, c'est toujours le défaut d'équilibre entre ces deux agents qui occasionne, selon eux, les diverses incommodités auxquelles les hommes sont sujets, et le rétablissement de cet équilibre est le but de tous les médicaments qu'ils prescrivent : ils ne font jamais d'observations chirurgicales et n'appliquent jamais de sangsues; les emplâtres et les topiques leur tiennent lieu, disent-ils, d'instrument. On ne les paye qu'après la guérison, mais ils réclament toujours quelques avances pour le coût des médicaments. Quand ils réussissent, on les élève aux nues; si le malade meurt, on se contente de ne pas leur payer le solde qui leur est dû.

Leur matière médicale se compose d'objets qui nous sont presque entièrement inconnus, mais dont quelques-uns ont

des propriétés vraiment extraordinaires : nous avons déjà eu occasion de faire remarquer que nous en avons employé plusieurs avec succès à Manille; en serait-il de même en France?

Les barbiers chinois sont très-nombreux à Manille comme en Chine; ce qui ne doit pas étonner, vu que les Chinois n'emploient jamais que leurs compatriotes. Tous leurs employés, leurs cuisiniers, leurs domestiques sont Chinois. Quand ils sont pauvres, ils vivent plusieurs ensemble et mangent à la gamelle; ceux qui sont plus à leur aise déploient un grand luxe et paraissent fort heureux : quelques-uns ont voiture; mais, dans ce cas, leur cocher n'est pas Chinois.

Les Chinois, comme nous l'avons dit, se rasent la tête, ne laissant de cheveux qu'à la partie supérieure de la région occipitale, d'où ils font descendre une longue queue tressée. Il est fort curieux d'assister, sans être vu, à cette partie de leur toilette, qui se fait à l'aide d'un rasoir ayant la forme d'un petit hachoir triangulaire. Le barbier promène, sur les paupières, sur la muqueuse, sur le cartilage de la paupière inférieure et jusque sur le globe de l'œil, une espèce de petit pinceau, sous le prétexte de faire la toilette de cet organe, en y excitant un petit chatouillement : cette opération cause beaucoup d'ophthalmies.

Le nettoyage du nez et des oreilles, au moyen de broches et de petits instruments faits exprès , est encore de la compétence des barbiers chinois. Nous les avons bien souvent admirés en Chine même, car c'est là qu'il faut les voir pour bien les juger. Placé au haut de la varanda du consul des

Pays-Bas, à Canton, nous les regardions quand ils allaient procéder à leurs opérations. Ils endorment leurs pratiques par des attouchements et des frictions vraiment magnétiques; ils leur passent les mains de la tête sur les épaules et jusqu'aux aisselles et puis leur font la barbe, et, quand l'opération est terminée, le Chinois se lève, étend les bras et bâille comme s'il sortait d'un long sommeil.

Les Chinois de Manille ont, dans leurs maisons, des tableaux et des espèces d'autels, quoiqu'ils ne professent pas la religion de Buddha et qu'ils soient presque tous catholiques. La procession chinoise du jour de la Fête-Dieu, à laquelle ils assistent en corps, des cierges à la main et vêtus de robes de soie, ayant leurs autorités à leur tête et des musiciens pour accompagner leur chant, forme un spectacle très-curieux; ils y déploient un grand luxe. Ils sortent de la paroisse de Binondo, à laquelle tous appartiennent.

Le jour de la Saint-Nicolas est une de leurs plus grandes fêtes. Ils construisent alors, à grands frais, des pagodes flottantes richement décorées, et se dirigent en corps vers l'ermitage de Saint-Nicolas, par les bords du Pasig, au-dessus de Santa Ana, et ils célèbrent cette grande fête qui leur rappelle le souvenir d'un miracle : un Chinois, poursuivi par un crocodile, ayant invoqué le secours du saint, le terrible amphibie fut changé en pierre. L'objet de cette métamorphose existe encore près d'une petite chapelle en ruine, où ils se rendent, tous les ans, pour célébrer cette fête. A leur retour à Manille, toutes les pagodes sont illuminées; on y boit, on y mange, on y reçoit tout le monde, et quelquefois on y représente des comédies chinoises semblables à celles

que j'ai vu jouer, avec plus d'appareil, à Canton, dans les salles auxquelles les Anglais ont donné le nom de *singsongs* (lieux où l'on chante des chansons).

Les jeux favoris des Chinois sont le *taypo*, le passe-dix et les combats de coqs; mais c'est le premier qu'ils préfèrent de beaucoup. Ils aiment aussi à fumer de l'opium, et, à cet effet, ils louent le rez-de-chaussée des maisons de certaines personnes influentes et qui jouissent, à Manille, de ce qu'on appelle les *fueros* (priviléges) militaires et civils, ce qui les met à l'abri des poursuites des alcaldes de province.

Souvent aussi les Chinois se rassemblent pour former des orchestres de musique : par bonheur, on n'est exposé à entendre leur harmonie bruyante et discordante que les jours de grande fête; mais c'est surtout dans celles qui se célèbrent pour l'arrivée d'un nouveau gouverneur que cet insupportable charivari retentit dans toute son éclatante originalité. Quelquefois aussi, le soir, quand il fait un beau clair de lune, trois ou quatre d'entre eux se réunissent dans une de leurs boutiques pour y racler de leur aigre petite pochette à deux cordes et à long manche, et jouer de leur flûte de bambou.

Les aliments des Chinois sont très-variés : ils se contentent, cependant, d'un petit nombre de plats à chaque repas, pourvu qu'ils soient abondants. Le riz cuit à l'eau leur tient aussi lieu de pain, comme aux Indiens, et la chair de porc est leur viande favorite. Assis sur des chaises, et non *en cuclillas* comme les Indiens, ils se servent, en guise de fourchettes, de deux petites baguettes cylindriques, de 6 à 8 pouces de long et de 2 lignes de diamètre, faites d'ébène ou d'ivoire, et qu'on appelle, à Manille, *sipit*. Ils placent une de ces ba-

guettes entre le pouce et l'index, et l'autre entre l'index et le doigt du milieu; les deux doigts restants servent à les diriger, quand ils vont chercher la viande ou les légumes, toujours coupés par petits morceaux, pour les tremper d'abord dans une sauce et les porter ensuite à la bouche : ils en font de même pour le riz, dont ils avalent, à l'aide du sipit, une quantité considérable. On dirait que ces petites baguettes ont été inventées par mesure d'hygiène pour les empêcher de manger trop goulument et les forcer à ne prendre qu'une petite quantité d'aliments à la fois. Le poisson sec, les légumes salés, la feuille de raifort et de moutarde, et certain mets qu'ils appellent *cutchay*, sont du nombre de ceux qui leur plaisent le plus; ils aiment aussi toute espèce de sauces. Ils ne boivent habituellement que de l'eau pure ou du thé chaud. Comme friandise, ils ont le *boulaman* ou gelée végétale, le *pansit* et certaines confitures. Les nageoires de requin, le tripan (balate), les nids de salanganes et les tendons de cerf ne sont pas d'un usage général parmi les Chinois de Manille à cause de leur prix élevé; ils y suppléent par le tapa de cerf ou de génisse. Quant au *pansit*, qui est leur mets favori et qui est devenu d'un usage général chez tous les habitants de Manille; il y en a de deux espèces : l'une se compose d'une pâte de riz appelée *laxa*, espèce de vermicelle, de *miqui* ou farine de froment formé en macaroni, et d'un légume appelé *mongo no nacido*. Ces ingrédients, ayant été cuits séparément, sont remués et remis sur le feu dans de la graisse; on y ajoute des chevrettes, du *cuchaï*, espèce d'échalote de Chine, de la feuille de *tango* ou oreille-de-rat, de la chair à saucisse cuite enveloppée d'une pâte de farine, du *quechat*, espèce de *soya* fait de chevrettes pi-

lées; puis, au moment de servir, on exprime dessus du jus de citron. L'autre sorte de pansit, appelée *lanlan*, est une espèce de vermicelle transparent qui vient de Chine; on y ajoute du bouillon de poulet et de la chair de porc coupée par petits morceaux. Il est inutile de faire une description détaillée des autres mets chinois, description qui aurait d'autant moins d'intérêt pour nos lecteurs européens que les noms mêmes des ingrédients dont ils se composent leur sont inconnus et ne pourraient se traduire.

Les Chinois étant d'un caractère essentiellement docile, entreprenant, industrieux, laborieux et y joignant des habitudes de grande économie, ils ne peuvent guère sympathiser avec les Indiens, qui sont loin de posséder toutes ces qualités; aussi vivent-ils dans une hostilité perpétuelle. Les Indiens, jaloux, n'épargnent aux Chinois ni les invectives ni les coups de pierres ou de bâton, ni même quelquefois les coups de couteau. A leurs yeux, les Chinois sont des chiens; ils les frappent et les volent à la vue de tout le monde, sur la voie publique; et tout cela, comme nous venons de le dire, par suite de la jalousie qu'ils leur inspirent; car presque tous les Chinois vivent dans une aisance, fruit de leur travail; ils passent souvent la nuit sans dormir, ce qui ne les empêche pas d'être de bonne heure à l'ouvrage. Les plus pauvres d'entre eux vivent encore mieux que beaucoup d'Indiens qui passent pour aisés; et, quand il y en a qui, réduits à la dernière misère, sont mis en prison, faute de pouvoir acquitter leur tributo, ils sont nourris alors par des compatriotes riches, qui leur font l'aumône et tâchent de les faire sortir de prison au moyen d'un fonds établi pour cela.

Les Chinois catholiques sont enterrés dans le cimetière

commun; quant à ceux qui sont restés buddhistes, on renferme le corps dans une bière en bois dur de molave, avec des aliments suffisants, des sipit, du papier, de la bougie et quelques autres objets, on l'inhume à fleur de terre, à Bancutay, près de l'hôpital des lépreux, sur le penchant d'une petite colline, et on recouvre l'endroit de pierres. En signe de deuil, ils portent, pendant la cérémonie, une bande de soie noire autour du cou. En Chine, le deuil se porte en blanc, et c'est dans ce costume qu'ils vont se prosterner sur les tombes; nous en avons souvent été témoin à Macao.

On a maintes fois cherché à éclairer le gouvernement espagnol sur le tort que les Chinois font, à ce que l'on prétend, à la colonie, et plusieurs ordonnances royales ont été rendues pour les faire rentrer dans la position spéciale qui leur avait été assignée quand ils y furent admis; mais ces ordonnances n'ont jamais été exécutées : leur patience, leur persévérance et la foule de petits moyens qu'ils savent employer à propos ont toujours empêché qu'on ne les inquiétât. A la vérité, le gouvernement tire d'eux des sommes considérables, et ils ne sont pas inutiles à la politique locale; il y a bien des gens qui les croient nécessaires à Manille, et qui sont d'avis que l'on ne pourrait pas se passer d'eux. En effet, personne à Manille (pas même les Indiens) ne consentirait à exercer divers métiers et professions que les Chinois ne dédaignent point; et, si on les obligeait à quitter la capitale pour aller cultiver la terre, on s'y trouverait tout à coup dans le plus grand embarras, et l'on risquerait de voir la plupart des petites boutiques se fermer, les Indiens n'ayant ni l'amour du travail, ni la persévérance qu'exige le commerce de détail.

Il n'en est pas moins vrai que, sous le rapport de la politique générale, les Chinois se sont montrés souvent fort dangereux. Leur conduite, à l'époque de l'expédition anglaise, fut des plus répréhensibles; leurs révoltes ont mis plus d'une fois la colonie à deux doigts de sa perte. En attendant, ce que nous en disons est sur la foi des historiens, et il serait possible que, dans ce qu'ils en ont dit, il y eût beaucoup d'exagération. Nous faisons cette observation parce qu'il est incontestable que, pour l'apparence du moins, ces Chinois sont les hommes les plus pacifiques du monde.

Les ennemis des Chinois demandent d'où peut venir cette persistance du gouvernement colonial à les conserver en dépit des ordres réitérés de la métropole, et ils déclarent ne pas comprendre quel avantage le pays en tire. D'un côté, ils donnent aux Indiens des leçons de corruption et de vénalité; de l'autre, ils font sortir du pays tout le numéraire sans en faire rentrer, car ils font venir de leur pays presque tous les objets dont ils ont besoin; ils forment un gouvernement dans un gouvernement; par leur langue, que peu de personnes, hormis eux, comprennent, ils ont la facilité de former entre eux des liaisons dont il est impossible de pénétrer le secret. En tous cas, ajoutent leurs ennemis, ni le tributo auquel ils sont assujettis, ni les gros intérêts qu'ils payent pour les sommes qu'ils empruntent, ni les services qu'ils rendent, ni les sacrifices qu'ils font en apparence ne peuvent balancer les dangers que courrait Manille dans le cas d'une invasion étrangère, par la facilité qu'ils auraient à se concerter d'avance avec l'ennemi et à assurer la réussite de ses projets.

CHAPITRE XXIII.

MOEURS DES BLANCS A MANILLE.

Fierté des Espagnols envers les fils du pays. — Réveil d'un Espagnol de Manille. — Idem d'une Espagnole. — Bain pris à la maison. — Déjeuner. — Occupations de la matinée. — Visites. — Dîner. — Sieste. — Description du lit et des nombreux oreillers. — Promenade du soir. — Tertulias. — Souper. — Les mœurs se modifient. — Mœurs des Anglais et des Américains. — Modes de France. — Vie des petits employés et des surnuméraires. — Celle des alcaldes. — Bals. — Soirées dansantes. — La rue de l'*Escolta*. — Salles de spectacle.

Les Européens qui habitent Manille y ont conservé, à peu de chose près, les coutumes de l'Europe, et il n'y a guère que ceux qui ont formé des liaisons intimes avec les fils du pays ou qui sont entrés dans leurs familles par des mariages, qui aient adopté leurs usages et leur manière de vivre ; c'est-à-dire surtout quant au sans-gêne qui les caractérise et à l'importance qu'ils mettent à tout ce qui peut ajouter à l'agrément de la vie animale.

Bien des Espagnols qui vivaient misérables en Europe, ayant obtenu le passage gratis pour les Philippines, s'y sont enrichis en peu d'années ; ils ont dû cet avantage au caractère des Philippinais, qui, à une certaine époque, ne son-

geaient guère qu'à manger, à se baigner et à s'amuser. Les Espagnols, au contraire, montraient de l'activité; ils entreprenaient des voyages à la Nouvelle-Espagne à l'aide des fonds que les œuvres pies leur prêtaient, moyennant l'intérêt de mer ou de grosse aventure de 50 pour 100, ce qui, nonobstant son élévation, leur permettait de réaliser jusqu'à 200 pour 100 de bénéfice sur les marchandises de la Chine ou de Manille qu'ils embarquaient, de sorte qu'ils s'enrichissaient souvent en un seul voyage. Ceux qui restaient à Manille se rendaient caution pour les autres, qui leur rendaient à leur tour le même service dans une occasion prochaine. Mais l'affranchissement des possessions espagnoles en Amérique, que l'on doit en partie à ceux qui ont reçu en Espagne le surnom d'*ayacuchos*, a compromis un grand nombre de fortunes aux Philippines et a presque ruiné les œuvres pies.

Les Espagnols, dont le caractère est naturellement altier et susceptible, se sont toujours regardés comme fort supérieurs aux fils du pays, quoiqu'ils n'aient pas absolument refusé de les reconnaître comme issus du même sang qu'eux. D'ailleurs, ces fils du pays, à quelques exceptions près et sauf quelques défauts, résultat de leur éducation imparfaite, sont généreux et serviables; ils reçoivent à bras ouverts les nouveaux venus, les présentent partout, les introduisent dans leur famille, leur offrent du crédit, de l'argent et jusqu'à du linge, car il est rare qu'un Européen qui arrive dans l'Inde en apporte assez avec lui, ne connaissant pas d'avance la manière dont on s'y habille : ils leur prêtent aussi leurs chevaux, leurs voitures, et les regardent à tous égards comme des frères. Malheureusement, les Castillans ne sont pas tou-

jours reconnaissants comme ils devraient l'être; aussi est-il rare que la bonne intelligence subsiste longtemps entre eux et les fils du pays.

L'Espagnol des Philippines se réveille d'ordinaire à sept ou huit heures du matin, et, à peine a-t-il l'œil ouvert, que, de même qu'en Europe, il demande sa *gicara de chocolate* à l'Indien ou au Negrito qui le sert; il reste pendant quelques moments dans sa robe de nuit, qui n'est autre que le pantalon avec la chemise par-dessus comme les portent les Indiens, fumant sa cigarette. Les femmes couchent en *saya*, et, en se levant, elles mettent leur tapis pour aller au bain, soit dans la rivière, soit chez elles. Dans ce dernier cas, le bain consiste à se verser sur le corps, en commençant par la tête, deux cruches pleines d'eau de rivière ou de citerne (*aljive*). Il faut remarquer, cependant, qu'avant de prendre ce bain, elles se font laver la tête avec une infusion à froid d'écorce de *gogo*, qui, comme nous l'avons dit dans un des chapitres précédents, a la propriété de faire mousser l'eau comme du savon. Vivre dans l'eau est le plus grand plaisir des dames philippinaises; elles savent toutes parfaitement nager, et, vêtues de leur courte chemise rouge, enveloppées de leur *tapis*, qui gênerait les plus habiles nageurs d'Europe, leurs longs cheveux épars sur le dos, elles traversent le fleuve de Pasig avec la plus grande facilité. A peine est-on sorti du bain, ou même pendant que l'on y est encore, on se délecte à manger des fruits et surtout des mangues, et en même temps un Indien ou une Indienne vous essuie les pieds, le corps, et vous présente un vêtement blanc de lessive, fait d'une de ces étoffes indigènes si propres à conserver la fraîcheur du bain.

Quand la maison est située près d'une rivière, le bain se prend dans l'eau courante, c'est-à-dire dans une petite maisonnette fermée, construite en bambou, et dont chaque habitation a la sienne. Hommes et femmes s'y baignent ensemble, mais toujours habillés, ce qui maintient la décence; souvent on s'amuse à quitter la maisonnette pour aller nager en pleine eau dans la rivière. Quelques personnes ont des bains mobiles, posés sur pirogues, et qui peuvent se transporter d'un endroit à l'autre.

Le bain pris, on apporte le déjeuner dans la case de bambou : il est appétissant et se compose de riz, de *fritàda*, de jambon, de conserves au vinaigre, de quelques poissons cuits, d'ananas et de mangues. On ne saurait se figurer la consommation que quelques personnes font de ces fruits; j'en ai vu qui, en attendant le déjeuner, en mangeaient plusieurs douzaines. Le cigare et le bétel sont la suite nécessaire de tout repas, mais surtout celui qui se prend au sortir du bain; le plaisir que procure ce bain est d'autant plus vif, s'il se prend à la campagne, par un beau jour de fête et dans une nombreuse réunion.

Lorsqu'on s'est baigné hors de chez soi, on s'y est rendu en voiture; alors le déjeuner fini, on attelle de nouveau; cette voiture est une birloche, espèce de cabriolet à quatre roues, d'une forme élégante, avec deux chevaux attelés à la d'Aumont. Les dames, en costume du matin, c'est-à-dire vêtues à l'indienne et les cheveux retombant, vont à la promenade, ou rendre des visites, ou faire des emplettes à l'*Escolta*. Nous ferons remarquer cependant qu'il est moins commun aujourd'hui qu'il ne l'était autrefois de les rencontrer dans cette tenue négligée et le cigare à la bouche,

car l'étiquette européenne s'introduit de plus en plus à Manille. A ce sujet, nous ferons observer encore qu'il est rare que l'on voie une dame se promener en voiture avec un autre homme que son mari; si cela lui arrivait, on ne manquerait pas d'en causer dans les salons de Manille, ou, si les deux promeneurs sont célibataires, on regarderait leur réunion comme la preuve d'un mariage arrangé.

A neuf heures, la plupart des hommes, vêtus de blanc et en veste de toile de Chine (*grass cloth*) ou de calicot anglais, se rendent, l'employé à son bureau, le négociant à ses affaires; il va à la douane, ou chez les personnes avec qui il est en relation, savoir les nouvelles du jour, les départs et les arrivages de navires. L'employé déjeune au bureau, fume son cigare (*puro*) de *4 superior*, et, à trois heures de l'après-midi, il rentre chez lui, où sa famille l'attend pour dîner. Ce repas, qui se compose d'une grande variété de plats, est à peu près le même pour tout le monde; le gouverneur lui-même ne dîne guère mieux que les employés de ses bureaux. Les vins les plus usités sont le xeres seco, le madère, le carlon de Catalogne, et surtout le vin de Val de Peñas; mais il est rare qu'on puisse se les procurer de bonne qualité, car ils subissent de grandes altérations avant d'être livrés au consommateur. Du reste, il y a beaucoup de familles, même fort aisées, où l'on ne boit jamais de vin, observation que nous avions déjà très-souvent faite en Espagne.

Les Philippinaises ne sont jamais plus heureuses que quand elles peuvent, assises *en cuclillas*, à la cuisine, où leur appétit les pousse, manger de la morisqueta au *sinigou* savoureux, au poisson sec, à l'appétissante *fritada*, au jambon chinois et quelquefois au tapa de cerf; elles y joignent

comme assaisonnement les *pajos* et les mangues vertes, conservées au vinaigre, et souvent aussi des confitures. Après avoir surmonté la première surprise que causent des manières si différentes de celles auxquelles on a été accoutumé, on ne peut s'empêcher de contempler, avec une curiosité mêlée d'intérêt, une jeune et jolie femme, accroupie à l'indienne, la saya retroussée entre les jambes, laissant à découvert des pieds délicats, dans des chinellas de velours, brodées en or et en argent, promener gracieusement la main de la morisqueta aux autres plats, empruntant à chacun d'eux quelque savoureux morceau, et porter l'ensemble du bocadito à une bouche ornée de dents blanches comme des perles. Si vous assistez à ce repas familier et si elles veulent vous témoigner une bienveillance particulière, elles vous offrent à votre tour un de ces délicieux bocaditos. La politesse veut que vous acceptiez, et dès ce moment leur confiance en vous devient entière; elles vous autorisent à assister les dimanches au bain de famille. Mais il ne faut pas vous permettre la moindre observation sur leurs usages; elles n'en acceptent aucune, et disent que chacun, dans le monde, doit faire *a su gusto;* si vous avez la maladresse d'insister, vous êtes irrévocablement perdu dans leur esprit.

De même qu'en Espagne, le dîner est généralement suivi de la sieste, et l'on s'endort souvent le cigare de Cagayan à la bouche.

Nous saisirons cette occasion pour décrire la manière dont on se couche aux Philippines, manière assez singulière pour mériter une mention particulière.

Les lits dont on se sert à Manille n'ont point de matelas,

mais un fond en rotin, à jour, recouvert d'une natte plus ou moins élégante; ils sont en général vastes, et à chaque angle s'élève une espèce de colonne qui soutient le ciel du lit, lequel n'est autre chose qu'un châssis en bois qui supporte les tringles sur lesquelles court le moustiquaire.

On se couche dans une toilette spéciale pour la nuit, semblable à celle des Indiens et fort légère. Sur la natte est étendu un drap pour se couvrir et une couverture de coton d'Ilocos, mais dont on se sert rarement. Les oreillers ne manquent pas, car c'est de leur nombre que dépend le plus ou moins d'agrément et de fraîcheur dont on jouit pendant le sommeil : il y en a un pour chaque membre, et l'air circule par-dessous et sur les côtés; mais le coussin de coton, appelé *abrasador*, exige une description particulière : il est de forme cylindrique; sa longueur est de 3 pieds 1/2 sur 10 pouces de diamètre; il est plus ou moins dur selon le goût de la personne, recouvert d'une toile fine, brodée ou non, et c'est à elle qu'il doit sa fraîcheur. Ainsi que son nom l'indique, sa destination est d'être tenu embrassé, et c'est ordinairement entre les jambes et les bras qu'il est placé pendant le sommeil. On laisse entre l'abrasador et le corps une distance convenable pour que l'air puisse circuler. A la première vue on pourrait croire qu'un pareil coussin doit échauffer au lieu de rafraîchir; mais c'est tout le contraire, pourvu que l'on sache s'en servir. Les nouveaux ont autant de peine à s'y accoutumer que ceux qui en ont une fois pris l'habitude en éprouvent à s'en passer.

Beaucoup de familles étendent, le soir, par terre une immense natte double, sur laquelle tout le monde couche, mais où chacun a sa place marquée par son abrasador et les

quatre ou six oreillers qui lui appartiennent. Un immense moustiquaire s'attache aux quatre coins de la chambre. C'est surtout par choix et quoique l'on ait des lits qu'on préfère coucher par terre, parce qu'il y fait plus frais, tant la chaleur de la nuit est excessive. Il y a des moments où l'on a beau laisser les fenêtres ouvertes, on n'en étouffe pas moins.

La manière de ranger les oreillers dont chacun dispose est d'en placer un sous chaque jambe, un sous chaque bras, un sous la tête et un sous les reins, plus l'abrasador dont nous avons parlé. Le corps n'appuie sur chacun d'eux que par un point, tout le reste pose à vide, de sorte que l'air circule de toutes parts autour du corps, et l'on n'en est pas moins très-commodément et très-mollement couché, même par terre. On pourrait peut-être adopter en France l'usage du précieux abrasador pendant les grandes chaleurs de l'été. Nous regrettons beaucoup de n'avoir pu donner, dans notre atlas, la représentation d'un habitant de Manille couché sur ses oreillers.

A cinq heures tout le monde est habillé; les dames, élégamment coiffées, leurs cheveux entremêlés de fleurs naturelles, vêtues de robes à manches courtes faites avec de belles étoffes brodées de nipis, de piña, de sinamay, de *grass cloth* de coton, montent dans leur birloche (quand elles sont accompagnées de leurs cavaliers, le laquais, debout derrière la voiture, tient un petit bâton de sciure de bois allumé, à la main, pour présenter à son maître, lorsqu'il prend envie à celui-ci de fumer), qui les conduit à la Calçada et sur le bord de la mer, charmante promenade où l'on a, d'un côté, les fortifications de Manille et d'où l'on découvre, de l'autre, l'admirable point de vue de la baie, avec les navires qui sil-

lonnent les flots. A l'horizon, on aperçoit l'île de Corrégidor, dont le télégraphe signale les bâtiments qui passent à 20 milles au large, et les îlots de la Monja et du Frayle (de la religieuse et du moine). A droite s'élève le majestueux mont Marivelès, refuge des Negritos nomades de la province de Bataan, qui, de son sommet, dominent sur deux mers. C'est à cette promenade que toute la bonne société de Manille se rencontre le soir; et, à chaque tour que fait la voiture, ce sont autant d'*adios*, *a los pies de vuestra señorita*, *beso a VM la mano*, *cavallero;* saluts d'usage que, sous peine de passer pour malhonnête, on est tenu d'échanger, même avec les personnes que l'on n'aurait vues qu'une seule fois.

Le plaisir qu'offre cette promenade est doublé s'il s'y trouve quelques personnes nouvellement arrivées d'Espagne; on vient voir les nouveaux venus, et, le soir, dans les *tertulias*, ils deviennent le sujet de toutes les conversations. Qui sont-ils? Comment sont-ils? Sont-ils bien? Y a-t-il des jeunes gens? A quoi les niñas ajoutent à demi-voix : Sont-ils mariés?

Quand l'*Angelus* sonne, tout s'arrête subitement; chevaux, voitures, piétons, tout devient immobile : chacun récite à voix basse sa prière. Après quelques secondes le bruit recommence; ce sont les *buenas noches* que l'on se donne de toutes parts. Les enfants baisent la main de leurs parents; les domestiques, dans les maisons, font la révérence à leur maître, lui disant en tagale : « *Maganden gabi po* » (bonsoir, maître). Les promeneurs se dirigent en toute hâte chez eux, pour y prendre soit le chocolat, soit le thé; ils retrouvent leurs maisons bien éclairées, car les globes de verre suspendus au plafond sont allumés. D'ailleurs, quand on

pose sur les tables des flambeaux, on les place toujours dans des cloches de verre, précaution indispensable par suite des courants d'air que l'on entretient avec tant de soin. On ne connaît pas l'usage des sonnettes pour appeler les domestiques, de sorte qu'il faut crier à tue-tête, et souvent même aller au-devant d'eux, quand on a besoin de leur secours. Les parties s'engagent, les parents jouent aux dames ou aux cartes, et les enfants à la *concha*. La société se partage : les uns vont en visite dans de vastes salons, où l'on s'assied sur deux rangs de chaises placées dans la direction des persiennes ouvertes, pour jouir de l'air frais qui pénètre. Les hommes sont d'un côté, les femmes de l'autre. Les personnes qui n'ont point de visites à faire se rendent à l'*Escolta* où elles parcourent les boutiques, s'arrêtent pour parler des nouvelles du jour, de ce qu'elles ont vu à la promenade, des nouveaux arrivés, des événements de la métropole. A onze heures du soir, tout le monde à peu près est rentré chez soi, et les portes de la ville sont fermées jusqu'à cinq heures du matin : c'est alors que l'on sert le souper, qui consiste ordinairement en *tinola*, c'est-à-dire en un poulet cuit à l'eau et garni de morceaux de citrouille, plus l'inévitable riz. Bien des personnes, qui ne mangent point, se contentent d'un verre de limonade ou d'eau dans laquelle elles trempent un morceau d'*azucarillo*. Partout où l'on va, cette espèce d'eau sucrée est présentée comme rafraîchissement, quelquefois accompagnée de bétel et de cigares.

Il faut cependant convenir que les mœurs que nous venons de décrire commencent déjà visiblement à se modifier, et que, selon toute apparence, elles ne tarderont pas à faire place aux nouvelles qui s'introduisent. Si les mœurs an-

ciennes ont des côtés blâmables, il y a aussi quelque chose d'attachant dans cette simplicité naïve, dans cette bonhomie qui ne sait point dissimuler et laisse échapper ses pensées les plus intimes. Celui qui connaît plus à fond l'intérieur des familles ne tarde pas à revenir de la mauvaise opinion qu'il en avait d'abord conçue et qu'avaient fait naître en lui les manières que les jeunes Manilaises puisent dans le contact presque continuel avec les Indiens avec qui elles ont été souvent élevées. Du reste, il faut dire que, parmi les reproches que l'on peut faire aux dames de Manille, il y en a beaucoup qu'elles n'ont mérités que pour avoir voulu imiter les femmes des employés venus d'Espagne; d'un autre côté, il faut ajouter encore que les maris, aux Philippines, ne se piquent pas de la plus scrupuleuse fidélité.

Les étrangers, dont la plupart sont des Anglais et des Américains, habitent le faubourg de Binondo, sur le bord du Pasig; là ils sont comme dans leur pays, dont ils suivent tous les usages. Les Anglais, et surtout les Écossais, qui s'entendent fort bien au commerce et qui sont en majorité dans toute l'Inde, y arrivent généralement avec peu d'argent, mais avec des crédits ouverts sur Londres ou Glascow; par ce moyen, ils négocient leurs traites à tant de jours de vue, et, avec les fonds qu'ils se procurent ainsi, ils expédient des navires dont les cargaisons, vendues à Londres, servent à acquitter leurs traites. Les maisons qu'ils habitent à Binondo sont vastes, aérées, convenablement meublées, et ils savent s'y entourer de tout le confortable qu'ils aiment. Le soir, ils boivent leur thé et leur grog, et fument force cigares. Les Anglais ont, sur nous, l'avantage de savoir se faire une patrie partout : d'un caractère naturellement à

part, ils retrouvent en tous lieux leurs propres coutumes; ils ne regrettent point les brouillards de la Tamise ou de l'Humber, tandis que nous cherchons vainement dans des climats lointains et le doux climat et l'aimable sociabilité de notre belle France : aussi ne rencontre-t-on, dans les pays étrangers, qu'un fort petit nombre de Français, et ceux-là même n'y forment presque jamais que des établissements temporaires, n'y prennent point racine et soupirent sans cesse après le retour.

Les employés espagnols arrivent presque tous pauvres, affamés (*hambrientos*), comme le disent les natifs de Manille, et y déploient néanmoins un grand luxe. Depuis le chef le plus élevé jusqu'au sous-lieutenant à la solde de 250 francs par mois, tous vont en voiture. Souvent, après avoir un peu étudié le pays, ils font un voyage en Europe et reviennent avec une meilleure place que celle qu'ils avaient auparavant, comme, par exemple, celle d'alcalde ou d'employé supérieur.

Pendant longtemps, les costumes n'ont éprouvé aucune variation ; aujourd'hui les modes d'Europe commencent à s'introduire parmi les señoras et les señoritas de Manille : on se dispute les journaux de modes, et, lorsqu'un navire arrive de France, l'impatience et la curiosité sont poussées au point, que l'on voudrait tout voir avant que rien soit déballé. Quoique le climat ne soit pas favorable aux chapeaux, aux soieries de France, aux gants, aux corsets, nous sommes néanmoins convaincu que les objets de mode française seraient en grande faveur si les arrivages étaient réguliers et le marché constamment fourni : malheureusement il n'en est pas ainsi, et une année entière se passe souvent sans

qu'un bâtiment français se montre dans le port de Manille. Les Anglais sont beaucoup plus exacts : cela tient au caractère des deux nations.

Les employés à petit traitement, tant militaires que civils, pullulent; il y a même des *cabanistas*, espèce de surnuméraires, qui reçoivent 25 piastres par mois en attendant qu'on puisse leur donner une place. Eh bien, ceux-là mêmes ne sont pas trop malheureux ; ils se réunissent plusieurs pour faire ménage ensemble et trouvent facilement de l'argent à emprunter. Il n'y a pas un seul blanc qui sorte autrement qu'en voiture, fût-ce pour la plus petite course; on oublie presque comment il faut s'y prendre pour marcher. Les personnes aisées ont quatre et même six chevaux dans leur écurie. Les employés militaires habitent surtout l'intérieur de la ville, et les employés civils les faubourgs ou pueblos des environs. Ceux qui n'ont absolument pas moyen d'avoir une voiture se rendent à leurs bureaux en pirogue ou banca de 20 pieds de long sur 2 de large, et, quoique ces frêles embarcations volent sur les rivières, en s'entre-croisant en tous sens, rien n'est plus rare que d'entendre parler d'un malheur.

Les chefs des provinces, alcaldes ou gouverneurs, vivent très au large dans leurs maisons royales; ils pressurent souvent les pauvres Indiens, et font, de cette manière, des fortunes considérables. Cependant, s'ils sont mariés, leurs enfants, qui, en province, ont entendu parler des plaisirs de Manille, brûlent d'impatience d'en jouir à leur tour; de sorte que, quand leurs parents, à l'expiration de leurs fonctions, reviennent à la capitale, les jeunes gens se jettent à corps perdu dans ces plaisirs, et les parents sont assez fous

pour les imiter. Aux bals, aux soirées, aux emplettes coûteuses se joignent des prêts d'argent à tous leurs amis, car l'Espagnol est naturellement bon et généreux, et cette conduite imprudente ne tarde pas à amener leur ruine : aussi les fils n'ont-ils bientôt d'autre ressource que d'entrer comme cadets dans un régiment ou de se faire capitaines de navires marchands.

Les bals sont un des divertissements les plus recherchés à Manille. On peut réunir jusqu'à soixante et dix danseuses, dont la toilette déploiera le luxe le plus éblouissant en soieries de Chine, en diamants de Bornéo, en perles de Solou. Les jeunes personnes n'y sont pas mises avec moins d'éclat que les femmes mariées, et elles ne mettent jamais deux fois la même robe. Frappées de la folie de semblables dépenses, quelques personnes ont imaginé de petits bals ou soirées dansantes (*baillecitos*), où l'on va sans cérémonie et dans une mise qui est à peu près celle de tous les jours. Chacun s'en trouve d'autant mieux que ces réunions deviennent plus fréquentes.

Nous avons déjà parlé de la rue que l'on appelle l'*Escolta* : c'est un bazar perpétuel où l'on trouve à acheter tout ce que l'on peut désirer en habits, nouveautés, quincaillerie, articles de Paris, draperie. Des deux côtés de la rue règnent des boutiques où l'on trouve aussi une foule de petits objets, que les Chinois qui parlent espagnol appellent des *chucherias* (colifichets). Ceux qui tiennent ces magasins, et qui sont tous des Chinois, reçoivent leurs pratiques avec la plus grande politesse, donnant à tout le monde le titre de *siñolia*, demandant *si que le compela cosa, cosa siñolia?* On sait que les Chinois ne peuvent pas prononcer la lettre *r*. Ils

font crédit à tout le monde, et tous s'entendent pour vendre leurs marchandises au même prix. Les plus riches sont propriétaires de deux ou trois magasins et payent des employés de leur nation pour les diriger. Quelques Européens ont vainement tenté d'ouvrir aussi des magasins pour leur faire concurrence, mais ils n'ont pu lutter avec eux. Leur économie, leur ordre, leur talent pour la vente et leur patience se trouvent difficilement réunis en Europe : on les rencontrerait tout au plus dans certaines provinces de France dont les populations sont assez laborieuses pour pouvoir rivaliser avec les Chinois pour le commerce de détail.

Dès qu'un bâtiment arrive, ces Chinois achètent une grande quantité de marchandises qu'ils se partagent entre eux : un seul fixe les prix auxquels les autres se conforment, et tout cela se fait dans une langue que personne ne comprend, tandis qu'eux ils parlent aussi le tagale et vendent aux métis et aux Tagales comme aux Espagnols.

Nous avons déjà donné une idée de la construction des salles de spectacle en bambous sans un seul clou en fer, et nous avons cité particulièrement celle de la sabana ou plaine d'Arroceros, près de la Calçada, en face des remparts de Manille. Elle est élevée sur des piliers (*arigues*) d'une seule pièce et d'une grandé hauteur; sa forme est à peu près elliptique : il y a un parterre (*luneta*) où les femmes sont admises avec les hommes et une galerie avec deux ou trois rangs de chaises. A l'entrée, on a établi des *fondas* ou boutiques de rafraîchissements. On y joue des comédies espagnoles et même des vaudevilles traduits du français. Nous laissons à penser quel intérêt peut avoir pour un public manilais la traduction du *Gamin de Paris!* Les acteurs sont souvent des

jeunes gens de Manille et quelques Indiens, qui s'évertuent de leur mieux sans pouvoir empêcher le public de bâiller et de dormir; mais, malgré l'ennui que ce public y éprouve, l'affluence des spectateurs y est si considérable, qu'il suffit de quelques représentations pour couvrir les frais de construction de la salle. Les pueblos de Tondo et de San Sebastian ont des théâtres où l'on joue des pièces en langue tagale : elles sont si longues, qu'à raison de trois heures par soirée, une seule pièce suffit pour en remplir plusieurs. Elles traitent de sujets religieux : tantôt ce sont les guerres entre les catholiques et les mahométans (*moros*), tantôt les amours de princesses infortunées renfermées dans des antres sauvages dont l'entrée est gardée par des bêtes féroces et où des héros vont les délivrer. Du reste, ces acteurs, de même que ceux qui parlent espagnol, estropient réciproquement, à qui mieux mieux, la langue qu'ils débitent; ils ne comprennent ni le pur espagnol, ni l'élégant tagale. Du reste, la fréquence des orages et la promptitude avec laquelle les torrents de pluie viennent à tomber ont fait adopter l'usage de mettre au bas des affiches que, le jour indiqué, s'il pleuvait par trop fort, la représentation serait remise au premier jour ouvrable où le temps le permettrait.

CHAPITRE XXIV.

IDIOMES DES ILES PHILIPPINES.

Les Espagnols, à l'époque de la conquête de cet archipel, ne furent pas longtemps à s'apercevoir que les idiomes qu'on y parlait étaient différents les uns des autres; car les naturels se comprenaient à peine, et quelquefois nullement d'une île à l'île voisine. Ils distinguèrent, parmi tant de dialectes, le bisaya, le tagalog et le pampango, qui paraissaient être les langues mères, parce qu'elles sont, en effet, plus complètes et plus parfaites que les autres.

Il reste peu de traces de ces langues écrites, car l'habitude qu'avaient ces peuplades sauvages d'exprimer leurs pensées sur des morceaux de feuilles de bananier, à l'aide d'un fragment de bambou taillé en pointe, fit qu'on n'a pas pu conserver le peu de manuscrits qu'on y trouva.

Il résulte, de recherches faites dans les bibliothèques des couvents et de notes qui nous ont été communiquées par des religieux, que ces manuscrits se bornaient à quelques feuilles détachées, sur lesquelles les habitants inscrivaient le nombre de leurs buffles et quelques autres détails d'intérêt personnel, mais qu'ils ne contenaient rien qui eût rapport à l'histoire du pays.

On a souvent discuté, dans les ouvrages que nous devons au zèle infatigable des missionnaires espagnols, l'origine des langues de ces archipels et les rapports qu'elles ont avec les langues anciennes : les uns ont prétendu que leur élégance et leur tournure les rapprochaient de l'hébreu; d'autres, qu'elles avaient, par leur caractère, plus d'un rapport avec l'arabe; d'autres, avec le chinois et le japonais, parce qu'en effet on y trouve quelques mots des langues de ces nations, dont les *shampans* (navires) vinrent plus d'une fois et viennent encore naufrager, poussés par les vents de nord-est sur les côtes est des Philippines, qui sont, à l'époque de cette mousson, tout à fait inhospitalières.

La majeure partie des opinions, cependant, les font dériver de la langue malaise, dont elles ont la richesse, les tours de phrases, la similitude dans certains mots, l'identité dans beaucoup d'autres. Cette langue, en effet, présente les plus grands rapports avec quelques-uns des dialectes parlés dans les îles Bisayas, situées au sud des Philippines.

On trouve cependant, parmi des mots qui se prononcent de la même manière, une signification différente, et, parmi des mots qui tous s'écrivent différemment, une signification semblable. Ainsi on peut ranger de ce nombre les mots *olo* et *ulu* (tête), *puti* (blanc), *langit* (ciel), qui appartiennent à la langue malaise et à celle des Philippines; les mots *mata* (œil), *susu* (mamelle), *batu* (pierre) se trouvent également dans les idiomes malais, bisaya, tagalog, et dans les dialectes cebuana et lutaa. Quelques mots, tels que *lina* au lieu de *dila* (langue), *babi* au lieu de *babuy* (porc), n'offrent que peu de différence à la prononciation.

La langue tagalog ou tagale est claire, riche, élégante,

métaphorique, poétique; elle facilite l'improvisation, à laquelle sont tellement aptes les indigènes des Philippines, qu'on a dit d'eux qu'ils ont ce qu'on appelle le *numen poeticum*. Difficile à apprendre à fond, elle exige beaucoup d'exercice et de persévérance, ce qui a fait naître ce dicton espagnol qu'on applique souvent à ceux qui se livrent à son étude : Il faut, pour la savoir, *un año de arte y dos de bahaque*, ce qui signifie une année d'étude et deux de pratique; car le bahaqué est le seul vêtement, connu de nous sous le nom de pagne, que portent les indigènes des montagnes, comme les peuplades de l'océan Pacifique, et qu'il faudrait porter avec eux, c'est-à-dire vivre avec eux pendant ce laps de temps pour acquérir cette langue. On est étonné, en effet, quand on s'adonne à cette étude, de trouver tous les jours des mots nouveaux, et d'en avoir bientôt recueilli des milliers qui ne se trouvent point dans les livres imprimés.

On ne sait au juste dans quel sens se plaçaient les caractères tagales; les uns disent que ces peuples écrivaient de droite à gauche, et d'autres prétendent que c'était du haut en bas, comme le font les Chinois, avec des signes qui avaient des valeurs différentes selon qu'on y ajoutait un point en haut ou en bas, et qui servaient à former des mots dont un seul avait souvent six ou sept significations différentes *.

A l'élégance du langage ils joignaient la politesse la plus recherchée; et, quoiqu'ils se servissent du pronom *tu* (*icao* ou *co*) en parlant aux personnes auxquelles ils devaient du respect, ils ajoutaient constamment le mot *po*, qui correspond à monsieur, ou *po co*, mon cher monsieur. Chose qui

* Voir le tableau annexé à la fin de cet ouvrage.

paraîtra singulière, c'est que la réponse affirmative d'un homme s'exprimait par *oo*, oui, et celle d'une femme par *oo, po cò*, c'est-à-dire *oui, mon cher monsieur*; ce qui est l'indice évident de la distance qu'il y a entre l'homme et la femme, laquelle, avant que le catholicisme eût brillé sur cet archipel de l'extrême Orient, était dans une dépendance si absolue, qu'on la considérait comme esclave.

Ils étaient très-polis entre eux et se traitaient selon le rang qu'ils occupaient dans leur hiérarchie sociale. Ils ne se permettraient pas encore aujourd'hui de passer devant quelqu'un sans s'incliner, en tenant les mains juxtaposées comme pour fendre l'air qu'ils vont parcourir, surtout quand ils passent devant un *Castila* (Espagnol), nom qu'ils donnent à toute figure blanche. On leur entend aussi prononcer très-souvent le mot *tabi;* ce mot, habituel aux cochers de Manille, ne doit pas être confondu avec le mot *gare* des nôtres : celui-ci est presque une menace, tandis que l'autre est une prière; car *tabi* équivaut à notre mot *permettez*; c'est comme une espèce d'excuse qu'ils demandent pour passer. Ces formes polies de la langue, poussées à l'excès, n'ont-elles pas contribué à donner à leurs habitudes ce cachet de dépendance servile qui fait, par exemple, qu'encore dans certaines provinces on voit les indigènes qui viennent chez le Castila pour le solliciter se mettre *en cuclillas* (accroupis) devant lui, lever la tête et attendre une réponse?

Ils avaient dix-sept caractères ou signes, dont trois étaient A, E, U, qui tenaient lieu des cinq nôtres, parce que E signifiait aussi I, et le signe U, O : c'est à cette prononciation qu'on doit tant de variétés dans les mots; ainsi *tabi* se prononçait également *tabe*, comme *olo* se prononçait *ulu*.

Les consonnes étaient au nombre de quatorze qui, toujours accompagnées de A, formaient une syllabe; ainsi les signes représentant C, M sė prononçaient CA, MA, dont un point placé en haut changeait la terminaison en E ou I, et, placé en bas, en O ou U.

Cette manière d'écrire et de prononcer offrait donc de grandes difficultés, qui augmentèrent encore à l'arrivée des Européens dans cet archipel. Les monosyllabes CE, CI ne se distinguaient pas des mots SE, SI; le D se prononçait souvent R comme dans *madali*, qu'on articulait *marali;* l'F se changeait aussi en P; et toute cette prononciation est la même aujourd'hui. Nous nous rappellerons toujours ce que nous disait un Indien, que son talent pour la peinture distinguerait même en France, s'il ajoutait à celui dont la nature l'a doué quelques leçons de nos meilleurs artistes, *Cayo po, ay Frances ni Castila?* Monsieur, êtes-vous Français d'Espagne? Le C se change quelquefois en M, le G en Y, dans la poésie. Cette dernière lettre se prononce nasalement lorsqu'elle est au milieu d'un mot et qu'elle est accentuée par le signe que nous trouvons dans *manĝa*, qui indique le pluriel.

Les syllabes GE, JI se prononcent souvent comme dans *guy*, l'H comme le J espagnol (Jota), le Q comme le K, et l'U comme l'U espagnol, qui se prononce en français *ou*.

Les syncopes, les transpositions, les additions, les mutations des lettres et des syllabes varient à l'infini, et ces licences rendent la poésie si facile, que, passionnés pour elle comme pour la musique, les indigènes des Philippines improvisent avec tant de facilité, que nous fûmes témoin un jour, entre autres faits, d'une invocation touchante (espèce de cantique chanté) adressée A NOTRE-DAME D'ANTIPOLO,

leur vierge de prédilection, par une nourrice qui tenait son enfant mourant dans ses bras.

Deux consonnes portent des signes, ce sont le ñ, qui se prononce comme en espagnol, c'est-à-dire comme nous prononçons le *gn* en français dans le mot Espagne, et le *g* accentué, comme dans le monosyllabe *ngâ*, qu'on prononce du nez, ce que l'usage seul peut apprendre. Ce mot n'est autre chose qu'une liaison euphonique qu'on place entre les noms et pronoms ou les substantifs et adjectifs, ou même toute espèce de mots. Ainsi l'on traduira beau cheval par *mabuting ngâ cavayo*, au lieu de *mabuting cavayo*, en unissant l'adjectif au substantif.

Les caractères romains qu'on substitua avec empressement aux caractères indigènes firent disparaître bientôt tant de difficultés; mais la prononciation n'en resta pas moins la même. Les mots espagnols qui furent introduits par de nouvelles habitudes et par l'usage des choses qu'on ne possédait pas auparavant créèrent de nouvelles exigences dans le langage; ainsi le double L, dans *cavallo*, se prononça comme Y. Nous ajouterons que, si la langue espagnole a introduit des mots nouveaux, elle n'a pas moins respecté le fond de la langue et la prononciation, qui est la même aujourd'hui; les signes seulement ont changé et ont été remplacés par les caractères romains : on devrait en faire autant pour la langue des Chinois, et ce changement seul pourrait causer une révolution complète dans leurs habitudes et leurs relations.

Ces langues ont leurs déclinaisons avec six cas, comme en latin; elles ont aussi leurs conjugaisons; de manière qu'on peut écrire en langues tagale et bisaya tout aussi bien que

de la langue Tagalog.

On compte dans la langue... dont les formes et les caractères sont ainsi qu'il suit :

(1) Un ouvre

Va

Co a. nga. pa. sa. la. ca ya.

dans nos langues européennes, car elles ne leur cèdent en rien. Aussi a-t-on publié, dans ces idiomes, des ouvrages en prose et en vers, parmi lesquels on trouve des histoires, des ouvrages sacrés, des poëmes, des tragédies, des odes, et ces nombreux produits ont, de plus, le mérite d'avoir été imprimés à Manille. Toute la Passion a été traduite en vers, et les personnes qui ont habité Manille et ses environs ont plus d'une fois été incommodées par les chants monotones dont toutes les cases des Indiens retentissent pendant les quarante jours du carême. Souvent aussi ils se réunissent à cette époque, et s'accompagnent, en chantant, d'une musique dont l'harmonie n'est pas à dédaigner.

Les idiomes parlés dans les îles Philippines par les naturels soumis au gouvernement espagnol peuvent se réduire aux suivants : *tagalog* (tagale), *pampango*, *zambales*, *pangasinan*, *iloco*, *cagagan* ou *ibanag*, *camarines* ou *vicol*, *bisaya*, *batanes* et *chamorro*.

Deux langues peuvent être considérées comme les langues mères, ce sont la tagale et la bisaya.

On parle la langue tagale, qui est la plus répandue, dans les provinces de *Tondo*, *Bulacan*, *Batanga* ou *Bataan*, *Batangas*, *Laguna*, *Nueva-Ecija*, *Tayabas*, *Cavite*, *Mindoro*, *Samboanga*, et même aux îles Mariannes, où les déportés la répandirent.

On parle bisaya dans toute la Bisaye; mais cette langue diffère dans quelques provinces à tel point, que les habitants de la province d'Iloïlo ne comprennent pas très-bien ceux de la province de Samar, île qui n'est pas très-éloignée et avec laquelle ils sont souvent en relation.

On peut donc diviser le bisaya, par les nuances qu'il présente, en quatre dialectes :

1° Le dialecte de l'île de Panay, que l'on parle dans les provinces d'*Iloïlo* et de *Capis*, dans les petites îles de *Romblon*, *Tablas* et *Sibuyan*, dans la partie nord-ouest de l'île Negros (des nègres), qui se trouve près d'Iloïlo : on comprend et on parle aussi ce même dialecte à Samboanga, dans les provinces de Misamis et de Caraga;

2° Le dialecte de Capis, qui cependant diffère fort peu de celui d'Iloïlo;

3° Le dialecte de Cébu, que beaucoup de polyglottes océaniens considèrent comme une langue à part qu'on appelle cébuane et que l'on parle dans l'île de Bohol, qui dépend de cette province, et dans la partie de l'île Negros qui, par sa côte est, avoisine celle de Cébu. Les naturels de cette île comprennent cependant facilement le dialecte d'Iloïlo;

4° Le dialecte des îles Calamianes et de la Paragaa ou Palawan dans sa partie soumise au gouvernement espagnol, qui est composé d'un mélange de tagale et de bisaya. Tous les autres idiomes se parlent dans les provinces dont ils portent généralement le nom.

L'île de Mindanao se partage en un si grand nombre de tribus dans sa partie indépendante, qu'il serait impossible d'énumérer leurs différents dialectes; cependant la langue qui s'y parle en général, et qui est celle des *Illanos*, qu'on a crue être le malais, en diffère; c'est le more (moro). On pourrait en dire autant des parties sauvages de l'île de Luçon, où les *Igorrotes*, les *Tinguianes*, les *Yfugaos*, les *Gaddanes*, les *Ibilaos*, les *Itetapanes*, et les *Negritos* ou *Itas*, ces petits nègres des montagnes, races primitives répandues dans

presque toutes les cordilières des îles Philippines, parlent des dialectes différents qui souvent varient d'une *rancheria* (*tribu*) à une autre.

Pour donner une idée des constructions et de la syntaxe des deux langues, tagale et bisaya, nous commencerons par transcrire l'oraison dominicale, accompagnée d'une traduction interlinéaire et de quelques observations, et nous la ferons suivre de quelques phrases et dialogues que nous aurions voulu mettre dans un meilleur ordre et de quelques-uns des mots.

ORAISON DOMINICALE EN TAGALE MODERNE.

Ama nanim sungma sa langit ca, sambahin ang gnalan
Père notre es dans ciel toi, adoré soit le nom

mo; mupa sa amin ang caharian mo; sundin ang
tien; vienne à nous le royaume tien; soit faite la

loob mo, dito sa lupa, para na sa langit; bigian-
volonté tienne, ici sur terre, ainsi comme dans ciel; soit

mo camin ngai-on nang amin canin sa arao-arao;
donné à nous à présent le notre riz de jour en jour;

at patauarin-mo camis nang aming manga-otang,
et pardonnés soient à nous les nôtres fautes,

para nang pagpasawat namin sa nangagcacao-
ainsi comme sont pardonnés de nous ceux qui ont commis des

ton sa amin; at hunag-mo caming ipahintolot sa
fautes contre nous; et ne laisse pas nous tomber dans

tocso; at yadia-mo cami sa dilan masama.
tentation; et délivre nous de tout mal.

OBSERVATIONS.

Ama namin, Père notre. *Namin* ou *amin* est le génitif de *amin*, nous, qui est lui-même le pluriel de *aco*, je. Du reste, *namin* signifie nous avec exclusion de la seconde personne; quand on l'y comprend, on dit *tayo*, et au génitif *atin* ou *natin*. Les Tagales n'ont point de pronoms possessifs; ils se servent, en place, du génitif du pronom personnel.

Sungma, es; du verbe *um*, être. La conjugaison est, dans ces langues, extrêmement difficile et compliquée. *Ca* ou *ycao*, toi, se place toujours après le verbe.

Sambahin est le futur et le présent optatif de la forme passive de *samba*, adorer. *Ang* est l'article défini *le* et fait *nang*, du, *sa*, au, *nang* ou *sa*, le à l'accusatif; *ay* au vocatif et *sa* à l'ablatif. Le pluriel est semblable au singulier, mais on ajoute au substantif le mot *manga*, pour indiquer la quantité.

Mo est le génitif de *ca*, toi.

Bigian-mo; dans ce cas la particule *mo* n'est plus le génitif de *ca*, mais paraît être l'indication du mode passif du verbe.

Ngai-on, adverbe de temps.

Arao, le soleil ou le jour.

Ipahintolot, de *tolot*, laisser courir.

Yadia-mo, de *adia*, délivrer.

ORAISON DOMINICALE EN BISAYA.

Amahan namu nga itotat ca sa langit, ipapagdayet an
Père notre qui es toi dans ciel, loué soit le

imong ngalan; moanhi canamun an imong pagcahadi;
tien nom; vienne à nous le tien royaume;
tumanun an imong buot dinhi si yuta maingun sa
soit accomplie la tienne volonté ici sur terre comme dans
langit; ihatag-mo damsin an canun namun sa matagar-
ciel; donné soit à nous le riz notre dans chaque
lao; ug pauadin-mo cami san mga-sala namu, maingun
jour; et pardonnés soient nous les péchés nôtres, comme
ginuara namun san mganacasala damun;
pardonnés sont de nous ceux pèchent contre nous;
ngan diri imo tugotan cami maholog sa manga-panulai
et pas par toi soit permis nous tomber dans tentations
sa amun manga-caauai; apan baricun-mo cami sa
de nos ennemis; aussi délivrés soient nous de
manga-maraut ngatanan.
maux tous.

OBSERVATIONS.

Ipapagdayet est le futur passif de *dayep*, louer.

Moanhi ou *macanhi*, vienne, de *anchi*, ici.

Pagcahadi, royaume, de *hadi*, seigneur ou roi.

Pauadin et *ginuara* viennent tous deux du même verbe *uara*; le premier est le futur et le second le présent du mode passif.

Caauai, ennemis de *auai*, se quereller.

Beaucoup d'entre les mots et les locutions que nous employons sont plutôt d'accord avec l'usage qu'avec le diction-

naire et la grammaire que le plus grand nombre des naturels ne comprennent pas.

Nous ne terminerons pas ces réflexions sans ajouter qu'à notre avis le gouvernement colonial a fait une grande faute en ne suivant pas l'exemple des Hollandais qui, à Java, ont appris la langue malaise, afin de pouvoir se faire entendre des Malais, sans que ceux-ci pussent les comprendre quand ils parlent hollandais entre eux. Aux Philippines, au contraire, tout le monde parle plus ou moins espagnol, ce qui met le gouvernement dans les mains des naturels, et plus encore des Chinois, dont personne qu'eux ne comprend le langage.

PHRASES, DIALOGUES, VOCABULAIRES,

TAGALOG ET BISAYA.



PHRASES.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
PHRASES COURTES ET FAMILIÈRES.	VICANG MAICLI, AT CAMAHALAN.	SENTENCIAS MALIPUT CAG SA GUINICANAN.
I. *Pour demander quelque chose.*	I. *Ang pag hiñgi ñg atin man.*	I. *Ang pag panga yo sang anoman.*
Je vous supplie, donnez-moi.	Acoy nag mamacaava, na acoi iong biguian.	Naga ampu, acò sa imo cag naga pani.
Faites-moi le plaisir de me donner.	Acoy na mamanhic, na acoy iong biguian.	Muyo, taga an mo acò, caluuye acò cag tagaan.
Apportez-moi.	Dalhan mo acò.	Dalha dri.
Je vous en donne mes remercîments.	Acoy nag papa salamat.	Naga pa pansalamat acò sa imo.
Maintenant, dans ce moment.	Mamayang, di maliliban.	Caron ugalin.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
2. *Expressions de tendresse.*	2. *Malulubai, na vica.*	2. *Halambalon nĝa mahigug maon.*
Ma vie.	Buhai co.	Cabuhi co.
Mon cher, ma chère.	Aguing Caibigan.	Na hugug ma anco.
Mon âme.	Ang calulua co.	Calageo.
Mon maître.	Mina mahal co.	Cangali nĝong co.
Lumière de mes yeux.	Plao nang manĝa mata co.	Ca paua sang acon mata.
Fille de mon cœur.	Anac nang puso co.	Anac sang acon taguipuruon.
Mon ange.	Angel co.	Angel co.
Mon étoile.	Bitoing co.	Bituon co.
Mon bien.	Ca-galiñgang co.	Maayo co.
3. *Pour se montrer reconnaissant.*	3. *Tong col sa pag papaquita, nĝ loob.*	3. *Sang pagpasalamat, cag pa culahao.*
Je le ferai avec plaisir.	Sino sonod coug tapat.	Buhatonco sin daco caluyan nĝa.
De tout mon cœur.	Sa aguing boong, calooban.	San bugud ñga taguipuruon.
Sans façon, sans cérémonie.	Na valang cahibian.	Nĝa may siñ pamlahao.
Commandez-moi.	Utusan mo acò.	Sugua acò.
Je ne suis pas ami de tant de cérémonie.	Hindi co hina hanĝad, ang maraming sabi.	Hindi acoca uyun san madamo nĝa halambalun.
Cela vaut mieux.	Ang lalong mabuti.	Maayo pa.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
4. *Pour affirmer*, etc.	4. *Tungcol sa cadalisayan.*	4. *Sang pagea mataod, cag pag.*
Cela est vrai.	Ay totoó.	Silong, eag pag tugud uatuod.
Cela n'est pas possible.	Yan ay valang anoman.	Diligayud.
Nous sommes d'accord.	Cami ay nag caca alam.	Naga hilibalo quita.
5. *Pour consulter.*	5. *Tungcol sa pag sadanguini.*	5. *Sang pag lahibalo cag sanpag patogsilin.*
Que ferons-nous?	Anong gagavin?	Ano ang ma buhat ta?
Faisons ceci ou cela.	Gavin natin ito ó iaon.	Buharon ta ini o adtu.
Attendez-moi un peu.	Hintin mo acó sumandali.	Hulatiaco sin dioz.
C'est la même chose.	Ganoon din.	Turo guihapon.
6. *Du manger et du boire.*	6. *Sapagcain at sa pag inom.*	6. *Sang pag caon, cag sang pag inum.*
J'ai faim.	Acoy nagugutom.	Na gutum acó.
Que désirez-vous manger?	Anong ibig mo pong canin?	Ano angna luyagam mo nĝa paga caonon?
Je mangerais un peu de quoi que ce soit.	Comaing ca nang camuntinang anoman.	Ma caon acó sin diot marquiana lamang.
J'ai assez mangé.	Acoy nacacain nang marami.	Comaon acó sin madamo.
J'ai soif.	Acoy na ochao.	Na uhao acó.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Donnez-moi à boire.	Acoy iñon pa inumin.	Pa inumun mo acó.
Je boirais avec plaisir une coupe de vin ou un verre d'eau.	Na yibig cong ominom nang isang copitang alac, ò isang basong tubig.	Boot cunta acó uminum un isa carta. Gayan nĝa vino ó isa ca saro nĝa tubig.
7. *Pour aller, venir, se mouvoir.*	7. *Paroon, parito, gumalao.*	7. *Sang pag pacadtu, Pacari, casang pag gniko.*
Où allez-vous?	Saan po cayo paroroon?	Diinca pacadtu?
Je viens de... Je vais à...	Galing acó... paroroon acó.	Nag halin acó sa.
Montez... Descendez...	Manhic... Manaog.	Sumaca, manuog.
Entrez... Sortez...	Masocpo... Lumabao po.	Sumuludca, manaogca.
Passez devant.	Magtuloy po sila.	Dayon.
Allez-vous-en.	Paroon carra.	Cagtu na.
Allez un peu derrière.	Magpahulica nang caonti.	Umirul ca.
Attendez un moment.	Maghimay po cayo nang caònti.	Ilulata acó sin maca dali.
Ne me touchez pas.	Aluag po, niño acong salanĝin.	Nindimo acó pag tandugun.
Pourquoi?	Baquit?	Nĝa a?
Venez ici.	Pomarito po cayo dito.	Carica dri.
8. *Pour parler, dire, faire.*	8. *Ang pag pangurap, at pag vivica at ang pag gana.*	8. *Sang hanbol, san pag pulong, cag san pag huhat.*
Parlez haut.	Mañgusap po cayo nang mataas.	Pu mulongca sin mataas.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Parlez très-bas.	Mañgusap po cayo nang mababa.	Nĝa pulongca sin dacoñga pagpa ubos.
Me parlez-vous?	Sa aquin po cayo nañguñĝusap?	Guina hanbalmo acó?
Savez-vous parler espagnol?	Maronong po cayo nangircang castila?	Na hibaluanmo añg quinachila?
Je le comprends et parle un peu.	Caontiman na cayimindi at mañgusap man.	Naca hibalo acó sin diot, cag guino pulong co.
J'ai entendu dire que...	Acoy nacariñgig nang vica na.	Na batianco nĝa.
Je vous le dirai.	Sasabihin ca.	Pulunĝan co.
Taisez-le bien.	Itihim po niñong mabuti.	Mag hipos ca sin maayo.
Que faites-vous?	Anopong iñong guinagava?	Anano ang guina buhatmo?
Je ne fais rien.	Acoy nalang guinagava.	Va ay acó sind buhat.
Que demandez-vous?	Anong hinihiñgi po niño?	Ano ang guina pañgayo mo?
Répondez-moi.	Sagutin po niño acó.	Sabtun mo acó.
9. *D'entendre, d'écouter*.	9. *Any paquiquinig at paquiquirandam*.	9. *Sang pag pamati*.
Écoutez, don F.	Paquiugan mo po acó Don F.	Pamatia acó. Don F.
Écoutez, venez ici.	Soy parito ca.	Naga pamati acó guinoo.
Restez donc tranquille!	Huag cang gomalao!	Pamatia cumari dri palimmyon!
Quel est ce bruit?	Anong inĝay ian?	Ana nĝa cagahud ini?

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
10. *Pour entendre et comprendre.*	10. *Ang pag ca alam at cong na tanto na.*	40. *Sang pagca hibalo.*
L'entendez-vous bien ?	Natalaman po niñong mabuti ?	Naca hibalo ca sin ma ayo?
M'entendez-vous ?	Natadandaan po niño ang sabi co ?	Naca hañgop ca sa acon ?
Je le comprends bien.	Nalamàn co napong mabuti.	Naca hañgog acò sa imo.
Je ne comprends pas.	Dico natatanto.	Uaay acò maca hañcop.
11. *Pour demander.*	11. *Tungcol sa pag tatanong.*	11. *Sang pag pamañg con.*
Que vous semble ? Qu'en dites-vous ?	Sa acala mo ? ana caya ?	Panto añg pag puloñg mo ?
Dites-moi, on peut le savoir ?	Sabihin mo po sa aquin, malaman co po caya?	Ano, añg pag hunahuna ?
Que désirez-vous ?	Anopong ibigmo ?	Anano ang bootmo ?
Ce qu'il vous plaira.	Ang maibigan.	Ang but anco.
12. *Pour savoir une chose.*	12. *Tongcol sa pagea alam.*	12. *Sang pag pahibalo.*
Savez-vous cela ?	Nalalaman mopo ito ?	Naca hibalo ca sina ?
Elle le savait bien.	Siya ang lalong macaalam.	Nacca hibalo sia sin ma ago.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
13. *Pour connaître, oublier, se rappeler.*	13. *Sa pagquilala, sa pageat limot, at pag à ala ala.*	13. *San pag quilala, macalimot cag sang pag pamundun.*
La connaissez-vous?	Naqniquilala po niño?	Na quilala mo?
Les connaissez-vous?	Yopong naquilala?	Dao na quilala co?
Je crois que je l'ai connu.	Sa acalaco naquilalaco.	Na quila la co cia.
Vous rappelez-vous cela?	Naalaalapo niño yaon?	Na dumduman mo ina?
Faites-le-moi rappeler.	Ypaalaa lamo sacaniya.	Pa dumduman mo.
14. *De l'Age, de la Vie, de la Mort.*	14. *Cabilañgan, Cabuhayan, at camalayan.*	14. *Sa edad, sa cabuhi cag sa Camalayan.*
Quel âge avez-vous?	Ylan pong taon cayo mayroon?	Anano añg edad mo?
Êtes-vous marié?	Cayo poy iquinasal?	May asaoa ca?
Avez-vous encore père et mère?	Mayroon papo cayo amat inang buhay?	May amayca cag may iloy?
Combien d'enfants avez-vous?	Ilang anac mayraon po cayo?	Pila ang imo anac?
Combien de frères avez-vous?	Ylan po ang iong capatid?	Pila ang imo utod mañga lalaqui?
15. *D'une domestique et sa demoiselle.*	15. *Isang atila at isang pañginoon.*	15. *Sa ira nĝ hinoplan cag sa isa ca. señora.*
Êtes-vous encore au lit?	Nahihiga papo cayo hangan ñgayon sabanig?	Iraca pa sa imo hilig daan?

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Dormez-vous?	Cayo poy natutulog pa?	Naga catulogca?
Éveillez-vous.	Gimusing cana.	Pag mata cana, sa imo.
Levez-vous promptement.	Tumindig cang marali.	Bumacon ñga madali.
Est-ce qu'il est, par hasard, déjà l'heure de se lever?	Sabagay oras na nang paguising?	Oras naba ini sanpag bañgan?
Sans doute, il l'est!	Capilitan nañga!	Amu nagayud ini!
Peignez-vous.	Manuclay ca.	Pag suclay.
Pourquoi me parlez-vous tagale?	Baquit mo po pinag vicaan acó nang tagalog?	Ñgaa guina hambalm acó sin tagalog?
Parlez toujours en espagnol.	Vicain mo po sa aquin nang castila.	Naga hanbal ca guihapon sin quinachila.
Voulez-vous déjeuner?	Ibig po ba niñong mag almosal?	Boot ca ma mahao?
Avez-vous une bonne aiguille?	Mayroon po ba cayong isang mabuting carayom?	May dagumca ñga maayo?
Avez-vous du coton en fil?	Mayroon cayong sinulid?	May buñang ca?
Allons jouer un peu.	Paroon cana samandali maglaro.	Mag hanspang ca sin diot.
Allons nous promener au jardin.	Magpasial cana sa jardin.	Bumascarca sa jardin.
Ne vous échauffez pas.	Huag cang mag painit.	Delica ma initan.
Allons, prenez une chaise.	Halicana comuha nang isang taburete.	Cumuhaca sin isa ca taburete.
Dites-moi votre goût.	Sabihin mo ang yong caibigan.	Pulunña acó san imo boot.
Demandez à boire.	Hominĝi ca nang mainom.	Mangayo ca sin imnom.
Avez-vous assez mangé?	Nacacain capo nang marami?	Cumaon ca im maayo?

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Allez danser.	Hayonat mag sayao.	Sumaot ca.
Regardez-moi.	Tinghan mopo acó.	Tanaon mo acó.
Allez maintenant chanter.	Ilayona ñgayon at yeao magcanta.	Cumanta ca caroon.
Vous chantez gracieusement.	Comamo papo cayo ay mariquit.	Matahum ang calantahon mo.
Touchez le piano ou la harpe.	Tomogtog po cayo nang piano, ò arpa.	Temugtog ca san piano, o arpa.
Maintenant, la guitare espagnole.	Ay ñgayon ang guitarang castila.	Caraon añg guitarra ñga quinachila.
La chanterelle ne vaut rien.	Ang yong prima, valang cabuluhan.	Ang iya prima oaoy sin sayud.
Que voulez-vous pour collationner ou pour souper?	Anong ibig mong minindalin ó hapunan?	Anano ang boot monĝa merandalon ó panihapanon?
Venez souper.	Halicana humapon.	Cari ca na manihapon.
Il est temps de se coucher.	Oras na nang paghiga.	Orasna san pag higda.
Priez.	Magdasal.	Manĝa clidi?

16. *De la promenade.*	16. *Ang pag pacial.*	16. *Sapag pascal.*
Il fait très-beau temps.	Mariquit ang panalion.	Maayona an panahoa.
Allons promener.	Ma tayo gunala.	Mag pascal quita.
Allons donc, cela me plaît.	Ma tayo nanĝa.	Amo na quita maluyag acó.
Je vous accompagnerai.	Sasamahan quita.	Ubtan ta icao.
Où irons-nous?	Saan tayo paroroon?	Diin quita pa cadtu?
Allons à la montagne.	Matayona sa buquid.	Pacadtu qui ta sa buquit.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Nous irons en voiture.	Tàyon mag carrosa.	Maga carrosa quita.
Allons à pied.	Batayo na lomacad.	Mag lacàd quita.
Cela est salutaire.	Ytoy caguin havahan.	Ina maayo sa balatian.
Par où irons-nous?	Saon tayo paroroon?	Diin quita pacadtu?
Allons par ici.	Matayo na dito.	Pa cari quita dri.
Voulez-vous aller par eau?	Ibig mopong paroon sa tubig?	Boot ca cumuhua sin tubic?
Où est le bateau (l'embarcation)?	Saan po naroon ang bangca?	Di ina ang sacayan?
Arrête la pirogue (le canot).	Ysadsad mo ang bangca.	Pahimu gu ñga añg bote.
Jetons la vue sur ces champs et ces prés.	Tingnan natin itong manga buquirin.	Mananao quita san caparağan cag cagubatan.
Que la verdure est belle!	Maririquit na halucienan!	Pagea ayo ómatahum ñga cagulayan!
Cet endroit est très-délicieux.	Nacavivli nang calinisan.	Ini nğa humtanğan masadia.
Les arbres produisent leurs fleurs.	Ang cacahuyan nag sisipa mulaclac.	Ang cacahuyan naga pamulac.
Le riz croît.	Nag tutubo na ang palay.	Naga tubu añg humay.
Il me paraît que je suis dans un paradis terrestre.	Tila acoy na sa isang Caguinhavahan.	Sapag Panundunco dao uaha butang acó sa paraiso.
N'entendez-vous pas la douce mélodie des oiseaux?	Dimo nariringig ang huning mariquit ñg manga ibon?	Uaayca maca duñguy san calantaloa ñga matamys san mañga pispis?
Reposons-nous un peu.	Tayoy magpahiñ gang somandali.	Mag pahuay quita san diot.
Êtes-vous fatigué?	Cayo po bagay na papagod?	Na budlayca?
Je suis moulue.	Na tagtag acong masiado.	Maluya acó.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Couchons-nous dans l'herbe.	Quitay mahiga muna sa danhmban.	Humigda quita divi sa hilaman.
Entrons dans ce bois.	Quitay masoc sa caparangan.	Sumulod quita sa gubat.
Quel site (lieu) agréable !	Lugar na Macavivili !	Pagea ayu sini nǵa himutangan !
Ces arbres font un bel ombrage.	Ytong mañga cacahuyan gumagara nang mariquit na lilim.	Ini ñga cacahnyan ma ayo sin landung.
Combien coûte la douzaine de mangues?	Magcano ang halaga nang isang docenang manga ?	Mamila añg docena sang manga ?
Un réal et demi.	Ay sicapat sicolo.	Sicapat sicaulo.
Il commence à être tard.	Matatang alian.	Naga rugud añg cahapunan.
Allons, allons, si vous êtes fatigué, vous vous reposerez en dînant, et encore mieux au lit.	Batayona, Batayona, at cong na papagod quitay mag palinmga, at humapon, ang talong mabung sabanig.	Amu na quita cay cun nabudlay acó sapag panihapon ma cuha sabi nǵa ma ayo sabanig ó hiligdaam.
17. *Du temps*.	**17. *Sa panahon*.**	**17. *Saug panahon*.**
Quel temps fait-il ?	Anon tiempo ito?	Anoñ ga tiempo ini ?
Il fait mauvais temps.	Gagava nang masamang panahon.	Masamang tiempo.
Il fait chaud.	Totoong mainit.	Mainit.
Il fait beau temps.	Totoong mabutin panahon.	Maayo ang tiempo.
C'est un temps inconstant et variable.	Ang panahon ay cong na papano.	Ang tienpo naay sin na hamtangan.
Pleut-il ?	Omuvlan?	Naga ulan?

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Non, je crois que non.	Hindi, tila hindi.	Dili acó naga pati n̂ga.
Bientôt il pleuvra à verse.	Maraling talagpac ang malaquing ulan.	Madali maĝa ulan si mamunug.
Il pleuvra tout le jour.	Vulan boong isang arao.	Tanan ang adlao maga ulan.
Il fait une grande tempête.	Nag didilim, sasama ang panahon.	Naga dalagan sin daso n̂ga cadulos.
Il tonne.	Comuculog.	Naga dagnob.
Il fait des éclairs.	Comiquidlat.	Naga Pañgilat.
Il souffle un grand vent.	Tomatacbo ang maraming hanĝin.	Naga dalagan sin madamu n̂ga hanĝin.
Le vent souffle très-frais.	Ang hanĝin homihip ay maguiñao.	Ang hanĝin naga abot n̂ga matugnas.
Le vent a changé.	Nagbago ang hangin.	Nag ilis ang hanĝin.
Le vent tombe.	Napa ibaba ang hanĝin.	Ang hanĝin ma hulog.
La tempête est passée.	Nacaraon ang masamang panahon.	Nag agni an calicod.
Déjà nous voyons briller le soleil.	Naquita natin lomilivanag ang araó.	May casanagna añg adlao.
Je vois l'arc-en-ciel.	May bahag hari.	Guina tan ao co añg balanĝao.
C'est le signe du beau temps.	Bubutina ang panahon.	Señal n̂ga maya ayo ang tipô.
18. *De l'heure.*	18. *Sa oras.*	18. *Sa orasan.*
Quelle heure est-il?	Ano nang oras?	Ano ñga oras?
Il est de bonne heure.	Madaling arao.	Aga pa.
Il n'est pas tard.	Hindi pa tanghali.	Dili cay hapon na.
Il est près d'une heure.	Malapit hañg a la una.	Malapit na ang a la una.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Six heures sont-elles sonnées?	Magtataquip silim?	Nag bacting na san a las seis?
Il est près de minuit.	Malapit aǹg hating gabina.	Malapit na ang a las doce san cagabihon.
Je ne crois pas qu'il soit si tard.	Rindi acó naninivalang tanghalina.	Dili acó mag pati nĝa hapon na ini.
Regardez votre montre (l'horloge de poche).	Tingnan mo ang relox sayong bolsa.	Tanaon ang orasan sa bolsita.
Elle avance beaucoup.	Masiadong lomalalo ang oras.	Naga una sang madamo.
Elle ne marche pas, elle est arrêtée.	Hindi lomacad at hominto.	Dili paga lacat naga pahimuyan.
19. *Des saisons de l'année.*	19. *Sacapanahonan sa boong santaon.*	19. *Sañg manga Estasiones sañg tuig.*
Quelle est la saison qui vous plaît davantage?	Anong panahon ang ivigmo?	Diin ǹga estacion ang boot mo?
Le temps est bouleversé.	Ang panahoy ybaiba.	Anĝ manĝa tiempo naay sañg cahusayan.
Il fait une chaleur excessive.	Totoong mainit na masiado.	Daco nĝa pagca init ang caron.
Je transpire, je fonds tout en eau.	Acoy pinag pupusan, punag papavisan tila tubig.	Naga pa sunĝao acó cag guina balhasan pa nĝa dao tubic.
C'est un très-beau temps pour les fruits de la terre.	Totoong mariquit ang panahon sa mañga buñga nang halaman.	Maayo ang tipô sa manĝa lalamman sa duta.
Il y a abondance de fruits.	Sagana sa bunĝa.	Madamu ang cabunĝa base.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Les après-midi sont longues.	Ang hapon ay maluat.	Ang hapon malaba.
On ne sait à quoi passer le temps.	Vala acong sucat malamang gauin.	Dili ma hibaluan con diin sia maga libañg, libañg.
20. D'aller à l'école.	*20. Ang pag paroon sa escuela.*	*20. Sang pag pacadta sa escuelahan.*
D'où venez-vous ?	Saanpo nang galing ang camahalan mo?	Diin ca mag halin ?
De la maison, de ma maison.	Sa babay, ò sa aquing bahay.	Sa balay, sa acon balay.
Où allez-vous si pressé ?	Saanpo cayo paroroon sa pag mamarali !	Diinca ma cadtu ñga naga dali?
Allons, je vous supplie.	Abatayo na ang pamanhic coy.	Cadtu na quita guina ampu ta quita.
La pendule n'a pas encore sonné.	Hindi pa tomotogtog ang relox.	Oaay pa mag bacting an orasan.
Allons vite.	Abatayo nang marali.	Mag dali dali quita.
21. A l'école.	*21. Ang escuela.*	*21. Sa escuelahan.*
Asseyez-vous à votre place.	Umupu ca sayon loclocan.	Limincod ca sa imo puluncoan.
Il ne fait que jouer.	Vala ca guinagaoa con hidi ampaglaru.	Oaay guina buhat cundi mag hanpang.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Veuillez, je vous prie, me donner un livre.	Biguian acó nang isan libro.	Tagai acó sin isa ca libro.
De qui est ce livre?	Canino itong libro?	Caninoo ini nğa libro?
Savez-vous votre leçon de mémoire?	Marunong po ba cayo nang inong lecion sayong isip?	Naca hibaloca san guina saulo mo nğa tulunan?
Non, monsieur.	Hindi pa.	Oaay pa.
Avez-vous plume et encre?	Mayroon po bacayong pluma at tinta?	May pluma ca cag tinta?
Écrivez votre exercice.	Sumulat po cayo nang inong catungculan.	Sulaton mo ang bohulaton mo.
Lisez votre leçon.	Basahin po niño ang iñong leccion.	Basahon mo ang imo tulunan.

DIALOGUES.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
DIALOGUES FAMILIERS.	DIALOGOS SA CASAMAHAN.	DIALOGOS SA CASAMAHAN.
1. *Pour saluer et s'informer de la santé de quelqu'un.*	1. *Tungcol sa pag babatian at comustahan.*	1. *Sang pag tahod, cag manĝa san panĝu musta.*
Bonjour, monsieur (madame, maîtresse).	Magandang arao po.	Maayo nĝa, adlao guinoo.
Bonsoir, monsieur.	Magandang hapon po.	Maayo nĝa hapon.
Bonne nuit, monsieur.	Magandang gabi ca po.	Maayo nĝa caby.
Votre serviteur.	Alipin mo po.	Suluguan, mo.
Comment vous portez-vous ?	Comusta po cayo ?	Comusta ca ?
Bien, pour vous servir.	Magaling at mag utos po.	Maayo con may isogo ca.
Comment allez-vous, comment vous portez-vous ?	Ano po ? anong nang yari ?	Comusta sang imo pagea butañg ?
Toujours bien, grâce à Dieu.	Palaguing mabuti ava nang dios.	Maayo guihapon caluyi sa dios.
Où avez-vous mal ?	Anong dinarandam mo ?	Anano añg masaquit ?
Avez-vous la fièvre, la colique, de la toux ?	May lagnat, may saquit na colico, ubu ?	May hilanatca, saquit san coloc soloc, ó guina ?

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
La tête vous fait-elle mal ?	Masaquit ang iong ulo ?	Masaquit ang imong ulo ?
Puis-je vous servir à quelque chose?	Macapag sisilbi acó sa anonan?	Maca bulig acó sa imo san imo buhi haton?
Cela me regarde.	Yai na sa aquing pamamahala.	Aco na ugalin ang maca·hibalo.
Je souhaite que vous alliez mieux.	Natutua acó na icao magaling.	Bootco mag ayo ca.
Bonsoir, monsieur de	Magandang gabi po maguinoo.	Maayo nĝa caby sa imo.
2. *Pour parler espagnol.*	2. *Tungcol sa pagpañgusap, nang castila.*	2. *Sanpag pulong san quinachila.*
Apprenez-vous le tagale?	Nag ar alpo ba cayo nang vicang tagalog?	Naga tuod ca san tagalog?
Je fais mes efforts pour l'apprendre.	Acoy mapilit na mag aral.	Naga himulat acó sanpag tuon.
C'est une langue belle et utile.	Isang mariquit at dapat.	Matamis nĝa halambalun cag matahun.
Elle est également douce et pleine de sel.	Ay naman calugodlugod matamis at mapag halimbana.	Cag masadia nĝama ayo ayo ñga balambalun.
On peut, en huit leçons, la lire couramment, et, en vingt, entendre parfaitement quelque livre que ce soit, avec l'aide d'un bon dictionnaire.	Yni ingatan mo, sa valong leccion ang buması nang matulin at dalanang poo ang pagca alam nang cadalisayan, alin mang libro catulong sa isang mabuting diccionario.	Yara sa imo sa nalo ca leccion cag basahon sin madali cag duha ca polo cag hibaluan sin maayo mas qui anano nĝa libro cag tulungan sin maayo nĝa dicsionario.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
On dit que vous parlez très-bien l'espagnol.	Ang vicay ang camahalan moy mabuting mag vicang castila.	Ang pulong ng̃a si oun ma ayo mag hambal san quinachila.
Quels livres lisez-vous pour apprendre le tagale ?	Ano pong mañgalibra ang yopong binabasa para matuto nang vicang tagalog ?	Arsano ng̃a mang̃a libros ang guin tun anmo san halambalun san tagalog ?
Qu'apprenez-vous de mémoire ?	Anopong pinag à aralan mo sayong pag yisip ?	Ana no ang guina saulomo ?
J'apprends quelques mots du vocabulaire de cette grammaire.	Acoy nag à aral nang mahinguil sa pinangagaliñgan nang mang̃a vica sa gramatica.	Guina timanco mang̃a capulong san bocabulario sini ng̃a gramatica.
Dites-moi comment s'appelle cela.	Sabihin mo po sa aquin con anong alan yaon.	Anano ang ng̃a lan sadlo.
Je crois qu'on l'appelle...	Tita ang pang̃alan...	Ang i ya ng̃alan dao si...
Très-bien, et cela ?	Totoong mabuti, at ito ?	Ma ayo cag ini ?
Le livre d'exercices, de phrases familières et dialogues de ladite grammaire.	Ang libro sa pagsasanay, sa pagtutulanang, casamahan na vica sa gramatica.	Ang libro san buhibaton cag sa guinicanan sining̃a gramatica.
Est-ce que je prononce bien ?	Mabuting mag bigcas ?	Naga hambal acó sin maayo ?
Très-bien, élégamment.	Marangal at totong buti.	Matahom cag ma ayo.
Seulement il vous manque un peu de pratique.	Ang caculang̃an lamang ang cadalisayan.	Culan culan san diotay ng̃a bragtica.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
J'en suis convaincu.	Acoy na pahicayat na.	Yadto na acó san imopulong.
Bien, je vais vous enseigner la manière la plus facile de parler un peu l'espagnol.	Mabuty tuturuang co nang bagay na magvicang marali nang castila.	Maayo tudluamo san halambalun nǵa cachilla.
Je vous en serai très-reconnaissant.	Malaqui ang gantico sayo.	Iga paralamat co san daco.
La méthode la plus facile pour apprendre une langue, c'est de la parler souvent.	Ang bagay na pag a aral na marali nang vica ay magsaysay na palaqui.	Ang pag tuon san maayo san pag pulong san isa ca halambalun ; an iga hambal guihapon.
Mais, pour la parler, il faut en savoir un peu.	Nǵuni ang pag vivica ay dapat matutuhan nang caouti sa vica.	Cag con iga hambal maayo guipon ang hibaluan san maayo.
Vous en savez déjà assez.	Nacaalam canapo nang marami.	Naca hibalo cana san maclamo.
Cela suffit pour commencer à parler.	Ytoy sucat pagmulan sa pag vica.	Ma ayo, naini nǵa paga suguran san pag hambal.
Mais je rencontre beaucoup de difficultés pour la parler.	Malaquing cadahilanan sa pag vica.	Macamo lañg ang calisdanan sanpag pulinig.
Cela viendra avec le temps.	Ytoy dapat sa panahon.	Ini maga cari san tipô.
J'ai peur de parler, par crainte de m'exposer à dire des absurdités.	Acoy na o omid mañgusap at acoy natatacot baca acoy macapag vica nang calapastañganan.	Mahuya acó mag hambal cay na adhu acó mag hambalsan calasañga.
Il y a deux mois que j'ai commencé.	Dalauang buan na aquing minumulan.	Duha ca bulan na nǵa guin niguranco.
C'est un temps bien court.	Totoong maicli ang panahon.	Malipot nǵa tiempo.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
A qui dois-je parler?	Canino acó mañguñgusap?	Sino ang iga hambalco?
Je voudrais parler, mais je n'ose.	Ybig con mañgusap ay hindi mang yari.	Boot acó mag hambal mahadloc acó.
C'est en parlant que nous apprenons à parler.	Mangusapca nang tayoy matutong mag vica.	Hambalun amo ang pag toon san pag hambal.
3. *Pour parler tagale.*	3. *Ang pañguñgusap nang vicang tagalog.*	3. *Sampag hambal san tagalog.*
Monsieur, êtes-vous Tagal?	Cayo po ay Tagalog?	Guino tagalog la bala?
Oui, monsieur, pour vous servir.	Opo at magutos po cayo.	Huo guinoo con may igo sugo'ca.
De quelle partie de la Pampanga êtes-vous?	Tagasaan po at ano ang iñong bayan sa Pampanga?	Taga dimea ditto sa Pampanga?
Parlez-vous pampango?	Nañguñgusap po ba cayo nang capano pañgan?	Naga hambal ca san pampango?
Je connais différents Pampangos qui prononcent bien l'espagnol.	Naquiquilala co ang ilang capanpañganan na marunong mangusap nang vicang espagnol.	Naca quilala acó san madamo nǵa manǵa Pampagoo nang vicang.
4. *Pour faire une visite le matin.*	4. *Ang pag dalao nang omaga.*	4. *Sang pag duao con aga.*
Qui est là?	Sinong narian?	Sinoo añg yara dira?
Ami, ouvrez la porte.	Taopo, bucsan po niño ang pinto.	Tao nǵa maayo, ibucas aco san pinto.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Où est ton maître ?	Saan naroon ang iñong pañginoon ?	Diina añg imo agalun ?
Il est au lit.	Nasabanig.	Sadto sa hiligda an.
Est-il levé ?	Nacabañgon na ?	Naca bañgon na ?
Non, pas encore. Voulez-vous entrer dans sa chambre ?	Hindipa, ibig po niñong masoc sa silid ?	Ua ay pa ; boot ca sumulud sa ya carto ?
Je me suis retiré hier si tard, que je n'ai pu me lever de meilleure heure.	Acoy na tulog nang hating gabi, ay acoy na tanghalian nang pag bañgon.	Humigda aco sin caby na caayo, onay oa ay acó maca tindug sin aga.
Quelle heure peut-il être ?	Ano na cayang oras ?	Ano ñga oras ini ?
Est-il dix heures sonnées ?	Tomogtog na ang alas diez ?	Tumug tug na san alas dies ?
5. *Du déjeuner.*	5. *Sapag a almosal.*	5. *Sang pag almosal.*
Voulez-vous déjeuner ?	Ybig po ba niño ang almosal ?	Boot ca mag almosal ó mansahao ?
Que désirez-vous pour déjeuner ?	Ano pong ibig niñong almosalin ?	Ana no ang bootmo ñga iga pamahao?
Du pain, du lait.	Tinapay at gatas.	Tinapay cag gatas.
Du chocolat, des biscuits et du beurre.	Siculate, at broas, at mantiquilla.	Chicolate, timoila cag mantica.
Mettez une nappe sur la table et donnez-nous des assiettes, des couteaux et des fourchettes.	Maglagay ca nang, servilleta sa la mesa at biguian mo cami nang pingan cuchillo at tinidores.	Pag butang sang serbilatas sa la mesa cag tagaan quita sin pingan sundad cag trinchantes.
Lavez les verres.	Hugasan mo ang manga saro.	Hugasi añg mañga saro ó baso.
Donnez un siége à monsieur.	Biguian mo nang maupan ang maquinoo.	Tagai san isa ca limoran ang maginoo.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Voulez-vous des œufs frais?	Ybig po ba niño ang iclog na sariva?	Boot camo san iclog nĝa hilao?
Otez cette grande assiette.	Alisin mo ang pingang malaqui.	Ihalin ang pingan nĝa daco.
Goûtons le vin.	Ticman natin itong alac.	Tilaon ta ang alac.
Débouchez cette bouteille.	Bucsan yang botella.	Cuhaa sin tamp an botella.
Donnez-moi à boire.	Paynomin aco.	Painomo acó.
Est-ce bon? Ce n'est pas mauvais.	Mabuti? ó masama.	Maayo dili malaot.
Donnez à boire à monsieur.	Paynomin nino ang maquinoo.	Painoma añg maguinoo.
6. *Avant le dîner*.	6. *Bago mananghali*.	6. *Con maga caon*.
Il est déjà temps de manger.	Oras na banang panañghali.	Oras na ini sang pag caon.
Mettez la table et la nappe.	Ylagay niño ang lamesa at manteles.	Ibutañg ang lamesa cag manteles.
Apportez le dîner.	Maghain na cayo.	Pag sucap san pag caon.
Mettez les salières et les assiettes sur la table.	Laguian nang manĝa, salero at pingan sa la mesa.	Ibutang an bolutanĝan san asin cag pingan sa lamesa.
Rincez ou lavez les verres.	Hinavan at bugasan ang manĝa saro.	Hugari ang mañga saro cag baso.
Coupez de petits morceaux de pain.	Samandoc ca nang canin.	Uag utoil sin tinapay.
Mettez les chaises autour de la table.	Ilagay mo ang mañga taburete na palibot libot nang lamesa.	Ibutang ang mañga lincoran sa lamesa.
Tous les convives sont-ils venus?	Nag si parito ang mañga visitat combidado?	Cumari añg mañga combidados?

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Où sont donc les couteaux, les fourchettes et les cuillers?	Saan naroon ang mañga cuchillo, tinidor, at cuchara?	Dima ang mañga sundang cuchara?
Faites servir le dîner.	Acoy nag pa lamesa at nag papahanda.	Mag calaon sang boot.
Il n'est pas encore prêt.	Hanga ngayon ay hindi pa na dadali.	Oaay po dali.
Le dîner est sur la table.	Nahahain na ang pagcain.	Na butang na ang paniaga sa la mesa.
Asseyez-vous à table.	Maupo napo cayo sa la mesa.	Luminaod carra sa lamesa.
C'est ici que vous vous assiérez.	Lumucloc po sila dito.	Diri ca ma lincod.
Il manque ici deux couverts.	Ditoy enlang po nang dalauang cubierto.	Culan diri sang duba ca cuchara sundang cag tenedores.
Garçon, allez chercher deux serviettes.	Bata, humanap ca nang dalauang servilleta.	Bata, mangita ca duha ca serbilettas.
7. *En mangeant.*	7. *Nagsisicain.*	7. *Naga caon.*
Aimez-vous la soupe à la métise?	Na ybig po ba niño ang sopas nang mestisa?	Boot ca sañg sopas nga mestisa?
Donnez-moi de notre bonne soupe.	Acopoy biguian nino nang laoya.	Sa acon tagai acó san aton ma ayo ñga lanya.
Garçon, donnez-moi du pain blanc, du pain frais.	Comohaca nang tinapai na maputi.— Bata, biguian mo cami nang caning maputi.	Cumuhuca san tinapay nga maputi.— Bata, tagai cami sañg tinapay ñga bago cag mahomoc.
Voulez-vous de ce bouilli?	Na yibig po ba niño itong luto?	Boot ca sini nga limoto?

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Donnez-nous le grand plat.	Biguian mo cami nang pingang malaqui.	Tagai cami suñg pingan ñga cadaen.
Quels bons plats (*principes*) !	Que buting pag mumula !	Maaya ñga sugud !
Mais, vous n'avez pas encore bu.	Hangan ñgayo ay hindi papo cayo nacayinom.	Oray capa mag inum.
Garçon, donnez à boire à monsieur.	Bata, paynomin mo yang maguinoo.	Bata, pa inuma ang maginoo.
Madame (la capitaine), je bois à votre santé.	Capitang babae, acopoy yinom sa iñongatan.	Cavisang bubay inum co ini sa imo ngalan.
Qu'on serve les autres plats (le second service).	Quitay comain nang mañga guisado.	Ibutang ang sca luba ñga pay sugud.
Allons, monsieur, mangez de ce qui vous plaira le mieux.	Magsicain po sila, at magsabi po cayo nang iñong gusto.	Guinoo comaon ca san boot mo.
Je n'ai pas d'appétit.	Acoy valang ganang comain.	Oaay acó sin gana.
Que vous semble de cette langue de bœuf, de ce hachis et de ce ragoût ?	Anapong vica niño nitong dila nang baca, itong almondigas, itong pretada ?	Ma tinnano inin dila san baca tinadtad cag guisados ?
Voulez-vous que je vous serve de ces cailles, de ces pigeons, de la dinde ou du chapon ?	Ibigpo ba niñong comain nang pugo, ca lapati, pabo, at capon?	Boot ca imin mañga pogo, capon, mamanoc cag ricio ?
Que préférez - vous, une aile ou une cuisse ?	Anong ibig niño, isang pagpag oisan gita ?	Anano ang boot mo isa ca pacpac ó an hita ?

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Pour moi tout est égal.	Sa aquin poy parefond lahat.	Sa acon ira lañg ina ñga tanan.
Donnez-nous de la sauce.	Biguian mo cami nang zarsa.	Tagai quita san zarsa.
Donnez-nous un verre de vin.	Biguian mo acó nang isang copang alac.	Tagai acó san isa ca tagayan ñga alac.
Buvons à l'unisson.	Mag si inompo tayo.	Mag inom quita ñga tanan.
Savez-vous découper?	Marumong po ba cayong mag trinchao?	Maca hibalo ca mag utod?
Vous nous donnez un dîner de cérémonie, au lieu d'un dîner d'amis.	Maynamipo itong iñong handa, ito poy hindi handa sa mac cacasama.	Gintagaan mo cami sang pag la on ñga hari, cag dili ang pag ulupod.
Goûtez de ces achars.	Ticman po niño itong mañga achara.	Tilaon mo, ini nga mañga acharas.
Donnez-moi ce couteau.	Abutin po niño sa aquin ang cuchillo.	Tagai acó san sundang.
Faites-moi le plaisir de me donner du cari.	Abot abotin niño acó nang caonting cari.	Tagai san diotay ñga cari.
Je préfère un morceau de filet de bœuf ou de porc.	Ybig co pa ang camunting bachuo na baca na babuy.	Boot pa acó sañg tamugo, ang baca, ó babuy.
Faites faire à ce plat le tour de la table.	Libutin mo itong pingan sa la mesa.	Ilibot inin pingan sa la mesa.
Aimez-vous le lait cuit et le beurre frais?	Ybig po ba niño ang gatas na luto ó mantequilla?	Boot sañg gatas ñga limito ó ang mantiquilla?
J'aime beaucoup le riz au lait et le fromage frais.	Ibig co sana ang *arroz leche* at quesong bago.	Boot acó san apul cag an mañgo quesillo.
Quel beau dessert!	Que ririquit na postri!	Pagca ayoñga mañga postris!
Les fruits correspondent à tout le reste.	Ang mañga buñgay siyang dapat sa calahatan.	Ang mañga, ma buñga uyon sa tarsan.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Donnez-moi de la liqueur forte.	Biguian mo acó nang licoo na matapang.	Tagai acó san maisog nĝa tuba.
Donnez une assiette propre à monsieur.	Abotin, mo isang pingan na malinis sa maguinoo.	Tagai san pingan nĝa malinis ango guinoo.
Enlevez le dîner.	Nuhat na ang la mesa.	Cuhaa añg la mesa.
Allons nous promener au jardin.	Tayoy mag si pasial sa linang.	Mag palaisal quita sa jardin.
J'ai sommeil.	Acoy nag tutuca.	Guina tuca acó.
8. *Pour acheter des livres.*	8. *Ang pag bibili nang manĝa libro.*	8. *San pag bacal sang libros.*
Avez-vous quelque nouveau livre?	Mayroon po cayong libro ó corridong?	May libro ca nĝa ma-ayo?
Aimez-vous les livres d'astronomie, de mathématiques, de philosophie, de théologie, de médecine et de droit?	Na ibigan po ba niño, ang librong salita tongcol sa manĝa matematica, planetas, sa filosofo, at sa manĝa teologo, manĝa medico, at manĝa leista?	Boot ca sin libro nĝa istorias ca matematicas, filosofia, téologia sa pag bulong, cag samangaleyes?
J'ai besoin d'une grammaire de l'idiome pampanga et des termes de l'idiome pangasinan, et des dictionnaires de l'idiome bisaya et de l'idiome de Camarines (le vicol).	Ang ibig co sana ang vocavolariong vicang, capanpangan at manĝa salatang vicang, pangasinan at ang diccionariong vicang, visaya at tanongan nang vicang vicol.	Ang bootco cunta sang bocabulario nĝa copanpangan caysapay humbal sa pangasinan, cagan dicionario san ca bisaian, cag san sa Camarines.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Avez-vous la grammaire espagnole et française ?	Mayroon poba cayong gramatica na vicang castila at francesa ?	May dira ca isa ca gramatica nğa sa cachilla francesa ?
Avez-vous l'histoire d'Angleterre, de France, d'Espagne et d'Italie ?	Mayroon po ba cayong manğa salita sa Inglaterra, sa Francia, sa España at sa Italia ?	May istoriaca nğa sa Inglaterra, sa Francia, sa España ó sa Italia ?
J'ai tous ces livres.	Lahat nang manğa libro ay mairoon acó.	Nğa tanan ina nğa manğa libros may dira acó.
Combien demandez-vous pour ces livres?	Magcano po bang hiñgi niño dito sa librong ito ?	Pila ang panğa yuon mo sini nğa libro ?
Ils vous coûteront 2 piastres.	Tong mag babayad po cayo nang dalauang piso.	Ang bili nia duha ca pisos.
Cela est trop.	Yto poy totoong mahal.	Tuman nğa pagca mahal.
C'est le dernier prix.	Ito napo tamang ang halaga.	Amo nalañg ang bili.
Les voici, je ne regarde pas à si peu de chose.	Ay ito po acoy ditomitingin nang salapi.	Lara ang ya bili dilico guina tanc ao ang pagca mahal.
Avez-vous besoin d'autres livres ?	Ibig po bacayo nang ibapang libro ?	Dili cana boot sàn iba nğa libros ?
J'ai besoin de papier, de plumes, d'encre, de poudre, de cire, de pains à cacheter.	Acoy maicailangan nang papel, pluma, tinta, lacre, oblea.	Maga bacal pa aco sang papel, pluma, tinta, lacre cag oblea.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
9. *Pour louer une maison.*	9. *Ang pag upa nang isang bahay.*	9. *Sanpag hinacay san pulutan.*
Monsieur, voulez-vous me faire un plaisir ?	Maquinoo ibig po ba niñong gauan aco nang magaling ?	Guinoo maca lihog quita sa imo ?
Voulez-vous venir avec moi pour louer un logement ?	Sumama po cayo sa aquin at tayoi omupa nang isang bahay ?	Umespoda sa acon agod mag hirsacay san isa ca puluian?
Allons à la rue de l'Escolta.	Batayo napo sa daang Escolta.	Padayon quita sa dalam ni Escoltas.
Frappez à la porte.	Tomauag po cayo dia sa pinto.	Manaoag ca sa pinto.
Qui est là ?	Sino ca ?	Sino ina ?
Amis.	Taopo.	Tao nĝa maayo.
Qui cherchez-vous ?	Sino po bang iñong hinahanap ?	Sino ang bootmo hanbalon ?
Le maître ou la maîtresse de la maison.	Sa pañginoon, ò samay ari nitong bahay.	Sa tagiya san balay.
Ma femme est ici.	Naito po ang cavisang babae.	Jari ang acon guinoo.
Madame, avez-vous des appartements à louer?	Cavisang babae mayroon po ba cayong silid na pina ó opahan ?	Cabisan bubay mai cuartos carriña guina pa hinacay ?
Oui, monsieur.	Opo.	Oo poco.
Voulez-vous les voir ?	Ibig po ba niñong tingnan ?	Boot mo tanaon ?
Combien de chambres désirez-vous ?	Ilan po bang silid ang iñong cailanĝan ?	Pilaca cuartos ang boot mo ?
Je veux une salle à manger, un salon, une alcôve, et une chambre pour mon domestique.	Ang ibig coy isang comedor isang salas, isang silid at isang hihigannang aquing alila.	Boot acó sin isa, nĝa paga caonan ó sala isa ca hiligdaan, isa nĝa paga halambalon, cag isa nĝa sa acon bata nĝa paga higdaon.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
C'est ici le premier étage.	Ito ang entresuelo sapag panhic sa itaas.	Amo ini añg puluian san na una nĝa ma quita.
Vous avez ici un lit très-bon et très-propre.	Dian poy mayroon cayo isang hihigang mabutì, at malinis.	Jara ang hilig daan nĝa maayo cag uay sin igco.
Une table, un miroir, des chaises et autres choses.	Sa la mesa, salamin, taburete tabing at ibapang.	Subongsan isa ca mesa salamin pulunasan.
Combien demandez-vous par semaine ?	Magcano po bang iñong hingi san lingo ?	Pila ang panĝa yon mo saisa ca semana?
Je ne loue jamais mes chambres qu'au mois ou à l'année.	Hindi acó nag papaupa nang aquing manĝa silid, ó bahay conhindi buanan, ó taonan.	Dilico guina pa hinacay ang ma nĝa cuartos cun dili sa bulan o sa tuig.
Quel est leur prix ?	Magcano po ang halaga ?	Pila ang iya hinacay ?
Je n'ai jamais reçu moins de dix piastres pour ces deux chambres.	Ay sampong piso sambuan valang cu lang ang upa dito sa silid.	Napulo ca pisos sa ira ca bulan sin duha ca cuartos.
Elles sont trop chères.	Ay totoopong mahal.	Mahal angi ya hinacay.
Me donnerez-vous huit piastres ?	Acoy biguian mo po nang nalo piso ?	Iga hatag mo sa acon sin valo capisos ?
Je ne donnerai pas plus de six piastres.	Ay hindi po condi hanem na piso.	Dilico ig hatag con dili unum ca piso.
Mais, dites-moi, ne puis-je pas manger ici avec vous ?	Sabihin mo po sa aquin, at acoy lala hoc napo nang pagcain dito sa iño ?	Dili acó maca caon diri sa imo ?
Si, monsieur, vous le pouvez bien.	Opo maguinoo cayo poy lomahoc.	Hoo guinoo maca caon.
Combien prenez-vous pour la chambre et la nourriture réunies ?	Magcano pong ibig niño sa silid at sapagcain ?	Pila ang hinacay san cuarto, cag san pag caon ?

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Vingt-deux piastres par mois.	Lavin daloa nang piso sa isan buan.	Napulo cag dutra ca pison sa isa, ca bulan.
Alors, je commencerai demain.	Mulan natin bucas.	Maga sugud acò buas.
Quand il vous plaira.	Cayo hang bahala.	Icao lang ang boot.
10. *Pour s'informer de quelqu'un.*	10. *Ang pag usisa sa alinman.*	10. *San pag panĝutana saiban.*
Quel est ce monsieur ?	Sino ba yang maquinoo ?	Sino ina nĝa cabayero ?
C'est un Pangasinan.	Isang Pangasinan.	Isa ca Pangasinan.
Savez-vous où il demeure ?	Nalaan po ba niño con saan natitira ?	Na hibaloan mo con diin naga puyo ?
Il habite la ville de Lingayen.	Natitira sa bayan Lingayen.	Naga puyo sa barrio san Corte.
Il demeure dans la maison du fiscal Juan, rue de...	Natitira sa bahay nang fiscal Juan, sa daan nang...	Naga puyo sa balay ni fiscal Juan, sa dalan sang...
Quel âge a-t-il ?	Ilan na ang caniyang taon?	Pila ang iya edad ?
Je crois qu'il a vingt ans.	Tila mairoong dalauang poo at limang taon ang caniyand edad.	Dao sa boot co may duha capulo, cag lima nĝa ting.
Est-il marié ?	May asana ?	May asaoa ?
Non, il est célibataire.	Hindi at bagontao.	Dili guinoo ulitao.
A-t-il des frères ?	Mag manĝa capatid ?	May utod nĝa lalaqui ó babai ?
Sa sœur est-elle mariée ?	Ang caniyand capatid na babae may asaua ?	May asaua ang utod nia nĝa babai ?

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Est-elle jolie femme?	Maganda ba?	Ma-ayo-ayo?
Elle n'est pas laide.	Hindi pangit.	Dili malaoay.
Elle est assez belle.	Ay totoong maganda.	Matahum sin guya.
Elle est restée deux ans à Manille, six mois à Cébu, un an et demi à Camarines et un an à Ilocos.	Natitira dalauang taon sa Maynila, anim na buan sa Cebu, san taon at calahati sa Camarines, at isaug taon sa Iloco.	Nag puyo sin duha ca tuig sa Maynila anum ca bulan sa Cebu, isa ca tuig, cag tunğa sa Camarines, cag isa ca ting sa Ilocos.
Elle a visité tous les diocèses de l'archevêché de Manille.	Naquita labat nang manğa diocesi at arsobispado sa Maynila.	Na quita nia ang manğa diocesi at arsolizpao sa Maynila.
Combien y a-t-il de temps que vous la connaissez?	Ilang panahong na quiquita po niño?	Pila ca ting nğa na quilalamo?
Il y a environ trois ans que je la connais.	Sa loob nang tatlong taon na quilala cosia.	May tatlo na ca ting nğana qui lala co.
Elle danse parfaitement bien et elle monte très-bien à cheval.	Mabuting mag sayao at somacay sa cabayo.	Maayo nğa sumaot, cag sa panğa bayo.
Elle joue du clavecin, de la guitare, du piano et d'autres instruments.	Tomogtog tog nang clave, guitara, piano, at ibapang manğa estormento.	Vaco hibalo sin harpa, clave, piano ca iban nğa intormentos.
Quand voulez-vous que nous allions les visiter?	Caylan ibig po niño na tayoy domalao sa caniya?	San-o bootmo nğa cadtuan ta isa?

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
11. *Pour partir.*	11. *Sapag papaalam.*	11. *Sang pag halin.*
Monsieur, je viens prendre congé de vous.	Maquinoo acopoy nag papaalam sayo.	Guinoo nag cari acó cay naga paalam na acó saimo.
Pourquoi voulez-vous partir?	Baquit na ibig po cayong omalis?	Cay ngâa boot cana humalin?
Ne pouvez-vous pas dîner avec nous?	Hindi po ba cayo mang yaring maquicain sa amin?	Dilica boot camaon dirisa amon?
Merci, monsieur, je ne le puis pas aujourd'hui.	Salamat po ay hindi mang y ay ari ngâyon.	Naga pa salamat acó sa imo dili acó maca bilin caron.
Je vous attends cette après-midi.	Acoy nag hibintay sa visperas.	Hulaton ta icao sa a las dos.
Adieu, votre serviteur.	Sa mahan capo nang Dios, ang yong alipin.	Bantayan ca san Dios suluguon mo.
Garçon, ouvrez la porte à monsieur.	Bata bucsan ang pinto so maguinoo.	Bata tucais ang pinto sa guinoo.
Quand nous reverrons-nous?	Caylan tayo oling mag quiquita?	Sano quita maga quita?
Demain, s'il plaît à Dieu.	Bucas con ibig nang Dios.	Buas con boot sang Dios.
12. *Sur des nouvelles.*	12. *Sa mangâ balita.*	12. *Sapaypañgutana.*
Qu'y a-t-il de nouveau?	Ano balita magaling?	Anano ang atoa?
Quelles nouvelles avons-nous?	Anong balitang bagong dating?	Anano ngâ mangâ balita?
Il n'y en a aucune.	Valang anoman.	Uaay sin anoman.
Que dit-on à Manille?	Anong vica sa loob naug Maynila?	Anano ang halanbalun sa Maynila?
On ne parle de rien.	Sa balita ay vala po.	Uaay un anoman.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
J'ai entendu dire, j'ai su que...	Acoy na caringig nang vica, at nala mang co...	Naca bati acó, cag, naca hibalo acó...
N'avez-vous pas entendu parler de la guerre?	Hindi po cayo na caringig naman balita sa guerra?	Uay maca batica, nğa hombal sipag balaoay ó sa guerra?
On n'en dit rien.	Vala, at valapong anoman.	Uaay un anoman.
Y a-t-il eu quelque combat naval?	Mayroon pong nanğag à avay na manğa sasaquian?	Naca hibalo ca con may combate sang manğa salaquian?
On le disait, mais la nouvelle s'est trouvée fausse.	Siyang vica, pero ang totoong balita casinuñgalingan.	Anni ang guina pulunğan pero uaay mag ca dayon.
Cette nouvelle demande confirmation.	Ytong balita mag caroon nang catunayan.	Ini nğa binalita boot sin camatooran.
Qui vous l'a communiquée?	Sinong nag bibigay balita?	Sino ang nag puloo sa iya?
Elle vient de très-bonne part.	Sa mabuti at sa seguro galing.	Samaayo nğa pagca butang maga cari.
Croyez-vous que nous ayons la paix?	Manivala po cayot mapapayaparin?	Naga patcia nğa dili cami maga calasaba?
Il y a beaucoup de probabilités.	Maraming quinahihinguilan.	Madamo nğa paga tanaon.
La guerre fait beaucoup de mal au commerce.	Ang pag babaca na casisirang malaqui sa comercio.	Ang guerra amo ang naca laot sa comercio.
On parle d'armer une flotte de vingt navires de guerre.	Ang sabi nag hahanda nang isang daong laquip dalauang poong sasaquian sa pag babaca.	Ang ginia pulun sapag san pag ayo sau isa ca flota nğa duha, capulo nğa salaquian nğa sa armada.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
On parle d'une expédition.	Ang sabi maraming nag cacasamasama.	Guino pulon saisa nĝa caladtuan.
Quand croit-on que l'escadre sortira?	Caylan caya lalabao ang ating manga sasaquian?	Dili sarang patihon nĝa maga halin ang armada?
On ne le dit pas, on ne sait pas.	Valang balita hindi nalaman.	Uaay paga pulu ñgi, cag uaay man ma hibalui.
Je m'occupe peu des affaires d'État.	Sa aquin ay valang anoman ang ipinag outos sa Palacio.	Ano man ang acon san manĝa boluhaton sa Estado.
Parlons de nouvelles particulières.	Tayoi magusap nang ibang manga balitang sarili.	Hambalon ta ang ibin nĝa solo guiron.
Comment se porte monsieur le capitaine?	Comusta ang maguinoong capitan?	Cumusta ang guinoo nĝa si don?
Quand l'avez-vous vu?	Caylan po ba niño naquita siya?	San-o mo ma quita?
Je l'ai vu hier.	Cahapon na quitaco.	Cahapon co ma quita.
Que dit-on de lui?	Anong manĝa sabisabi tongcol sa cania?	Ano ang guina pulon sa iya?
On dit qu'il a eu une dispute au jeu.	Ang vicay nag talo doon sasugalan.	Ang pulon nĝa nag arsay sa sugal.
Avec qui?	Canino?	Canino?
Avec un Anglais.	Sa isang maguinoong ca Ingles.	Sa ira nĝa cabayero nĝa Ingles.
Sur quoi se disputèrent-ils?	Tungcol sa ano silay nagtalo?	Anano ang guin alao ay nila?

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
13. *Entre deux camarades.*	13. *Sa dalavang mag caibigan.*	13. *Sa duha nĝa mag ulupod.*
Qui êtes-vous?	Ano po! cayo baga?	Icao bala?
D'où venez-vous, que vous ne me regardez pas?	Saanpo cayo galing na hindi na po acó niño lingonin?	Diin ca mang halin, nĝa dilimo, acó guina tanao?
Il est certain que je ne faisais pas attention à vous.	Totoong hindi co po cayo na pag masdan.	Matood, nĝa oaay ta icao ma quita.
Je pensais à quelque chose.	Nasa iba ang aquing pag yipsip.	Naga huna, huna acó buluhaton.
Vous pensiez sans doute à votre ami.	Malala mo po sa acala co ang inoug caibigan.	Abi mo achian nĝa saimo nĝa ma nĝa higng maon.
J'ai autre chose en tête.	Yaba ang ina ala la nang manga pag yisip.	Iban nĝa buluhaton amo an sa acon olo.
Me trouvant presque sans argent, je vais trouver une personne qui m'en doit.	Totoong acoi quinuculang nang salapi acoy titingin sa isa catavo na may utang sa aquin.	Guin culang acó caroon isu pilac tanaoneo isa catao nĝa may utan sa acon.
Demeure-t-elle loin d'ici?	Ang tintirahan my-a-i malayo?	Malayo ang iya guina puyan?
Dans l'autre rue.	Dyian sa cabilang dan.	Sa opat nĝa pag bagbañg diri.
Êtes-vous certain de la trouver chez elle?	Sa acala mo po à abutan mo siya sa caniyang babay?	Naca hibalo ca nĝa matood nĝa ma quita co sia sa balay?
Je reviendrai vers vous bientôt.	Mag babalic po acó dito sa iño mamaya.	Macara acó sa imo unin.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Déjà de retour!	Na capaling na cayo!	Naga pa baliona!
L'avez-vous trouvée?	Inabutam po niño?	Na quita mo isa?
Oui, monsieur.	Opo, maguinoo.	Oo po.
Vous a-t-elle payé?	Pinag bayaran po bacayo?	Binayaranca?
Grâce à Dieu.	Salamat sa Dios.	Gracias à Dios, ó salamat sa Dios.
Allons-nous-en.	Abatoya na.	Amo na quita.
14. *Pour écrire une lettre.*	14. *Tongcol sa pag sulat nang isang sulat.*	14. *Sang pag sulat san isa ca sulat.*
N'est-ce pas aujourd'hui jour de courrier?	Hindipo ba arao ngayon ñg correo?	Dili caroon ang padalahon san sulat?
Donnez-moi une feuille de papier, une plume et un encrier.	Biguian mo po acó ñg isang pliegong papel, isang pluma at tinta.	Tagai acó san isa ca panig nĝa papel, isan binulaon isan tinta.
Entrez dans mon cabinet, et vous trouverez sur la table tout ce qu'il faut pour écrire.	Masoc po oayo sa aquing silio at mairoon sa lamesa casang capan sa pagsulat.	Sumuludca sa acon cuarto matanao mo sa lamesa madamo nĝa sulaton.
Il n'y a pas de plumes.	Valang pluma.	Uaay sin pluma.
Elles sont dans l'écritoire.	Narian po sa loob nang tintero.	Jara sa tintero.
Où est votre canif?	Saan po ba naroon ang iñong labasa?	Dina ang imo lavasa?
Savez-vous tailler les plumes?	Marunong po ba cayong mag putol nang pluma?	Maca ibalo ca magotod sang pluma?
Pendant que je finis cette lettre, faites-	Hangan somusulat acó nitong sulat	Mientras nĝa naga sulat acó iglihog

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
moi le plaisir de me faire une enveloppe pour ces papiers.	cong mang yayari gavin po niño na isang pliego itong lahat ang mangâ papeles.	mo acó isulat isa capanid sina mangâ papeles.
Quel cachet voulez-vous qu'on leur mette?	Ano pong marca angibig po niñong ilagay?	Anan ngâ malarcaban ang boot ngâ botang?
Cachetez-les avec mes armes ou avec mon chiffre.	Marcahan mo po sa aquing catung culan ó sa aquing alan.	Marchammo san acon armai ó sa acon ñgalan.
Quelle cire lui mettrai-je?	Auong lacre ang ilalagay co?	Anano ang bootmo ngâ iyo pilit?
Mettez-la rouge ou noire, n'importe.	Ylagay mo po mapusiao, o maitim, hindibali.	Ibutang mo an mapula, ó maitun oay sa payan.
Des pains à cacheter ne suffiraient-ils pas?	Hindi malalagay ang oblea?	Dilimaayo ang obleas?
Avez-vous mis la date?	Ilinagay po ba niño ang ca aravan?	Iguin butangmo cun pila quita sa bulan ó sa tuig?
Quel jour du mois avons-nous?	Anong arao tayo nang buan?	P.la quita sa bulan?
Le dix ou le vingt?	Ica sampo, ó dalanang po?	Ang napulo, ang duha ca pulo?
Pliez cette lettre.	Sarhan mopo itong sulat.	Sarhan mo ini gña sulat.
Mettez-y l'adresse.	Ilagay po niño ang sobre escrito.	Cag butangân mo sang sobre.
Pliez-la et cachetez-la.	Dictan niñong mabuti at marcahan.	Sarhan mo cag marcaban mo.
Portez les lettres de monsieur au courrier.	Dalhin mo itong sulat nang maguinoo sa correo.	Dalhon mo an sulat sang guinóo sa correo.
Le courrier est-il arrivé?	Dumating ang correo?	Umababot na ang correo?

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Y a-t-il des lettres pour moi?	May sula sa aquin?	Nag sulan sa acon?
Je crois que oui.	Sa acalaco o.	Sa bootco oo.
15. *Pour vendre.*	15. *Sapag palit.*	15. *Sang pag bailo.*
Voulez-vous vendre votre montre?	Ibig po ba niñong palitan ang aquing orasan?	Boot mo paliton ang imo orsan?
Pour combien?	Sa ano?	Sang ano?
M'en donnerez-vous douze piastres?	Biguian mo po acó nang lavin dalaua piso?	Tagoan mo acó sin napulo cag dua piso?
Elle ne vaut pas tant.	Hindi naman mag habalaga.	Dili sarang (maca halaca) sin madamo.
16. *Des jeux en général.*	16. *Salahat nang pag susugal.*	16. *Sapag hampañg sañga tanan.*
Jouez-vous quelquefois?	Mamisan misan nang susugal po bacayo?	Naga hanpang ca guihapon?
Oui, monsieur, mais je ne joue jamais que pour m'amuser.	Opo, acoy nag susugal pero alivan lamang.	Hoo guinoo; naga hampañg acó cay maga lingao lingao laan.
Nous jouerons aux cartes.	Tayoi magsugal nang balasa.	May sugal quita sang balasa.
Que jouerons-nous à chaque jeu?	Sa mag cacano ang ating sugal?	Anano ang hampañgunta sa ira nga pag sugal?

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Jouons pour passer le temps.	Sa manalapi para macaraan ang oras.	Mag hampang quita sin ma miso agud ma paga lingaon.
Voyons qui donnera.	Tingnan natin con syno mag bibigay.	Tanaon ta con sino ang maĝa hatag.
C'est moi qui donne.	Acoy mano.	Acó ang mano.
Battez bien les cartes.	Balasahin mo pong mabuti ang manĝa baraja.	Balasahan mo.
Donnez-moi les cartes.	Ycalat mopo ang baraja.	Mag hatagca sang balasa.
J'ai mauvais jeu.	Totoong sama nang sugal.	Malaot ang sugalco.
Dites votre jeu.	Ano po ba ang iñong sugal.	Pulungui acó sang sugalun.
Combien de points?	Yban po ang iñong punto?	Pila ang iya punto?
Cinquante, soixante.	Limang po animnapo.	Caliman, canuman.
Bon; bon point.	Mabuti, magulin punto.	Maayo, maayo punto.
Ils ne valent pas.	Hindi mag sisilbi.	May pulos.
J'ai perdu le jeu.	Nasira at descartado ang partida.	Guin boncag co ang sugalco.
Trois as, trois rois sont bons.	Tatlong ases, tatlong hari mabuti.	Tolo nĝa ases, tolo ca hari, mabuti.
Je n'ai pas un quatorze.	Vala acong labing apat.	Uaay acó inig napulo cag upat.
Je joue, coupe, épée, or, bâton, as, roi, cheval, sota; le dix, le neuf, le huit, le sept.	Ang sugalco copas, espada, oros, bastos, ang has, hari, cabayo, sota, sampo, siam, valo, at pito.	Naga hampang acó, copa, espada, oros, cag bactos ang as, ang hari, ang cabayo, ang zota; cag napulo, ang siam, ang ualo, cag añg pito.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Je fais un pique, repique, capot.	Gaving cong piqui, repiqui, capote.	Buhatano piqui, repiqui, capote.
Je fais toutes les cartes.	Todas ang aquing pananalo.	Daogco ang sugal.
J'ai sept levées.	Acoy mayroong pitong basas.	Pito ang acon basa.
J'ai perdu.	Talo ocó.	Natalo acó.
Vous me devez une piastre.	Mayritang po, cayo isan na piso.	May utanĝca sa acon siu piso.
Allons, une autre partie.	Hayo sa isang sugal.	Iban pa nĝa partida (ó sapag sugud).
17. *Des amusements de la campagne.*	17. *Ang pag lilibang sa baquirin.*	17. *Sapag linĝao, sa cabuquirna.*
A quoi passerons-nous l'après-midi ?	Anong gagavin natin nĝa yong hapon ?	Anano ang pag boluhatonta ini nĝa hapon ?
Le beau temps nous invite à jouer ou à nous promener.	Mabuti ang panahon tayo magsugal ó mag pasial.	Maayo ang tiempo sapag pascal ó sapag hampañg.
Comment passez-vous le temps à la campagne ?	Comusta po ba cayo ang iñong manĝa, calibanĝan dito sa buquirin ?	Matinano ang pag lingao, lingao, mo sa cabuquiran ?
Quelquefois à la chasse du cerf, quelquefois à celle du sanglier.	Con misan nangangaso acó nang usacon misan naman baboy damo.	Con sang casia sa pag panĝaro san usa, cagsa babui.
Avez-vous de bons chiens ?	Mayroon po ba cayong mabuting aso ?	Maayo ang imo manĝa aso ?
Deux chiens cannelle, quatre tigrés et trois noirs.	Dalauang asong canela apat ang tigre tatlo ang maitim.	Duha ca maitum, upat ca tigre cag tolo nĝa mapula.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Chassez-vous quelquefois avec le fusil?	Namamaril po acó ay saglit saglit sa inong baril?	Naga panĝ luthang ca san escopeta?
Oui, monsieur, très-souvent.	Opo maguinoo con misan misan.	Hoo guinoo, guihapon.
Comment prenez-vous les cerfs?	Pa anon pong paghuli niño nang manĝa usa?	Panao ang pag dacop mo sang usa?
Quelquefois au filet, quelquefois à coups de fusil.	Con misan may bating * at con misan bina baril.	Con sanĝ caisa sa chinchorro, cagut con ian ca isa guina luthanco.
Et les cailles?	At ang manĝa tipol?	Cag ang manĝa codornio?
Nous avons l'habitude de les prendre au filet et avec un chien.	Con misan bina bating namin, at con misan y pinahabag sa aso.	Guina chinchorro namon cag isa ca ido nĝa maayo uĝa lumacat.
Êtes-vous amateur de la pêche?	Maibiguin po ba cayong manĝisda?	Boot guihapon ma nĝanil?
Beaucoup.	Hopo parati.	Hoo guihapon.
Pêchez-vous souvent au filet?	Nanghuhuli po ba cayo nang isda sa chinchorro?	Naga pauinchorro ca huihapon (talagoa laug)?
J'aime mieux pêcher à la ligne et à l'hameçon.	Lalong ibigco ang sa baligvasan at sa taga.	Boot pa acó ma nĝanil sang babim taga.
La pêche et la chasse sont des divertissements très-nobles.	Ang pañgiñgisda at ang panĝanĝaso at pag lilibang nang manĝa mabal na tavo.	Ang panĝa nil cag ang pag luthan, amo ang pa linĝaoan sang manĝa guinoo.

* *Bating*, filet pour la chasse; *chinchorro*, pour la pêche.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Le roi, les riches et les pauvres ne s'amusent à la campagne à aucune autre chose.	Ang haring mayaman, at ang pobre sa buquirin valang ibang calibañgan condi itorin.	Ang hari nĝa maca lu luny sa cabuquiran cag ang manĝa la run, uaay sing, guina linĝaoan cun dili ini.
Prenez-vous beaucoup de poisson dans votre étang?	Maramipo hang isda na huhili sa iñong palaisdaan?	Madamo ang isda nĝa guina dauya mo sa imo tubigan?
18. *Pour aller à la comédie.*	18. *Ang pag paroon sa comedia.*	18. *Sang pag cadtu sa comedia.*
On dit qu'on donne aujourd'hui une pièce nouvelle.	Ang vicay ngayon may lalabas na bagong ilalothala.	Ang puloñg, carong iga pa gna an bagu nĝa comedia.
C'est une tragédie.	Isang carangalan.	Isa ca tragedia.
Comment l'appelle-t-on?	Anong pañgalan?	Anano ang iya nĝalan?
Les Amants.	Ang pag inguitan.	So dulsa nĝa naga culuyag.
Irons-nous la voir?	Tingnan po natin?	Tanaon ta ditto?
Avec grand plaisir.	Siya cong ibig.	Hoo amo ang bootco.
Je vais dire au cocher qu'il attelle les chevaux.	Uutusan co ang cochero na ilagay ang manĝa cabayo.	Pulunĝanco ang cochero nĝa ibutang ang manĝa cabayo.
Les dames ne peuvent pas tenir dans les loges.	Hindi magcasia ang manĝa binibini sa panooran.	Dila mag sarang ang manĝa dama sa pulung co an.
Voyez-vous cette dame dans la loge de l'Ayuntamiento?	Pagmasdan mopo yaong aling ñora sa silid nang Ayuntamiento?	Tana an moim ma ayo adto nĝa señora ditto sa cuarto sang Ayuntamiento?

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Qui est-elle?	Sino yon?	Sino adto?
La dame de don....	Ang capitang * babay...	Ang capitan bubai...
Sanchez est un bon acteur.	Si Sanches ay mabuting personage.	Don Sanches maayo nĝa actoo.
La pièce s'est-elle terminée comme vous le désiriez?	Nataposna ang isang lasas nagugutinhan po ba niño?	Natapus na ang comedia ruboñg san boot mo?
Très-bien; elle me paraît être une excellente tragédie, et très-bien représentée.	Magaling, sa acalacoy mariquit ang la bas at mabuti ang cahulugan.	Sa boot co maayo ang guin qua nĝa comedia cag matahan an guin palubas nila.
Voulez-vous rester pour voir la petite pièce?	Ibigmong tomira ca maquita mo ang sainete?	Boot ca pabilin agud ma tanar mo ang sainete?
Non, je l'ai vue déjà, et, comme il est tard, nous ferons mieux de nous retirer.	Hindi, acoy na caquitana, at malalim na ang gabi mabanĝay abatayona.	Dili cay na quita cona, cag hapon ma ayo pa ang humalin quita.
19. *Pour s'habiller.*	19. *Ang pananamit.*	19. *Sang pag ilis.*
Maître tailleur, apportez-vous mon habillement complet?	Maestro, mananabas dala po ba niño ang aquing manĝa damit?	Guinoo nĝa naga panabas dalamo caron ang acon bisti?

* Leurs dignités se résument et se traduisent par *cabesan* (tête, chef) et *capitang*; on y ajoute *babay*, si c'est une femme.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Oui, monsieur, il est ici.	Opo maguinoo da la copo.	Hoho guinoo ya ri dalaco.
Voulez-vous essayer l'habit?	Ibig po ba niñong tieman ang casaca?	Boot mo tilaon ang imo casaca?
Il me semble très-grand.	Tila mahaba.	Sa boot co malaba.
Il faut qu'il prenne bien.	Ang ibig co sana domiguit na mabuti.	Mayo guihapon ang casarangan.
Les manches ne sont-elles pas trop longues et trop larges?	Huog mapacalalo ang mangas humini lomuang?	Dili malaba ang mangas cagmaliput?
Non, monsieur, elles sont très-bien.	Hindipo na salagay napo.	Dili guinoo, maayo ang pag tabas.
Les pantalons sont trop étroits et trop courts.	Ang salnal na paca hitpit, at maicli.	Ang saranlos das maquipot cay malipot.
Donnez-moi la veste.	Abutin mo ang aquing chaguita.	Tagai acó san chaqueta.
Comment trouvez-vous mon chapeau?	Anong acalo mo dito sa aquing sombrero?	Anano ang pag tanao mo san acon calo?
C'est un très-beau castor.	Totoong maraquit na castor.	Maayo nĝa castor.
Quelle ganse lui mettez-vous?	Anong listonpo ang ilalagaymo?	Anano nĝa galon ang ibutan mo?
Ces bas sont-ils faits à Paragniaque ou à Pandacan?	Itopo bang manĝa medias gauapo ba sa Parañaque ó sa Pandacan?	Ini nĝa medias sa Parañaque ó sa Pandacan?
Combien les vend-on?	Mageano po ang halaga?	Pila paliton?
Un réal la paire.	Manicapat ang paris.	Sicapat ang paris.
C'est assez bon marché.	Totoong mura.	Mura ang iya bili.
Garçon, le cordonnier est-il venu?	Bata na parito ang zapatero?	Bata cumari na ang zapatero?

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Non, monsieur, il n'est pas venu.	Hindi papo (vala papo).	Dili guinoo o aaypa mag cari.
Cours vite à sa maison, et dis-lui qu'il m'apporte mes souliers.	Tomacbo ca sa bahay at sabihin mong dalhin niya ang aquing chapin.	Dumalaganca sa iya balay cag hurgi nĝa dalan nia ang.
Monsieur, le voici, je l'ai rencontré en chemin.	Naito na po maguino, nasulubong co saraan.	Yari guinoo na quita coisa sa dalan.
Sont-ce là mes souliers?	Ito ang aquing chapin?	Amo ini ang acon chapin?
Oui, monsieur.	Opo maguinoo.	Hoo guinoo.
Mettez-les-moi.	Ilagay mopo.	Ibutang mo sa acon.
Ils sont très-justes.	Ay totoong mahigpit.	Maquiput sa acon.
Cette peau prête comme un gant.	Itong balat lomuag na par ang guantes.	Ini nĝa panit naga laba subung sang guantes.
Les pieds me font grand mal, le cou-de-pied de ces bottes ne vaut rien.	Totoong masaquit ang aquing manĝa paa, ang entrada nitong chapin ay valang halaga.	Masaquit ang acon tiil valaoay sing entrada.
Le talon est trop bas.	Ang tacong totoong baba.	Gagang tatou ma hamubu.
Faites-moi une autre paire.	Gumava po cayo nang ibang pares.	Buhati acó ining iban nĝa pares.
Combien valent ces souliers?	Magcanong halaga nitong manĝa chapin?	Pila ang bili emi nĝa chapin?
Deux piastres et demie.	Limang salapi.	Duha ca pisos cag isa ca salapi.
C'est trop cher.	Totoong mahal.	Mahalang iya bili.
C'est un prix fait.	Ito ang dating halaga.	Amunalang ang iya bili.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
20. *Pour parler à un valet d'écurie.*	20. *Ang pag pañgusap sa nay a alila nang cabayo.*	20. *Sapag hambal sang naga bantay sang cabayo.*
Étrille mon cheval.	Danan nang almasan ang aguing cabayo.	Suclai ang cabayo.
Frotte-le et nettoie-le bien, et conduis-le ensuite à la rivière.	Isisan mo at alisin mong mabuti ang guinican, at saca paliguan mong mabuti sa ilog.	Luguri cag pahiri sin maayo san hilamon cag dalhon mo sa suba.
Lui a-t-on donné à boire ?	Painomin mo ?	Guin pa imum mo ?
Oui, monsieur.	Opo maguinoo.	Hoo guinoo.
Donne-lui sa ration de *padi* (riz brut).	Biguian mo ang caniyand pienso na palay.	Cag pa cannon mo san palay.
A-t-il mangé son herbe ?	Quinain niya ang damo ?	Comaon san dahun ?
Prends-le par le mors.	Tabanan mo sa bocado.	Captan mo sa freno.
Ne le fais pas courir.	Huag mong patacbohin.	Ayao padala gani.
Mets-le à l'écurie.	Ilagay mo sa cabayerisa.	Ibutangmo sa iya bulutangan.
21. *Pour faire un voyage.*	21. *Ang pag paroon sa viaje.*	21. *Sapag halin.*
Je viens prendre congé de vous et recevoir vos ordres.	Acoy na paritong nag papa alam sa iño.	Nag cari acó mag pa alam sa imo cag na hulat sang imo sugo.
Où allez-vous, monsieur ?	Saan po ba cayo paparoon maguinoo ?	Diin ca ma cagtu ?

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
A *Mariquina*.	Sa *Mariquina*.	Pa cagtu acó sa *Mariquina*.
En ce moment.	Ngayon din po.	Caron guilayon.
Combien de lieues y a-t-il d'ici à M.?	Ilang leguas ang laho dito at sa M.?	Pila ca leguas dei cag sa M.?
Deux lieues.	Daloa leguas.	Duha ca leguas.
Le chemin est-il bon?	Mabuti ang daan?	Uay maayo nga dalan?
Très-beau.	Totoong buti.	Matahum.
Mais il y a des bois et des rivières à passer.	Mairoon pong caparañgan et ilog na pag daranan.	Mai cagubatan nga aguiloon cag mai suba nga talauiran.
Y a-t-il du danger sur la route?	Pañganib po ba ang daan?	Ma peligro ang dalan?
On ne dit pas qu'il y ait des voleurs.	Hindi mo nariringig cong may tulisan.	Dili guina hambal nga, may mag nanacao tolisan.
Quel chemin dois-je prendre?	Alin lansañgan ang aquin pag daranan?	Anano nga dalan ang aguihan co?
Quand vous aurez passé *San Anton* et *Sampaloc*, vous irez à main gauche vers *Diliman*, en laissant la maison de M. le consul général de France à *Naclajan*, à droite.	Con cayo poy malapitna sa *Sa Anato* at *Sampaloc* patungo po sila sa *Diliman* na sa dacong caliva baya an po niño ang bahay, nang *maguimong consul général ni Francia* sa canan *Naclajan*.	Con yadto calina malapit sa *San Anton* ang *Sampaloc* pa dayunca sa *Diliman* sa uala, bayan mo ang dalay ring sôr consul general Francia sa canan sa *Naclajan*.
Le chemin est-il difficile dans le bois?	Ytoy ang daan na may capañganiban sa caparangan?	Ma saca acó sa buquit?

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Non, monsieur, allez toujours tout droit, et vous ne pouvez vous égarer.	Hindipo, lumacad po sila nang matoid at hindi po cayo maliligao.	Dili guinoo mabudlong nĝa dalan ang sa cagubatan, tumadlong ca qui hapon sa uala.
Où rencontrerons-nous la rivière?	Saan natin maquita ang ilog?	Diin ta ma quita ang suba?
A la sortie de la Loma.	Sa palagbas sa Loma.	Sapag halinmo sa Loma.
Est-elle guéable?	Macacatavid?	Maca tanid?
Non, monsieur, on la passe sur un bac.	Hindipo, sasacay tayon sa balsa.	Dili guinoo, ma sacayca balsa.
Adieu, monsieur.	Pa alam na po sa iñong lahat.	Amona cami guinoo.
Que Dieu vous donne un bon voyage.	Biguian po sila nang Dios nang mabuting viale.	Tagaan camusing maayo nĝa pag ayag.
22. *Dans un hôtel.*	22. *Sa isang pahiñgahan isang posada.*	22. *Sapag payo sa balay.*
Où est la meilleure auberge de la ville?	Saan po ba naraoon ang mabuting matuhuyang bahay dito sa loob nitong bayan?	Diin ang maayo nĝa puluian, nĝa balay sa ciudad?
Chez D. Santiago Blanco.	Sa bahay ni D. Santiago Blanco.	Sa tanda sa balay ni D. Santiago B...
Dans quel quartier demeure-t-il?	Aling barrio ang daran an?	Aling barrio ang daran an?
Près de la place San Gabriel, dans la rue d'Enluague.	Malapit cerca de la paslaza na San Gabriel sa Enluague.	Malapit sa Enluage cerca sa plaza San Gabriel.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Pouvons-nous loger ici ?	Macap anumuluyan tayo dito ?	Maca puyo quita diri ?
Où est le garçon qui soigne les chevaux ?	Saan naroon ang nag a alila nang manġa cabayo ?	Diina ang tanod nġa naga bantay san cabayo ?
Prends nos chevaux.	Peto ang aming manġa cabayo.	Dalha ang anun cabayo.
Soigne-les bien.	Alilmai mong mabuti.	Batayan mo sin maayo.
Voyons, maintenant, que nous donnerez-vous à souper ?	Tingnan natin con anong aming haponan ?	Tanaon ta caran anano ang iha tagmo sa amon nġa panihaponon ?
Donnez-nous une demi-douzaine de pigeons, deux poissons, douze cailles, un bon chapon et une salade.	Biguian mo cami nang calahating docenang pichon, dalauang isda lavin daloapogos, isang inihao na capon, at ensalada.	Tagai camisin anum ca inacay san paloma usa ca dosena nġa pogo, duha caysda, capon cag ensalcada.
J'aurai soin de tout, ne vous inquiétez pas.	Acopo ang bahala salahat, huag po ca iong mabalisa.	Aco ngalin ang maca hibalo.
Voulez-vous aller voir vos chambres à coucher ?	Ibig po ba niñong maquita ang iñong manġa silid ?	Boot camu tu manao ang iño cuarto ?
Oui, appelez vos domestiques.	Opo, tanaguin po niño ang iñong manġa alila.	Hoo, tauagun mo aimo malug bantay.
Retire mes bottes, mes souliers, et va ensuite soigner nos chevaux.	Alisin mo ang aquing manġa botines, chapin at pagca tapos alilain mo ang manġa cabayo.	Cuhaa ang acon botas cag botines cag bantayam ang atun cabayo.
Appelle pour souper.	Tanaguin mo silang humapon.	Tanga cay manihapon.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Messieurs, le souper est prêt. Il est sur la table.	Manĝa maquinoo magsihapon po sila at nahalanda na sa lamesa.	Guinoo na butanĝna ang panihapon. yadto na sa lamesa.
Vous ne mangez rien?	Cayo poy hindi comain nag anomang?	Dilica naga caon?
Qu'avez-vous?	Anong dinaramdam po niño?	Anano ang balitian mo?
Je suis moulu.	Acoi nalulu pay pay.	Nabudlai acó.
Si vous vous sentez malade, allez vous coucher.	Con cayo poï maydamdam cayo poi mahiga.	Con may saquit ca hunig daca.
Je ne veux rien, sinon dormir.	Vala acong ibang ibig condi ang matulog.	Dili boot acó sin anoman cun dili ang pahuay.
Je vous souhaite une bonne nuit.	Magandang gabipo silang lahat.	Maayo nĝa cabi sa iño nĝa tanan.
Apporte le dessert, et dis à la maîtresse qu'elle vienne nous parler.	Dalhin niño ang manĝa postri, at sabihin mo samay bahay na pomarito at camy mag itusap.	Dalha dri ang matamis cag su guira ang tag balay nĝa manihapon.
Combien avons-nous dépensé?	Ilan po ba ang na gasta?	Pila ang aton na gasta?
L'écot ne monte pas à beaucoup; pour le souper, le lit et le déjeuner, tout cela fait cinq piastres.	Ang halaga hindi nag cacaiba. Sa hapunan, sa hilugan, at sa almosal. Lahat nang ito mag hahalaga nang sampong lima piso.	Dili madamu ang balayaron. Sa panihapon sa ilig daan cag sa almusal lima ca pisos.
Je crois que c'est trop.	Sa acala coy mahal.	Sa bootco mahal.
Au contraire, c'est très-bon marché.	Pabalic nĝa at totoong mura.	Dili cay mura.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Nous payerons demain matin après le déjeuner.	Babayarang co bucas nang omaga paga tapos nang almosal.	Bayarouta buas sa aga pagca tapus sag pag almusal ó maniaga.
Donnez-nous des draps propres, des nattes et oreillers.	Bignian mo po cami nang cumot na malinis o bani at unan.	Tagai cami sin habol nĝa limpion ó banig cagulunan.
Bonne nuit, madame.	Magandang gabi po señora.	Maayo nĝa caby sa iño.
23. *Pour parler aux employés des douanes.*	23. *Sapag pangusap sa manĝa guarda at ibang may manĝa calung cutan sa Aduana.*	23. *Sapay hambal sang manĝa empleados sa duana.*
Apportez-vous quelque chose contre les ordonnances du roi, ou de contrebande du revenu de la douane?	Nag dadalapo ba cayo tongcol ipinag baba ual nang ating hari, ó contravando sa aduana, sa renta?	May dala camo sin anoman nĝa guina banal san aton bari o contrabando aduana sa renta?
Non, je n'ai aucune marchandise de contrebande.	Hindipo, vala acong dala, genero contrabando.	Dili uaay acó dala sin contrabando nĝa manĝa punaplum.
J'ai seulement quelques marchandises qui payent des droits, et je vais les déclarer.	Acoy mayroong sarisaring calacal na pinag babayaran, nang cabotaje lamang at isasaysay co sa iño.	May diri acó nĝa manĝa laco nĝa balayaron sang derechos nĝa iga suguid co.
Combien dois-je payer pour cela?	Magcauong dapat bayaran ito?	Pila ang balayaron co sini?
Faites-moi le plaisir d'examiner avec précaution, parce qu'il y a beaucoup	Cong mang yayari utang cong loob na quiquilalin na pag dahan dahanin	Ilihog mo acó sin pag panĝita mahinaihiray cay may ma buong nĝa

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
de choses qui peuvent se casser.	ang pagbuclat por que maramipong mababasag.	madamu.
Avez-vous fini ?	Natapos na po ba cayo?	Natapus ca na?
Ne pourriez-vous pas, au lieu de me visiter à cette porte, venir le faire à l'hôtel ou dans la maison où je vais demeurer?	Hindi po mang yari, na itong lahat na ibubuclat dito sa pinto gavin natin doon sa bahay, ó doon sa aquing tinitirahan?	Labi nĝa ma ayo nĝa pa cadto quita sa isa ca tinda cad di-to mo acó ma tanao ó-sa balayco nĝa quian dili diri sa pertahan?
Merci, Dieu vous garde, monsieur, et vous donne une longue vie.	Salamat cayo poy inĝatan nang Dios nang mahabang buhay.	Salamat, bantayan ca nia, bantayan ca san dio; guinoo.
24. *Pour une personne égarée dans un village ou une ville.*	24. *Sa isang tavong na liligao sa loob nang isang bayan, o sa loob nang ciudad.*	24. *Sa isa catao nĝa na ligaoan san dalan sa isa ca ciudad.*
Me feriez-vous le plaisir de me dire si je suis loin du village de San Anton ou de la place de Guiapo, du quartier San Gabriel?	Hindi po ba mang yari utang na loob na quiquilalanin sabihin lamang po niño, con acoy nalalayo an nang bayan San Anton sa salansanĝan nang Quiapo sa barrio nang San Graviel?	Dilimo acó ma suguid con malayo pabala acó sa barrio ni San Anton ó ni sa dalanĝan nan Quiapo sa barrio nang Sang Gabriel?
		Diin ang aguihomo?
		Ladayon ca cay ma opod acó.
Je cherche l'hôtel de D. Santiago ou la	Hinahanap có ang tinitirahan ni magui-	Naga pangita acó san puluian san Gui-

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
maison de Maria.	noong Santiago, ó ang babay ni nóra Maria.	noo ó-sa cavisan bubai.
De quel côté dois-je aller?	Saan po ba acó patutungô?	Diin ang aguihomo?
Après, prendrai-je la droite ou la gauche?	Pagcatapos, mag balicpo cayo sa canan at patungô cayo sa caliva?	Pagcatapos, mag balicpo cayo sa canan at patungô cayo sa caliva?
Est-ce ici que reste M...?	Dito po ba natitira ang maguinoo...?	Diri naga puyo ang guinóo...?
Voudriez-vous me donner son adresse?	Ibig có po sanang ma ipaquita niño con saan?	Boot có cunta nĝa tud luamno acó?
Passez devant, je vous suivrai.	Lacad po sila at acoy sosonod.	
Ne marchez pas si vite.	Huag po cayong mag pacatulin.	Ayo pag dali dali san pag lacad.
Faites venir une voiture de louage.	Tumauag po cayo nang isang birlochong paupahan.	Ma naongca sin isa ca coche nĝa hinacayan.
Je reste dans la rue de...	Acoy na titira sa hermita sa daan de...	Naga puyo sa dalan sa...

NOMS DE NOMBRE.

	TAGALOG.		BISAYA.			TAGALOG.	BISAYA.
1	Isa.		Usa ó isa.		200	Davalang daan.	Duha ca gatus.
2	Dalava.		Duha.		300	Tatlong daan.	Tolo ca gatus.
3	Tatlo.		Tolo.		400	Apat na daan.	Upat ca gatus.
4	Apat.		Upat.		500	Limang daan.	Lima ca gatus.
5	Lima.		Lima.		600	Anim na daan.	Unum ca gatus.
6	Anim.		Unum.		700	Pitong daan.	Pito ca gatus.
7	Pito.		Pito.		800	Valong daan.	Valo ca gatus.
8	Valo.		Valo.		900	Siam na daan.	Siam ca gatus.
9	Siam.		Siam.		1000	Isang libo.	Isa ca libo.
10	Sampo.		Napulo (polo).		2000	Dalava libo.	Duha ca libo.
11	Labin isa.		Napulo cag usa.		3000	Tatlo libo.	Tolo ca libo.
20	Dalavang po	at isa.*	Duha capulo	cag usa.*	4000	Apat libo.	Upat ca libo.
30	Tatlong po	dalava.	Cattloan	duha.	5000	Lima libo.	Lima ca libo.
40	Apat napo	tatlo.	Apat napo	tolo.	6000	Anim libo.	Unum ca libo.
50	Limang po	apat.	Caliman	upat.	7000	Pito libo.	Pito ca libo.
60	Anim napo	lima.	Canuman	lima.	8000	Valo libo.	Valo ca libo.
70	Pitong po	anim.	Capituan	unum.	9000	Siam libo.	Siam ca libo.
80	Valong po	pito.	Caonloan	pito.	10000	Sampo libo.	Napulo ca libo.
90	Siam napo	valo.	Caniaman	valo.	100000	Isang daan libo.	Isa cagatus ca libo.
100	Isang daan	siam.	Isa ca gatus	siam.			

* A partir de 11, 21, 31, etc., les 9 premiers nombres se répètent ainsi à chaque dizaine jusqu'à la suivante. On observera toutefois que, dans le tagalog, on supprime la conjonction *at* après *labin*. Ex. : 12, labin dalava; 13, labin tatlo, etc.

VOCABULAIRE.

FRANÇAIS.	TAGALOG.	BISAYA.
Abandonné.	Maypabaya.	Saprat.
Accoucher.	Nangȇanac.	Nagȇ anoc.
Accuser.	Magsunbong.	Suguira.
Affaiblir (s')(maigrir).	Macgayayat.	Maluya, manibang.
Affliger.	Nahahapis.	Mamingao.
Agoniser.	Naghihiñgalo.	Na a hiñgalo.
Aiguille.	Carayum.	Dagum.
Aider, soutenir.	Comapit.	Cumaput.
Aimer, désirer.	Omibig.	Ulaluyag boot.
Aimant.	Batobalami.	Bato balini.
Albâtre.	Batong banteles.	Bato banteles.
Amarrer, attacher.	Ygapos.	Hicta.
Amour, plaisir, estime.	Sinta.	Maluyag maquito.
Amour (faire l').	Lomiago.	Pangasaon.
Amuser (s').	Navivilid.	Nanili.
Année.	Taon.	Ting.
Anse.	Calavacan.	Calacavan.
Anneau.	Iincing.	Sineing.
Animaux.	Hayop nasapa.	Sopat ngȇa.
Animaux volatile .	Hayop lomilipad.	Sopat ngȇa naga hysad.
Appauvrir, ruiner.	Maghirap.	Pubri.
Arc-en-ciel.	Bahaghan.	Bahuy hari.
Assiette.	Pingan.	Pingan.
Assortir.	Nagtatan.	May pa añu.
Attrister (s').	Malumbai.	Mapanglao.
Avenir (être d'accord).	Omamin.	Pa ayon.
Averse.	Ulan.	Santelmo.
Bambou épine.	Cavayan.	Canayan ngȇa matungȏ.
Bambou aurone simple.	Bugii.	Buju.
Baiser, embrasser.	Acapin.	Haluca iapini.
Blesser, s'ensanglanter.	Nagcaongat.	Napilos, nay dugu.
Bois, forêts.	Parang.	Cagubutan.
Bois.	Cahoy.	Cahoy.
Bouche, menton.	Bibig, baba.	Baba, barbas.
Boucles d'oreilles.	Hicao.	Hicao.
Boue.	Putic.	Lunang.
Bracelets.	Manillas.	Itauillas.
Braise.	Baga.	Baga.

Buffet.	Pamingalan.	Talaguan sang pingan.
Buffle mâle.	Calabao.	Calabao.
— femelle.	Calabao nĝa babay.	Calabao nĝa bubay.
Cabane (hutte).	Cubo.	Balay, balay.
Chaleur.	Mainit.	Mainit.
Chanter.	Magavit.	Cumanta, lumailay.
Chapeau.	Sambalilo.	Calo.
Chapelet.	Cointan.	Culintas.
Charbon.	Uling.	Uling.
Chaux.	Apug.	Apug.
Cheminer, marcher.	Lomacad.	Lumacad.
Chemise.	Baro.	Bayo.
Cheval, bœuf.	Cabayo, baca.	Cabayo, baca.
Cheveux.	Bujoc.	Buhung.
Chevreau.	Cambig.	Tupa.
Chien, chat.	Aso, puta.	Idu, curing.
Ciel.	Lanĝit.	Lanĝit,
Ciel (obscurité du).	Nay didilin, ang lanĝit.	Nay dulumang lanĝit.
Cils.	Pilic mata.	Pilic mata.
Clous.	Pacco.	Langsang.
Cimenter, fortifier.	Tibayan.	Paça ajuha.
Ciseaux à bois.	Pait.	Bayo.
Cœur, sang.	Puso, dugo.	Puso, dugu.
Colère (se mettre en).	Mogalin.	Manĝaquig.
Collier, chaîne, cordon.	Cadina.	Cadená.
Combattre, disputer.	Nagavay.	Mag alanay.
Combustible.	Yaguit.	Alipatoc.
Commander, ordonner.	Magutad.	Mag sugu.
Conformer (se).	Omayon.	Pasinira.
Construire, édifier.	Magtayo.	Naga himo.
Coquille.	Inso.	Sursi.
Corbeau, oiseau fin.	Vac, cuago.	Vac, cuago.
Corps de l'homme.	Catavan.	Lanassang.
Cou, poitrine.	Lig, dibdib.	Liog, dughan.
Coucher (se).	Mahiga.	Humigda.
Coudre et raccommoder.	Manahi.	Panahi, manurci.
Couteau.	Campit.	Binanĝan.
Courir, hâter.	Tomacbo.	Dumalagan madali.
Couvercle.	Tuntung.	Tun-tung.
Croître, produire.	Nagtubo.	Naga tubo.
Cruche de terre (grande).	Tagayan.	Tadeoc.

Cuiller.	Sandoc.	Sang-duĝun.
Danser.	Maysayao.	Suni aot.
Démolir, retourner.	Calaguin.	Bungaguy ilisa.
Dénoncer.	Maysunbong.	Suguira.
Dent.	Ypin.	Nĝipon.
Derrière.	Balacang.	Balicacang.
Désert.	Caparanĝan.	Caparanĝan.
Désespérer.	Magpativacal.	Mag-patinacol patay.
Dévideur.	Ulacan.	Ulacan.
Devoir.	Mag cantang.	Utang sanlai.
Doigt.	Daliri.	Tudlu.
Donner, livrer.	Magbigag.	Ihatag.
Dormir.	Matulog.	Matulog.
Drap de lit.	Cumot.	Habol.
Eau douce.	Inumin.	Tubig nĝa ilimnon
Éclair.	Quidlat.	Quilat.
Église.	Simbahan.	Sinbahan.
Embarquer.	Somacay.	Suba cay.
Embrouiller.	Masabit.	Nasabit.
Emprunter, mettre en gage.	Humiran.	Hulami sanlai.
Endormir (s').	Nagtutucat.	Quinotuyo.
Enfant.	Sangol.	Infantes.
Enrhumé (être).	Siponin.	Guina sipon.
Enrichir (s'), avancer.	Yumamann.	Nag mangod.
Enseigner.	Turuan.	Tudluan.
Enterrer.	Ilibiling.	Ilubong.
Épaules.	Git.	Ringit.
Épée.	Epadin.	Espadine.
Épervier.	Lavin.	Lavin.
Escalier.	Hagdanan.	Hagdan.
Estomac.	Sicmura.	Siloc.
Étendre.	Ilatag.	Latagui.
Étirer.	Bataquin.	Butrinĝi.
Étoile.	Bitoin.	Bituon.
Excuser, renoncer.	Tomantangui.	Panĝilag.
Face.	Noo.	Agtang.
Fange.	Pusali.	Galunangan.
Fatiguer.	Homihingal.	Guina budlay.
Fatiguer.	Mapagod.	Mabudlay.
Femme.	Babay.	Babae.
Fesse.	Beivang.	Havac.
Feu.	Apuy.	Calayo.
Feu de joie.	Siga.	Siga.
Fièvre (avoir la).	Linalagnat.	Guina hilanat.
Fil.	Sinulid.	Bunang.

Fille.	Binibini (dalaga).	Dalaga.
Flamme.	Ningâs.	Siga.
Foudre.	Lintic.	Linti.
Forcer, douter.	Pilitin.	Pilita.
Foie.	Atay.	Cagatay.
Fourneau.	Calan.	Calan.
Fuseau.	Quidquiran.	Gusd-quiran.
Fusil.	Baril.	Luthanco.
Garder.	Ytago.	Taqui.
Genoux.	Tuhod.	Tuhud.
Gorge.	Lalunuman.	Lalumaman.
Gouge.	Lucob.	Guvia.
Grain.	Unos.	Uino.
Graduer (se).	Natataas.	Tabayo.
Grenouille.	Palaca.	Palaca.
Grossir (devenir gros).	Tumaba.	Naya dacu.
Habitant.	Namamayan.	Nağa pamuna.
Habiller.	Magsuot.	Ilis.
Hache.	Patacol.	Vasay.
Haute mer, flux.	Ang baot.	Cataran rang dugat.
Heure.	Horas.	Horas.
Herbe des prés.	Damo.	Cumpay.
Herbe sauvage.	Halamanan.	Hilama nğa sa laton.
Herbe des champs.	Gulayan.	Hilamon nğa sa buquid.
Hommes.	Lalaqui.	Dala.
Hors de soi.	Naghihimatay.	Na lipong.
Hirondelles.	Langay langa.	Langan langai.
Huîtres.	Talaba.	Talaba.
Iles.	Pulo.	Capuluam.
Intestin.	Bituca.	Tinay.
Jaspe.	Batang balonito.	Bato nğa halonitas.
Jeter par terre (détruire).	Navasac.	Na bangay.
Jeunes gens (les).	Ang manğa bagontao.	Ang manga linhod.
Jour.	Arao.	Adlao.
Jupon.	Naguas.	Naguas.
Lagune.	Sapa.	Sapa.
Lance.	Sibat.	Sibat.
Langue.	Dila.	Dila.
Laver.	Labban.	Labhi.
Leste.	Taraan.	Bato nğa taraan.
Lever (se).	Bomanğon.	Tumindug.
Liasse.	Baguing.	Itarion.
Lieux (d'aisance).	Comun.	Pamumunan.
Lime.	Lima.	Lima.

Lumière.	**Ylao.**	**Suga.**
Lune.	**Buan.**	**Balan.**
Main droite.	**Camay na canan.**	**Camut nĝa tuo.**
Main gauche.	**Camay na caliva.**	**Camut nĝa nala.**
Maison.	**Bahay.**	**Balay.**
Malade (être).	**Magcasaquit.**	**Magca saquit.**
Mal (de mer).	**Nahilo.**	**Na lio.**
Malpropreté.	**Dumi.**	**Igac.**
Manger.	**Comain.**	**Cumaon.**
Marbre.	**Batong buhay.**	**Batu nĝa buhi.**
Marier (se).	**Magasalta.**	**Quinasal.**
Mettre à l'air.	**Ibilad.**	**Bilara.**
Métier pour tisser.	**Habiilvin.**	**Hablun.**
Mer.	**Dagat.**	**Balod.**
Mois.	**Buan.**	**Bulan.**
Montagne.	**Bondoc.**	**Buquid.**
Monter.	**Somacay.**	**Sumacay.**
Mouchoir.	**Paño.**	**Vañu.**
Mort (être).	**Nabuburol.**	**Laoas sang patay.**
Mouiller, arroser.	**Diliguin.**	**Nabasa diliga.**
Moules.	**Garang.**	**Halaan.**
Mourir.	**Mamatay.**	**Patay.**
Moustiquaire.	**Culambo.**	**Culambo.**
Natte.	**Banig.**	**Banig.**
Navette.	**Bancabancaan.**	**Lansadera.**
Naviguer, voyager.	**Lumayag.**	**Lumayag.**
Négligent.	**Magpabaya.**	**Saprat.**
Nettoyer.	**Isampay.**	**Linisa.**
Obscurcir.	**Dulinim.**	**Nĝa dulinim.**
Occiput.	**Batoc.**	**Batoc.**
Ongles.	**Cuco.**	**Cucu.**
Or *.	**Guinto.**	**Guinto.**
Oratoire.	**Visita.**	**Visitas.**
Ordres ecclésiastiques (prendre les).	**Magpary.**	**Hordenahan.**
Os.	**Butot.**	**Tulan.**
Pantalons.	**Salaval.**	**Saranlus.**
Parapluie.	**Payong.**	**Vayong.**
Pardonner, amnistier.	**Patavarin.**	**Patavari.**
Partir, prendre congé.	**Magpaalan.**	**Paalan humalin.**
Paume de la main.	**Palad nang camai.**	**Pulod sang camu.**
Paupière.	**Paroparo.**	**Paparo.**
Payer, remplacer.	**Magbigay.**	**Bayari baihibi.**
Peau.	**Balut.**	**Panit.**

* Argent, *plata*, argent monnayé, *salapi*.

Peigne.	Suclay.	Suclay.
Peindre, rayer.	Gujitan.	Pinlahi cudlita.
Pelle.	Tactac.	Tactac.
Petit garçon et petite fille.	Bata.	Bata.
Pied.	Paat.	Tiil.
Pierre.	Bato.	Batu.
Pierre ponce.	Batong nĝa buga.	Bato nĝa buga.
Piller (assassiner).	Linoban.	Juin loob pinatay.
Plat.	Dinulang.	Labang.
Pleurer constamment.	Omiyac.	Humibi.
Plier.	Tictopin.	Ticlopa.
Pluie.	Ticatic.	Ulan ulan.
Poêle.	Cavali.	Calaha.
Poisson.	Isda.	Isda.
Port.	Lalavignan.	Basaya polondohan.
Porte.	Pinto.	Pintoo.
Poumons.	Buga.	Baya.
Pot-au-feu.	Paleóc.	Culon.
Prendre vivres ou boissons.	Magpalanig.	Batani.
Prendre avec la main.	Havacan.	Capti.
Procurer.	Nagtatan.	Mag pa añu.
Quadrupèdes.	Ang pa.	Upat ang tiel.
Rabot.	Catanim.	Catan.
Rat.	Daga.	Balabar.
Régir.	May-capanĝ.	Almuanĝ.
Réjouir (se).	Maysaya.	Uag hilisoyud.
Reposer (se délasser).	Maypahinga.	Pahuay humigda.
Rester, tarder.	Nalaon.	Tinanda guina hatay.
Rêver.	Nanaguinip.	Damgu.
Repasser.	Magpahinga.	Puhuay humigda.
Riz bouilli à l'eau.	Canin.	Canun.
Rivières.	Ylog.	Suba.
Rogner (tordre).	Sinsinin.	Sincina.
Rotin.	Yentoc.	Vaay.
Rotin (gros).	Palasan.	Vaay nĝa dalgio.
Robes des naturels.	Tapis saya.	Tapis saya.
Rue.	Lansang.	Dalan.
Ruisseau.	Caguiliran.	Higod.
Sable.	Bujanjin.	Buhanjin.
Sabre.	Campilan.	Campilan.
Salle.	Cubahayan.	Salos.
Sanctuaires.	Ang manĝa sanctuarios.	Ang manĝa santuario.
Sauter.	Lomusco.	Humpat.

Scapulaire.	Calmin.	Carmen.
Scie.	Lagarri.	Langari.
Secouer.	Ypagbag.	Pag pagui.
Sein.	Susu.	Suloc susu.
Semaine.	Lingo.	Semana.
Semailles.	Ang manĝa tamin.	Anĝ manĝa tanum.
Serein.	Hamog.	Tunug.
Signaler, assigner.	Taning.	Marcahan.
Silence profond.	Tahimic.	Hipos.
Soleil.	Arao.	Adlao.
Sommeil, paresse.	Natatamad.	Guinatuyo matamad.
Souffrir.	Dalitain tiisin.	Tiira.
Soulier (des naturels).	Sinalaco.	Sinelas.
Sourcil.	Quilay.	Quilay.
Supplier.	Mamanhic.	Pangeo.
Table.	Dulang.	Lamira.
Taille.	Licod.	Licod.
Talon.	Sacong.	Ticod.
Tête.	Olo.	Ulu.
Terre.	Lupa.	Duta.
Terre ensemencée.	Cabuquiran.	Uma.
Tête de mort.	Bunĝo.	Bunuĝ.
Tire-bouchon.	Balibol.	Balibal.
Tisser.	Maghabi.	Pag habul.
Tirer.	Haguisin.	Ipilac.
Tonnerre.	Culog.	Culog.
Tordre.	Pilipitin.	Pelipita.
Tourbillon.	Ipohipo.	Ipu ipu.
Tousser.	Ubuhin.	Guina obó.
Tournevis de métier.	Solirang.	Bilican sang hublan.
Traversin.	Unan.	Uliman.
Travailleur capable.	Masipag.	Masipag.
Viande.	Laman.	Laman.
Viande cuite.	Ulam.	Sudan.
Vendre.	Ypagbili.	Ibaliguia.
Vent.	Hangin.	Hanĝin.
Vent (trombe de).	Bojavi.	Buani.
Ventre.	Tian.	Tian.
Verdeur (de l'eau).	Ang lumot.	Ang lemut.
Vieux et vieilles.	Matatanda.	Tigulang.
Vivre unis.	Mamahay.	Magalupud sang puyo.
Vrille.	Pambutas.	Barrena.
Yeux, nez.	Mata ilong.	Nata, bong.

MONNAIE, POIDS ET MESURES.

La piastre espagnole a, de tout temps, été la monnaie des îles Philippines : on y admit plus tard les piastres des États indépendants de l'Amérique espagnole, qui ont cependant moins de valeur.

La piastre est divisée, comme en Espagne, en réaux. On a donné aux réaux les noms suivants :

	Tagalog.	*Bisaya.*
Un demi-réal.	Saycavalo.	Sicauolo.
1 réal.	Saycapat.	Sicaualo.
2 réaux.	Cahati.	Cahate.
3 —	Tatlong bahague.	Tolo ca sicapat.
4 —	Salapi (toston).	Usa ca salapi.
6 —	Mey calavang cahati.	Tolo ca cahate.
7 —	Mey cavalang tatlong bahigui.	Pito sa sicapat.
8 — (piastre).	Pesos.	Pisos.

POIDS *.

Chinanta**.	Chinanta.	Chinanta.
Cate***.	Sang cate.	Cate.
Tael.	Tahel****.	Bas in.
Demi-cate.	Soco.	Soco.

* On pèse à Manille avec le quintal espagnol. Il équivaut à 46 kilogr. à 72 cates et à 14 onces. — Le picle, qu'on emploie également, contient 100 cates.

** Chinanta est le dixième du picle de 137 livres 1/2, ou 13 livres 3/4.

*** Le cate contient 16 taels de romaine, dont chacun vaut 1 once 6/22, et 8 taels de province, qui sont le double des autres.

**** Le tahel s'emploie particulièrement pour l'or (*guinto*); ainsi on évalue, dans les provinces, la poudre et les pièces d'or par les poids suivants : 1 tahel, *sang tahel* ; 1/2 tahel, *tinga* ; cinquième partie, *sapaha*; dixième partie, *amas*; 1/3 d'amas, *capang*; 1/16, *saga* ; 6 amas, *tinganbala*.

MESURES.

MESURES DE CAPACITÉ.

	Tagalog.	*Bisaya.*
Caban*.	Sang cabang.	Baquid.
Ganta.	Iubucsalup (gantang).	Gantas.
Chupa.	Chupa.	Salupan.

MESURES D'ÉTENDUE.

Barra du roi.	Barra.	Barra.

Les distances itinéraires se mesurent par le temps qu'on reste à parcourir un espace. Ainsi les Tagales disent, par exemple, dalavang arao *lacarin* on *banca in,* deux jours de chemin, ou en *banca* (pirogue).

TEMPS.

Un siècle.	Isang daan taon.	Usa catagos catuig.
Une année.	Taon.	Tuig.
Un mois.	Buan.	Bulan.
Une semaine.	Lingo.	Semana.
Un jour.	Arao.	Adlao.
Aurore.	Mangumagana.	Gaadlauon.
Matin.	Umaga (baroo na).	Buntag.
Midi.	Tanhali.	Thanali.
Trois heures après midi.	Ypaninig hapon**.	Parlis ang adlao.
Soir.	Hapon.	Hapon.
Crépuscule.	Lumgmiquinangmanuc (le premier chant du coq).	Salomson.
Nuit.	Gaby.	Gabi.
Minuit.	Hating gaby.	Lugang gabi.

* Cette mesure se divise en 25 gantas, et la ganta en 8 chupas : on s'en sert pour les grains et pour les liquides ; mais on a aussi le galon de 1 bouteilles 1/2 pour ces derniers.

** Cette expression signifie également : quatre heures de l'après-midi.

Les citations ci-après donneront à ce sujet une idée de la grande abondance de locutions et des tours de phrases qui se trouvent particulièrement dans la langue tagale. Ainsi, par exemple, on indique les différentes époques de la journée par les expressions suivantes : plus de minuit, *mababao sa haling gaby*; il veut faire jour, *magumagana*; le point du jour, *bucang livay vay*; le jour commence à être clair, *magmaraling arao*; le soleil va se lever, *sisilang na ang arao*; il fait clair, *umagana*; il est levé, *sang milang na*; il est plein jour, *arao na*; il est déjà un peu haut, *mamata as taas na*; environ neuf heures, *pangingit log manuc*; il est environ quatre heures, *ypanining hapon*; environ cinq heures, *hampain tiquin ang arao*; près du coucher du soleil, *cavitin palacol*, ou *bagong soc soc arao*; il est couché, *lung monorma*.

CHAPITRE XXV.

INSTRUCTION PUBLIQUE; ÉTAT DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

L'université de Saint-Thomas. — Le collége de Saint-Joseph. — Le collége de Saint-Jean-de-Latran. — L'école pie. — L'école de marine. — L'école de commerce. — Bibliothèques. — Le collége de Santa Potenciana. — Le collége de Santa Isabella. — Les beaterios. — Les écoles primaires. — Littérature. — Imprimerie. — Musique. — Sérénades. — Danses. — Dessin et Peinture.

A la tête de l'instruction publique aux Philippines se trouve l'université de Manille, dite *la Real y Pontificia Universidad de Santo Tomas*. Sa fondation, comme collége, remonte aux premières années du XVIIe siècle. Ses premiers bienfaiteurs furent l'archevêque Benavides, de Manille, et l'évêque Soria, de la Nouvelle-Ségovie : l'un et l'autre lui firent don de leurs bibliothèques, et, en outre, le premier lui donna 1,000 p. et le second 1,800. En 1619, la maison fut confiée aux religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et, l'année suivante, les cours d'enseignement public y furent ouverts; enfin, le 27 novembre 1623, le roi Philippe IV la prit sous sa protection spéciale. En l'an 1645, le même monarque obtint du

pape Innocent X une bulle qui érigeait le collége de Saint-Thomas de Manille en université. Les statuts qui régissent aujourd'hui cette institution ne furent rédigés que longtemps après, c'est-à-dire en l'an 1781. L'instruction y est confiée à des docteurs, des licenciés et des maîtres (*maestros*). En ce moment, il y a 21 tant docteurs que licenciés, et point de maîtres; on y enseigne le latin, la logique, la physique, la métaphysique, la morale, le droit canon et la théologie; on y a fondé, en outre, depuis quelque temps, une chaire de droit romain et une de droit espagnol. Le nombre d'étudiants qui fréquentent cette université est aujourd'hui de 581, savoir : 61 boursiers (*collegiales*), 15 capistas, entretenus aux frais du collége, et 505 externes. Le costume des boursiers est une longue robe en soie verte à manches noires, une *beca*, espèce d'écharpe rouge pliée en deux sur le devant de la poitrine et rejetée en arrière sur les épaules, un col noir à liséré blanc et une toque semblable à celle que portent les avocats du barreau d'Espagne.

Si l'université de Manille est le principal établissement d'instruction publique, il n'est pas le plus ancien. Dès le 8 juin 1585, le roi avait ordonné de fonder un collége dans lequel les fils des habitants espagnols de l'archipel pussent être élevés dans l'amour de la vertu et des lettres, sous la direction des pères de la compagnie de Jésus; mais ce ne fut qu'en 1601 que cet ordre put être mis à exécution, par l'institution du *collége de San José*. Les premiers boursiers furent au nombre de 13, et ils s'élevèrent bientôt à 20, qui tous étaient les fils ou les proches parents des premières autorités du pays. Le pape Grégoire XV accorda à ce collége le droit de conférer des grades en philosophie et en théologie.

Les revenus de cet établissement se tirent de plusieurs fermes qui lui ont été concédées à diverses époques; ils suffisent pour faire face à l'entretien du vice-recteur et des maîtres, à la gratification annuelle qui leur est accordée ainsi qu'au recteur, et à l'entretien de 22 élèves gratuits; on y admet aussi quelques étudiants payants à raison de 50 piastres par an; on y enseigne la philosophie, la rhétorique et le latin. Lors de la suppression de l'ordre de Jésus, ce collége est demeuré fermé jusqu'en 1777. Le costume des étudiants est une robe rouge à manches noires et une toque noire.

Le *collége de Saint-Jean-de-Latran* commença par être une école primaire, fondée en 1630 aux frais d'un homme charitable, dont le nom, Juan Geronimo Guerrero, mérite de passer à la postérité. Il se consacra à réunir, dans cet établissement, de jeunes orphelins, et à leur apprendre la lecture, l'écriture et la doctrine chrétienne. Il put encore, grâce aux abondantes aumônes que les habitants de Manille versèrent entre ses mains, pourvoir à l'entretien et à l'habillement de tous ces enfants. Avant de mourir, cet homme bienfaisant prit l'habit de Saint-Dominique et remit l'œuvre pie qu'il avait entreprise dans les mains de cet ordre, qui l'érigea en collége, pour lequel il obtint la protection du roi et quelques revenus pour le soutenir. Au moyen d'une somme de 600 piast. que l'alcalde de Pangasinan est chargé de remettre tous les ans à un dominicain, qui la touche, ce collége entretient gratuitement 25 orphelins; il admet aussi un nombre illimité de pensionnaires, tant indiens que métis, qui payent 50 piast. par an; il reçoit enfin, sous le nom de sacristains, portiers, libraires, etc., plusieurs jeunes élèves

qui ne payent rien. Le total de ceux qui, sous divers titres, reçoivent l'éducation dans ce collége, s'élève aujourd'hui à 239 personnes : leur costume est bleu, à manches noires; une croix de Malte est placée à droite sur leur beca.

L'*école pie* (escuela pia) de Manille fut établie en 1817, sous la direction d'une junte spéciale composée d'habitants distingués, au nombre desquels il y avait un membre du chapitre de la cathédrale et un du tribunal de commerce. Les habitants réunis fournirent les fonds qui devaient servir à l'entretien de cet utile établissement; mais ces fonds ayant été mis dans le commerce, selon l'usage, ils eurent le même sort que tant d'autres sommes considérables et œuvres pies de cette capitale, c'est-à-dire qu'ils furent perdus par suite de la révolution du Mexique. La junte s'étant dissoute faute de fonds, la ville prit l'école pie à sa charge : on y enseigne la lecture, l'écriture, la doctrine chrétienne, la grammaire espagnole et l'arithmétique expliquée sur l'ardoise. Les élèves doivent être Espagnols; les fils de pères aisés payent 2 piastres par mois, ceux qui le sont moins 1 piastre, et les pauvres ne payent rien. Pour y être admis, il suffisait d'un billet du président de la junte dissoute. Aujourd'hui c'est le régidor chargé à son tour de la direction de l'établissement qui délivre le billet. Le nombre d'élèves est, en ce moment, de 50, dont 26 reçoivent l'instruction gratuitement.

A la suite d'instances réitérées du tribunal de commerce, on ouvrit à Manille, en 1820, avec l'autorisation royale, une *école de marine* où l'on enseigne l'arithmétique, les éléments de la géométrie, la trigonométrie rectiligne et sphérique, la cosmographie et le pilotage, plus la géométrie pratique appliquée à la construction des cartes et plans hydrographi-

ques, avec la manière de les dessiner, le tout conformément au cours d'étude pour la marine, composé, d'après l'ordre du roi, par le chef d'escadre de la flotte royale don Gabriel Ciscar. Les frais de l'établissement sont fournis par le fonds dit d'*Averia*. C'est le tribunal de commerce qui décide de l'admission des élèves, et ceux qui se distinguent en sortent pour devenir capitaines de bâtiments de commerce, faisant le voyage de la Chine, de l'Inde, et allant même jusqu'en Amérique et en Europe, ce qui prouve que, quoi qu'en disent les Espagnols, la jeunesse de Manille est tout aussi susceptible d'instruction que celle de la métropole. Il n'y a pas de doute, en effet, que, si les études dans cette école étaient plus fortes et mieux calculées, on en verrait sortir les sujets les plus remarquables.

En 1840, enfin, on a établi une *école de commerce* qui se tient dans les salles du tribunal et où l'on enseigne gratuitement la tenue des livres, la correspondance commerciale et les langues vivantes. Par un choix assez extraordinaire, on y donne une préférence marquée à la langue française, quoique ce soit une de celles qui se parlent le moins dans cette partie du monde, puisque malheureusement nos relations y sont trop peu fréquentes, depuis que nous n'avons plus besoin d'y aller chercher du sucre.

Des bibliothèques assez bien fournies existent dans tous les couvents, et celles de l'université et des colléges offrent des ressources aux élèves qui reçoivent leur éducation dans ces établissements.

Voilà ce que nous avions à dire sur les instituts consacrés à l'éducation des jeunes gens; celle des jeunes personnes n'a pas été oubliée.

Le *collége de Santa Potenciana* fut fondé en l'an 1589, par le gouverneur Dasmarinas, en vertu d'une ordonnance royale. L'article 27 de cette ordonnance porte ce qui suit : « En arrivant aux îles Philippines, vous examinerez com-« ment, en quel lieu et à l'aide de quels fonds on pourra « établir un couvent de filles cloîtrées, qui s'y fixeront, afin « que tant celles qui pourront s'y rendre d'ici que celles « qui naîtront dans le pays y mènent une vie honnête, y « soient bien élevées et en sortent pour se marier et avoir « des enfants. » Le digne gouverneur mit tant de zèle à exécuter les volontés du roi, que, dès l'an 1593, le couvent se trouva établi dans l'église de Saint-André, et qu'une nouvelle ordonnance royale du 11 juin 1594 en approuva les règlements, qui portaient sur la conduite à observer au parloir, sur les fonctions du chapelain, qui devait être âgé de plus de quarante ans, et qui était en même temps administrateur de la maison, sur le costume des élèves ainsi que de la supérieure et de la maîtresse; il devait être convenable, mais modeste, le roi se chargeait de le fournir; le gouverneur était autorisé à fixer la somme que devaient payer les dames qui désireraient entrer dans le couvent pour y demeurer cloîtrées; cette somme devait être modérée.

Il n'existe plus aucun exemplaire des règlements primitifs de cette maison, dont les archives ont péri dans le terrible tremblement de terre de l'an 1645, où 10 à 12 élèves perdirent la vie. De nouveaux règlements furent rédigés et approuvés en 1696, et demeurèrent en vigueur jusqu'en 1823, époque où ils reçurent des modifications.

Le collége est établi aujourd'hui dans une maison qui a été achetée pour son usage par le trésor public, l'ancien lo-

cal de l'arsenal. Le trésor fournit aussi aux frais d'une petite chapelle, à ceux du service médical, de la pharmacie, de l'infirmerie, de l'habillement des élèves et de six filles de service, le tout s'élevant à 700 piastres par an, plus à l'entretien d'un sacristain, de quatre *faginentos* et d'une femme pour aller aux provisions. Le trésor paye, pour l'entretien d'une supérieure, d'une portière et de 24 boursières, 1 réal 1/2 (1 franc) par jour pour chacune, et on leur livre, en outre, des magasins royaux, 46 paniers de riz pinagua de 15 *gantas* chaque panier, 25 quintaux de bois et 17 *gantas* d'huile de coco pour l'éclairage.

Depuis la fondation de la confrérie de la Sainte-Miséricorde, elle entretenait beaucoup de pauvres orphelines espagnoles, qu'elle faisait élever, soit à Santa Potenciana, soit dans des maisons particulières; mais, en l'an 1632, ayant acheté une maison pour les y réunir toutes, elle fonda *le collége de Santa Isabel*. Les règlements rédigés en 1650 ont été entièrement refondus en 1813. Le nombre des élèves de cet établissement est aujourd'hui de 105, admises à divers titres et conditions. Les pensionnaires payent 60 piastres par an, les autres y reçoivent une éducation gratuite; on y admet aussi des externes, mais qui ne peuvent communiquer avec celles qui habitent la maison. L'enseignement est tout à fait élémentaire; le service se fait par 12 servantes pour l'intérieur et 8 hommes pour les travaux du dehors.

On a vu, dans un des chapitres précédents, la description des *beaterios*, dont la plupart sont consacrés à l'éducation des jeunes filles pauvres.

On voit, d'après ce que nous venons de dire, qu'aux Phi-

lippines l'éducation, tant des fils du pays que des métis et des Indiens des deux sexes, n'est pas aussi négligée que certaines personnes le prétendent, et que la colonie a fait, au contraire, de tout temps, les plus grands efforts pour l'instruction du peuple. Jusque dans les plus petits villages, les Indiens trouvent des facilités pour apprendre à lire et à écrire; car il y a partout des écoles primaires payées par le pueblo. D'un autre côté, l'aptitude des Indiens est tout à fait remarquable : dès l'âge le plus tendre, on les voit essayer de tracer des lettres, avec un bambou taillé, soit sur le sable, soit sur des feuilles vertes de bananier. Aussi trouve-t-on parmi eux plusieurs calligraphes distingués, sachant imiter toute espèce d'écritures, de dessins, de caractères d'imprimerie; on cite, entre autres, un missel copié par un Indien et qui fut envoyé à un roi d'Espagne; on assure qu'il était impossible de le distinguer de l'original. Ils copient aussi des cartes géographiques avec une rare exactitude.

Il s'ensuit que l'instruction des Indiens est loin d'être arriérée, si on la compare à celle des classes populaires en Europe; presque tous les Tagales savent lire et écrire. Toutefois, quant aux sciences proprement dites, elles ont fait bien peu de progrès parmi les Indiens des Philippines; quelques métis seuls en ont une légère teinture, et ceux d'entre les Indiens qui ont reçu les ordres savent le latin. Les plus instruits sont, sans contredit, ceux qui, ayant étudié à l'université de Saint-Thomas, ont embrassé la carrière du barreau; on compte, parmi eux, des avocats dignes de se placer à côté des plus célèbres de l'Espagne.

Pour ce qui regarde la littérature, il existe une gram-

maire et un dictionnaire tagales, ainsi qu'un ouvrage que l'on appelle *arte*, et qui est une espèce de grammaire combinée des langues tagale, vicole, bisaya et isinay. Tous ces ouvrages, et en général tout ce qui paraît dans une des langues du pays, se publient par les soins des religieux, qui ont à leur disposition l'imprimerie de Saint-Thomas, et qui ont le moyen de subvenir aux frais d'impression, ce que les Indiens ne pourraient pas faire. Il y a, tant à Manille que dans les environs, plusieurs imprimeries à l'usage du public. C'est des presses de Notre-Dame-de-Lorette, à Sampaloc, que sont sortis des grammaires, des dictionnaires, des ouvrages d'histoire, etc. Il se publiait autrefois à Manille un journal intitulé, *El noticioso Filipino;* aujourd'hui il n'y paraît qu'un prix courant en espagnol et en anglais. Quand nous sommes partis, on s'occupait d'y établir un nouveau journal.

Les ouvrages littéraires consistent en pièces de vers, quelquefois sur des sujets très-graves; ainsi, par exemple, la Passion de Notre-Seigneur a été traduite en vers tagales : puis il y a des tragédies, lesquelles, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut, sont d'une longueur excessive; elles contiennent souvent la vie tout entière d'un roi. Il y a encore de petits poëmes, *corridas*, des épithalames, des chansons; ces dernières surtout sont fort nombreuses et portent des noms particuliers, tels que le *comintang de la conquista*, le *sinanpablo*, le *batanguiño*, le *cavitegan* *. Non-seulement les paroles de ces chansons, mais encore les mélodies, sont nationales, et les Indiens en notent la musi-

* On trouve dans l'atlas le *Comintango de la languista*, noté avec accompagnement de piano et de guitare, et auquel nous avons joint les paroles.

que avec une prodigieuse habileté. Tous, en effet, sont organisés pour la musique, et il y en a qui jouent de cinq ou six instruments; aussi n'y a-t-il un village, quelque petit qu'il soit, où la messe ne soit accompagnée de musique, à défaut d'orgue. Le choix des airs qu'ils jouent n'est pas toujours des plus édifiants : nous avons entendu, dans les églises, les valses de Musard et les airs les plus gais des opéras-comiques français.

Ainsi que nous venons de le dire, les Indiens naissent musiciens; eux qui ne connaissaient autrefois que le tam-tam chinois, le tambour javanais et une espèce de flûte de Pan, faite de morceaux de bambou, cultivent aujourd'hui les instruments européens avec un amour qui va jusqu'à la passion. Ils ne sont pas, à beaucoup près, aussi forts pour la musique vocale, ils ont peu ou point de voix; cependant leur chant offre, à notre avis, un certain caractère d'originalité qui n'est pas indigne d'attention.

A peine les Espagnols eurent-ils soumis cet archipel, que ses habitants cherchèrent à imiter les instruments de musique de l'Europe, et la *viguela*, espèce de guitare, ayant un assez grand nombre de cordes, mais qui n'est pas toujours le même, devint bientôt leur instrument favori; ils le fabriquèrent dans une rare perfection et ils firent, en outre, eux-mêmes les cordes.

Le *bandolon* est une autre guitare, plus petite, ayant vingt-quatre cordes métalliques, accouplées par quatre : ils sont très-habiles à jouer de cet instrument et se servent, soit d'un de leurs ongles, qu'ils laissent croître d'une longueur démesurée, soit d'un petit morceau de bois. Nous ne

savons de quelle nation ils ont emprunté cet instrument que nous n'avons jamais vu en Espagne.

La musique des villages, dont nous avons parlé, se compose ordinairement de violons, de flûtes en ébène, ou même en bambou, dans les provinces reculées, et d'un *bajo de viguela*, grande guitare de la dimension d'un violoncelle, et qui se joue avec un doigt de corne ou d'ébène fait exprès; ils en tirent des sons très-agréables. Cette musique, quelquefois discordante, ne laisse pas d'avoir souvent de l'agrément, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer des hommes qui peuvent arriver à ce point sans avoir pris de leçons et dont la plupart n'ont peut-être jamais eu l'occasion de rencontrer un artiste.

La musique militaire des régiments en garnison à Manille et dans quelques grands pueblos de province est poussée à un point de perfection qui étonne; nous n'en avons jamais entendu de meilleure en Espagne, pas même à Madrid. C'est sur la place du palais que, les jeudis, les dimanches et les jours de fête, à huit heures du soir, instant où l'on bat la retraite, la société de Manille, les étrangers, les voyageurs se réunissent pour entendre la *serenata*. Les Indiens y jouent, de mémoire, pendant deux ou trois heures alternativement, de grandes ouvertures de Rossini et de Meyerbeer ou des contredanses et des vaudevilles. Ils doivent les grands progrès qu'ils ont faits depuis quelque temps dans la musique militaire à des maîtres français qui les dirigent. Ces mêmes musiciens sont appelés aussi dans les grands bals, où ils exécutent des morceaux entre les contredanses jouées par d'autres instruments.

Nous avons dit que la musique vocale des Indiens n'est

pas à la hauteur de l'instrumentale, ce qui tient surtout à la qualité de leur voix, qui est aiguë et grêle. Tous leurs airs sont appliqués à des paroles amoureuses : ce sont des regrets, des reproches adressés à un infidèle et quelquefois des allusions tirées de l'histoire des anciens rois ou de l'Écriture sainte.

Souvent plusieurs Indiens se réunissent dans la maison de l'un d'eux, et ils forment un concert d'amateurs; ils chantent alors la Passion, avec accompagnement d'un orchestre complet. D'autres fois cinq, sept ou neuf *bagontaos* (jeunes célibataires) se rassemblent la nuit, par un beau clair de lune, et parcourent les pueblos des environs de Manille, où ils donnent des sérénades à leurs prétendues, leurs *dalagas* ou *donzellias*, que les Tagales, d'un rang plus distingué et qui parlent espagnol, appellent leurs *novias*. On ne saurait imaginer rien de plus singulier et de plus pittoresque que de voir, pendant ces brillantes nuits de la zone torride, où la lune verse des flots de lumière argentée et la brise embaumée tempère l'ardente chaleur de l'atmosphère, de voir, disons-nous, les Indiens accroupis *en cuclillas*, pendant des heures entières, sans se fatiguer de cette position que nous trouverions si incommode, et chantant leur amour sous les fenêtres de leurs maîtresses.

De nombreux orchestres de musiciens sont appelés, à toute heure du jour, dans les maisons de Manille pour y faire danser toutes sortes de danses anciennes et modernes; les vieux rigodons, les quadrilles, les contredanses anglaises, les valses, les galops et sans doute la polka ne tarderont pas à y pénétrer aussi. Il est rare que chez les Indiens, et surtout chez les métis, on célèbre un baptême, un mariage, une cé-

rémonie quelconque sans musique et sans danse. L'enterrement des enfants (*criatures*) est toujours accompagné de musique.

Encore un mot sur le talent extraordinaire des Indiens pour l'exécution musicale : un jour nous accompagnions, avec M. Auguste Barrot, notre digne consul, l'alcalde de la province de la Laguna, dans une tournée qu'il faisait pour l'élection de gobernadorcillos. Nous nous rendîmes à Calaüan et nous nous arrêtâmes, pour souper et coucher, chez un respectable curé, dont la maison, comme celles de tous les ecclésiastiques, était ouverte à tous les voyageurs sans exception, qui y sont nourris et couchés tant qu'il leur plaît d'y rester et sans qu'il leur en coûte rien. Or, chez ce curé, nous entendîmes un Indien qui jouait, avec une égale perfection, de sept instruments différents, sur lesquels il exécuta les morceaux les plus difficiles. Quand il eut fini, le bon curé, pour nous divertir, fit des tours d'adresse et d'escamotage, et nous montra un théâtre de marionnettes qu'il avait monté lui-même.

Le *comintang*, que nous avons cité comme chant national, est aussi une danse : pendant que des musiciens le jouent et le chantent, un Indien et une Indienne exécutent une pantomime qui s'accorde avec les paroles; c'est un amant qui cherche à enflammer le cœur d'une jeune fille, autour de laquelle il court en faisant mille gestes amoureux et des salutations à la mode du pays, accompagnées de mouvements des bras et du corps qui ne sont pas des plus décents, mais qui font éclater, chez les spectateurs, des rires bruyants et joyeux; enfin l'amant, ne pouvant réussir, feint de se trouver mal, et tombe sur une chaise préparée d'avance. La

jeune fille, effrayée, vole à son secours ; mais lui se relève aussitôt guéri, et se met à danser et à tourner avec elle, en la suivant partout, aux grands applaudissements des assistants.

Le *pampango* est une autre danse qui est surtout remarquable par les mouvements de reins et la grâce particulière que les femmes y déploient ; il est accompagné de battements de mains très-significatifs.

Dans la Bisaye on danse le *bagay*, dont la musique et le chant sont langoureux et mélancoliques comme ceux du *comintang*. C'est encore un amant et une maîtresse qui le dansent, en entremêlant leurs gestes de cris.

Les Montescos des provinces du nord de l'île de Luçon dansent aussi au son de leurs flûtes de bambou; mais leurs gestes et leurs postures sont si indécents, que, par pudeur, une femme ne danse jamais qu'avec son mari.

Les Negritos, dans leurs danses, tiennent en main leur arc et leurs flèches, et poussent des cris horribles; ils font des contorsions affreuses et des sauts auxquels, dans le pays, on a donné le nom de *camarones*, les comparant à ceux que les chevrettes (*camarones*) font dans l'eau. Ils terminent leur danse en lançant leurs flèches en l'air; et leur coup d'œil est si prompt, qu'ils tuent quelquefois un oiseau au passage. Leur *ouroucay* ou chanson des montagnes est une mélodie fort agréable, consistant en six mesures qui se répètent sans cesse; si elle était arrangée en chœur, elle pourrait faire beaucoup d'effet.

Le fandango, le çapateado, la cachucha et d'autres danses espagnoles ont été adoptés par les Indiens, et ils ne manquent pas de grâce lorsqu'ils les dansent en s'accompagnant de castagnettes, dont ils jouent avec une précision extraor-

dinaire; ils exécutent aussi quelques danses de la Nouvelle-Espagne, comme, par exemple, le *jarabès*, où ils mettent toute la vivacité espagnole, avec des mouvements de taille, de poitrine, de hanches, à droite, à gauche, en avant, en arrière, et des pirouettes dont la rapidité est telle que l'œil peut à peine les suivre.

Le dessin et la peinture sont beaucoup plus avancés qu'on ne le croirait parmi les Indiens des Philippines. Sans compter les belles cartes géographiques de Nicolas de Ocampo, nous pouvons citer les miniatures de Denian et Sauriano, les tableaux d'églises et les portraits à l'huile d'Oréco. Ces ouvrages sont certainement loin d'être parfaits, car les artistes à qui on les doit n'ont jamais eu de maître; mais ils présentent des marques d'un grand talent, et les portraits sont d'une ressemblance frappante. Nous saisissons cette occasion pour témoigner toute notre reconnaissance aux deux dessinateurs métis, MM. Juan Serapio Transfiguracion Nepomuceno et son fils, pour les services que, comme artistes, ils ont bien voulu nous rendre avec tant d'obligeance.

CHAPITRE XXVI.

AGRICULTURE.

Nature de la propriété territoriale. — Instruments. — Conditions du travail. — Le sucre. — Le riz. — L'indigo. — Les cocotiers. — Le maïs. — Les mongos. — L'abaca.

Pour se former une juste idée de l'état où se trouve l'agriculture dans un pays, il faut commencer par connaître la nature de la propriété territoriale ou les différentes espèces de *tenures*; or c'est ce qui est extrêmement difficile à découvrir aux Philippines, les lois des Indes étant demeurées dans un très-grand vague à ce sujet. Il paraît qu'aucun Indien n'est propriétaire incommutable du terrain qu'il occupe, mais seulement usufruitier; cependant cet usufruit, qui lui a été cédé par le roi, il le conserve héréditaire et transmissible, tant que lui-même ou ses ayants droit continuent à cultiver, la jouissance ne se perdant que par l'abandon de la culture; il s'ensuit que, quand on vend une terre, on ne fait que transmettre le droit d'en jouir tant qu'on la cultivera.

Les Indiens ne payent aucune espèce d'impôt territorial. Il y a toutefois un petit nombre d'Espagnols propriétaires

effectifs, ainsi que des couvents et des chapellenies qui le sont aussi, et leurs terres payent au roi une dîme; mais cette taxe est pour ainsi dire nominale, parce que le montant en a été fixé à l'époque où la terre a été concédée en friche; enfin il y a des terres communales qui appartiennent à un pueblo, et dont le produit doit être employé en travaux publics, écoles, etc. Chacun a le droit de s'emparer de toute terre inculte et de la défricher; on en conserve ensuite la jouissance tant que l'on continue à la cultiver. Ces lois sont sans contredit bien favorables à l'agriculture, puisqu'elles font rentrer dans le domaine public toute terre abandonnée par son usufruitier; mais leur exécution n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire. Dès qu'une personne s'offre à se charger d'une de ces terres, sur-le-champ se présente l'ancien maître ou l'un de ses héritiers; il allègue mille mensonges; il jure qu'il va entreprendre la culture et commence même à l'enclore ou à y tracer des sillons; puis, quand le nouvel entrepreneur s'est éloigné, on l'abandonne de nouveau.

Il règne, dans le pays, l'opinion générale que tout Européen qui s'y consacre à l'agriculture se ruine, et cependant ce fait n'est pas exact. Le peu de succès que plusieurs personnes ont eu avait pour cause leur ignorance de l'agriculture en général et leur défaut d'adresse dans leurs rapports avec les naturels du pays; il faut convenir que c'est une terrible tâche que d'avoir affaire à des gens paresseux et vicieux, qui ne connaissent ni les lois du pays ni celles de leurs propres besoins. On ne saurait croire combien il est pénible d'être obligé continuellement d'avancer de petites sommes et de veiller à ce que les laboureurs n'abandonnent pas leurs travaux et ne volent pas les moissons. Il s'ensuit

que le propriétaire d'une grande ferme n'a d'autre ressource que de la louer à un prix modéré, non pas à un seul fermier, mais à une multitude de petits qui dans la colonie s'appellent des locataires (*inquilinos*). La ferme de Saint-Jean-de-Dieu, située dans le district de Balinag, compte plus de mille de ces petits locataires, avec chacun desquels il faut tenir un compte séparé et qui tous ensemble ne parviennent pas à cultiver 2,000 *quiñones* de terre; cette grande subdivision nuit au progrès de l'agriculture, parce qu'il est beaucoup plus coûteux de cultiver un petit terrain qu'un grand, et parce que les produits que l'on en retire sont trop peu considérables pour que l'on puisse faire aucune dépense en perfectionnements. Le planteur d'indigo ne récolte généralement que 8 ou 10 quintaux et souvent même 1 ou 2 seulement. Comment un tel homme pourrait-il construire un réservoir en pierre ou payer un habile contre-maître? comment un cultivateur qui élabore tout au plus 100 quintaux de sucre pourrait-il faire bâtir un moulin à eau ou à vapeur avec les cuisines qui en dépendent? Le résultat de cela est que tout se fabrique en petit, sans les connaissances nécessaires, avec de détestables instruments, et que les produits sont inégaux, chers et de mauvaise qualité. Malgré cela, par les raisons que nous avons déduites plus haut, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible à un spéculateur espagnol ou indien, quand même il possèderait toutes les connaissances nécessaires, jointes à de grands capitaux, de réussir dans une vaste entreprise agricole.

Un auteur qui écrivait en 1810, don Tomas de Comin, propose deux remèdes à cet état de choses : 1° la répartition immédiate, par le gouvernement, d'une quantité considé-

rable de terres incultes ou abandonnées, mesure qui ne souffrirait aucune difficulté; 2° ce qui serait d'une exécution plus délicate, la répartition, entre les personnes à qui ces terres seraient données, d'un certain nombre d'Indiens qui seraient *obligés* de travailler pour eux, moyennant un salaire raisonnable; ils deviendraient par là, en quelque façon, des serfs attachés à la glèbe. Nous doutons fort que, dans la situation actuelle des esprits, il fût possible d'avoir recours à une semblable mesure, qui a pu réussir autrefois en Amérique. A la vérité, Comin s'efforce de prouver que la position des Indiens répartis serait bien différente aux Philippines, puisqu'ils ne seraient pas éloignés de leurs foyers, ni assujettis à des travaux pénibles et malsains, tels que l'exploitation des mines : malgré cela, nous devons avouer qu'il ne nous a pas convaincu.

La plus grande partie de la province de Bulacan manque d'irrigation; cependant le fleuve qui passe par le chef-lieu éprouve l'effet des marées et son eau est assez salubre. On avait commencé à creuser un canal pour amener jusqu'à cette ville le trop-plein de la rivière de Quingua, mais l'entreprise a été abandonnée, on ne sait pourquoi. L'habitation de Buenavista, qui se compose de 7,000 quiñones de terre cultivable, est traversée par la rivière d'Ingat et par d'autres, et pourtant la plus grande partie n'est pas arrosée; on n'y sème le riz que dans la saison des pluies, et il en est de même pour le sucre et l'indigo. Si l'on y perçait des canaux, si l'on y creusait des puits et y construisait des digues, cette habitation pourrait devenir un jardin délicieux et une importante propriété; aujourd'hui c'est à peine si elle rapporte 6 à 7,000 piastres par an. Ce que nous venons de

dire est vrai de toute cette province; on pourrait y établir, à fort peu de frais, ainsi que dans les autres, des puits avec des aqueducs de bambou et des cordes de bejuco tirées par un buffle. Dans la province d'Ilocos, où la population a considérablement augmenté et où il n'y a pas de terres de trop, tous les pueblos se sont déjà procuré de l'eau par ces moyens. Les alcaldes pourraient contribuer, s'ils le voulaient, à ce progrès; malheureusement ils sont occupés de leurs affaires personnelles.

La charrue, aux Philippines, se compose d'un tronc d'arbre recourbé et terminé par une pointe en fer; elle est dirigée par un homme avec la main et traînée par un buffle.

Pour niveler le terrain avant de le labourer, on y fait monter un buffle attelé à un carré de trois palmes, fait de bambou, avec des pointes garnies de clous et un fort poids par-dessus.

Pour défricher un terrain, on y met le feu, afin de brûler les troncs d'arbres et les broussailles; puis, dans la saison des pluies, on y jette des poignées de riz, et, après l'avoir coupé, on nivelle la terre et on la laboure.

Pour battre le riz, on le rassemble dans une espèce d'aire où on le fait fouler par des buffles, afin d'en séparer la paille : cette paille sert de pâture aux buffles et aux bœufs, et aussi de fumier pour les terres.

On se sert d'une voiture sans roues attelée d'un buffle, qui peut contenir deux cabans de palay ou riz brut.

On a aussi des charrettes à roues qui contiennent douze cabans de palay; elles sont attelées de deux buffles et se louent avec le conducteur à raison de 2 réaux de plata par jour. Chaque caban de palay pèse 105 livres de Castille.

Un quiñon de terre est égal à 10,000 brasses carrées et une brasse vaut 3 vares un huitième de Castille; une baleta est égale à 1,000 brasses ou 10 loanes. En calculant la vare de Castille à 84 centimètres, la brasse ferait $2^m,62$ et le quiñon 68,644 mètres carrés.

Pour ensemencer un quiñon de terre, il suffit d'une famille ou de trois bons travailleurs, en leur donnant les instruments nécessaires.

Les champs se cultivent presque toujours par des colons, c'est-à-dire que le propriétaire ou celui qui les tient en ferme d'un couvent, d'une chapellenie, etc., fait un contrat avec un ou plusieurs laboureurs qui se chargent de cultiver le champ avec leurs propres buffles et leur charrue, moyennant la moitié de la récolte qu'ils prélèvent, l'autre moitié étant pour le propriétaire ou le fermier. Il y a certaines cultures dont les frais ne sont point à la charge du colon, mais qui s'exécutent par les journaliers que l'on prend selon le besoin que l'on en a, et alors les frais, tantôt se partagent entre le propriétaire et le colon, tantôt se payent par le propriétaire seul. Ainsi, par exemple, pour le riz, on a coutume de payer aux journaliers 6 piastres et un quart par quiñon aux semailles, et à la moisson 3 piastres 1 réal par 10,000 lazades ou 50 cabans. Ceux qui battent le riz reçoivent, dans la province de Bulacan, la onzième partie du grain pour leur peine. Dans d'autres provinces où l'on n'a pas encore adopté l'usage de la faux, on leur donne le cinquième et même quelquefois le tiers du riz. La moitié de tous ces frais est à la charge du colon, mais il les épargne souvent en exécutant lui-même sa part des travaux, et parfois même il fait la part du propriétaire quand celui-ci consent à les lui

payer. Il s'ensuit que le colon, sans autre capital que la valeur de ses buffles et de sa charrue, peut, quand il le veut, s'approprier les trois cinquièmes du produit de la terre, de sorte qu'il ne dépendrait que de lui de s'enrichir en fort peu de temps. Mais la plupart d'entre eux sont paresseux à l'excès; ils s'inquiètent peu de l'avenir; ils vivent au jour le jour de ce qu'ils gagnent ou de ce qu'ils empruntent, sans jamais songer à rien mettre de côté. En conséquence, à compter du jour où il commence à travailler, le colon se met à emprunter à son propriétaire, tantôt du riz, tantôt de l'argent, en avance de sa moitié de la récolte, et le propriétaire est forcé de le lui donner; sans quoi il le quitterait pour chercher un autre maître, puisque, n'ayant rien, il lui est impossible d'attendre. Mais le propriétaire se couvre de ses avances en prenant un intérêt usuraire à son colon; aussi, quand vient la moisson, au lieu de recevoir la moitié de la récolte, non-seulement il ne lui en revient rien, mais il n'est pas rare qu'il reste encore endetté pour l'année suivante, ce qui est surtout inévitable toutes les fois que la récolte est mauvaise. Il y a néanmoins quelques exceptions à cette règle, mais elles se rencontrent principalement parmi les métis, qui sont plus ambitieux, plus industrieux et plus actifs que les Indiens.

Par les motifs que nous avons fait connaître, la méthode de cultiver les terres par le moyen de colons métayers est la seule qui puisse être employée aux Philippines; car celui qui voudrait faire valoir pour son compte en payant des journaliers ne serait jamais sûr, d'un jour à l'autre, du nombre d'hommes qu'il aurait à son service, et au moment décisif il n'y aurait plus personne; tout le monde serait parti,

soit pour aller à un combat de coqs, soit pour se cacher, afin de forcer le maître à payer davantage.

Au moment des semailles, il est nécessaire de compter avec celui qui doit fournir la nourriture au colon. On calcule que le riz qu'on lui donne de cette manière s'élève à 25 cabans par colon; on en a un et quelquefois deux par quiñon de terre.

Presque toutes les montagnes pourraient se cultiver; elles sont couvertes de forêts touffues et de prairies. La meilleure terre, celle qui est enclose ou que l'on appelle *tubigan*, vaut, dans la province de la Laguna, 250 à 300 piastres le quiñon; à Pangasinan, 220 à 250 piastres; à Ilocos-sud, 300 piastres; à Pasig, près de Manille, 1,000 piastres; le même prix à Malolos de Balacan, et c'est le plus considérable qui ait été payé jusqu'à présent; à Balinag, 500 réaux. Il y a des terres sur divers points, comme, par exemple, à l'extrémité de la Pampanga et à l'entrée de Pangasinan, qui ne produisent qu'une petite fougère menue, appelée *cogon;* pour les défricher, il suffit de les faucher ou de les brûler, en répandant sur le sol les débris qui servent de fumier. Du reste, ces terres incultes diminuent journellement par suite de l'accroissement de la population. Les terres hautes, dites *tomanas*, qui sont les meilleures pour le sucre et l'indigo, coûtent toujours moins que les terres basses, parce que dans celles-ci on sème le riz, qui est la culture favorite des naturels, quoique la plus ingrate quant aux produits.

Le sucre. On sème la canne en en coupant la pointe, lorsqu'elle est déjà mûre et que l'on se dispose à l'envoyer au moulin; et cette pointe, on la met dans une terre préparée d'avance : le colon soigne tous les travaux nécessaires jusqu'à

ce que la canne soit parvenue à maturité; il la coupe et la porte au moulin; c'est alors qu'on lui donne sa moitié de la récolte. Le propriétaire paye les frais de la coupe de la pointe pour semer et ceux du moulin. Ce moulin se compose de deux pierres cylindriques fort minces entre lesquelles se place la canne; une de ces pierres tourne au moyen d'une perche que met en mouvement un buffle, et qui fait aussi des tours en sens contraire à l'autre pierre, à l'aide de quelques dents qui s'engrènent. Nous n'avons pas besoin de décrire le reste du travail, qui est bien connu. Le propriétaire doit avoir un moulin complet, qui vaut, neuf, 200 piastres et plus, et quatorze buffles à 10 piastres chaque; il lui faut aussi un hangar ou magasin pour serrer les formes dans lesquelles on sèche les pains de sucre : un hangar pour 500 pains coûte plus de 100 piastres. Indépendamment des colons, on a besoin, pour l'usage du moulin, d'un contre-maître et de deux ouvriers, que l'on paye à raison de 4 réaux chacun par tâche de neuf pains, plus la nourriture, qui coûte 3 réaux, ce qui fait 1 piastre 7 réaux par neuf pains. Un moulin peut faire cinq cents pains; chaque forme en terre cuite vaut 1 réal. Il faut deux bouviers pour garder les buffles; leurs gages sont d'une piastre par mois, ce qui fait 24 piastres par an. La graisse et le sel qui se consomment forment une légère dépense qui se balance par le produit du sirop que laissent écouler les pains : ce sirop se vend pour donner aux chevaux, car on croit, à Manille, qu'ils ne peuvent pas s'en passer. Les buffles mangent de l'herbe et les feuilles des cannes. Voyons quels sont les frais et le produit de 2 quiñones de terre, qui, dans une récolte ordinaire, fournissent quatre cents pains, car c'est là la quantité que peut élaborer plus ou moins un

moulin aux Philippines en un an. Dans une année abondante, 2 quiñones peuvent produire le double.

Frais.

2 quiñones de terre à Balivag.	800 p.	
Coupe des bouts de canne pour semer, à 5 réaux par balete.	12	4.
Un moulin complet.	200	
Quatorze buffles.	140	
Deux bouviers à 1 piastre par mois. . .	24	
Un hangar pour quatre cents pains. . . .	100	
Ouvriers pour travailler au moulin, à raison de 1 piastre 7 réaux par neuf pains. . .	83	2.13
Deux cents formes qui restent pour le compte du propriétaire. .[1]	25	
Total des frais. . . .	1,384 p.	6.13

Produit.

Valeur de la terre	800 piastres.
— du moulin à 5 pour 100 de perte. .	190
— de quatorze buffles *id*.	133
— du hangar *id*.	95
Vente de deux cents pains à raison de 2 piastres 4 réaux, pour la part du propriétaire	500
Total.	1,718 piastres.

Ce qui laisse un bénéfice net de 333 piastres ou 24 p. 100.

On peut cultiver une terre sans l'acheter, c'est-à-dire en l'affermant à son propriétaire et la cultivant pour son pro-

pre compte. Dans ce même district de Balivag, pour lequel nous venons de faire ce calcul, et où la meilleure terre vaut 500 piastres le quiñon, se trouve la vaste habitation de Buenavista qui appartient au couvent de Saint-Jean-de-Dieu et se compose de plus de 6,000 quiñones de terre, dont les trois quarts sont incultes et restent à défricher. 1 quiñon de la meilleure qualité pour la canne à sucre, de celle qui se vend 400 piastres, se loue 15 piastres, et alors le calcul se présente ainsi :

Frais.

Loyer de 2 quiñones de terre.	30 p.	
Le reste des frais comme ci-dessus. . . .	584	6.13.
Total des frais.	614 p.	6.13.

Produit.

Le même que ci-dessus, moins les 800 piastres de terre, ci. . . . . 918 piastres.

Ce qui offre un bénéfice net de 303 piastres 1.7 ou 49 1/2 pour 100.

On aura remarqué que nous avons diminué annuellement la valeur des buffles et du moulin, dans la supposition qu'il devient nécessaire de les renouveler tous les vingt ans, d'où il résulte que le bénéfice est plus considérable les dernières années que les premières; et, en effet, celui qui achète un moulin, un hangar et des buffles déjà vieux ou d'âge moyen gagnera plus que celui qui les achète jeunes ou neufs. Dans ce cas, nous aurons :

Frais.

Un moulin.	100 p.	
Quatorze buffles.	70	
Un hangar.	50	
Deux bouviers.	24	
Loyer de 2 quiñones.	30	
Coupe des cannes..	12	4
Ouvriers du moulin.	83	2.13
Deux cents formes.	25	
Total des frais.	394 p.	6.13

Produit.

Un moulin.	90 piastres.
Quatorze buffles.	63
Un hangar..	45
Deux cents pains..	500
Total.	698 piastres.

Profit, 303 p. 1.7, ou plus de 76 pour 100 du capital employé.

D'après ce que nous venons de dire, on voit clairement qu'un capital employé en terres prises à bail rapporte plus du double de ce qu'il fait quand la terre appartient à celui qui la cultive, et l'on doit s'étonner qu'il se trouve encore des personnes qui achètent des fermes. Ceci s'explique néanmoins quand on se rappelle que les Indiens calculent peu, qu'ils ne voient que ce qu'ils touchent et disent que, quand on a une terre, on n'a pas de loyer à payer; d'ailleurs, et

ceci est la principale raison, l'Indien est éminemment vicieux; il lui est impossible de conserver pendant quelque temps de l'argent dans les mains sans le jouer ou en faire un mauvais usage. Quant à ce qui regarde la prise à bail, il n'est pas facile d'en obtenir, soit à Buenavista ou autre part, sans payer une sorte de pot-de-vin, qui est censé représenter les frais de premier défrichement; mais on trouve sans peine à louer des terrains vierges, et, dans ce cas, le coût du défrichement, qui est d'environ 100 piastres par quiñon, est balancé pour le preneur par l'avantage qu'il a de ne pas payer de loyer pendant les cinq premières années. Ceci a lieu non-seulement pour les cannes à sucre, mais encore pour toute autre production.

Il faut remarquer que, la première fois que l'on plante des cannes, il faut acheter les pointes, qui, à Balivag, se payent généralement 4 réaux le mille. Dans les terres très-fatiguées, comme, par exemple, à Bulacan, on ne peut pas planter de la canne deux années de suite, de sorte que, pour avoir le produit de deux quiñones, il faut en avoir quatre; sur ceux qui reposent, on peut planter du maïs, de l'indigo, etc.

Dans d'autres provinces, telles que la Laguna, non-seulement on peut planter la canne pendant plusieurs années de suite sur le même terrain, mais il suffit, après avoir coupé la canne mûre, de brûler sur-le-champ ce qui reste, et la racine repousse sans qu'il soit nécessaire de replanter. On peut renouveler cette opération jusqu'à trois ou quatre fois.

Le riz. Le riz est hâtif (*temprano*) ou semé (*sembrado*). Le riz hâtif se sème par poignées dans les terres basses, que les premières pluies arrosent et qui s'inondent sur-le-champ. Ce riz peut se couper au bout de quarante-cinq ou cinquante

jours. Quant à celui que l'on appelle riz semé, il faut, à la saison des pluies, jeter du riz sur un carré de terre en assez grande quantité pour le couvrir entièrement; les plants sortent fort touffus et ne s'élèvent pas plus haut qu'une palme : c'est là un semis. Aussitôt que les pluies ont commencé, on retire les plants, que l'on transporte sur un grand terrain. Dans le district de Balivag, province de Bulacan, on emploie, pour semer, 5 cabans de riz, et le métayer sème et continue tout le travail, fournissant les buffles et la charrue. Pour ensemencer un quiñon, il faut payer aux journaliers 6 piastres 2 réaux; puis, à la coupe, 3 piastres 1 réal par 10,000 lazades ou 50 cabans; et, quand on bat le riz, le dixième est pour les batteurs. Dans ce district, un quiñon de terre donne une récolte régulière de 250 cabans; là-dessus, le propriétaire retire 5 cabans pour semence; le reste se partage par moitié entre le propriétaire et le métayer; le résultat est comme suit :

Frais de l'ensemencement.	6 p.	2
Id. de la moisson.	15	5
Total.	21 p.	7
Dont la moitié reste pour le compte du propriétaire, ci.	10 p. 7.10	

250 cabans, après déduction de 5 pour les semences et de 23 pour les batteurs, laissent net 222, qui, en 1841, se sont vendus, à l'époque de la récolte, 4 réaux, ce qui fait 111 piastres, dont il y a pour le propriétaire la moitié ou 55 piastres 4 réaux. Voici donc le calcul de la spéculation.

Dépenses.

Un quiñon de terre.	500 p.	
Un hangar.	10	
Frais à la charge du propriétaire.	10	7.10
Total.	520 p.	7.10

Produit.

Valeur de la terre.	500 p.	
Id. du hangar..	9	4
Produit de la vente.	55	4
Total.	565 piast.	

Ce qui présente un profit de 44 piastres 0.10 ou 8 3/4 pour 100, et, comme on peut faire deux récoltes par an, le produit de l'année entière est de 17 1/2 pour 100.

L'indigo. Pour planter l'indigo on distribue la graine, et les fermiers sèment et aident à tout ce qui est nécessaire, excepté à jeter l'indigo dans les cuves et à le fabriquer. Les cuves sont en bois et appartiennent au propriétaire. Chaque laboratoire, composé de trois cuves qui peuvent contenir 3 quintaux, occupe deux journaliers pour remuer et un contre-maître. Les journaliers se payent à raison de 3 piastres par mois et le contre-maître 6 piastres, ce qui fait ensemble 12 piastres. Leur nourriture revient à 1 réal par jour pour les trois. La chaux pour le mélange vaut à peu près 10 réaux le quintal. Une cuve peut fournir 3 quintaux par mois; les frais des 3 quintaux sont donc de 22 1/2 piastres, ce qui fait

7 1/2 piastres par quintal. La graine nécessaire pour obtenir 1 quintal est évaluée à 2 gantas et vaut 4 réaux, ce qui, ajouté aux 7 1/2 piastres, fait 8 piastres. En l'an 1840, on a vendu, à l'époque de la récolte, l'indigo de Bulacan de première qualité à 72 piastres le quintal. Un quiñon fournit, année commune, 3 quintaux; pour chaque quintal, le propriétaire doit avoir une cuve qui coûte 7 piastres.

3 quintaux vendus à raison de 72 piastres font.	216 piast.
Frais pour les trois quintaux.	24
Total.	192 piast.
Dont la moitié pour le propriétaire fait. . .	96 piast.

Dépenses.

Un quiñon de terre.	400 piast.
Trois cuves à 7 piastres.	21
Frais de fabrication.	24
Total.	445 piast.

Produit.

La moitié de la vente de 3 quintaux à 72 piastres.	108 piast.
3 cuves.	20
Valeur de la terre.	400
Total.	528

ce qui fait 83 piastres ou 18 1/2 pour 100 de bénéfice.

Ce calcul a été fait pour la province de Bulacan, où l'on ne fait qu'une seule récolte d'indigo et où l'on a coutume de semer, dans la même terre, du riz, pendant la saison des pluies.

Dans la province d'Ilocos-sud, on récolte, sur un *hoyon*, mesure de terre qui peut produire 5 cabans de riz, plus de 30 charretées de feuilles d'indigo. Comme sur ce terrain le riz ne donne que 40 pour 100, année commune, 200 cabans exigeront 40 hoyons, formant à peu près 1 quiñon qui pourra fournir 1,200 charretées de feuilles d'indigo. De 60 charretées on tire 1 quintal de matière colorante, de sorte qu'un quiñon de terre produit plus de 20 quintaux de matière. Un hoyon de la meilleure terre vaut 10 piastres, ce qui fait 400 piastres pour le quiñon de 10,000 brasses carrées; par conséquent, le capital employé pour produire de l'indigo, dans la province d'Ilocos, donne beaucoup plus de profit que dans celle de Bulacan; et il ne faut pas oublier que l'on ne fait dans celle-ci qu'une récolte, semant tout de suite, tandis que dans l'Ilocos on fait trois récoltes par an. Il y a des terres, à Saint-Vincent et à Sainte-Catherine, qui valent jusqu'à 600 piastres, tandis qu'à Sinait, et à quelques lieues plus haut, on peut acheter de la terre bonne pour la culture de l'indigo, à raison de 200 et même de 100 piastres. A Ilocos, il est d'usage que le propriétaire fournisse la chaux et les cuves pour la fabrication de l'indigo; la semaille, la récolte, la culture et la fabrication se font pour le compte du fermier, qui reçoit pour sa part les 3/5 de l'indigo net qu'il a produit. Voici le calcul de la spéculation :

Dépenses.

Terrain.	200 piast.
Chaux à 3 p. le quintal.	60
Deux assortiments de cuves.	40
Total.	300 piast.

Produits.

Terrain.	200 piast.
Cuves.	30
Les 2/5 de 20 quint. d'indigo à 50 piastres le quintal.	400
Total. . . .	638 piast.

Ce qui laisse un bénéfice net de 338 piast. ou plus de 100 pour 100.

A Pangasinan, ainsi qu'au nord de la Pampanga, il y a des lieues entières de terres bonnes pour l'indigo, tant vierges que défrichées ou qui peuvent être regardées comme telles, puisqu'il n'y a qu'à faucher ou brûler la fougère appelée *cogon*, qui tient lieu de fumier.

L'*ajonjoli*. Avec 2 gantas d'ajonjoli on peut ensemencer une balete, qui produit plus de 4 cabans, lesquels, en 1841, se vendaient 2 piastres le caban; cela fait donc 40 cabans par quiñon, et 80 pour deux récoltes par an. La moitié est pour le propriétaire, ce qui fait :

Dépenses.

Semences.	2 piast.
Hangar.	5
Terrain.	400
Total.	407 piast.

Produit.

40 cabans à 2 piastres.	80 p.	»
Hangar.	4	4
Terrain.	400	»
Total.	484 p.	4

Bénéfice net, 77 p. 4 ou environ 19 pour 100.

La machine dont on se sert pour faire l'huile d'ajonjoli est un tronc d'arbre posé sur deux rouleaux de pierre. Au centre et dans la longueur, on a pratiqué une ouverture avec un ciseau ; on met la graine dans une enveloppe de linge et on la pose sur l'ouverture, puis on presse l'enveloppe avec des coins pour en diminuer le volume, et l'on en exprime ainsi l'huile qui va tomber goutte à goutte dans une cuvette placée au-dessous. Les coins s'enfoncent au moyen d'un poids suspendu qu'on laisse retomber sur eux.

Cette opération est fatigante et occupe quatre à cinq personnes. En travaillant avec ardeur, elles peuvent presser 1 caban de grains par jour et en retirer 6 gantas d'huile. Cependant, en général, elles ne font que la moitié de cette

tâche, puisque, disent ces ouvriers, il faut bien qu'ils aient le temps de se reposer et de se promener. 1 caban de grains vaut, année ordinaire, 2 piastres, et l'huile se vend au moins 4 réaux le ganta, ce qui fait 3 piastres les 6 gantas que fournit le caban de grains. Le résidu ou marc se vend pour fumer les terres, et son produit couvre les frais de la fabrication.

Le *cocotier*. Ce palmier se plante en rangs croisés et à la distance de 7 vares, plus ou moins, l'un de l'autre. Dans l'espace qu'ils laissent entre eux, on peut récolter de l'indigo, du riz, du maïs, etc., à peu près de même que dans une terre nette. Sur 1 balita on peut placer 160 pieds de cocotiers, chacun desquels produit, par an, plus de 40 noix, ce qui fait 6,400 cocos, valant 3 réaux le 100, ci 24 piast. Quand on achète un terrain avec des cocotiers déjà grands, on compte 1 piastre par arbre et 4 réaux près des montagnes. Le capital employé étant donc de 160 piastres et le produit 24 piast., le bénéfice se trouve être de 15 pour 100, à quoi il faut ajouter 30 à 40 pour 100 que l'on peut gagner sur le terrain par l'indigo ou le maïs. Toutefois il est rare que les Indiens sèment autre chose dans leurs plantations de cocotiers, tant parce que le terrain ne manque pas que parce qu'ils ne possèdent pas de capitaux suffisants.

Pour faire de l'huile de coco, on enlève l'écale de la noix, on la brise et l'on en retire ensuite la chair au moyen d'un instrument bien imaginé qui tourne tout autour et l'enlève promptement : un homme vide 300 cocos dans un jour. La chair ainsi retirée se place sur une table un peu concave, et l'on fait passer sur elle un cylindre fort lourd qui la réduit en une pâte; cette pâte se met dans un sac de jonc natté, et

puis, dans une presse composée de deux ais et d'une vis, on exprime tout ce que l'on peut tirer de la pâte. On la retire après cela de la presse, on l'expose au soleil et, au bout de deux jours, on l'y remet. 500 noix de coco donnent une cruche de 16 gantas et 1 ganta en sus d'huile, que l'on fait bouillir dans un chaudron de fer. L'écorce extérieure de la noix sert de combustible. Les gages du *rayador* (l'homme qui enlève la chair) sont de 4 réaux par 1,000 cocos, ceux du pressier de 3 réaux, et ceux de l'homme qui les fait bouillir, 6 réaux. Avec cinq presses et un cylindre pour faire la pâte, on peut obtenir 3 tinajas par jour, mais il faut avoir pour cela trois rayadors et autant de pressiers.

Calculons les dépenses d'un mois.

45,000 noix de coco à 3 réaux le 100 font. .	168 p.	6
Pressiers à 3 réaux le 1,000.	16	7
Rayadors à 4 réaux le 1,000.	22	4
Ouvriers pour la chaudière à 6 r. le 1,000. .	33	6
Nourriture de sept personnes.	9	3
90 cruches à 3 réaux.	33	6
Hangar.	25	»
Six presses à 3 piastres.	18	»
Chaudière et autres ustensiles.	10	»
Total.	338 p.	»

Produit.

Six presses après déduction de 5 p. 100 de perte	16 p.	»
Hangar après déduction de 5 p. 100 de perte.	25	»
Chaudière et autres ustensiles après déduction de 5 pour 100 de perte	9	»
Pâte ou résidu sec qui sert à nourrir les cochons et qui se vend à 2 réaux le caban	22	4
Cruches vides qui se vendent à 3 r. pièce.	33	6
90 cruches d'huile qui se vendent à raison de 22 réaux	247	4
5 cruches 1/2 valeur de la ganta de surcroît, sur chaque 500 noix, à 22 réaux	15	1
Total	366 p.	7

Ce qui fait 28 p. 7 de profit, ou plus de 8 pour 100 en un mois.

Nous avons rapporté, dans un autre endroit, la manière dont se fait le vin de coco appelé *tuba*. Voici le calcul de ce que rapporte cette industrie.

Dépenses.

320 cocotiers à 1 piastre	320 p.	»
Hangar	50	»
5 cruches ou barils	37	4
Alambics de bois	10	»
Dépenses des ouvriers à 5 réaux par jour pendant trois cents jours	187	4
Total	605 p.	»

Produit.

Cocotiers.	320 piast.
Hangar.	45
Cruches.	30
Alambics.	9
300 cruches de vin à 2 piastres.	600
Total.	1004 piast.

Bénéfice, 405 piastres ou plus de 66 pour 100. Cependant, en général, les producteurs, pour ne pas porter leurs vins au débit public, où ils sont souvent obligés d'attendre longtemps la livraison, les vendent à des marchands qui l'y portent pour leur compte; ou bien encore ils se font avancer de l'argent par des spéculateurs, à condition qu'ils leur livreront le vin à bas prix.

Le *maïs*. Cette céréale se sème au mois de mai et se récolte au bout de neuf semaines. En octobre, on sème pour la seconde fois, et cette récolte se fait comme la première; on emploie 1 1/2 ganta de grains par *balita* qui rend 10,000 épis, lesquels se vendent, à l'époque de la récolte, pour 7 p. 4 r. La moitié de la récolte est pour le fermier qui fait tous les frais. Voici donc comment le calcul se présente :

Dépenses.

1 quiñon de terre.	400 p.	»
30 gantas de grains pour semer deux fois. . .	»	6
Hangar.	10	»
Total.	410 p.	6

Produit.

La terre.	400 p. »
Hangar.	9 4
Vente de 100,000 épis formant la moitié du produit total des deux récoltes à 7 p. 4 r. les 10,000.	75 »
Total.	484 p. 4

Bénéfice, 74 piastres ou plus de 15 pour 100.

Les *mongos*. On sème deux chupas ou 1/4 de ganta par balita, qui produisent 1 1/2 caban. Le produit se partage par moitié sans autres frais de la part du propriétaire.

Dépenses.

40 chupas de graines pour semer deux fois.	3 piastres.
Hangar.	5
Terre.	400
Total.	408 piastres.

Produit.

Terre.	400 p.
Hangar.	4 6
15 cabans pour le propriétaire, à 1 p. 4 r. 10.	23 3.10
Total.	428 p. 1.10

Bénéfice, 20 p. 1 r. 10, ou environ 5 pour 100.

Nous n'entrerons en aucun détail sur le *café* ou le *cacao*, dont les produits sont, pour le moment, d'une faible importance aux Philippines, quoiqu'ils pussent le devenir bien davantage, ainsi que nous avons eu occasion de le faire remarquer autre part. Quant au *coton*, il se cultive dans les deux Ilocos et plus particulièrement dans l'Ilocos-nord. Malgré les bas prix où le coton reste depuis quelque temps, sa culture, d'ailleurs peu étendue, présente un bénéfice de 80 pour 100.

L'*abaca* est un produit bien plus important. Les lecteurs ont vu plus haut la description de la plante; nous ne nous occupons ici que de sa culture : c'est dans la province d'Albay qu'elle a pris surtout une grande extension. La mesure agraire en usage dans cette province est le *pisoson*, nom qui vient de ce que cette mesure se loue pour 1 piastre (*peso*) : il doit avoir 100 brasses de long sur 50 de large ou 262 mètres sur 131; mais il règne, à cet égard, beaucoup d'irrégularité, parce que, généralement, l'étendue du terrain se mesure à vue d'œil. 1 pisoson de terre peut contenir 1,000 pieds d'arbres, et, comme cet arbre se plante en général dans des forêts nouvellement abattues, que la loi regarde comme terrains en friche, il n'y a d'autres frais à faire que ceux du défrichement : le prix d'achat du pisoson n'est que de 4 à 5 piastres. Cette opération se fait à forfait ou à la journée, et ce dernier mode est beaucoup plus cher que l'autre : dans le premier cas, on paye, selon la localité, 1 ou 2 piastres pour le défrichement d'un pisoson, en mettant le feu aux arbres abattus et secs; on n'achète pas le semis. Le propriétaire paye 5 réaux pour la plantation de 100 pieds d'arbres, et l'acheteur est tenu de les nettoyer jusqu'à ce qu'ils soient

grands, c'est-à-dire pendant un an, le propriétaire se chargeant de payer le tributo de l'ouvrier, de le nourrir et de le vêtir. Quant au partage des produits, on en donne la moitié au cultivateur, plus la nourriture, ou les deux tiers sans la nourriture; mais le propriétaire a coutume de racheter au cultivateur sa part, un peu au-dessous du prix du marché. 50 pieds d'arbres peuvent fournir 1 arrobe d'abaca net; et deux hommes, l'un pour séparer l'écorce de l'arbre et l'autre pour la passer par le couteau, peuvent donner 1 arrobe par jour : en attendant, comme ces hommes sont, en outre, tenus de nettoyer le semis, ils ne font ordinairement que 2 arrobes par semaine, plus ou moins, selon que la plantation est plus ou moins proprement tenue.

Indépendamment des cultures dont nous avons parlé, on a essayé, aux Philippines, celle de la soie et celle du poivre; mais ni l'une ni l'autre n'y a réussi, non que le terrain ou le climat n'y soient pas favorables, mais parce qu'elles exigent des capitaux plus considérables que ceux dont les propriétaires peuvent disposer.

Nous avons parlé ailleurs en détail du tabac; il nous reste, avant de terminer ce chapitre, de dire un mot sur la quantité de terres aujourd'hui en culture. On conçoit qu'il n'est guère possible de fixer cette quantité avec exactitude; mais, d'après les renseignements que nous avons pris, nous croyons ne pas être fort éloigné de la vérité en admettant environ 400,000 quiñones pour les terres cultivées par les sujets du gouvernement espagnol et 60,000 par les peuplades indépendantes, faisant en tout 460,000 quiñones ou 3,158,000 hectares. La surface de cet archipel est estimée à 4,445,000 quiñones; en déduisant 445,000 quiñones pour

les rivières, les lacs et les terrains stériles, plus 500,000 pour ceux qui sont déjà en culture, il résultera 3,500,000 quiñones ou plus de 24 millions d'hectares de terre en friche et capables d'être avantageusement cultivés.

CHAPITRE XXVII.

INDUSTRIE.

Talent des Indiens pour l'imitation. — Préparation du cuivre. — Tissage. — Vernissage du cuivre. — Broderie. — Carrosserie. — Bijouterie et orfévrerie. — Grossièreté des outils avec lesquels ils exécutent les plus beaux ouvrages. — Meubles. — Chapeaux de bambou. — Sculpture. — Poterie. — Pâtisserie. — Architecture navale. — Industrie des Chinois. — Société royale d'économie politique. — Fureur d'innovation dans la métropole et résistance dans la colonie.

Dans les chapitres que nous avons consacrés à la description particulière des provinces, nous avons déjà donné beaucoup de détails sur l'industrie des Indiens; nous allons maintenant compléter ce qui reste à dire sur ce sujet.

Nous commencerons par remarquer que ce qui nuit beaucoup aux progrès de l'industrie, c'est le manque d'ouvriers; ainsi un industriel a établi un moulin à sucre qui lui a coûté plus de 12,000 piastres, sans en avoir pu tirer aucun bénéfice : il en a été de même pour une machine à moudre le chocolat. En général, tous les travaux se font à la main, et les Indiens, tout intelligents qu'ils sont, n'ont aucune idée des merveilles de la mécanique : toutefois l'usage des machines n'est pas absolument inconnu. M. Rojas a établi,

dans son habitation de Calanan, une filature mise en mouvement par une chute d'eau et qui donne, par semaine, 15 quintaux de fil. Il y a aussi près de Manille une machine hydraulique pour scier des planches.

C'est surtout par le talent de l'imitation que ces peuples se distinguent, ce qui n'exclut pas, jusqu'à un certain point, le génie et l'invention ; car, pour bien imiter une chose que l'on n'a souvent fait qu'entrevoir une seule fois, on doit savoir créer, si ce n'est la chose même, du moins les moyens qu'il faut employer pour l'exécuter : or il suffit qu'on dise aux Indiens de faire telle ou telle chose, ils imaginent sur-le-champ la manière de s'y prendre.

Les Indiens possèdent le talent de préparer en peu de jours le cuir de buffle et celui de vache ; ils tissent parfaitement le coton, la soie, les filaments du bananier et ceux, bien plus délicats, de la feuille de l'ananas : ils n'ont pourtant que de mauvais métiers en bambous qu'ils construisent eux-mêmes. Il est inutile que nous revenions sur ce que nous avons déjà dit de la finesse et de la beauté de l'étoffe appelée *piña*. Pour travailler à la qualité la plus fine, ils sont obligés de se placer sous un moustiquaire ; car les filaments qui la composent se cassent à la seule agitation que cause dans l'air la marche d'une personne. C'est dans les provinces d'Ilocos et des Camarines que se fabrique la piña; les plus beaux sinamays viennent des Camarines; les étoffes de soie appelées *tapis* se font à Tondo et à Bulacan. L'Ilocos et le Pangasinan fournissent des toiles de coton, des toiles à voiles, des serviettes, des nappes et des couvertures ouvrées. Les *patadions*, espèce de tapis cousus à leurs extrémités et dont les couleurs sont inaltérables, sortent des fa-

briques de l'île de Cébu ; ils doivent la perfection qu'ils ont atteinte en partie au père Julian Vermejo. Partout on trouve les religieux à la tête de tous les progrès.

L'art de vernir les cuirs, qu'en Espagne même on connaissait peu il y a quelques années, est poussé très-loin chez ces populations; les Indiens y sont parvenus par une suite de tâtonnements et en imitant les modèles qui leur venaient d'Europe.

Ce serait en vain que nous essayerions de louer, autant qu'ils le méritent, le prodigieux talent et la patience à toute épreuve que déploient les brodeurs des deux sexes du village de Malate, près de Manille. Ils enlèvent fil à fil les filaments de l'étoffe de piña pour ménager les jours, en laissant subsister la partie qui doit supporter la broderie appelée *calado*. Nous allons citer un ouvrage de ce genre qui nous fut présenté pendant notre séjour à Manille et qui nous causa un étonnement inexprimable. C'était un mouchoir de piña au centre duquel on avait brodé le portrait de Rossini; sur les côtés, les titres de tous ses ouvrages, et, aux quatre coins, des trophées d'instruments de musique. L'artiste indien des mains de qui sortait ce bel ouvrage nous dit qu'il le destinait à un de ses amis qu'il appelait le Rossini de l'Italie océanienne ; car les Indiens des Philippines disent que leur archipel est l'Italie de l'Océanie sous le rapport de la musique.

La carrosserie, qu'ils possèdent depuis fort longtemps, a fait depuis peu des progrès incroyables. Ils construisent des voitures presque aussi belles que celles d'Europe, et il y a des personnes qui préfèrent même les birloches élégantes

des carrossiers de Manille aux voitures anglaises, dont la suspension est moins douce.

La bijouterie, la joaillerie et l'orfévrerie sont répandues dans toutes les provinces. On imite, à Manille, la bijouterie d'Europe, et il faut les comparer de près pour reconnaître la différence, qui est, en général, en faveur de la dernière, quoique les chaînes d'or appelées *canetillas* soient d'un fini si parfait, qu'il serait difficile d'en faire de pareilles en Europe. On imite aussi, à Manille, avec une exactitude qui étonne, les admirables filigranes de la Chine.

Parmi les produits industriels de la colonie, les nattes tiennent une des premières places par leur quantité, leur variété et leur beauté; elles servent à une foule d'usages différents : on en couvre les planchers, on en fait presque toutes les voiles des petites embarcations, on en fabrique des chapeaux, des étuis à cigares. La patience que ces travaux exigent est incroyable.

Ce qu'il y a de plus surprenant après ce que nous venons de dire, c'est la grossièreté des outils avec lesquels ils exécutent des ouvrages si délicats. On les voit le plus souvent se servir simplement de couteaux, de canifs et même de leur *boloc*, auxquels ils ajoutent quelques morceaux de fer ou de bois taillés selon l'usage qu'ils doivent en faire. Les menuisiers de Paite et de Paquil, ces deux jolis petits villages des bords du lac de Bay, où se fabriquent presque toutes les chaises et tous les canapés dont on se sert à Manille, ne connaissent d'autres outils que des scies, des couteaux et des marteaux, ce qui n'empêche pas que leurs meubles ne soient assez délicatement faits; ils en confectionnent aussi d'une

dimension énorme. Nous avons vu, dans un grand nombre de maisons, à Manille, des tables de 20 pieds de long sur 6 de large, faites d'une seule pièce et tirées de la racine de certains arbres.

C'est aussi avec leur boloc et quelques petites lames de fer qu'ils travaillent le nito, le bambou et le rotin, avec lesquels se font les beaux chapeaux et les jolies *petaquillas* (étuis à cigares) de Balinat. Ces deux objets forment la matière d'une industrie assez étendue.

Ils sculptent des saints en bois et en ivoire avec une délicatesse qui les ferait rechercher même en Europe, et nous avons vu des crucifix en ivoire d'une seule pièce, où l'art approchait de la perfection.

Nous avons déjà parlé des belles poteries, dites *gargoulettes,* de l'île de Cébu.

Les Indiens des Philippines ont un talent particulier pour la partie de la cuisine qui regarde l'office; ils font d'excellentes confitures, de la pâtisserie d'une grande délicatesse. Le pain de Caña de Cavite, les *bañuelos*, *les ojaldas* de Cébu, les *broas* de la Pampanga seraient dignes de figurer sur les meilleures tables de Paris.

L'architecture navale est, dans beaucoup de provinces, exclusivement confiée aux Indiens; le succès qu'ils y ont obtenu prouve qu'ils sont capables de s'élever à l'étude des sciences abstraites, et que les combinaisons mathématiques ne sont pas au-dessus de leur portée. On construit depuis longtemps de bons, beaux et grands navires à Pangasinan, à Cavite, à Surigao et ailleurs. *La Victoria,* de 600 tonneaux, fait depuis vingt ans le voyage d'Espagne; on l'a surnommée la belle Pangasinana : elle est construite en

molave et elle est, sans contredit, le meilleur navire du port de Manille. *La Bella Vascongada* vient encore de sortir des chantiers de Pangasinan. C'est aussi là qu'avait été construit le *Bilbaïno* qui a été brûlé dans le port de Taypa, en Chine, sous prétexte que, dans sa cargaison, il y avait de l'opium. Le *San Fernando*, frégate de 44 canons, actuellement en Espagne, a été construit à Cavite. Plusieurs beaux bricks ont déjà été fournis par les nouveaux chantiers de Surigao, dans l'île de Mindanao.

Pour donner une idée de ce que peut coûter, aux Philippines, la construction d'un navire, nous présentons le calcul suivant du prix de revient d'un bâtiment de 100 pieds de quille.

Le corps et la mâture.	17,000 piastres.
Les ancres et les chaînes. . . .	3,000
Les agrès et la voilure.	8,000
La doublure de cuivre.	5,000
La tonnellerie.	1,000
	34,000 piastres.

La frégate *la Bella Vascongada*, de 760 tonneaux, a coûté 54,555 piastres.

En parlant de l'état de l'industrie aux îles Philippines, nous ne devons pas oublier les Chinois, qui, eux aussi, contribuent à ses progrès. Ils s'occupent de la culture des jardins potagers; ils clarifient les sucres, travaillent dans les usines, fabriquent du savon, purifient la cire et l'huile, et se livrent également au commerce en gros et en détail; ils sont surtout *pansitiers*, gargotiers, colporteurs, cuisiniers, marchands de rafraîchissements ambulants et parfois domestiques. Ils sont perpétuellement en querelle avec les Indiens,

qui les accablent d'injures et souvent même les frappent. Le gouvernement n'est pas très-fâché, au fond, de la rivalité qui règne entre eux, ce qui maintient la tranquillité générale dans le pays.

Il existait depuis fort longtemps, à Manille, une Société royale d'économie politique. Tour à tour supprimée et rétablie, elle se reconstitua définitivement le 13 décembre 1830. Elle se compose d'un nombre déterminé de membres effectifs, plus des correspondants et des agrégés. Le gouverneur de la colonie en est le président et le directeur. Il y a, en outre, un vice-directeur, un censeur, un trésorier, un secrétaire et quatre conseillers, chacun à la tête d'une des quatre divisions d'histoire naturelle, d'agriculture, d'arts et de sciences. Ces conseillers sont consultés quand il se présente une question délicate à résoudre sur l'une de ces branches. Des prix ont été proposés par cette Société pour la culture du café, du cacao, de l'abaca (*phormium tenax*), et leur valeur, qui était de 40,000 francs, était assez considérable pour que, dans une nation plus laborieuse, elles eussent été déjà toutes réparties. La Société oppose la plus grande ténacité à ne recevoir aucun étranger dans son sein. Nous avons fait des démarches pour y être admis, parce qu'on nous l'avait proposé; mais, en définitive, nous avons été refusé, par le seul motif que nous étions étranger.

Du reste, à Manille comme partout ailleurs, la résistance est organisée contre le progrès. Le gouvernement espagnol, qui ignore la véritable position de la colonie, pousse quelquefois trop loin ses exigences en fait d'innovations, et alors le gouvernement local, le tribunal, les conseillers tempèrent cette ardeur et ne veulent pas avancer trop vite,

pour ne pas tout perdre en un jour : aussi, parmi les reproches qu'on leur a adressés, il y en a beaucoup qui tombent à faux. Ils obéissent, disent-ils, aux ordres de la métropole, mais ils ne les exécutent pas complétement (*se obedecen, pero no se cumplen*). C'est grâce à des précautions si sages que l'on n'avait, jusqu'à ce jour, que très-rarement entendu parler d'insurrections dans les provinces ; mais, depuis quelque temps, on s'aperçoit que des agitateurs ont passé par là, et que des hommes accoutumés à proclamer, au sein de populations tranquilles, une liberté mensongère, dans le seul but de les soumettre plus tard au joug de leurs prétendus protecteurs, sont à la tête de cette vaste spéculation, dont eux seuls devront, en définitive, profiter.

CHAPITRE XXVIII.

COMMERCE.

État du commerce des Philippines, lors du premier etablissement des Espagnols. — La compagnie des Philippines; — son organisation; — elle est mal accueillie dans l'archipel; — expiration de son privilége. — Importations et exportations en 1810. — Poids et mesures. — Monnaies. — Règlements du port de Manille. — Tarif des droits de douane de 1837.

A peine les Espagnols se furent-ils établis aux Philippines, que le commerce entre la nouvelle colonie et l'Amérique commença à se développer. Il consista principalement en produits et manufactures des Indes et de la Chine, et ne tarda pas à s'élever à un degré de prospérité que l'on n'avait pas même osé espérer. En attendant, les marchands de Cadix et de Séville voyaient diminuer leurs profits à mesure que les marchés de la Nouvelle-Espagne se remplissaient des objets que leur envoyaient les Philippines; de là une lutte acharnée entre les spéculateurs d'Espagne et ceux de la Colonie. Pour favoriser les premiers, la métropole crut

devoir mettre de nombreuses entraves aux entreprises des autres. En 1765, la frégate *Buen Consejo* fut envoyée d'Europe pour essayer d'établir, s'il était possible, des relations directes entre Manille et l'Espagne; jusqu'alors les navires venant d'Europe s'étaient montrés fort rarement dans les ports de cet archipel, et même jusqu'en 1780 le seul objet à peu près d'exportation de la colonie était le sucre, encore la quantité ne s'en élevait-elle qu'à 30,000 picols. Les relations avec la Chine et les Indes orientales étaient plus fréquentes.

En 1784, la compagnie des Caraques vit expirer son privilége; éprouvant quelque embarras à trouver un emploi avantageux pour ses grands capitaux, elle sollicita et obtint un privilége exclusif pour le commerce de notre archipel avec l'Espagne, et prit dès lors le nom de compagnie des Philippines. Les principes qui présidèrent à la fondation de cette compagnie n'étaient certes pas défavorables à la colonie, à une époque surtout où le système du commerce libre était encore inconnu à l'économie politique. Quatre pour 100 du bénéfice devaient être employés à l'encouragement de l'agriculture et de l'industrie du pays. La compagnie était obligée d'acheter à Manille toutes les marchandises de la Chine ou de l'Inde, soit des habitants, soit des spéculateurs venus de ces pays; la compagnie ne devait en rien s'ingérer dans le commerce de Manille avec Acapulco; son privilége se bornait à servir d'intermédiaire entre la colonie et la métropole; et, en outre, la cinquième partie de chaque bâtiment était réservée aux marchands philippiens qui voudraient envoyer en Espagne, pour leur propre compte, les produits du pays, en en payant le fret à la compagnie.

Enfin 3,000 actions de 250 piastres chacune étaient mises à la disposition des habitants de Manille qui voudraient prendre un intérêt aux affaires de la compagnie.

Il semblait que cette dernière condition dût suffire pour que son établissement ne fût pas vu de mauvais œil à la colonie; malgré cela, il s'éleva contre elle la plus vive opposition, et, quand ses agents arrivèrent à Manille, il leur fut impossible de placer une seule action. Le désavantage qui en résulta pour la compagnie ne se borna pas à la privation du capital de ces 3,000 actions; elle éprouva encore de grands embarras par son peu de connaissance du pays et de ses ressources, ayant compté, pour y suppléer, sur les secours qu'elle recevrait des habitants intéressés à sa prospérité. Les Manilais, qui, jusqu'à ce moment, ne connaissaient d'autre commerce de long cours que celui des galions d'Acapulco, accueillaient avec méfiance tout ce qui ressemblait à une innovation; ils auraient dû cependant réfléchir en voyant à quel point le commerce avec l'Amérique diminuait de jour en jour. Les galions, à leur arrivée au Mexique, ne trouvaient plus à se défaire des marchandises qu'ils y portaient. La compagnie des Philippines s'efforça de venir au secours des Manilais, qui la détestaient; malheureusement, elle conçut la fausse idée de cultiver, dans l'archipel même, des productions dont il lui fallait, pour ses opérations, de grands approvisionnements, telles que la soie, l'indigo, la cannelle, le coton, le poivre; elle établit des comptoirs, elle acheta des terres, elle distribua des graines, des instruments et donna des primes; elle fit des avances de fonds et engagea certains pueblos à prendre l'engagement de livrer, à des époques convenues, certaines quantités de ces produits à des prix très-élevés;

ainsi, par exemple, elle offrit de payer le poivre 13 1/2 piastres le picol de 137 livres, tandis qu'à Sumatra on pouvait l'acheter pour 3 ou 4 piastres. L'illusion fut poussée si loin à cet égard, qu'en 1789 l'agent de la compagnie à Manille écrivit à la direction générale, à Madrid, qu'il espérait, au bout de trois ans, pouvoir expédier 9,600 picols, et que, plus tard, il fournirait seul aux besoins de l'Espagne et d'une grande partie de l'Europe. Le fait est qu'il ne put jamais se procurer plus de 64,000 livres de poivre par an, sur lesquelles encore la compagnie éprouva des pertes considérables.

Cette même année, 1789, le port de Manille fut ouvert aux bâtiments étrangers pour y porter des marchandises de la Chine et des Indes, et, en 1809, une maison anglaise obtint la permission de s'établir dans cette ville. En 1814 cette permission fut étendue à tous les étrangers, et a continué jusqu'à présent avec plus ou moins de restrictions. Le dernier galion partit pour Acapulco en 1811, et revint en 1815. Plus tard, des licences furent accordées pour ce commerce à des particuliers, jusqu'à ce que, par suite de la révolution, les ports de l'Amérique se fermèrent complétement au pavillon espagnol. Les relations entre les deux pays commencent maintenant à se renouer, mais cela n'a lieu qu'avec beaucoup de lenteur.

Le privilége de la compagnie des Philippines expira en 1834 et ne fut pas renouvelé. Cet événement fut des plus favorables au commerce de Manille; depuis lors, tout le commerce étranger, ainsi que le cabotage avec les îles voisines, prit une extension immense et tout à fait inattendue, au point que la capitale des îles Philippines devint un des

plus riches entrepôts du commerce de l'Indo-Chine, et que des navires de toutes les nations vinrent fréquenter son port.

Afin de faire bien juger du changement qui s'est opéré, nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt de faire connaître ce qu'était le commerce de Manille en l'an 1810; en voici l'état.

Importations.

Marchandises du Bengale.	650,000 piast.
Marchandises de la côte de Coromandel.	500,000
Marchandises et argent d'Europe, des États-Unis, de Maurice, d'Iolo, etc. . .	175,000
Marchandises de Canton, Macao, Lanquin et Emuy.	1,150,000
Argent et or monnayés de la Nouvelle-Espagne.	2,100,000
Cochenille, cuivre, cacao, etc., de la Nouvelle-Espagne.	124,000
Argent et or monnayés du Pérou. . .	550,000
Cuivre, cacao, eau-de-vie, etc., du Pérou.	80,000
Total.	5,329,000 piast.

La consommation de toutes sortes de marchandises étrangères dans l'intérieur du pays s'élevait à 900,000 piastres.

Exportations.

Au Bengale et à Madras, argent monnayé.	1,100,000 piast.
Au Bengale et à Madras, cuivre et autres marchandises.	90,000
A la Chine, argent monnayé..	1,550,000
A la Chine, en nids de salanganes, balate, nacre, écaille de tortue, cuirs, tapa, salaisons, coton, riz, sucre, ébène, sibucao, etc.	175,000
A l'Europe et aux États-Unis, indigo, sucre, poivre, etc.	250,000
A Acapulco, marchandises de l'Inde et de la Chine.	1,100,000
A Lima, marchandises de l'Inde et de la Chine et productions du pays.	530,000
Total.	4,795,000

On voit par là qu'à cette époque le commerce des Philippines se réduisait presque entièrement à recevoir du numéraire de la Nouvelle-Espagne, pour remettre en échange des marchandises de la Chine et de l'Inde; que l'importation de marchandises étrangères pour la consommation intérieure du pays s'élevait à 900,000 piastres, tandis que l'exportation des produits de l'archipel en sucre, indigo, cuirs, etc., n'atteignait pas 500,000 piastres.

Quand nous en viendrons à donner les tableaux de l'état actuel du commerce de Manille, nous espérons que nos lecteurs voudront bien de temps en temps jeter les yeux sur

celui que nous venons de leur présenter, afin de bien se pénétrer de l'immense changement qui s'est opéré dans le court espace de trente ans.

Désirant donner aux chapitres que nous avons consacrés au commerce toute l'importance dont ils sont susceptibles, nous croyons devoir commencer par faire connaître les poids et mesures usités dans le pays, ainsi que la valeur des monnaies.

Le *picol* ou *pécul* des Philippines pèse 137 livres d'Espagne ou 63 kil. 25; il se divise en 10 *chinantas* et 100 *cattis* de 16 *taels* : le tael pèse donc 579 gr. 84. On s'en sert surtout pour peser l'or en poudre et les perles.

Le picol de la Chine est moins lourd; il ne pèse que.	60 k.	50
Le quintal d'Espagne pèse.	46	
L'arrobe.	11	50
Le caban de cacao	38	
— de riz.	60	
Le fardo est égal à 3 1/2 arrobes.		
Le quintal de cire pèse 110 livres d'Espagne.		
La vare de Castille est la mesure adoptée pour la longueur; elle équivaut à.	0m,914	
Pour les liquides on se sert de la ganta et du galon anglais, ce dernier particulièrement pour le rhum; il équivaut à.	4,54 lit.	

On a mis, depuis quelque temps, plus d'exactitude dans les poids et les mesures; une administration spéciale, nommée *fiel almotacen*, a été établie pour cet objet. Il faut remarquer, cependant, que le système adopté à Manille n'est pas

généralement suivi dans les provinces, où il varie souvent selon le caprice des alcaldes.

La piastre forte d'Espagne se divise, aux Philippines comme en Amérique, en 8 réaux de plata ou d'argent et 20 réaux de vellon. Le réal de plata vaut 12 grains qui sont une monnaie fictive, ou 20 quartos, monnaie royale de cuivre que l'ayuntamiento de Manille a droit de frapper.

Les piastres d'Amérique ont aussi cours aux Philippines; elles valent 1 1/2 pour 100 de moins que celles d'Espagne. On a profité de cette facilité pour introduire dans le pays une quantité considérable de piastres, dites de *sagatecas*, qui sont presque toutes fausses. Il serait fort à désirer que l'on donnât cours aux pièces de 5 francs de France, qui sont déjà reçues en Espagne pour 19 réaux de vellon. Cette mesure serait d'un grand avantage pour l'avenir du commerce français, et les Manilais eux-mêmes s'en trouveraient fort bien lors de leur retour en Europe.

La différence qui existe entre les piastres d'Espagne et celles d'Amérique ne s'observe que dans les payements considérables. Quant à la monnaie de billon, le gouvernement mit, à une certaine époque, une si grande négligence à en surveiller l'émission, qu'une énorme quantité de quartos faux entrèrent dans la circulation et donnèrent lieu aux plus graves inconvénients; on fut, à la fin, obligé de les retirer de la circulation, sans, pour cela, punir les coupables. Les Indiens souffrirent patiemment la perte que cette mesure leur occasionna, et, avec l'ingénuité qui les caractérise, ils inventèrent une monnaie de convention, dont ils se servirent dans leurs rapports particuliers; c'étaient des paquets de cigares : chaque paquet de 17 cigares valait 1 réal d'argent (il faut re-

marquer qu'à cette époque le réal valait 17 quartos et non pas 20 comme aujourd'hui). Mais cet expédient ne remédiait qu'imparfaitement au mal, car la monnaie de billon est indispensable au peuple et surtout dans un pays où les denrées sont à très-bon marché. Le gouvernement se décida donc à faire frapper les nouveaux quartos dont nous avons parlé; mais la quantité en est encore aujourd'hui insuffisante.

Nous allons passer maintenant aux conditions auxquelles les bâtiments et les marchandises venant de l'étranger sont admis à Manille. Ces conditions ont été fixées par un tarif publié le 14 décembre 1837, et par des règlements établis le 15 juillet 1842 pour la police de la baie et du port de Manille et des mouillages. Voici d'abord un extrait de ces règlements; nous avons, dans la plupart des cas, supprimé le montant des amendes.

Art. 1er. Tout bâtiment, à l'entrée de la baie, est tenu de hisser son pavillon, à l'île du Corrégidor, et de se laisser reconnaître par les embarcations du gouvernement qui sortent de l'île à cet effet.

Le capitaine, qui, sans être contraint par le temps, évite la reconnaissance ci-dessus et ne manœuvre pas sur l'embarcation de l'État, quand elle l'a averti par un coup de canon, paye, à titre d'amende, le double de la valeur de la poudre employée.

En vue de Manille et de Cavite, les bâtiments doivent conserver leur pavillon.

Art. 2. Aucun bâtiment, entrant dans la baie, ne peut communiquer avec qui que ce soit, tant qu'il n'a pas reçu la visite de la Santé et qu'elle ne l'a pas admis à libre pra-

tique; jusque-là, il doit hisser, à sa misaine, le pavillon de quarantaine ou tout autre pavillon de signal.

D'après les règlements sanitaires, le capitaine est responsable de toute communication indue avant la visite et l'admission à libre pratique; il paye, pour chaque contravention, une amende de 250 piastres (1,350 fr.)

Art. 3. Au moment de la visite, le capitaine doit produire la patente de santé du port de provenance, ou, à défaut, une déclaration, revêtue de sa signature, faisant connaître s'il existait une maladie contagieuse audit port quand il en est sorti, l'état sanitaire de tous les individus avec lesquels il a pris la mer et les incidents survenus en cours de traversée. L'équipage et les passagers doivent se réunir sur le pont pour passer la visite et répondre aux questions que le délégué de la Santé juge convenable de leur adresser.

Le capitaine doit présenter également le registre ou les papiers de bord du bâtiment.

Il doit remettre le rôle, par lui signé, de son équipage et de ses passagers, avec indication de leur grade, de leur profession, et avec leurs passe-ports.

Pour toute inexactitude dans cette déclaration, dans le nombre des individus inscrits à ce rôle, dans l'indication de leur grade ou de leur profession, il est, par chaque contravention, condamné à une amende de 250 piastres (1,350 fr.)

Si, au moment de la visite, le capitaine n'a pas rédigé d'avance les pièces qui viennent d'être désignées, le bâti-

ment ne peut obtenir l'entrée du port avant une nouvelle visite.

La correspondance publique doit être remise, par le capitaine, au délégué du bureau de la poste, qui assiste toujours à la visite. Ledit capitaine reçoit de ce bureau le prix du transport de ladite correspondance, d'après un tarif qu'on lui présente en le payant.

Art. 4. Tout bâtiment mis en quarantaine, avec défense de communiquer, doit se conformer aux instructions qui lui sont données, et conserver, à sa misaine, le pavillon jaune ou de signal.

Art. 5. Lors du débarquement, le capitaine est tenu de se présenter au capitaine de port, pour être envoyé devant l'autorité avec ses passagers.

Art. 6. Au mouillage, il n'est pas permis de garder les pièces chargées ou de tirer, sauf le cas de détresse ou sur autorisation préalable.

Art. 7. Tout capitaine doit présenter au gouvernement un consignataire et une caution de 500 piastres (2,700 fr.) pour garantie de l'observation du présent règlement.

Art. 8. Pour lester ou délester son bâtiment, le capitaine doit demander l'autorisation du capitaine de port.

Art. 9. Sont condamnés à une amende de 25 piastres (135 fr.) tous individus quelconques qui communiquent avec les bâtiments auxquels toute communication est interdite; — à une amende de 50 piastres (270 fr.), les capitaines dont les embarcations se rendent coupables de cette contravention; le tout sans préjudice des peines qu'il y a lieu d'appliquer.

Art. 10. Passé dix heures du soir, les embarcations ou

bancas ne peuvent faire aucune opération de commerce, sur les mouillages, sans autorisation préalable ou à moins de nécessité urgente.

Les navires mouillés peuvent d'eux-mêmes arrêter toute *banca* suspecte qui les accoste après l'heure susdite.

Les matelots trouvés à terre en état de vagabondage, à des heures indues, sont arrêtés et punis, conformément aux lois, pour tous les désordres dont ils peuvent être les auteurs.

Art. 11. A l'entrée en rivière, les bâtiments doivent mettre en dépôt leur poudre à tirer dans des colis fermés et marqués. Les capitaines encourent une amende de 1 piast. (5 fr. 40 c.) par chaque livre (0 kil. 460) qu'ils gardent à bord en contravention à la présente disposition.

Art. 12. Passé huit heures du soir, aucun feu ne peut être allumé en rivière, aucune lumière ne peut être portée sans lanterne.

Il est expressément défendu de faire chauffer, à bord des bâtiments ou de leurs embarcations, du goudron, du brai, du suif ou toute autre matière inflammable.

Art. 13. Il est également défendu aux capitaines de débarquer la totalité ou partie des armes existantes à leur bord, sous aucun prétexte.

Art. 14. Nul n'a le droit de punir un indigène ou un résidant, pour faute par lui commise en travaillant, à la journée, au carénage des bâtiments ou à toute autre réparation. Ces réparations étant du ressort du capitaine de port, les contrevenants subissent, au profit des intéressés, une amende proportionnelle à leur délit.

Art. 15. Aucun indigène ne peut être retenu, malgré lui, à bord des bâtiments.

Sont nuls tous contrats passés, par les capitaines, pour protéger les déserteurs.

Art. 16. Il est défendu à tout capitaine d'admettre à son bord un passager sans passe-port du gouvernement.

Il lui est pareillement défendu de mettre furtivement à terre aucun des passagers de son bord, le débarquement desdits passagers ne pouvant avoir lieu sans une autorisation régulière du capitaine de port.

Est pareillement défendu le transbordement des gens de l'équipage des bâtiments, sans avis préalable au capitaine de port, pour prévenir la désertion, le préjudice qui en résulte pour les bâtiments et la confusion dans les bureaux du port.

Les consignataires et cautions répondent, pendant toute la durée du séjour autorisé et jusqu'à la sortie du port, des hommes d'équipage à terre, avec permission, pour maladie ou autre motif.

Sont condamnés à une amende de 10 piastres (54 fr.) les capitaines qui, dans le cas de désertion d'un de leurs hommes, n'en donnent pas immédiatement avis au capitaine de port, pour provoquer l'arrestation des déserteurs. Si la désertion n'a lieu qu'au moment de la sortie, les consignataires répondent des frais occasionnés par les déserteurs, du moment de leur arrestation à celui de leur sortie du pays.

Art. 17. En cas de décès d'un individu quelconque à bord d'un bâtiment, le capitaine doit en donner avis, par écrit, au capitaine du port; il doit spécifier la cause du décès et demander un permis d'inhumation.

Art. 18. Pour obtenir leur permis de sortie, dans les circonstances ordinaires, les capitaines se présenteront au gouvernement, deux jours à l'avance, munis de leur rôle d'équipage visé du capitaine de port.

Le bureau dudit capitaine ne leur délivrera leurs expéditions définitives que sur présentation des certificats constatant qu'ils se sont mis en règle au gouvernement, à la douane, à la poste, ainsi que les règlements le leur prescrivent.

Les bâtiments en partance doivent, à l'avance, hisser un pavillon de signal à leur grand mât.

Art. 19. En toute circonstance spéciale, les capitaines doivent se prêter aux visites extraordinaires que peuvent exiger les autorités civiles du port, du trésor ou de la Santé.

Art. 20. Les capitaines ne doivent pas laisser descendre à terre les hommes de leur équipage dont ils ne se portent pas garants pour toutes les dettes qu'ils peuvent y contracter.

En mouillant, les capitaines doivent avoir soin de ne pas jeter leur ancre sur l'amarre des autres bâtiments et de ne pas gêner leurs mouvements; ils sont tenus de rectifier leur position aussitôt que l'un des deux inconvénients ci-dessus leur est signalé.

Une fois mouillé, un bâtiment ne peut changer de position sans permis préalable.

Au mouillage de Cañacao, en deçà des caps, les bâtiments doivent mouiller avec deux ancres, N. O. S. E.; au delà des caps ils ne peuvent se placer entre les télégraphes de Cavite et de Manille.

Les bâtiments entrés et mouillés, dans les cas indiqués

ci-après ou dans les cas analogues, peuvent faire, à leurs propriétaires ou consignataires, les signaux suivants, et, si lesdits propriétaires et armateurs n'y peuvent répondre, les secours demandés leur sont portés par l'autorité du port, toutes les fois que les circonstances le permettent.

Les coups de canon peuvent se répéter par intervalles, les bâtiments ayant toujours leur pavillon hissé.

Le pavillon à hisser est le pavillon national, et, s'il y a nécessité, deux pavillons peuvent être hissés, un pavillon de signal quelconque, et, à défaut, un pavillon en toile goudronnée, etc.

SECOURS DEMANDÉS.	PAVILLONS.	COUPS DE CANON.
Amarre........	1 au beaupré..............	1
Ancre.........	1 aux haubans de misaine....	1
Amarre et ancre.	1 au beaupré............ 1 aux haubans de misaine...	1
Chaloupe.......	2 à la misaine..............	1
Révolte à bord..	1 aux haubans du grand mât..	1
Incendie.......	2 à la tête du grand mât.....	2

TARIF DES DROITS DE DOUANES DE 1837.

N. B. Dans ce tableau nous avons, pour plus de facilité, réduit toutes les unités espagnoles à des unités françaises.

Droits d'importation.

MARCHANDISES.	BASES.	ÉVALUATIONS.	DROITS SUR LES PRODUITS ESPAGNOLS (1), sous pavillon espag.	ESPAGNOLS (1), sous pavillon étrang.	ÉTRANGERS (2) sous pavillon espag.	ÉTRANGERS (2) sous pavillon étrang.
		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Aiguilles, à broder	1,000 en nombre.	5 40	- 16	- 43	- 38	- 76
Aiguilles, à coudre, pour voiliers	100 en nombre.	2 70	- 08	- 22	- 19	- 38
Aiguilles, à coudre, autres, de Chine	1,000 en nombre.	1 35	- -	- -	- 09	- 19
Aiguilles, à coudre, autres, d'Europe	1,000 en nombre.	4 05	- 12	- 32	- 28	- 57
Argent, battu, tiré, laminé, clinquant, lames, etc., faux	le kilogram.	70 43	2 11	5 63	4 93	9 86
Argent, battu, tiré, laminé, clinquant, lames, etc., fin	l'hectog.	37 57	1 13	3 01	2 63	5 26
Argent, filé, faux, de Chine	le kilogr.	21 34	- -	- -	1 49	2 99
Argent, filé, faux, d'Europe	id.	70 43	2 11	5 63	4 93	9 86
Argent, filé, fin, d'Europe	l'hectogr.	37 57	1 13	3 01	2 63	5 26
Argent, ouvré autre que bijouterie et orfèvrerie	le kilogr.	234 78	7 04	18 78	16 43	32 87
Bijouterie montée, Diamants	la pièce.	la val^r	1 p. %	2 p. %	1 p. %	2 p. %
Bijouterie montée, Autre (*joyas*)	la valeur.	-	3 p. %	8 p. %	7 p. %	14 p. %
Boissons, Eau-de-vie, anisée en *garrafones* (dames-jeannes), de 1 *arrobe*	l'hectolitre.	100 79	10 08	25 19	30 24	60 47
Boissons, Eau-de-vie, autre, Catalogne, de 18 à 20 degrés	id.	83 99	8 40	21 -	25 20	50 39
Boissons, Eau-de-vie, autre, Catalogne, de 21 à 25	id.	100 79	10 08	25 19	30 24	60 47
Boissons, Eau-de-vie, autre, Catalogne, de 26 à 30	id.	134 39	13 44	33 60	40 32	80 63
Boissons, Eau-de-vie, autre, Catalogne, de 31 à 36	id.	167 98	16 80	41 99	50 39	100 79
Boissons, Eau-de-vie, autre, Catalogne, au-dessus	id.	201 58	20 16	50 39	60 47	120 95
Boissons, Eau-de-vie, autre, Cognac, en bouteilles (*botellas*), y compris la bouteille	les 12 bout.	18 90	1 89	4 72	5 67	11 34
Boissons, Eau-de-vie, autre, Cognac, en futailles, de 20 à 25 degrés	l'hectolitre.	142 67	14 27	35 67	42 80	85 60
Boissons, Eau-de-vie, autre, Cognac, en futailles, de 26 à 30	id.	71 33	7 13	17 83	21 40	42 80
Boissons, Eau-de-vie, autre, Cognac, en futailles, de 31 et au-dessus	id.	356 67	35 67	89 17	107 -	214 -
Boissons, Genièvre, en barils, de 20 à 25 degrés	id.	142 67	14 27	35 67	42 80	85 60
Boissons, Genièvre, en barils, de 26 à 30	id.	178 33	17 83	44 58	53 50	107 -
Boissons, Genièvre, en barils, de 31 à 35	id.	214 -	21 40	53 50	64 20	128 40
Boissons, Genièvre, en barils, de 36 et au-dessus	id.	285 34	28 53	71 33	85 60	171 20
Boissons, Vins, du Cap, fin, dit de Constance, en demi-bouteilles	les 12 1/2 bouteilles	16 20	- 49	1 30	1 13	2 27
Boissons, Vins, du Cap, commun, en bouteilles	les 12 bout.	13 50	- 40	1 08	5 40	6 75
Boissons, Vins, du Cap, commun, en cercles	l'hectolitre.	100 79	3 02	8 06	40 32	50 39
Boissons, Vins, d'Espagne, Catalogne, en bouteilles (*botellas*)	les 12 bout.	10 80	- 32	- 86	4 32	5 40
Boissons, Vins, d'Espagne, Catalogne, en cercles et contenants autres que bouteilles	l'hectolitre.	83 99	2 52	6 72	33 60	41 99
Boissons, Vins, d'Espagne, Malaga, en bouteilles	les 12 bout.	16 20	- 49	1 30	6 48	8 10
Boissons, Vins, d'Espagne, Malaga, en cercles	l'hectolitre.	117 59	3 53	9 41	47 04	58 79

(1) Les droits de cette colonne s'appliquent aux importations *directes* de la Péninsule. — Les produits espagnols importés des *ports étrangers*, payent, en raison du pavillon importateur, les droits afférents aux produits *étrangers* similaires. — (2) Les droits de cette colonne s'appliquent aux importations directes de l'*étranger*. — Les produits *étrangers*, extraits des entrepôts de la Péninsule, suivent le régime du commerce *étranger*.

MARCHANDISES.	BASES.	ÉVALUATIONS.	DROITS SUR LES PRODUITS — ESPAGNOLS, sous pavillon — espag	DROITS SUR LES PRODUITS — ESPAGNOLS, sous pavillon — étrang.	DROITS SUR LES PRODUITS — ÉTRANGERS, sous pavillon — espag.	DROITS SUR LES PRODUITS — ÉTRANGERS, sous pavillon — étrang.
		fr. c.	fr. c.	fr. c	fr. c.	fr. c.
Boissons (*suite*) — Vins (*suite*) — d'Espagne (*suite*) — Moguer, en bouteilles. . . .	les 12 bout.	13 50	- 40	1 08	5 40	6 75
— — — Moguer, en cercles.	l'hectolitre.	100 79	3 02	8 06	40 32	50 39
— — — Pacaret, en bouteilles. . . .	les 12 bout.	21 60	- 65	1 73	8 64	10 80
— — — Pacaret, en cercles.	l'hectolitre.	167 98	5 04	13 44	67 19	83 99
— — — Pedro Ximenès (C. *Pacaret*).						
— — — San Lucar (C. *Moguer*).						
— — — autres — muscats (C. *Pacaret*).						
— — — autres — autres (C. *Catalogne*).						
— — de France — Bordeaux — Grave, en bouteilles. . .	les 12 bout.	13 50	- 40	1 0[illegible]	5 40	6 75
— — — — Grave, en cercles.	l'hectolitre.	100 79	3 02	8 06	40 32	50 39
— — — — Sauterne (C. *Grave*).						
— — — — rouge, en bouteilles. . .	les 12 bout.	16 20	- 49	1 30	6 48	8 10
— — — — rouge, en cercles.	l'hectolitre.	117 59	3 53	9 41	47 04	58 79
— — — — autres (V. ci-après *autres*).						
— — — Champagne en bouteilles. .	les 12 bout.	48 60	1 46	3 89	3 40	6 80
— — — autres — muscats, Frontignan, etc., en bouteilles.	id.	21 60	- 65	1 73	8 64	10 80
— — — autres — muscats, Frontignan, etc., en cercles. .	l'hectolitre.	167 98	5 04	13 44	67 49	83 99
— — — autres — autres (V. ci-après *autres*).						
— — de Madère, en bouteilles.	les 12 bout.	16 20	- 49	1 30	6 48	8 10
— — de Madère, en cercles.	l'hectolitre.	117 59	3 53	9 41	47 04	58 79
— — de Portugal. — Porto. . . en bouteilles. . . .	les 12 bout.	16 20	- 49	1 30	6 48	8 10
— — de Portugal. — Porto. . . en cercles.	l'hectolitre.	117 59	3 53	9 41	47 04	58 79
— — de Ténériffe. . en bouteilles.	les 12 bout.	13 50	- 40	1 08	5 40	6 75
— — de Ténériffe. . en cercles.	l'hectolitre.	100 79	3 02	8 06	40 32	50 39
— — autres — muscats, en bouteilles. . . .	les 12 bout.	21 60	- 65	1 73	8 64	10 80
— — autres — muscats, en cercles.	l'hectolitre.	167 98	5 04	13 44	67 19	83 99
— — autres — autres, en bouteilles. . . .	les 12 bout.	13 50	- 40	1 08	5 4[illegible]	6 75
— — autres — autres, en cercles.	l'hectolitre.	100 79	3 02	8 06	40 32	50 39
Boucles — pour carrosserie, argentées.	la paire.	4 05	- 12	- 32	- 28	- 57
— pour carrosserie, de fer, assorties, pour voitures dites *birlochos*.	la pièce.	- 51	- 02	- 04	- 03	- 07
— de cuivre doré ou argenté, pour bretelles. . . .	la paire.	- 67	- 02	- 05	- 04	- 09
— pour ceinture de femme, d'acier ou de cuivre dorés ou argentés.	la pièce.	1 35	- 04	- 11	- 09	- 19
— pour ceinture de femme, d'argent ou d'or, avec pierreries.	id.	la valr.	3 p. °/o	8 p. °/o	7 p. °/o	14p. °/o
— argentées et dorées pour homme.	la paire.	id.				
Bougies. . . de blanc de baleine.	le kilogr.	3 66	- 11	- 29	- 2[illegible]	- 51
— de cire.	100 kil.	410 79	12 32	32 86	28 76	57 51
Boutons. . de soie de toute espèce.	la douzaine.	2 02	- 06	- 16	- 14	- 28
— de fil.	la grosse.	2 02	- 06	- 16	- 14	- 28
— de nacre et d'os, pour vêtements	id.	1 01	- 03	- 0[illegible]	- 07	- 14

MARCHANDISES.	BASES.	ÉVALUATIONS.	DROITS SUR LES PRODUITS ESPAGNOLS, sous pavillon espag.	ESPAGNOLS, sous pavillon étrang.	ÉTRANGERS, sous pavillon espag.	ÉTRANGERS, sous pavillon étrang.
		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Boutons (*suite*). doubles, pour devant de chemise, de nacre.	100 en nombre.	10 80	- 32	- 86	- 76	1 51
Boutons doubles, pour devant de chemise, de cuivre doré.	la pièce.	- 67	- 02	- 05	- 04	- 09
Boutons doubles, pour devant de chemise, d'or.	3 en nombre.	la valr.	3 p. %	8 p. %	7 p. %	14 p. %
Boutons de métal, pour habit, gilet et veste.	la grosse.	16 20	- 49	1 30	1 13	2 27
Boutons de cuivre, en grelot ou à tête de Turc. . . . . pour habit (*casaca*). .	id.	13 50	- 40	1 08	- 94	1 89
Boutons de cuivre, en grelot ou à tête de Turc. . . . . pour veste (*chaqueta*).	id.	10 80	- 32	- 86	- 76	1 51
Boutons de métal, pour meubles.	la douzaine.	2 70	- 08	- 22	- 19	- 38
Boutons de cuivre de Chine.	100 en nombre.	1 35	- -	- -	- 09	- 19
Bretelles élastiques, de coton.	la paire.	1 01	- 03	- 08	- 07	- 14
Bretelles élastiques, de soie, avec boucles en cuivre. . . .	id.	2 02	- 06	- 16	- 14	- 28
Bronzes. (V. en outre *Chandeliers*.)	100 kilogr.	la valr	3 p. %	8 p. %	7 p. %	14 p. %
Brosses. à dents, communes.	la pièce.	- 17	- .5	- 01[4]	- 01	- 02
Brosses. à dents, fines.	id.	- 67	- 02	- 05	- 04	- 09
Brosses. à habits.	la douzaine.	12 15	- 36	- 97	- 85	1 70
Brosses. à souliers.	id.	8 10	- 24	- 65	- 57	1 13
Brosses. d'écurie.	la pièce.	1 35	- 04	- 11	- 09	- 19
Cannes et joncs. *Bastones* de bois de toute sorte, peintes ou non, avec ou sans pomme.	la valeur.	- -	3 p. %	8 p. %	7 p. %	14 p. %
Cannes et joncs. *Canas* (Joncs) montés, à pomme d'argent, d'or, de cuivre, etc.	id.					
Cannes et joncs. *Canas* (Joncs) non montés, communs de Malacca	100 en nombre.	32 40	- -	- -	2 27	4 54
Cannes et joncs. *Canas* (Joncs) non montés, fins.	la pièce.	2 70	- 08	- 22	- 19	- 38
Cartes à jouer, de Chine.	le jeu.	- 51	- -	- -	- 04	- 07
Cartes à jouer, autres.	la douzaine.	8 10	- 24	- 65	- 57	1 13
Nota. Les cartes payent, en outre, le droit extraordinaire ci-après : espagnoles. . . . . la douze - p. 6 r. (4 f 05 c.) étrangères. . . . . id. 1 4 (8 10)						
Chandeliers et flambeaux argentés, pour autel.	la valeur.	- -	3 p. %	8 p. %	7 p. %	14 p. %
Chandeliers et flambeaux argentés, de 1/6 à 1/2 *vare* (0m 139 à 0m 418) de hauteur.	la paire.	de 5 40 à 10 80	de 16 à - 32	de 43 à - 86	de 38 à - 76	de 76 à 1 51
Chandeliers et flambeaux de bronze, à 2 branches avec verrines. . .	id.	54 -	1 62	4 32	3 78	7 56
Chandeliers et flambeaux de bronze, à 2 branches sans verrines. . .	id.	37 80	1 13	3 02	2 65	5 29
Chandeliers et flambeaux de cuivre de Chine, de toute hauteur. . . .	le kilogr.	3 20	- -	- -	- 22	- 45
Chandeliers et flambeaux de fer-blanc, de 1/4 à 1/3 de *vare* (0m 209 à 0m 279) de hauteur.	la paire.	2 70	- 08	- 22	- 19	- 38
Chapelets de bois.	la pièce.	- 06	- .2	- .5	- -[4]	- .8
Chapelets de cristal.	id.	- 17	- .5	- 01[4]	- 01	- 02
Chapelets de fruits (C. *de bois*).						
Cheveux ouvragés en perruques et toupets.	id.	16 20	- 49	1 30	1 13	2 27
Corail brut.	l'hectogr.	2 34	- 07	- 19	- 16	- 33
Corail ouvré, en grains, moins gros que le pois chiche.	id.	75 13	2 25	6 01	5 26	10 52
Corail ouvré, en grains, plus gros que le poivre. . . .	id.	46 96	1 41	3 76	3 29	6 57
Corail ouvré, en grains, gros comme le poivre. . . .	id.	28 17	- 85	2 25	1 97	3 94
Corail ouvré, en grains, moins gros que le poivre. . .	id.	14 09	- 42	1 13	- 99	1 97

MARCHANDISES.	BASES.	ÉVALUATIONS.	DROITS SUR LES PRODUITS ESPAGNOLS, sous pavillon espag.	ESPAGNOLS, sous pavillon étrang.	ÉTRANGERS, sous pavillon espag.	ÉTRANGERS, sous pavillon étrang.
		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Corail (*suite*) ouvré (*suite*) taillé à facettes, plus gros que le pois chiche.	l'hectogr.	112 70	3 38	9 02	7 89	15 78
Corail ouvré taillé à facettes, plus gros que le poivre.	id.	75 13	2 25	6 01	5 26	10 52
Corail ouvré taillé à facettes, moins gros que le poivre.	id.	28 17	- 85	2 25	1 97	3 94
Cordonnerie.—Souliers...... de cuir.. pour femme.	la paire.	4 05	- 12	- 32	1 62	2 02
Cordonnerie.—Souliers de cuir pour homme.	id.	4 05	- 12	- 32	1 62	2 02
Cordonnerie.—Souliers de cuir pour enfant.	id.	2 02	- 06	- 16	- 80	1 01
Cordonnerie.—Souliers de sparte de Chine..... grands.	id.	2 70	- -	- -	1 08	1 35
Cordonnerie.—Souliers de sparte de Chine petits.	id.	2 02	- -	- -	- 80	1 01
Corsets.	la pièce.	13 50	- 40	1 08	- 94	1 89
Cravates.	la paire.	- 67	- 02	- 047	- 05	- 09
Dés à coudre, d'argent.	la pièce.	la valr.	3 p. %	8 p. %	7 p. %	14 p %
Dés à coudre, de cuivre.	id.	- 11	- .3	- .8	- .7	- 014
Dés à coudre, de fer, dits *rempujos*.	id.	1 35	- 04	- 11	- 09	- 19
Dés à coudre, de fer, autres (C. *de cuivre*).						
Dés à coudre, d'ivoire.	id.	- 34	- 01	- 08	- 02	- 05
Dés à coudre, de laiton (C. *de fer, dits* rempujos).						
Dés à coudre, d'or (C. *d'argent*).						
Dés à coudre, d'os, etc. (C. *de cuivre*).						
Epingles ordinaires.	1,000 en nombre.	1 35	- 04	- 11	- 09	- 19
Fils.... de coton, à coudre.	le kilogr.	11 74	- 35	- 94	- 82	1 64
Fils de lin ou de chanvre, *idem*.	id.	29 34	- 88	2 35	2 05	4 11
Fils d'or (V. *Or*).						
Fleurs.. artificielles, de soie, en bouquets ou guirlandes...... pour vases.	le bouquet.	2 70	- 08	- 22	1 08	1 35
Fleurs artificielles pour parure de tête.	id.	2 02	- 06	- 16	- 80	1 01
Fleurs artificielles autres.	la valeur.	- -	3 p. %	8 p. %	7 p. %	14 p %
Gants.. pour femme, en coton,—longs.	12 paires.	27 -	- 81	2 16	1 89	3 78
Gants pour femme, en peau de chevreau, etc... courts.	id.	13 50	- 40	1 08	- 94	1 89
Gants pour femme, en peau de chevreau, etc. longs.	id.	43 20	1 30	3 46	3 02	6 05
Gants pour femme, en soie.. courts.	id.	21 60	- 65	1 73	1 51	3 02
Gants pour femme, en soie longs.	id.	48 60	1 46	3 89	3 40	6 80
Gants pour homme, — en chamois, chevreau, etc.	id.	16 20	- 49	1 30	1 13	2 27
Habillement (Effets d') Camisoles de toute sorte.	la pièce.	5 40	- 16	- 43	2 16	2 70
Habillement Chemise de coton, en calicot.	id.	1 35	- 04	- 11	- 54	- 67
Habillement Chemise de coton, en tricot.	id.	4 05	- 12	- 32	1 62	2 02
Habillement Chemise de laine en tricot.	id.	4 05	- 12	- 32	- 28	- 57
Habillement Chemise de lin et chanvre, en toile de Bretagne et de Brabant.	id.	8 10	- 24	- 65	3 24	4 05
Habillement Gilets de toute sorte.	id.	10 80	- 32	- 86	4 32	5 40
Habillement Habits.... de casimir.	id.	64 80	1 94	5 18	25 92	32 40
Habillement Habits de drap (C. *de casimir*).						
Habillement Habits d'étoffe de printemps.	id.	32 40	- 97	2 59	12 96	6 20
Habillement Lévites ou redingotes... de drap.	id.	86 40	2 59	6 91	34 56	43 20
Habillement Lévites ou redingotes d'étoffe de printemps.	id.	32 40	- 97	2 59	12 96	16 20
Habillement Pantalons de coton.	id.	5 40	- 16	- 43	2 16	2 70
Habillement Pantalons de laine, de casimir.	id.	16 20	- 49	1 30	6 48	8 10
Habillement Pantalons de laine, de drap.	id.	21 60	- 65			
Habillement Pantalons de lin et de chanvre.	id.	10 80	- 32	1 73	8 64	10 80
				- 86	4 32	5 40
Huiles.. d'olive ou comestibles... en bouteilles.	la douzaine.	12 15	- 36	- 97	4 86	6 07
Huiles d'olive ou comestibles en tout autre contenant.	100 kilogr.	93 90	2 82	7 51	37 56	46 95
Huiles de senteur (V. *Parfumerie.—Eaux*).						
Jarretières élastiques.	la paire.	1 35	- 04	- 11	- 09	- 19

MARCHANDISES.	BASES.	ÉVALUATIONS.	DROITS SUR LES PRODUITS — ESPAGNOLS, sous pavillon espag.	ESPAGNOLS, sous pavillon étrang.	ÉTRANGERS, sous pavillon espag.	ÉTRANGERS, sous pavillon étrang.
		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Modes — Chapeaux de paille, pour femme, sans garniture de fleurs.	la pièce.	16 20	- 49	1 30	1 13	2 27
Modes — Pèlerines de coton, — brodées.	id.	6 75	- 20	- 54	- 47	- 94
Modes — Pèlerines de lin, — de dentelle.	id.	13 50	- 40	1 08	- 94	1 89
Modes — Robes, simplement taillées, de coton, de *carranclan* (C. *d'indienne*). de *coco* de couleur. de *guinga* (C. de *coco*).	id.	43 20	1 30	3 46	3 02	6 05
Modes — Robes, de coton, de *guingon* (C. *d'indienne*). d'indienne.	id.	21 60	- 65	1 73	1 51	3 02
Modes — Robes, de coton, de tulle, brodées avec garnitures, courantes.	id.	64 80	1 94	5 18	4 54	9 07
Modes — Robes, de coton, de tulle, brodées avec garnitures, fines.	id.	86 40	2 59	6 91	6 05	12 10
Modes — Robes, de lin, brodées ou garnies, de dentelle courantes.	id.	216 -	6 48	17 28	15 12	30 24
Modes — Robes, de lin, de dentelle fines.	id.	270 -	8 10	21 60	18 90	37 80
Modes — Robes, de lin, de *beatilla*, fines.	id.	64 80	1 94	5 18	4 54	9 07
Modes — Robes, de lin, de *cambray* (*batiste*) courantes.	id.	135 -	4 05	10 80	9 45	18 90
Modes — Robes, de lin, de *cambray* (*batiste*) fines.	id.	97 20	2 92	7 78	6 80	13 61
Modes — Robes, de lin, de *cambray* (*batiste*) inférieures.	id.	75 60	2 27	6 05	5 29	10 58
Modes — Robes, de lin, de gaze.	id.	86 40	2 59	6 91	6 05	12 10
Modes — Robes, de soie, *id.*, de blonde ou tulle courantes.	id.	81 -	2 43	6 48	5 67	11 34
Modes — Robes, de soie, de blonde ou tulle fines.	id.	108 -	3 24	8 64	7 56	15 12
Modes — Robes, de soie, de crêpe.	id.	86 40	2 59	6 91	6 05	12 10
Modes — Robes, de soie, autres, de satin, taffetas, etc.	la valeur.	- -	3 p. %	8 p. %	7 p. %	14 p. %
Nécessaires à ouvrages, pour femme, de Chine, 1re qualité.	la pièce.	61 80	- -	- -	4 54	9 07
Nécessaires à ouvrages, de Chine, 2e id.	id.	43 20	- -	- -	3 02	6 05
Nécessaires à ouvrages, de Chine, 3e id.	id.	32 40	- -	- -	2 27	4 54
Nécessaires à ouvrages, autres, à musique.	la valeur.	- -	3 p. %	8 p. %	7 p. %	14 p. %
Nécessaires à ouvrages, autres, sans musique.	id.	- -	3 p. %	8 p. %	7 p. %	14 p. %
Or — battu, tiré ou laminé en cannetilles, clinquants, lames, etc., faux.	le kilog.	93 91	2 82	7 51	6 57	13 15
Or — battu, tiré ou laminé en cannetilles, clinquants, lames, etc., fin.	l'hectog.	46 96	1 41	3 76	3 29	6 57
Or — filé, faux, de Chine.	le kilog.	25 61	- -	- -	1 79	3 59
Or — filé, faux, de l'Europe.	id.	93 91	2 82	7 51	6 57	13 15
Or — filé, fin d'Europe.	l'hectog.	46 96	1 41	3 76	3 29	6 57
Or — ouvré (V. *Bijouterie* et *Orfèvrerie*).						
Orfèvrerie… d'argent avec ou sans pierres précieuses. d'or (C. *d'argent*).	la valeur.	- -	3 p. %	8 p. %	7 p. %	14 p. %
Parapluies et ombrelles d'Europe, Parapluies, à branches de baleine, en soie.	la pièce.	13 50	- 40	1 08	- 94	1 89
Parapluies, à branches de baleine, en coton.	id.	6 75	- 20	- 54	- 47	- 94
Parapluies, à branches de roseau ou bois, en soie.	id.	8 10	- 24	- 65	- 57	1 13
Parapluies, à branches de roseau ou bois, en coton.	id.	4 72	- 14	- 38	- 33	- 66
Ombrelles, en soie, pour enfant.	id.	2 02	- 06	- 16	- 14	- 28
Parfumerie. — Eaux de senteur, de Cologne, en rouleaux.	les 12 roul.	9 45	- 28	- 76	- 66	1 32
Parfumerie. — Eaux de senteur, de rose, en bout. communes.	la bouteille.	2 02	- 06	- 16	- 14	- 28
Parfumerie. — Eaux de senteur, autres, de lavande, de la reine de Hongrie, etc., en demi-bouteilles.	la 1/2 bout.	1 69	- 05	- 14	- 12	- 24
Parfumerie. — Pommades, en pots de porcelaine ou cristal, jusqu'à 1 once (28 gr. 75)	les 12 pots.	12 15	- 36	- 97	- 85	1 70
Parfumerie. — Pommades, en pots de porcelaine ou cristal, 2 id. (57 gr. 50)	id.	24 30	- 73	1 94	1 70	3 40
Parfumerie. — Savons de senteur pour la barbe, en boules.	la douzaine.	2 02	- 06	- 16	- 14	- 28
Parfumerie. — Savons de senteur pour la barbe, en pains.	id.	1 35	- 04	- 11	- 09	- 19

MARCHANDISES.	BASES.	ÉVALUATIONS.	DROITS SUR LES PRODUITS — ESPAGNOLS, sous pavillon — espag.	ESPAGNOLS, sous pavillon — étrang.	ÉTRANGERS, sous pavillon — espag.	ÉTRANGERS, sous pavillon — étrang.
		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Peignes. *peines* (a peigner), de Nankin. communs.	1,000 en nombre.	21 60	- -	- -	1 51	3 02
Peignes. *peines* (a peigner), de Nankin. de 1re qualité.	id.	27 -	- -	- -	1 89	3,78
Peignes. *peines* (a peigner), autres. de buis.	la pièce.	- 34	- 01	- 03	- 02	- 05
Peignes. *peines* (a peigner), autres. d'écaille.	id.	2 02	- 06	- 16	- 80	1 01
Peignes. *peines* (a peigner), autres. d'ivoire.	id.	1 35	- 04	- 11	- 09	- 19
Peignes. *Peinetas* (à coiffer), de *cangelon*. grands.	id.	4 05	- 12	- 32	- 28	- 57
Peignes. *Peinetas* (à coiffer), de *cangelon*. moyens.	id.	2 70	- 08	- 22	- 19	- 38
Peignes. *Peinetas* (à coiffer), d'écaille, unis et ouvragés. grands.	id.	21 60	- 65	1 73	1 51	3 02
Peignes. *Peinetas* (à coiffer), d'écaille, unis et ouvragés. moyens.	id.	16 20	- 49	1 30	1 13	2 27
Peignes. *Peinetas* (à coiffer), de métal, garnis de corail et de pierreries.	la valeur.	- -	3 p. %	8 p. %	7 p. %	14 p. %
Peignes. *Peinetitas* (à papillotes). de corne.	la pièce.	- 34	- 01	- 03	- 02	- 05
Peignes. *Peinetitas* (à papillotes). d'écaille.	id.	1 01	- 03	- 08	- 07	- 14
Perles. fausses. de Chine.	la valeur.	- -	3 p. %	8 p. %	7 p. %	14 p. %
Perles. fausses. d'Europe.	id.	- -	3 p. %	8 p. %	7 p. %	14 p. %
Perles. fines.	id.	- -	- -	- -	1 p. %	3 p. %
Pierres précieuses. Diamants, etc. non montés.	le carat.	la valr.	- -	- -	1 p. %	2 p. %
Pierres précieuses. Diamants, etc. montés. (V. *Bijouterie*.)						
Plumes. à écrire, de cuivre et de fer.	la douzaine.	1 35	0 04	- 11	- 09	- 19
Plumes. de parure et plumets. *Penachos* de plumes de couleur.	id.	18 90	- 57	1 51	1 32	2 65
Plumes. de parure et plumets. *Plumas* de parure.	la valeur.	- -	3 p. %	8 p. %	7 p. %	14 p. %
Porte-feuilles et agendas. *Carteritas* de maroq. grands.	la pièce.	2 70	- 08	- 22	- 19	- 38
Porte-feuilles et agendas. *Carteritas* de maroq. autres.	id.	1 35	- 04	- 11	- 09	- 19
Porte-feuilles et agendas. *Libros de memoria*, couverts, en écaille, avec tablettes d'ivoire.	id.	10 80	- 32	- 86	- 76	1 51
Porte-feuilles et agendas. *Libros de memoria*, couverts, en maroquin, avec tablettes d'ivoire (C. *en écaille*).						
Porte-feuilles et agendas. *Libros de memoria*, couverts, en papier.	id.	1 35	- 04	- 11	- 09	- 19
Poterie. Vaisselle fine. de Chine, à fleurs dorée.	la pièce.	2 70	- -	- -	- 19	- 38
Poterie. Vaisselle fine. d'Europe. à dessins et médaillons.	id.	1 18	- 04	- 09	- 08	- 17
Poterie. Vaisselle fine. d'Europe. à fleurs et filets dorés.	id.	2 70	- 08	- 22	- 19	- 38
Poterie. Vaisselle fine. non dénommée.	-	la valr.	3 p. %	8 p. %	7 p. %	14 p. %
Poterie. Vases à fleurs. en corbeille, jusqu'à 8 pouces (0m 186) de hauteur.	la paire.	75 60	2 27	6 05	5 29	10 58
Poterie. Vases à fleurs. en corbeille, de plus de 8 pouces (0m 186). — Evaluation additionnelle.	le centimètre	6 98	- 21	- 56	- 49	- 98
Poterie. Vases à fleurs. de forme ordinaire avec socle, globe et fleurs, jusqu'à 8 pouces (0m 186) de hauteur.	la paire.	54 -	1 62	4 32	3 78	7 56
Poterie. Vases à fleurs. de forme ordinaire avec socle, globe et fleurs, de plus de 8 pouces (0m 186). — Evaluation additionnelle.	le centimètre	4 66	- 14	- 37	- 33	- 65
Poudres et opiats dentifrices, en boîtes.	les 12 boîtes.	4 05	- 12	- 32	- 28	- 57
Savons de senteur. (V. *Parfumerie*).						
Tabatières. en argent ou or.	la pièce.	la valr.	3 p. %	8 p. %	7 p. %	14 p. %
Tabatières. en carton ou pâte.	id.	- 67	- 02	- 05	- 047	- 09

MARCHANDISES.	BASES.	ÉVALUATIONS.	DROITS SUR LES PRODUITS ESPAGNOLS, sous pavillon espag.	DROITS SUR LES PRODUITS ESPAGNOLS, sous pavillon étrang.	DROITS SUR LES PRODUITS ÉTRANGERS, sous pavillon espag.	DROITS SUR LES PRODUITS ÉTRANGERS, sous pavillon étrang.
		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Tabatières (*suite*). en corne, unies ou façonnées.	la pièce.	- 17	- .5	- 014	- 01	- 02
en écaille, unies	id.	8 10	- 24	- 65	- 57	1 13
en écaille, ouvragées.	id.	16 20	- 49	1 30	1 13	2 27
en ivoire, unies.	id.	2 02	- 06	- 16	- 14	- 28
en ivoire, ouvragées.	id.	4 05	- 12	- 32	- 28	- 57
en carton (C. *en pâte*).						
en or (C. *en argent*).						
en pâte ou composition.	id.	0 67	- 02	- 05	- 04	- 09
Tableaux et estampes, encadrés. *Cuadros* dorés, avec estampes de toute dimension et espèce. . . . . *Laminas* ou *pinturas* sur cuivre. . . . *Pinturas* à l'huile, de toute espèce. . .	id.	la valr.	3 p. o/o	8 p. o/o	7 p. o/o	14 p. o/o
Tissus de coton. Cambayas, d'Europe, à raies noires, violettes ou bleu turquin et fond blanc. 1re qualité.	les 20 pièces.	378 -	11 34	30 24	26 46	52 92
2e id.	id.	324 -	9 72	25 92	22 68	45 36
3e id.	id.	216 -	6 48	17 28	15 12	30 24
4e id.	id.	189 -	5 67	15 12	13 23	26 46
Cambayas, d'Europe, autres. Qualité supérieure. .	id.	405 -	12 15	32 40	28 35	56 70
1re qualité.	id.	378 -	11 34	30 24	26 46	52 92
2e id.	id.	324 -	9 72	25 92	22 68	45 36
3e id.	id.	216 -	6 48	17 28	15 12	30 24
4e id	id.	189 -	5 67	15 12	13 23	26 46
Cambayas, de Madras, de toutes qualités.	id.	486 -	- -	- -	97 20	145 80
Indiennes, en pièces de 28 *yards* (25m603), damassées, fond de couleur uni, étroites. 1re qualité. . .	la pièce.	37 80	1 13	3 02	2 65	5 29
2e id. . .	id	29 70	- 89	2 38	2 08	4 16
3e id. . .	id.	18 90	- 57	1 51	1 32	2 65
damassées, larges. 1re id. . .	id.	43 20	1 30	3 46	3 02	6 05
2e id. . .	id.	32 40	- 97	2 59	2 27	4 54
Indiennes, autres, fond rouge, étroites. 1re id. . .	id.	22 95	- 69	1 84	1 61	3 21
2e id. . .	id.	18 90	- 57	1 51	1 32	2 65
3e id. . .	id.	13 50	- 40	1 08	- 94	1 89
fond rouge, larges. 1re id. . .	id.	32 40	- 97	2 59	2 27	4 54
2e id. . .	id.	27 -	- 81	2 16	1 89	3 78
3e id. . .	id.	21 60	- 65	1 73	1 51	3 02
à grandes fleurs larges. . . . . . . 1re id. . .	id.	37 80	1 13	3 02	2 65	5 29
2e id. . .	id.	27 -	- 81	2 16	1 89	3 78
3e id. . .	id.	16 20	- 49	1 30	1 13	2 27
à petits dessins, étroites. 1re id. . .	id.	17 55	- 53	1 40	1 23	2 46
2e id. . .	id.	13 50	- 40	1 08	- 94	1 89
3e id. . .	id.	10 80	- 32	- 86	- 76	1 51
à petits dessins, larges. 1re id. . .	id.	27 -	- 81	2 16	1 89	3 78
2e id. . .	id.	21 60	- 65	1 73	1 51	3 02
3e id. . .	id.	16 20	- 49	1 30	1 13	2 27
à raies de toute couleur, étroites. 1re id. . .	id.	18 90	- 57	1 51	1 32	2 65
2e id. . .	id.	14 17	- 43	1 13	- 99	1 98
3e id. . .	id.	10 80	- 32	- 86	- 76	1 51
à raies de toute couleur, larges. 1re id. . .	id.	21 60	- 65	1 73	1 51	3 02
2e id. . .	id.	18 90	- 57	1 51	1 32	2 65
3e id. . .	id.	14 85	- 45	1 19	1 04	2 08
Tissus de laine. — Alépine française. de 1 à 1 1/4 *vare* de long (de 0m836 à 1m045).	le mètre.	8 07	- 24	- 65	- 56	1 13
de 1 1/4 à 1 1/2 id. de 1m045 à 1m254	id.	9 69	- 29	- 78	- 68	1 36

MARCHANDISES.	BASES.	ÉVALUATIONS.	DROITS SUR LES PRODUITS — ESPAGNOLS, sous pavillon — espag.	ESPAGNOLS, sous pavillon — étrang.	ÉTRANGERS, sous pavillon — espag.	ÉTRANGERS, sous pavillon — étrang.
		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Tissus de lin et de chanvre. Batiste (*cambray batista* ou *olan batista*). 1re qualité. .	le mètre.	8 86	• 27	• 71	• 62	1 24
2e id. . .	id.	5 91	• 18	• 47	• 41	• 83
3e id. . .	id.	4 43	• 13	• 35	• 31	• 62
Brabant de toute largeur et qualité.. blanc.	id.	4 84	• 15	• 39	• 34	• 68
écru.	id.	3 23	• 10	• 26	• 23	• 45
Bretagnes. . . . . 1re qualité. .	la pièce.	21 60	• 65	1 73	1 51	3 02
2e id. . .	id.	16 20	• 49	1 30	1 13	2 27
3e id. . .	id.	10 80	• 32	• 86	• 76	1 51
Tissus de soie. Bas. . de Chine.	la douzaine.	48 60	• •	• •	3 40	6 80
d'Europe, de *patente*, pour femme (C. *pour homme*).						
pour homme, 1re qualité..	id.	97 20	2 92	7 78	6 80	13 61
2e id. ..	id.	64 80	1 94	5 18	4 54	9 07
3e id. ..	id.	43 20	1 30	3 46	3 02	6 05
Demi-bas. . . . . . de Chine.	id.	16 20	• •	• •	1 13	2 27
d'Europe.	id.	18 90	• 57	1 51	1 32	2 65
Verre et cristaux. Bouteilles communes, à vin.	100 en nombre.	21 60	• 65	1 73	1 51	3 02
autres (C. *Carafes*).						
Carafes (*botellas*) en verre blanc, de toute grandeur. .	la pièce.	• 67	• 02	• 05	• 04	• 09
en cristal. unies.	id.	1 35	• 04	• 11	• 09	• 19
façonnées.	id.	2 02	• 06	• 16	• 14	• 28
taillées.	id.	4 05	• 12	• 32	• 28	• 57
grandes, unies.	id.	1 69	• 05	• 14	• 12	• 24
Sucriers, en cristal, avec soucoupe.	id.	la valr.	3 p. o/o	8 p. o/o	7 p. o/o	14 p. o/o
Vases à fleurs, en cristal, avec socle, cylindre et fleurs, taillés, de 8 pouces (0m186) de hauteur.. . .	la paire.	86 40	2 59	6 91	6 05	12 10
de plus de 8 pouces (0m186). — Éval. additionnelle. .	le centimètre	6 98	• 21	• 56	• 49	• 98
à jour ou façonnés, de 8 pouces (0m186) de hauteur.. . .	la paire.	64 80	1 94	5 18	4 54	9 07
de plus de 8 pouces (0m186). — Éval. additionnelle. .	le centimètre	4 66	• 14	• 37	• 33	• 65
sans socle, cylindre ni fleurs, taillés, de 8 pouces (0m186) de hauteur.. . .	la pièce.	32 40	• 97	2 59	2 27	4 54
de plus de 8 pouces (0m186). — Éval. additionnelle.. .	le centimètre	2 62	• 08	• 21	• 18	• 37
à jour ou façonnés, de 8 pouces (0m186) de hauteur.. . .	la pièce.	16 20	• 49	1 30	1 13	2 27
de plus de 8 pouces (0m186). — Éval. additionnelle. .	le centimètre	1 75	• 05	• 14	• 12	• 24
Verres à boire en verre, à eau.	la pièce.	6 07	• 18	• 49	• 42	• 85
à vin ou liqueur..	id.	3 37	• 10	• 27	• 24	• 47
en cristal, à eau. unis..	id.	12 15	• 36	• 97	• 85	1 70
façonnés..	id.	14 85	• 45	1 19	1 04	2 08
taillés.	id.	21 60	• 65	1 73	1 51	3 02
à vin. unis..	id.	4 05	• 12	• 32	• 28	• 57
façonnés..	id.	6 07	• 18	• 49	• 42	• 85
taillés.	id.	10 80	• 32	• 86	8 76	1 51

MARCHANDISES.	BASES.	ÉVALUATIONS.	DROITS SUR LES PRODUITS espagnols, sous pavillon espag.		étrangers, sous pavillon espag.	
			espag.	étrang.	espag.	étrang.
		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Verre et cristaux (*suite*) — Verres à boire (*suite*) en cristal, (*suite*) à liqueur, unis	la pièce.	2 70	» 08	» 22	» 19	» 38
— id. — façonnés	id.	4 05	» 12	» 32	» 28	» 37
— id. — taillés	id.	10 80	» 32	» 86	» 76	1 51
— id. — à champagne, unis ou façonnés	id.	8 10	» 24	» 65	» 57	1 13
Verres de montres	la douzaine.	2 70	» 08	» 22	» 19	» 38
Verre : à vitres, lanternes, etc.	10 d. carrés.	» 43	» 01	» 04	» 03	» 06
Verre : imitant le cristal, de 1/3 à 1/2 *vare* (0m275 à 0m418) de long	la pièce.	1 35	» 04	» 11	» 09	» 19
— de 1/2 à 2/3 *vare* (0m418 à 0m550) de long	id.	2 70	» 08	» 22	» 19	» 38
— de 2/3 à 3/4 *vare* (0m550 à 0m627) de long	id.	5 40	» 16	» 43	» 38	» 76
— de 3/4 à 1 *vare* (0m627 à 0m836) de long	id.	8 10	» 24	» 65	» 57	1 13
— de 1 1/4 *vare* (1m045) de long et au-dessus	id.	16 20	» 49	1 30	1 13	2 27
Verroteries de toute couleur, de verre pur, de Chine, 1re qualité	les 100 kilog.	256 13	» »	» »	17 93	35 86
— id. — 2e id.	id.	213 44	» »	» »	14 94	29 88
— autres, grosses et menues	id.	256 13	7 68	20 49	17 93	35 86
— de composition, imitant le verre	id.	85 38	2 56	6 83	5 98	11 95

Pour les produits des contrées étrangères situées au delà du cap de Bonne-Espérance et du cap Horn, les droits qui précèdent sont remplacés par les droits suivants, lorsque l'importation a lieu, sous pavillon espagnol, des points ci-après :

Singapore, Batavia et autres points voisins.. 8 p. 0/0
Chine.................................. 9 p. 0/0

Ces deux quotités ne s'appliquent pas, toutefois, aux articles qui, d'après le tarif général, payent un droit plus élevé, ni à ceux qui proviennent de points autres que les points désignés.

Les marchandises avariées par accidents de mer, naufrages, etc., sont, après le sauvetage, évaluées par les vérificateurs, quand elles sont déclarées pour la consommation.

Sont *exemptes* des droits d'importation :

Les *matières colorantes* provenant de racines, fruits, pepins, etc., employées pour la teinture, autres que la cochenille;

Les *plantes* et les *graines* de végétaux de toutes sortes, fleurs, légumes, etc.

Sont *prohibés*, pour la consommation, les produits du sol et de l'industrie des possessions étrangères d'Asie; à savoir :

Boissons spiritueuses ou fermentées non dénommées au tarif, rhum, arack, etc.;

Café;

Coton en laine;

Huile de coco;

Indigo;

Opium;

Poudre à tirer;

Sucre;

Tabac.

Ces articles ne sont admis qu'à l'entrepôt, sauf la *poudre à tirer*, qui doit être déposée dans un magasin spécial du gouvernement et y rester jusqu'à la réexportation.

Les *armes à feu*, fusils de calibre et de chasse, pistolets d'arçon, etc., ne peuvent entrer pour la consommation, sans un permis spécial du gouvernement; à défaut du permis, elles ne sont admises qu'à l'entrepôt.

Sont soumis à une estimation spéciale des vérificateurs les *effets d'habillement* confectionnés, tels que mouchoirs, robes en coupons, bas, chapeaux, etc., qui, en raison de leur petite dimension, ne peuvent servir qu'à des enfants.

Droits d'exportation.

	UNITÉS.	DROITS sous pavillon espagnol.	DROITS sous pavillon étranger.
Argent. pour l'Espagne. . Lingots. . . . . . Numéraire.	.	exempt.	exempt.
Argent. pour toute autre destination, Lingots.	la valeur.	6 p. 0/0	6 p. 0/0
Argent. pour toute autre destination, Numéraire.	id.	2 p. 0/0	8 p. 0/0
Or. . . pour l'Espagne (C. *argent*).			
Or. . . pour toute autre destination, Lingots. . . . . . Poudre.	id.	1/2 p. 0/0	1/2 p. 0/0
Or. . . pour toute autre destination, Numéraire.	id.	1 p. 0/0	(3) 1 p. 0/0
Abaca (chanvre de Manille).	id.	1 1/2 p. 0/0	2 p. 0/0
Riz.	id.	exempt	4 1/2 p. 0/0
Tabac extrait des magasins du monopole. . . . . en feuilles. . . . . fabriqué (C. *en feuilles.*)	id.	id.	exempt.
Autres produits du sol et de l'industrie de la colonie. . pour l'Espagne. . .	id.	1 p. 0/0	2 p. 0/0
Autres produits du sol et de l'industrie de la colonie. . pour l'étranger. . .	id.	1 1/2 p. 0/0	3 p. 0/0
Produits étrangers importés pour la consommation (C. *les produits de la colonie*).			

Entrepôt et transit.

Pour les produits étrangers admis à l'entrepôt, les droits sont fixés comme ci-après :

Droit de magasinage et d'administration.	pour 1 an,	à l'entrée. . . .	la valeur.	1 p. 0/0.
		à la sortie. . .	id.	1 p. 0/0.
	au delà de 1 an.		Droit additionnel proportionnel à la durée du séjour.	

Le séjour en entrepôt ne peut, sans un permis spécial de la surintendance, dépasser *deux* ans.

En aucun cas, il ne peut être prolongé au delà de *trois* ans.

L'évaluation des marchandises entreposées a lieu d'après le tarif. Celles qui ne sont pas dénommées sont évaluées par les vérificateurs, d'après les prix courants de la place au moment de l'importation.

Pour les *liquides*, en cas de coulage, de casse des contenants ou d'évaporation, le droit, à la sortie des magasins, se perçoit sur la quantité constatée par la vérification.

Pendant *quarante* jours, à partir de la présentation de leur manifeste, les capitaines ou subrécargues des navires étrangers sont admis à déclarer en transit la totalité ou partie de leur chargement.

Les *droits de tonnage* ont été maintenus au taux ci-après, par le *règlement* de 1837 :

			pi.	r.	gr.	fr.	c.	
Navires étrangers et *shampans* de Chine.	déchargeant ou chargeant dans le port......	le tonn.	»	2	»	(0	44	par tonn. de France.)
	entrant et sortant sur lest......	id.	»	1	»	(0	22	id.)
	en relâche, pour vivres, eau, ou pour avaries en mer...	id.	»	1	»	(0	22	id.)

Ne sont pas réputés articles de chargement, pour l'application du premier droit, — à l'entrée, le *numéraire* et les articles de *première nécessité;* — à la sortie, les vivres pour le bord.

Le droit de tonnage se liquide sur la jauge constatée à la patente ou au rôle d'immatriculation présenté à l'administration de la douane, par le capitaine ou le consignataire du navire.

CHAPITRE XXIX.

SUITE DU COMMERCE.

Les Chinois à Luçon. — Maisons étrangères. — Leurs conditions pour achats et ventes. — Petit cabotage. — Grand cabotage. — Commerce avec l'île de Solou, — avec les Moluques, — avec les îles Pelew, — avec Batavia, — avec Sincapour, — avec Bombay, — avec l'Australie, — avec Macao. — Cargaison d'un shampan chinois.

Ainsi que nous l'avons vu dans les chapitres précédents de cet ouvrage, les Chinois furent les premiers qui établirent des rapports avec l'archipel des Philippines, et cela longtemps avant l'arrivée des Espagnols. A cette époque, les Japonais y venaient aussi, et ceux de Bornéo y apportaient, avec leurs marchandises, la loi du Coran. Plus tard, les Malais des Moluques et de Malacca, les Siamois, les Cambogeais, remplissaient la rivière de Manille de leurs petites embarcations.

Les Chinois établis dans l'île n'étaient point autorisés à faire le commerce ; selon la règle, ils ne devaient s'occuper que de la culture des terres; toutefois, par tolérance, on leur permit le colportage et le petit cabotage.

Tant que la compagnie des Philippines conserva le privilége exclusif du commerce, il n'y eut à Manille que quelques négociants commissionnaires servant d'intermédiaires à cette compagnie. Dans ce nombre il y eut, comme nous l'avons dit plus haut, une maison anglaise. La permission accordée plus tard à toutes les nations de venir s'y établir demeura sans résultat jusqu'à l'époque de l'expiration du privilége; car, auparavant, nonobstant la permission, le gouvernement opposait toutes sortes d'obstacles à leur établissement.

Aujourd'hui, on compte à Manille trente-neuf maisons de commerce immatriculées, indépendamment des étrangers; il y a sept à huit maisons anglaises, deux américaines, une française et une danoise. Les consuls sont ceux de France, d'Amérique, de Danemark, de Suède et de Belgique.

Il n'y a point de banque et point de courtiers assermentés; le courtage, qui y est libre, se trouve tout entier dans les mains des métis.

Les maisons espagnoles comptent 2 1/2 et 5 pour 100 de commission sur les achats et les ventes, et les maisons anglaises 5, 7 1/2 et même 10 pour 100 lorsqu'elles y ajoutent tant pour du croire; les Américains sont plus raisonnables. En attendant, pour éviter ces exactions, plusieurs spéculateurs français se sont décidés à faire en personne le voyage avec leurs bâtiments et à se passer ainsi de consignataires.

Nous divisons le commerce de Manille en trois parties : le petit cabotage, qui est celui qui se fait dans l'intérieur de l'archipel; le grand cabotage, qui comprend le commerce avec les pays étrangers du voisinage ou plutôt avec tous ceux qui sont situés à l'est du cap de Bonne-Espérance et à l'ouest

du cap Horn; et, enfin, le commerce avec l'Espagne et les pays lointains.

Les relations qui existent entre les diverses provinces forment un commerce qui n'est pas sans importance; il se fait exclusivement avec des bâtiments nationaux et surtout avec ceux des indigènes de la colonie. La facilité des communications au moyen des innombrables fleuves, rivières et ruisseaux, sur les rives desquels les Indiens construisent leurs habitations, donne une grande activité à ces échanges, qui en acquerraient bien plus encore si on ne leur opposait pas diverses entraves; les plus gênantes viennent de la part des alcaldes, qui craignent de voir diminuer les profits qu'ils tirent eux-mêmes du commerce qu'ils sont autorisés à faire à Manille, seul port ouvert au commerce général et le centre du cabotage. Elle reçoit, tant par terre que par mer, toutes les productions, tant celles de la nature que celles de l'industrie des Philippines. On ne saurait imaginer de spectacle plus pittoresque et plus animé que celui du magnifique fleuve de Pasig, se déchargeant dans une baie immense de 65 milles de tour et servant de lien de communication avec toutes les provinces de la Luçonie. Ce fleuve est sans cesse sillonné par d'innombrables pontins, galeras, caracoas et pancos, arrivant de tous les points de l'archipel, ou partant pour s'y rendre, tandis que d'autres embarcations plus petites, des guilalos et des bancos, apportent au marché de la capitale les approvisionnements journaliers dont les habitants ont besoin.

Le commerce de petit cabotage est presque entièrement dans les mains des Indiens et métis établis à Manille; ceux des provinces s'en occupent aussi, mais ils ne peuvent en re-

tirer de grands profits à cause des frais considérables qu'ils sont obligés d'acquitter à leurs correspondants de la capitale. Ceux-ci se chargent aussi du transport du tabac en feuilles qu'expédient au gouvernement les administrateurs des provinces, et de celui du numéraire et de certaines marchandises que le gouvernement envoie pour son compte dans les provinces. Nous ne croyons pas devoir entrer dans de plus grands détails au sujet du petit cabotage, qui ne peut offrir qu'un faible intérêt aux personnes étrangères au pays.

Le grand cabotage appartient aussi exclusivement aux navires de la compagnie; c'est celui qui se fait avec l'archipel de Solou, les Moluques, Ternate, Manado, Amboine, Banda, les îles Pelew, Tonga-Tabou, Batavia, Sincapour et la Chine. Depuis quelques années, la Nouvelle-Hollande participe aussi à ce commerce, et les relations avec la côte occidentale de l'Amérique ont repris quelque activité.

L'île de Solou, entourée d'une infinité de petits îlots, est située au sud-ouest de l'archipel des Philippines et à moitié chemin entre Mindanao et Bornéo; elle est indépendante, gouvernée par un sultan dont le pouvoir n'est que nominal et par des deys formant une puissante aristocratie. Les Espagnols s'en étaient emparés en 1637, mais ils l'abandonnèrent de nouveau onze ans après et ne songèrent plus depuis lors à s'y établir. Quoique cette île soit peu considérable, elle acquiert une grande importance, parce qu'elle est le rendez-vous de tous les pirates qui infestent ces mers, et qui viennent y apporter le produit de leur pêche et celui de leurs brigandages.

La mauvaise foi des habitants de Solou est si grande, qu'il n'y a que les Chinois seuls qui puissent faire des affaires

avec eux. Il n'y a aucune police dans le pays, et les marchands sont obligés de s'y présenter armés : toutefois les bénéfices attachés à ce commerce sont quelquefois si considérables, que des Espagnols, des métis, des étrangers même se rendent journellement à Solou; seulement ils ont toujours soin d'emmener avec eux, comme chef d'expédition, quelque Chinois établi à Manille et déjà accoutumé à ce commerce. Voici quelles sont, en général, les conditions auxquelles se font ces entreprises : le Chinois paye à l'armateur de 600 à 700 piastres par mois pour le loyer de son navire de 200 à 250 tonneaux; l'armateur avance de son côté au Chinois une somme de 10,000 à 20,000 piastres, à la grosse aventure : c'est-à-dire que la somme est perdue si le navire fait naufrage; s'il revient, la somme est remboursée en marchandises de retour, et, de plus, 20, 23 et jusqu'à 25 pour 100 d'intérêt.

Les marchandises propres au commerce de Solou sont, en articles d'Europe, de petites indiennes (*indianillos*) à fond rouge et à larges fleurs de couleurs voyantes, des mousselines unies, ou brodées, ou brochées, des calicots blancs, des percales ou *pañino*, par pièces de 12 mètres, des cambayas à fond rouge ou d'autres couleurs voyantes, du fer en petites barres, de la quincaillerie, des perles de verre de couleur, des cristaux, des outils de charpentier et de forgeron.

En articles des Philippines, du riz blanc d'Antique ou d'Iloïlo, du padi ou riz brut, du sucre de qualité inférieure, du tabac en feuilles, de Bisaye, qui se vend à très-bas prix, de l'huile de coco et une infinité de petits objets de peu de valeur.

En articles du Bengale, des cachachitas, étoffes de coton

imprimées, à fond rouge, des garras et mamudies, étoffes de coton grosses et fines dont le chef est en fil d'or, des madras à fond rouge, de l'opium de Patna.

En articles de la Chine, du manta coleta (nankin, mahou), des *chapuas* ou pièces chinoises de cuivre, de la faïence commune, quelques étoffes de soie, des cuvettes, des pots, des lampions et autres ustensiles en cuivre.

Les denrées dont la défaite est la plus assurée sont le riz blanc et le padi, ainsi que le tabac et le sucre. Le nankin est aussi fort recherché ; il sert pour les échanges, les pièces de nankin tenant lieu, à Solou, de monnaie courante, au taux d'une piastre par pièce. Il coûte, à Manille, 33 piastres les cent pièces, et revient, à Solou, tous frais compris, à 4 réaux de plata la pièce. On peut encore payer, à Solou, avec des piastres espagnoles, des roupies et des chapuas ou cash chinois, qui sont, comme nous venons de le dire, des pièces de cuivre trouées et enfilées en chapelets. C'est dans les mois de juin et de juillet que le commerce est le plus actif. Nous n'avons pas besoin de dire, vu le caractère connu des habitants de cette île, qu'il faut user de la plus grande prudence en traitant avec eux, toutefois sans leur laisser soupçonner que l'on éprouve de la méfiance ; car, malgré leur peu de probité, ils sont extrêmement susceptibles.

Les marchandises que l'on prend en retour sont d'abord des nids de salanganes. Nous avons déjà décrit ces nids à l'article consacré à la province de Calamianes ; on en fait la récolte deux fois par an, et les meilleurs se trouvent dans des cavernes profondes et humides. Il faut être habitué, depuis sa jeunesse, à cette espèce de chasse, qui est du plus éminent danger. Pour arriver à ces cavernes, on descend

perpendiculairement à plusieurs centaines de pieds, en se tenant à un bambou ou un rotin, n'ayant au-dessous de soi que la mer, dont les flots viennent se briser contre le rocher. Ces nids, fort recherchés en Chine, passent pour être aphrodisiaques. Il en vient peu en Europe. En France, ils sont tout à fait inconnus. En Hollande, on s'en sert comme d'une espèce de liaison dans les sauces blanches. Les nids de première qualité se payent, en Chine, 4,000 piastres le pecul, c'est-à-dire à peu près deux fois leur poids en argent. La Chine tire, tant de Solou que de Java, de Sumatra et de Macassar, pour une valeur de 1,263,570 piastres par an de nids de salanganes.

Après les nids, on tire de Solou de l'écaille de la tortue appelée *testudo imbricata* : elle est plus épaisse, plus transparente et plus variée que celle des autres espèces de tortues; elle est en forme de cœur et se compose de treize pièces, avec vingt-cinq divisions sur le bord. Les pièces du milieu sont les plus épaisses, les plus larges, en un mot les meilleures; les autres sont appelées des *sabots*. La bonne écaille est en planches larges, sans crevasses, sans charbons et fort transparente. Les petites pièces brisées et recourbées ne sont point estimées. Les Chinois de Manille expédient cette marchandise en Chine, où l'on en fait des boîtes, des peignes et divers objets de fantaisie. Il en passe aussi beaucoup en Espagne. Le prix de la première qualité est de 1,000 à 1,100 piastres le pecul.

Le balate (*bicho de mar*) ou holothurie, appelé, à Solou, *tripang* et, en Chine, *hog-shum*, est une espèce de zoophyte informe qui ressemble à un cornichon noir ou à un morceau de boudin desséché ; il forme un objet de commerce

important entre Solou et Manille. Les négociants de cette ville l'envoient en Chine, où il est fort estimé. Les Chinois le mangent cuit, tantôt seul, tantôt mêlé avec d'autres mets; ils en connaissent trente-trois espèces différentes, dont les prix varient considérablement : il y a, en outre, une qualité tout à fait supérieure et qu'ils appellent *van-se*. On le trouve en abondance dans tous ces parages. La seule île de Macassar en envoie, par an, 70,000 peculs en Chine, et Manille beaucoup davantage encore.

Les ailerons ou nageoires du requin sont encore un mets dont les Chinois sont très-friands et dont l'île de Solou fournit une quantité considérable; mais c'est surtout de Bombay et du golfe Persique qu'ils en tirent le plus : il en faut cinq cents pour faire un pecul, qui se paye de 20 à 45 piastres.

Solou envoie aussi, en Europe et en Chine, de la nacre : elle se vend, en Chine, de 12 à 15 piastres le pecul. C'est un des objets sur lesquels les marchands de Solou savent le mieux tromper : ils mettent souvent des pierres dans les paquets; aussi ne faut-il jamais les peser sans les ouvrir.

La cire, l'or et les perles compléteront le chargement de retour d'une expédition à Solou. Quand l'or est en poudre, il faut y passer l'aimant pour en retirer les particules de fer que les fripons de Solou y introduisent. Les perles de Solou sont, en général, petites; les Chinois les achètent pour les piler et les donner comme médicament à leurs malades.

Il faut compter sept à huit mois pour la durée d'une expédition de Manille à Solou, et de retour.

Le départ des navires pour les Moluques a lieu dans les

mois de décembre et de janvier. Les marchandises qu'on y porte sont les mêmes qu'à Solou, plus quelques objets de fantaisie et des robes pour les femmes des résidents et des autorités supérieures. On en rapporte du cacao, des oiseaux de paradis, des clous de girofle, de la noix de muscade, etc. Ces îles sont une possession hollandaise : aussi peut-on y faire le commerce dans la plus grande sécurité. Mais les droits d'entrée y étant très-considérables, il s'y fait beaucoup de contrebande. Le fret est de 5 pour 100 sur la valeur des marchandises, plus $^3/_4$ pour 100 par mois.

Il y eut une époque où le besoin d'holothuries, d'écaille et de nacre était si vivement senti à Manille, que l'on en cherchait de tous les côtés, ce qui engagea les marchands à faire quelques expéditions pour les îles situées à l'est des Philippines. Les navires passaient par le détroit de San Bernardino et se rendaient aux îles de Fidgrison-Viti, situées par 15° de latitude nord et 177° longitude ouest de Paris; mais on a renoncé à ce commerce depuis que, dans une de ces entreprises, M. Barañao, riche marchand de Manille et qui avait été, pendant plusieurs années, gouverneur de Samboanga, y fut massacré avec tout l'équipage de son navire, sans que l'on ait jamais, depuis, entendu parler d'eux, si ce n'est, peut-être, d'un seul homme, nommé Fernando, qui fut recueilli, en 1829, par M. Dumont d'Urville.

Les îles Pelew sont un archipel où se dirigent encore de temps à autre quelques bâtiments de Manille : ils y portent des toiles peintes, des perles de verre de toutes couleurs, des couteaux un peu plus grands que nos couteaux de table et toute espèce de vieille ferraille, prenant, en retour, des holothuries, de l'écaille de tortue et de la nacre.

Quelques expéditions se sont faites aussi pour Tonga-Tabou, théâtre du naufrage du capitaine Lafond, et des relations de commerce s'étaient établies avec le sultan de Mindanao; mais elles ont cessé depuis l'assassinat d'un Français nommé Martin, il y a sept ou huit ans. Ce brave homme, établi depuis longtemps dans la province de Pampanga, où vivent encore sa veuve et ses enfants, que l'auteur de cet ouvrage y a connus, avait réalisé une grande et belle cargaison de retour, lorsqu'il fut lâchement tué, avec une partie de son équipage, dans le port de Dabao.

Il y a lieu de s'étonner que deux villes aussi considérables, capitales de contrées si riches et si fertiles, et situées si près l'une de l'autre que le sont Manille et Batavia, n'aient pas établi entre elles des relations de commerce plus suivies et plus importantes. Il faut remarquer que Manille est, à une certaine époque de l'année, le passage obligé des navires qui se rendent en Chine à contre-mousson; ils passent à l'est de l'île de Java et à l'ouest des Philippines, et assez près de Manille pour en reconnaître presque la baie. Mais cette ville conserve encore des souvenirs trop vifs et trop cuisants de l'époque où les Pays-Bas appartenaient à l'Espagne, et surtout de celle où les Hollandais, après avoir chassé les Portugais des Moluques, vinrent se mettre en embuscade à l'entrée de la baie de Manille, pour y attendre, à leur arrivée, les galères de la Nouvelle-Espagne. En attendant, il résulte, des relevés de l'an 1839, que Manille envoie, à Java, des cigares, des guinaras et quelques autres marchandises. Depuis lors, plusieurs expéditions ont encore eu lieu, et un commerce avantageux pourrait incontestablement s'établir entre les deux pays.

Sincapour est une ville située à l'extrémité méridionale de la presqu'île de Malacca; elle forme un des principaux comptoirs des possessions anglaises au delà du Gange et le point central et intermédiaire des relations entre le Bengale et la Chine.

Manille envoie, sur le marché de Sincapour, du sucre, de l'indigo, du chanvre, des peaux de buffle, du bois de sapan et des cigares; on expédie pour Manille, sur des navires espagnols, des tissus de coton, de la cire, du cuivre, du fer, de l'acier et quelques articles de quincaillerie, que les maisons anglaises de Manille font venir d'Europe par voie de Sincapour. Quelques marchandises françaises ont été importées depuis quelque temps par la même voie.

Le cabotage entre Sincapour et Manille est extrêmement actif; il s'est élevé, en 1842, à 36,000 tonneaux et à une valeur de quatre millions et demi. Du reste, ce commerce est tout à l'avantage de Sincapour, qui encombre le marché de Manille des marchandises qu'il y envoie.

Parmi les autres possessions anglaises, Bombay a continué ses relations avec Manille, et nous avons lieu de croire qu'elles ont lieu en partie par des pyroscaphes.

L'Australie, avec laquelle en 1837 les rapports étaient presque nuls, en a établi, depuis lors, de fort actifs avec les Philippines; Sydney en tire maintenant pour trois millions de sucre inférieur servant à la distillation du rhum et de cigares.

Peu de temps après leur établissement aux îles Philippines, les Espagnols obtinrent la permission de trafiquer avec différents ports de la Chine; mais ils ne profitèrent

guère de cet avantage que pour Macao, et à cet égard ils le partageaient avec les Portugais.

Le commerce des Philippines avec Macao consiste principalement en riz et padi; il se fait au moyen de vingt-cinq navires par an. Tandis que les relations avec tout autre pays étranger ne peuvent avoir lieu que par les ports de Manille ou de Samboanga, celles de l'archipel avec Macao sont libres pour plusieurs autres ports de la colonie. Ce sont ceux de Carimao et de Salomague, dont le riz est d'une qualité remarquablement belle, qui en exportent le plus, indépendamment de Manille, de Pasacao, de Sorsogon et de Capiz. C'est surtout pendant la mousson du nord-est, qui dure six mois, que l'on peut charger dans les trois premiers de ces ports. Les bâtiments dont on se sert, de 450 à 520 tonneaux, tirent fort peu d'eau; quand ils sont plus gros, ils se rendent à Whampoa, dans la rivière de Canton, où tout navire portant 3,000 peculs de riz peut monter sans payer de droits : un navire peut faire jusqu'à cinq voyages par an. La douane chinoise de Macao ne perçoit pas de droits sur le riz; mais la douane portugaise, car il y en a deux dans cette ville, exige 4 chapuas par bayon ou sac, ce qui fait 30 à 40 piastres pour le chargement d'un navire de 400 tonneaux. Quand le chargement se compose de toute autre marchandise que de riz, le navire est mesuré à la manière chinoise et paye des droits; mais on lui délivre un titre qu'on appelle *chapa*, moyennant lequel il ne paye, quand il revient, que le tiers de ces droits.

Indépendamment du riz, Manille envoie encore à Macao du balate, des nids de salanganes, des zibis (chevrettes sèches),

du cuir de buffle, du bois de campêche, du coton, des tendons de cerfs dits *nervios de venao*, des ailerons de requins, du bois d'ébène et de molave, de la nacre, de l'indigo liquide ou *tintoron*, de l'or en poudre et quelques autres articles moins importants.

Quant aux retours que Manille reçoit de Macao, nous ne croyons pas pouvoir en donner une meilleure idée qu'en transcrivant le détail du chargement d'un shampan chinois entré à Manille pendant notre séjour dans cette ville.

261	pots couverts d'ail et de radis salés.
8	peculs d'agua mala.
15	*id.* couperose.
204	gantas d'huile de Chine.
1,140	*id.* riz rouge.
2	peculs d'anis de Chine.
3 1/2	*id.* grains de verres (perles).
50,000	aiguilles à coudre.
8	anafres.
275	éventails papier et bambou.
10	*id.* d'étoffes.
300	petits boutons pour chemises chinoises.
10	couteaux de cuisine.
1,536	petits plateaux en bois, en laque, et corbeilles.
100	*id.* avec couvercles.
140	*id.* de carton.
330	cuvettes de porcelaine bleuâtre.
250	espèces de poterie vernie.
250	petites cuillers en bois.
56	cuillers en fer.
400	charreros de terre fine.

20 petites corbeilles en bambou.
20 peculs de sèches, poissons sèchés.
160 grands grelots.
1,500 petits grelots.
100 petites sonnettes en cuivre.
190 pots couverts de *canasi*.
450 chaussures en espèce de jonc.
92 *id.* pour enfant.
50 paniers de marrons.
100 cuacos de bambou.
17 *id.* de cordes de nankin cati.
200 *id.* de cire.
2 1/2 peculs de *chanchao*.
490 catis de thé de différentes qualités.
2 peculs de gros clous de planchers.
27 timoins pour boîtes de cartons vernis.
15 catis jus de réglisse.
4 *id.* de chojua.
108 crachoirs, poterie verte.
620 balais de bourre de coco et de broussailles
820 cure-oreilles.
80 petits miroirs avec cadre en bois.
4 paillassons en bourre de coco.
3 peculs de fleur de bananier.
4 petites boîtes avec dessins mouvants.
30 lanternes-falots en tôle.
44 petites boîtes de faïence chinoise.
15 *id.* avec fleurs en soie.
20 enveloppes de guingon mondée.
13 cabans de guingon dans son écorce.

34 peculs de guatubin.
10 p. fil de cordonnier.
21 p. de poix.
568 jambons.
12 petites corbeilles à jouer.
40 jupaos.
10 catis de jongos.
15 *id.* de joguin.
24 pièces de lucouan.
520 livres de Chine en blanc.
72 assortiments de petits livres en faïence.
150 pièces de linge cambayas.
100 *id.* *id.* ouvré.
5 grandes limes.
57 moulins en pierre pour moudre.
35 cartes chinoises.
21,183 pièces de nankin, 1re, 2e et 3e qualités.
3,186 de jipo, *id.*
1 caban de pommes sèches.
4 pièces d'étoffe bleue (coton) lustrée.
8 ternos de mortiers.
206 pièces de ninfas.
1,990 catis petites oranges douces.
3 cabans de noix.
12,000 poires.
2,800 parapluies en papier de diverses couleurs.
92 *id.* du Japon.
542 emplâtres de luyo et parto.
70 peculs papier du Japon.
6 *id.* à écrire.

36 catis, papier buvard.
36 peculs d'alun.
1,600 pierres à aiguiser.
600 petites assiettes faïence verte.
12,832 grands plats porcelaine blanche.
81 *id.* différentes formes.
715 petits pots verts.
3,420 assortiments de petits pots noirs, différentes qualités.
51,661 plats faïence bleue, *id.*
11,500 briquets complets à feu.
50 catis de rebetes, mèches combustibles.
150 chaux de Chine.
18 pièces de satin noir.
50 catis de suncas, ou résine de pin.
12 pièces saya saya (levantine) ouvrée.
200 peculs de sutanju, espèce de vermicelle.
200 scies à main.
100 scies d'une brasse.
220 petites soupières de porcelaine bleuâtre.
11,000 sipit de bambou.
100 brosses à dents.
225 *id.* pour souliers.
25 catis de senti.
57 pots en faïence bleue.
60,000 tasses de différentes qualités.
2,000 petites tasses pour thé.
1,620 ciseaux de tailleur.
5 peculs 11 catis d'encre.
80 pots en cuivre.
137 espèces de cuvettes à anses.

900 espèces de lampes *id.*
53 encriers.
24 *id* en laque.
53 *id.* en pierre.
1,000 tinjoys, espèce de lampes en poterie.
3 pièces de velours.
1773 pots en faïence verte de différentes qualités.
4 écrans.
189 pots en terre.
3 cruches de 1re qualité.
2 peculs de tojo ou bois de Chine.
2 *id.* de rhum.
21 veilleuses faïence verte.
464 souliers végétaux.
25 *id.* pour enfant.

Ce sont les Chinois de Manille qui achètent, en général, ces cargaisons. Parmi les objets importés, un grand nombre sert à faire des cadeaux.

Les achats de la Chine se sont élevés à 4 millions 1/2 en 1842, la valeur en a presque doublé depuis 1840. En ce moment, les bois de construction des Philippines se dirigent sur Hong-Kong, où le séjour des Européens va, en outre, attirer le *café*, les *cigares*, le *sucre* et le *rhum* de Manille.

Le mouvement de la navigation entre Manille et la Chine a occupé, en 1842, 35,000 tonneaux : c'est plus du 1/3 de la navigation totale de ce port.

Une circonstance particulière a, dans ces derniers temps, occasionné un double mouvement d'importation et d'exportation de numéraire entre la Chine et l'entrepôt de Manille.

Des sommes assez considérables en piastres du Mexique ayant été introduites sur le marché chinois, où, d'habitude, on n'admet que les piastres espagnoles, et n'ayant pu y trouver cours, ont été refoulées vers Manille. Si l'on en croit même des renseignements pris sur les lieux, la fabrication des piastres fausses, qui serait très-active à Canton, n'aurait pas été étrangère à ce reflux.

CHAPITRE XXX.

SUITE DU COMMERCE.

Nous voici arrivés au commerce que nous appelons par delà les deux caps, et le premier qui doit attirer notre attention est celui que les Philippines font avec la mère patrie.

Des relations libres et directes avec l'Espagne s'étaient établies par suite de la suppression du privilége de la compagnie; le 6 septembre 1834, les ports de Cadix et de Santander furent ceux avec lesquels les rapports devinrent les plus actifs. Les cargaisons des bâtiments se composent des principales marchandises de l'archipel et de la Chine. Le bois de campêche sert de lest; le sucre est renfermé dans des *bayones* ou sacs faits de feuilles de palmier tissues; dans l'en-

tre-pont, on place des peaux de buffle salées ou séchées, de l'indigo, de l'écaille, du girofle, de la cannelle, et quelques marchandises de Chine. Ces navires s'assurent généralement au prix de 4 pour 100 du 1er novembre au 1er mai, et de 5 pour 100 du 1er mai au 1er novembre, y compris les avaries. Les denrées portées par bâtiments espagnols payent un droit de 1 pour 100 *ad valorem*. L'or et l'argent en barres sont libres de tout droit.

Pendant la mousson de nord-est, la traversée est toujours fort heureuse. A cette époque de l'année, il ne faut que douze ou quinze jours pour franchir la mer de Chine et les détroits; tandis qu'une fois le mois de mai arrivé, on met souvent cinquante jours pour arriver seulement aux détroits: quelques navires américains osent seuls s'y risquer pendant cette saison.

Pour revenir d'Espagne, on choisit au contraire, de préférence, le mois d'avril, parce qu'en juillet, on trouve au cap de Bonne-Espérance le vent de nord-ouest qui est favorable, et l'on arrive à Manille en septembre, à l'aide des *collas* de sud-ouest qui durent encore. Les mois d'octobre et de novembre sont dangereux à cause des ouragans ou vaguios.

Les importations d'Espagne se composent de vin rouge de Catalogne, de vin de Malaga doux, de Xerès et de San Lucar, en pipes et barils; de quelques vins généreux et liqueurs en bouteilles; d'eau-de-vie anisée, dont il se fait une grande consommation; de papier à écrire; de cartes à jouer d'une certaine dimension; de comestibles et de quelques autres objets de première nécessité. Les comestibles les plus recherchés sont des saucissons, des fonds d'artichauts con-

servés, des olives, des fromages, des jambons de Galice, du beurre de Flandre, des saucisses (*chorizos*), de l'huile, des pois chiches, des haricots. On paye 3 pour 100 par navire espagnol et 7 pour 100 par navire étranger, d'après une évaluation faite d'avance. Le fret n'est point déterminé. La commission est de 2 pour 100 sans garantie. En 1841, le total de l'importation a été de 1,000,000 de piastres et l'exportation de 4,729,000 piastres. En 1842, 6 navires, jaugeant ensemble 3,408 tonneaux, sont entrés d'Espagne à Manille, et il en est sorti 8, jaugeant 4,085 tonneaux. Le commerce a donc encore été en faveur de Manille.

Des pays étrangers, c'est l'Angleterre qui entre pour la plus grande part dans le commerce de Manille. Cette part a été de plus du quart en 1842; c'est-à-dire de 7,500,000 fr. à l'importation et de 5,000,000 à l'exportation. Ce sont les tissus de coton et entre autres les mouchoirs dits *cambayas* article d'une grande consommation aux Philippines, qui forment la majeure partie des envois de l'Angleterre; elle prend, en retour, du sucre et de l'indigo. Les relations directes entre l'Angleterre et Manille ont éprouvé, en dernier lieu, quelque diminution; mais celles de ce port avec les colonies anglaises de l'Inde et de l'Australie ont pris un rapide accroissement : elles ont formé, en 1842, un sixième de tout le commerce de Manille.

Les États-Unis luttent déjà avec l'Angleterre pour l'importance de leur commerce avec les Philippines; ils ont part pour 1/6 dans les échanges de Manille avec tous pays. Leurs envois, qui se montaient, en 1842, à plus de 3 millions, consistent en *tissus* de coton *écrus* et en objets propres à l'armement des navires. La station que la marine militaire

américaine entretient dans ces parages se ravitaille ordinairement à Manille, où, en conséquence, il importe à l'Union de ne point laisser manquer les articles de cette nature.

Les cotonnades *écrues* des États-Unis entrent pour les 2/3 dans la consommation locale. On sait que, pour cette fabrication, la manufacture de l'Union a fait de grands progrès. Ses navires chargent en retour, à Manille, presque tout l'*abaca* et les cordages qui en sont exportés, et d'assez fortes quantités de sucre. Ils y ont pris pour près de 5 millions de produits en 1842.

La part prise par la France dans le commerce de Manille, en 1841, se résume ainsi :

Café	fr. 175,000
Sucre	111,000
Indigo	85,000
Cuirs	29,000
Cigares	222,000
Écaille de tortue	38,000
Bois de sapan	22,000
Autres articles	68,000
Total	750,000

Exportations de France.

Tissus	fr. 12,000
Vins	56,000
Marchandises diverses dont une partie en entrepôt	124,000
Total	192,000

Un pareil état de choses est certes très-affligeant et le devient d'autant plus, quand on songe que, parmi les pro-

ductions naturelles ou manufacturées de la France, il y en a beaucoup qui obtiendraient la préférence sur toutes autres sur le marché de Manille, s'il en était suffisamment approvisionné. Dans le nombre se trouvent surtout les cambayas, qui surpassent incontestablement ceux d'Angleterre pour la qualité et le teint ; mais il faudrait leur donner 1 vare $\frac{1}{3}$ de haut sur 3 $\frac{1}{2}$ de large. Puis viennent des mouchoirs en batiste imprimés, fausse batiste, calicots et percales, coupons de robes de soie, de gilets, draps légers bleus, noirs ou de fantaisie, chapeaux, casquettes d'enfant, porcelaines, industrie parisienne, papeterie un peu forte pour le gouvernement, feuilles doubles de 32 centimètres sur 24 ; certains articles de quincaillerie, parfumerie, bijouterie, montres à cuvettes, bas de soie : le tout, cependant, en petite quantité.

Voici l'état du mouvement général du commerce de Manille en 1841 :

Il s'est élevé, en total, à une somme de 40 millions de francs, dont :

A l'importation	17 millions.
A l'exportation..	23

Les principales contrées avec lesquelles Manille a effectué ce commerce sont, d'après le rang d'importance :

	Importations à Manille.	Export. de Manille.	TOTAL.
	fr.	fr.	fr.
Angleterre...	8,959,000	5,435,000	14,394,000
Etats-Unis	3,275,000	4,696,000	7,971,000
Espagne	1,000,000	4,729,000	5,729,000
Chine.........	2,155,000	3,293,000	5,448,000
Indes-Orientales.....	431,000	1,719,000	2,150,000
Sydney (Australie)..	81,000	1,096,000	1,177,000
France.....	192,000	750,000	942,000

Les principales marchandises de ce commerce ont été :

1° A L'IMPORTATION.			PAYS DE PROVENANCE.	
		fr.		fr.
Tissus.	de coton	6,775,000	Angleterre	5,179,000
			Etats-Unis	1,444,000
	de lin	557,000	Chine	503,000
			Angleterre	54,000
	de laine	297,000	Angleterre	258,000
			Hambourg	39,000
	de soie	74,000	Chine	47,000
			Angleterre	16,000
Comestibles		615,000	Etats-Unis	211,000
			Espagne	134,000
			Angleterre	115,000
			Chine	47,000
			Archipel indien	52,000
Métaux		379,000	Angleterre	294,000
			Batavia	34,000
Vins et spiritueux		338,000	Espagne	200,000
			Angleterre	64,000
			France	56,000
Soie grége		326,000	Chine	326,000
Thé		310,000	Chine	310,000
Quincaillerie		273,000	Angleterre	171,000
			Chine	93,000
Articles pour la marine		235,000	Angleterre	158,000
			Etats-Unis	46,000
Papeterie		216,000	Chine	153,000
			Angleterre	40,000
Verrerie et cristaux		172,000	Angleterre	97,000
			Etats-Unis	22,000
Parfumerie et mercerie		125,000	Etats-Unis	45,000
			Angleterre	33,000
			Chine	25,000
Nacre de perle		108,000	Iles Solou	105,000
Salpêtre		102,000	Indes-Orient.	102,000
Parapluies		101,000	Chine	101,000
Faïence et porcelaine		91,000	Chine	68,000
Numéraire		1,131,000	Etats-Unis	732,000
			Espagne	220,000
			Batavia	116,000
			Hambourg	50,000

2° A L'EXPORTATION. PAYS DE DESTINATION.

Produit		fr.	Pays	fr.
Sucre (317,147 quintaux)		6,994,000	Angleterre	2,832,000
			Etats-Unis	1,428,000
			Sydney	676,000
			Bombay	604,000
			Espagne	507,000
			Belgique	415,000
			Hambourg	176,000
			Sincapour	170,000
			France	111,000
Tabac	en feuilles	2,971,000	Espagne	2,971,000
	Cigares	2,143,000	Angleterre	840,000
			Sydney	294,000
			France	222,000
			Espagne	183,000
			Hambourg	160,000
			Pays-Bas	136,000
			Sincapour	96,000
			Bombay	68,000
			Etats-Unis	58,000
			Batavia, etc.	50,000
Indigo (6,896 quintaux)		2,268,000	Etats-Unis	1,065,000
			Espagne	444,000
			Chine	304,000
			Angleterre	172,000
			Belgique	138,000
			France	85,000
Abaca (chanvre du pays).	(Filaments d') (109,546 quint.)	2,087,000	Etats-Unis	1,523,000
			Angleterre	445,000
			Sincapour	69,000
			Hambourg	29,000
	(Cordages d')	226,000	Espagne	50,000
			Angleterre	43,000
			Sydney	33,000
			Sincapour	32,000
			Etats-Unis	24,000
Poudre d'or		812,000	Chine	721,000
			Angleterre	81,000
Nids d'hirondelles		488,000	Chine	488,000
Café (5,195 quintaux)		344,000	France	175,000
			Angleterre	57,000
			Sydney	57,000
Bois de sapan		238,000	Angleterre	66,000
			Etats-Unis	42,000
			Sincapour	39,000
			France	22,000

	fr.		fr.
Ouvrages en nattes et chapeaux.	223,000	Espagne.......	90,000
		Etats-Unis.....	45,000
		Angleterre.....	33,000
		Valparaiso.....	21,000
Cuirs....................	205,000	Angleterre.....	117,000
		France........	29,000
		Hambourg. ...	24,000
Holothuries..............	179,000	Chine.........	179,000
Écaille..................	140,000	France........	38,000
		Etats-Unis.....	35,000
		Hambourg.....	27,000
		Chine.........	25,000
Coton....................	124,000	Chine.........	105,000
Riz................	99,000	Chine.........	99,000
Comestibles..............	89,000	Chine.........	89,000
Numéraire.	1,068,000	Chine.........	985,000
		Espagne.......	48,000

En 1840, l'ensemble du commerce de Manille avec tous pays avait été de 35 millions, dont 16 1/2 à l'importation et 18 1/2 à l'exportation. En comparant ces résultats avec ceux qui viennent d'être constatés pour l'année 1841, on trouve, en faveur de cette dernière, un accroissement de 5 millions de francs, lequel porte presque exclusivement sur la sortie. Les pays qui en ont principalement profité sont l'*Espagne*, pour 1,958,000 francs, et la *Chine*, pour 1,527,000 francs.

COMMERCE DE MANILLE AVEC LA CHINE EN 1841.

Marchandises importées de Chine à Manille.

Tissus... de lin.	503,000 fr.
Tissus... de soie	47,000
Soie grége.	326,000
Thé.	310,000
Papeterie.	153,000
Parapluies.	101,000
Quincaillerie	93,000
Faïence et porcelaine..	68,000
Comestibles..	47,000
Autres articles.	507,000
Total..	2,155,000 fr.

Marchandises exportées de Manille en Chine.

Poudre d'or	721,000 fr.
Nids d'hirondelles	488,000
Indigo	204,000
Holothuries	179,000
Coton	105,000
Riz	99,000
Comestibles	89,000
Tissus de soie	15,000
Numéraire	985,000
Autres articles	310,000
Total	3,295,000 fr.

L'ensemble de ce commerce, importation et exportation réunies, s'est élevé à 5,448,000 francs, soit environ 13 1/2 pour 100 du commerce total de Manille avec tous pays, lequel se résume comme il suit :

Importations	17,038,000 fr.
Exportations	22,942,000
Total	39,980,000 fr.

COMMERCE DE L'ANGLETERRE AVEC MANILLE.

D'après le tableau décennal publié par ordre du parlement (période 1831-1840), le commerce de l'Angleterre avec les îles Philippines s'est composé, en 1840, de la manière suivante :

Principales marchandises importées dans le royaume uni.

Sucre non raffiné	69,980	quintaux (de 50,8 kil.).
Chanvre brut	15,430	id.
Cassia lignea (fausse cannelle)	85,000	livres (de 453 gramm.).
Indigo	39,000	id.
Laine	7,000	id.
Tabac manufacturé	4,000	id.
Chapeaux de paille	3,000	en nombre.

Principales marchandises exportées du royaume uni.

		Valeurs en francs.
Fils et tissus	de laine	3,727,000
	de coton	3,541,000
	de lin et de chanvre	471,000
Autres articles		398,000
	Total	8,137,000

La valeur des exportations anglaises pour les îles Philippines a pris un accroissement notable en 1840; en aucune des années antérieures elle n'avait, à beaucoup près, atteint ce chiffre. Voici, au reste, la marche qu'elle a suivie à partir de 1831 :

1831	988,000 fr.
1832	2,557,000
1833	4,632,000
1834	1,915,000
1835	3,243,000
1836	1,295,000
1837	845,000
1838	795,000
1839	1,086,000
1840	8,137,000

Les quantités de marchandises de provenance étrangère réexportées d'Angleterre pour ces îles sont insignifiantes.

Désignation et nature

des tissus de coton et de laine importés habituellement sur la place de Manille; quantités importées en 1838; prix courants et fret au 1er janvier 1840 et pendant le 1er semestre 1841.

MARCHANDISES.		UNITÉS.	PRIX.	IMPORTATIONS en 1838.
			piastres. piastres.	
Long cloths (36 pouces sur 40 *yards*) [de 914 mill.].	fin.	la pièce.	4 3/8 à 5	41,266 pièces.
	moyen. . .	id.	3 7/8 à 4 1 8	
	inférieur. .	id.	3 à 3 1/2	
Grey shirtings (36 à 37 pouces sur 40 *yards*). . .	1re qualité.	id.	3 6/8 à 4	137,946 id.
	ordinaire, commun. .	id.	3 4/8 à 3 6/8	
Cambrics (batiste) (44 pouces sur 12 *yards*).	fin.	id.	2 1/4 à 2 1/2	11,105 id.
	moyen. . .	id.	1 1/2 à 1 7/8	
	inférieur. .	id.	1 3/8 »	
Grey twills (42 pouces sur 32 *yards*).		id.	3 1 2 à 3 6/8	non indiquées.
American brown twills (30 pouces). .		le *yard*.	1/8 »	id.
Turkey red cloth (33 pouces sur 24 *yards*).		la pièce.	5 à 5 1/2	1,500 pièces.
Twills et *jeans*.		le *yard*.	2,8 à 3,8	non indiquées.
Lappet muslins (40 à 42 pouces sur 10 *yards*).		la pièce.	1 3,8 à 2 2/8	22,550 pièces.
Jaconas et *mulls* (40 à 42 pouces sur 20 *yards*).		id.	1 6,8 à 5	18,065 pièces.
			réaux. réaux.	
Cirsacas (26 pouces sur 24 *yards*). .		le *yard*.	1 1/4 »	22,266* id.
— *tweeled* et *corded* (même dimension)		id.	2 à 2 1/2	non indiquées.
Toiles de coton imprimées (*furniture chintz* et *fancy printed cottons*) (23 pouces sur 28 *yards*).		la pièce.	piastres piastres. 3 à 3 1/2	12,853 pièces.
— d'une seule couleur (26 pouces sur 28 *yards*).		id.	2 à 2 1,2	
— rouge Andrinople (*turkey red prints*) (24 pouces sur 29 *yards*).		id.	6 1/2 »	
Mouchoirs de coton avec bordures imprimées ou tissées (33 pouces carrés).		la douze	7,8 à 2	843 douzes.
— dits *cambayas* rouge d'Andrinople (33 pouces carrés).		id.	1 1/2 à 3	48,932 id.
— dits *bandanas* id.		id.	2 3/8 à 2 6/8	38,341 id.
— — id. et *pink*.		id.	2 à 2 2,8	
— de fantaisie à coins (*canted*).		id.	6,8 à 7/8	
Gingas dits *caranclanes acambayados* (guingans) (*checked ghinghams*) mesurant 24 à 32 *yards*),			réaux. réaux.	
— fond rouge, 41 pouces de largeur. .		le *yard*.	1 3/4 à 2 3/4	11,585 pièces.
— — bleu, même dimension.		id.	1 à 3	
Autres qualités, 30 pouces de largeur. .		id.	1/2 3/4	

MARCHANDISES.	UNITÉS.	PRIX.	IMPORTATIONS en 1838.
		piastres. piastres.	
Cambayas de Madras	la *corge*	50 à 70	478 corges 87 douzaines de mouchoirs.
— d'Europe, 42 pouces sur 3 1/2 *yards*.	id.	40 à 60	
Draps (58 à 60 pouces de largeur) 1re qualité	le *yard*.	2 6/8 à 3 1/2	18,148 *yards*.
Draps 2e —	id.	1 3/4 »	
Draps 3e —	id.	1 à 1 1/3	
Serges (*long ells*)	la pièce.	8 à 10	170 pièces.
Camelots (30 pouces sur 55 *yards*)	id.	20 à 23	423 id.
Lastings (26 — 55 —)	le *yard*.	5/8 à 3/4	39,171 *yards*.
		réaux. réaux.	
Flanelle	id.	1 1/2 à 2	7,550 id.

ARTICLES D'EXPORTATION.	UNITÉS.	PRIX.
		piastres. piastres.
Sucre. 1re qualité	le *picul*.	5 »
Sucre. 2e id.	id.	3 1/2 »
Café. 1re id.	id.	10 à 11
Café. 2e id.	id.	8 3/4 à 9 3/4
Indigo. 1re id.	le quintal.	64 à 70
Indigo. 2e id.	id.	50 à 62
Cacao	le *caban*.	21 à 23
Riz	id.	7/8 à 1
Huile de coco	12 gallons.	2 à 3 1/2
		réaux. réaux.
Rhum	le gallon.	2 à 3
		piastres. piastres.
Tabac. en feuilles	2 *arrobes*.	5 1/4 »
Tabac. cigares	le millier.	5 à 6 1/2
Coton	le *picul*.	12 1/2 »
Chanvre (*abaca*)	id.	4 »
Écaille. 1re qualité	id.	500 à 700
Écaille. 2e id.	id.	350 à 450
Nacre de perle (coquilles)	id.	9 »
Poudre d'or	le *tael*.	15 à 20
Cire jaune	le quintal.	35 à 36
Peaux. de buffle	le *picul*.	3 à 3 1/2
Peaux. de vache	id.	5 1/2 à 6
Soufre	id.	2 1/4 à 2 1/2
Bois. sapan	id.	3/4 »
Bois. ébène	id.	1/2 »

Prix courants moyens,

pendant le 2e semestre 1841, des principaux articles du commerce de Manille.

DÉSIGNATION des marchandises.	UNITÉS DES QUANTITÉS. Poids et mesures du pays.	Poids et mesures de France.	VALEUR. Monnaie du pays.	Monnaie de France.	OBSERVATIONS.
			piastres.	fr.	
Articles d'importation.					
Cambayas françaises. .	corge.	20 pièces.	50	280 »	Beaucoup sur place. Vente difficile.
Cambayas anglaises. .	id.	id.	45	252 »	
Cambayas de Madras. .	id.	id.	60	336 »	
Tissus de coton. . blanc. . . .	40 yards.	mèt. 36.80	3.4	19 60	
Tissus de coton. . écru.	id.	id.	3.4	19 »	
Mouchoirs cambayas. .	douzaine.		1.4	8 40	
Drap.	yard.	mèt. ».92	2	11 20	Faible demande.
Vins en bouteilles. Champagne	douzaine	»	10	56 »	Id.
Vins en bouteilles. Bordeaux. .	id.	»	4	22 40	Vente facile.
Eaux-de-vie.	pipe.	lit. 540	110	616 »	Vente facile pour les provenances d'Espagne.
Articles d'exportation.					
Abaca.	picul.	kil. 63.25	4.6	26 60	Vente facile.
Café.	id.	id.	9	50 40	Vente difficile.
Cigares.	Caisse de mille.		6.4	36 40	Grande vente.
Cordage d'*abaca*.	picul.	kil. 63.25	7	39 20	Vente facile.
Indigo. . . 1re qualité. .	quintal.	kil. 46	64	358 40	Vente difficile.
Indigo. . . 2e id. . .	id.	id.	50	280 »	Id.
Indigo. . . 3e id. . .	id.	id.	23	128 80	Id.
Sucre.	picul.	kil. 63.25	4	22 40	Vente facile.

Le fret de Manille pour Londres était, au 1er janvier 1840,

De 4 liv. st.	10 sh.	par tonneau de	sucre.
— 2	»	—	bois de sapan.
— 5	»	—	cuirs.
— 4	7	—	chanvre.

État du mouvement général du commerce de Manille en 1842.

NAVIGATION.

PAYS DE PROVENANCE ET DE DESTINATION.	ENTRÉE.		SORTIE.		TOTAL.	
	Navires	Tonnage.	Navires	Tonnage.	Navires	Tonnage.
Chine.	65	19,152	62	16,126	127	35,278
Australie (Sydney).	31	8,835	22	4,662	53	13,497
Indes anglaises. . .	17	4,858	24	9,798	30	13,168
États-Unis.	12	5,172	16	6,337	28	11,509
Espagne.	6	3,408	8	4,085	14	7,493
Angleterre..	4	1,602	14	4,636	18	6,232
Indes néerlandaises	4	1,211	9	2,460	13	3,671
Iles Solou..	3	455	3	985	6	1,440
Nouvelle-Zélande. .	3	1,126	»	»	3	1,126
Le Cap.	»	»	2	698	2	698
Mexique.	2	681	»	»	2	681
Iles Sandwich. . . .	2	369	1	204	3	573
Belgique.	»	»	1	235	1	235
TOTAUX. .	149	46,869	162	50,226	311	97,095

Voici quelle a été la part des principaux pavillons dans cette navigation (entrée et sortie réunies) :

Anglais..	39,819 tonneaux.
Espagnol.	25,018
Américain.	19,692
Chinois..	3,771

Deux navires français, l'un venant de Batavia, l'autre de Sincapour, sont entrés à Manille pendant le 2e semestre. Le dernier a appareillé pour la Chine.

COMMERCE.

PAYS DE PROVENANCE et de destination.	Importation. fr.	Exportation. fr.	TOTAL. fr.
Angleterre.	7,466,000	5,099,000	12,565,000
États-Unis.	3,154,000	4,772,000	7,926,000
Chine.	2,694,000	4,422,000	7,116,000
Espagne.	893,000	5,323,000	6,216,000
Indes anglaises.	3,137,000	1,404,000	4,541,000
Australie (Sydney). . . .	480,000	2,546,000	3,026,000
Mexique..	1,886,000	»	1,886,000
Chili.	1,070,000	»	1,070,000
Iles Solou.	617,000	69,000	686,000
Indes néerlandaises. . . .	226,000	409,000	635,000
France.	610,000	»	610,000
Cap de Bonne-Espérance. .	»	188,000	188,000
Belgique.	143,000	46,000	189,000
Iles Sandwich..	126,000	36,000	162,000
Villes anséatiques.	»	40,000	40,000
TOTAUX.	22,502,000	24,354,000	46,856,000

Les principaux articles importants de ce commerce, entre Manille et différentes nations, ont été :

1° A L'IMPORTATION. PAYS DE PROVENANCE.

			fr.		fr.
Tissus	de coton	écrus.	1,973,000	États-Unis	1,223,000
				Angleterre	474,000
				Sincapour	276,000
		autres.	2,879,000	Angleterre	1,701,000
				Sincapour	690,000
				Chine	345,000
		cambayas.	1,362,000	Angleterre	586,000
				Sincapour	546,000
				France	228,000
			6,214,000		
	autres		612,000	Chine	273,000
				Angleterre	115,000
				Sincapour	103,000
				France	50,000

Il résulte des documents ci-dessus que, malgré la décroissance du commerce des Philippines, comparativement à la haute prospérité dont jouissait la colonie dans les temps anciens, les opérations actuelles de Manille, seul port des Indes espagnoles ouvert au commerce étranger, ne laissent pas que d'être fort importantes.

La valeur totale des importations et exportations s'y est élevée, en 1842, à près de 47 millions de francs.

Le mouvement de la navigation a, durant la même année, été de 97,000 tonneaux (entrée et sortie réunies).

Ces chiffres se répartissent comme suit :

Entrée : 149 bâtiments jaugeant 47,000 tonneaux et apportant pour 22 millions 1/2 de produits;

Sortie : 162 navires jaugeant 50,000 tonneaux et chargés d'une valeur de 24 millions 1/2.

Nous allons maintenant examiner les opérations de Manille avec les principaux pays.

ANGLETERRE. — Elle entre, en 1842, pour plus du quart dans le commerce de Manille; sa part a été de 12 millions 1/2, dont 7 1/2 à l'importation et 5 à l'exportation.

Les tissus, particulièrement ceux de coton, au nombre desquels se trouvent les mouchoirs dits *cambayas*, article d'une grande consommation aux Philippines, forment la majeure partie des envois de l'Angleterre. Elle prend en retour du *sucre* et de l'*indigo*.

Les transactions de l'Angleterre avec Manille ont, en dernier lieu, éprouvé quelque diminution ; mais celles que ce port fait avec les colonies anglaises de l'Inde et de l'Australie ont pris un rapide accroissement.

La valeur des échanges effectués avec ces possessions con-

stitue, en 1842, un sixième de tout le commerce de Manille et s'élève à 7 millions 1/2.

Les relations commerciales entre Sydney (Australie) et la capitale des Philippines, qui étaient nulles en 1838, ont atteint, en 1842, une valeur de plus de 3 millions. Les importations de Sydney à Manille restent peu considérables. Quelques objets d'approvisionnement maritime sont seuls apportés par les bâtiments anglais qui viennent chercher du fret, après avoir déposé dans l'Australie leur cargaison d'émigrants; mais cette colonie tire de Manille des quantités notables de sucre et autres produits.

Les possessions anglaises de l'Inde, et en particulier Bombay et Sincapour, entretiennent avec les Philippines un cabotage fort actif, qui, en 1842, a occupé 26,000 tonneaux et s'est exercé sur une valeur de 4 millions 1/2 de produits. Une bonne partie des marchandises qui l'alimentent ne viennent qu'en transit à Manille, soit d'Europe pour la Chine, soit de la Chine pour l'Europe.

Pour terminer, nous ajouterons à ces divers renseignements le mouvement des individus entrant dans Manille et en sortant; nous prendrons l'année 1841, tirée des notes prises que nous devons au capitaine du port.

		ENTRÉE.	SORTIE.
Espagnols.	Simples particuliers.	69	63
	Employés civils.	24	9
	Idem militaires.	28	25
	Religieux.	12	5
	Troupes.	82	36
	Étrangers.	89	268
	Chinois.	751	»

INES.

X. I. s.	EXPORTATIONS. PAYS.	QUANTITÉS.	OBSERVATIONS.
aux	Espagne, Amériq., Angleter.	Indét. à cause des contreb.es	Les prix des matières et des étoffes sont variables.
à 3 5 pi	*id.*	*id.*	Transports effectués le plus souvent par les intéressés.
tre à d.	Espagne.	Peu.	Matière première dont la couleur naturelle est nankin.
d.	»	»	
d.	»	»	
d.	»	»	Étoffe de prédilection par son nom et sa couleur violette.
d.	»	»	Ce tissu, beau et fort, sert aussi à faire des pantalons.
id.	»	»	Couleur variée comme les cambayas.
d.	»	»	
d.	»	»	On en fabrique peu, et le prix en est variable.
l.	»	»	
	»	»	
	»	»	
	»	»	

é ; son exactitude est à peu près positive. Nous avons déposé nos échantillons

ble.

CHAPITRE XXXI.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Au moment de terminer la tâche que nous nous sommes imposée, nous éprouvons le besoin de remettre sous nos propres yeux et sous ceux de nos lecteurs le résumé des faits que nous leur avons présentés, en les accompagnant de quelques considérations qui les rendront plus frappants et aideront à en retirer l'utilité que nous avons le désir et l'espoir de leur donner.

De toutes les colonies fondées par les Européens dans des régions lointaines, les Philippines étaient peut-être la moins connue; et pourtant, quelle contrée mériterait mieux de l'être? L'étendue de cet archipel, sa nombreuse population, la douceur de son climat, la prodigieuse fertilité de son territoire, ses inépuisables richesses naturelles, le caractère in-

dustrieux des aborigènes, tout contribue à lui communiquer une importance toute spéciale. Nous nous féliciterions sincèrement et nous aurions en grande partie réussi dans notre projet, si nous étions parvenu à fixer l'attention sur ce beau pays.

Depuis que l'île de Saint-Domingue est à jamais perdue pour l'Europe, deux seules colonies peuvent lutter d'intérêt avec les Philippines, les îles de Cuba et de Java, et nous ne craignons pas de dire : si les circonstances permettaient à l'Espagne de tirer tout le parti possible de notre archipel, sa valeur surpasserait infiniment celle des deux autres colonies; et nous ajouterons, ce qui pourra paraître un paradoxe aux yeux de beaucoup de personnes : c'est que, dans l'état actuel des esprits, l'Espagne est peut-être la seule nation dans les mains de laquelle les Philippines pourraient parvenir au plus haut degré de prospérité auquel la nature les appelle. Pour saisir notre idée, il faut se rappeler ce que nous avons dit, dans les premiers chapitres de notre ouvrage, sur la manière dont ces îles ont été découvertes, civilisées et régies jusqu'aujourd'hui.

A l'époque où l'Espagne formait ses premiers établissements aux Philippines, l'Europe retentissait des cruautés exercées par les Espagnols dans leurs conquêtes en Amérique, et leur monarque brûlait du désir de se laver des reproches que ses lieutenants n'avaient que trop mérités. En formant de nouvelles colonies, Charles-Quint n'était pas guidé par l'ambition d'augmenter ses possessions territoriales ou d'accumuler de nouvelles richesses, il en possédait assez pour satisfaire tous ses vœux; mais, si le monarque était content, le chrétien ne pouvait l'être tant qu'il restait des gentils à

convertir : ce fut donc là le premier but de la conquête des Philippines. De vastes armées ne furent point envoyées pour se gorger de trésors dans un nouvel Eldorado : trois cents soldats et un petit nombre de religieux suffirent pour établir solidement la domination espagnole dans ces îles et pour la maintenir jusqu'au moment où nous écrivons. Quelle nation européenne serait capable, aujourd'hui, de continuer l'œuvre de Charles-Quint? Ce n'est point la France, où les idées semblent tournées vers un autre but; ce n'est point l'Angleterre, dont les missionnaires méthodistes et bibliques détruiraient en dix ans le résultat des travaux de trois siècles. Nous rappellerons donc ici ce que nous avons dit plusieurs fois dans le cours de notre ouvrage : Si jamais l'Angleterre devenait maîtresse des Philippines, l'esprit exclusivement mercantile venant à remplacer les habitudes désintéressées du peuple espagnol, cette magnifique colonie serait bientôt perdue pour l'Europe.

L'époque de la découverte des Philippines était surtout favorable à l'exécution de ces vastes entreprises, exécution qui ne dépendait que de la volonté du monarque. On ne rencontrait point de ces funestes lenteurs qui arrêtent les décisions et compromettent les résultats; il n'y avait point de petites ambitions à dompter ou à satisfaire; point de faiseurs affamés étendant les ordres du gouvernement non dans l'intérêt de leur pays, mais pour mériter à tout prix un titre ou une position; tout, au contraire, était grand et noble dans les entreprises, dont le premier but, aux yeux tant du gouvernement que du citoyen, était de contribuer à la civilisation du genre humain. Nous ne pouvons nous refuser à l'obligation de faire ici encore un rapprochement qui

ressort de ce que nous venons de dire : c'est précisément alors que l'Allemagne est déchirée par le schisme de la réforme; que l'Angleterre et les Pays-Bas se séparent violemment de la communion de l'Église catholique; que la France ne se défend qu'avec peine contre les innovateurs; c'est alors, disons-nous, que les fidèles nations d'Espagne et de Portugal, à l'abri des querelles religieuses, ne songent qu'à étendre jusqu'aux antipodes la religion du Christ, que saint François Xavier et tant d'autres généreux missionnaires rendent à l'Église plus d'enfants que Luther et Calvin ne lui en enlevaient.

La grande distance qui séparait les Philippines de la métropole, distance rendue plus sensible par les dangers de la navigation, dans un temps où la science n'était pas encore parvenue au point où elle est arrivée depuis, et où les Portugais ne permettaient pas aux nations étrangères de doubler le cap de Bonne-Espérance, contribuait à laisser dans les mains du clergé et des corporations religieuses presque tout le gouvernement de la colonie; il se passait souvent plusieurs années sans que l'on y reçût des nouvelles d'Europe. Dans l'intervalle, si le gouverneur mourait, l'archevêque de Manille se trouvait chargé, par intérim, de l'administration du pays, et il déléguait, dans les provinces, son pouvoir aux évêques, ses suffragants, et aux religieux.

Pendant longtemps les Européens, aux Philippines, furent en petit nombre, et ils auraient été, par conséquent, à la discrétion des naturels du pays, s'ils ne s'étaient pas attachés à gagner leur affection, et, grâce au secours de la religion, ils y réussirent. Dès l'origine de la conquête, on ac-

corda aux Indiens de nombreuses franchises et l'on s'occupa à leur donner de l'instruction; aussi les Indiens des Philippines forment-ils aujourd'hui la nation la plus adroite, la plus industrieuse et la plus avancée en civilisation de toutes les races de couleur : ils sont naturellement bons, doux et affables; leurs manières sont prévenantes. Comme à cela ils joignent de la bravoure et de la résolution, les Philippines pourront devenir un jour la puissance insulaire prépondérante de ces parages; et si jamais la nation, pour son malheur, essayait de secouer le joug bienfaisant sous lequel elle jouit aujourd'hui de la paix et d'un véritable bonheur, les résultats de son émancipation seraient incalculables pour les possessions néerlandaises et même pour la Chine, tandis que le reste de l'Europe en ressentirait le contre-coup.

Mais, sans nous laisser entraîner aux spéculations d'un avenir incertain, nous ferons observer que, depuis l'ouverture des ports de la Chine, les Philippines furent appelées à jouer un rôle important dans le commerce de l'extrême Orient. Cet archipel sépare l'océan Pacifique de la mer de Chine; il domine, au nord, le passage des Bachis, et au sud celui des Moluques. Les ports et les rades qu'il possède en grand nombre sur ces deux mers le rendent également accessible aux navires de tout pays et dans toutes les saisons de l'année. Il peut facilement garder le passage qui conduit en Chine à l'époque de la mousson contraire, et, si jamais l'on jugeait convenable d'y établir un port militaire, il suffirait de quelques navires pour se rendre complétement maître de ce passage. D'un autre côté, le commerce intérieur se trouve facilité par les nombreuses communications qui existent entre les baies, les ports, et surtout les rivières, où quelques bateaux à va-

peur appartenant à la colonie entretiendraient des relations journalières.

Quand le gouvernement espagnol, à la suite des troubles qui agitent en ce moment le royaume, retrouvera le repos, une assiette tranquille, et que, recouvrant ses forces naturelles, il pourra les employer au bien général, il y a lieu de croire qu'il sentira l'importance des colonies qui lui restent. Si alors il ouvre aux Philippines différents points au commerce, s'il choisit pour ces points des lieux avantageusement situés sur les deux mers, s'il déclare libre le commerce du port de Manille, s'il forme un entrepôt à Marivelès ou dans le golfe d'Huigayen, les résultats qu'il en obtiendra pourront être immenses. Quant à la situation de Manille, dont le port est un des plus vastes et des plus sûrs qu'il y ait au monde, cette ville deviendrait facilement le centre des importations et des exportations du globe entier. Nous avons vu, dans le cours de cet ouvrage, quel essor merveilleux son commerce a pris en fort peu de temps, même dans la position défavorable où les circonstances l'ont placé, puisque le mouvement de cette place, qui, en 1810, était de 7,350,000 francs, s'est élevé, en 1841, à 40,000,000 fr. Que l'on juge, d'après cela, de ce qu'il pourrait devenir.

Pour ce qui regarde le commerce intérieur, il est surtout nécessaire de le délivrer des dangers dont il est menacé de la part des pirates *moros* qui infestent les bras de mer qui séparent ces îles les unes des autres. A cet effet, il faudrait ouvrir des communications plus faciles par terre, en mettant, autant que possible, les routes à l'abri des inondations périodiques, et en les combinant de manière que, pour passer d'une île à l'autre, on n'eût jamais besoin d'en faire

le tour extérieurement. Puis, comme nous l'avons dit plus haut, de légers pyroscaphes franchiraient ces courts espaces et sillonneraient, en outre, les lacs et les rivières.

Un avantage fort grand résulterait encore de cette augmentation de facilité dans les communications ; elle ferait disparaître les différences qui existent entre les divers dialectes parlés par les populations. La langue tagale, qui est la mère de toutes les autres, deviendrait la langue générale du pays ; elle est riche, sonore, expressive, et ne tarderait pas à avoir une littérature à elle, digne de prendre place parmi celles des peuples de l'Europe.

Nous avons parlé en détail, dans les chapitres qui précèdent, des produits naturels et manufacturés des Philippines ; que l'on nous permette de récapituler ici en peu de lignes ce que nous avons dit.

Le *coton* de cet archipel passe pour être supérieur en qualité à celui de Bombay ; l'*indigo* est égal à celui de Guatimale; le *café*, celui de Solou surtout, est exquis et soutient la comparaison avec celui de Moka : le *tabac*, très-abondant, souffre d'une culture et plus encore d'une fabrication un peu négligées ; mieux soigné sous ces deux rapports, il vaudrait incontestablement celui de la Havane, et la quantité que le pays est en état de produire suffirait pour alimenter le monde entier : le *riz* et le *sucre* pourraient devenir des objets importants d'échange avec la Chine ; toutes les fois que la récolte du riz manque dans cet empire, c'est aux Philippines qu'il vient s'approvisionner pour les besoins de son immense population, et bien souvent déjà ces îles ont retiré de cette branche de commerce des bénéfices considérables. L'*abaca*, produit exclusif des Philippines, s'exporte dans les

États-Unis, et, comme il occupe, ainsi que le bois, une place considérable à bord, il fournirait du fret à un grand nombre de bâtiments. Le *fer* abonde dans l'archipel, mais jusqu'à présent il n'a guère été exploité; il est probable que la Chine le rechercherait si elle en trouvait à si peu de distance de ses côtes.

Rappelons encore ici ce que nous avons rapporté de l'état de l'industrie. Aujourd'hui les tissus qui se fabriquent aux Philippines ne servent qu'aux habitants, mais quelques-uns d'entre eux sont d'une finesse si admirable et d'un travail si parfait, qu'ils seraient incontestablement recherchés dans toute l'Europe, si les naturels du pays faisaient quelques efforts pour rendre leurs fabrications plus conformes au goût européen. Ils s'y sont, à la vérité, attachés depuis quelque temps, et le résultat en a été l'exportation de quelques parties de *piñas* et de *sinamay*. Les étoffes de soie dites *tapis* sont irréprochables. Les couleurs qu'ils emploient sont solides et ajoutent à la qualité et à la durée des tissus.

L'agriculture devrait être plus encouragée qu'elle ne l'est; c'était dans ce but que l'on avait ordonné, dans l'origine, que les Chinois et les Japonais qui obtiendraient la permission d'habiter l'île de Luçon ne pourraient exercer d'autre industrie que celle-là, pour laquelle, du reste, on savait que ces nations ont une aptitude particulière. Des raisons que nous ne pouvons indiquer ont paralysé l'exécution de ces ordonnances. Nous ferons seulement remarquer que parmi ces raisons se trouvait la haine que les Indiens portent aux Chinois et qui donnait lieu à des collisions perpétuelles, tandis que les Chinois, malgré leur union, n'étaient pas en assez grand nombre pour pouvoir à la longue se défen-

dre contre les attaques des indigènes. En conséquence, ils ont fini par s'établir à Manille, où on les souffre parce que l'on a besoin d'eux; ils s'y soutiennent par l'influence qu'ils ont eu l'adresse d'y acquérir et par l'esprit de corps qui les anime : on a vu, dans le cours de cet ouvrage, qu'ils ont été plus d'une fois dangereux pour le gouvernement. Ils ont l'avantage de parler tous la même langue, car ils viennent tous de la même province, et, comme cette langue est d'une difficulté énorme, en comparaison de celle du pays où ils résident, il s'ensuit qu'ils s'entendent entre eux, qu'ils comprennent ce que tout le monde dit et ne sont compris de personne. Quant aux Japonais, ils sont extrêmement rares à Manille; on n'y voit guère que ceux qui sont jetés sur les côtes de Luçon par les tempêtes.

Les maisons religieuses sont presque les seules propriétaires de l'île de Luçon; elles afferment leurs terres aux indigènes à des prix fort modiques. Quelques Européens et quelques fils d'Espagnols ont essayé de fonder des habitations et de les exploiter pour leur compte, mais ils n'ont pu y réussir, et ils ont été obligés d'y renoncer, après avoir fait de grands sacrifices, ayant eu constamment à lutter contre la concurrence des Indiens qui produisent à bien meilleur marché qu'ils ne peuvent le faire. Ceux-ci, en effet, n'ont pas de besoins de luxe à satisfaire. Leurs vêtements sont des plus simples; pour toute nourriture ils se contentent de riz cuit à l'eau, d'un peu de poisson ou d'un morceau de sucre. La plupart ne boivent habituellement que de l'eau; ils ne peuvent, à la vérité, se passer de tabac et de bétel, mais ils se les procurent à vil prix et souvent même on les leur donne gratuitement. Leur seule dépense réellement importante,

ce sont les combats de coqs; ils deviennent parfois pour eux des sources de pertes considérables.

Après les couvents, les principaux propriétaires sont les métis chinois. Ils sont riches, laborieux, économes, et savent mener l'Indien et s'en faire obéir, même en le traitant avec dureté; ils lui donnent peu à manger, encore moins d'argent, le font beaucoup travailler et le punissent sévèrement; ils sont tellement convaincus qu'il n'y a que la rigueur qui puisse faire marcher l'indigène, qu'ils ont adopté généralement pour maxime, qu'avec l'Indien il faut avoir toujours le pain dans une main et le rotin dans l'autre. Du reste, l'Indien est essentiellement juste; quand il se sent coupable il se tait, mais il cherche l'occasion de se venger si c'est injustement qu'on l'a puni. On dit qu'à Manille il arrive souvent que des domestiques indiens donnent congé à leur maître, parce qu'il ne les bat pas. Semblables à ce que l'on raconte des femmes du peuple en Russie qui regardent, de la part de leur mari, des coups comme marque d'amour, ils disent: « Mon maître ne me frappe pas, donc il ne m'aime pas. »

Ce qui paraît le plus insupportable et le plus vexatoire aux Indiens, c'est la capitation à laquelle ils sont soumis sous le nom de *tributo*. Il serait à désirer que l'on pût trouver quelque moyen de la remplacer par des prestations en nature en faveur des propriétaires, qui, eux, acquitteraient envers le gouvernement la valeur du tributo. Le commerce général de la colonie en retirerait de grands avantages et le moral des naturels du pays y gagnerait. Il faudrait peut-être aussi tâcher de leur inspirer quelques désirs d'un luxe modéré, principalement sous le rapport des habits. Si, au lieu de se contenter d'un coupon de grosse guinara pour che-

mise, ils portaient du coton et du sinamay, les manufactures du pays y puiseraient de grands encouragements. D'un autre côté, on ferait cadastrer les propriétés pour régulariser la possession et donner par là même un plus grand élan à l'agriculture.

Nous avons parlé plus haut des Philippines, comme une des trois belles colonies que les nations européennes possèdent dans les autres parties du monde. De ces colonies, deux appartiennent à l'Espagne : les Philippines et Cuba. Notre archipel possède sur cette dernière île un avantage dont l'étendue est incalculable. Il n'y a point d'esclaves. Nul ne peut prévoir quel effet produira à Cuba l'abolition de l'esclavage, inévitable dans un temps donné. Cette colonie, aujourd'hui si riche, si productive, d'une si grande ressource pour la métropole, ne lui sera plus peut-être qu'une charge, comme l'est déjà la Jamaïque pour l'Angleterre. Alors les Philippines hériteront de toute l'importance de Cuba et deviendront une inépuisable source de richesses pour l'Espagne, pourvu, toutefois, que ce royaume sache se garantir des intrigues qui ne manqueront pas de s'agiter autour de lui pour lui enlever une si belle possession, pourvu qu'il soit assez prudent pour ne pas, dans un moment de détresse financière, prêter l'oreille aux perfides propositions que l'on pourrait lui faire et, pour sortir d'un embarras momentané, engager l'avenir de la nation.

Mais les îles Philippines sont riches en ressources, et, quoique grevées par la mère patrie, elles sauront mesurer leurs produits aux exigences de ses nouveaux besoins. Quels moyens financiers avaient-elles, il y a environ vingt-six ans, lorsque tout à coup, par la crise la plus brusque, elles

furent privées des moyens que leur envoyait la Nouvelle-Espagne? On sait que le *situado* (payement assigné sur un fonds) de plusieurs millions de francs que les galions de Manille en rapportaient tous les ans servait alors au payement de tous les employés, et que de plus les *boletines*, qui étaient distribués aux veuves et aux orphelins des fonctionnaires, comme aux autres bien méritants à la colonie, promettaient à chacun d'eux une existence aisée en leur assurant une part dans le fret des navires que le gouvernement de Manille envoyait aux colonies espagnoles de l'Amérique. La vente de ces priviléges (*boletines*), quand on ne pouvait pas attendre le retour des navires, procurait, par une cession facile, certains avantages à cette partie la plus intéressante de la population, tandis que l'autre, moins pressée par le besoin, pouvait attendre le retour des navires et réalisait par là d'énormes bénéfices.

Le soulèvement de la Nouvelle-Espagne éclata; il fut causé par des Espagnols bien connus vendus à l'étranger. Une expédition fut préparée dans l'île de Léon pour aller la soumettre; mais là encore, cette main occulte, qui avait tout préparé, détourna le coup, bouleversa la pauvre Espagne et assura ainsi l'émancipation de l'Amérique espagnole. La révolution de la Péninsule fut donc proclamée à Cadix, et, s'effectuant rapidement dans le reste de ce royaume, laissa ses colonies aux prises avec la guerre civile essayer d'asseoir leur indépendance.

Les Philippines furent alors subitement privées de tous les secours dont elles avaient joui jusqu'ici ; c'étaient leurs seules ressources. Le *civil* et le *militaire* furent également atteints. Mais que ne peut la constance dans un pays aussi

naturellement fécond en ressources! Au bout de quelques années on paya les arriérés et il resta même des avances. Le pays arriva au comble de la prospérité. Pendant que l'Espagne était en émoi, pauvre et dans l'impossibilité de relever ses finances, les Philippines jouissaient du bonheur de la tranquillité, étaient riches et répondaient en livrant leurs trésors au cri de détresse de la mère patrie.

Telle fut aussi la contenance prospère de l'île de Cuba; plus les affaires de la Péninsule étaient en décroissance et plus cette colonie semblait profiter de la leçon du malheur pour s'élever elle-même au plus haut point de prospérité et prodiguer à son tour ses richesses à la métropole qui l'avait si longtemps nourrie.

Les moyens que ces colonies ont su se créer, qui les avait préparés? le gouvernement espagnol, qui n'attend qu'un moment propice pour secouer le joug de ses dissensions intérieures. Qu'on y réfléchisse! avec ses seuls éléments de prospérité, l'Espagne, sortie des convulsions qui la tourmentent encore, s'élèvera, prendra bientôt le rang qui lui convient parmi les nations.

L'indigène des Philippines est l'homme le plus heureux du monde. Malgré son tribut, il n'est pas d'être vivant en société qui paye moins d'impôt que lui. Il est libre, il est heureux et ne pense nullement à se soulever. Tranquille à l'intérieur, le gouvernement n'a donc à redouter de troubles que ceux qui pourraient lui venir de l'extérieur; mais l'occupation momentanée des Anglais semble prévenir toute crainte à cet égard; elle a donné à tout jamais des armes contre l'étranger dont on a su adroitement inspirer l'horreur aux indigènes.

L'Espagne, nous le croyons aussi, peut compter, quoi qu'il arrive, sur sa colonie de l'extrême orient : celle-ci n'a besoin d'autres ressources que de celles qu'elle possède aujourd'hui; l'esprit qui l'anime est une garantie contre les sensations que pourrait éveiller chez elle tout nouveau mouvement survenu en Europe. Mais si, poussées à bout par l'aveuglement de ceux qui tenaient naguère en Espagne le timon des affaires ou par l'exigence d'une population métropolitaine inquiète et trop habituée à se laisser impressionner, les Philippines étaient menacées des mêmes mesures fâcheuses qu'on y a déjà voulu mettre à exécution, alors, nous ne craignons pas de le dire, cette colonie serait entièrement perdue pour l'Europe.

Les castes dont on a, avec intention, conservé les distances, bien qu'elles soient plus rapprochées qu'ailleurs, et particulièrement que dans l'Indostan et les pays malais, ont toujours été une source de sécurité pour les Philippines. Là le natif est ennemi du métis et le métis du natif; et ni l'un ni l'autre ne sympathisent guère avec le Chinois. Il nous paraît donc certain que, quelles que soient les perspectives d'avenir qu'on veuille leur présenter, ils les refuseraient à cause de la haine réciproque que leur inspire la différence de leur origine.

Comme les nations qui savent coloniser, l'Espagne a su exploiter ces animosités; elle n'a jamais ignoré que les provinces d'Ilocos, par exemple, n'aimaient pas la province de Cagayan, ne s'entendaient pas avec les Pangasinans; la Pampanga avec Bulacan et Tondo, dont les différents idiomes éloignent encore les distances : c'est à l'aide de ces rivalités qu'elle les maintient dans l'obéissance. Non content de ces moyens de

sécurité, le gouvernement s'en est créé d'autres en élevant à lui certains métis espagnols et chinois, en donnant de petits emplois et en accordant quelques honneurs aux Indiens des provinces ; suivant la même politique, il honorait de l'uniforme espagnol des corps armés jusqu'ici à l'indigène, et le fusil européen remplaçait les flèches des Pampangos.

Quant aux Espagnols philippinais, dont nous n'avons pas parlé à dessein, ils savent combien il leur importe de maintenir l'état des choses. Les massacres des Français et de quelques autres étrangers en 1820, et les tentatives dont ils ont failli, un jour plus tard, être eux-mêmes les victimes, leur ont assez appris l'importance qu'il y a pour eux à maintenir la tranquillité dans le pays.

Rien ne doit rappeler, disait-on, aux soldats indigènes qu'ils sont des Philippines ; il faut les *dénaturaliser* en les rapprochant sans cesse de nous. La même marche a été suivie dans l'Inde par les Anglais, dans les colonies néerlandaises par les Hollandais, et l'expérience a également démontré, dans ces deux contrées, l'avantage d'*européenniser* les troupes indigènes. Que n'avons-nous suivi cet exemple en élevant à nous quelques Arabes dévoués, en faisant à quelques-uns d'entre eux l'honneur de leur conférer nos insignes militaires, au lieu de descendre nous-mêmes jusqu'à revêtir et le burnous et le yatagan ?

Le soldat indien, après son service, peut mettre de côté sa livrée militaire pour revêtir son pantalon rayé et sa chemise de *sinamay ;* il peut alors retourner à sa guitare et à son coq, mais rien de changé en lui ; il sait, avant tout, qu'il est soldat, qu'il est au-dessus du simple indigène,

qu'il est l'ennemi de toute province qui n'est pas la sienne et où ne se recrute pas son régiment; il sait que sa position lui impose des devoirs à remplir. Il affronte la mort avec sang-froid, et, qu'il soit conduit par de bons officiers européens, on peut compter qu'il ne reculera jamais. Qu'il ait un bon pilote pour maître, et vous en ferez également le meilleur matelot.

Les Philippines n'auraient rien à redouter que de l'Espagne et des soldats espagnols; du reste, elles ne veulent plus du service de ces derniers, qui, aux Philippines comme en Amérique, n'ont que rarement su s'entendre. Il faut à Manille des employés supérieurs bien rétribués, d'un dévouement éprouvé, et surtout des officiers de terre et de mer parfaitement au fait de leurs devoirs dans les colonies.

Si les Philippines n'ont pas su profiter de leur position, si elles ont dédaigné, il y a deux cents ans et plus, les relations qu'elles avaient déjà établies avec le port d'Amoy, si elles ont négligé celles qu'elles avaient à Macao et mis tout à fait de côté leur commerce direct avec la Chine, si les ressources qui leur étaient, comme aux autres nations catholiques, ouvertes en Chine et au Japon leur ont été depuis fermées, elles ne le doivent qu'à elles-mêmes, et cette faute leur devrait être d'autant plus sensible qu'elles étaient on ne peut mieux placées pour en tirer tout le parti possible.

Les jésuites, en Chine, jouaient un trop grand rôle: comme à Manille, ils y menaçaient les autres congrégations religieuses; il fallait les en éloigner. On intrigua alors à la cour de Rome, et ce n'est certainement que par ce moyen qu'on parvint à inspirer au saint-siége la malheureuse idée d'envoyer à Pékin des légats *à latere* qui, par des exigences

et des mesures qu'on ne pouvait comprendre ni accepter, firent chasser de la Chine les missionnaires qui s'y étaient attiré justement la confiance de l'empereur, et y avaient déjà jeté les bases d'un solide et durable avenir.

Manille devint à son tour le théâtre des poursuites qui furent exercées contre cette congrégation ; elle a cependant laissé, tout le monde en convient, des traces indélébiles de son passage dans toutes les provinces soumises à son gouvernement spirituel.

Les habitants du Tonquin, de la Cochinchine, de Siam, de Camboge et quelques autres peuples voisins avaient, avec Manille, des relations commerciales qu'elle eut le tort d'abandonner, mais qu'elle pourrait encore renouer si elle en sentait le besoin, car ses droits anciens ne sont point prescrits.

L'archipel indien, qui ne peut tarder à devenir le centre d'un grand commerce, où l'Europe se verra obligée de porter les regards de sa politique, est si près des Philippines, que ces îles sont aussi appelées à partager les avantages que les autres pays pourront en retirer ; un mouvement progressif bien marqué s'y prépare, et, avant peu, la France comprendra toute l'importance qu'il y aurait, pour elle, à posséder un pied-à-terre dans ces parages.

Il n'est pas, dans ces archipels, un seul point qui, appartenant à la France, ne lui fournît, entre autres avantages, celui de pouvoir, sur les lieux mêmes, construire des bâtiments sur lesquels on chargerait non-seulement les denrées du pays, mais encore des bois de construction en madriers (le teck, avec lequel on construit des navires qui durent un siècle), qui seraient, pour elle, d'une valeur au moins égale à

celle des bois de campêche, par exemple, que l'Europe tire journellement de ces latitudes.

Cependant il importerait de se hâter, si elle voulait s'y créer un abri, un point politique et militaire, un port maritime pour le ravitaillement de ses vaisseaux dans ces mers, qui maintenant sont, pour tous leurs besoins, à la merci de l'étranger; c'est de ce point qu'elle pourrait encore, en cas de guerre, inquiéter vivement l'ennemi en même temps qu'elle protégerait nos navires de commerce.

Nos possessions de la mer du Sud se trouveraient ainsi naturellement liées à nos colonies de Bourbon, à nos possessions en Asie, dont les guinées et autres toiles étaient autrefois recherchées aux Philippines et dans les autres groupes de l'archipel indien.

Outre les ressources qu'offre une végétation aussi puissante que celle des régions intertropicales, la France y trouverait le travail des mains libres, le placement de ses toiles peintes et de ses rouenneries pour des échanges avantageux en riz, en tabac, en épices et en autres produits coloniaux que nous tirons à grands frais de l'étranger; elle trafiquerait avec la Chine de ces produits maritimes si abondants qui forment les principaux articles du commerce de cet empire avec ses voisins.

Nous n'insisterons pas davantage sur ce que nous venons de dire; nous ferons observer seulement qu'en quelques années l'île déserte de Singapore s'est faite, en se proclamant port libre, l'un des points les plus importants de ces mers lointaines.

Consultons les premiers temps de la conquête des Philippines; suivons la marche habile des Anglais; imitons la

prudence discrète des Hollandais; acceptons leur expérience pour guide; prenons-les pour exemple aujourd'hui, comme ces deux dernières puissances l'ont elles-mêmes fait en partie à l'égard des Portugais et des Espagnols, dont l'esprit inquiet, ne sachant se contenir, n'a pu résister aux combinaisons savantes et si habilement cachées que l'Angleterre et la Hollande, nations en apparence rivales, avaient ourdies contre eux dans les mers de l'extrême orient.

En attendant, qu'il se présente un cas grave, une guerre maritime par exemple, et notre marine, dont l'avenir est menacé par le manque absolu de bois de construction, se trouvera complétement au dépourvu. Nos vaisseaux, traqués dans les mers de Chine comme dans un lac, n'auront pas un point où se réfugier, car les Philippines, notre seule alliée possible, seront peut-être elles-mêmes alors en danger, et les Marquises, dont les ports sont si peu sûrs, ne pourront nous offrir ni abri ni aucun moyen de ravitaillement.

Notre commerce intérieur est, en apparence, prospère, mais il ne constitue, en fait, qu'un échange entre nous et n'est appuyé sur aucune base d'avenir; il cessera aussitôt que disparaîtront les besoins de luxe extraordinaires que fit naître la constitution d'une société nouvelle, et le temps n'est pas loin où des réformes auront lieu. Quant au commerce extérieur que la France entretient avec le reste de l'Europe, on pressent quel rôle il est appelé à jouer. On sait, malgré les tentatives de nos commerçants, les résultats qu'obtient contre nous l'étranger; ce ne seront pas ces tentatives qui pourront seules prévenir une crise commerciale intérieure. C'est en se créant une nouvelle carrière dans l'extrême orient et en y établissant un *emporium* de nos pro-

duits que l'industrie et le commerce français, prenant place sur le grand théâtre des spéculations qui va s'ouvrir dans cette partie du monde, pourraient observer ce qui se passe à chaque instant sur les marchés de la Chine, ceux des colonies anglaises et hollandaises, et profiter des spéculations qui nous y seront ouvertes.

Jetons les yeux autour de nous, et nous verrons les efforts inouïs qui se font journellement de tous côtés pour agrandir le commerce extérieur. L'Angleterre surtout s'enrichit, croît en puissance, s'assure de plus en plus le monopole extérieur par ce seul commerce et les conséquences qui en résultent: ne la voyons-nous pas déjà viser à devenir la capitale du monde, par cette raison que, les coalitions devenant impossibles à l'avenir, on ne lui pourra plus disputer l'empire absolu des mers? Le moment n'est pas éloigné, nous le croyons, où elle proclamera la franchise de ses ports à toutes les nations du globe.

Mais où nous entraîne cette digression! Le temps nous presse, et nous voici d'ailleurs rendu aux limites de notre ouvrage.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à dire quelques mots de nous-même, des sentiments qui nous ont animé avant d'entreprendre cet ouvrage, et à faire connaître les principales sources où nous avons puisé nos renseignements, sans compter les sources verbales que nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'indiquer dans le cours de ce volume.

Arrivé, il y a huit ans, dans ce pays pittoresque, quel doux saisissement n'éprouvâmes-nous pas à l'aspect d'une si belle nature : ces gigantesques montagnes couvertes d'arbres séculaires dont la verdure est éternelle, ces vallées délicieu-

ses, ces petites cases servant d'habitation à des êtres humains! Combien n'est-on pas étonné, à côté de cette nature sauvage et primitive, de rencontrer une nation civilisée, une ville grande, riche et capable de satisfaire à tous les plaisirs de la vie, de grands villages, un luxe et des habitudes presque européennes, joints à des mœurs douces et à la plus affectueuse hospitalité!

Placé entre cette admirable nature et cette civilisation avancée, pouvions-nous rester spectateur oisif à tout ce qui nous entourait? Notre premier but fut donc d'observer : plus tard, nous formâmes le projet de composer, sur les lieux mêmes, un ouvrage qui traiterait des îles Philippines, et que nous voulions rendre le plus complet qu'il nous serait possible. Nous nous proposâmes de décrire les races presque ignorées qui les habitent, de faire connaître leurs usages, leurs institutions, leurs idiomes, leurs coutumes, leurs mœurs, leur administration, enfin de fournir une ample matière à réflexions au savant, à l'historien, à l'observateur.

Pour exécuter notre projet, nous devions consulter les ouvrages déjà publiés et les comparer avec les observations que nous étions personnellement à même de faire. Cette dernière tâche devenait difficile dans un pays où les recherches les plus purement scientifiques donnent souvent lieu à d'injustes interprétations et ont déjà plus d'une fois attiré de grands malheurs sur les personnes qui voulaient s'y livrer. Quant aux ouvrages anciens, après les avoir parcourus avec avidité, nous n'y avons trouvé, en général, que des détails vagues, diffus et souvent contradictoires. C'est ainsi que nous avons compulsé l'ouvrage du docteur *Antonio de Morga*, publié en 1609; l'Histoire générale des Philippines, en 14 vo-

lumes, par le frère *Juan de la Concepcion*, imprimée au couvent de Notre-Dame-de-Lorette, à Sampaloc, près de Manille, en 1792; l'Abrégé de l'Histoire des Philippines, par le frère *Joaquin Martinez de Zuniga*, imprimé aussi à Sampaloc; l'ouvrage du jésuite *Murillo*, celui du père *Francisco Combes*, celui du colonel *Aragon* et autres. Nous avons consulté aussi le voyage de *Legentil* et quelques autres ouvrages modernes. Parmi ces derniers, nous mentionnerons particulièrement l'*État des Philippines*, par l'auteur de l'*Aristodème*; nous lui avons emprunté des renseignements intéressants. Cet ouvrage, dont nous ignorions l'existence et que nous trouvâmes à Cadix lorsque, parti, pour notre mission, sur le bateau à vapeur de l'Etat *l'Archimède*, nous y relâchâmes au commencement de l'année 1844, venait de paraître; le nôtre avait été déjà livré à l'éditeur. Nous avons également profité des documents qui nous ont été communiqués par des personnes consciencieuses et sur les lumières desquelles nous savions pouvoir compter.

Nous aimons à espérer que notre travail offrira quelque utilité, surtout dans un moment où, par l'ouverture des ports de la Chine, les Philippines vont être appelées à jouer un si grand rôle sur le théâtre politique de cette partie du monde. Puisse le succès répondre à nos efforts et puissent les lecteurs pardonner les imperfections qu'ils pourront trouver dans cet ouvrage, rédigé au milieu de difficultés sans nombre et terminé au moment de nous embarquer pour une destination lointaine qui va nous tenir, pour plusieurs années peut-être, éloigné de notre patrie!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

—

CHAPITRE XVIII.

GOUVERNEMENT MILITAIRE.

CHAPITRE XIX.

FINANCES.

CHAPITRE XX.

CARACTÈRE PHYSIQUE ET MOEURS DES INDIENS.

CHAPITRE XXI.

CARACTÈRE PHYSIQUE ET MOEURS DES RACES SAUVAGES.

CHAPITRE XXII.

MOEURS DES FILS DU PAYS, DES MÉTIS ET DES CHINOIS.

CHAPITRE XXIII.

MOEURS DES BLANCS A MANILLE.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

COMMERCE.

CHAPITRE XXIX.

SUITE DU COMMERCE.

CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXXI.

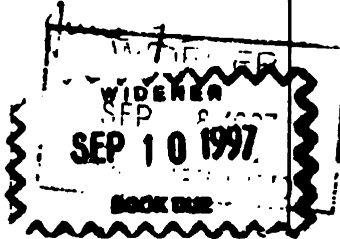
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA. — TOME SECOND.

Pag.	Lig.	*Au lieu de*	*On doit lire*
6,	1.	Tambolo,	Tambobo.
13,	17.	tire du monopole,	tirerait du monopole.
	25.	qui entre,	qui entrera.
18,	1.	produit net,	produit brut.
22,	13.	Mayay-jay,	Majayjay.
	17.	Macebebe,	Macabebe.
	20.	Lueban,	Lucban.
38,	24.	revenant de la lessive,	avant la lessive.
40,	22.	race malaise,	race malaise et chinoise.
48,	10.	*seji*,	*saji*.
49,	3.	*biguis*,	*biquis*.
	4.	au-dessous du bas-ventre,	au-dessus du bas-ventre.
	12.	le bas-ventre,	l'abdomen.
56,	3.	un réal de plata et demi,	un demi-réal de plata.
57,	7.	pampangas,	pampangos.
	14.	qui ne dédaigne pas,	qui ne dédaigne pas parmi eux.
59,	10.	un bambou ou rotin,	en bambou ou rotin.
60,	3.	et les femmes,	les hommes et les femmes.
	24.	millions,	milliers.
63,	8.	cric,	kriss.
64,	2.	agridulca,	agridulce.
66,	16.	Phormium tenax,	*Musa textilis*.
	29.	l'une *soutou taïou*,	*sousou taïou*.
		soutou giga,	*sousou giga*.
70,	4.	*sagi*,	*saji*.
	15.	*goreluy*,	*goulay*.
	16.	*calebasas*,	*calabasas*.
	17.	*caña baja*,	*caña boja*.
72,	2.	*batalon*,	*batalan*.
76,	10.	l'hôpital,	un hôpital.
79,	1.	Viguan,	Viñan.
81,	29.	cagellas,	cageles.
84,	22.	pendu,	étranglé.
87,	21.	*bouja*,	*brouja*.
88,	8.	les petits lions,	—
92,	28.	les Malais ou Indiens,	les Malais et Indiens.
95,	23.	Manabos,	Manobos.
		Tagabaloys,	Tagbaloyes.
99,	2.	Aguo,	Agno.
	16.	que certaines personnes,	que l'on appelle.
104,	5.	Itanegs,	Iteneis.
106,	16.	Vales,	Valer.
134,	30.	A la main ils tiennent,	ils portent.

Pag.	Lig.	*Au lieu de*	*On doit lire*
137,	1.	Ce M.,	M.
149,	6.	*gicara*,	*chicara*.
150,	19.	s'il se prend,	qu'il se prend.
151,	14.	4,	quarta.
	28.	*sinigou*,	*sinigan*.
155,	1.	de Corrégidor,	du Corregidor.
	9.	*de vuestra señorita*,	*de VM. señorita*.
	26.	*Maganden gabi*,	*Magandan gabi*.
164,	27.	*lina*,	*lida*.
167,	16.	*ay Frances*,	*ay Prances*.
172,	26.	*langit*,	*langit*.
247,	28.	*Comintango de la languista*,	*comintang de la conquista*.
250,	28.	ne tarderont pas,	qui ne tardera pas.
251,	6.	Auguste Barrot,	Adolphe Barrot.
253,	10.	Denian,	Damian.
	11.	Oreco,	Arceo.
257,	5.	Balinag,	Baliuag.
259,	2.	puits,	*noria*.
263,	25.	ce sirop se vend pour donner aux,	cette mélasse se vend pour la mêler à l'eau que boivent les.
286,	2.	moins douce,	moins convenable pour les localités.
287,	8.	Balinat,	Baliuat.
	19.	bañuelos,	*bouñuelos*.
		ojaldas,	*ojaldres*.
289,	17.	*phormium tenax*,	*musa textilis*.
298,	4.	et 20 réaux de vellon,	comme en Espagne en 20 réaux de veillon.
321,	25.	bancos,	*bancas*.
322,	10.	appartient,	appartenait.
324,	4.	mahou,	*mahon*.
	5.	*chapuas*,	*chapecas*.
327,	16.	Fidgrison-Viti, situées par 15° lat. et 177°,	Fidgi ou Viti par 19° latit. N. et 209°.
328,	25.	galères,	galions.
329,	1.	ville,	île.
	26.	de cigares,	des cigares.
330,	21.	chapuas,	*chapecas*.
331,	6.	Macao,	Chine par les Chinois.
338,	14.	s'y risquer,	s'y risquent directement.
339,	16.	mouchoirs,	tissus.
341,	12.	feuilles doubles,	de papier non coupé.
355,	21.	des notes prises que,	des notes que.
362,	12.	d'Huigayen,	de Lingayen.
363,	18.	celui de Solou,	celui de Silan.

31


WIDENER
SEP 10 1997
BOOK DUE

